

# REVUE NATIONALE

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.

# REVUE

# NATIONALE

## ET ÉTRANGÈRE

### POLITIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

---

TOME DIXIÈME

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE NATIONALE

28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1862

AP

# LES SAXONS EN ANGLETERRE

## LEURS MŒURS ET LEUR POÉSIE.

---

### I

Si vous longez la mer du Nord depuis l'Escaut jusqu'au Jutland, vous vous apercevrez d'abord que le trait marquant du pays est le manque de pente; marécages, landes et bas-fonds : les fleuves péniblement se traînent, enflés et inertes, avec de longues ondulations noirâtres; leur eau extravasée suinte à travers la rive, et reparaît au delà en flaques dormantes. En Hollande le sol n'est qu'une boue qui fond; à peine si la terre surnage çà et là par une croûte de limon mince et frêle, alluvion du fleuve, que le fleuve semble prêt à noyer. Au-dessus planent les lourds nuages, nourris par les exhalaisons éternelles. Ils tournent lentement leurs ventres violacés, noircissent, et tout d'un coup fondent en averses; la vapeur, semblable aux fumées d'une chaudière, rampe incessamment sur l'horizon. Ainsi arrosées, les plantes pullulent; à l'angle du Jutland et du continent, dans un sol gras, limoneux, « la verdure est aussi fraîche qu'en Angleterre[1]. » Des forêts immenses couvrirent la contrée jusqu'au delà du onzième siècle. C'est ici la séve du pays humide, grossière et puissante, qui coule dans l'homme comme dans les plantes, et par la respiration, la nourriture, les sensations et les habitudes, fait ses aptitudes et son corps.

Cette terre ainsi faite a un ennemi, la mer. La Hollande ne subsiste que par ses digues. En 1654, celles du Jutland se rompirent, et quinze mille habitants furent engloutis. Il faut voir la houle du nord clapoter au niveau du sol, blafarde et méchante[2]; l'énorme

1. Malte-Brun, t. IV, 398. Danemark signifie champs bas. Sans compter les baies, golfes et canaux, la seizième partie du pays est occupée par les eaux. Le patois jutlandais a encore beaucoup de ressemblance avec l'anglais.

2. Tableau de Ruysdaël, galerie de M. Baring. Des trois îles saxonnes :

mer jaunâtre arrive d'un élan sur la petite bande de côte plate qui ne semble pas capable de lui résister un seul instant; le vent hurle et beugle, les mouettes crient; les pauvres petits navires s'enfuient à tire-d'aile, penchés, presque renversés, et tâchent de trouver un asile dans la bouche du fleuve, qui semble aussi hostile que la mer. Triste vie et précaire, comme devant une bête de proie; les Frisons, dans leurs lois antiques, parlent déjà de la ligue qu'ils ont faite ensemble contre « le féroce Océan. » Même pendant le calme, cette mer reste inclémente. « Devant les yeux s'étale le grand désert des eaux; au-dessus voguent les nuées, ces grises et informes filles de l'air, qui de la mer, avec leurs seaux de brouillards, puisent l'eau, la traînent à grand'peine, et la laissent retomber dans la mer, besogne triste, inutile et fastidieuse[1]. » « A plat ventre étendu, l'informe vent du nord, comme un vieillard grognon, babille d'une voix gémissante et mystérieuse, et raconte de folles histoires. » Pluie, vent et houle, il n'y a de place ici que pour les pensées sinistres ou mélancoliques. La joie des vagues elle-même a je ne sais quoi d'inquiétant et d'âpre. De la Hollande au Jutland, une file de petites îles noyées[2] témoigne de leurs ravages; les sables mouvants qu'elles apportent obstruent d'écueils la côte et l'entrée des fleuves[3]. La première flotte romaine, mille vaisseaux, y périt; encore aujourd'hui les navires demeurent en vue des ports un mois et davantage, ballottés sur les grandes vagues blanches, n'osant se risquer dans le chenal changeant, tortueux, célèbre par les naufrages. L'hiver, une cuirasse de glace couvre les deux fleuves; la mer repousse les glaçons qui descendent; ils s'entassent en craquant sur les bancs de sable, et oscillent; parfois on a vu des vaisseaux, saisis comme par une pince, se fendre en deux sous leur effort. Figurez-vous, dans cet air brumeux, parmi ces frimas et ces tempêtes, dans ces marécages et ces forêts, des sauvages demi-nus,

North Strandt, Busen et Héligoland, North Strandt a été envahie par la mer en 1300, 1483, 1532, 1615, et presque détruite en 1634. — Busen est une plaine unie, battue de tempêtes, qu'il a fallu entourer d'une digue, — Héligoland a été dévastée par la mer en 800, en 1300, en 1500, en 1649, cette dernière fois si terriblement, qu'il n'est restée d'elle qu'une portion. — Turner, I, 118.

1. Henri Heine, *Die nordsee*. Voir dans Tacite, *Annales*, liv. II, l'impression des Romains. *Truculentia cœli.*

2. *Watten*, *Platen*, *Sande*, *Düneninseln*.

3. C'est à 9 ou 10 milles, près d'Héligoland, qu'on trouve pour la première fois des profondeurs de vingt perches.

sortes de bêtes de proie, pêcheurs et chasseurs, mais surtout chasseurs d'hommes; ce sont eux, Saxons, Angles, Jutes, Frisons aussi [1], et plus tard Danois, qui, au cinquième et au neuvième siècle, avec leurs épées et leurs grandes haches, prirent et gardèrent l'île de Bretagne.

Pays rude et brumeux, semblable au leur, sauf pour la profondeur de sa mer et la commodité de ses côtes, qui plus tard appellera les vraies flottes et les grands navires, la verte Angleterre, ce mot ici vient d'abord aux lèvres, et dit tout. Là aussi l'humidité surabonde; même en été, le brouillard monte; même dans les jours clairs, on le sent qui va venir de la grande ceinture maritime, ou sortir de l'immense prairie toujours abreuvée, qui, dans les bas-fonds, sur les hauteurs, ondule, coupée de haies, jusqu'au bout de l'horizon. Çà et là, un jet de soleil s'abat sur les hautes herbes avec un éclat violent, et la splendeur de la verdure devient éblouissante et brutale. L'eau regorgeante dresse les tiges mollasses; elles foisonnent fragiles et emplies de séve, et cette séve est incessamment renouvelée; car les nuages grisâtres rampent sur un fond de brouillard immobile, et de loin en loin, le bord du ciel est brouillé par une averse. « Il y a encore des *commons*, comme aux temps de la conquête, abandonnés [2], sauvages, pleins d'ajoncs et d'herbes épineuses, avec un cheval çà et là qui paît dans la solitude. Triste aspect, médiocre terre [3]. Quel travail il a fallu pour l'humaniser! Quelle impression elle a dû faire sur les hommes du Midi, sur les Romains de César! Je pensais, en la voyant, aux anciens Saxons, aux vagabonds de l'Ouest et du Nord, qui étaient venus camper dans ce pays de marécages et de brumes, sur la lisière des vieilles forêts, au bord de ces grands fleuves limoneux, qui roulent leur bourbe à la rencontre des vagues. Il leur fallait vivre en chasseurs et en porchers, devenir, comme auparavant, athlétiques, féroces et sombres. Mettez la civilisation en moins sur ce sol. Il ne restera aux habitants que la guerre, la chasse, la mangeaille et l'ivrognerie. L'amour riant, les doux songes poétiques, les arts, la fine et agile pensée sont pour les heureuses plages de la Méditerranée. Ici le barbare, mal clos dans sa chaumière fangeuse, qui entend la pluie ruisseler pendant des jour-

1. Palgrave, *Saxon commonwealth*, t. I.
2. Notes d'un voyage en Angleterre.
3. Léonce de Lavergne, *De l'agriculture anglaise*. Le sol est beaucoup plus mauvais que celui de la France.

nées entières sur les feuilles des chênes, quelles rêveries peut-il avoir quand il contemple ses boues et son ciel terni ? »

## II

De grands corps blancs, flegmatiques, avec des yeux bleus farouches et des cheveux d'un blond rougeâtre; des estomacs voraces, repus de viande et de fromage, réchauffés par des liqueurs fortes; un tempérament froid, tardif pour l'amour[1], le goût du foyer domestique, le penchant à l'ivrognerie brutale : ce sont là encore aujourd'hui les traits que l'hérédité et le climat maintiennent dans la race, et ce sont ceux que les historiens romains leur découvrent d'abord dans leur premier pays. On ne vit point, en ces contrées, sans une abondance de nourriture solide; le mauvais temps enferme les gens chez eux; il faut, pour les ranimer, des boissons fortes; les sens y sont obtus, les muscles résistants, les volontés énergiques. Par toutes les racines corporelles l'homme partout plonge dans la nature, d'autant davantage qu'étant plus inculte, il en est moins affranchi. Ceux-ci en Germanie, sous leurs tempêtes, dans leurs misérables bateaux de cuir, parmi les rigueurs et les périls de la vie maritime, se trouvaient entre tous façonnés pour la résistance et l'entreprise, endurcis au mal et contempteurs du danger. Pirates d'abord : de toutes les chasses, la chasse à l'homme est la plus profitable et la plus noble; ils laissaient le soin de la terre et des troupeaux aux femmes et aux esclaves; naviguer, combattre et piller[2], c'était là pour eux toute l'œuvre d'un homme libre. Ils se lançaient en mer sur leurs barques à deux voiles, abordaient au hasard, tuaient, et allaient recommencer plus loin, ayant égorgé en l'honneur de leurs dieux le dixième de leurs prisonniers, et laissant derrière eux la lueur rouge de l'incendie. « Seigneur, disait une litanie, délivrez-nous de la fureur des Jutes. » « De tous les barbares[3], ce sont les plus fermes de corps et de cœur, les plus redoutés, » ajoutez les plus « cruellement féroces. »

1. Tacite, De moribus germanorum passim. Diem, noctemque continuare putando, nulli probrum.— Sera juvenum Venus.— Totos dies juxta focium atque ignem agunt. — Dargaud, *Voyage en Danemark*. Six repas par jour, le premier à 5 heures du matin. Voir les figures et les repas à Hambourg et à Amsterdam.

2. Bède, V, 10. Sidoine, VIII, 6. Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

3. Zosime, III, 147. Ammien Marcellin, XXVIII, 526.

Quand le meurtre est devenu un métier, il devient un plaisir. Vers le huitième siècle, la décomposition finale du grand cadavre romain, que Charlemagne avait tenté de relever et qui s'affaissait dans sa pourriture, les appela comme des vautours à la proie. Ceux qui étaient restés en Danemark avec leurs frères de Norvége, païens fanatiques, et acharnés contre les chrétiens, se lancèrent sur tous les rivages. Leurs rois de mer [1], « qui n'avaient jamais dormi sous les poutres enfumées d'un toit, qui n'avaient jamais vidé la corne de bière auprès d'un foyer habité, » se riaient des vents et des orages, et chantaient : « Le souffle de la tempête aide nos rameurs; le mugissement du ciel, les coups de la foudre ne nous nuisent pas; l'ouragan est à notre service et nous jette où nous voulions aller. » « Nous avons frappé de nos épées, dit un chant attribué à Raguar Lodbrog; c'était pour moi un plaisir égal à celui de tenir une belle fille à mes côtés !... Celui qui n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse. » Un d'entre eux, au monastère de Peterborough, tue de sa main tous les moines, au nombre de quatre-vingt-quatre; d'autres, ayant pris le roi Ælla, lui coupent les côtes jusqu'aux reins, et lui arrachent les poumons par l'ouverture, de façon à figurer un aigle avec sa plaie. Harold Pied-de-lièvre, ayant saisi son compétiteur Alfred avec six cents hommes, leur fit crever les yeux, ou couper les jarrets, ou scalper le crâne, ou dévider les entrailles. Supplices et carnages, besoin du danger, fureur de destruction, audaces obstinées et insensées du tempérament trop fort, déchaînement des instincts carnassiers, ce sont là les traits qui apparaissent à chaque pas dans les anciennes Sagas. La fille du Jarl danois, voyant Egill qui veut s'asseoir auprès d'elle, le repousse avec mépris, lui reprochant « d'avoir rarement fourni aux loups des mets chauds, de n'avoir pas vu dans tout l'automne le corbeau croassant au-dessus du carnage. » Mais Egill la saisit et l'apaise en chantant : « J'ai marché avec mon glaive sanglant, de sorte que le corbeau m'a suivi. Furieux, nous avons combattu, le feu planait sur la demeure des hommes, et nous avons endormi dans le sang ceux qui veillaient aux portes de la ville. » Par ces propos de table et ces goûts de jeune fille, jugez du reste [2].

1. Vikings. Aug. Thierry, Hist. sancti Edmundi, t. VI, 441, apud Surium. Voir l'*Iglinga Saga*, et surtout la *Saga d'Egill*.

2. Francs, Frisons, Saxons, Danois, Norvégiens, Islandais, sont un même peuple. La langue, les lois, la religion, la poésie diffèrent à peine. Ceux qui

Les voici maintenant en Angleterre, plus sédentaires et plus riches : croyez-vous qu'ils soient beaucoup changés ? Changés peut-être, mais en pis, comme les Francs, comme tous les barbares qui passent de l'action à la jouissance. Ils sont plus gloutons, ils dépècent leurs porcs, ils s'emplissent de viandes, ils avalent coup sur coup l'hydromel, la bière, le vin de mûres, le vin de *pigment*, toutes ces fortes et âpres boissons qu'ils ont pu ramasser, et se trouvent égayés et ranimés. Ajoutez-y le plaisir de se battre. Ce n'est pas avec de tels instincts qu'on atteint vite à la culture; pour la trouver naturelle et prompte, il faut aller la chercher dans les sobres et vives populations du Midi. Ici le tempérament lent et lourd[1] reste longtemps enseveli dans la vie brutale; au premier aspect, nous autres, gens de race latine, nous ne voyons jamais chez eux que de grandes et grosses bêtes, maladroites et ridicules quand elles ne sont pas dangereuses et enragées. Jusqu'au seizième siècle, le corps de la nation, dit un vieil historien[2], ne se composa guère que de pâtres, gardeurs de bêtes à viande et à laine; jusqu'à la fin du dix-huitième, l'ivrognerie fut le plaisir de la haute classe; il est encore celui de la basse, et tous les raffinements des délicatesses et de l'humanité moderne n'ont point aboli chez eux l'usage des verges et des coups de poing. Si le barbare carnivore, belliqueux, buveur, dur aux intempéries, apparaît encore sous la régularité de notre société et sous la douceur de notre politesse, imaginez ce qu'il devait être lorsque, débarqué avec sa bande sur un territoire dévasté ou désert et pour la première fois devenu sédentaire, il voyait à l'horizon les pâturages communs de la Marche, et la grande forêt primitive qui fournissait des cerfs à ses chasses et des glands à ses porcs ! Ils étaient « d'appétit grand et grossier, » disent les anciennes histoires. Encore au temps de la conquête[3], « la coutume de boire excessivement était le vice commun des gens du haut rang, et ils y passaient, sans interruption, les jours et les nuits en-

sont plus au nord restent plus tardivement dans les mœurs primitives. La Germanie aux quatrième et cinquième siècle, le Danemark et la Norvége au septième et au huitième, l'Islande aux dixième et onzième siècles, offrent le même état, et les documents de chaque pays peuvent combler les lacunes qu'il y a dans l'histoire des autres.

1. Gens non astuta, nec callida. XXII, Tacite.

2. *Pictorial history of England*, by Craig and Mac-Farlane, I, 337, W. de Malmsbury. Henri de Huntington, VI, 365.

3. Turner, *History of the Anglo-Saxons*, III, 29.

tières. » Henri de Huntington, au douzième siècle, regrettant l'antique hospitalité, dit que les rois normands ne fournissent à leurs courtisans qu'un repas par jour, tandis que les rois saxons en fournissaient quatre. Un jour qu'Athelstan visitait avec les nobles sa parente Ethelflède, la provision d'hydromel fut épuisée du premier coup par la grandeur des rasades; mais saint Dunstan, ayant deviné l'immensité de l'estomac royal, avait muni la maison, en sorte « que les échansons, selon la coutume des fêtes royales, purent *toute la journée* se servir à boire dans des cornes et autres vaisseaux. » Quand les convives étaient rassasiés, la harpe passait de mains en mains, et la rude harmonie de ces voix profondes montait haut sous les voûtes. Les monastères eux-mêmes, au temps du roi Edgard, retentissaient jusqu'au milieu de la nuit de jeux, de chants et de danses. Crier, boire, s'agiter, sentir ses veines échauffées et gonflées par le vin, entendre et voir autour de soi le tumulte de l'orgie, c'était le premier besoin des barbares[1]. La pesante brute humaine s'assouvit de sensations et de bruit.

Pour cet appétit, il y a une pâture plus forte, j'entends les coups et les batailles. En vain ils s'attachent au sol et deviennent cultivateurs en troupes distinctes et en des endroits distincts, enfermés[2] dans leur marche avec leur parenté et leurs compagnons, liés entre eux, séparés d'autrui, bornés par des limites sacrées, par des chênes séculaires où ils ont gravé de figures d'oiseaux et de bêtes, par des perches plantées au milieu des marais et dont le violateur est puni de supplices atroces. En vain ces Marches et ces Gas se groupent en états et finissent par former une société demi-réglée, pourvue d'assemblées, et régie par des lois, conduite par un roi unique; sa structure même indique les besoins auxquels elle pourvoit. C'est pour maintenir la paix qu'ils s'assemblent; ce sont des traités de paix qu'ils concluent entre eux dans leurs parlements; ce sont des provisions pour la paix qu'ils établissent dans leurs lois. La guerre est partout et journalière; il s'agit de ne pas être tué, rançonné, mutilé, pillé, pendu, et,

1. Tacite, *De moribus Germaniæ*, 22, 23.

2. Kemble, *Saxons in England*, I, 70. II, 184. « Les actes d'un Parlement anglo-saxon sont une série de *traités de paix* entre toutes les associations qui composent l'État, une révision et un renouvellement continuels de toutes les alliances offensives et défensives entre tous les hommes libres. Ils sont universellement des contrats mutuels pour le maintien de la paix. » (Frid.)

par surcroît, violée si l'on est femme[1]. Chaque homme est tenu d'être armé, et prêt, avec son bourg ou sa ville, de repousser les maraudeurs; ceux-ci vont par bandes; il y en a de trente-cinq et au delà. L'animal est encore trop puissant, trop fougueux, trop indompté. La colère et la convoitise le jettent tout d'abord sur sa proie. L'histoire, telle que nous l'avons des Sept-Royaumes[2], ressemble à « celle des corbeaux et des milans : » Ils ont tué ou asservi les Bretons, ils combattent les Gallois qui restent, les Irlandais, les Pictes, ils se massacrent entre eux, ils sont hachés et taillés en pièces par les Danois. En cent ans, sur quatorze rois de Northumbrie, il y en a sept tués et six déposés. Penda le Mercien tue cinq rois, et, pour prendre la ville de Bamborough, démolit tous les villages voisins, amoncelle leurs ruines en un bûcher immense capable de brûler les habitants, entreprend d'exterminer les Northumbres, et périt lui-même par l'épée à quatre-vingts ans. Beaucoup d'entre eux sont assassinés par leurs thanes; tel thane est brûlé vif; les frères s'égorgent en trahison. Chez nous, la culture a interposé entre le désir et l'action le tissu entre-croisé et amollissant des réflexions et des calculs; ici la détente est soudaine, et le meurtre et toute action extrême en partent à l'instant. Le roi Edwy[3], ayant épousé Elgita, sa parente à un degré prohibé, quitta, le jour même du couronnement, la salle où l'on buvait pour aller près d'elle. Les nobles se crurent insultés, et sur-le-champ l'abbé Dunstan s'en fut lui-même chercher le jeune homme. « Il trouva la femme adultère, dit le moine Osbern, sa mère et le roi ensemble sur le lit de débauche. Il en arracha le roi violemment, et, lui mettant la couronne sur la tête, le ramena devant les thanes. » Alors Elgita envoya des hommes pour arracher les yeux de l'abbé, puis, sur une révolte, se sauva avec le roi, « en se cachant par les chemins; » mais les gens du Nord, l'ayant saisie, « lui coupèrent les muscles des jarrets, puis lui firent subir la mort dont elle était digne. » Barbarie sur barbarie : « A Bristol, au temps de la conquête[4], la coutume était d'acheter des hommes et des femmes

1. Turner, III, 238. *Lois d'Ina.*

2. Mot de Milton. (*Kites and Crows*). Lingard, t. I, ch. III. Cette histoire ressemble beaucoup à celle des Francs dans les Gaules. Voyez Grég. de Tours. Les Saxons comme les Francs s'amollissent un peu, mais surtout se dépravent, et sont pillés et massacrés par leurs frères du Nord restés sauvages.

3. *Pictorial history*, I, 171. *Vita sancti Dunstani. Anglia sacra*, II.

4. *Pictorial history*, I, 270. Vie de S. Wulston, évêque.

dans toutes les parties de l'Angleterre, et de les exporter en Irlande pour les vendre avec profit. Les acheteurs engrossaient ordinairement les jeunes femmes, et les menaient enceintes au marché afin d'en tirer un meilleur prix. Vous auriez vu avec chagrin de longues files de jeunes gens des deux sexes de la plus grande beauté, liés avec des cordes et journellement exposés en vente... Ils vendaient ainsi comme esclaves leurs plus proches parents et même leurs propres enfants... » Et le chroniqueur ajoute qu'ayant abandonné cet usage, « ils donnèrent ainsi un exemple à tout le reste de l'Angleterre. » — Veut-on savoir ce qu'étaient les mœurs dans les plus hauts rangs, dans la famille du dernier roi[1]? Harold servait à boire au roi Édouard le Confesseur. Soudain Tosti, son frère, irrité de sa faveur, le saisit aux cheveux; on les sépare. Tosti s'en va à Hereford, où Harold avait fait préparer un grand banquet royal, tue les serviteurs d'Harold, leur coupe la tête et les membres qu'il met dans des vases de bière, de vin, d'hydromel et de cidre, et envoie dire au roi : « Si tu vas à ta ferme, tu y trouveras force chair salée, mais tu feras bien d'emporter quelques autres pièces avec toi. » L'autre frère d'Harold, Sweyn, avait violé l'abbesse Edgive, assassiné le thane Beorn, et, banni du pays, s'était fait pirate. A voir leurs coups de main, leur férocité, leurs ricanements de cannibales, on devine qu'ils n'avaient pas beaucoup de chemin à faire pour redevenir rois de la mer et parents de ces sectateurs d'Odin qui mangeaient la chair crue, pendaient des hommes aux arbres sacrés d'Upsal en guise de victimes, et se tuaient eux-mêmes pour mourir dans le sang comme ils avaient vécu. Vingt fois le vieil instinct farouche reparaît sous la mince croûte de leur christianisme. Au onzième siècle, « Sigeward[2], le grand duc de Northumberland, atteint d'un flux de ventre et sentant sa mort prochaine : « Quelle honte, pour moi, dit-il, de n'avoir pu « mourir dans tant de guerres, et de finir ainsi de la mort des vaches ! « Au moins revêtez-moi de ma cuirasse, ceignez-moi mon épée, « mettez mon casque sur ma tête, mon bouclier dans ma main gauche, « ma hache dorée dans ma main droite, afin qu'un grand guerrier

1. « Tantæ sævitiæ irant fratres illi quòd, cum alicujus nitidam villam conspicerent, dominatorem de nocti interfici juberent, totamque progeniem illius possessionemque defuncti obtinerent. » Turner III, 32. Henri de Huntington, VI, 367.

2. *Pené gigas statura*, dit le chroniqueur. 1055. Kemble, I, 393. Henri de Huntington, liv. VI, 367.

« comme moi meure en guerrier. » On fit comme il disait, et il mourut ainsi honorablement avec ses armes. » Ils avaient fait un pas hors de la barbarie, mais ce n'était qu'un pas.

III

Sous cette barbarie native, il y avait des penchants nobles, inconnus au monde romain, et qui de ses débris devaient tirer un meilleur monde. Au premier rang, « un certain sérieux qui les écarte des sentiments frivoles et les mène sur la voie des sentiments élevés[1]. » Dès l'origine, en Germanie, on les trouve tels, sévères de mœurs, avec des inclinations graves et une dignité virile. Ils vivent solitairement, chacun près de la source ou du bois qui lui a plu[2]. Même dans leurs villages, leurs chaumières ne se touchent pas; ils ont besoin d'indépendance et d'air libre. Nul goût pour la volupté : chez eux l'amour est tardif, l'éducation dure, la nourriture simple; pour tous divertissements, ils chassent l'uroch et sautent parmi les épées nues. L'ivresse violente et les paris dangereux, c'est de ce côté qu'ils donnent prise : ils sont enclins à rechercher non les plaisirs doux, mais l'excitation forte. En toutes choses, dans les instincts rudes et dans les instincts mâles, ils sont des *hommes*. Chacun chez soi, sur la terre et dans sa hutte, est maître de soi, debout et entier, sans que rien le courbe ou l'entame. Quand la communauté prend quelque chose de lui, c'est qu'il l'accorde. Il vote armé dans toutes les grandes résolutions communes, juge dans l'assemblée, fait des alliances et des guerres privées, émigre, agit et ose[3]. L'Anglais moderne est déjà tout entier dans ce Saxon. S'il se plie, c'est qu'il veut bien se plier. Il n'est pas moins capable d'abnégation que d'indépendance : le sacrifice est fréquent ici, l'homme y fait bon marché de son sang et de sa vie. Chez Homère, le guerrier faiblit souvent, et on ne le blâme point de fuir. Dans les Sagas, dans l'Edda, il est tenu d'être trop brave; en Germanie, le lâche est noyé dans la boue, sous une claie. A travers les emportements de la brutalité primitive, on voit percer obscurément la grande idée du devoir, qui est celle de la contrainte exercée par

1. « Ein sinniger Ernst, der ein dem Eitlen entfuhrt, und auf die spur des erhabenen leitet. » Grimm, *Mythologie*, 53. Vorrede.

2. Tacite, XX, XXIII, XI, XII, XIII *et passim*. On peut voir encore les traces de ce goût dans les constructions anglaises.

3. Tacite, XII.

soi sur soi en vue de quelque but noble. Chez eux le mariage est pur et la pudicité volontaire. Chez les Saxons, l'homme adultère est puni de mort, la femme obligée de se pendre, ou percée à coups de couteau par ses compagnes. Les femmes des Cimbres, ne pouvant obtenir de Marius la sauvegarde de leur chasteté, se sont tuées par multitudes de leur propre main. Ils croient qu'il y a dans les femmes « quelque chose de saint, » n'en épousent qu'une, et lui gardent leur foi. Depuis quinze siècles, l'idée du mariage n'a pas changé dans cette race[1]. L'épouse, en entrant sous le toit de son mari, sait qu'elle se donne tout entière[2], « qu'elle n'aura avec lui qu'un corps, qu'une vie; qu'elle n'aura nulle pensée, nul désir au delà; qu'elle sera la compagne de ses périls et de ses travaux; qu'elle souffrira et osera autant que lui dans la paix et dans la guerre. » Comme elle, il sait se donner : quand il a choisi son chef, il s'oublie en lui, il lui attribue sa gloire, il se fait tuer pour lui; « celui-là est infâme pour toute sa vie, qui revient sans son chef du champ de bataille[3]. » C'est sur cette subordination volontaire que s'assiéra la société féodale. L'homme, dans cette race, peut accepter un supérieur, être capable de dévouement et de respect. Replié sur lui-même par la tristesse et la rudesse de son climat, il a découvert la beauté morale pendant que les autres découvraient la beauté sensible. Cette espèce de brute nue qui gît tout le long du jour auprès de son feu, inerte et sale, occupée à manger et à dormir[4], dont les organes rouillés ne peuvent suivre les linéaments nets et fins des heureuses formes poétiques, entrevoit le sublime dans ses rêves troubles. Il ne le figure pas, il le sent; sa religion est déjà intérieure, comme elle le sera lorsqu'au seizième siècle il rejettera le culte sensible importé de Rome, et consacrera la foi du cœur[5]. Ses dieux ne sont point enfermés dans des murailles; il n'a point d'idoles. Ce qu'il désigne par des noms divins, c'est ce je ne sais quoi d'invisible et de grandiose qui circule à travers la nature et qu'on devine au delà d'elle[6]; mystérieux infini

1. « Une fois mariées, ce sont exactement des couveuses occupées à faire des enfants, et en adoration perpétuelle devant le faiseur. » Stendhal, *de l'Amour en Allemagne.*

2. Tacite, XIX, VIII, XVI. Kemble, I, 232.

3. Tacite, XIV, Kemble, I, 32.

4. « In omni domo, nudi et sordidi..... Plus per otium transigunt, dediti somno, ciboque; totos dies juxta focum atque ignem agunt. »

5. Grimm, 53. Vorrede, Tacite, X.

6. « Deorum nominibus appellant secretum illud, quod soli reverantiâ vi-

que les sens n'atteignent pas, mais que « leur vénération leur révèle; » et quand plus tard les légendes précisent et altèrent cette vague divination des puissances naturelles, une idée reste debout dans ce chaos de rêves gigantesques : c'est que ce monde est une guerre et que l'héroïsme est le souverain bien.

Au commencement, disent les vieilles légendes écrites en Islande[1], il y avait deux mondes : Niflheim le glacé et Muspill le brûlant. Des gouttes de la neige fondante naquit un géant, Ymer. « Ce fut le commencement des siècles, — quand Ymer s'établit. — Il n'y avait ni sables, ni mers, ni ondes fraîches. — On ne trouvait ni terres, ni ciel élevé. — Il y avait le gouffre béant, — mais de l'herbe nulle part. » — Il n'y avait qu'Ymer, l'horrible Océan glacé, avec ses enfants, nés de ses pieds et de son aisselle, puis leur informe lignée, les Terreurs de l'abîme, les Montagnes stériles, les Ouragans du Nord, et le reste des êtres malfaisants, ennemis du soleil et de la vie. Alors la vache Andhumbla, née aussi de la neige fondante, mit à nu, en léchant le givre des rochers, un homme, Bur, dont les petits-fils tuèrent Ymer. « De sa chair ils firent la terre, de son sang le sol et les fleuves, de ses os les montagnes, de sa tête le ciel, et de son cerveau enfin les nuées. » Ainsi commença la guerre entre les monstres de l'hiver et les dieux lumineux, fécondants, Odin, le fondateur, Balder, le doux et le bienfaisant, Thor, le tonnerre d'été qui épure l'air et par les pluies nourrit la terre. Longtemps les dieux combattront contre « les Iotes glacés, » contre les noires puissances bestiales, contre le loup Fenris, qu'ils tiendront enchaîné, contre le grand Serpent, qu'ils plongeront dans la mer, contre le perfide Locki, qu'ils lieront sur des rochers sous une vipère dont le venin distillera incessamment sur son visage. Longtemps les braves qui par une mort sanglante ont mérité d'être mis « dans les enclos d'Odin et s'y livrent un combat chaque jour, » aideront les dieux dans leur grande guerre. Un jour pourtant viendra où, dieux et hommes, ils seront vaincus : « Alors tremble le grand frêne d'Yggdrasil.— Il frissonne, le vieil arbre. — Le Iote Locki brise ses liens. — Les ombres frémissent sur les routes

dent. » Plus tard, à Upsal par exemple, il y eut des statues. (Adam de Brême.)

Wuotan (Odin) signifie, par sa racine, le Tout-Puissant, celui qui pénètre et circule à travers tout. (Grimm, *Mythologie*.)

1. Voyez *passim*. Edda Sœmundi. Edda Sorri. Ed. Copenhague, 3 vol.

M. Bergmann en a traduit plusieurs poëmes; j'emprunte souvent sa traduction. Visions de Vala. Discours de Vafthrudnis, etc.

de l'Enfer, — jusqu'à ce que le feu de Surtur — ait dévoré l'arbre. — Le nocher Hrymz s'avance de l'Orient, — un bouclier le couvre. — Iarmungand se roule — avec une rage de géant. — Le serpent soulève les flots, — l'aigle bat des ailes, — l'oiseau au bec pâle déchire les cadavres. — Le navire Naglfar est lancé. — Surtur arrive du Midi avec les épées désastreuses. — Le soleil resplendit sur les glaives des dieux héros. — Les montagnes de roches s'ébranlent, — les géantes tremblent. — Les ombres foulent le chemin de l'enfer, — le ciel s'entr'ouvre. — Le soleil commence à noircir, — la terre s'affaisse dans la mer. — Elles disparaissent du ciel, — les étoiles brillantes. — La fumée tourbillonne — autour du feu destructeur du monde. — La flamme gigantesque joue — contre le ciel même. » Les dieux périssent tour à tour dévorés par les monstres, et la légende céleste, lugubre et grandiose ici comme l'histoire humaine, annonce des cœurs de combattants et de héros.

Nulle crainte de la douleur, nul souci de la vie. Ils en font litière sitôt que leur idée les prend. Le frémissement des nerfs, la répugnance de l'instinct animal qui, devant les plaies et la mort, se rejette avec horreur en arrière, tout disparaît sous la volonté irrésistible. Voyez dans leur épopée [1] le sublime pousser au milieu de l'horrible, comme une éclatante fleur de pourpre au milieu d'une mare de sang. Sigurd a enfoncé son épée dans le cœur du dragon Fafnir, et « à ce moment tous deux se regardent. » Alors Fafnir chante en mourant :

« Jeune homme, jeune homme ! — de quel jeune homme es-tu né ? — de quelle race d'hommes es-tu ? — Car tu as trempé et rougi dans Fafnir — ton épée, cette épée étincelante. — Ton glaive s'est arrêté dans mon cœur. »

« C'est mon cœur qui m'a poussé. — Ce sont mes mains qui m'ont aidé, — mes mains et mon épée aiguë. — Rarement il devient brave — et aguerri aux blessures, — celui qui tremble — quand il est enfant ! »

Sur ce cri d'aigle triomphant, Regin, le frère de Fafnir, arrive, lui arrache le cœur, boit le sang de la blessure et s'endort. Cependant Sigurd, qui faisait rôtir le cœur, porte sans y penser son doigt

1. Fafnisbana, Edda, t. III. Cette épopée est commune aux races du Nord comme l'Iliade aux peuplades de la Grèce, et se retrouve presque tout entière en Allemagne dans les Niebelungen.

sanglant à sa bouche. Aussitôt il comprend le langage des oiseaux qui gazouillent au-dessus de lui dans les feuilles vertes des arbres. Ils l'avertissent de se défier de Régin. Sigurd coupe la tête de Régin, mange le cœur de Fafnir, boit son sang et celui de son frère. C'est parmi « cette rosée de meurtres » que végètent ici le courage et la poésie. Sigurd a conquis Brynhild, la vierge indomptée, en traversant la flamme et en lui fendant sa cuirasse, et il a dormi avec elle trois nuits, mais ayant placé entre elle et lui son épée, « sans prendre entre ses bras la jeune fille florissante, sans lui donner un baiser, » parce que, selon la foi jurée, il doit la remettre à son ami Gunar. Elle, amoureuse de lui, « demeurait assise seule, — à la chute du jour, — et ouvertement, — se dit en elle-même : — J'aurai Sigurd, — ou je mourrai, — Sigurd, l'homme florissant de jeunesse, — je l'aurai dans mes bras. » Mais le voyant marié, elle le fit tuer. « Alors elle rit, Brynhild, — la fille de Budli, — cette fois-là seulement, — de tout son cœur, — lorsque du lit — on put entendre — le cri éclatant de la veuve. » Elle-même, revêtant sa cuirasse, se perça de son glaive, et pour dernière demande se fit étendre sur un grand bûcher avec Sigurd, l'épée entre eux, comme au jour où ils avaient dormi ensemble, avec des boucliers, avec des esclaves ornés d'or, avec deux faucons, avec cinq femmes, avec huit serviteurs, avec son père nourricier et sa nourrice, et tous brûlèrent ensemble. Cependant Gudruna, la veuve, restait immobile près du corps et ne pouvait pleurer. Les femmes des chefs vinrent près d'elle, et chacune pour la consoler lui conta ses propres peines, toutes les calamités des grandes dévastations et de l'antique vie barbare. « Alors parla Gjafloga, — sœur de Gjuki : — « Je sais que sur la terre — je suis entre toutes la plus dénuée de joie. — De cinq maris — j'ai souffert la perte, — et aussi de deux filles, — de trois sœurs, — de huit frères; — pourtant me voilà, et je survis seule. » — Alors parla Herborga, — reine de la terre des Huns : — « Moi j'ai à raconter — un deuil plus cruel. — Mes sept fils, — dans la région de l'Est, — et mon mari le huitième — sont morts dans la bataille. — Mon père et ma mère, — mes quatre frères, — le vent a joué avec eux — dans la mer. — Le flot a battu — le plancher de leur vaisseau. — Moi-même j'étais forcée de recueillir leurs corps, — moi-même j'étais forcée de veiller à leur sépulture, — moi-même j'étais forcée — de faire leurs funérailles. — Tout cela, je l'ai souffert — en une année, — et pendant ce temps, — nul entre les hommes — ne m'a

apporté de consolation. — Cependant j'étais enchaînée — et captive de guerre, — quand six mois de cette année se furent écoulés. — J'étais forcée de parer — la femme d'un chef de guerre — et de lui attacher sa chaussure — chaque matin. — Elle me menaçait — par jalousie, et me frappait de rudes coups. » — Tout cela est vain, nulle parole ne peut mouiller ces yeux secs; il faut qu'on mette le corps sanglant sur ses genoux pour lui tirer des larmes. Alors elle éclate, s'affaisse, et les cygnes de sa cour répondent à ses cris. Elle mourrait, comme Sigruna, sur le cadavre de celui qu'elle a uniquement aimé, si par un breuvage magique on ne lui faisait perdre la mémoire. Ainsi dénaturée, elle part pour épouser Atli, le roi des Huns. Et néanmoins elle part, malgré elle, avec des prédictions sinistres. Car le meurtre engendre le meurtre; et ses frères, les meurtriers de Sigurd, attirés chez Atli, vont tomber à leur tour dans un piége pareil à celui qu'ils ont tendu. Gunar est lié, et l'on veut qu'il livre le trésor; il répond avec l'étrange rire des barbares : « Je demande qu'on me mette dans la main — le cœur de mon frère Hogni, — le cœur sanglant, — arraché de la poitrine du puissant cavalier, — du fils de roi, — avec un poignard émoussé. » — Ils arrachèrent le cœur — de la poitrine de l'esclave Hjalli. — Ils le mirent sanglant sur un plat — et le portèrent à Gunar... — Alors parla Gunar, — le chef des hommes : — « Ici est le cœur — de Hjalli le lâche. — Il ne ressemble pas au cœur de Hogni le brave. — Il tremble beaucoup — maintenant qu'il est sur le plat. — Il tremblait davantage — quand il était dans sa poitrine. » — ...Hogni rit — lorsqu'on coupa jusqu'à son cœur, — jusqu'au cœur vivant du guerrier qui savait arranger le panache des casques. — Il ne pensa pas du tout à pleurer. — Ils mirent le cœur sanglant dans un plat — et le portèrent à Gunar. — Gunar, d'un visage serein, parla ainsi, — le vaillant Niflung! — « Voici le cœur — d'Hogni le brave! — Il ne ressemble pas au cœur — de Hjalli le lâche. — Il tremble peu — maintenant qu'il est dans le plat. — Il tremblait beaucoup moins — quand il était dans sa poitrine. — Que n'es-tu, — Atli, — aussi loin de mes yeux — que tu seras toujours loin — de nos colliers, de notre trésor! — A moi seul est confié maintenant — tout le trésor caché, — toute la richesse des Niflungs. — Car Hogni n'est plus parmi les vivants. — Je n'étais point rassuré — tant que nous vivions tous deux. — Mais maintenant je suis tranquille, — car je survis seul. » Suprême insulte de l'homme sûr de soi, à qui rien ne coûte pour s'assouvir, ni sa vie

ni celle d'autrui. On l'a jeté parmi les serpents, et il y est mort, frappant du pied sa harpe. Mais la flamme inextinguible de la vengeance a passé de son cœur dans celui de sa sœur; cadavre sur cadavre, on les voit tomber tour à tour l'un sur l'autre; une sorte de fureur colossale les précipite les yeux ouverts dans la mort. Elle a égorgé les enfants qu'elle a eus d'Atli, lui donne à manger leurs cœurs dans du miel, un jour qu'il revient du carnage, et rit froidement en lui découvrant de quelle pâture il s'est repu. Les Huns hurlent, et sur les bancs, sous les tentes, chacun pleure; elle ne pleure point; elle n'a point pleuré depuis la mort de Sigurd, ni sur ses frères « au cœur d'ours, » ni sur « ses tendres enfants, ses enfants sans défiance. » La nuit venue, elle égorge Atli dans son lit, met le feu au palais, brûle tous les serviteurs et toutes les femmes guerrières. Jugez par ce monceau de dévastations et de carnages à quel excès la volonté ici est tendue. Il y avait des hommes parmi eux, les Berserkirs[1] qui, dans la bataille, saisis par une sorte de folie, déchaînaient tout d'un coup une force surhumaine et ne sentaient plus les blessures. Voilà le héros tel qu'il est conçu dans cette race à sa première aurore. N'est-il pas étrange de les voir mettre le bonheur dans les batailles et la beauté dans la mort? Y a-t-il un peuple, Hindous, Persans, Grecs ou Gaulois, qui se soit formé de la vie une conception aussi tragique? Y en a-t-il qui ait peuplé sa pensée enfantine de songes aussi funèbres? Y en a-t-il un qui ait chassé aussi entièrement de ses rêves la douceur de la jouissance et la mollesse de la volupté? L'effort, l'effort tenace et douloureux, l'exaltation dans l'effort, voilà leur état préféré. Carlyle disait bien que dans la sombre obstination du travailleur anglais subsiste encore la rage silencieuse de l'ancien guerrier scandinave. Lutter pour lutter, c'est là leur plaisir. Avec quelle tristesse, quelle fureur et quels dégâts un pareil naturel se déborde; on le verra dans Byron et dans Shakspeare; avec quelle efficacité, avec quels services il s'endigue et s'emploie sous les idées morales; on le verra dans les puritains.

## IV

Ils viennent de s'établir en Angleterre, et si désordonnée que soit la société qui les assemble, elle est fondée, comme en Germanie, sur

1. Ce mot signifie pures-serges; ils combattaient sans cuirasse, vêtus d'une simple blouse. (Bergmann, Chants de Sol.)

des sentiments généreux. La guerre est à chaque porte, je le sais, mais les vertus guerrières sont derrière chaque porte; le courage d'abord, et aussi la fidélité. Sous la brute il y a l'homme libre et aussi l'homme de cœur. Il n'y a point d'hommes parmi eux qui, à ses propres risques[1], ne puisse faire des ligues, aller combattre au dehors, tenter les entreprises. Il n'y a pas de groupes d'hommes libres parmi eux qui dans leur Witanagemot ne renouvelle incessamment ses alliances avec autrui. Chaque parenté, dans sa marche, forme une ligue dont tous les membres, « frères de l'épée, » se défendent l'un l'autre, et réclament l'un pour l'autre, aux dépens de leur sang, le prix du sang. Chaque chef dans sa salle compte qu'il a des amis, non des mercenaires dans les fidèles qui boivent sa bière, et qui ayant reçu de lui, en marque d'estime et de confiance, des bracelets, des épées et des armures, se jetteront entre lui et les blessures au jour du combat[2]. L'indépendance et l'audace bouillonnent dans ce jeune monde avec des violences et des excès; mais en elles-mêmes ce sont des choses nobles, et les sentiments qui les disciplinent, le dévouement affectueux et le respect de la foi donnée ne le sont pas moins. Ils apparaissent dans les lois; ils éclatent dans la poésie. C'est la grandeur du cœur ici qui fournit à l'imagination sa matière. Les personnages ne sont point égoïstes et rusés comme ceux d'Homère. Ce sont de braves cœurs, simples[3] et forts, « fidèles à leurs parents, à leur seigneur dans le jeu des épées, fermes et solides envers amis et ennemis, » prodigues de courage et disposés au sacrifice. « Tout vieux que je suis, dit l'un d'eux, je ne bougerai pas d'ici. Je pense à mourir au côté de mon seigneur, près de cet homme que j'ai tant aimé.... Il tint sa parole, la parole qu'il avait donnée à son chef, au distributeur de trésors, lui promettant qu'ils reviendraient ensemble à la ville, sains et saufs dans leurs maisons, ou que tous les deux ils tomberaient dans l'armée, à l'endroit du carnage, expirant de leurs blessures. Il gisait comme un fidèle serviteur auprès de son seigneur. » Quoique maladroits à parler, les vieux poëtes trouvent des mots touchants quand il s'agit de peindre ces amitiés viriles. On est ému qnand on les entend conter comment le vieux « roi embrassa le meilleur des thanes, et lui mit ses bras autour du cou... » comment « les larmes coulaient sur les joues du chef à

1. Voyez la vie de Swyens, d'Hereward, etc., même au temps de la conquête.

2. Beowulf, passim. Death of Byrhtnoth.

3. « Gens nec callida, nec astuta. » Tacite.

tête grise... Le vaillant homme lui était si cher! — Il ne pouvait point arrêter le flot qui montait de sa poitrine. Dans son cœur, profondément dans les liens de sa pensée, il soupirait secrètement après ce cher homme! » Si peu nombreux que soient les chants qui nous restent, ils reviennent sur ce sujet : l'homme exilé pense en rêve à son seigneur[1]. « Il lui semble dans son esprit — qu'il le baise et l'embrasse, — et qu'il pose sur ses genoux — ses mains et sa tête, — comme jadis parfois, — dans les anciens jours, — lorsqu'il jouissait de ses dons. — Alors il se réveille, — le mortel sans amis. — Il voit devant lui — les routes désertes, — les oiseaux de la mer qui se baignent, — étendant leurs ailes, — le givre et la neige qui descendent, — mêlés de grêle. — Alors sont plus pesantes — les blessures de son cœur. » — « Bien souvent, dit un autre, nous étions convenus tous deux — que rien ne nous séparerait, — sauf la mort seule. — Maintenant ceci est changé, — et notre amitié est — comme si elle n'avait jamais été. — Il faut que j'habite ici — bien loin de mon ami bien-aimé, — que j'endure des inimitiés. — On me contraint à demeurer — sous les feuillages de la forêt, — sous le chêne, — dans cette caverne souterraine. — Froide est cette maison de terre. — J'en suis tout lassé. — Obscurs sont les vallons — et hautes les collines, — triste enceinte de rameaux — couverte de ronces, — séjour sans joie... — Mes amis sont dans la terre. — Ceux que j'aimais dans leur vie, — le tombeau les garde. — Et moi ici avant l'aube — je marche seul — sous le chêne, — parmi ces caves souterraines... — Bien souvent ici le départ de mon seigneur — m'a accablé d'une lourde peine. » Parmi ces mœurs périlleuses et ce perpétuel recours aux armes, il n'y a pas de sentiment plus vif que l'amitié ni de vertu plus efficace que la loyauté.

Ainsi appuyée sur l'affection puissante et sur la foi gardée, toute société est saine. Le mariage l'est ici comme l'État. On voit la femme apparaître mêlée aux hommes, dans les festins, sérieuse et respectée[2]. Elle parle et on l'écoute; on n'a pas besoin de la cacher ni de l'asservir pour la contenir ou la préserver. Elle est une personne et non une chose. La loi exige son consentement pour le mariage, l'entoure de garanties et la pourvoit de protections. Elle peut hériter, posséder, léguer, paraître dans les cours de justice, dans

1. The Wanderer, the Exile's song. Codex Exoniensis, publié par Thorpe.
2. Beowulf, 48. Turner, III, 68. *Pictorial History*, I, 340.

les assemblées du comté, dans la grande assemblée des sages. Plusieurs fois le nom de la reine et le nom de plusieurs autres dames est inscrit dans les actes du Witanagemot. Comme l'homme et à côté de l'homme, la loi et les mœurs la maintiennent debout. Comme l'homme et à côté de l'homme, c'est le cœur qui l'attache. Il y a dans Alfred[1] un portrait de l'épouse qui, pour la pureté et l'élévation, égale tout ce qu'ont pu inventer nos délicatesses modernes : « Ta femme vit maintenant pour toi, pour toi seul. A cause de cela, elle n'aime rien, excepté toi. Elle a assez de toutes les sortes de biens dans cette vie présente, mais elle les a dédaignés tous à cause de toi seul. Elle les a tous laissés là parce qu'elle ne t'a pas avec eux. Ton absence lui fait croire que tout ce qu'elle possède n'est rien. Ainsi pour l'amour de toi, elle se consume, et elle est bien près d'être morte de larmes et de chagrins. » Déjà, dans les légendes de l'Edda, on a vu Sigruna au tombeau d'Helgi, « avec autant de joie que les voraces éperviers d'Odin lorsqu'ils savent que les proies tièdes du carnage leur sont préparées, » vouloir dormir encore dans les bras du mort et mourir à la fin sur son sépulcre. Rien de semblable ici à l'amour tel qu'on le voit dans les poésies primitives de la France, de la Provence, de l'Espagne et de la Grèce. En dehors du mariage, il n'est qu'un appétit farouche, une secousse de l'instinct bestial. Nulle part il n'apparaît avec son charme et son sourire; nulle chanson d'amour dans cette vieille poésie. C'est que l'amour n'y est point un amusement et une volupté, mais un engagement et un dévouement. Tout y est grave, et même sombre, dans les associations civiles, comme dans la société conjugale; comme en Germanie, parmi les tristesses du tempérament mélancolique et les rudesses de la vie barbare, on voit partout subsister et agir les deux plus hautes facultés de l'homme, la grande puissance d'aimer et la grande puissance de vouloir. C'est pour cela que le héros, ici comme en Germanie, est véritablement héroïque. Parlons-en à loisir; il nous reste un de leurs poëmes presque entier, celui de Beowulf. Voici les récits que les thanes, assis sur leurs escabeaux, à la clarté des torches, écoutaient en buvant la bière de leur prince : l'on y voit leurs mœurs, leurs sentiments, comme les sentiments et les mœurs des Grecs dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère. « C'est un héros que ce Beowulf, et un chevalier avant la

1. Alfred emprunte ce portrait à Boëce, mais le refait presque entier.

chevalerie, comme les conducteurs des bandes germaines sont des chefs féodaux avant l'établissement féodal[1]. Il a « ramé sur la mer, son épée nue serrée dans la main, parmi les vagues sauvages et les tempêtes glacées, pendant que la fureur de l'hiver bouillonnait sur les vagues de l'abîme; les monstres de la mer, les ennemis bigarrés le tiraient au fond, le tenaient serré dans leur griffe hideuse. Mais il a atteint les misérables avec sa pointe, avec sa hache de guerre. La grande bête de l'Océan a reçu par sa main l'assaut de la guerre, et il a tué neuf nicors[2]. » Maintenant le voilà qui vient à travers les flots pour secourir le vieux roi Hrothgar, qui est assis affligé dans « la grande salle à hydromel, haute et recourbée, » avec ses thanes. Car « un hideux étranger, un démon habitant des marais, » Grendel, est entré la nuit dans la salle, a saisi trente nobles qui dormaient, et s'en est retourné dans sa bauge avec leurs cadavres; depuis douze ans, « l'ogre des repaires, » la bestiale et vorace créature, le parent des Orques et des Iotes, dévore les hommes et « vide les meilleures maisons. » Beowulf, le grand guerrier, s'offre pour le combattre seul corps à corps, vie pour vie, sans épée ni cotte de mailles, « car la peau du maudit ne s'inquiète pas des armes, » demandant seulement que si la mort le prend, on emporte son corps sanglant, on l'enterre, on marque « sa demeure humide[3], » et qu'on renvoie à son chef Higelac « la meilleure de ses chemises d'acier. »

Il s'est couché dans la salle, « confiant dans sa force hautaine, » et quand les brouillards de la nuit se sont levés, voici venir Grendel, qui arrache avec ses mains la porte, et saisissant un guerrier, « le déchire à l'improviste, mord son corps, boit le sang de ses veines, l'avale par morceaux coup sur coup. » Mais Beowulf à son tour l'a saisi, « se levant sur son coude. » « La salle royale tonnait. — La bière était répandue...—Ils étaient tous deux de furieux,—d'âpres et forts combattants. — La maison résonnait. — Alors ce fut une grande merveille, — que la salle à boire — pût résister aux deux taureaux de la guerre[4], — et qu'il ne croulât point à terre — le beau palais.

1. Kemble pense que le fond de ce poëme est très-ancien, peut-être contemporain de l'invasion des Rugles et des Saxons, mais que la rédaction actuelle est postérieure au septième siècle. Kemble's Beowulf, texte et traduction. Les personnages sont Danois.

2. Monstres de l'eau.

3. Fen-dwelling.

4. War-beasts.

Le bruit s'éleva — encore une fois. — Pour les Danois du Nord, — ce fut une terreur affreuse — pour tous ceux qui du mur — entendirent ce hurlement, — entendirent l'ennemi de Dieu — chanter son chant lugubre, — son chant de défaite — et se lamenter de sa blessure..... — L'infâme maudit — subissait la blessure mortelle. — Il y avait à son épaule — une grande plaie visible. — Les muscles avaient été arrachés, — les jointures des os avaient craqué. — La victoire dans la bataille — était pour Beowulf. — Grendel était contraint — de fuir, atteint à mort, — dans son refuge des marais, — de chercher sa lugubre demeure. — Il savait bien — que la fin de sa vie — était venue, — que le nombre de ses jours était rempli. » Car il avait laissé par terre sa main, son bras et son épaule, et dans le lac des Nicors où il s'était renfoncé, « la vague enflée de sang bouillonnait, la source impure des vagues était bouleversée toute chaude de poison, la teinte de l'eau était souillée par la mort, des caillôts de sang venaient avec les bouillons à la surface. » Restait un monstre femelle, sa mère, « qui habitait comme lui les froids courants, et la terreur des eaux, » qui vint la nuit, et qui, parmi les épées nues, arracha et dévora encore un homme, Œschere, le meilleur ami du roi. Une lamentation s'éleva dans le palais, et Beowulf s'offrit encore. Ils allèrent vers la bauge, dans un endroit désert, refuge des loups, près des promontoires où le vent souffle, où « un torrent des montagnes se précipitant sous l'obscurité des collines, faisait un flux sous la terre » : « Les bois se tenant par leurs racines avançaient leur ombre au-dessus de l'eau. La nuit, on y pouvait voir une merveille, du feu sur les vagues; » le cerf, lassé par les chiens, « aurait plutôt laissé son âme sur le bord » que d'y plonger pour y cacher sa tête. D'étranges dragons, des serpents y nageaient, et de temps en temps, « le cor y sonnait un chant de mort, un chant terrible. » Beowulf se lança dans la vague, il descendit à travers les monstres qui choquaient sa cotte de mailles jusqu'à l'ogresse, jusqu'à « la détestable homicide, » qui, l'empoignant dans ses griffes, l'emporta vers son repaire. Un pâle rayon y luisait, et là, il vit en face « la louve de l'abîme, — la puissante femme de la mer. — Il donna l'assaut de la guerre — avec sa lame de bataille. — Il n'arrêta point l'essor de l'épée, — en sorte que, sur sa tête, — le glaive chanta bien haut — une âpre chanson de guerre. » Mais voyant que ni le tranchant ni la pointe n'entamaient la chair, il la tordit de ses bras et l'abattit par terre, pendant qu'elle, « de son couteau large au tran-

chant brun, » essayait de percer la chemise d'acier qui le couvrait. Ils roulèrent ainsi jusqu'à ce que Beowulf aperçut près de lui parmi les armes, « une lame fortunée dans la victoire, — une vieille épée gigantesque, — fidèle de tranchant, — bonne et prête à servir, — ouvrage des géants. — Il la saisit par la poignée, — le guerrier des Scyldings; — violent et terrible, tournoyait le glaive. — Désespérant de sa vie, — il frappa furieusement; — il l'atteignit rudement — à l'endroit du col, — il brisa les anneaux de l'échine, — la lame pénétra à travers toute la chair maudite. — Elle s'affaissa sur le sol, — l'épée était sanglante. — L'homme se réjouit dans son œuvre. — La lumière entra. — Il y avait une clarté dans la salle, — comme lorsque du ciel — luit doucement — la lampe du firmament. » Alors il vit Grendel mort dans un coin de la salle, et quatre de ses compagnons, ayant soulevé avec peine la tête monstrueuse, la portèrent par les cheveux jusqu'à la maison du roi.

C'est là sa première œuvre, et le reste de sa vie est pareil : lorsqu'il eut régné cinquante ans dans sa terre, un dragon dont on avait dérobé le trésor sortit de la colline et vint brûler les hommes et les maisons de l'île « avec des vagues de feu. » Alors le refuge des comtes — commanda qu'on lui fît — « un bouclier bigarré — tout de fer, » sachant bien qu'un bouclier en bois de tilleul ne suffirait pas contre la flamme. « Le prince des anneaux — était trop fier — pour chercher la grande bête volante — avec une troupe, — avec beaucoup d'hommes. — Il ne craignait pas pour lui-même cette bataille. — Il ne faisait point cas — de l'inimitié du ver, — de son labeur, ni de sa valeur. » Et cependant, il était triste et allait contre sa volonté, car « sa destinée était proche. » Il vit une caverne, « un enfoncement sous la terre — près de la vague de l'Océan, — près du clapotement de l'eau, — qui au dedans était pleine — d'ornements en relief et de bracelets. — Il s'assit sur le promontoire, — le roi rude à la guerre, — et dit adieu — aux compagnons de son foyer; » car, quoique vieux, il voulait s'exposer pour eux, « être le gardien de son peuple. » Il cria, et le dragon vint jetant du feu; la lame ne mordit point sur son corps, et le roi fut enveloppé dans la flamme. Ses camarades s'étaient enfuis dans le bois, sauf un, Wiglaf, qui accourut à travers la fumée, « sachant bien que ce n'était pas la vieille coutume d'abandonner son parent, son prince, de le laisser souffrir l'angoisse, de le laisser tomber dans la bataille. » « Le ver devient furieux, — l'ignoble étranger perfide, — tout bigarré de

vagues de feu.... — Brûlant et féroce dans la guerre, — il accrocha tout le col du roi — avec ses griffes empoisonnées. — Il s'ensanglanta — du sang de la vie. — Le sang bouillonnait en vagues. » Eux, de leurs épées, ils le fendirent par le milieu. Cependant la blessure du roi devint chaude et s'enfla, il connut que le poison était en lui, et s'assit près du mur, sur une pierre, « regardant l'ouvrage des géants, — comment avec ses arches de pierre — l'éternelle caverne — se tenait au dedans — ferme sur des pilliers. » Puis il dit : « J'ai tenu en ma garde ce peuple — cinquante hivers. Il n'y avait pas un roi — de tous mes voisins — qui osât me rencontrer, — avec des hommes de guerre, — m'attaquer avec la peur. — J'ai bien tenu ma terre. — Je n'ai point cherché des embûches de traître ; — je n'ai point juré — injustement beaucoup de serments. — A cause de tout cela, je puis, — quoique malade de mortelles blessures, — avoir de la joie.... — Maintenant, va tout de suite — voir le trésor — sous la pierre grise, — cher Wiglaf..... Ce monceau de trésors, — je l'ai acheté, — vieux que je suis, par ma mort. — Il pourra servir — dans les besoins de mon peuple.... — Je me réjouis d'avoir pu — avant de mourir, — acquérir un tel trésor — pour mon peuple.... — A présent, je n'ai plus besoin de demeurer ici plus longtemps. »

C'est ici la générosité entière et véritable, non pas exagérée et factice, comme elle le sera plus tard, dans l'imagination romanesque des clercs bavards, arrangeurs d'aventures. La fiction n'est pas ici bien éloignée des choses, et l'on sent l'homme palpiter sous le héros. Toute grossière que soit la poésie, celui-ci y est grand ; c'est qu'il l'est simplement et par ses œuvres. Il a été fidèle à son prince, puis à son peuple ; il a été de lui-même, dans une terre étrangère, s'exposer pour délivrer les hommes ; il s'oublie en mourant pour penser que sa mort profite à autrui. « Chacun de nous, dit-il quelque part, doit arriver à la fin de cette vie mortelle. Ainsi que chacun fasse justice, s'il le peut, avant sa mort. » Regardez à côté de lui ces monstres qu'il détruit, derniers souvenirs des anciennes guerres contre les races inférieures et de la religion primitive ; considérez cette vie dangereuse, ces nuits passées sur les vagues, ces efforts de l'homme aux prises avec la nature brute, cette poitrine invaincue qui froisse contre soi les poitrines bestiales, et ces muscles colossaux qui, en se tendant, arrachent aux monstres un pan de chair ; vous verrez dans le nuage de la légende, et sous la lumière de la poésie, reparaître les vaillants hommes qui, à travers les folies de

la guerre et les fougues du tempérament, commençaient à asseoir un peuple et à fonder un État,

V

Un poëme presque entier, deux ou trois débris de poëmes, voilà tout ce qui subsiste de cette poésie laïque en Angleterre. Le reste du courant païen, germain et barbare a été arrêté ou recouvert, d'abord par l'entrée de la religion chrétienne, ensuite par la conquête des Français de Normandie. Mais ce qui a subsisté suffit et au delà pour montrer l'étrange et puissant génie poétique qui est dans la race, et pour faire voir d'avance la fleur dans le bourgeon.

Si jamais il y eut quelque part un profond et sérieux sentiment poétique, c'est ici. Ils ne parlent pas, ils chantent, ou plutôt ils crient. Chacun de leurs petits vers est une acclamation, et sort comme un grondement; leurs puissantes poitrines se soulèvent avec un frémissement de colère ou d'enthousiasme, et une phrase, un mot obscur, véhément malgré eux, tout d'un coup leur vient aux lèvres. Nul art, nul talent naturel pour décrire une à une et avec ordre les diverses parties d'un événement ou d'un objet. Les cinquante rayons de lumière que chaque chose envoie tour à tour dans un esprit régulier et mesuré arrivent dans celui-ci à la fois, en une seule masse ardente et confuse, pour le bouleverser par leur saccade et leur afflux. Écoutez ces chants de guerre, véritables chants, heurtés, violents, tels qu'ils convenaient à ces voix terribles : encore aujourd'hui, à cette distance, séparés par les mœurs, la langue, et dix siècles, on les entend :

« L'armée sort[1]. — Les oiseaux chantent. — La cigale bruit. — La poutre de la guerre[2] résonne, — la lance choque le bouclier. — Alors brille la lune — errante sous les nuages; — alors se lèvent les œuvres de vengeance, — que la colère de ce peuple — doit accomplir...... — Alors on entendit dans la cour — le tumulte de la mêlée meurtrière. — Ils saisissaient de leurs mains — le bois concave du bouclier.—Ils fendirent les os du crâne.—Les toits de la citadelle retentirent, — jusqu'à ce que dans la bataille — tomba

1. Conybeare's illustrations of anglo-saxon poetry. Bataille de Finsburg.
La collection complète des poésies anglo-saxonnes à été publiée par M. Grein.

2. La lance, l'épée.

Garulf, — le premier de tous les hommes — qui habitent la terre, — Garulf, le fils de Guthlaf. — Autour de lui beaucoup de braves — gisaient mourants. — Le corbeau tournoyait — noir et sombre comme la feuille de saule. — Il y avait un flamboiement de glaives, — comme si tout Finsburg — eût été en feu. — Jamais je n'ai entendu conter — bataille dans la guerre plus belle à voir. »

« Ici le roi Athelstan[1], — le seigneur des comtes, — celui qui donne des bracelets aux nobles, — et son frère aussi, — Edmond l'Étheling, — noble d'ancienne race, — ont tué dans la bataille, — avec les tranchants des épées, — à Brunanburh. — Ils ont fendu le mur des boucliers, — ils ont haché les nobles bannières, — avec les coups de leurs marteaux, — les enfants d'Edward !..... — Ils ont abattu dans la poursuite — la nation des Scots, — et les hommes des vaisseaux, — parmi le tumulte de la mêlée, — et la sueur des combattants. — Cependant le soleil là-haut, — la grande étoile, — le brillant luminaire de Dieu, — de Dieu le Seigneur éternel, — à l'heure du matin, — a passé par-dessus la terre, — tant qu'enfin la noble créature — s'est précipitée vers son coucher. — Là gisaient les soldats par multitudes, — abattus par les dards; — les hommes du Nord, frappés par-dessus leurs boucliers, — et aussi les Scots — las de la rouge bataille..... — Athelstan a laissé derrière lui — les oiseaux criards de la guerre, — le corbeau qui se repaîtra des morts, — le milan funèbre, — le corbeau noir — au bec crochu, — et le crapeau rauque, — et l'aigle qui bientôt — fera festin de la chair blanche, — et le faucon vorace qui aime les batailles, — et la bête grise, — le loup du bois. »

Tout est image ici. Les événements n'apparaissent pas nus dans ces cerveaux passionnés, sous la sèche étiquette d'un mot exact; chacun d'eux y entre avec son cortége de sons, de formes et de couleurs; c'est presque une vision qu'il y suscite, une vision complète, avec toutes les émotions qui l'accompagnent, avec la joie, la fureur, l'exaltation qui la soutient. Dans leur langue, les flèches « sont les serpents de Héla, élancés des arcs de corne, » les navires sont « les grands chevaux de la mer, » la mer est « la coupe des vagues, » le casque est « le château de la tête; » il leur faut un langage extraordinaire pour exprimer la violence de leurs sensations, tellement que lorsque avec le temps, en Islande où l'on a poussé à bout cette poésie,

1. Turner, III, 280. Chant sur la bataille de Brunanburh.

l'inspiration primitive s'alanguit, et l'art remplace la nature, les Skaldes se trouvent guindés jusqu'au jargon le plus contourné et le plus obscur. Mais quelle que soit l'image, ici comme chez eux, elle est trop faible, si elle est unique. Les poëtes n'ont point satisfait à leur trouble intérieur, s'ils ne l'ont épanché que par un seul mot. Coup sur coup, ils reviennent sur leur idée, et la répètent : « Le soleil là-haut! La grande étoile! Le brillant luminaire de Dieu! La noble créature! » Quatre fois de suite ils l'imaginent et toujours sous un aspect nouveau. Toutes ses faces se sont levées en un instant devant les yeux du barbare, et chaque mot a été comme un accès de la demi-hallucination qui l'obsédait. On juge bien que dans un tel état, l'ordre régulier des mots et des idées est à chaque pas brisé. La suite des pensées dans le visionnaire n'est pas la même que dans le raisonneur tranquille. Une couleur en attire une autre, d'un son il passe à un autre son; son imagination est une enfilade de tableaux qui se suivent sans s'expliquer. Chez lui, la phrase se retourne et se renverse, il crée le mot vivant qui lui vient au moment où il lui vient; il saute d'une idée dans une idée lointaine. Plus l'âme est transportée hors d'elle-même, plus elle franchit vite de grands intervalles. D'un élan, elle parcourt les quatre coins de son horizon, et touche en un instant des objets qui semblent séparés par tout un monde. Pêle-mêle ici, les idées s'enchevêtrent; tout d'un coup, par un souvenir brusque, le poëte fait irruption dans la pensée qu'il prononce en reprenant la pensée qu'il a quittée. On ne peut traduire ces idées fichées en travers, qui déconcertent toute l'économie de notre style moderne. Souvent on ne les entend pas [1]; les articles, les particules, tous les moyens d'éclaircir la pensée, de marquer les attaches des termes, d'assembler les idées en un corps régulier, tous les artifices de la raison et de la logique sont supprimés [2]. La passion mugit ici comme une énorme bête informe, et puis c'est tout; elle surgit et sursaute en petits vers abrupts; point de barbares plus barbares. L'heureuse poésie d'Homère se développe abondamment en amples récits, en riches et longues images. Il n'a point trop de tous

1. Les plus habiles entre les érudits qui savent l'anglo-saxon reconnaissent l'obscurité de cette poésie. V. Turner, Conybeare, Thorpe, etc.

2. Turner, III, 261. Nos traductions, si littérales qu'elles soient, faussent ce texte; notre langue est trop claire, trop pénétrée de logique; on ne peut comprendre cette forme d'esprit extraordinaire, qu'en prenant un dictionnaire, et en déchiffrant pendant quinze jours quelques pages d'anglo-saxon.

les détails d'une peinture complète; il aime à voir les objets, il s'attarde autour d'eux, il jouit de leur beauté, il les pare de surnoms splendides; il ressemble à ces filles grecques qui se trouveraient laides si elles ne faisaient ruisseler sur leurs bras et sur leurs épaules toutes les pièces d'or de leur bourse, et tous les trésors de leur écrin; ses larges vers cadencés ondoient et se déploient comme une robe de pourpre aux rayons du soleil ionien. Ici des mains rudes entassent et froissent les idées dans un mètre étroit; s'il y a une sorte de mesure, on ne la garde qu'à peu près; pour tout ornement ils choisissent trois mots qui commencent par la même lettre. Tout leur effort est pour abréger, resserrer la pensée dans une sorte de clameur tronquée [1]. La force de l'impression intérieure qui ne sachant pas s'épancher se concentre et se double en s'accumulant, l'aspérité de l'expression extérieure, qui, asservie à l'énergie et aux secousses du sentiment intime, ne travaille qu'à le manifester intact et fruste en dépit et aux dépens de toute règle et de toute beauté, voilà les traits marquants de cette poésie, et ce seront aussi les traits marquants de la poésie qui suivra.

## VI

Une race ainsi faite était toute préparée pour le christianisme, par sa tristesse, par son aversion pour la vie sensuelle et expansive, par son penchant pour le sérieux et le sublime. Quand les habitudes sédentaires eurent livré leur âme à de longs loisirs, et diminué la fureur qui soutenait leur religion meurtrière, ils inclinèrent d'eux-mêmes vers une foi nouvelle. La vague adoration des grandes puissances naturelles qui éternellement se combattent pour se détruire et renaissent pour se combattre, avait depuis longtemps disparu dans un lointain obscur. La société, en se formant, amenait avec soi l'idée de la paix et le besoin de la justice, et les dieux guerriers languissaient dans l'imagination des hommes, en même temps que les passions qui les avaient faits. Un siècle et demi après la conquête [2], des

1. Turner remarque que la même idée exprimée par le roi Alfred, en prose, puis en vers, occupe dans le premier cas seize mots, et dans le second sept. III, 269.

2. 596-625. Aug. Thierry, I, 31. Bède, 2, XII. Il vaut mieux suivre la traduction du roi Alfred.

missionnaires romains, portant une croix d'argent avec un tableau où était peint le Christ arrivèrent en procession, et chantant des litanies. Bientôt le grand prêtre des Northumbres déclara en présence des nobles que les dieux anciens étaient sans pouvoir, avoua « qu'auparavant il ne comprenait rien à ce qu'il adorait, » et lui-même le premier, la lance en main, renversa leur temple. De son côté un chef se leva dans l'assemblée, et dit :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive quelquefois, dans les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes comtes et tes thanes. Ton feu est allumé et ta salle chauffée, et il y a de la pluie, de la neige et de l'orage au dehors. Vient alors un passereau qui traverse la salle à tire-d'aile ; il est entré par une porte, il sort par une autre ; ce petit moment pendant lequel il est dedans lui est doux ; il ne sent point la pluie ni le mauvais temps de l'hiver : mais cet instant est court, l'oiseau s'enfuit en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur la terre, en comparaison du temps incertain qui est au delà. Elle apparaît pour un peu de temps ; mais quel est le temps qui vient après, et le temps qui est avant? nous ne le savons pas. Si donc cette nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose d'un peu plus sûr, elle mérite qu'on la suive. »

Cette inquiétude, ce sentiment de l'immense et obscur *au delà*, cette grave éloquence mélancolique, sont le commencement de la vie spirituelle[1] ; on ne trouve rien de semblable chez les peuples du Midi, naturellement païens et préoccupés de la vie présente. Ceux-ci, tout barbares, entrent de prime abord dans le christianisme par la seule vertu de leur tempérament et de leur climat. Ils ont beau être brutaux, épais, bridés par des superstitions enfantines, capables, comme le roi Knut, d'acheter pour cent talents d'or le bras de saint Augustin ; ils ont l'idée de Dieu. Ce grand Dieu de la Bible, tout-puissant et unique, qui disparaît presque entièrement au moyen âge[2], offusqué par sa cour et sa famille, subsiste chez eux, en dépit des légendes niaises ou grotesques. Ils ne l'effacent pas sous des romans pieux, au profit des saints, sous des tendresses féminines, au profit de l'Enfant Jésus et de la Vierge. Leur grandiose et leur sévérité les mettent à son niveau ; ils ne sont pas tentés, à l'exemple des peuples artistes

1. V. Jouffroy, *Problème de la destinée humaine.*
2. Michelet, préface de *la Renaissance.* Didion, *Histoire de Dieu.*

et bavards, de remplacer la religion par le conte agréable ou beau. Plus qu'aucune race de l'Europe, ils sont voisins par la simplicité et l'énergie de leurs conceptions du vieil esprit hébraïque. L'enthousiasme est leur état naturel, et leur Dieu nouveau les remplit d'admiration comme leurs dieux anciens les pénétraient de fureur. Ils ont des hymnes, de véritables odes qui ne sont qu'un amas d'exclamations. Nul développement; ils sont incapables de contenir ou d'expliquer leur passion; elle éclate; ce ne sont que transports à l'aspect du Dieu tout-puissant. C'est le cœur tout seul qui parle ici, un grand cœur barbare. Cœdmon, leur plus ancien poëte[1], était, dit Bède, un homme plus ignorant que les autres, et qui ne savait aucune poésie, en sorte que dans la salle, lorsqu'on lui passait la harpe, il était obligé de se retirer, ne pouvant chanter comme ses compagnons. Un jour qu'il gardait l'étable pendant la nuit, il s'endormit; un étranger lui apparut, qui lui demanda de chanter quelque chose; et les paroles suivantes lui vinrent dans l'esprit : « A présent, nous louerons — le gardien du royaume céleste, — et les conseils de son esprit. — Le père glorieux des hommes! — comment, de toute merveille, — l'éternel Seigneur! — il a établi le commencement. — Il a formé d'abord, — pour les enfants des hommes, — le ciel comme un toit, — le saint Créateur! — Puis le gardien du genre humain! — l'éternel Seigneur! — C'est la région du milieu — qu'il fit ensuite,— c'est la terre pour les hommes, — le maître tout puissant! » Ayant retenu ce chant à son réveil, il vint à la ville, et on le mena devant les hommes savants, devant l'abbesse Hilda, qui, l'ayant entendu, pensèrent qu'il avait reçu un don du ciel, et le firent moine dans l'abbaye. Là il passait la vie à écouter les morceaux de l'Écriture, qu'on lui expliquait en saxon, « les ruminant comme un animal pur, et les mettant en vers très-doux. » Ainsi naît la vraie poésie; ceux-ci prient avec toute l'émotion d'une âme neuve; ils adorent, ils sont à genoux; moins ils savent, plus ils sentent. Quelqu'un a dit que le premier et le plus sincère des hymnes est ce seul mot *ô!* Ils n'en disent guère plus long; ils ne font que répéter coup sur coup quelque mot passionné, profond, avec une véhémence monotone. « Tu es, dans le ciel, — notre aide et notre secours — resplendissant de félicité. — Toute chose se courbe devant toi,— devant la gloire de ton esprit. — D'une seule voix, elles appellent le Christ. — Toutes s'écrient : —

1. En 680. Voyez *Codex Exoniensis*, publié par Thorpe.

« Tu es saint, saint, — le roi des anges du Ciel, — notre Seigneur, — et tes jugements sont — justes et vastes, — ils règnent éternellement partout — dans la multitude de tes ouvrages. » Ce sont là les chants des anciens serviteurs d'Odin, tonsurés à présent et enveloppés dans une robe de moine. Leur poésie est restée la même; ils pensent à Dieu, comme à Odin, par une suite d'images courtes, accumulées, passionnées, qui sont comme une file d'éclairs. Les hymnes chrétiennes continuent les hymnes païennes. Un d'entre eux, Adhlem, s'était établi sur le pont de sa ville, et répétait des odes guerrières et profanes en même temps que des poésies religieuses, pour attirer et instruire les hommes de son temps. Il le pouvait sans changer de ton. Il y a tel chant, un chant de funérailles, où c'est la mort qui parle, l'un des derniers, composé en saxon, d'un christianisme terrible, et qui en même temps semble sortir des plus noires profondeurs de l'Edda. Le mètre, bref, tinte brusquement à coups pressés comme le glas d'une cloche. Il semble qu'on entende les lourds répons retentissants qui roulent dans l'église pendant que la pluie fouette les vitraux ternes, que les nuages déchirés roulent lugubrement dans le ciel, et que nos yeux, fixés sur la face pâle du mort, sentent d'avance l'horreur de la fosse humide où les vivants vont le jeter [1].

« Pour toi une maison fut bâtie — avant que tu fusses né. — Pour toi un moule fut façonné — avant que tu fusses sorti de ta mère; — sa hauteur n'est point marquée, — ni sa profondeur mesurée; — il ne sera point fermé, — si longtemps qu'il y ait, — jusqu'à ce que je t'amène — là où tu resteras, — jusqu'à ce que je mesure — toi et les mottes de la terre. — Ta maison n'est pas à haute charpente. — Elle n'est pas haute, elle est basse — quand tu es dedans. — L'entrée est basse. — Les côtés ne sont pas hauts. — Le toit est bâti — tout près de ta poitrine. — Ainsi tu habiteras — dans la terre froide, — obscure et noire, — qui pourrit tout. — Sans portes est cette maison, — et il fait sombre au dedans. — Là, tu es solidement retenu, — et la mort tient la clef. — Hideuse est cette maison de terre, — et il est horrible d'habiter dedans. — Là, tu habiteras, — et les vers avec toi. — Là, tu es déposé, — et tu quittes tes amis. — Tu n'as pas d'amis, — qui veuille venir avec toi. — Qui jamais s'enquerra — si cette maison t'agrée? — Qui jamais ouvrira — pour toi la porte, — et te cherchera? — Car bientôt tu deviens hideux, — et odieux à regarder. »

Jérémie Taylor a-t-il trouvé une peinture plus lugubre? Les deux poésies religieuses sont si voisines, qu'elles peuvent fondre ensemble

1. Conybeare's, 222, *Illustrations*.

leurs disparates, leurs images et leurs légendes. Dans l'histoire de Beowulf, toute païenne, Dieu apparaît comme un Odin plus puissant et plus calme, et ne diffère de l'autre que comme un Bretwalda sédentaire diffère d'un chef de bandits aventurier et héros. Les monstres scandinaves, les Iotes ennemis des Ases ne se sont point évanouis; seulement ils descendent de Caïn, et des géants noyés par le déluge [1]; l'enfer nouveau est presque le Nastrond antique, « mortellement glacé, pleins d'aigles sanglants et de serpents pâles; » et le formidable jour du dernier jugement, où tout croulera en poussière pour faire place à un monde plus pur, ressemble à la grande destruction finale de l'Edda, à « ce crépuscule des dieux, » qui s'achèvera par une renaissance victorieuse, et par une joie éternelle « sous un soleil plus beau. »

Par cette conformité naturelle, ils se sont trouvés capables de faire des poëmes religieux qui sont de véritables poëmes; on n'est puissant dans les œuvres de l'esprit que par la sincérité du sentiment personnel et original. S'ils peuvent conter des tragédies bibliques, c'est qu'ils ont l'âme tragique et à demi biblique. Ils mettent dans leurs vers, comme les vieux prophètes d'Israël, leur véhémence farouche, leurs haines meurtrières, leur fanatisme, et tous les frémissements de leur chair et de leur sang. Un d'entre eux, dont le poëme est mutilé, a conté l'histoire de Judith; avec quel souffle! on va le voir; il n'y a qu'un barbare pour montrer en traits si forts, l'orgie, le tumulte, le meurtre, la vengeance et le combat :

« Alors Holopherne — fut échauffé par le vin. — Dans les salles de ses convives, — il poussa des éclats de rire et des cris, — il hurla et rugit, — de sorte que les enfants des hommes — purent entendre de loin — quelle clameur, quelle tempête de cris — poussait le chef terrible, — excité et enflammé par le vin. — Les coupes profondes — furent souvent portées — derrière les bancs. — De sorte que l'homme pervers, — le farouche distributeur de richesses, — lui et ses hommes, — pendant tout le jour — s'enivrèrent de vin, — jusqu'à ce qu'ils fussent tombés, — gisants et soûlés, — toute sa noblesse, — comme s'ils étaient morts. »

La nuit venue, il commande que l'on conduise dans sa tente « la vierge illustre, la jeune fille brillante comme une fée; » puis, étant

1. Kemble, t. I, liv. I, XII. Dans ce chapitre il a rassemblé une foule de traits qui marquent la persistance de l'ancienne mythologie.

allé la retrouver, il s'affaisse ivre au milieu de son lit. Le moment était venu pour « la fille du Créateur, pour la sainte femme. »

« Elle saisit le païen — fortement par la chevelure, — elle le tira par les membres — vers elle ignominieusement. — Et l'homme malfaisant, — odieux, — fut livré à sa volonté. — La femme aux cheveux tressés — frappa le détestable ennemi — avec l'épée rouge — jusqu'à ce qu'elle eut tranché à demi son cou. — De sorte qu'il était gisant, — évanoui et blessé à mort. — Il n'était pas encore mort, — ni tout à fait sans vie. — Elle frappa alors violemment, — la femme glorieuse en force! — une seconde fois — le chien païen, — jusqu'à ce que sa tête — eut roulé sur le sol. — L'ignoble carcasse gisait sans vie; — son âme alla tomber sous l'abîme, — et là fut plongée au fond, — attachée avec du soufre, — blessée éternellement par les vers. — Enchaîné dans les tourments, — durement emprisonné, — il brûle dans l'enfer. — Après sa vie, — englouti dans les ténèbres, — il ne peut plus espérer — qu'il s'échappera de cette maison des vers. — Mais il restera là, — toujours et toujours, — sans fin, dorénavant — dans cette caverne — vide des joies de l'espoir. ».

Quelqu'un a-t-il entendu un plus âpre accent de haine satisfaite? Quand Clovis eut écouté la Passion, il s'écria : « Que n'étais-je là avec mes Francs! » Pareillement ici le vieil instinct guerrier s'enflammait au contact des guerres hébraïques. Sitôt que Judith est rentrée,

« Les hommes sous leurs casques — sortent de la sainte cité — dès l'aurore. — Il font gronder les boucliers. — Ils rugissent bruyamment. — A ce cri se réjouissent — dans les bois le loup maigre — et le corbeau décharné, — l'oiseau avide de carnage; — tous les deux accourent de l'Ouest, — parce que les fils des hommes — ont pensé à leur préparer — leur soûlée de cadavres. — Et vers eux volent dans leurs sentiers — le rapide dévorateur, l'aigle — aux plumes grises; — le milan de son bec recourbé — chante la chanson d'Hilda. — Les nobles guerriers s'avancèrent, — les hommes aux cottes de mailles, vers la bataille, — armés de boucliers, — les bannières gonflées.... — Promptement ils firent voler — des pluies de flèches, — serpents d'Hilda, — de leurs arcs de corne. — Il y avait dans la plaine — une tempête de lances. — Furieusement se déchaînaient — les ravageurs de la bataille. — Ils envoyaient leurs dards — dans la foule des chefs..... — Eux qui auparavant avaient enduré — les reproches des étrangers, — les insultes des païens, — leur payèrent à ce jeu des épées — tout ce qu'ils avaient souffert. »

Entre tous ces poëtes inconnus [1] il y en a un dont on sait le nom, Cœdmon, peut-être l'ancien Cœdmon, l'inventeur du premier hymne, qui du moins, comme l'autre, repensant la Bible avec la

1. Grein. *Bibliothek der Angelsæchsischen poesie.*

vigueur et l'exaltation barbare, a montré la grandeur et la fureur du sentiment avec lequel les hommes de ce temps entraient dans leur nouvelle religion. Lui aussi, il chante quand il parle; quand il nomme l'Arche, c'est par une profusion de noms poétiques, « la maison flottante, la plus grande des chambres flottantes, la forteresse de bois, le toit mouvant, la caverne, le grand coffre de mer, » et dix autres. Chaque fois qu'il y pense, il la voit intérieurement, comme une rapide apparition lumineuse, et chaque fois sous une face nouvelle, tantôt ondulant sur les vagues limoneuses entre deux bandes « d'écume, » tantôt allongeant sur l'eau son ombre énorme, noire, haute comme celle « d'un château, » tantôt enfermant dans ses flancs « caverneux » le fourmillement infini des animaux entassés. Comme les autres, il combat, de cœur, avec Dieu; il triomphe, en guerrier, de la destruction et de la victoire; et quand il conte la mort de Pharaon, il balbutie avec l'ivresse de la colère, les regards troubles, parce que le sang lui monte aux yeux. « Le peuple fut épouvanté,— le flot terrible arriva sur eux. — Le vent frémissant — faisait un hurlement de mort... —La mer vomissait du sang, — il y avait une lamentation sur les eaux... — L'obscurité de l'abîme commençait.— Les Égyptiens — s'étaient retournés. — Ils fuyaient effrayés ! — Ils sentirent la crainte jusqu'au fond de leur cœur. — L'armée aurait bien voulu — rentrer dans son pays. — Leur orgueil était abbattu. — Une seconde fois le terrible roulement des flots — vint les saisir. — Il n'y avait pas un d'eux qui pût revenir, — pas un des guerriers qui pût rentrer dans sa maison. — La Destinée, au milieu de leur course, — par derrière, les avait enfermés. — Là où tout à l'heure la voie était ouverte, — roulait la mer furieuse. — L'armée fut engloutie. — Les flots s'enflaient. — La tempête montait — bien haut dans le ciel. — L'armée se lamentait. — Ils criaient, ô douleur! — jusqu'à la nue ténébreuse, — d'une voix défaillante. — Avec un frémissement affreux, — la fureur de l'Océan se déchaînait, — réveillée de son sommeil. — Les terreurs se levaient,— et les cadavres roulaient. »

Le cantique de l'exode est-il plus saccadé, plus véhément et plus sauvage? Ces hommes peuvent parler de la création comme la Bible, puisqu'ils parlent de la destruction comme la Bible. Ils n'ont qu'à descendre dans leur fond intime, ils y trouveront une émotion assez forte pour tendre leur âme jusqu'au niveau du Tout-Puissant. Cette émotion était déjà dans leurs légendes païennes, et Cœdmon, pour

raconter l'origine des choses, n'a besoin que de retrouver les anciens rêves, tels qu'ils se sont fixés dans les prophéties de l'Edda.

« Il n'y avait encore — rien qui fût, — sauf l'obscurité, — comme d'une caverne, — mais le vaste abîme — s'ouvrait profond et obscur, — étranger à son Seigneur, — sans forme encore et sans usage. — Sur lui le roi sévère — tourna les yeux, — et contempla le gouffre triste. — Il vit les noirs nuages — se presser sans repos, — noirs, sous le ciel — sombre et désert. — Il fit d'abord, — l'éternel Seigneur ! — le Père de toutes les créatures ! — la terre et le firmament. — Il mit en haut le firmament, — et cette vaste étendue de la terre, il l'établit — par sa force redoutable, — le tout-puissant Roi !.... — La terre n'était pas encore — verte de gazon ; — mais l'Océan, — noir d'une obscurité éternelle, — au loin et au large — couvrait les chemins déserts[1]. »

Ainsi parlera plus tard Milton, héritier des voyants hébreux, dernier des voyants scandinaves ; mais muni, pour développer sa pensée, de toutes les ressources de l'éducation et de la civilisation latines. Et néanmoins il n'ajoutera rien au sentiment primitif. On n'acquiert point l'instinct religieux ; on l'a dans le sang et on en hérite ; il est ainsi des autres, en premier lieu de l'orgueil, de l'indomptable énergie qui a conscience d'elle-même, qui révolte l'homme contre toute domination, et l'affermit contre toute douleur. Le Satan de Milton est déjà dans celui de Cœdmon, comme un tableau dans une esquisse ; c'est que tous les deux ont leur modèle dans la race ; et Cœdmon a trouvé ses matériaux dans les guerriers du Nord, comme Milton dans les puritains.

« Pourquoi implorerais-je — sa faveur — ou m'inclinerais-je devant lui — avec quelque obéissance ? — Je puis être — un Dieu, comme lui. — Debout avec moi ! — forts compagnons, — qui ne me tromperez pas dans cette lutte ! — Guerriers au cœur hardi, — qui m'avez choisi — pour votre chef ! — Illustres soldats ! — Avec de tels guerriers, en vérité ! — on peut choisir un parti ; — avec de tels combattants, — on peut saisir un poste. — Ils sont mes amis zélés, — fidèles dans l'effusion de leur cœur. — Je puis, comme leur chef, — gouverner dans ce royaume, — je n'ai pas besoin de flatter personne, — je ne resterai plus dorénavant — son sujet ! »

Il est vaincu ; sera-t-il plié ? Il est précipité « dans la cité d'exil, dans le séjour des gémissements et des haines âpres, dans la nuit éternelle, hideuse, traversée de fumée et de flammes rouges ; » va-

1. M. Kemble, I, 407, a montré que l'analogie subsiste jusque dans les images.

t-il se repentir? Il s'étonne d'abord, il se désespère; mais c'est le désespoir d'un héros :

« Est-ce là le lieu étroit[1] — où mon maître m'enferme? — Bien différent, en effet, des autres — que nous connaissions — là-haut dans le royaume du ciel! — Oh! si j'avais — le libre pouvoir de mes mains, — et si je pouvais, pour un temps, — sortir! — seulement pour un hiver, — moi et mon armée! — Mais des liens de fer — m'entourent — des nœuds de chaînes me tiennent abattu. — Je suis sans royaume! — Les entraves de l'enfer — me serrent si étroitement! — m'enlacent si durement. — Ici sont de larges flammes, — au-dessus et au-dessous — je n'ai jamais vu — de campagne plus hideuse. — Ce feu ne languit jamais; — sa chaleur monte par-dessus l'enfer. — Les anneaux qui m'entourent, — les menottes qui mordent ma chair — m'empêchent d'avancer, — m'ont barré mon chemin; — mes pieds sont liés, — mes mains emprisonnées. — Voilà où Dieu m'a confiné. »

Puisqu'il n'y a rien à faire contre lui, c'est à sa nouvelle créature, à l'homme, qu'il faut s'en prendre; à qui a tout perdu, la vengeance reste; et si le vaincu peut l'avoir, il se trouvera heureux, « il reposera doucement, même sous les chaînes » dont il est chargé.

## VII

C'est ici que s'est arrêté la culture étrangère; par delà le christianisme elle n'a pu greffer sur ce tronc barbare aucun rameau fructueux ni vivant. Toutes les circonstances qui ailleurs avaient adouci la séve sauvage, manquaient ici. Les Saxons avaient trouvé la Bretagne abandonnée des Romains; ils n'avaient point subi comme leurs frères du continent l'ascendant d'une civilisation supérieure; ils ne s'étaient point mêlés aux habitants du sol; ils les avaient toujours traités en ennemis ou en esclaves, poursuivant comme des loups ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de l'Ouest, exploitant comme des bêtes de somme ceux qu'ils avaient conquis avec le sol. Tandis que les Germains de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne, devenaient Romains, les Saxons gardant leur langue, leur génie et leurs mœurs, faisaient en Bretagne une Germanie hors de la Germanie. Cent cinquante ans après la conquête, l'importation du christianisme et le commencement d'assiette acquise par la société qui se pacifiait, firent germer une sorte de littérature, et l'on

1. Ce début est dans Milton. On pense que, par l'érudit Junius, il a pu avoir quelque connaissance de ce poëme.

vit paraître Bède le Vénérable, Alcuin, Jean Érigène et quelques autres, commentateurs, traducteurs, précepteurs de barbares, qui essayaient non d'inventer, mais de compiler, de trier ou d'expliquer dans la grande encyclopédie grecque et latine ce qui pouvait convenir aux hommes de leur temps. Mais les guerres danoises vinrent écraser cette humble plante qui d'elle-même eût avorté [1]. Quand Alfred [2] le libérateur devint roi, « il y avait très-peu d'ecclésiastiques, dit-il, de ce côté de l'Humber, qui pussent comprendre en anglais leurs prières latines, ou traduire aucune chose écrite du latin en anglais. Au delà de l'Humber, je pense qu'il n'y en avait guère; il y en avait si peu, qu'en vérité je ne me rappelle pas un seul homme qui en fût capable, au sud de la Tamise, quand je pris le royaume. » Il essaya, comme Charlemagne, d'instruire ses sujets, et mit en saxon à leur usage plusieurs livres, surtout des livres moraux, entre autres la *Consolation de Boëce;* mais cette traduction même témoigne de la barbarie des auditeurs. Il récrit le texte pour l'approprier à leur intelligence; les jolis vers de Boëce, un peu prétentieux, travaillés, élégants, peuplés de souvenirs classiques, d'un style raffiné et serré, digne de Sénèque, se changent en une prose naïve, longue, traînante, et pourtant hachée, semblable à un conte de fées qu'une nourrice fait à un enfant, expliquant tout, recommençant et brisant les phrases, tournant dix fois autour d'un détail, tant il faut descendre, pour se mettre au niveau de cet esprit tout neuf, qui n'a jamais pensé et ne sait rien [3].

« Il arriva autrefois qu'il y avait un joueur de harpe dans le pays qu'on

1. Ils sentent eux-mêmes leur impuissance et leur décrépitude. Bède, divisant l'histoire du monde en six périodes, dit que la cinquième qui s'étend du retour de Babylone à la naissance du Christ est la période sénile; la sixième est la présente, *ætas decrepita. totius morti sæculi consummanda.*

2. Mort en 901. Alfred's préface. Edhlem, mort en 709. Bède, mort en 735. Alcuin vivait sous Charlemagne, Érigène sous Charles le Chauve.

3. Voici le latin de Boëce, si joli, et que je me trouve incapable de rendre en français :

« Quondam funera conjugis
Vates Threicius gemens,
Postquam flebilibus modis
Silvas currere, mobiles
Amnes stare coegerat,
Junxitque intrepidum latus
Sævis cerva leonibus,
Nec visum timuit lepus

appelait Thrace ; c'était un pays en Grèce. Ce joueur de harpe était extraordinairement bon. Son nom était Orphée. Il avait une femme très-bonne, elle s'appelait Eurydice. Alors les gens commencèrent à dire, de ce joueur

Jam cantu placidum canem ;
Cum flagrantior intima
Fervor pectoris ureret,
Nec qui cuncta subegerant
Mulcerent dominum modi ;
Immites superos querens,
Infernas adiit domos.
Illic blanda sonantibus
Chordis carmina temperans,
Quidquid præcipuis Deæ
Matris fontibus hauserat,
Quod luctus dabat impotens,
Quod luctum geminans amor,
Deflet Tartara commovens,
Et dulci veniam prece
Umbrarum dominos rogat.
Stupet tergeminus novo
Captus carmine janitor ;
Quæ sontes agitant metu
Ultrices scelerum Deæ
Jam mœstæ lacrymis madent.
Non Ixionium caput
Velox præcipitat rota,
Et longa site perditus
Spernit flumina Tantalus.
Vultur dum satur est modis
Non traxit Tityi jecur.
Tandem, vincimur, arbiter
Umbrarum miserans ait.
Donemus comitem viro
Emptam carmine conjugem.
Sed lex dona coerceat,
Ne, dum Tartara liquerit,
Fas sit lumina flectere.
Qui legem det amantibus !
Major lex est amor sibi.
Heu ! noctis prope terminos
Orpheus Eurydicem suam
Vidit, perdidit, occidit.
Vos hæc fabula respicit,
Quicunque in superum diem
Mentem ducere quæritis.
Nam qui tartareum in specus

de harpe, qu'il savait si bien jouer de la harpe que les bois dansaient, et que les pierres se remuaient au son, et que les bêtes sauvages accouraient à lui et restaient là comme si elles eussent été apprivoisées, si tranquilles que, quand même des hommes ou des chiens venaient contre elles, elles ne les évitaient pas. Et on dit aussi que la femme du joueur de harpe mourut, et que son âme fut conduite en enfer. Alors le joueur de harpe devint très-triste, si bien qu'il ne pouvait plus demeurer avec les autres hommes; mais il allait dans les bois, et s'asseyait sur les montagnes, la nuit comme le jour, et pleurait et jouait de la harpe; alors les bois se remuaient et les rivières s'arrêtaient, et nul cerf ne fuyait les lions, et nul lièvre les chiens; et nulle bête ne ressentait peur ou haine des autres, à cause de la douceur du son. Alors il sembla au joueur de harpe que rien ne lui plaisait plus dans ce monde. Alors il pensa qu'il pourrait aller trouver les dieux de l'enfer, et essayer de les adoucir avec sa harpe, et les prier de lui rendre sa femme. »

Voilà comme on parle quand on veut faire entrer une idée dans une pensée bégayante. Boëce avait pour lecteurs des sénateurs, des hommes cultivés qui entendaient aussi bien que nous la moindre allusion mythologique. Toutes ces allusions, Alfred est obligé de les reprendre, de les développer, à la façon d'un père ou d'un maître qui prend entre ses genoux son petit garçon, lui contant les noms, qualités, crimes, châtiments que le latin ne fait qu'indiquer; mais l'ignorance est telle que le précepteur lui-même aurait besoin d'être averti; il prend les Parques pour les Furies, et donne gratuitement trois têtes à Charon comme à Cerbère. Enfin, voici Orphée devant Pluton :

« Quand il eut longtemps et longtemps joué de la harpe, alors parla le roi des habitants de l'enfer. Et il dit : Donnons à l'homme sa femme. Car il l'a gagnée par sa musique. Il lui commanda alors de bien faire attention de ne pas regarder par derrière après qu'il serait parti, et dit que s'il regardait par derrière, il perdrait sa femme. Mais les hommes ont beaucoup de peine, si même ils le peuvent, à retenir leur amour. Las! las! Voilà qu'Orphée emmena sa femme avec lui jusqu'à ce qu'il fut venu à la borne de la lumière et de l'obscurité. Puis venait après lui sa femme. Quand il fut arrivé à la lumière, il regarda derrière lui du côté de sa femme. Alors aussitôt elle fut perdue pour lui. »

Nul ornement dans ce récit; nulle finesse comme dans l'original;

Victus lumina flexerit,
Quidquid præcipuum trahit
Perdit, dum videt inferos.

Livre III, metrum 12.

Alfred a bien assez de se faire comprendre. Que va devenir entre ses mains la noble morale platonicienne, l'adroite interprétation imitée de Jamblique et de Porphyre? Tout s'alourdit. Il faut appeler ici les choses par leur nom, appliquer les yeux des gens sur une grosse idée bien visible. Encore celle-ci est peut-être trop relevée pour eux :

« Cette fable apprend à tout homme qui veut fuir les ténèbres de l'enfer et arriver à la lumière du vrai bien, à ne point regarder ses anciens vices, de façon à les pratiquer derechef aussi pleinement qu'auparavant. Car quiconque, avec une pleine volonté, tourne son âme vers les vices qu'il avait auparavant quittés, et les pratique, ils lui agréent pleinement, il ne pense jamais à les quitter, et il perd tout son ancien bien, si derechef il ne s'amende. »

Le sermon est approprié à son auditoire de thanes; les Danois, qu'Alfred venait de convertir par l'épée, avaient besoin d'une morale claire. Si on leur eût traduit exactement les derniers mots de Boëce, ils auraient ouvert de grands yeux stupides et se seraient endormis.

C'est que tout le talent d'une âme inculte gît dans la force et dans la sincérité de ses sensations. Hors de là, elle est impuissante; l'art de penser et de raisonner est au-dessus d'elle. Ils perdent tout génie en perdant leur fièvre ardente. Ils balbutient gauchement et lourdement de sèches chroniques, sortes d'almanachs historiques. Vous diriez des paysans qui, en sortant du labour, viennent inscrire avec de la craie, sur une table enfumée, la date d'une disette, le prix du blé, les changements de temps et les décès[1]. De même, à côté, des maigres chroniques de la Bible qui bégayent la suite des règnes et des massacres juifs, se déploient l'exaltation des Psaumes et le délire des prophéties. Le même poëte lyrique peut être tour à tour une brute et un homme de génie, parce que son génie vient et s'en va comme une maladie, et qu'au lieu de le posséder, il le subit :

« Année du Seigneur, 611. Cette année Cynegills succéda à la royauté dans le Wessex et l'occupa trente et un hivers. Cynegills était le fils de Céol, Céol celui de Cutha, Cutha celui de Cyuric.

« 614. Cette année Cynegills et Cwichelin combattirent à Bampton, et tuèrent 2046 Gallois.

« 678. Cette année apparut une comète en août, et elle brilla chaque matin pendant trois mois, comme un rayon de soleil. — L'évêque Wilfrid ayant

1. Ingram's *Saxon chronicle*.

été chassé de son évêché par le roi Everth, deux évêques furent consacrés à sa place.

« 901. Cette année mourut Alfred, le fils d'Ethelwolf, six jours avant la messe de tous les saints. Il était roi de toute la nation anglaise, excepté de cette partie qui était sous le pouvoir des Danois. Il tint le gouvernement trente hivers, moins un an et demi. Et alors Edward son fils prit le gouvernement.

« 902. Cette année il y eut un grand combat dans l'Holme entre les hommes de Kent et les Danois.

« 1077. Cette année furent réconcililiés le roi des Franks, et Guillanme roi d'Angleterre; mais cela ne dura que peu de temps. Cette année Londres fut brûlée, la nuit d'avant l'Assomption de sainte Marie si terriblement qu'elle ne l'avait jamais été autant depuis qu'elle fut bâtie. »

Ainsi parlent avec une sécheresse monotone les pauvres moines qui, après Alfred, compilent et notent les gros événements visibles; de loin en loin, quelques réflexions pieuses, un mouvement de passion, rien de plus. Au dixième siècle, on voit le roi Edgard donner un manoir à un évêque, à condition qu'il mettra en saxon la règle monastique écrite en latin par saint Benoît. Alfred lui-même est presque le dernier des hommes cultivés; il ne l'est devenu, comme Charlemagne, qu'à force de volonté et de patience. En vain les grands esprits de ce temps essayent de s'accrocher aux débris de la belle civilisation antique, et de se soulever au-dessus de la tumultueuse et fangeuse ignorance où les autres clapotent; ils se soulèvent presque seuls, et, eux morts, les autres se renfoncent dans leur bourbe. C'est la bête humaine alors qui est maîtresse; l'esprit ne peut trouver sa place parmi les révoltes et les appétits du sang, de l'estomac et des muscles. Même dans le petit cercle où il travaille, son labeur n'aboutit pas. Le modèle qu'il s'est proposé l'opprime, et l'enchaîne dans une imitation qui le rétrécit; il n'aspire qu'à bien copier; il fait des assemblages de centons qu'il appelle vers latins; il s'étudie à retrouver les tournures vérifiées des bons modèles; il n'arrive qu'à fabriquer un latin emphatique, gâté, hérissé de disparates. En fait d'idées, les plus profonds récrivent les doctrines mortes d'auteurs morts. Ils font des manuels de théologie et de philosophie d'après les Pères; Érigène, le plus docte, va jusqu'à reproduire les vieilles rêveries compliquées de la métaphysique Alexandrine. A quelle distance ces spéculations et ces réminiscences planent-elles au dessus de la grande foule barbare qui hurle et s'agite dans les bas-fonds, nulle parole ne peut le dire. Il y a tel roi de Kent, au septième siècle, qui ne sait

pas écrire. Figurez-vous des bacheliers en théologie qui disserteraient devant un auditoire de charretiers, non pas de charretiers parisiens, mais de charretiers tels qu'il y en a encore aujourd'hui en Auvergne ou dans les Vosges. Seul parmi ces clercs qui pensent en écoliers studieux d'après leurs chers auteurs, et sont doublement séparés du monde à titre d'hommes de collége et à titre d'hommes de couvent, Alfred, à titre de laïque et d'esprit pratique, descend par ses traductions en langue saxonne, par ses vers saxons, à la portée de son public; et l'on a vu que son effort, comme celui de Charlemagne, s'est trouvé vain. Il y avait un mur infranchissable entre la savante littérature ancienne et l'informe barbarie présente; incapables d'entrer dans l'ancien moule, et obligés d'entrer dans l'ancien moule, ils le tordaient. Faute de pouvoir refaire les idées, ils refaisaient le mètre. Ils tachaient d'éblouir leurs collègues en versification par le raffinement de la facture et le prestige de la difficulté vaincue. Pareillement, dans nos colléges, les bons élèves imitent les coupes savantes et la symétrie de Claudien plutôt que l'aisance et la variété de Virgile. Ils se mettaient des fers aux pieds, et prouvaient leur force en courant avec leurs entraves. Ils s'imposaient les règles de la rime moderne avec les règles de la quantité antique. Ils y ajoutaient l'obligation de commencer chaque vers par la même lettre que le précédent. Quelques-uns, comme Adhlem, écrivaient des acrostiches carrés, où le premier vers, répété à la fin, se retrouvait encore sur la gauche et sur la droite du morceau. Ainsi formé par les premières et par les dernières lettres de tous les vers, il embrasse toute la pièce, et le morceau de poésie ressemble à un morceau de tapisserie. Étranges tours de force littéraires, qui, transformant un poëte en un artisan, témoignent de la contrariété qui opposait alors la culture et la nature, et gâtait à la fois la forme latine et l'esprit saxon.

Par delà cette barrière, qui séparait invinciblement la civilisation de la barbarie, il y en avait une autre non moins forte qui séparait le génie saxon du génie latin. La puissante imagination germanique, où les visions éclatantes et obscures affluaient subitement et débordaient par saccades, faisait contraste avec l'esprit raisonneur dont les idées ne se rangent et ne se développent qu'en files régulières, en sorte que si le barbare, dans ses essais classiques, gardait quelque portion de ses instincts primitifs, il ne parvenait qu'à produire une sorte de monstre grotesque et affreux. Un d'entre eux, cet Adhlem, parent du roi Ina, qui, sur le pont de la ville chantait à la fois des ballades profanes

et des hymnes sacrées, trop imbu de la poésie nationale pour imiter simplement les modèles antiques, décora les vers latins et la prose latine de toute « la pompe anglaise [1]. » Vous diriez d'un barbare qui arrache une flûte aux mains exercées d'un artiste du palais d'Auguste, pour y souffler à pleine poitrine comme dans une trompe mugissante d'uroch. La langue sobre des orateurs et des administrateurs romains se charge, sous sa main, d'images excessives et incohérentes. Il accouple violemment les mots par des alliances imprévues et extravagantes ; il entasse les couleurs ; il atteint le galimatias extraordinaire et inintelligible des derniers scaldes. En effet, c'est un scalde qui latinise, et transporte dans son nouveau langage les ornements de la poésie scandinave, entre autres la répétition de la même lettre, tellement que, dans une de ses épîtres, il y a quinze mots de suite qui commencent de même, et que, pour compléter ce nombre de quinze, il met un barbarisme grec parmi les mots latins [2]. Maintes fois, chez les autres, chez les légendaires, on retrouvera cette déformation du latin violenté par l'afflux de l'imagination trop forte. Celle-ci éclate jusque dans leur pédagogie et leur science. Alcuin, dans les dialogues qu'il compose pour le fils de Charlemagne, emploie en manière de formules les petites phrases poétiques et hardies qui pullulent dans la poésie nationale. « Qu'est-ce que l'hiver? L'exil de l'été. — Qu'est-ce que le printemps? Le peintre de la terre. — Qu'est-ce que l'année? Le quadrige du monde. — Qu'est-ce que le soleil? La splendeur de l'univers, la beauté du firmament, la grâce de la nature, la gloire du jour, le distributeur des heures. — Qu'est-ce que la mer? Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies. » Bien plus, il achève ses instructions par des énigmes dans le goût des scaldes, comme on en trouve encore dans les vieux manuscrits avec des chants barbares. Dernier trait du génie national, qui, lorsqu'il travaille à comprendre les choses, laisse de côté la déduction sèche, nette, suivie, pour employer l'image bizarre, lointaine, multipliée, et remplace l'analyse par l'intuition.

1. Mot de G. de Malmsbury.

2. Primitus (pantorum procerum prætorumque pio potissimum paternoque præsertim privilegio) panegyricum poemataque passim prosatori sub polo promulgantes, stridula vocum symphonia ac melodiæ cantilinæque carmine modulaturi hymnizemus.

## VIII

Telle est cette race, la dernière venue, qui dans la décadence de ses sœurs, la grecque et la latine, apporte dans le monde une civilisation nouvelle avec un caractère et un esprit nouveau. Inférieure en plusieurs endroits à ses devancières, elle les surpasse en plusieurs autres. Parmi ses bois, ses boues et ses neiges, sous son ciel inclément et triste, dans sa longue barbarie, les instincts rudes ont pris l'empire; le Germain n'a point acquis l'humeur joyeuse, la facilité expansive, le sentiment de la beauté harmonieuse; son grand corps flegmatique est resté farouche et roide, vorace et brutal; son esprit inculte et tout d'une pièce est démeuré enclin à la sauvagerie et rétif à la culture. Alourdies et figées, ses idées ne savent point s'étaler aisément, abondamment, avec une suite naturelle et une régularité involontaire. Mais cet esprit exclu du sentiment du beau n'en est que plus propre au sentiment du vrai. La profonde et poignante impression qu'il reçoit du contact des objets et qu'il ne sait encore exprimer que par un cri, l'exemptera plus tard de la rhétorique latine, et se tournera vers les choses aux dépens des mots. Bien plus, sous la contrainte du climat et de la solitude, par l'habitude de la résistance et de l'effort, le modèle idéal s'est déplacé pour lui; ce sont les instincts virils et moraux qui ont pris l'empire, et parmi eux, le besoin d'indépendance, le goût des mœurs sérieuses et sévères, l'aptitude au dévouement et à la vénération, le culte de l'héroïsme. Ce sont là les rudiments et les éléments d'une civilisation plus tardive, mais plus saine, moins tournée vers l'agrément et l'élégance, mieux fondée sur la justice et la vérité[1]. En tout cas, jusqu'ici, la race est intacte, intacte dans sa grossièreté primitive; la culture qui lui est venue de Rome n'a pu ni la développer, ni la déformer. Si le christianisme y est entré, c'est par des affinités naturelles et sans altérer le génie natif. Voici venir une nouvelle conquête qui, cette fois, avec des idées apporte aussi des hommes. Mais les Saxons, selon l'usage des races germaines, races vigoureuses et fécondes, ont multiplié énormément depuis six siècles; il y en a peut-être deux millions

1. En Islande, patrie des plus farouches rois de la mer, il n'y a plus de crimes; les prisons ont été employées à d'autres usages; les seules punitions sont des amendes.

en ce moment, et l'armée normande est de soixante mille hommes[1]. Ils ont beau s'être altérés, francisés, d'origine et par quelque reste d'eux-mêmes ils sont parents de leurs vaincus. Ils ont beau importer leurs mœurs et leurs poëmes, faire entrer dans la langue un tiers de ses mots. Cette langue reste toute germanique, de fonds et de substance[2]; si sa grammaire change, c'est d'elle-même, par sa propre force, dans le même sens que ses parentes du continent. Au bout de trois cents ans, ce sont les conquérants qui sont conquis; c'est l'anglais qu'ils parlent, c'est l'anglais qu'ils écrivent dans leurs actes publics. C'est le sang anglais qui, par les mariages, a fini par maîtriser le sang normand dans leurs veines. Après tout, la race demeure saxonne. Si le vieux génie poétique disparaît après la conquête, c'est comme un fleuve qui s'enfonce et coule sous terre. Il en sortira dans cinq cents ans.

1. *Pictorial history*, I, 249. « Toutes les villes, et même les villages et les hameaux que possède aujourd'hui l'Angleterre paraissent avoir existé depuis les temps saxons..... La division actuelle en paroisses est presque sans altération celle du dixième siècle. »

D'après le *Dooms day-book* M. Turner évalue à 300,000 le nombre des chefs de famille indiqués. Si chaque famille est de cinq personnes, cela fait 1,500,000. Il ajoute 500,000 pour les quatre comtés du Nord, pour Londres et plusieurs grandes villes, pour les moines et le clergé des campagnes qui ne sont point comptés..... Il faut n'accepter ces chiffres que sous toutes réserves. Néanmoins ils sont d'accord avec ceux de Mackintosh, de George Chalmars, et de plusieurs autres; beaucoup de faits prouvent que la population saxonne était très-nombreuse, et tout à fait hors de proportion avec la population normande.

2. Warton, *History of the English poetry*. Préface.

H. Taine.

---

# MADAME DE STAEL

*Coppet et Weimar. Madame de Staël et la grande-duchesse Louise*, par l'auteur des *Souvenirs de madame Récamier*. — Paris, 1862; 1 vol. in-8°.

Voici un livre aimable qui, sans ajouter beaucoup à la gloire de madame de Staël, a du moins le mérite de rajeunir un nom trop oublié. Il en est du souvenir des grands hommes comme d'un portrait de famille que les années effacent, si quelque main pieuse n'enlève la rouille de l'âge, et ne nous rend une belle figure dans sa fraîcheur originelle et sa première beauté. L'auteur des *Souvenirs de madame Récamier* a tout ce qu'il faut pour réussir dans cette œuvre qui demande une main délicate, et l'amour du modèle. Madame de Staël revit dans ces Mémoires; on la voit, on l'entend. « Je suis, écrit-elle à madame Récamier, je suis une personne avec laquelle on ne peut vivre, non que je sois despotique ou amère, mais je semble à tout le monde quelque chose d'étrange qui vaut mieux et moins que le cours habituel de la vie; enfin, comme vous êtes plus jeune que moi, que votre esprit comprend tout, quand je ne serai plus vous raconterez tout cela avec un sentiment de bienveillance qui l'expliquera[1]. » Ce legs fait à une amie, l'héritière de madame Récamier l'a accepté; on ne lira pas son livre sans mieux comprendre et mieux aimer madame de Staël.

Du reste, ces Mémoires viennent à propos. Il y a, ce semble, dans l'opinion un retour vers ce groupe politique et littéraire qui sous le Consulat refusa de plier comme le reste, défendit la liberté mourante, au risque de l'exil, et maintint jusqu'au bout l'indépendance et les droits de la pensée. Daunou, Chénier, Benjamin Constant, Lafayette ne sont plus ces idéologues que dénonçait le maître, et que le *Moniteur* insultait. De l'empire, tout a péri, hormis les idées de cette poignée d'hommes à qui les événements ont donné raison. Madame de Staël a été l'âme de ce parti vivace; elle en a été aussi le

1. *Coppet et Weimar*, p. 181.

martyr. Rien ne manque à sa gloire, non pas même ces épreuves qui n'abattent que la faiblesse. En exilant la fille de Necker, l'empereur lui a fait une place dans l'histoire. L'auteur de *l'Allemagne* y représente l'éternelle protestation de la pensée contre la force. Cette femme que la police traque de ville en ville, ce n'est pas une grande dame mécontente qui traîne son ennui par toute l'Europe, c'est une victime qui souffre en réclamant le droit de tous, et qui par ses souffrances mêmes empêche qu'on ne prescrive contre la liberté.

Cet exil qui dura de 1803 à 1814, cette triste odyssée de madame de Staël, fait le sujet de *Coppet et Weimar*. L'auteur ne nous dit rien de la jeunesse de madame de Staël; il nous introduit de plein saut dans cette petite cour de Saxe, dans *ce grand château* que la duchesse Amélie a transformé en une nouvelle Athènes, mais Athènes germanique où l'on repousse les modes françaises de Berlin, où l'on veut être Allemand avant tout. Dès l'année 1775, le fils de la duchesse Amélie, l'élève de Wieland, le duc Charles-Auguste, a fait de Gœthe son ami; il l'a appelé près de lui, l'a anobli, lui a donné l'indépendance et la fortune, et se plaît à partager avec lui le soin de son petit empire. Autour de Gœthe et de Wieland se sont groupés Herder, Schiller, Bœttiger, Knebel; l'Allemagne tout entière a les yeux fixés sur cette cour aimable, où le duc, sa mère, et sa femme, la princesse Louise, ne semblent occupés qu'à encourager les lettres et les arts. Weimar est devenu grand par ses princes. C'est Ferrare avec moins de richesse et d'élégance, mais avec un goût plus pur, et un sentiment plus élevé de la nature et de l'art.

C'est dans cet asile heureux qu'arrive, à la fin de 1803, madame de Staël chassée de France, au moment où l'on étouffe les dernières voix qui murmuraient encore au Tribunat. J'ai déjà raconté les causes de cet exil [1], j'ai dit aussi quel effroi comique la présence de la *philosophe française* causa à Schiller et à Gœthe. Pour nous raconter cet amusant *imbroglio*, l'auteur de *Coppet et Weimar* a puisé aux mêmes sources, c'est-à-dire dans la correspondance des deux amis. Son récit est agréable et bien fait. J'ai retrouvé quelques documents peu connus en France, et qui permettront d'achever le tableau.

Mon autorité principale est Henriette de Knebel, dont les lettres

1. Benjamin Constant, 6e partie. *Revue Nationale*, t. VI, p. 495. Je reprendrai prochainement cette étude, interrompue par mes devoirs de professeur, et pour laquelle j'ai réuni de nombreux matériaux.

ont été publiées en 1858[1]. Henriette de Knebel était gouvernante de la fille de Charles-Auguste, la petite princesse Caroline, qui plus tard mariée au duc de Mecklembourg-Schwerin, devint la mère de madame la duchesse d'Orléans. Henriette a assisté à toutes les réceptions où a paru madame de Staël; c'est l'opinion de la cour qu'elle nous donne jour par jour. La sœur de Knebel est un esprit naïf et enthousiaste; mais chez elle la bienveillance n'exclut ni la réflexion ni la finesse; on ne peut désirer un meilleur témoin. Si l'on compare ce que madame de Staël a écrit sur Weimar [2] et ce que dit mademoiselle de Knebel, on verra avec quelle franchise madame de Staël rend les impressions qu'elle a éprouvées en Allemagne, et avec quelle sûreté Henriette a deviné la pensée de l'observateur.

C'est le 14 décembre 1803 que madame de Staël entre à Weimar, Gœthe se cache à Iéna; Herder est à l'agonie; il meurt le 18; toute la cour est en deuil au moment où l'on reçoit la grande dame qui vient de Paris. Henriette écrit à son frère, retiré à Ilmenau :

Weimar, vendredi 23 décembre 1803.

« Herder a été enterré avant-hier, à neuf heures du soir..... La duchesse mère (la princesse Amélie) me fend le cœur. Elle ne se croyait point appelée à cette épreuve. Notre duchesse (la princesse Louise) se montre impassible comme l'éternel destin ; mais *petite princesse* [3] dit que sa mère est fortement touchée, et qu'elle a pleuré dans le tête-à-tête. Madame de Staël ne doit s'apercevoir de rien ; la duchesse se laisse séduire et électriser par tant de vivacité. Je ne reproche point à la duchesse d'avoir du goût pour tant d'esprit et un si beau talent de parole ; mais certainement madame de Staël ne trouverait pas mauvais que la princesse montrât plus de sensibilité. Le duc aussi est charmé de madame de Staël ; il lui semble entendre un homme de génie, tant le langage de cette dame est vif, juste, profond. Je ne peux pas t'en dire beaucoup à ce sujet ; elle ne s'adresse qu'aux grands personnages, et je ne puis saisir que quelques mots..... Elle attend beaucoup de Gœthe ; nous verrons. L'*Eugénie* [4] lui a fort déplu, sauf quelques passages. Elle dit qu'à Paris on n'aurait pas laissé finir le premier acte. Gœthe ne peut se décider à venir. Il a écrit aux Schiller qu'il aimerait mieux qu'on l'enterrât avec Herder. Je ne crois pas cependant que madame de Staël puisse lui dé-

1. *Aus* K. L. Von Knebel *Briefwechsel mir seiner Schwester* Henriette. Jena 1858, un vol. in-8°.

2. *De l'Allemagne*, part. I, ch. XV.

3. *Prinzesschen*, c'est le nom d'amitié qu'Henriette donne à son élève, la princesse Caroline.

4. *Eugénie ou la Fille naturelle*, pièce qu'on venait de représenter à Weimar, en décembre 1803, et que Gœthe a tirée des Mémoires de la fameuse Stéphanie de Bourbon-Conti.

plaire. Elle n'a rien de précieux ni de pédant (ce qui souvent est le vice fatal de nos femmes savantes), rien d'exagéré ni d'incomplet. Chez elle tout est bon et beau. Personne n'est moins gênant, sa société ne peut donc être qu'agréable. »

Weimar, mardi 3 janvier 1804.

« La conversation de madame de Staël est en vérité la chose la plus rare que j'aie jamais entendue. C'est un mélange de douceur et de force, qui est la vraie marque du talent ; rien de tranchant, rien de ce ton décidé qui détruit le charme de la femme ; point de coquetterie, point de nonchalance affectée, et cependant personne ne sait mieux céder. Sa parole anime et ne fatigue jamais. Le premier jour, soit indolence, soit étonnement, on s'approchait d'elle avec quelque embarras. Maintenant on se sent entraîné, la gêne intérieure s'évanouit. J'ai observé cet effet sur la duchesse. Te rendre la conversation de madame de Staël me serait difficile. C'est toujours son sentiment qu'elle exprime ; mais c'est aussi le nôtre, et peut-être mieux rendu. Elle ne vous attire pas, on va à elle. De Bonaparte qu'elle n'aime point, elle parle avec esprit et justice. Elle disait dernièrement qu'il avait pris Charles-Quint[1] pour modèle, mais qu'elle trouvait cette différence que *Charles V voulait devancer son siècle* et que *Bonaparte voulait* (faire) *reculer le sien*. Elle est très-mécontente de l'organisation des écoles françaises, et comme elle ne peut souffrir la religion catholique, elle dit que de tous les enfants on fera des bigots.....

« Il y a ici un vieil émigré français, le comte F., personnage insipide, qui, je ne sais comment, s'est accroché aux cours allemandes. Hier, comme nous revenions de *Marie Stuart*, il a commencé avec madame de Staël une discussion religieuse que je voudrais bien te répéter. Mais comment faire, puisque je ne suis pas madame de Staël ! Comment retrouver cette mesure de fine plaisanterie sans amertume, ce goût parfait qui sans rendre l'homme ni le sujet ridicules, faisait sourire tous ceux qui écoutaient.....

« Elle est restée peu de temps avec nous et avec le duc, mais elle nous a promis de revenir bientôt avec sa jeune fille, bel enfant de sept ans qui promet d'avoir tout l'esprit de sa mère. Madame de Staël a dit de Gœthe : *qu'il pouvait être aimable quand il était sérieux, mais qu'il ne devait jamais plaisanter*. Rien ne lui plaît que le sentiment et la passion ; aussi de toutes les pièces de Schiller est-ce *Marie Stuart* qu'elle préfère. Quand elle s'anime, c'est toujours en restant gracieuse ; elle dit qu'*on est toujours indécis dans tout ce qu'on entreprend, quand on n'est pas entraîné par la passion*. Elle a mis son fils de treize ans en pension chez Z. pour lui faire apprendre l'allemand. »

Weimar, 7 janvier 1804.

« Quel malheur que le temps et les mauvais chemins t'empêchent de faire la connaissance de madame de Staël ! Il faut la voir comme un spectacle unique. Prométhée l'a si richement douée, qu'elle pourrait fournir d'esprit tout Ilmenau et la moitié de la Thuringe. Sa présence a l'effet des eaux ; on

1. Peut-être faut-il lire Charlemagne ?

va l'entendre comme on va à Carlsbad pour en revenir plus animé et plus vivant. La tête la plus vide ne peut se plaindre de madame de Staël; elle anime l'argile, et lui donne la voix. Elle dîne tous les jours au château; je ne sais comment on fera pour se passer d'elle. Nos gentilshommes (*Die Herrens*) ne lui plaisent guère; elle trouve que nos dames ont l'esprit bien plus cultivé. »

7 Janvier 1804.

« Delphine était hier au bal; elle était mise avec goût, elle a parfaitement dansé, comme elle fait tout ce qui est du monde. Elle joue le whist, touche du piano et chante agréablement. Elle aime beaucoup la chanson du cavalier, dans le *Camp de Wallenstein;* elle dit que ce chant *a toute la gaieté et toute la mélancolie du soldat.* Elle est au mieux avec Wieland, qui de son côté est charmé de sa visiteuse; il la prie seulement de penser et de parler moins vite. En l'écoutant, elle lui dit souvent : *Ah! je vous volerai cette pensée, et si vous continuez d'être aussi aimable, je citerai votre nom.*

« Elle habite la maison de la comtesse Werther, maison où il y a un revenant; comme je lui en parlais, elle m'a dit que depuis longtemps il n'y avait plus d'esprit dans cette maison. Mais avant-hier soir, en rentrant, elle trouve toutes les portes fermées. Elle s'effraye, car elle craint les voleurs; elle fait venir quelques bonnes gens qui habitent la maison, et qui lui répondent comme les chœurs de *la Fiancée de Messine.* Elle envoie chercher Coulon (le chef de la police). Coulon la rassure, en lui affirmant qu'il n'y a pas de pareils coquins en Allemagne, que *les voleurs allemands sont trop timides*; le voilà qui fait l'éloge des voleurs français, comme s'il parlait de héros. »

Weimar, 19 janvier 1804.

« Tout le monde veut que tu viennes ici durant le séjour de madame de Staël; on me jette à la tête que si tu ne viens pas, c'est ma faute; je n'ai pas assez insisté, dit-on; aussi *petite princesse* prend-elle la plume pour t'écrire. Wieland dit que tu t'en repentiras toute ta vie, et veut que je te le répète. Tout te ferait du bien, tout te plairait en madame de Staël : son âme, son langage, sa présence. Tu parleras aisément français, car, auprès d'elle, il semble qu'il n'y ait pas d'autre langage. Dernièrement le duc lui demandait si Lavater parlait bien français : *Il s'exprimait comme tous les gens d'esprit; on se comprend.* Elle est vraiment bonne et charmante; je ne crois pas qu'aucun autre siècle ait produit une pareille femme. Tout en elle est naturel, aimable, chaleureux; elle n'est jamais ni froide, ni violente. Ne fût-ce que comme le seul ennemi que Bonaparte ait redouté, elle devrait piquer ta curiosité. Du reste, elle ne parle de Bonaparte qu'avec sens et mesure. Le 1er ou le 2 février, elle part pour Berlin; je suis fâchée qu'elle n'emporte pas avec elle une très-haute idée de nos gentilshommes. Avant hier nous avons déjeuné avec elle chez Émilie Gore[1]. Mellish y était. Madame de Staël a dit qu'en

1. Les Gore étaient une famille anglaise établie à Weimar. Il en est souvent question dans les Mémoires du temps.

France il y avait dix hommes instruits pour une femme bien élevée; mais ici, dit-elle à Mellish, *vous êtes le seul.* »

Jeudi, 26 janvier 1804.

« La princesse te fait dire que tu es un enfant de ténèbres qui ne sait pas distinguer entre un faux éclat et la bienfaisante lumière du soleil. Comme tu n'es pas un sauvage, tu aurais un vrai plaisir à faire la connaissance de madame de Staël. Tu seras bientôt las de cet éloge perpétuel; mais je le répète : jamais je n'ai vu esprit plus aimable et caractère mieux trempé; jamais plus de douceur, plus de force, plus de naturel joints à une plus incroyable vivacité de sentiment et de pensée. L'autre jour, elle disait à la princesse en passant devant nos gentilshommes : *Ils ont tous l'air comme s'ils n'étaient pas encore nés.* En d'autres termes, elle les met en deçà de l'enfance. Et de fait, ils ont un air si innocent, qu'on peut toujours leur dire quelque chose de neuf, quand on en a envie. »

On voit par cet écho fidèle que l'aimable cour de Weimar ne partageait point la mauvaise humeur de Gœthe. Madame de Staël y séduisait les plus rebelles, à force de vivacité, de passion et d'esprit. Seul le poëte se tient à l'écart et fuit la cour. Habitué à la solitude et à la réflexion, ce bruit de paroles l'étourdit; ce feu d'artifice l'éblouit et le gêne. Il s'enferme chez lui, malade et maussade, pour se défendre contre cette terrible Clorinde qui ne craint pas de le prendre d'assaut. Ce sont alors de vraies batailles, et le bruit en reste longtemps à Weimar. « Un jour, dit Riemer qui demeurait chez le poëte, un jour que la dame était chez Gœthe, dans une chambre au-dessous de la mienne, je les entendis parler tous deux si haut, avec tant de chaleur et de passion, madame de Staël surtout criait si fort, qu'à chaque instant je craignais que comme une fée furieuse, elle ne perçât le plancher et ne s'envolât par le toit[1]. » Gœthe prenait un malin plaisir à pousser à bout madame de Staël, à force de paradoxes et d'ironie. « Rien n'est plus drôle, écrit un autre commensal, le jeune Voss, fils de l'auteur de *Louise,* rien n'est plus drôle que d'entendre Gœthe parler de madame de Staël-Holstein. — Quand elle raisonne, dit-il, je la pousse dans un coin. Et d'abord, je la mure de ce côté-ci, puis je la mure de ce côté-là (et disant cela, il tirait des lignes sur la nappe); elle veut fuir, mais elle ne peut ni avancer, ni reculer. Alors elle fait un effort, saute en l'air, et, comme le fleuve Acheloüs, *s'enfuit sous une forme étrangère*[2]. Elle a lu la

1. Riemer, *Mittheilungen*, t. II, p. 497.
2. C'est une citation poétique.

*Louise,* continue le jeune Voss, et elle a presque autant pleuré à cette lecture qu'à celle du *Bayard* et des *Hussites*, de Kotzebue. L'odeur et la fumée du tabac lui sont odieuses. Le duc lui a rappelé qu'Homère a bien mis des cochons dans son poëme. « Soit, dit-elle, mais ils ne doivent pas figurer dans une honnête compagnie. » Gœthe l'arrête et lui cite le ver solitaire qui, dans *l'Homme des champs*, de Delille, se traîne et se déroule en deux alexandrins. Alors elle perd contenance *et s'enfuit sous une forme étrangère*[1]. » Il faut avouer qu'en tout ceci le meilleur rôle est pour madame de Staël; Gœthe oublie trop qu'à Weimar Delphine est une étrangère; l'hospitalité impose au moins l'indulgence.

Mais Gœthe ne croyait pas aux femmes de génie. N'est-ce pas lui qui disait à son ami Riemer, en 1809 : « Les femmes ne paraissent pas capables d'avoir une idée. Elles me font le même effet que les Français. Elles prennent aux hommes plus qu'elles ne leur donnent[2]. » La curiosité de madame de Staël, sa soif insatiable de tout savoir, sa parole impatiente ajoutaient à la défiance de poëte; il s'en exprimait dans le tête-à-tête avec une certaine amertume. « Les femmes, disait-il à Riemer, le 29 janvier 1804, c'est-à-dire au milieu des visites et des querelles de madame de Staël, les femmes, même les plus distinguées, ont plus d'appétit que de goût. Elles veulent essayer de tout; la nouveauté les attire. Elles ne distinguent pas entre ce qui brille, ce qui plaît, ce qui est bien; elles prennent tout en bloc. Tout ce qui n'est pas contre leur goût de convention les charme : vide, creux, superficiel, mauvais, il n'importe. Mais ce qu'il y a de meilleur leur déplaît, quand il ne s'accorde pas avec leur faux goût[3]. » Appliqué à madame de Staël, ce jugement est outré; Gœthe aurait dû se montrer moins sévère pour celle qui venait s'instruire et s'inspirer auprès de lui.

De cette critique taquine et qui sent la petite ville, rapprochons le portrait que madame de Staël nous a laissé de Gœthe. Madame de Staël était trop bienveillante pour deviner la malice de son hôte, et cependant, sans en avoir conscience et par la seule vérité du trait, elle nous rend toute vivante cette figure ironique et puissante, qu'elle admire et dont elle a peur.

1. Duntzer, *Schiller und Gœthe*, p. 270.
2. *Mittheilungen*, t. II, p. 707.
3. *Briefe* von Gœthe, herausgegeben von Riemer. Leipzig, 1846, p. 286.

« Gœthe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation, et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer... Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable; son éloquence est nourrie de pensées; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie, son imagination est frappée par les objets extérieurs comme l'était celle des artistes chez les anciens; et néanmoins *sa raison n'a que trop la maturité de notre temps*. Rien ne trouble la force de sa tête, et *les inconvénients même de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte* passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.

« ..... Gœthe n'a plus cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther*, mais la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer. On dirait qu'il n'est pas atteint par la vie, et qu'il la décrit seulement en peintre; il attache plus de prix maintenant aux tableaux qu'il nous présente qu'aux émotions qu'il éprouve; le temps l'a rendu spectateur.....

« *Au premier moment on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de roide à l'auteur de Werther;* mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier *la gêne qu'on a d'abord sentie;* c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel; car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité; c'est une double existence, une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. Quand il s'agit de penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses relations; il fait tomber à plomb son regard d'aigle sur les objets qu'il observe. S'il avait eu une carrière politique, si son âme s'était développée par les actions, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote; mais son esprit ne planerait pas si librement sur toutes les manières de voir; les passions ou les intérêts lui traceraient une route positive.

« Gœthe se plaît, dans ses écrits *comme dans ses discours*, à briser les fils qu'il a tissus lui-même, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il fait admirer..... Il dispose du monde poétique comme un conquérant du monde réel, et se croit assez fort pour introduire, comme la nature, le génie destructeur dans ses propres ouvrages. S'il n'était pas un homme estimable, *on aurait peur d'un genre de supériorité qui s'élève au-dessus de tout, dégrade et relève, attendrit et persifle, affirme et doute alternativement, et toujours avec le même succès*[1]. »

Juger Gœthe est aujourd'hui un lieu commun de rhétorique; c'est pour cela, sans doute, qu'on le juge si mal, et qu'on se donne si peu de peine pour le comprendre. En Allemagne, comme en France, on s'est plu tour à tour à exalter ou à dégrader le héros; c'est un Dieu pour ses adorateurs; un païen, un égoïste, un monstre pour ses critiques. Tantôt Jupiter Olympien et tantôt Méphistophélès, Gœthe n'a pas moins à se plaindre de ses amis que de ses ennemis. Selon

1. *De l'Allemagne*, 2e partie, ch. VII.

moi, le seul portrait qui restera est celui qu'a peint cette femme que le poëte dédaignait et qu'il a méconnue. Plus juste que Gœthe, et surtout plus aimante, madame de Staël a compris le grand homme en l'admirant.

A la suite de ce séjour à Weimar, madame de Staël resta en correspondance avec le duc de Saxe-Weimar et avec la duchesse Louise. L'éloge qu'elle fait du duc est d'une grâce toute parisienne : « Un homme de beaucoup d'esprit, qui, au milieu de ses sujets, peut chercher à plaire sans cesser d'être obéi[1]. » Gœthe a dit avec plus de simplicité et de grandeur : « Un homme qui à force de peines et de sueurs veut conquérir ce que le hasard de la naissance lui a donné. »

Was ihm das Geschick durch die Geburt geschenckt
Mit Muh' und Schweiss erst zu erringen denkt.

Mais ce fut surtout la duchesse Louise qui séduisit madame de Staël. « C'est, disait-elle, *la plus noble personne que j'aie jamais connue.* » Et, certes, le courage montré par la duchesse après la bataille d'Iéna dit assez que cet éloge n'est que la vérité. Au lendemain de cette terrible défaite, où son mari avait été vaincu avec l'armée prussienne, la duchesse resta seule à Weimar, attendant d'heure en heure l'entrée des Français, qui déjà pillaient Iéna. Dans ce palais, qui avait vu de si heureux jours, et qui maintenant n'était même plus un abri pour ses maîtres, la duchesse, sans défense, au milieu de son peuple épouvanté, se plaça au haut de l'escalier pour recevoir le vainqueur irrité.

— Qui êtes-vous, madame? demanda Napoléon. La duchesse se nomma. — En ce cas, je vous plains, reprit l'empereur, car j'écraserai votre mari.

Malgré la dureté de ces paroles, la duchesse revit le lendemain l'empereur pour lui parler, non pas d'elle-même et de sa fortune, mais de ses malheureux sujets. Tant de calme et de dignité étaient faits pour toucher Napoléon.

— Croyez-moi, madame, dit-il en forme d'excuse, il y a une Providence qui mène tout; je ne suis que son instrument. — Et quand elle fut sortie : Voilà pourtant, dit-il à ses officiers, une femme à laquelle nos deux cents canons n'ont pas fait peur[2].

1. *De l'Allemagne*, part. I, ch. xv.
2. *Coppet et Weimar*, p. 88.

Elle avait eu peur, au contraire; mais le sentiment du devoir lui avait tout fait braver. Elle était restée jusqu'au bout princesse et mère de ses sujets. Ces rudes émotions ne sont pas faites pour les femmes; la duchesse Louise paya de sa santé ces heures d'héroïsme qui lui avaient valu le respect de Napoléon et l'amour des Allemands.

C'est à cette noble personne que sont adressées la plupart des lettres de madame de Staël, qui composent le volume de Coppet et Weimar; il y en a beaucoup d'aimables et de spirituelles; mais elles ont un ton d'apparat; on n'y trouve pas, on n'y peut pas trouver ces épanchements qui nous charment dans des lettres adressées à de moins grands personnages. En pareil cas, l'étiquette gâte tout.

A l'aide de ces lettres, et en nous aidant des curieux détails que l'éditeur a rassemblés avec un soin et un goût parfaits, essayons de nous faire une idée de madame de Staël et de son premier exil à Coppet.

La mort de son père l'a ramenée en 1804 dans ce vieux château désolé, dans ce séjour d'exil qu'elle appelle tristement *un tombeau où la poste arrive*. Rentrer à Paris lui serait facile; on ne lui demande qu'un mot d'éloge pour l'empereur; qu'elle adore le soleil levant, et qu'ensuite elle se taise, tout lui sera pardonné. Sa conscience se révolte à cette pensée; et cependant elle avoue qu'elle ne peut vaincre ses souvenirs et ses goûts de France. « J'ai quelque mérite, dit-elle, à ne pas accepter les propositions qu'on me fait, car personne de tous ceux qui plient n'aurait plus besoin que moi de la récompense offerte. » Et, au moment de partir pour Rome, songeant que Pie VII est en route pour couronner Napoléon, elle ajoute avec malice : « Je me croiserai avec le pape. J'ai quelque envie d'aller m'asseoir sur le saint-siége à sa place. Il me semble que mon départ est plus catholique que son voyage[1]. »

Pourquoi cette résistance au maître du monde, résistance où les sages du jour ne voient qu'un orgueil ridicule? Pourquoi protester quand la France entière s'énivre d'obeissance et de silence? C'est que madame de Staël aime la liberté; c'est là sa faiblesse. Elle est née pour penser et pour parler tout haut. « Le bonheur, dit-elle, consiste-t-il dans les facultés qu'on développe ou dans celles qu'on étouffe? Des penseurs superficiels prétendent que tout l'art social se borne à donner au peuple le repos et l'aisance; ce sont deux grands biens : *il en faut pourtant de plus nobles pour se croire une patrie.* »

1. *Coppet et Weimar*, p. 64.

Que ferait-elle en France, au milieu des fêtes de la guerre et de l'ambition, tandis qu'un seul acteur occupe le théâtre avec un soin jaloux, et veut seul remplir l'Europe du bruit de sa parole et de sa gloire?

Elle a trop de fierté pour se perdre dans la foule muette ; elle veut vivre de sa propre vie. « Que dirai-je de la France à Votre Altesse? écrit-elle en 1805. Tous les événements du monde sont dans la tête d'un seul homme, et personne ne peut ni faire un pas, ni avoir une volonté sans lui. Ce n'est pas seulement la liberté, c'est le libre arbitre qui me paraît banni de la terre [1]. »

Chassée de Paris, le seul endroit où l'on cause (et pour elle, causer c'est vivre), séparée de tout ce qu'elle aime, elle parcourt l'Italie et l'Allemagne, toujours triste et toujours inquiète. « *Il n'y a que les exilés qui aient besoin de voyager* , » écrit-elle à madame Récamier; mais elle a beau changer de ciel, elle emporte partout ses ennuis. Ni le succès de *Corinne,* ni l'accueil que lui fait l'étranger, *cette postérité contemporaine*, ne peuvent guérir cet amour de Paris qu'elle traîne constamment après elle. Coppet même, où elle vit comme une reine et comme une fée, ne la console pas. Écrire, jouer la comédie, recevoir nombreuse et noble compagnie, rien de tout cela ne remplace pour elle *la rue du Bac*. Que ceux qui ne comprennent pas l'âpre attachement d'un cœur qui aime lui reprochent cette faiblesse maladive, je le veux bien; mais qu'on n'oublie pas que d'un mot elle peut guérir, et que ce mot, elle ne le prononce point. « Il y a, disait-elle, comme une jouissance physique dans la résistance à un pouvoir injuste. » Elle ne cède pas, parce qu'elle ne peut ni ne veut rougir à ses propres yeux. Sa souffrance même ajoute à sa grandeur.

Tandis qu'elle est à Vienne, en 1808, son fils aîné, Auguste de Staël, se rend à Chambéry, où doit passer l'empereur. Il a dix-sept ans, il aime sa mère, il l'a vue pleurer dans l'exil, il ne doute pas que, s'il parvient à voir Napoléon, il en obtiendra la grâce de revenir à Paris. César consent à recevoir cet enfant, et voici l'étrange langage qu'il lui tient :

« Où est votre mère?

— Elle est à Vienne, ou près d'y arriver.

— Eh bien, elle est bien là; *elle doit être contente, elle va apprendre l'allemand.* Votre mère n'est pas méchante; elle a de l'esprit, beaucoup d'esprit;

1. *Coppet et Weimar*, p. 74.

mais elle n'est accoutumée à aucune espèce de subordination. — *Elle n'aurait pas été six mois à Paris, que je serais forcé de la mettre à Bicêtre ou au Temple; j'en serais fâché, parce que cela ferait du bruit; cela me nuirait un peu dans l'opinion.....* Qu'elle aille à Londres, si elle veut faire des libelles; mais Paris, c'est là que j'habite, et *je n'y veux que des gens qui m'aiment.* Si je la laissais venir à Paris, elle ferait des sottises; elle me perdrait tous les gens qui m'entourent, *elle me perdrait Garat. N'est-ce pas elle qui m'a perdu le Tribunat?* Elle ne pourrait se tenir de parler politique..... Si je l'avais mise en prison, j'en reviendrais; mais de l'exil, non. *Tout le monde comprend que la prison, c'est un malheur;* il n'y a que votre mère qui soit malheureuse quand on lui laisse toute l'Europe [1]. »

*Elle me perdrait Garat!* C'est là un de ces mots qui sont à un pas du sublime. Garat, rhéteur prétentieux, modéré par goût, jacobin par peur, sénateur par résignation, n'était pas de ces hommes qui se perdent si facilement. Dans un salon il pouvait gémir tout bas sur la tension excessive du gouvernement absolu; mais le philosophe avait pour habitude de se ranger toujours du côté du plus fort. En 1814 il votait la déchéance et saluait l'empereur Alexandre. Mais en 1808 Napoléon était le maître de l'Europe; il n'avait rien à craindre de Garat?

Ce qu'il craignait, c'était la parole d'une femme. Un murmure de liberté, répété par quelques salons, eût troublé le rêve impérial! Cela suffisait pour que sans droit, sans cause, sans jugement, César jetât dans l'exil cette femme qui *ne l'aimait pas.* Quelle satire du régime impérial que cet aveu de Napoléon?

En 1810, madame de Staël a achevé son beau livre *de l'Allemagne;* elle veut le faire imprimer en France, en le soumettant à la censure; c'est à ce prix qu'on peut écrire sous l'empire. Pour surveiller l'impression, elle rentre en France, et s'établit à plus de quarante lieues de Paris; c'est le rayon de l'exil. Elle habite au château de Fossé, près Blois, chez M. de Salaberry. Quelques amis fidèles, à leur tête la belle Juliette Récamier, se réunissent à l'exilée; et là on cause, on chante, mais tout bas; car il faut se faire oublier.

« Certes, dit madame de Staël, cette réunion si intime, ce séjour si solitaire, cette occupation si douce des beaux-arts, ne faisaient de mal à personne. Nous chantions souvent un charmant air qu'a composé la reine de Hollande; et dont le refrain est : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Après dîner, nous avions imaginé de nous placer tous auprès d'une table verte, et de nous écrire au lieu de causer ensemble. Ces tête-à-tête variés et multipliés nous amusaient tellement, que nous étions impatients de sortir de table,

1. *Coppet et Weimar*, p. 121.

où nous parlions, pour venir nous écrire. Quand il arrivait par hasard des étrangers, nous ne pouvions supporter d'interrompre nos habitudes, et notre *petite poste* (c'est ainsi que nous l'appelions) allait toujours son train. Les habitants de la ville voisine s étonnaient un peu de ces manières nouvelles, et les prenaient pour de la pédanterie, tandis qu'il n'y avait dans ce jeu qu'une ressource contre la monotonie de la solitude[1]. »

Que pouvait-on s'écrire dans cette aimable société? Quel amateur d'autographes ne serait fier de cacher parmi ses trésors une lettre adressée par la petite poste de Fossé? Un Allemand, fort indiscret, comme tous les curieux, le docteur Dorow, a retrouvé dans les papiers de Chamisso une de ces correspondances échangées avec la belle Juliette. Par bonheur pour nous, l'indigne collectionneur l'a publiée dans un recueil qui porte cette devise impertinente[2] :

Bleibt der Welt in keinem Falle
Ein Geheimniss doch verhehlt;
Keinen Einz'gen wird's erzæhlt,
Und am Ende wissen's Alle[3].

Si l'on trouve la prose de Chamisso un peu étrange, qu'on n'oublie pas que, encore bien qu'il fût né en Lorraine, l'aimable auteur de *Pierre Schlemil ou l'Homme qui a vendu son ombre* n'a jamais pu écrire et penser qu'en allemand.

« CHAMISSO. Que vos beaux yeux ne s'abaissent pas sur moi avec colère parce que j'ai essayé de peindre des escarboucles[4]; là lune au front d'argent ne s'est jamais obscurcie parce que les hommes ont trouvé drôle de peindre son disque lumineux sous la figure d'une vieille femme.

« MADAME RÉCAMIER. Vous excusez vos malices d'une manière si spirituelle qu'il faut bien les pardonner; mais c'est bon pour une fois, car je vous préviens (et je vous l'ai déjà dit) que j'ai un *trés-mauvais caractère*[5].

« CHAMISSO. Donnez-moi la plume avec laquelle vous m'avez répondu — pour la jeter au feu; elle ne mérite pas de vivre après avoir tracé un pareil blasphème.

« MADAME RÉCAMIER. Je vous assure que c'est l'exacte verité.

1. *Dix années d'exil*, 2e part., ch. I.
2. Dorow, *Denkschriften und Briefe, zur Charakteristich der Welt und Litteratur*, t. IV, Berlin, 1840, p. 140.
3. Jamais un secret ne reste caché au monde; on ne le conte à personne, et à la fin chacun le sait.
4. Il y avait probablement une esquisse de madame Récamier jointe à cette lettre.
5. Dorow voit ici une allusion à la détestable écriture de madame Récamier, qui, dit-il, *écrivait de véritables hiéroglyphes*.

« CHAMISSO. Mais en êtes-vous bien sûre?

« MADAME RÉCAMIER. Beaucoup trop.

« CHAMISSO. Eh bien, il faut vous corriger. *Venez à confesse à moi,* — je vous prêcherai pénitence.

« MADAME RÉCAMIER. Je tiens à garder mes défauts, et c'est encore une suite de mon mauvais caractère.

« CHAMISSO. Mais si vous les voulez garder, je vous conseille de les donner à garder à quelqu'un; — voulez-vous nous en donner à garder à tous? Gardez-vous-en. »

Peut-être trouvera-t-on cette causerie insignifiante, sinon même prétentieuse; mais on avouera que ces jeux innocents n'étaient pas de nature à ébranler l'empire. Ce n'était pas l'opinion du ministre de la police; et il n'avait pas tort. Quand au lieu de laisser à la pensée pleine carrière, et de ne punir que les actions coupables, on s'en prend aux secrets du cœur, tout est danger. Où s'arrêter quand on poursuit l'intention? Corinne, à Blois, portait ombrage à l'empire : on s'occupait d'elle; le ministre écrit au préfet de Loir-et-Cher de faire attention : Madame de Staël *est environnée d'une cour*. « *Certes*, répondit l'exilée, qu'on ne prenait jamais au dépourvu, *ce n'est pas du moins la puissance qui me la donne*[1]. Mot désagréable pour les courtisans et peut-être aussi pour celui qui croyait se grandir en s'entourant de ce cortége obligé de tous les princes, au jour de la prospérité.

*L'Allemagne* avait été examinée par la censure, qui en permit l'impression, sauf quelques passages où un zèle excessif avait soupçonné des allusions qui n'existaient pas. Ces suppressions, qui s'adressaient à l'éloge de l'enthousiasme et du patriotisme, devenaient autant d'insultes pour l'empire, qui ne pouvait entendre ces grandes vérités; mais cette maladresse est née avec la censure et ne mourra qu'avec elle. Malgré ces mutilations, le livre avait gardé sa beauté; après dix ans de travail, madame de Staël allait enfin révéler à la France une littérature nouvelle, et jeter une semence féconde sur un terrain épuisé depuis Voltaire. C'était la récompense et le fruit de son exil.

Confiante dans la droiture de ses intentions, elle adressa à Napoléon lui-même le premier exemplaire de *l'Allemagne,* en l'accompagnant d'une lettre pleine de noblesse et de sensibilité. Décidée à s'embarquer pour l'Amérique ou l'Angleterre plutôt que de rester sous la main de la police, elle voulait tenter un dernier effort auprès

1. *Dix années d'exil,* 2e part., ch. Ier.

de l'empereur, et en obtenir la permission de vivre dans une campagne auprès de Paris. Ce n'était pas pour elle qu'elle faisait cette demande, mais pour ses fils qui n'avaient point de carrière, pour sa fille qu'il faudrait bientôt établir, et qu'elle ne pouvait forcer à vivre *dans les insipides séjours* où la police l'enfermait.

« Sur le continent, disait la lettre, quelle ville puis-je choisir où la disgrâce de Votre Majesté ne mette un obstacle invincible à l'établissement de mes enfants, comme à mon repos personnel?

« Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais, dans ce genre, des choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'elle aurait ordonné.

« On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du musée et de Talma. C'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus insupportable de tous.

« Mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté; quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, à m'en blâmer? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés? et si le ciel m'a donné des talents, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires?

« Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce, pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France [1]? »

L'occasion était belle de jouer le rôle de Trajan et d'effacer d'un mot huit ans d'injustice. Pour toute réponse, la police saisit les dix mille exemplaires de l'édition censurée, les fit mettre au pilon, et enjoignit à madame de Staël de quitter la France dans les vingt-quatre heures. On connaît la lettre du duc de Rovigo, lettre qu'une main vengeresse a clouée en tête de *l'Allemagne* et vouée à une éternelle célébrité. Comme plus d'une page officielle, ce que cette lettre dément est la vérité. La raison de cette incroyable suppression d'un livre innocent, c'est que madame de Staël ne louait pas l'empereur, ou plutôt qu'elle ne parlait ni de lui ni des Français, et qu'elle donnait trop d'éloges aux Allemands et en particulier aux Prussiens. Pour tout écrivain français, la flatterie était désormais un devoir et le silence un crime; telle était la consigne qu'avait reçue ou plutôt que s'était donnée le grand maître de la littérature impériale, le ministre de la police, duc de Rovigo.

1. *Coppet et Weimar*, p. 168.

Madame de Staël reprit le chemin de Coppet, triste et désolée, mais résolue néanmoins à ne point plier. Qui s'imaginerait que dans cet abandon elle fût encore redoutable? Dix fois le préfet de Genève, M. Capelle, l'un des ministres de Charles X en 1830, si je ne me trompe, c'est-à-dire un de ces hommes toujours dévoués au trône, sans trop s'inquiéter de celui qui l'occupe, M. Capelle vint tourmenter l'exilée, afin qu'elle célébrât la naissance du roi de Rome. Elle lui répondit, avec sa finesse ordinaire, qu'elle n'avait aucune idée sur ce sujet, et qu'elle s'en tiendrait à faire des vœux pour que le nouveau-né eût une bonne nourrice. La plaisanterie fut mal reçue par un homme d'un zèle ardent, et qui avait besoin d'occuper les gendarmes! De nouvelles persécutions firent la solitude autour de Coppet. On exila, on poursuivit tous les amis de Corinne, jusqu'à ce qu'enfin, la tête perdue, le cœur brisé, madame de Staël se mit à fuir au travers du continent pour gagner l'Angleterre, en passant par la Russie et la Suède, les deux seuls pays qui ne fussent pas encore des préfectures de Napoléon.

Échappée enfin à son persécuteur, bien accueillie par Alexandre, flattée par Bernadotte, qu'elle a le tort d'appeler le héros du siècle au moment où il prend les armes contre sa patrie, madame de Staël commença à souffrir pour la France, dès nos premiers revers. Son cœur est avec les Français, quoique leur victoire lui ôte toute espérance. Retirée en Angleterre, elle s'effraye des succès de la coalition, et quand, en 1814, on la félicite sur la capitulation de Paris, qui termine la guerre et ouvre la France aux exilés : « De quoi me faites-vous compliment, s'écrie-t-elle; de ce que je suis au désespoir [1] ? »

Dans les *Considérations sur la Révolution française*, qui sont de véritables Mémoires, madame de Staël nous a dit la douleur insupportable qui la saisit lorsque, rentrant à Paris après dix années d'exil, elle trouva les Allemands, les Russes, les Cosaques, les Baskirs campés auprès des tombes royales de Saint-Denis, installés aux portes du Louvre et des Tuileries. « Si, ajoute-t-elle avec un vrai patriotisme, si telle était mon impression à moi qui n'aurais pu revenir en France sous le règne de Bonaparte, quelle devait être celle des guerriers couverts de blessures, d'autant plus fiers de leur gloire militaire, qu'ils ne pouvaient depuis longtemps en réclamer une autre pour la France [2] ! »

1. *Notice* de madame Necker, p. 45 (édit. Didot).

2. *Considérations sur la Révolution française*, 5e part., ch. VI.

Revenue à Paris, elle rouvrit un salon fermé depuis 1804. Plus que jamais elle pouvait dire que sa maison était l'hôpital des partis vaincus. Constituants, républicains de l'an III, royalistes émigrés, généraux de l'Empire, naufragés de tous les régimes, y accouraient de toutes parts. Dans cet heureux asile, Lafayette donnait la main à Benjamin Constant; M. de Montmorency retrouvait M. de Blacas. La liberté, cette éternelle victime de la Révolution, semblait renaître de ses cendres; mais, malgré son ardente imagination et sa force d'illusions, madame de Staël s'inquiétait souvent de l'avenir. « Rien ne réveille plus la triste apathie du pays, écrivait-elle. Quinze ans de tyrannie ont fini tout esprit public[1]. » Elle avait tort; il ne faut jamais désespérer de la France; nul pays n'a plus d'élasticité pour se relever de ses défaites et pour étonner ses ennemis. Au moment même où elle écrivait ces tristes paroles, madame de Staël ne voyait-elle pas autour d'elle, attentive à sa parole, cette jeunesse inconnue qui entrait dans la vie politique, et qui bientôt, inspirée par *l'Allemagne* et les *Considérations sur la Révolution française*, allait consoler la France en remplaçant la gloire des armes par l'éclat des lettres et la splendeur de la tribune? Dans ses *Souvenirs contemporains*, M. Villemain a peint cette aurore de la liberté renaissante; il nous l'a rendue avec cette vivacité d'impression qui fait revivre le passé. En l'écoutant, on voit madame de Staël, « une de ces âmes supérieures et agissantes dont rien ne s'oublie, qui saisissent en vous l'imagination comme le cœur, dont la physionomie même demeure toute vive devant vos yeux, et qu'on peindrait à trente ans de distance, sans en manquer un trait, si la main était aussi habile que la mémoire est émue et fidèle. » Heureux le peintre qui a si bien compris la beauté de son modèle; mais plus heureuse encore la femme qui a pu laisser après elle un si profond souvenir!

Dévouée à la monarchie constitutionnelle, convaincue que les Bourbons seuls pouvaient donner la liberté à la France, madame de Staël ne se faisait pas d'illusion sur les fautes et les imprudences de la première Restauration. Déjà même elle commençait à s'inquiéter avec les sincères amis de la Charte, quand tout à coup le bruit se répandit que l'empereur était débarqué en France. A cette nouvelle, madame de Staël fut atterrée. D'un coup d'œil elle avait vu la ruine de la France et de la liberté.

1. *Coppet et Weimar*, p. 266.

« Lorsqu'on me dit que ce terrible homme était à Cannes, je reculai devant cette certitude comme devant un coup de poignard; mais quand il ne fut plus possible d'y échapper, je ne fus que trop assurée qu'il serait à Paris dans quinze jours. Les royalistes se moquaient de cette terreur; il fallait leur entendre dire que cet événement était le plus heureux du monde, parce qu'on allait être débarrassé de Bonaparte.....

« ..... Je souffrais jusqu'au fond du cœur par mes circonstances personnelles; *mais la situation de la France absorbait toute autre pensée.* Je dis à M. de La Valette, que je rencontrai presque à l'heure même où cette nouvelle retentissait autour de nous : « C'en est fait de la liberté si Bonaparte triomphe, et de l'indépendance nationale s'il est battu. » L'événement n'a que trop justifié, ce me semble, cette triste prédiction [1]. »

Madame de Staël ne voulut pas attendre à Paris son redoutable ennemi. Elle en partit le 9 mars. « Je n'ai pas d'armée entre lui et moi, disait-elle, et je ne veux pas qu'il me tienne prisonnière, car il ne m'aura jamais pour suppliante [2]. » Et elle courut s'enfermer à Coppet.

Cette retraite de madame de Staël, attestée par le témoignage unanime des contemporains, M. Thiers l'a ignorée; et de la présence supposée de madame de Staël à Paris, il en a conclu qu'elle s'était rapprochée de Napoléon, comme fit Benjamin Constant, et qu'elle avait ajouté foi à la conversion de l'empereur aux idées libérales. C'est une double méprise.

L'auteur de *Coppet et Weimar*, qui a signalé l'erreur de M. Thiers, et en a fort habilement retrouvé l'origine, a publié une lettre de madame de Staël à madame Récamier, lettre datée de Coppet du 31 mars, et qui ne permet pas de mettre en doute le départ de Paris. Nous avons aussi sur ce point le témoignage de Schlegel, qui, durant treize ans, ne quitta point madame de Staël [3]. Voici une autre pièce, qui, s'il en était besoin, ajouterait une preuve décisive à tant d'autres. Cet écrit, que nous devons encore à l'indiscrétion de Dorow, est curieux à la fois par sa date et son contenu. C'est une lettre adressée par le fils aîné de madame de Staël à Adalbert Chamisso, à Berlin [4].

1. *Considérations sur la Révolution*, 5e part., ch. XIII.
2. Villemain. *Souvenirs. — Les Cent-Jours*, p. 29.
3. « Si pendant les Cent-Jours madame de Staël eût voulu écrire pour Bonaparte, elle n'eût pas été réduite à se réfugier en Suisse, *avant son arrivée à Paris.* » Article du *Correspondant de Hambourg* cité dans la *Staëlliana*. Paris, 1820, p. 106.
4. Dorow, *Denkschriften*, etc., t. V, p. 15. Berlin, 1841.

Coppet, 2 avril 1815.

« Je ne m'attendais pas, *liebster Schlemil*[1], à vous écrire de Coppet pour vous remercier de votre excellente lettre, et de la charmante histoire de votre Sosie. J'en ai été si enchanté que j'allais me vanter partout de l'avoir reçue, et la racontant à tout le monde : elle a eu un grand succès, et la belle société de Paris n'a parlé pendant huit jours que de l'*Homme qui a vendu son ombre*. Je ne crois pourtant pas que ce soit pour ce public-là que vous l'avez écrite. Vous auriez eu certes grand tort, car c'est la race la plus chétive, la plus niaise sous l'apparence de l'adresse, la plus dénuée d'âme et d'esprit que Dieu tolère sur la terre. Je vous conseille d'être plus fier de votre titre d'étudiant allemand que de celui de gentilhomme français[2]; mais, au reste, vous n'avez pas besoin pour cela de mes conseils.

« Voici, cher ami, notre situation actuelle. Après dix mois de sollicitations les plus ennuyeuses nous étions sur le point d'être payés du dépôt de mon grand-père[3]. Cette somme assurait la dot de ma sœur pour son mariage avec Victor de Broglie, jeune homme très-distingué par son esprit, et par toute la morale qu'on peut avoir sans disposition contemplative. Moi aussi, j'allais me trouver dans une situation indépendante comme fortune, lorsque l'acquéreur de votre ombre nous a renvoyé Napoléon. *Ma mère a quitté Paris bien vite; j'y suis resté dix jours après elle pour regarder en amateur politique une aussi étrange révolution.* Je n'entrerai pas dans l'histoire de ces dix jours, il faudrait vous écrire des volumes; je ne les regrette pas parce qu'ils m'ont fait connaître dans des classes de la société que je n'avais pas vues jusqu'alors quelques hommes d'un beau caractère, et sur lesquels on pourra peut-être un jour rebâtir une nation française; mais, pour votre bonne compagnie, ne m'en parlez pas; c'est la plus vile des canailles.

« Aujourd'hui vous voyez avec quelle adresse se conduit Napoléon ; il n'a pas fait une faute jusqu'ici; il a habilement pris le rôle qui convenait au roi et qui aurait prévenu sa chute. *Il est tout idées libérales ; il vient même de faire dire à ma mère toutes sortes de choses agréables*; enfin c'est le plus grand des comédiens. Que vous êtes heureux, cher ami, d'être hors de cette vilaine, dégoûtante sphère de la politique; quand pourrai-je en venir là?

« Coppet commence à verdir; voici les anémones, les *scilla* et la *viola mirabilis*; je me trouverais heureux si je voyais devant moi un avenir quelconque de repos; mais je prévois qu'il va me falloir recommencer des sollicitations à Paris[4], et puis ensuite la Suède, l'Amérique, que sais-je? Votre vie vaut mieux que cela.

1. *Mon cher Schlemil*; Schlemil est le nom de l'homme qui a vendu son ombre, c'est un personnage inventé par Chamisso.

2. Chamisso était né en France, d'une noble famille de Lorraine, qui l'avait emmené tout enfant à Berlin, lors de l'émigration.

3. Deux millions déposés par Necker au trésor royal, en 1789.

4. Une lettre de madame de Staël, du 17 avril 1815, explique ce passage : « Si ma présence était nécessaire à Paris (pour le payement des 2 millions), j'irais pour quinze jours. Mais je crois qu'Auguste fera tout aussi bien que

« Adieu, cher ami; ma mère se rappelle à votre souvenir. Schlegel est dans l'étymologie comme vous dans la botanique, et moi je vous aime bien sincèrement. Parlez de moi à Hitzig.

« AUGUSTE, BARON de STAEL-HOLSTEIN. »

L'absence de madame de Staël ne peut donc faire l'objet d'un doute. Il n'est pas moins certain qu'elle n'approuva pas la conduite de ceux de ses amis qui s'étaient rapprochés de l'empereur, et qui avaient concouru à la rédaction de l'acte additionnel[1]. Ce n'est pas qu'elle eût de la répugnance pour cette seconde édition de la Charte, plus libérale que la première; mais, à tort ou à raison, elle regardait comme une *niaiserie* de vouloir *masquer Bonaparte en roi constitutionnel.* « On déconsidérait nécessairement Bonaparte en lui faisant tenir un langage tout contraire à celui qui avait été le sien pendant quinze ans... Or, qu'est-ce qu'un tel homme, quand il se laisse forcer?... Il n'y avait pas d'excuse pour servir Bonaparte ailleurs que sur les champs de bataille. Une fois les étrangers aux frontières de France, il fallait leur en défendre l'entrée; l'estime de l'Europe elle-même n'était qu'à ce prix. Mais c'était dégrader les principes de la liberté que d'en entourer un ci-devant despote, c'était mettre de l'hypocrisie dans les plus sincères des vérités humaines[2]. »

Cette opinion de madame de Staël ne me semble pas juste. Je crois avec elle qu'en 1815 le premier devoir des Français était de repousser l'étranger. Mais je ne comprends pas comment, une fois qu'on s'était décidé à cet effort, il eût été *niais* de conquérir du même coup l'indépendance et la liberté. Je reviendrai bientôt sur ce sujet, en examinant la conduite de Benjamin Constant et de Lafayette en 1815. Tout ce que je veux remarquer, c'est comment cette double opinion a pu faire considérer tour à tour madame de Staël comme une ennemie déclarée de Napoléon et comme se réconciliant avec lui. Ennemie de Bonaparte, elle le fut toujours; mais elle avait l'âme trop française pour ne pas sentir que les destinées de l'empereur

moi, et que c'est mieux vis-à-vis de l'empereur de ne pas m'exposer à *ce qu'on lui dise que j'ai parlé.* » (*Coppet et Weimar*, p. 301.)

1. Dans le *Staëlliana*, p. 176, il y a une prétendue lettre écrite de Suisse à une amie par madame de Staël, au moment d'entreprendre un voyage dans le Levant. Cette lettre, que je suppose fabriquée à Paris en 1815, est tout entière dirigée contre l'*apostasie politique* de Benjamin Constant. L'opposition de madame de Staël en 1815 était donc un fait connu de tout le monde.

2. *Considérations sur la Révolution*, 5e part., ch. XIV.

et celles de la France étaient inséparables en 1815, et que ce ne serait pas Napoléon seul qui serait vaincu à Waterloo.

Dans la touchante *Notice* qu'elle a consacrée à son amie, madame Necker de Saussure nous montre dans tout son jour ce combat intérieur qui déchirait l'âme patriotique de madame de Staël. L'empereur lui ayant fait dire qu'il fallait qu'elle revînt à Paris, *parce qu'on avait besoin d'elle pour les idées constitutionnelles*, elle refusa, en disant : « Il s'est bien passé de constitution et de moi pendant douze ans, et à présent même il ne nous aime guère plus l'une que l'autre. » Mais en même temps, lorsqu'il passait à Coppet des Français qui allaient rejoindre l'armée des alliés, elle les détournait de leur dessein, n'approuvant pas que l'on compromît l'indépendance nationale, fût-ce pour conquérir la liberté[1]. C'est là le sentiment qui l'a toujours animée, et qu'elle exprimait avec la même vivacité en 1817, au moment où elle voulait quitter ce Paris qu'elle avait tant aimé, pour n'y plus revenir que les alliés n'en fussent sortis. « Il faut, disait elle, que la France fasse le mort pendant tout le temps qu'elle sera occupée par les étrangers. *L'indépendance d'abord, on songera ensuite à la liberté.* » C'est le cri d'un cœur français. C'est le mot d'ordre auquel les patriotes se reconnaissent; si la France n'a jamais pardonné aux émigrés, malgré leurs souffrances et leur courage, c'est que ce cri, ils ne l'ont jamais poussé; ils ont toujours fait passer la cause d'une famille avant celle de la patrie.

Après les Cent-Jours, madame de Staël ne se hâta point de rentrer en France. Toujours fidèle à la liberté, elle sentait qu'à Paris, en 1815, au milieu des réactions, *elle prononcerait de certains mots qui n'étaient point à la mode, et se ferait des ennemis sans nécessité*[2]. La vue des étrangers lui faisait mal, *l'affreux esprit de parti* lui faisait horreur. Cependant, dès l'année 1815, elle commençait à écrire ses *Considérations sur la Révolution française*, l'œuvre politique la plus forte qu'une femme ait jamais écrite, véritable testament d'une âme généreuse que rien n'a lassée de la liberté. Elle ne se faisait pas illusion sur les colères qu'exciterait cette défense des idées constitutionnelles, elle était convaincue que la Restauration ne serait pas plus tolérante pour elle que ne l'avait été l'Empire; et qu'une fois encore on la chasserait de France. Mais les amants de la liberté

1. *Notice*, p. 45.
2. *Coppet et Weimar*, p. 307.

sont incorrigibles; un nouvel exil pour prix d'un nouveau dévouement n'avait rien qui l'effrayât[1].

L'ordonnance du 5 septembre 1816, qui brisa la Chambre introuvable, rendit l'espérance à madame de Staël; et quand, à la suite de longues souffrances, elle s'éteignit à Paris, le 14 juillet 1817, elle avait entrevu l'aurore de la liberté.

Quand on étudie madame de Staël dans ses livres, dans ses lettres, dans sa vie, ce qui frappe avant tout, c'est la chaleur de cette âme généreuse, c'est cette passion qui se range toujours du côté des opprimés, c'est l'ardent amour de la justice et de la vérité. Madame Necker nomme son amie *le génie le plus aimant qui ait jamais existé*, je ne sais si cet éloge est exagéré. Son père, la France, la liberté, les lettres, la philosophie, madame de Staël a tout aimé avec transport. Chez elle rien de faux, rien de personnel, tout est sincérité, enthousiasme, dévouement. Aussi, à la différence de tant d'esprits délicats, dédaigneux et surtout égoïstes, qui en vieillissant prennent de l'amertume, et meurent avec le dégoût des hommes et d'eux-mêmes, madame de Staël, en avançant dans la vie, s'est-elle sans cesse perfectionnée. Chaque année l'a trouvée plus indulgente, plus tendre, plus modérée, plus religieuse. La vie a été pour elle ce progrès perpétuel qu'elle rêvait pour l'humanité.

Ce noble exemple, ce grand souvenir, il ne faut pas le laisser perdre. Ce que la France moderne doit à madame de Staël est considérable; je ne sépare pas de son nom celui d'un homme souvent inspiré par elle, et souvent aussi son inspirateur, d'un homme qui au travers de mille faiblesses, défendit la même cause et vécut de la même pensée, Benjamin Constant. En religion, en littérature, en politique, nous datons de madame de Staël et de Benjamin Constant. Si Chateaubriand a réveillé le sentiment religieux, et montré le côté poétique du christianisme, ce sont les deux amis qui ont rétabli l'idée religieuse à sa place, et qui ont montré aux incrédules du dix-huitième siècle qu'en chassant Dieu de notre âme ils la mutilaient; ce sont eux qui les premiers ont protesté contre le fatal divorce de la religion et de la liberté. En littérature, ce sont eux qui nous ont apporté ce *romantisme*, cette *philosophie nuageuse* de l'Allemagne, comme disaient les disciples de Boileau et de Condillac, romantisme et philosophie qui, avec tous leurs défauts, ont su faire leur chemin;

1. *Notice* de madame Necker, p. 44.

ce sont eux qui nous ont délivrés de cette prose rimée, insipide et vulgaire, qu'on nomme la poésie impériale, et qui ont ouvert à l'esprit français des horizons sans fin, des perspectives d'une éternelle beauté! L'école de la Restauration est fille de *l'Allemagne;* les idées dont nous vivons aujourd'hui, nous les devons à madame de Staël.

En politique, c'est sa gloire d'avoir défendu et gardé, comme un feu sacré, les doctrines constitutionnelles. Au milieu des fureurs et des défaillances de tous les partis, jamais elle ne s'est payée de mots. Le despotisme ne lui a pas plu parce qu'il s'intitulait *république;* la gloire de l'Empire ne l'a pas réconciliée avec le pouvoir absolu. Si la Restauration lui a souri, ce n'est pas parce qu'elle s'appelait *légitimité* ou *droit divin*, c'est parce que Louis XVIII rentrait en France, la Charte à la main. La Charte, c'était le résumé des idées libérales que Necker et Mirabeau arboraient en 1789. En rentrant dans son lit, le flot de la révolution mourante trouvait madame de Staël debout et fidèle à son parti. Rien n'avait ébranlé cette âme généreuse. Au milieu des orages, seule, et sans appui, une femme avait maintenu ce drapeau constitutionuel auquel la France revient toujours.

Madame de Staël, Benjamin Constant, voilà nos ancêtres politiques; il nous ont laissé un héritage que nous ne voulons pas perdre, et qu'à défaut de talent, nous réclamons, du moins, avec la même ardeur et la même foi. La liberté qu'il nous faut est celle qu'ils ont revendiquée. Liberté de parole et de pensée, liberté pour l'Église, pour l'école, pour l'hospice, pour la commune, et au-dessus, comme garantie nécessaire, ces institutions qui sont la forme de la liberté politique chez les nations civilisées. République ou monarchie, peu nous importe le nom qu'un peuple donne à la souveraineté, pourvu que cette monarchie ou cette république soit constitutionnelle. Sous tous les régimes nous demandons la même chose : respect des droits de l'individu et libertés publiques. Sous tous les régimes nous n'avons qu'un ennemi, celui que madame de Staël a combattu : l'arbitraire et le silence; sous tous les régimes, nous appelons le règne de la justice et de la publicité. Qu'on nous reconnaisse ces droits, qu'on nous donne ces garanties, nos vœux seront remplis; nous croirons à l'avenir de la liberté.

Un demi-siècle aura bientôt passé sur la tombe de madame de Staël; l'histoire commence pour elle et pour ses contemporains. Déjà plus d'une gloire impériale s'est éclipsée, plus d'un personnage, naguère illustre, est tombé dans l'oubli; je ne sais si je me fais illu-

sion, mais il me semble que le nom de madame de Staël est de ceux qui surnagent et qui peu à peu triomphent des années. Chateaubriand a pâli; *l'Allemagne* et les *Considérations* n'ont rien perdu de leur vérité. Si par le talent littéraire madame de Staël est au-dessous de l'auteur de *René*, si elle n'a ni le même feu, ni le même éclat, les idées qu'elle a défendues la mettent au-dessus de son grand rival. Ce sont ces idées qui porteront dans l'avenir la fille de Necker, et qui la maintiendront au premier rang parmi les écrivains du dix-neuvième siècle naissant. Ses défauts, ses faiblesses, toutes ces taches qui amusent la malignité du jour, sont depuis longtemps oubliés; il nous reste son esprit, son dévouement, ses services. La postérité, dit-on, aime à se faire des héros, et prête à ceux qu'elle adopte une beauté idéale. Non, la postérité est plus juste; mais elle voit ce qui échappe aux contemporains. Il y a dans les œuvres de génie un charme intérieur que la mort et le temps débarrassent des voiles qui le couvrent; c'est alors qu'une âme belle et grande rayonne dans toute sa lumière, et entoure d'une sainte auréole ces nobles et sereines figures que nous plaçons avec un pieux respect au Panthéon de l'histoire. C'est là que madame de Staël trouvera enfin la justice qui lui a manqué; c'est là que sur le piédestal de sa statue, nous écrirons comme devise le jugement qu'avec une sincérité parfaite la fille de Necker a porté d'elle-même, et que cinquante années n'ont fait que confirmer : « J'ai toujours été la même, vive et triste; j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. »

ÉDOUARD LABOULAYE.

---

DU

# TEMPOREL ET DU SPIRITUEL

## DANS L'INDE PRIMITIVE

---

Pour apprécier les faits qui vont être exposés, il faut savoir que le livre des hymnes, connu sous le nom de *Vêda*, n'est pas seulement la base de l'édifice religieux du brâhmanisme, mais qu'il nous offre aussi un tableau mouvant et vrai de la plus antique société indienne. Les familles âryennes étaient établies à cette époque dans les vallées de l'Indus et de ses affluents. Là, indépendantes les unes des autres et ne formant pas une nation, elles se groupaient autour de certains centres géographiques et se partageaient en tribus obéissant à des chefs féodaux. Le seul lien qui semble unir ces tribus entre elles est la communauté des idées religieuses, du culte et de la race. Ce fut de tels commencements que sortit plus tard la grande société brâhmanique, dont toute la puissance reposa sur la constitution des castes.

Si l'on veut comprendre par quelles transformations la société vêdique a passé pour atteindre à cet état définitif que les lois de Manu et les épopées nous dépeignent, il faut donc savoir à quel titre et dans quelles conditions les membres de la famille entraient dans le corps social au temps du Vêda. Cette question peut s'exprimer encore de cette manière : Les castes existaient-elles alors dans la société des Aryas? Et, si elles ne s'y rencontraient pas telles que nous le voyons dans la société brâhmanique, les hymnes ne nous en offrent-ils pas les rudiments, ne nous en expliquent-ils pas l'origine? Si cette dernière solution est la vraie, comme elle paraît l'être, nous devrons considérer la période des hymnes comme un âge de transition entre l'état primitif indiqué par la signification des noms de parenté, et l'état définitif dont les épopées sanscrites nous offrent l'image. Si d'autre part le Vêda, rapproché des traditions indiennes, nous donne l'explication positive de l'origine des castes et des causes qui les ont fait naître, une question subsidiaire s'ajoute d'elle-même à la précé-

dente : comment et dans quelles circonstances s'est opéré le classement des castes? On doit observer que cette dernière question est d'une nature absolument historique, et qu'elle porte sur l'antagonisme pour ainsi dire éternel des deux grands pouvoirs auxquels se soumettent les hommes; nous voulons parler du pouvoir spirituel représenté par les brâhmanes, et du pouvoir temporel qui était entre les mains des rois. Or, il est indubitable qu'à l'origine des peuples âryens la séparation des deux pouvoirs n'existait pas, non plus, sans doute, que les pouvoirs eux-mêmes; il est certain aussi que dans la société brâhmanique, ils étaient à la fois solidement établis et entièrement séparés. Il y a donc eu un moment où cette séparation s'est opérée, lorsque l'un et l'autre étaient parvenus à ce point de développement où ils pouvaient également prétendre à la prééminence.

Toutes ces questions, qui n'intéressent pas moins la théorie politique que l'histoire, ne peuvent être résolues pour les Aryas du Sud-Est que si l'on s'entend sur la valeur du mot *caste* et sur le sens que l'on doit lui donner quand il s'agit de l'Inde. Nous allons essayer de définir la caste, d'après les nombreuses données, toutes concordantes, que renferment les lois de Manu, les Épopées, les Purânas, et les divers écrits orthodoxes de la littérature brâhmanique.

Trois éléments constituent la caste, le partage des fonctions entre les hommes, leur transmission héréditaire et la hiérarchie. Par le partage des fonctions l'on doit entendre que chaque homme a sa fonction propre dans la société civile, politique et religieuse; que cette fonction lui est commune avec les autres hommes de sa caste; et qu'il ne doit pas empiéter sur les fonctions d'une nature différente remplies par des hommes d'une autre caste que la sienne. Ainsi le labour, le soin des troupeaux, le commerce, l'industrie, sont autant de fonctions qui appartiennent en propre à la caste des hommes du peuple; servir les autres est la fonction propre de la caste inférieure. La guerre et le gouvernement des États, la législation et la justice sont les attributions de la caste royale des guerriers. La prière publique et l'office divin appartiennent exclusivement à la caste sacerdotale. Dans un État où le laboureur et le marchand pourraient être chefs de guerre, il n'y aurait entre eux et le militaire aucune distinction de caste : c'est le fait que nous présente, plus que toute autre, l'histoire de la démocratie athénienne. De même, si un prince ou un chef d'armée pouvait, sans recourir au prêtre, offrir un sacrifice en son propre nom, il n'y aurait point pour lui de caste sacerdo-

tale, puisque en ce moment même il serait prêtre. Les épopées homériques nous offrent de ce fait plusieurs exemples. Mais si en aucun temps le négociant ou l'agriculteur ne peut se substituer au chef de guerre, ni ce dernier au prêtre officiant, ni en général une fonction à une autre, cette séparation est un des éléments constitutifs de la caste.

Le second n'est pas moins essentiel. L'hérédité des fonctions venant à manquer, la fonction quitte une famille pour entrer dans une autre; or, comme les pères ne meurent pas tous à la fois, mais que des vieillards continuent souvent leur fonction pendant de longues années, pendant que de jeunes hommes accomplissent aussi la leur, il en résulte que, si les fonctions ne se transmettent pas des pères aux fils, la caste n'atteint pas la famille, ni par conséquent la société, dont la famille est la forme fondamentale. C'est ce que nous voyons chez nous, où les castes n'existent pas, parce que les fonctions ne sont pas héréditaires; les fonctions y sont ouvertes à tous; les hommes de la dernière classe et de la plus basse naissance y peuvent remplir les fonctions sacerdotales et avoir en main le pouvoir spirituel qui est le premier et le plus redoutable des pouvoirs. Cet état de choses, qui n'est pas propre au christianisme, mais que le buddhisme avait inauguré plusieurs siècles avant notre ère, est le plus opposé qui se puisse concevoir au régime des castes. L'hérédité des fonctions suppose naturellement que le mariage est pratiqué par toutes les castes; et, si la société est fondée sur ce régime, il peut même se faire que cet état soit ordonné par la loi. Si une seule caste venait à s'y soustraire, ou la fonction périrait avec elle, ou bien elle serait remplie par des hommes des autres castes; et ce serait la plus grave atteinte portée au régime tout entier. Or les filles, en contractant mariage, adoptent naturellement la fonction de leurs époux et perdent la leur si elle est différente; dans ce cas elles passent d'une caste à une autre; c'est là un inconvénient dans une société dont le régime des castes est la base; mais il est beaucoup moindre que si les hommes étaient exposés à perdre la leur. L'hérédité des fonctions repose donc principalement sur les mâles, sinon exclusivement sur eux. Dans l'Inde brâhmanique la transmission des castes par les mâles avait une importance d'autant plus grande, que ni le pouvoir sacerdotal, ni le pouvoir temporel des xattriyas, n'était centralisé; les rois gouvernaient chacun leur petit royaume; les *mahârâjas* ou grands rois n'étaient que des sei-

gneurs suzerains; on ne cite dans toute l'histoire de cette contrée qu'un fort petit nombre de rois *akravarttin*, c'est-à-dire gouvernant l'Inde brâhmanique tout entière; encore leur pouvoir n'était-il qu'une sorte de suzeraineté. La perte de la caste, par le manque d'hérédité masculine, était pour leur famille la perte de la royauté. Quant aux prêtres, comme il n'y en avait pas un parmi eux qui eût quelque analogie avec le pape des chrétiens catholiques, leur autorité spirituelle était contenue dans un domaine fort étroit; s'ils manquaient de fils, le culte de famille périssait avec eux, et tous leurs ascendants, que ce culte rattachait les uns aux autres par une chaîne mystique, subissaient la même déchéance. On voit donc que plus une caste avait une fonction relevée et spirituelle, plus il était nécessaire qu'elle pratiquât le mariage, et que pour elle le mariage produisît des enfants mâles.

Quand nous avons nommé la hiérarchie parmi les éléments constitutifs des castes, nous n'entendions pas seulement par ce mot une simple subordination conventionnelle, comme celle qui règle les préséances dans les États de l'Europe; nous voulions dire, comme le mot *hiérarchie* l'indique, que cette subordination est fondée sur le droit divin. Cette idée n'est pas absolument propre aux pays de l'Orient; elle a cours aussi chez nous. Nous voyons, en effet, que le pouvoir spirituel des prêtres est regardé comme d'institution divine par toutes les personnes qui ont foi dans la divinité de Jésus-Christ et qui tiennent l'Évangile pour un livre révélé. Les premiers pontifes institués par Jésus transmirent leur pouvoir par l'œuvre mystique de l'ordination, et non par le fait naturel de la génération; si les fils des prêtres, pendant les premiers siècles de l'Église, eussent été nécessairement prêtres à leur tour par la seule vertu de leur naissance, il se fût probablement fondé une caste sacerdotale parmi les chrétiens, et plus tard, lorsque l'on institua le célibat des prêtres pour être un des fondements de l'Église catholique, on eût rencontré les mêmes obstacles que plusieurs siècles auparavant le buddhisme avait rencontrés dans les mêmes circonstances. Les Églises chrétiennes qui ont laissé aux prêtres le droit de se marier n'ont point pour cela fondé des castes, parce que chez les chrétiens la naissance ne confère aucun pouvoir spirituel, ce dernier se transmettant par le seul sacrement de l'Ordre. On voit dans quelle mesure la doctrine du droit divin est appliquée chez nous aux fonctions sacerdotales. Il n'en est pas de même du pouvoir monarchique dans certains États et, en France même, pour

plusieurs personnes encore attachées aux anciennes traditions de la légitimité. L'hérédité des fonctions royales, soit de mâle en mâle, soit simplement par ordre de primogéniture, est regardée comme la condition fondamentale de l'institution monarchique; il y a toutefois cette différence essentielle que, d'après le droit nouveau, c'est une constitution tout humaine, faite ou consentie par les citoyens, qui confère à un homme et à sa famille le pouvoir temporel avec l'hérédité, tandis que, d'après l'ancien droit, ce pouvoir et sa transmission étaient regardés comme une institution divine. Plusieurs princes démocratiques ont cru devoir ajouter à leur titre la consécration religieuse; mais la cérémonie du sacre n'a rien ajouté à leur autorité réelle ni rien changé au jugement que leurs sujets volontaires portent sur eux. La royauté ne constitue donc pas une caste dans la famille qui l'exerce; mais l'hérédité des fonctions y introduit l'un des éléments constitutifs de la caste; et dans les familles de rois légitimes, l'Europe nous offre véritablement des exemples de castes royales localisées en quelque sorte dans quelques descendances. — Supposez que cette doctrine du droit divin s'étende, non à quelques exceptions, mais à la société tout entière, qu'elle embrasse toutes les familles et toutes les fonctions, distribuées méthodiquement et transmises comme des héritages : voilà le régime des castes, tel que l'Inde brâhmanique l'a conçu, et tel qu'elle l'a exposé partout dans ses écrits.

Quatre castes fondamentales servent de base à la société brâhmanique : les *Brahmanes*, les *Xattriyas*, les *Væçyas* et les *Çûdras*. Un grand symbole fut conçu pour les représenter dans leur origine et dans leur hiérarchie; ce symbole a été reproduit dans tous les temps et dans tous les livres sanscrits; le buddhisme seul, qui tentait une révolution sociale dans la contrée, n'en tient aucun compte; on ne le cite que pour le combattre.

« Pour la propagation de la race humaine, Brahmâ, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, produisit le brahmane, le xattriya, le væçya et le çûdra... Pour la conservation de cette création tout entière, l'Être souverainement glorieux assigna des occupations différentes à ceux qu'il avait produits de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied. Il donna en partage aux brâhmanes l'étude et l'enseignement, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir. Il imposa pour devoirs aux xattriyas de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les Livres saints, et de ne pas

s'abandonner aux plaisirs des sens. Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les Livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions assignées au væçya. Mais le souverain Maître n'assigna aux çûdras qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans déprécier leur mérite. » (*Manu*. I, xxxi, 87.)

L'origine divine des castes, le droit divin qui assigne à chacune d'elles ses fonctions, est donc un objet de foi dans la civilisation brahmanique. Nous ne jugeons pas possible que cette croyance, à la fois religieuse et politique, se soit formée subitement et à la suite d'une convention même tacite ; car, outre que les hommes consentent difficilement à être déprimés, il n'est guère croyable qu'une institution de cette nature, si elle eût été arbitraire, se fût conservée jusqu'à nos jours, après les appels successifs que l'Inde a entendus, sans y répondre, du buddhisme et du christianisme. On ne devra donc pas s'étonner si l'on en retrouve déjà les éléments dans des hymnes composés antérieurement à la constitution définitive du brâhmanisme.

En effet, il est deux points que la lecture des hymnes peut établir, croyons-nous, de la manière la plus solide : premièrement, les castes ne sont point constituées régulièrement dans le Vêda; en second lieu, ce livre contient tous les éléments du système des castes, non encore entièrement coordonnés.

Si la séparation des fonctions est un des éléments essentiels des castes, on peut affirmer qu'il n'y a pas de castes dans le Vêda. En effet, l'on y voit souvent des hommes qui viennent de faire la guerre, offrir, comme pères de famille, le sacrifice aux dieux, non par l'intermédiaire d'un pontife sacré, mais directement, c'est-à-dire broyant et purifiant le sôma de leurs propres mains, composant l'hymne, allumant le feu d'Agni; on peut même dire que c'est là l'un des faits les plus ordinaires que nous présentent les hymnes. Inversement, l'on voit des hommes de famille sacerdotale prendre les armes et marcher au combat comme s'ils étaient des xattriyas. Tel est le fait dont se glorifient les descendants de *Kuça*, dans la dernière partie de la période védique : fait d'autant plus digne d'être signalé, que c'est un des hommes de cette famille qui semble avoir posé le premier la question de suprématie entre les xattriyas et les brâhmanes, ou du moins commencé la lutte de laquelle devait bientôt sortir le système brâhmanique. Les mariages entre seigneurs et prêtres non-seulement ne sont point interdits dans le Vêda, mais ne sont pas même

signalés comme une dérogation à l'usage commun des Aryas. Il y a sur ce point essentiel une égalité réelle entre ces deux classes de personnes; et cela se conçoit d'autant mieux, que les fonctions de l'une et de l'autre n'étaient pas encore incompatibles. On peut lire, à ce sujet, l'hymne 15, section IV, de *Çyâvâçwa ;* ce jeune poëte était fils d'*Artchanânas*, brâhmane attaché à la personne du roi *Rathavîti;* ce prince habitait au pied des montagnes d'où descend la Gômatî, affluent occidental de l'Indus. *Çyâvâçwa* vit dans un sacrifice la fille du xattriya *Rathavîti* et en devint amoureux. Il la demanda en mariage : c'est un des principaux sujets de cet hymne, où le poëte demande aux Maruts leur protection pour ses amours. On peut aussi distinguer dans les listes généalogiques données par les *Purânas*, un assez grand nombre de noms appartenant à des familles royales et qui sont évidemment ceux d'auteurs vêdiques dont nous possédons des hymnes.

Si l'on interroge le Vêda relativement aux autres fonctions, il répond que le sacerdoce ne leur est pas incompatible, qu'un homme de prière peut aussi bien labourer la terre ou faire paître les troupeaux que broyer le sôma ou allumer le feu divin. Toutefois, si l'on considère que la conquête faisait tomber entre les mains des Aryas un très-grand nombre de vaches et de chevaux, et de vastes domaines, on comprendra que le propriétaire de ces biens ne pouvait par ses seules forces les faire valoir, et qu'ainsi le concours d'autres hommes lui était indispensable. C'est ce que prouve l'hymne suivant du riche *Vâmadêva*.

A DIVERS DIEUX.

« Avec le Maître de la plaine pour ami, nous sommes sûrs de la victoire. Il donne à celui qui nous ressemble vache, cheval et délices de tout genre.

« O Maître de la plaine ! envoie-nous les eaux aussi douces que le miel, comme la vache nous cède son lait. Que les Maîtres de la pureté nous donnent les ondes non moins pures que le beurre qui tombe en flots de miel.

« Que les plantes, les cieux, les ondes, l'air soient pour nous aussi suaves que le miel. Que le Maître de la plaine ait pour nous la douceur du miel. Honorons-le avec innocence de cœur.

« Que le bonheur soit sur nos animaux, sur nos hommes, sur nos charrues. Que nos rênes flottent avec bonheur; qu'avec bonheur pique notre aiguillon.

« O *Çuna* et *Sîra !* aimez nos prières et versez sur elles ce lait que vous formez dans le ciel.

« Approche-toi, ô fortunée Sîtâ ! Nous t'honorons, pour que tu nous sois propice et fructueuse.

« Qu'Indra féconde Sîtâ; que *Pûshan* la décore. Que Sîtâ nous prodigue son lait pendant de longues années.

« Qu'avec bonheur les socs labourent pour nous la terre; qu'avec bonheur nos pasteurs conduisent les animaux. Qu'avec bonheur *Parjanya* répande sur nous son miel; qu'avec bonheur Çuna et Sîra nous arrosent de leur lait. » (S. III, VIII, 7.)

Dans cet hymne le Maître de la plaine paraît être *Vâyu*, ou bien *Agni; Çunasîra* est un nom d'Indra; *Sîtâ* personnifie le sillon du labour, *Pushan* le soleil, *Parjanya* la force fécondante de l'orage.

La nécessité où les Aryas furent conduits d'avoir des hommes à leur service et de se décharger sur eux d'une partie de leurs fonctions originelles, ne suffisait pas à elle seule pour faire du peuple une caste à part; nous voyons, en effet, la même chose exister chez toutes les nations modernes, qui pourtant ne sont pas soumises au régime des castes. Un homme du peuple n'est point exclu par le Vêda du droit d'offrir le sacrifice : du moins, il n'y a dans les hymnes aucun passage qui prouve l'existence d'une telle exclusion. L'on voit au contraire des poëtes composant l'hymne et remplissant toutes les fonctions sacrées sans que leur pauvreté y fasse obstacle; or, cette pauvreté entraînait comme conséquence que ces pères de famille, avec leur femme et leurs enfants, devaient se suffire à eux-mêmes et exécuter pour l'entretien de leur vie et de leur maison la plupart des ouvrages qui furent plus tard le lot des hommes du peuple.

Aucune hiérarchie n'est indiquée dans les hymnes entre les diverses classes des Aryas; nulle part il n'est dit que le brâhmane l'emporte sur le xattriya ou le xattriya sur le brâhmane. Enfin, il n'y a point de çûdras. Ce fait mérite une attention particulière : en effet, selon toute apparence, cette caste brâhmanique n'appartenait point à la race aryenne, mais se composait des anciens habitants de l'Inde que la conquête avait soumis aux Aryas. On en peut donc conclure que même à la fin de la période vêdique ces races étrangères n'étaient point encore subjuguées, et c'est ce que prouve la lecture des hymnes; et, de plus, que si des familles ou des peuplades de race jaune ou noire obéissaient déjà aux nouveaux conquérants, elles n'étaient point assez complétement incorporées à leur société pour y être classées et pour ainsi dire hiérarchisées. Or, le régime des castes brâhmaniques renferme positivement et à toutes les époques de la littérature sanscrite la caste des çudras.

C'est assez dire que le grand symbole brâhmanique cité plus haut

ne se rencontre point dans le Vêda. Il lui est tellement étranger et postérieur, que le nom même du dieu masculin Brahmâ ne s'y rencontre pas. Plusieurs poëtes ont déjà la notion de l'être existant par lui-même; mais Brahmâ n'est point son nom. La grande conception métaphysique des poëtes vêdiques porte le nom d'Agni, feu divin, essence mystique, qui, se dégageant peu à peu de sa forme matérielle, devint l'Être suprême et le principe universel de la vie et de la pensée. Si Brahmâ n'est point dans le Vêda, à plus forte raison le symbole des castes issues des quatre parties de Brahmâ ne saurait-il s'y trouver.

Nous ne pouvons cependant passer sous silence l'hymne 5, lect. iv, S. VIII, attribué à *Nârâyana*, personnage divin qui est *Vishnu*, et adressé à *Purusha* qui est le principe masculin suprême. Cet hymne est une sorte de Genèse, dans laquelle il est dit expressément que le brâhmane est la bouche de *Purusha*, la royauté ses bras, le vêçya ses cuisses, et que le çûdra est né de ses pieds. Mais les critiques s'accordent à considérer comme apocryphe cet hymne sans nom d'auteur; et M. Langlois fait observer avec raison qu'il renferme une métaphysique qui est plutôt celle des *Upanishads* que celle du Rig-Vêda. Nous croyons donc pouvoir le repousser en ce moment comme appartenant à une époque postérieure aux hymnes authentiques ; et il reste par conséquent établi que le Rig-Vêda ne fait pas mention des çûdras ou, en d'autres termes, que le régime brâhmanique n'est pas encore constitué.

D'un autre côté, il est incontestable que l'on distinguait déjà les brâhmanes, les xattriyas et le viç, c'est-à-dire le peuple. L'hymne de Kutsa, I, vii, 12, met en opposition les mots *brâhman* et *râjan;* Çyâvâçwa parle du prêtre et du père de famille réunis ; Vâmadêva fait la même distinction; ailleurs il parle du prêtre entouré du peuple et de ses chefs. Un très-grand nombre de passages dans divers auteurs distinguent le peuple, ou le roi, où le prêtre. Enfin il est un hymne très-curieux du même Çyâvâçwa, fils d'*Artchanânas* de la famille d'Atri, où les trois classes sont très-nettement désignées par leurs fonctions essentielles et par les mots d'où plus tard les castes ont tiré leurs noms. Dans cet hymne tout est soumis au nombre trois, les strophes avec leurs rhythmes, les refrains et les objets désignés. Or, voici ce qui est dit des trois classes :

« 16. Favorisez la piété (*brahma*), favorisez la prière.

« Tuez les Râxasas; guérissez nos maux. Partageant les plaisirs avec l'Aurore et le Soleil, ô Açwins! prenez le sôma de votre serviteur.

« 17. Favorisez la force (*xattra*), favorisez les héros.

« Tuez les Râxasas; guérissez nos maux. Partageant les plaisirs avec l'Aurore et le Soleil, ô Açwins! prenez le sôma de votre serviteur.

« 18. Favorisez les vaches; favorisez le peuple (*viç*).

« Tuez les Râxasas; guérissez nos maux. Partageant les plaisirs avec l'Aurore et le soleil, ô Açwins! prenez le sôma de votre serviteur. »

(Çyâvâçwa. VI.)

Nous devons donc rechercher dans le Vêda la condition où se trouvaient ces diverses classes de personnes dans la société âryenne, et déterminer les relations qu'elles avaient entre elles à la fin de la période des hymnes. En effet, comme l'établissement des castes a succédé presque immédiatement à cette période, nous pouvons espérer que les hymnes nous dévoileront au moins en partie les causes qui l'ont provoqué.

Le nom de *râja*, qui désigne les mêmes personnes que le mot *xattriya*, n'est point propre à la langue sanscrite, et n'a point été inventé durant la période védique. Car il se trouve chez plusieurs peuples occidentaux qui n'ont rien tiré du Vêda ni de l'Inde. Tel est le *rex* des Latins, et le *reiks* des anciens idiomes germaniques. Mais la langue sanscrite, par la haute signification de ses racines, nous montre dans le mot *râja* des personnages qui se distinguaient au milieu du peuple par l'éclat de leurs vêtements et en général par la splendeur dont ils étaient environnés. Cet éclat n'est pas cette lumière mystique que le feu sacré répandait sur les prêtres officiants et qui leur faisait donner le nom de *dêvas*. C'est celui que donne la richesse. En effet, outre que la langue sanscrite rapporte le mot *râja*, qui veut dire roi ou seigueur, à la racine *râj*, briller, le mot germanique *reiks*, qui signifie, également seigneur, se rapporte principalement à l'idée de richesse; et c'est même de lui qu'est dérivé le mot français *riche*. Le mot *rex* des Latins ne semble pas avoir exprimé cette idée; et le verbe *regere* n'a que le sens secondaire de régir[1]. Toutefois il se peut que primitivement *rex* signifiât un seigneur, et que le nom de Marcius Rex voulut simplement dire Marcius le riche. Quoi qu'il en soit, le Vêda nous montre dans la richesse l'origine de la *royauté* des xattriyas. En effet, dans ces temps anciens où la fortune

1. Il faut ajouter que le mot *rex* n'a peut-être rien de commun avec *regere*, dont le participe *rectus*, ainsi que le mot *regula*, se rapporte au sanscrit *riju*, droit, mot indépendant de *râj* et de *râja*.

d'un homme n'était point représentée par la quantité de monnaie dont il pouvait disposer, la richesse se confondait avec la splendeur des vêtements, de la maison, des serviteurs, des chevaux, des vaches, des voitures, des armes, en un mot de tous les objets dont l'éclat et la bonne tenue pouvaient caractériser un homme opulent.

C'est donc l'inégalité dans la distribution des richesses qui doit être considérée comme l'origine de la classe royale, laquelle fut plus tard la caste des xattriyas. La richesse, qui accroît les domaines et augmente le nombre des serviteurs, met entre les mains de ceux qui la possèdent une puissance d'action supérieure à celle des autres hommes. Et par là, il ne faut point entendre cette puissance mystique dont dispose le prêtre, quand il délie la jeune fille des chaînes de la virginité pour la remettre entre les mains d'un époux, ou quand il appelle la pluie qu'Indra et les Maruts distribuent, ou quand il chasse les maladies, ou quand il évoque les dieux et les amène jusque sur le Kuça dans l'assemblée des sacrificateurs. Le pouvoir royal de l'homme opulent est une force (*xattra*); en effet, dans la guerre le *râja* est le chef qui commande l'armée, ou une partie plus ou moins grande de l'armée, et qui fait, par l'autorité du commandement, mouvoir les hommes comme il le veut, au prix même de leur vie; s'il est vainqueur, le butin augmente sa richesse et son pouvoir. Dans la paix, l'étendue de ses domaines met sous sa direction les hommes qu'il emploie, et fait d'eux ses agents; il est la force qui les meut et qui leur fait exécuter pour lui une foule d'ouvrages qu'il ne pourrait exécuter lui-même. Telle est la puissance du xattriya des Hymnes.

L'héritage en fait un roi féodal. Car avec la richesse se transmet du père au fils le pouvoir et l'éclat qui l'environnent. Il a une armée (*sêna*) dont il dispose, un château fort sur la colline (*pura*, en grec πόλις, *burg* en allemand); de là, il domine sur ses possessions territoriales, et voit pour ainsi dire ce qui s'y passe; il est à la fois le protecteur (*nâtha*) et le maître de son peuple (*viçpatis*, δεσπότης). Sa souveraineté s'étendant sur des familles de plus en plus nombreuses à mesure que le besoin d'être défendues est ressenti par elles, le *râja* vêdique ne tarde pas à avoir une province, avec des peuples qui lui payent des redevances. Enfin ce système vraiment féodal se développant, le Vêda, dans un hymne de *Savya* (I, IV, 7), nous montre que les rois se subordonnaient quelquefois les uns aux autres, et que quelques-uns exerçaient des droits de suzeraineté sur leurs pairs; ils

portaient dès lors le titre de grand-roi, *mahârâja*. Si l'on réunissait divers passages des Hymnes, on pourrait avoir le portrait d'un roi vêdique. Ce roi terrible est monté sur un éléphant ou sur un char doré, l'aigrette au front ou la tiare sur la tête. Entouré d'un noble et brillant cortége de xattriyas, il resplendit au milieu d'eux par les pierreries dont il est paré, par son arc doré, son carquois et ses armes étincelantes. Ce riche et puissant seigneur commande à des fantassins et à des cavaliers; l'honneur le conduit; il est ferme dans la bataille et ne reçoit de blessures que par devant.

L'hérédité du pouvoir qui se transmet avec la richesse est un des éléments constitutifs de la caste des xattriyas, sous le régime brâhmanique; cet élément existe donc dans le Vêda; et l'on voit que la cause qui fit naître cette caste et l'établit au-dessus du peuple, fut un fait d'économie politique. Nous avons vu précédemment que le partage exclusif des fonctions, c'est-à-dire le privilége, n'était pas encore reconnu à cette époque, non plus que la subordination des xattriyas et des brâhmanes. Mais le droit divin s'appliquait déjà à l'autorité royale, et cela sous les mêmes formes où il a été pratiqué depuis par les monarchies féodales de l'Europe. Fut-ce par une convention tacite entre les prêtres et les rois, ou par l'effet d'une violence exercée par ces derniers sur le sacerdoce, ou enfin par une suite naturelle de faits et d'idées? Cette dernière supposition est, sans contredit, la plus vraisemblable. En effet, le pouvoir féodal des xattriyas n'était pas le produit d'une élection populaire; nulle part dans le Vêda il n'est parlé de rois élus par leurs sujets. Et en réalité, dans les conditions où se trouvait le pouvoir, étroitement uni à la richesse, comment le peuple héréditairement soumis à ses seigneurs et à leurs fils, eût-il pu donner ce qu'il n'avait pas lui-même? Le droit de nature qui fait succéder le fils à son père lui transmettait donc aussi le pouvoir. Or, le fait naturel se transformait aisément en une institution divine, chez un peuple dont la religion ne renfermait que des symboles où les lois de la nature étaient seules représentées. L'habitude de voir le pouvoir se perpétuer dans les mêmes familles devint donc une sorte de consécration, et quand une cérémonie religieuse s'accomplit pour la première fois sur un râja, elle ne fit que constater un fait antique et répondit en réalité à la croyance de tous. La tradition indienne fait remonter le premier sacre royal à *Ayu*, fils de *Purûravas*, fils d'*Ilâ*, fille de *Manu;* Manu, chef de la race humaine, était lui-même fils de *Vivaswat*,

qui est le soleil. Mais *Ilâ* est donnée comme épouse de *Budha*, fils de *Sôma* qui est la lune. *Ilâ* avait dix frères, parmi lesquels se trouve *Ixwâku*, dont les héros du *Ramâyana* furent les descendants. Or cette dynastie est également composée de rois sacrés. Le *Bhâgavata Purâna* rapporte que le fils de *Dishta*, l'un des frères d'*Ixwâku*, devint væçya; que la fille d'un autre, nommé *Çaryâti*, épousa le prêtre solitaire *Tchyavâna;* qu'un autre encore, nommé *Dhrishta*, fut le chef d'une famille brâhmanique, et que le dernier, *Kavi*, se fit anachorète. On voit que l'archéologie indienne contenue dans la *Purânas* ne partage point les fonctions entre les anciennes familles, et ne suppose pas que les castes existassent dans ces temps reculés. Si donc elle fait remonter très-haut l'usage du sacre pour certaines familles, c'est qu'en effet cette cérémonie s'y accomplissait dès la plus haute antiquité. La pièce de théâtre qui a pour titre *Vikramôrvaçî* et qui met en scène les amours d'*Urvaçî* et de *Purûravas*, expose aussi la naissance et le sacre d'*Ayu*, leur fils. La cérémonie s'accomplissait en grande pompe sur le théâtre; le public qui assistait à la représentation voyait l'onction royale, l'huile extraite de la sainte fiole par les mains du prêtre. Et ainsi se manifestait sous ses yeux l'alliance du pouvoir temporel des rois et du pouvoir mystique ou spirituel des brâhmanes.

Le Rig-Vêda ne nous permet pas de douter que le sacre était en usage au temps des Hymnes. On y trouve souvent des expressions comme celle-ci : « Agni, roi sacré » (Gôtama); « un prince royal sacré par Agni (Parâsara). » Deux hymnes nous ont été transmis comme ayant été composés expressément pour le sacre d'un roi; voici l'un des deux, qui semble en effet n'être autre chose que les paroles de la consécration prononcées par le prêtre :

« Je t'ai amené au milieu (de nous). Sois ferme : soutiens-toi sans trembler. Tout le peuple te désire. Que ta royauté ne chancelle pas.

« Crois en grandeur. Ne tombe point; sois comme une montagne inébranlable. Tiens-toi aussi ferme qu'Indra. Affermis ta royauté.

« Qu'Indra, par la vertu d'un ferme holocauste, le soutienne fermement. Que Sôma, que Brahmanaspati lui soient favorables.

« Le ciel est ferme; la terre est ferme; ces montagnes sont fermes; tout ce monde est ferme. Que le roi des familles soit ferme aussi.

« Que le royal Varuna, que le divin Vrihaspati, qu'Indra et Agni soient le ferme soutien de ta royauté.

« A un ferme holocauste nous joignons la ferme libation du sôma. Qu'Indra rende ton peuple fidèle à payer les redevances. »

Cette pièce montre plus clairement que toutes les analyses philologiques que la force était le caractère essentiel du pouvoir des xattriyas. Par les mots « je t'ai amené au milieu, » l'on doit entendre qu'il s'agit ici de l'enceinte sacrée; c'est ce que prouvent le troisième et le dernier verset, où l'on voit que la cérémonie royale était accompagnée du sacrifice aux dieux.

Le second hymne, attribué à *Abhivartta*, fils d'Angiras, nous présente la même cérémonie du sacre avec quelques détails de plus; mais, comme le premier, il ne contient que les paroles pour ainsi dire sacramentelles :

LE PRÊTRE. « Par la vertu de l'holocauste qui fait qu'Indra se tourne vers nous, ô Brahmanaspati! fais aussi que nous nous tournions du côté du trône.

(*Au roi.*) « O toi qui règnes sur nous! tourne-toi contre les ennemis qui nous attaquent. Tiens-toi ferme devant les combattants.

« Que le divin Savitri, que Sôma te soutiennent dans ta marche. Que tous les êtres se tournent vers toi à ton approche.

LE ROI. « O dêvas! j'offrirai l'holocauste qui a fait la grandeur et la puissance d'Indra. Que je devienne sans rival.

« Que je sois sans rival; que je triomphe de mes ennemis; que je règne sans conteste. Que je brille parmi tous les êtres et parmi mon peuple. »

Il ne manquait donc à la royauté, pour qu'elle fût une caste comme elle le devint plus tard, qu'une seule chose, le privilége, c'est-à-dire l'exclusion absolue de tout homme n'appartenant pas à une famille royale, héréditaire et sacrée. L'on sait que ce privilége ne tarda pas à être reconnu par les peuples et légalement constitué; mais on sait aussi qu'il y eut de temps en temps des conspirations et des usurpateurs. Tel fut ce fameux *Tchandragupta*, à la cour duquel résida comme ambassadeur Mégasthène.

Au-dessous du pouvoir royal des seigneurs était le peuple. La constitution brâhmanique, qui lui assigna pour fonction de droit divin le soin des troupeaux, l'industrie et le négoce, ne fit que constater un fait ancien que les hymnes du Vêda signalent fort souvent. Tandis, en effet, que le seigneur occupait dans sa forteresse la partie élevée du pays, le peuple était répandu dans la plaine, sur les terres en pente et dans les prairies. Là, ses principales occupations étaient de faire paître les immenses troupeaux de vaches des xattriyas, de conduire la charrue, de répandre l'orge dans les sillons, ou de rentrer les récoltes. On peut remarquer qu'il n'est presque jamais ques-

tion des brebis dans les Hymnes; non que cet animal fût d'un faible avantage pour les Aryas, puisqu'il leur fournissait les vêtements et les filtres de laine où se clarifiait le sôma; mais le mouton est un habitant des montagnes, et l'Arya recherchait les prairies et les coteaux. La brebis des Gandâras, qui semblent être les peuples du Kandahar, était célèbre par la finesse de sa laine, à laquelle une jeune épouse compare le fin duvet qui couvrait son propre corps, caractère distinctif de la race âryenne. Les métiers n'étaient point inconnus des viças; le fer, l'argent, l'or et des bois de différentes sortes sont les matières les plus souvent nommées dans les Hymnes; les coupes où l'on versait le sôma étaient de bois; à la fin de la période, il y en avait qui étaient d'or, ouvrages d'habiles fabricants; les roues des chars étaient à jantes et à rayons; elles avaient par conséquent un moyeu et un axe de fer. Les armes sont souvent citées pour leur éclat, ou pour la richesse de la matière dont elles étaient faites; ce n'est point le cuivre, mais le fer, qui est employé dans la plupart de ces fabrications, ce qui prouve un certain degré d'avancement dans l'art de préparer les métaux et de leur donner une forme. Du reste, les bracelets, les colliers d'or, les aigrettes d'or, la tiare ou couronne composée de matières précieuses, objets souvent nommés dans le Vêda, prouvent que le travail manuel avait acquis chez les Aryas une certaine perfection. Ils faisaient grand usage de navires, non-seulement pour se transporter eux-mêmes comme les sauvages dans leur pirogue, mais comme moyen de transport ordinaire pour leurs marchandises; les produits de l'agriculture, les objets fabriqués, les toiles, les tapis mêmes, étaient transportés par les rivières d'une contrée dans une autre au moyen de navires évidemment déjà grands et fabriqués de plusieurs pièces. Les marchands qui voulaient tenter la fortune et s'enrichir avaient pris pour rendez-vous le *Samudra*, c'est-à-dire le bassin principal de l'Indus (*Raskanwa*, I, IV, 2); là se faisaient les échanges; là s'accomplissait un mouvement continuel de passagers allant d'une rive à l'autre, et établissant des relations fréquentes entre les courtes et fraîches vallées de la rive droite et les grands pays de l'est où la race des Aryas s'avançait toujours par une sorte de déplacement non interrompu. L'usage déjà existant des pèlerinages aux lacs sacrés (*Tîrtha*) et la connaissance du chameau comme véhicule, permettaient aux Aryas de se reporter vers le nord et le nord-est dans les régions élevées, et vers les cols par lesquels ils pouvaient entretenir des relations avec les

peuples occidentaux. Je n'ai point trouvé dans le Vêda aucune mention de ces caravanes (*Sârda*) qui, dès ces temps reculés, parcouraient l'Asie, qui rendirent célèbres plusieurs de ses villes et qui sont si souvent signalées dans les écrits brâhmaniques. Il semble donc que le commerce des viças vêdiques était renfermé presque entièrement dans le bassin de l'Indus et de ses affluents, et ne s'avançait guère au delà de la *Saraswatî*. La partie inférieure du grand fleuve, du *Samudra*, n'est point signalée; le désert et la montagne sont les limites du commerce; et par là il faut entendre le grand désert de Marwar et les monts Himâlaya. Du reste, ce désert n'a point de nom, et il n'y a dans le Vêda aucun nom propre de montagne, si l'on excepte le *Munjavaṭ*, mot qui ne désigne peut-être pas un mont particulier. Les rivières et le Samudra sont les routes naturelles et les points de repère des populations âryennes, comme les vallées sont les domaines de ses seigneurs. — Y avait-il des villes au temps du Vêda? Aucune n'est nommée, et, bien que les Purânas en nomment plusieurs comme appartenant à des princes vêdiques, nous n'avons aucune raison de croire qu'il y eût autre chose alors que des villages. Le château sur la hauteur, le village sur la pente ou dans la plaine : tel semble être l'aspect général des établissements âryens. Le village était rempli par les *viças*, qui s'y livraient à leurs métiers divers; il y avait une fête où les jeux, les exercices du corps, les spectacles de marionnettes sur de petits théâtres de bois, les repas avec des convives invités, formaient des délassements usités par le peuple. Le seigneur distribuait des largesses à ses sujets fidèles à payer les redevances et à fournir les hommes exigés par la guerre. Il est un jeu que nous devons signaler ici comme ayant, dès cette époque, envahi la société âryenne, jeu qui passionna plus tard les xattriyas au point de causer dans l'Inde de véritables révolutions de palais; c'est le jeu de dés. Les peuples s'y livraient déjà avec une telle passion, qu'un poëte, *Kavasha*, crut devoir composer un hymne pour en marquer les funestes effets. Nous citons cette pièce, où l'on trouvera plusieurs traits de mœurs qui s'ajouteront à ceux que nous venons d'indiquer :

A VIBHADAKA.

« J'aime avec ivresse ces enfants du grand *Vibhâdaka*, qui s'agitent et tombent dans l'air et roulent sur le sol. Mon ivresse est pareille à celle que cause le sôma, né sur le Mujavat. Que *Vibhâdaka* toujours éveillé me protége!

« J'ai une femme qui n'a contre moi ni colère, ni mauvaise parole. Elle

est bonne pour mes amis comme pour son mari. Et voilà la femme dévouée que je laisse pour aller tenter la fortune!

« Cependant ma belle-mère me hait; ma femme me repousse. Le secours que me demande le pauvre est refusé. Car le sort d'un joueur est celui d'un vieux cheval de louage.

« D'autres consolent la femme de celui qui aime les coups d'un dé triomphant. Son père, sa mère, ses frères lui disent: « Nous ne le connais-« sons pas; emmenez-le enchaîné. »

« Quand je réfléchis, je cesse de vouloir être malheureux par ces dés. Mais en passant mes amis me poussent; les dés noirs en tombant ont fait entendre leur voix. Et je vais à l'endroit où ils sont, comme une femme perdue d'amour.

« Le joueur arrive au rendez-vous; le corps tout échauffé, il se dit: Je gagnerai. Les dés s'emparent de l'âme du joueur, qui leur livre tout son avoir.

« Les dés sont comme le conducteur de l'éléphant armé d'un croc avec lequel il le presse. Ils brûlent le joueur de désirs et de regrets, remportent des victoires, distribuent le butin, font le bonheur et le désespoir des jeunes gens, et pour les séduire se couvrent de miel.

« La troupe des cinquante-trois se livre à ses ébats; elle ressemble au juste et divin *Savitri*. Ils ne cèdent ni à la colère, ni à la menace; le roi lui-même s'abaisse devant eux.

« Roulant par terre, secoués dans l'air, ils sont privés de bras, et commandent à celui qui en a. Ce sont des charbons célestes qui tombent sur le sol et qui glacent et brûlent le cœur.

« L'épouse du joueur abandonnée s'afflige; sa mère ne sait ce qu'est devenu son fils. Lui-même, poursuivi par un créancier, tremble: la pensée du vol lui est venue; il ne rentre chez lui que la nuit.

« En revoyant sa femme, il songe que d'autres sont heureuses, que d'autres ménages sont fortunés. Mais dès le matin il attelle de nouveau le char de ses noirs coursiers, et, quand *Agni* s'éteint, il couche à terre comme un misérable *Vrishala*.

« Je salue avec respect celui qui est le roi et le chef de votre grande armée. Je ne dédaigne pas vos présents, et je vous tends les deux mains. Mais je vous dirai en toute vérité:

« O joueur, ne touche pas aux dés. Travaille plutôt à la terre, et jouis d'une fortune qui soit le fruit de ta sagesse. Je reste avec mes vaches, avec ma femme; j'ai ici quelque chose qui a pour garant le grand Savitri.

« O dés, soyez bons pour nous, et traitez-nous en amis. Ne venez pas avec un cœur impitoyable. Réservez votre colère pour nos ennemis. Qu'un autre que nous soit dans les chaînes de ces noirs combattants. »

(Kavasha, VII, VIII, 2.)

Le jeu, dont les pernicieux effets sont retracés dans cet hymne avec une si vive réalité, était une cause de plus qui favorisait l'inégale distribution des richesses et leurs déplacements dans la société

âryenne. Il résultait de ces causes réunies que la classe populaire renfermait des riches et des pauvres, et que la pratique de la charité et de l'aumône était devenue nécessaire. C'est ce que constatent deux hymnes spécialement destinés à faire l'éloge et à montrer les avantages de la bienfaisance; en voici quelques versets :

« Les dieux ne nous ont point condamnés à mourir de faim; car les hommes ont une ressource chez le riche. L'opulence de l'homme bienfaisant ne périra point. Le méchant ne trouve point d'amis.

« Quand le riche se fait une âme dure pour le pauvre qui demande à manger, pour l'indigent qui l'aborde, quand il garde tout pour lui, il ne trouve point d'ami...

« Que le riche soulage celui qui a besoin et qui trouve la route trop longue. La fortune tourne comme les roues d'un char, et visite tantôt l'un, tantôt l'autre.

« Je le dis en vérité : le mauvais riche possède une abondance stérile; cette abondance est sa mort. Il ne sait honorer ni Aryaman, ni Mitra. C'est un pécheur endurci qui mange tout.

« Mais le soc de la charrue, ouvrant sa voie féconde à travers les guérets, augmente l'aisance du bon riche. Le prêtre instruit est plus respectable que le prêtre ignorant. Le bienfaiteur généreux doit l'emporter sur l'égoïste...

« Les deux mains se resssemblent et ne font pas la même œuvre. Deux vaches qui ont été mères en même temps ne donnent pas le même lait. Deux frères jumeaux ne possèdent pas la même force. Deux hommes, quoique du même sang, ne sont pas également généreux. »

Attribué à un auteur imaginaire nommé *Bhixu* (mendiant), cet hymne montre à quel point était parvenue l'inégalité des richesses et que par conséquent les causes qui l'avaient produite agissaient déjà depuis longtemps. Il est à remarquer que la tradition présente ce *Bhixu* comme fils d'Angiras, c'est-à-dire de prêtre, puisque sous ce dernier nom les Indiens personnifiaient le plus souvent le sacerdoce. On pourrait donc croire, sur cette seule indication, que dès cette époque il existait des prêtres mendiants, sinon reconnus comme un ordre pieux, du moins se rencontrant individuellement dans la société des Aryas; c'est ce que le premier verset de l'hymne paraît confirmer.

Quoi qu'il en soit, la condition du sacerdoce à cette époque est un des sujets les plus importants à étudier de près dans le Vêda; car les faits nombreux fournis par les Hymnes nous donnent l'interprétation de l'un des plus grands événements de l'antique histoire de l'Inde, nous voulons dire de l'établissement définitif des castes.

Or il est difficile de ne pas admettre que pendant la période plus

ou moins longue qui a précédé les temps vêdiques et dans le temps des plus anciens des hymnes que nous possédons, la place des prêtres n'avait rien de fixe dans la société. En effet, on était prêtre, non par fonction, mais par circonstance. Le même homme qui se battait contre les Dasyus ou qui labourait ses terres, offrait comme père de famille le sacrifice aux dieux. Sans être xattriya, c'est-à-dire homme du pouvoir, il n'était cependant point brâhmane d'une façon permanente, ce nom ne lui étant donné que pendant le temps où il remplissait la fonction de prêtre; il pouvait donc être râja à la guerre ou dans son château s'il était riche, et brâhmane aux heures du jour où il officiait pour lui et les siens. Les traditions purâniques et les listes qui les accompagnent contiennent un grand nombre de noms d'hommes ayant eu ce double caractère. Mais à mesure que la distribution des richesses devint plus inégale et que les occupations se répartirent avec plus de fixité parmi les hommes, il se forma des familles d'artisans, de laboureurs ou de commerçants, comme il se formait des familles de xattriyas; et tandis que les premiers étaient tout entiers à leur travail et les autres aux exercices de la guerre ou au gouvernement de leurs provinces, on vit le sacerdoce se fixer aussi dans certaines familles. Le Vêda nous offre l'exemple de prêtres officiant pour le public composé du peuple et de ses seigneurs. De même que les rois rattachaient leur origine à d'antiques parents issus directement de Manu, ou remontaient même jusqu'à Vivaswat ou à Sôma, les grandes familles sacerdotales se groupèrent autour de certains noms plus ou moins sacrés, *Angiras, Atri*, *Bhrigu*, *Vasishtha* et plusieurs autres. Beaucoup aussi n'avaient point ces ascendants illustres et formaient une classe de personnes sans richesses et sans noblesse, que la dignité de leur ministère distinguait seule au milieu des viças.

La prépondérance des familles seigneuriales allait naturellement croissant. En effet, comme elles occupaient le sol en grande partie et que d'un autre côté elles commandaient les armées, leurs revenus territoriaux et leur part de butin l'emportaient toujours sur le lot des familles plébéiennes. Or, lorsque les rôles furent partagés de telle sorte que les prêtres fussent exclusivement occupés de leur ministère et n'eussent entre les mains aucune partie du xattha, c'est-à-dire du pouvoir militaire et politique, il arriva que leurs richesses ne s'augmentèrent plus ou même allèrent en diminuant. La disproportion entre la fortune du prêtre et celle du xattriya fut de plus en

plus forte, et força le premier à se mettre au service du second. Ce n'est point un tableau de fantaisie que nous traçons en ce moment; car il n'est pas besoin de lire un grand nombre d'hymnes pour se convaincre que la puissance des rois était en proportion de leur avoir, et que celui-ci s'accroissait continuellement par l'exploitation de leurs domaines et par la conquête; tandis que les hommes de prière, exclusivement occupés des cérémonies saintes, de la méditation et de l'enseignement, se voyaient par la force des choses soumis à la classe puissante des xattriyas. On vit donc, et le Vêda en cite un grand nombre, beaucoup de prêtres offrir le sacrifice pour le prince qui les gouvernait, et se faire leurs *purôhitas*, c'est-à-dire leurs chapelains. Dans cette condition ils étaient vraiment au service du prince et de sa famille. Ils composaient pour lui des hymnes, dont beaucoup sont entre nos mains; ils demandaient et obtenaient en son nom la protection des dieux; ce pouvoir mystique qu'ils mettaient à sa disposition relevait encore son prestige aux yeux des populations. Et le prince donnait en échange au prêtre les biens matériels qu'il possédait en abondance et dont le prêtre n'était pas aussi bien pourvu. Telle fut cette antique alliance des rois et des prêtres, décrite avec une sincérité et une naïveté qui nous étonnent dans un grand nombre d'hymnes : naïveté qui prouve après tout que cette alliance avait été l'œuvre du temps et de la force des choses, qu'elle était acceptée par tous et qu'elle n'était pas le produit d'une convention tacite formée pour l'asservissement des peuples. L'étude sans préjugé du Vêda réduit à rien, selon nous, les théories haineuses et les déclamations que nos jours ont entendues sur ce sujet. Voici quelques passages, pris en quelque sorte au hasard, qui montrent la condition des prêtres au milieu de la société féodale du Vêda.

### A l'Aurore.

« Ainsi que tu nous as déjà éveillés, ô brillante Aurore ! éveille-nous aujourd'hui pour nous combler de biens, à la voix du Vâyya Satyaçravas, ô illustre par ta naissance et célébrée pour tes coursiers...

« O fille du Ciel, riche en présents ! lève-toi pour nous aujourd'hui, toi qui t'es déjà levée à la voix du puissant Satyaçravas, ô illustre par ta naissance et célébrée pour tes coursiers.

« O riche et brillante ! ceux qui t'apportent l'offrande et qui te chantent dans leurs hymnes deviennent fameux, opulents et capables d'être bienfaisants, ô illustre par ta naissance et célébrée pour tes coursiers...

« Opulente Aurore, accorde une mâle abondance à ces nobles seigneurs

qui nous ont comblés de présents, ô illustre par ta naissance et célébrée pour tes coursiers.

« Opulente Aurore, donne la force et la prospérité à ces seigneurs qui nous ont distribué des vaches et des chevaux, ô illustre par ta naissance et célébrée pour tes coursiers.

« O fille du Ciel! fais-nous riches en troupeaux de vaches et apporte-nous ces biens avec les rayons purs et brillants du soleil, ô illustre par ta naissance et célébrée pour tes coursiers... » (Satyaçravas, fils d'Atri, IV, IV, 17.)

A Indra.

« Faible que je suis, je voudrais faire un brillant éloge du grand et robuste Indra, qui donne la force aux hommes, qui vient au milieu du peuple et, pour prix de ses louanges, au moment du combat, lui assure sa protection...

« Nous sommes à toi, Indra, nous et ces prêtres qui engendrent la force. Les chars arrivent. O toi dont la mort d'Ahi a prouvé la vigueur, qu'il en vienne un vers nous, beau comme *Bhaga*, puissant et chargé d'offrandes.

« Indra, en toi réside la force adorable, l'abondance. Immortel danseur, fais notre fortune et donne-nous une brillante opulence, pour que nous puissions célébrer les bienfaits d'un maître magnifique...

« Que ces coursiers ornés d'or que m'a donnés le généreux Trasadasyn, fils de Purukutsa, que les dix chevaux blancs du fils de *Girixita* me transportent à l'assemblée du sacrifice.

« J'ai aussi reçu de *Vidatha*, fils de *Mârutâçwa*, de forts et magnifiques chevaux, distingués par leur couleur rougeâtre. J'avais répondu à son appel; il m'a donné des milliers de parures; il a voulu que je fusse orné comme un seigneur.

« Qu'on attelle aussi à mon char les beaux et brillants chevaux de Dwanya, fils de Laxmana. Que les richesses viennent avec grandeur vers le *rishi Samvarana* comme les vaches viennent au pâturage. »

(Samyarana, fils de Prajâpati, IV, II, 1.)

Voilà donc un brâhmane avide de richesses et qui recevait de toutes mains. Voici une pièce qui semble être la réunion de deux hymnes en un seul, et où l'on trouve quelques détails de plus sur le même sujet.

A Agni.

« O Agni vêçwânara, un roi pieux, prudent et généreux, *Tryaruna* fils de *Trivrishna* m'a rendu riche; il m'a donné deux bœufs attelés à un char, avec dix mille vaches. Qu'il te souvienne de lui.

« Il m'a donné cent vingt vaches et deux chevaux de trait, traînant une charge précieuse. O Agni vêçwânara! pour prix de nos louanges et de nos offrandes, accorde à *Tryaruna* ta protection.

« O admirable Agni! Trasadasyn en te louant a pu obtenir ta faveur. Qu'il en soit de même de *Tryaruna* qui, d'une âme dévote, s'est uni aux prières et aux libations que moi, *Tuvijâta*, j'ai faites en ton honneur.

« — Moi, *Açwamédha*, voulant sacrifier, j'ai entendu quelqu'un me dire : « Allons ». Je viens avec mon hymne, je me présente avec mon offrande. Mais que celui-là me donne la richesse et les moyens d'exprimer mes pieuses pensées.

» Cent mâles taureaux m'ont été donnés, à moi *Açwamédha*, et accroissent ma fortune. Que la triple offrande soit aussi douce que la liqueur du sôma.

« O Indra et Agni ! vous qui avez cent trésors à votre disposition, donnez à *Açwamédha* une mâle vigueur et un large domaine. Qu'il soit comme le soleil immortel dans les cieux. » (IV, I, 19.)

L'œuvre sainte s'offrait donc à l'encan; à moins que le premier verset d'*Açwamêdha* ne soit une forme poétique pour faire savoir aux assistants que nul d'entre eux ne saurait égaler en largesses son bienfaiteur. Quoi qu'il en soit, pour qu'il ne reste aucun doute sur ce point, nous citerons encore l'hymne suivant :

A Agni.

« Que, dès le matin, des louanges soient données au bienfaisant Agni, hôte et ami des hommes, immortel qui chérit tous les holocaustes des mortels.

« Augmente la force de Dwita, qui te présente une pure offrande. O immortel ! ce chantre aime à t'honorer par ses diverses libations.

« J'invoque dans ma prière le dieu aux splendeurs immortelles en votre faveur, ô seigneurs. — Puisse leur char voler sans crainte, ô toi qui donnes les coursiers !

« Protége ceux qui accomplissent les œuvres variées du sacrifice, dont la bouche a le dépôt de l'hymne, qui dans ce sanctuaire étendent le gazon sacré et rassemblent les offrandes.

« Ces princes m'ont donné cinquante chevaux, et j'ai payé ce présent par mes hymnes. O immortel Agni ! accorde à ces maîtres généreux une large et brillante abondance, une grande et mâle famille. »

(Dwita, fils d'Atri, IV, I, 10.)

La vente est réelle, quoique le marché soit tacite et hors des règles ordinaires du négoce. Que le prêtre vive de l'autel, il n'y a en cela aucune anomalie, lorsque le prêtre remplit sa fonction sacrée pour le public; il conserve en effet son indépendance spirituelle dans toute sa plénitude. Mais les exemples modernes ne prouvent-ils pas surabondamment que la prière pour le roi peut devenir pour le prêtre une servitude, lors même que le prêtre ne tient du roi aucune partie de son avoir? Si l'on suppose que la classe des purôhitas soit devenue nombreuse à la fin de la période des Hymnes, on conçoit aussi qu'il a dû en résulter deux conséquences : premièrement, grâce à la protection spéciale et à la libéralité des princes, les purôhitas ont surpassé en autorité les simples prêtres et ont tenu la tête de

cette sorte de clergé; en second lieu, leur sujétion étant réelle, leur fonction s'est trouvée dégradée comme leur condition personnelle; ces dignitaires, pour ainsi dire, ont eu par le fait moins de dignité que les *rishis* ordinaires, parce qu'ils ont eu moins d'indépendance. Or le nombre des poëtes vêdiques ainsi subordonnés aux princes est considérable, surtout à la fin de la période. *Vâmadêva*, *Parasâra*, *Dôrghatamas*, *Kaxîvat*, *Agastya*, *Vasishtha* lui-même, et beaucoup d'autres, reçoivent des présents, payent en hymnes, et vont ainsi soumettre le pouvoir spirituel des dêvas au pouvoir temporel des râjas.

Mais c'est là une anomalie, un état transitoire et violent, dans une société qui tend à se constituer en castes et à se fonder sur une véritable hiérarchie. En effet, si Indra ou Agni sont la source du pouvoir royal des râjas légitimes et sacrés, ceux qui sur terre représentent Agni ou Indra, qui parlent au nom des dieux, qui lient et délient les hommes des chaînes où leur fonction et leur état naturel les retiennent, ceux enfin qui font les rois sacrés, occupent naturellement un rang supérieur à ces rois. Ajoutez que le brâhmane est l'homme de la prière et l'auteur de l'hymne; il en est donc aussi l'interprète. A lui par conséquent appartient l'enseignement moral et religieux; les âmes lui appartiennent pour ainsi dire, sinon les corps; c'est lui qui imprime aux idées leur direction, qui règle les mouvements des cœurs, les retient ou les pousse, et qui peut, par la seule vertu de son enseignement, que la foi autorise, les précipiter où il lui plaît. Que peut le râja? En paix, imposer aux hommes des redevances, les forcer à les lui servir, juger leurs procès et les condamner même à la mort; qu'est cela pour des hommes de foi? En guerre, les mener à sa suite contre des ennemis qui sont parfois les siens, mais non les leurs, et les obliger par le serment ou par la terreur à livrer pour lui leur vie. Ce sont là des actes de puissance, mais qui n'atteignent que les corps. Le pouvoir mystique, qui s'exprime par le symbole de la foi religieuse et qui se personnifie dans le prêtre, atteint l'homme dans le fond le plus intime de sa conscience. Il est donc en fait le premier. — Que le prêtre, et, dans une religion centralisée, le souverain pontife lui-même, soit pauvre comme le *Vasishtha* des Hymnes, cela n'atteint aucunement son pouvoir spirituel, comme le prouve la lutte de ce même *Vasishtha* avec le riche Viçwâmitra qui fut vaincu, Râmâyana I; mais à une condition : c'est que le prêtre fasse acte de pauvreté, comme les

*Bhixus* du buddhisme, d'autant plus puissants qu'ils ne possédaient rien; ou que, s'il a cette richesse qui constitue le pouvoir temporel presque à elle seule, il la tienne du peuple des croyants et non d'un certain prince, quel qu'il soit. La subordination, disons mieux, la soumission des brâhmanes vêdiques aux râjas venait uniquement, comme on le voit, de l'avidité des prêtres qui couraient à la richesse et ne la pouvaient recevoir que de leurs seigneurs. Lorsque le Buddha voulut séculariser le sacerdoce et lui donner l'indépendance absolue dont il jouit encore en Orient dans plusieurs de ses églises, il renonça d'abord aux biens de ce monde et fit de la pauvreté une obligation rigoureuse. Mais à la fin de la période vêdique, on voit cette même question, non encore mûrie pour ainsi dire, se présenter sous un tout autre aspect. En effet, l'indépendance du sacerdoce, dans le régime des castes qui tendait à s'établir, ne pouvait exister que si le pouvoir spirituel des prêtres venait à être reconnu comme supérieur à tous les autres; et cette reconnaissance ne pouvait avoir lieu que si un jour ce pouvoir se trouvait réuni avec le pouvoir temporel entre les mains d'un même homme possédant d'ailleurs une noblesse héréditaire solidement établie et universellement reconnue. On conçoit en effet que, chez un peuple jeune encore et plein de foi, l'autorité du sacerdoce devait avoir un prestige supérieur au pouvoir féodal lui-même, lequel ne s'exerçait que dans un rayon territorial très-court, tandis qu'un prêtre d'antique famille sacerdotale, parlant au nom de la religion commune, pouvait exercer son empire sur le peuple âryen tout entier.

Il faut lire, dans le Râmâyaṇa et ailleurs, la lutte de *Vasishtha* représentant le pur sacerdoce, pauvre et obséquieux, mais non subjugé, et du riche *Viçwâmitra* non encore parvenu à la dignité de brâhmane; et il faut voir par quels moyens et par quels efforts prolongés ce puissant seigneur sut y parvenir. Lorsque l'on compare ces faits, tels que la tradition épique les a conservés, avec les hymnes de Vasishtha et avec ceux de Viçwâmitra et de sa famille, qui sont très-nombreux et qui sont aussi les plus authentiques de tout le Vêda, un grand jour est répandu sur cette lutte qui devient dès lors un véritable point d'histoire et des plus instructifs pour nous. En effet la lutte des deux *rishis*, racontée avec une exagération symbolique dans les Épopées, se trouve aussi dans ces hymnes, sombre et parfois farouche, exprimée avec cette violence contenue et par ces allusions mystérieuses, les seules que l'hymne pieux puisse com-

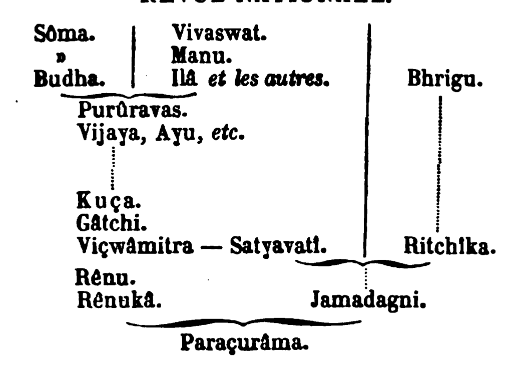
porter. Viçwâmitra, devenu brâhmane, acquit, comme on le sait, par la supériorité de son génie et l'énergie de ses austérités, une grande autorité dans le sacerdoce âryen. Le grand nombre et la beauté de ses hymnes lui donnent une place à part dans le Vêda; un d'eux acquit même la réputation singulière d'effacer les fautes et de purifier les âmes; c'est celui qui renferme la belle prière nommée *Savitrî*, signalée dans les lois de Manu. Mais Viçwâmitra mourut avant que les castes fussent organisées; ce rôle était réservé à sa famille; lui-même avait toutefois donné dans sa personne l'exemple d'un râja devenu brâhmane et mettant le pouvoir sacerdotal au-dessus de l'autorité du seigneur.

Viçwâmitra était fils de *Gâdhi*, petit-fils de *Kuça* qui donna son nom à la famille des *Kuçikas*. Kuça descendait en ligne directe de *Purûravas*, par *Vijaya*, frère d'*Ayu* en qui le plus antique sacre royal avait été accompli, selon la tradition. Roi lui-même et père de rois, *Purûravas* était fils d'*Ilâ* fille de *Manu*, et de *Rudha* fils de *Sôma* qui est le régent de la Lune. Par Manu cette famille se rattachait à *Vivaswat* qui est le régent du Soleil. Ainsi, par toutes ses origines, Viçwâmitra était le descendant et l'héritier légitime de l'une des plus grandes familles royales des Aryas.

Viçwâmitra avait une sœur nommée *Satyavatî* qui épousa le brâhmane *Ritchîka*. Celui-ci descendait de *Bhrigu*, l'un des antiques instituteurs du sacrifice, et représentait par conséquent la puissance sacerdotale dans l'une des plus anciennes familles de *rishis :* on sait que plus tard ce fut sous le nom de *Bhrigu* que furent édictées les lois de Manu, code brâhmanique par excellence.

*Ritchîka* et *Satyavatî* eurent un fils nommé *Jamadagni*, poëte vêdique qui épousa *Rênukâ*, fille de *Rênu*, autre poëte vêdique, fils de Viçwâmitra. Jamadagni et Rênukâ eurent un fils nommé *Râma*, célèbre dans l'Orient indien sous le nom de *Paraçu-Râma* qui veut dire Râma à la hache, par opposition avec un descendant royal d'*Ixwâku* frère d'*Ilâ*, nommé *Râma-tchandra*, venu beaucoup plus tard et qui est le héros du Râmâyana.

Voici le tableau qui représente les ancêtres de *Paraçu-Râma :*




Il est évident, par cette simple généalogie, que les *Purânas* et les Épopées nous donnent, et que le Vêda ne contredit pas, que Paraçu-Râma réunissait en sa personne le pouvoir sacerdotal, tout spirituel alors mais opprimé, et le pouvoir d'action des xattryas. Car en ses veines coulait le sang des *Purûravas* et celui de *Bhrigu*. Or Paraçu-Râma n'est pas dans le Vêda; mais son père y est encore et son bisaïeul y occupe la première place. Depuis Viçâwmitra, la famille de Kuça était devenue sacerdotale sans perdre son autorité temporelle; car, outre la noblesse de son origine, le Vêda nous montre qu'elle possédait de grands biens, et comme dit *Vasistha*, « des trésors auxquels rien ne résistait. Lorsque commença la lutte des rois et des prêtres, que rendait imminente l'orgueil des uns et l'avilissement des autres, le fils de Jamadagni, tout fils de rois qu'il était, n'en fut pas moins naturellement conduit à faire prévaloir dans sa propre personne le spirituel sur le temporel et à remettre au second rang les xattryas que leurs richesses et leur force avaient élevés au premier.

Nous appelons l'attention des lecteurs sur ce grand fait, jusqu'ici peu compris ou peu élucidé, de l'histoire indienne. Si les États modernes de l'Europe renfermaient plus d'éléments de caste que nous n'en avons signalé ci-dessus, et si la liberté octroyée à l'Église l'obligeait à choisir ses papes, non dans un seul pays, mais dans toute la catholicité, il pourrait arriver que le même homme fût à la fois le successeur de Pierre et le descendant de quelque famille de rois légitimes. Si les peuples avaient en ce moment la foi que les Aryas avaient dans Agni, au temps des fils de Viçwâmitra, l'Europe courrait l'un des plus grands dangers qu'elle ait eu à traverser. Car nul doute que le plus grand nombre de prêtres ne fît acte d'adhésion au souverain pontife qu'il aurait élu, et que beaucoup de fidèles ne

suivissent leurs prêtres. Le péril serait beaucoup plus grave encore si le mariage des prêtres, que quelques personnes demandent, venait à constituer à côté de la noblesse légitimiste de l'Europe une sorte de caste sacerdotale..

Au moment où les anciens ordres âryens allaient se transformer en castes, une lutte présentée comme accidentelle par la tradition indienne les précipita violemment vers cette solution. Voici comment le *Bâgavata-purâna* raconte ce grand événement, qui mit fin à la période vêdique, constitua les castes dans leur hiérarchie, et marqua le commencement de la grande ère brâhmanique :

« Le plus jeune des fils (de *Jamadagni*) fut célèbre sous le nom de *Râma* (Paraçurâma)... C'est lui qui détruisit la race corrompue des xattriyas, qui pesait sur la terre, race ennemie des brâhmanes, et enveloppée par la passion et les ténèbres ; et cependant, il n'en avait reçu qu'un faible outrage... *Arjuna*, chef des xattriyas et souverain des *Hœhayas*, ayant honoré, en lui offrant un culte, *Datta*, qui était une portion de *Nârâyana*, en reçut pour récompense mille bras, la faculté d'être invincible devant ses ennemis,... la beauté, l'éclat, la vigueur, la gloire, la force ; irrésistible dans sa marche, il parcourait les mondes, semblable au vent... Un jour qu'il parcourait en chassant une épaisse forêt, il entra par hasard dans la partie du bois où se trouvait l'ermitage de *Jamadagni*. La vache qui donne le beurre de l'offrande fournit à l'ascète solitaire le moyen de rendre les devoirs de l'hospitalité au roi, ainsi qu'aux ministres, à l'armée et aux bêtes de somme qui le suivaient. A la vue de cette précieuse vache, qui surpassait ce que pouvait sa propre puissance, le roi, avec ses *Hœhayas* ne se trouva pas satisfait, parce qu'il désirait posséder la vache du sacrifice (le brâhmane la lui ayant refusée). Le roi, dans son orgueil, ordonna à ses hommes de la saisir, et ceux-ci emmenèrent de force la vache qui se lamentait avec son veau. Quand le roi fut parti, Râma revint à l'ermitage ; et en apprenant l'acte de violence qu'avait commis *Arjuna*, il fut transporté de colère comme un serpent qu'on aurait blessé. Prenant sa hache terrible, son bouclier, son arc et son carquois, le héros irrité se mit à la poursuite du roi, semblable à un lion qui s'élancerait sur la trace d'un éléphant. Le roi rentrait dans sa capitale quand il vit le fils du *Bhrigus* accourant de toute sa force, armé de son arc, de ses flèches et de sa hache, vêtu d'une peau d'antilope noire, et les cheveux tombant en mèches brillantes comme les rayons du soleil. Il lança contre lui dix-sept armées

formidables composées d'éléphants, de chars, de cavaliers et de fantassins armés de massues, de glaives, de flèches, de cimeterres, de projectiles enflammés et de lances. Seul, le bienheureux Râma les détruisit toutes. De quelque côté que le héros, rapide comme le vent et la pensée, frappât avec sa hache sur l'armée ennemie, les guerriers avec les écuyers et les chevaux tombaient à terre, le cou, les bras et les cuisses coupés. En voyant couchée sur le champ de bataille, dans la fange formée par des flots de sang, son armée, où les corps, les armures, les arcs et les étendards étaient brisés sous les coups de la hache et des flèches de Râma, le roi des Hœhayas s'avança plein de fureur; ses bras ajustèrent à la fois sur cinq cents arcs autant de flèches dirigées contre Râma; le plus habile des archers brisa tous ces arcs au même instant avec les flèches de son arc unique. Arrachant de ses mains des arbres solides pour s'en faire une arme, le roi courut de nouveau impétueusement au combat; aussitôt, d'un coup de sa hache au tranchant aigu, Râma lui abattit violemment les bras, comme s'il eût coupé en deux un serpent. Puis le héros lui trancha la tête, cette tête qui ressemblait au sommet d'une montagne; leur père mort, ses dix mille fils s'enfuirent de crainte. Ayant ramené à l'ermitage la vache avec son veau, le héros, vainqueur de ses ennemis, rendit à son père l'animal qui était agité d'un trouble extrême.

« Râma fit à son père et à ses frères le récit de l'exploit qu'il venait d'accomplir; Jamadagni, l'ayant entendu, lui parla en ces termes : « Râma, ô puissant Râma, tu as commis une faute en tuant sans « raison un roi, un dieu parmi les hommes, qui réunit en sa per- « sonne tous les dieux. Nous sommes en effet des brâhmanes, ô mon « fils, et c'est à la patience que nous devons d'être honorés, la « patience, qui a placé sur le trône du Très-Haut le dieu précep- « teur du monde. C'est par la patience que la fortune de Brahmâ « brille comme la splendeur du soleil; le bienheureux Hari, qui est « le Seigneur, est bien vite satisfait des hommes doués de patience. « Le meurtre d'un roi, qui a reçu la consécration royale, est plus grave « que celui d'un brâhmane; aussi dois-tu te laver de cette faute... « en faisant un pèlerinage aux étangs sacrés. » Instruit par son père, Râma répondit qu'il suivrait ses conseils; et après avoir, pendant une année entière, visité les étangs sacrés, il revint à l'ermitage.

« Cependant les fils d'Arjuna, pensant toujours à la mort de leur père, ne pouvaient trouver un seul moment de joie. Un jour que Râma avait quitté l'ermitage avec ses frères pour se rendre dans la

forêt, ils saisirent l'instant de son absence, et accoururent avec le désir de satisfaire leur haine. Voyant Jamadagni assis dans l'enceinte du feu et l'esprit absorbé dans la contemplation..., ces hommes aux intentions cruelles lui donnèrent la mort..., puis ils coupèrent la tête du sage, et entraînèrent violemment sa femme avec eux. La vertueuse Rênukâ, égarée par le chagrin et par la douleur, se frappant de ses propres mains, s'écriait : Râma ! Râma ! viens, mon cher fils ! Râma ayant entendu de loin ce cri lamentable, revint en toute hâte à l'ermitage, et vit son père égorgé. Transporté hors de lui par la violence de la douleur et de la colère : Ah ! père vertueux, s'écria-t-il..., tu nous as donc quittés pour monter au ciel. Après s'être ainsi lamenté, il laissa entre les mains de ses frères le corps de son père, et lui-même ayant pris sa hache ne pensa plus qu'à détruire la race des xattriyas. S'étant rendu à *Mahishmatî*, cette cité que les meurtriers d'un brâhmane avaient privée de son éclat, il éleva au milieu de la ville une grande montagne des têtes de ses habitants. De leur sang il forma un fleuve redoutable, fait pour inspirer la terreur à ceux qui n'étaient pas amis des brâhmanes... Ayant ensuite rapproché la tête de son père du cadavre qu'il déposa sur le tapis sacré, il honora par des sacrifices l'Esprit divin. A l'officiant *Hôtri* il donna la partie orientale de la terre, au *Brahman* la méridionale, à l'*Adhwaryn* l'occidentale, et à l'*Udgâtri* la partie du nord. Aux autres officiants il donna les points intermédiaires, à *Kaçyapa* le centre, au surveillant du sacrifice l'*Aryâvarta*, et aux assistants ce qui restait encore après ces distributions.

« Se lavant ensuite de toutes ses souillures par le bain qui termine la célébration du sacrifice, Râma resplendit au milieu de la *Saraswatî*, fleuve de Brahmâ, comme le soleil que n'obscurcirait aucun nuage... Il réside aujourd'hui même dans la montagne de Mahêndra, où, entièrement calmé, il a déposé l'instrument de sa vengeance, pendant que ses actions sont l'objet des chants des *Siddhas*, des *Gandharvas* et des *Thâranas*.

« C'est ainsi que... le Seigneur, âme de l'univers, s'étant incarné dans la famille des *Bhrigus*, détruisit à plusieurs reprises les guerriers, qui étaient devenus un lourd fardeau pour la terre. »

Le fantôme immense du fils de Jamadagni plane en quelque sorte sur toute l'antique période brâhmanique. Pareille au Briarée d'Homère, elle imprime par sa seule présence une terreur singulière dans l'âme du plus brave xattriyas. Longtemps après lui, *Vishnu* s'in-

carna de nouveau, et pour la 9e fois sous la forme du second *Râma*, fils de *Daçaratha;* ce prince n'avait en lui aucun caractère sacerdotal, plusieurs de ses ancêtres sont nommés dans le Vêda comme des xattriyas généreux et protecteurs des Brâhmanes; on peut citer, par exemple, *Purukutsa* et *Trasadasyn*, dont les noms ont été signalés ci-dessus. Râma, par une longue suite de princes, énumérée dans le *Bhâgavata-Purâna*, descendait d'*Ixwâku* frère d'*Ilâ*, et fils de *Manu*. C'était donc une famille de purs xattriyas. D'après la tradition, Râma, conquérant du Sud et propagateur de la puissance âryenne, posa de nouveau la question de prééminence entre les brâhmanes et les râjas, et la résolut à l'avantage de ces derniers, laissant aux prêtres la puissance de gouverner les âmes en matière religieuse, et affermissant entre les mains des rois le pouvoir politique et civil qui, dès lors, n'en sortit plus. Voici en quels termes est racontée, sous la forme mystique et symbolique d'une entrevue des deux Râma, cette dernière et suprême lutte des deux pouvoirs, inaugurée par les derniers chantres vêdiques :

« Le roi d'*Ayôddhyâ* (l'onde), faisant marcher devant lui *Vasishtha* et les autres maîtres spirituels, se mit en route avec ses fils magnanimes. Pendant qu'il cheminait vers la ville, suivi de son cortége, des oiseaux de mauvais augure traversèrent les airs d'un vol sinistre; mais en même temps des bêtes sauvages, contredisant ce présage funeste, se présentèrent à leur droite. A la vue de ces prodiges, le roi, hors de lui-même, interrogea *Vasishtha :* Pourquoi ces oiseaux de mauvais augure, et ces bêtes à notre droite? Pourquoi, ô maître, mon cœur sans raison tremble-t-il? Interrogé de la sorte, le sage répondit au roi *Daçaratha :* Écoute les suites de ces présages; les oiseaux annoncent un terrible danger qui nous menace; et les bêtes, qui courent paisiblement à notre droite, indiquent que tu triompheras du péril. Tandis qu'ils conversaient de la sorte, il s'éleva un grand vent de tempête, qui faisait voler dans l'air des fragments de rochers, et semblait ébranler la terre; tous les horizons se couvrirent de ténèbres; le soleil ne brilla plus, et le monde entier fut enveloppé de poussière comme d'un nuage de cendre. Tous les guerriers furent épouvantés, *Vasishtha* s'enfuit avec les autres sages et les fils de *Ragu*. Quand la poussière se fut calmée, les guerriers se retournèrent, et virent s'avancer le fils de Jamadagni, les cheveux noués ensemble, invincible comme le grand Indra, pareil au dieu de la Mort, lançant des éclairs comme un feu ardent, insupportable aux regards,

portant sur son épaule une hache et un arc, et brandissant un javelot horrible, épouvantable. Quand ils virent debout devant eux Râma fils de Jamadagni, embrasé de colère, et tel qu'un feu enveloppé de fumée, les brâhmanes et *Vasishtha* leur chef murmuraient de mystiques prières pour apaiser son courroux, et ils se disaient entre eux : « Irrité du meurtre de son père, ce puissant Râma vient peut-être exterminer encore toute la race des guerriers. Pourtant sa fureur était calmée. Après avoir déjà fait d'eux un horrible massacre, il va peut-être de nouveau détruire les xattriyas. »

Puis ils lui rendirent hommage. Alors le fils de Jamadagni parla ainsi au fils de *Daçaratha :*

« Vaillant Râma, on dit que ta valeur est merveilleuse; je l'ai compris d'après l'arc que tu as déjà brisé. J'ai appris cet exploit, et je suis venu ici, apportant avec moi mon grand arc; c'est avec cet arc que j'ai conquis la terre. Tends-le à ton tour; mets-y cette flèche, et lance-la, fils de *Raghu.* Allons, prends cette arme que je te présente; si tu es assez fort pour le plier, je t'offrirai un combat singulier qui honorera ta vaillance... Ces deux arcs divins, Râma, sont célèbres dans les trois mondes; ils sont solides, difficiles à courber pour une main débile. L'un d'eux, celui que tu as brisé, avait été donné par les dieux à Çiva; celui-ci fut donné par eux à *Vishnu;* il est égal à l'autre pour la force et la matière, la grandeur et la forme... Vishnu l'a remis entre les mains du fils de *Bhrigu*, *Ritchîka.* Le glorieux *Ritchîka* l'a transmis à son fils Jamadagni, qui fut mon père. Plein de mauvais desseins, *Arjuna* donna la mort à mon père, qui avait déposé les armes et vivait au désert loin de tous les désirs. Courroucé par sa mort, j'ai plusieurs fois avec cet arc exterminé les xattriyas. Avec lui, j'ai vaincu la terre, je l'ai conquise et donnée à Kaçyapa. Moi-même ensuite, j'ai quitté mes armes, et je suis allé sur le Mêru, me livrer à de saintes austérités... En apprenant que tu venais de briser l'arc de Çiva, je suis venu ici pour te voir. Conforme-toi donc à tes devoirs militaires; prends, ô Râma, cet arc de *Vishnu;* tends-le et mets-y cette flèche; si tu es capable de le bander, je t'accorderai ensuite la bataille. »

Râma lui répondit :

« On m'a raconté tes actions horribles; je ne te reproche pas ce que tu as fait pour venger ton père. Mais tu avais auparavant détruit des guerriers pleins de force et de vaillance; ne sois pas trop fier de cet acte cruel. Donne donc cet arc divin, et regarde ma force et ma

puissance. Sois témoin aujourd'hui que la race des xattriyas conserve encore quelque pouvoir. » Là-dessus, avec un léger sourire, Râma prit l'arc divin des mains du fils de Jamadagni; prenant aussi la flèche et l'encochant, il tendit avec une extrême promptitude le grand arc du dieu *Vishnu*. Et le tenant dans ses mains, il ajouta ces mots : « Tu es brâhmane; pour cela même et par égard pour Viçwâmitra (ton oncle et mon maître) je te dois le respect; je ne lancerai donc pas contre toi cette flèche meurtrière; mais je couperai devant toi cette voie supérieure que tu poursuis par tes austérités; et par la vertu de cette flèche, je t'exclurai des saintes demeures. Car ce trait divin de *Vishnu*, qui brise la force et l'orgueil d'autrui, ne saurait être par moi décoché en vain. » Aussitôt, rapide comme la pensée, Brahmâ et les dieux vinrent pour contempler le fils de *Daçaratha*, armé de l'arc tout-puissant. »

Le fils de Jamadagni, les mains jointes, lui dit alors :

« Quand je donnai la terre à *Kaçyapa*, il me dit : « Tu ne dois plus avoir ton siége dans les limites de mon empire. » Depuis lors, en effet, je n'habite plus en aucun lieu de cette terre, et je suis résolu à tenir ma promesse. Veuille donc, ô Xattriya, ne pas couper pour moi la voie céleste; exclus-moi seulement du séjour de la pureté suprême. Je reconnais que tu es l'Immortel, l'éternel meurtrier de *Madhu*. Salut à toi! Pardonne!... Je n'ai point de honte, seigneur des trois mondes, d'avoir été contraint à courber mon front devant toi. »

Alors le fils de *Daçaratha* lança la flèche vers la demeure élevée du fils de Jamadagni, et dès ce moment celui-ci demeura banni du séjour suprême. Quand la flèche fut partie, les dieux, s'élevant dans les airs sur leurs chars glorieux, célébrèrent le fils de *Raghu;* tous les horizons et les cieux s'éclaircirent, et Paraçu Ramâ s'en retourna dans son ermitage.

ÉMILE BURNOUF.

---

# LA MISÈRE
# AU TEMPS DE LA FRONDE

**Par M. Alphonse Feillet. — Paris, Didier.**

---

Saint-Simon est sans doute un admirable peintre de portraits; c'est notre Van Dyck à nous. Mais je le trouve plus étonnant encore dans ces traits involontaires qui lui échappent et qui restent pour l'instruction de notre siècle et des siècles à venir. Je trouve, en un mot, ses Mémoires moins précieux peut-être comme peinture que comme miroir. Voici un de ces traits incomparables : parlant de son mariage, il nous dit que le lendemain madame de Saint-Simon « *reçut sur son lit toute la France à l'hôtel de Lorges.* » L'expression est bizarre; mais qu'elle est vraie ! *Toute la France*, c'est-à-dire tout ce qui avait ses entrées, quelques douzaines de seigneurs; quant au reste, cela existait-il ? Ce n'étaient que bourgeois et manants, « *moutons*, *canaille*, *sotte espèce*, » comme dit le Renard de La Fontaine,—nos pères, qu'il ne vous déplaise.

Eh bien ! oui, le renard aurait encore raison. Sots et moutons étaient nos aïeux qui s'annulaient si volontiers devant *toute la France;* sots et moutons nous sommes, quand il s'agit de cette histoire; nous n'avons pas dégénéré ! C'est toujours la même admiration béate pour tout ce qui écrasait et anéantissait nos ancêtres, et nous voulons n'être rien, même dans le passé! Ce passé, l'histoire de la Fronde par exemple, ce sont pour nous les querelles des grands seigneurs, les aventures des grandes dames. M. de La Rochefoucauld s'est-il conduit en galant homme à l'égard de madame de Longueville ? M. de Nemours n'a-t-il pas eu tort de quereller M. de Beaufort pour la préséance, et surtout de se faire tuer en duel par lui ? Est-ce madame de Longueville qui a fait manquer le mariage de mademoiselle de Chevreuse ? etc. Voilà ce qui nous intéresse ! Et quand je dis *nous*, je ne suis pas assez modeste : car il s'agit ici non pas de nous, mais de nos écrivains les plus illustres, qui s'occupent de *la France* d'alors, exactement dans le même sens où l'entendait le duc de Saint-Simon.

M. Feillet, qui ne l'entend pas tout à fait ainsi, a fait une découverte que je comparerais volontiers à celle de Cuvier à l'égard des animaux antédiluviens : il a soupçonné qu'au-dessous de cette *France*, entre 1648 et 1661, il avait existé quelques millions d'ani-

maux à deux pieds, sans plumes, lesquels manquaient de tout et mouraient de faim, quand ils n'étaient pas massacrés, soit par les troupes royales, soit par celles de M. le Prince et de M. le duc de Lorraine. Cela se passait au temps où madame de Chevreuse et madame de Longueville étudiaient la théorie des belles passions chez *Clélie* et chez *Mandane*, et la pratiquaient encore mieux; où mademoiselle de Scudéry, un samedi, provoquait un déluge de madrigaux, tous les plus galants du monde, au sujet d'un cachet de cristal offert par le « *généreux Théodamas*, » c'est-à-dire M. Conrart, à la « *princesse Philoxène*, » autrement dite, madame Arragonais.

Nous félicitons M. Feillet d'avoir laissé là « *toute la France* » dont on commence à avoir assez, pour s'occuper un peu de ce qui, plus d'un siècle après, allait devenir enfin la France entière, si nous en croyons l'abbé Sieyès et la révolution de 1789.

Cette découverte a plus de portée qu'il ne semble : car elle ne nous débarrasse pas seulement des dissertations, charmantes sans doute, mais enfin un peu monotones, où l'on déterminait, avec une rigoureuse précision, l'ampleur des charmes de madame de Longueville, ou,—chose infiniment plus délicate,—le nombre d'amants que posséda la belle et fragile duchesse de Chevreuse. Le travail de M. Feillet ne va pas moins qu'à donner un peu de sérieux à une époque qui en manquait, je crois, dans l'histoire, et qui reprend une certaine valeur, quand, laissant là les travestissements et la comédie galante qui se jouait à la surface, on va au fond, et que l'on y trouve les plus poignantes misères qui puissent affliger l'humanité.

Oui, nous avons cru longtemps que la Fronde n'était qu'une amusante contrefaçon des romans d'alors : grandes aventures, coups d'épée chevaleresques, amoureuses folies, héros et héroïnes chevauchant de compagnie, complications sentimentales, rencontres, enlèvements, et, comme dit Madelon, « *tout ce qui s'ensuit!* » Nous aimions à nous rappeler que, pendant le siége de Paris, tous ces gentilshommes, toutes ces nobles personnes, semblaient moins se préoccuper du Mazarin et de ce qu'on lui reprochait à juste titre, que de l'*Astrée* et des conditions à remplir pour réaliser l'idéal du parfait amant. Nous avions lu, dans le cardinal de Retz, le vif tableau de cette scène, où MM. de Matha, de Laigues, de Noirmoutiers, après avoir fait le coup de pistolet dans le faubourg Saint-Antoine, entrent tout cuirassés « dans la chambre de madame de Longueville qui était pleine de dames. Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons qui étaient dans la salle, et de trompettes qui étaient dans la place, donnait un spectacle qui se voit plus souvent dans les romans qu'ailleurs. Noirmoutiers, qui était grand amateur

de l'*Astrée*, me dit : *J'imagine que nous sommes assiégés dans Marcilly.* — *Vous avez raison*, lui répondis-je; *madame de Longueville est aussi belle que Galatée; mais Marsillac* (M. de La Rochefoucauld) *n'est pas aussi honnête homme que Lindamor.* »

Hélas! quelles qu'aient été les épreuves subies par ces brillants personnages, à la même époque *j'en connais de plus misérables!* Grâce à M. Feillet, je sais qu'il y avait alors des femmes qui n'avaient pas la ressource de poétiser leurs souffrances en les comparant à celles de Galatée; des pères de famille qui ne pouvaient se consoler en s'assimilant à Lindamor. Ces gens, qui d'ordinaire mangeaient peu, à cette réjouissante époque ne mangeaient pas du tout. Plus tard, La Bruyère en a bien dit quelque chose; il nous a parlé de « certains animaux farouches, mâles et femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée... » mais cette voix ne se faisait entendre ni à l'Académie française, ni à la cour. Saint Vincent de Paul seul et quelques autres, pendant ce siècle éblouissant, en ont entendu quelque chose, et c'est leur gloire immortelle; un jour,—quand on saura mettre leur vrai prix aux actions des hommes, — cette gloire fera pâlir plus d'un chef-d'œuvre et effacera bien des victoires, sans parler des sourires augustes, et de beaucoup de choses du même genre.

Au moment où éclata la Fronde, la famine, la misère étaient depuis longtemps à l'état chronique chez les malheureux que Vincent de Paul essayait déjà de secourir : le gouvernement ne s'en occupait guère, que quand l'excès de ces souffrances engendrait des épidémies. La contagion, pouvant s'étendre des classes pauvres aux classes aisées, éveillait naturellement la sollicitude d'en haut. Voici le remède que Laffemas, intendant de Champagne, avait imaginé : une ordonnance de 1633 portait : « qu'au moindre symptôme de contagion les mendiants et vagabonds eussent à venir déclarer leur malaise, sous peine d'être arquebusés [1]. » On n'eût pas traité autrement des chiens enragés.

Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé des gens plus avisés et plus humains tout à la fois, qui, en tâchant de diminuer cette effroyable misère, et de fournir du pain à quelques-uns de ceux qui en manquaient, n'eussent peut-être un peu mieux réussi que Laffemas avec ses arquebusades à prévenir les progrès des épidémies. Ce fut là une des préoccupations du parlement de Paris, au début de la

1. Feillet, p. 54.

Fronde; on a beaucoup trop médit de cette compagnie, il est juste de lui tenir compte de ses efforts d'humanité, si peu efficaces qu'ils aient été, mais d'autant plus méritoires, que cette sollicitude pour les misérables semblait à quelques-uns fort étrange. « Les compagnies souveraines, dit Bussy-Rabutin [1], *en vinrent jusqu'à s'occuper du menu peuple*, et diminuèrent le quart des tailles. » Mais la guerre civile rendit ce soulagement illusoire, et vint mettre le comble à tant de maux.

Quoique les populations n'y prissent guère part, et que, sauf à Paris où l'on se montra d'abord moins indifférent à la lutte, les soldats seuls, mercenaires et étranger pour la plupart, formassent exclusivement les forces des deux partis, la masse de la nation n'en souffrit pas moins. Pour savoir ce qu'était alors la guerre, il suffit de jeter un coup d'œil sur le cahier de Callot, intitulé *les Misères et les malheurs de la guerre*. M. Feillet y a insisté avec raison, comme sur un document historique d'une haute et tragique signification. Callot avait vu de ses yeux toutes ces horreurs autour de Nancy où il était né, Nancy dont le duc, le fameux Charles de Lorraine, fut un des héros de la Fronde. Privé de ses États, à la tête de ses bandes, le duc exploita les grands chemins: il était adoré de ses soldats, auxquels il permettait tout. Il ne laissait pas de plaire aussi aux dames. Son langage était pourtant un peu libre.

Dans les manuscrits de Conrart [2], on voit que le duc, pendant son séjour à Paris, « *s'allait souvent promener au cours avec Mademoiselle et madame de Chevreuse, devant lesquelles il disait des ordures qui les rendaient honteuses le plus souvent.* » Mais sur ce dernier point le naïf narrateur se trompe bourgeoisement. Les *ordures* ne nuisaient nullement au duc: car Mademoiselle elle-même, dans ses *Mémoires*, a pris soin de nous assurer « *qu'elle le trouva le plus agréable du monde, et qu'il l'était tout de bon en tous ses discours.* » Donc les dames en raffolaient, et madame de Châtillon eût été fort aise qu'on la crût au mieux avec le duc; mais, par malheur, il était occupé ailleurs. Il faut dire qu'il était inépuisable en bons contes et en récits surprenants, auxquels les habitudes bien connues de ses soldats prêtaient quelque vraisemblance: ainsi il racontait aux dames que ses gens avaient maintes fois mangé des hommes, faute de mieux. Un jour, ne trouvant dans un couvent que deux vieilles religieuses qui n'étaient point bonnes à autre chose, ils en avaient fait du bouillon. Tous ces propos lui donnaient un air de

1. Feillet, p. 88.
2. Cités par M. d'Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, t. II, p. 381.

singularité. L'originalité ne consistait guère pourtant qu'à se vanter de tout cela ; car on ne voit point que les diverses bandes, qui sillonnaient alors la France, eussent des pratiques différentes. En dehors des villes, qui se gardaient toujours un peu, tout était ravagé, pillé, rasé. Le viol, le vol, le massacre, voilà quel fut le sort des campagnes pendant plusieurs années. Aussi la dépopulation fit-elle d'effrayants progrès. Pour le prouver, M. Feillet a produit des documents officiels, accumulé les citations. Il s'en excuse, craignant d'abuser de la patience du lecteur. Nous croyons, nous, qu'il ne pouvait faire autrement.

C'est là un sujet nouveau, sur lequel il faut que la lumière se fasse, et que le doute ne soit plus possible : or, si M. Feillet n'avait donné et multiplié ses preuves, qui le croirait ? On lui supposerait des préventions d'honnête homme contre le grand siècle, des indignations exagérées : en pareille matière, résumer les textes ne suffit pas ; les généralités ressemblent trop à des lieux communs, et trop de gens, dérangés dans leurs habitudes historiques, dans leurs opinions faites, seraient ravis d'être dispensés de croire aux assertions de l'historien et de pouvoir le taxer de déclamation. M. Feillet a bien fait de leur ôter cette ressource. Les chiffres seuls sont sans réplique ; la statistique a le privilége de convertir les plus obstinés incrédules, et M. Feillet a eu raison d'en user. Il a relevé pour certaines localités le chiffre des naissances, des mariages, des décès. A Limours près Paris, par exemple, une ville où il ne se passa rien d'extraordinaire, de 1647 à 1452, les naissances descendent de 34 à 19 : en revanche, les décès montent de 26 à 101. Quant aux mariages, ils diminuent progressivement, pour arriver à zéro. De 1650 à 1653, on ne se mariait plus. La statistique présente ailleurs à peu près les mêmes résultats.

A de si effroyables misères, qu'opposa le pouvoir ? Rien. Mazarin avait autre chose à faire : il avait à se maintenir, à rentrer au pouvoir, ou à remplir ses coffres. Et il réussit à tout cela : succès qui de nos jours lui a valu de sympathiques admirations. Quant à la misère publique, tout le soulagement vint de l'initiative des particuliers.

Encore au dix-septième siècle, le gouvernement ne s'avisa-t-il pas tout d'abord de ne rien faire. Plusieurs années avant la Fronde, sous Louis XIII, dès les premières tentatives d'une association de charité faite par Vincent de Paul à Beauvais, on voit l'autorité intervenir. Elle n'essaye pas de *protéger,* ce qui n'eût été que demi-mal. Elle veut empêcher. Monsieur le lieutenant de Beauvais se hâte de mettre opposition aux efforts de Vincent de Paul ; il ne fait rien pour dimi-

nuer la misère, mais il ne veut pas que d'autres fassent davantage, au moins sans l'autorisation du pouvoir :

« Sur ce qu'il nous a été remontré par les procureurs du roi audit siége, que, combien qu'il soit strictement défendu, par les ordonnances royales et arrêtés de la cour, à toute personne, de diriger ni établir aucune société ou confrérie en ce royaume sans lettres patentes de Sa Majesté, si est-ce néanmoins que, depuis quinze jours environ, serait arrivé *un certain prêtre nommé Vincent*, lequel, au mépris de l'autorité royale, aurait, sans en communiquer aux officiers royaux ni à aucun autre corps de la ville, qui y eût intérêt, fait assembler un grand nombre de femmes, auxquelles il avait persuadé de se mettre de la confrérie, à laquelle il donne le nom spécieux[1] de la *Charité*, et à laquelle il désirait exiger pour subvenir et fournir de vivres et autres nécessités aux pauvres malades de ladite ville de Beauvais, et aller chaque semaine en leurs maisons faire la quête des deniers qu'ils voudraient bailler à cet effet ; ce qui aurait été depuis exécuté par ledit Vincent et icelle confrérie érigée, en laquelle il avait reçu 300 femmes ou environ, lesquelles, pour faire leurs exercices et fonctions ci-dessus, s'assemblent souvent, *ce qui ne doit être toléré*, etc. [2] »

*Un certain prêtre nommé Vincent!* Monsieur le lieutenant n'a pas laissé un nom aussi connu que saint Vincent de Paul; on aimerait pourtant à connaître le nom de ce personnage si zélé pour les droits du pouvoir, et qui a laissé des héritiers. Il est d'ailleurs probable que Vincent de Paul, « un peu sujet à la crainte d'offenser les personnes de condition, » a dit M. Sainte-Beuve, et qui ne les en alarmait pas moins, comme on le voit, sans le vouloir, se mit en règle, et qu'il put alors exercer tranquillement la charité — avec permission du gouvernement.

L'œuvre de Vincent de Paul, ou plutôt ses efforts multipliés et si divers sont assez connus; la légende même s'en est mêlée, comme si cette admirable vie n'était pas assez belle, et qu'il y fallût joindre encore des exagérations; mais ce qu'on ne savait pas, avant le livre de M. Feillet, c'est que l'institution d'une société de charité, pour soulager un peu la misère au temps de la Fronde, fût due non à Vincent, mais à un laïque, dont le savant historien nous raconte les courageux efforts. Comment cet homme de bien est-il resté inconnu? La réponse est simple : il était janséniste. Les jésuites le tracassèrent d'abord, et finirent par le faire exiler; dès lors on n'en parla plus. C'était d'ailleurs

1. Le texte, trouvé dans les pièces du présidial, porte : *spéciaux*. Est-ce *spécieux* ou *spécial* qu'il faut lire?
2. Feillet, p. 212.

le plus humble des hommes, et l'on ignorerait même son nom si Lancelot, dans ses *Mémoires*, ne l'avait révélé. Il s'appelait M. de Bernières, maître des requêtes au parlement; « il se constitua comme le procureur des provinces désolées, et, pour cet effet, vendit sa charge. » Il fonda une sorte d'association, provoqua par tous les moyens les aumônes, l'assistance en nature. Port-Royal le seconda avec zèle: « Dites à M. de Bernières, écrivait la mère Angélique (17 janvier 1649), que j'ai trouvé une meilleure invention que lui pour le potage des pauvres... » Et elle communique sa découverte que voici : Dans dix ou douze seaux d'une sorte de bouillon, « on met pour quarante sous de pain: il y en a pour *cent cinquante personnes*, *qui n'ont rien autre chose*. » M. de Bernières profita de cette recette; dans une instruction qu'il publia, et qui est adressée aux seigneurs des villages malheureux, on trouve les détails suivants :

« Il faudra remplir d'eau une marmite ou chaudron contenant, bord à bord, 5 seaux, dans laquelle on mettra par morceaux environ 25 livres de pain, 7 quarterons de graisse ou de beurre, selon les jours gras ou maigres, 4 litrons de pois ou fèves avec des herbes, ou demi-boisseau de navets ou de choux, poireaux ou oignons, ou herbes potagères, et du sel pour 14 sous environ. Le tout, cuit ensemble, revenant à 4 seaux, suffira pour cent personnes, et leur sera distribué avec une cuiller contenant une écuellée, qui est une portion, et toute cette nourriture ne reviendra qu'à cent sous pour cent personnes ou au plus 18 deniers (1 sou 1/2 pour chacune). On peut aussi mettre dans les marmites quelques viandes, comme des entrailles de bœuf, mouton ou veau, lesquelles suppléeront à la graisse, pois et navets, et ne coûteront pas davantage. »

Le lecteur trouvera peut-être qu'une *écuellée* de ce mélange équivoque était une assez triste pitance, et qu'en dépit de la distinction des *jours gras ou maigres*, les malheureux qu'on nourrissait ainsi faisaient réellement maigre tous les jours. Et pourtant c'étaient encore des privilégiés. L'insuffisance de ces secours n'en diminue point le mérite [1].

Une idée originale, — comme en eurent souvent les gens de Port-Royal, plus novateurs en tout qu'ils ne pensaient l'être, — ce fut d'appeler la presse au secours de la charité. Tandis que les sèches gazettes du temps s'occupaient de futilités, cérémonies, nouvelles de cour, M. de Bernières eut l'idée de fonder une sorte de journal de la

1. Le protestantisme ne resta pas en arrière. Une *remontrance* faite au roi par l'archevêque de Sens parle de quêtes faites par les réformés et qui s'élèvent à cinq cent mille livres.

charité. C'étaient des bulletins ou *Relations* tirées à quatre mille exemplaires environ, « véritable publicité mise au service des indigents, » dit M. Feillet. On y donnait le détail des misères à secourir. On communiquait au public les rapports de ceux qui s'occupaient de l'assistance en divers lieux; on y indiquait les moyens de soulager les pauvres. La recette pour la soupe, que nous venons de citer, parut dans une de ces relations. Cette publication dura de septembre 1650, à décembre 1655.

Voilà quelle fut l'œuvre de M. de Bernières et de Port-Royal; en voici maintenant la récompense.

Au lieu de rivaliser d'efforts avec les jansénistes, les jésuites trouvèrent plus court de les dénoncer. Le père d'Anjou, prêchant dans l'église de Saint-Benoît, s'écria : « *Qu'il savait que les aumônes publiques qu'on avait recueillies pour les pauvres de Champagne et de Picardie avaient été employées à entretenir des gens qui dogmatisaient contre l'Eglise.* » Ceci désignait les jansénistes. On sacrifia donc l'intérêt des pauvres à celui de l'orthodoxie romaine. M. de Bernières fut frappé : « son attachement pour Port-Royal amena la disgrâce de l'homme dont la généreuse initiative avait peut-être sauvé d'une ruine complète deux provinces entières. Le 7 avril 1661, M. de Bernières partait pour Issoudun, où il était exilé, et où il mourut le 31 juillet 1662. La reconnaissance publique protesta, il est vrai, contre la coupable et incroyable ingratitude du pouvoir : « En un seul jour, dit M. Sainte-Beuve, il y eut jusqu'à quatre cents carrosses de gens qui vinrent lui faire leurs adieux; » puis ce fut tout, et une grande iniquité s'accomplit tranquillement, iniquité qui ne crie pas moins contre le gouvernement de Louis XIV que les ruines mêmes de Port-Royal[1]. »

Et cependant, qu'avait-il donc fait pour soulager tant de misères, ce gouvernement qui, dans la détresse publique, savait trouver de l'or pour ses fêtes ou pour en gorger ses créatures? Il faut le dire : il protégea Vincent de Paul, dont l'humble et docile caractère ne l'alarmait point autant que l'inflexibilité du jansénisme. Mais voici à quoi se réduisait sa protection : Une ordonnance de 1651, découverte par M. Feillet, constate que « les gens de guerre passant ou séjournant dans les lieux où les missionnaires de M. Vincent se sont trouvés, ont pris et détroussé les ornements d'église et les provisions de vivres, d'habits et d'autres choses qui étaient destinées aux pauvres. » Pour y remédier, le gouvernement ne peut qu'une chose : c'est d'interdire le séjour des troupes dans les villages des frontières de Picardie et de Champagne,

1. Feillet, p. 243.

« pour lesquels lesdits prêtres de la mission leur demanderont sauvegarde pour assister les pauvres et les malades. » Ainsi, on ne peut prévenir les pillages des soldats qu'en les écartant des lieux qu'on veut épargner. M. Feillet a raison de se féliciter de la découverte de cette pièce : rien ne révèle mieux la profondeur du mal, et aussi l'impuissance du gouvernement.

Dans l'histoire de la Fronde, si navrante quand on va au fond, et à certains égards si repoussante quand on s'en tient au récit des trahisons et des cupidités de toutes sortes étalées dans tant de Mémoires, ces efforts d'une philanthropie opiniâtre sont peut-être la seule chose qui console et remonte le cœur. Ajoutez-y, au début de la lutte, la conduite vraiment noble du parlement. C'est un point sur lequel M. Feillet n'a peut-être pas assez insisté. Nulle résistance ne fut plus légitime que celle du parlement, soulevé contre le gaspillage et les excès financiers de Mazarin. Cette patriotique opposition fut ennoblie surtout par un rare désintéressement. Mazarin avait cru forcer la main au parlement et le contraindre à enregistrer ses édits (notamment un édit très-onéreux sur les entrées), en menaçant les intérêts particuliers de chacun de ses membres : c'était une de ces ruses corruptrices qui lui étaient familières, et où se montrait le *vilain cœur*, signalé par le cardinal de Retz. La *paulette*, qui garantissait aux membres du parlement la succession des charges achetées par eux, allait expirer. Par là Mazarin croyait les tenir. « Le parlement n'en défendit pas moins courageusement toute une année le pain du peuple... Mazarin refusa la garantie, envoya le roi au parlement, et fit enregistrer de force sept édits qui créaient de nouveaux magistrats ou bien affamaient les anciens. On ne leur continuait les charges achetées qu'en les empêchant d'en vivre, les laissant quatre années sans gages. Beaucoup ne vivaient d'autre chose ; on leur ordonnait de mourir de faim[1]. » Ils tinrent bon. Le début de la Fronde fut donc digne de tout intérêt. « Oh ! disait P.-L. Courier, si la roture en France n'avait jamais dérogé ! » Mais alors elle dérogea, comme au temps de la Réforme, et, entraînée par cette malheureuse habitude de se chercher des chefs contre les abus parmi ceux qui en vivaient, elle s'adressa aux grands seigneurs : avec eux la cupidité, l'ambition, l'intrigue entrèrent dans la Fronde pour n'en pas sortir ; tous les caractères en furent dégradés. Que dire de Condé, s'offrant aux Anglais, flattant bassement Cromwell, et plus tard livrant, autant qu'il dépendait de lui, la France aux Espagnols ? M. Feillet a flétri, comme il convenait, le rôle odieux de cet homme tant vanté ; il a surtout fait ressortir,

1. Michelet, *la Fronde*, p. 312.

avec une entière évidence, sa part active, sa préméditation dans le massacre de l'hôtel de ville, épouvantable guet-apens, froidement accompli par Condé, uniquement pour frapper Paris de terreur et y établir sa domination. Ce récit redresse bien des erreurs et des impostures consacrées même par le génie. Il y a des chefs-d'œuvre funestes; les oraisons funèbres de Bossuet sont de ce nombre. C'est un travestissement perpétuel de l'histoire vraie. Qui n'a appris dans son enfance le brillant passage où le grand orateur célèbre la *bonté*, l'*humanité*, la *douceur* du prince de Condé? On n'a, pour contrôler ces assertions, qu'à lire M. Feillet. On y verra démontrée, pièces en main, la férocité impitoyable de ce chef de parti ou plutôt de cet aventurier de haut rang, atroce sans fanatisme, sans aucune de ces convictions passionnées qui peuvent excuser les fureurs de bien des proscripteurs célèbres, d'un Sylla, d'un Richelieu. « Loin de nous les héros sans humanité! » s'écrie Bossuet en s'étendant sur la *bonté* de Condé. L'histoire doit le prendre au mot, et ressaisir le droit de flétrir les coupables, dans quelque rang qu'elle les rencontre. Au reste, il semble que le héros sanguinaire eût pris soin de réfuter d'avance ces singuliers éloges par la devise qu'il adopta au sortir de l'enfance: « Il se lèvera comme un jeune lion, et ne se reposera qu'après avoir dévoré sa proie et bu le sang des blessés [1]. » Il ne s'est reposé que vaincu et réduit à l'impuissance de faire le mal. Quels qu'aient été à son égard les motifs des défiances de Louis XIV, il faut savoir gré au roi d'avoir persisté à tenir presque toujours à l'écart ce méchant homme.

La Fronde, c'est la préface du grand règne. Elle l'explique; elle donne le mot de cet incroyable aplatissement de la France devant un seul homme, pendant plus de cinquante années. Il y a des révolutions violentes, terribles, mais fécondes : la génération qui en souffrit peut s'annuler; mais elle passe, et bientôt la tradition est reprise et agrandie. Il en est d'autres qui dégoûtent l'homme de lui-même, tant elles ont étalé ses turpitudes et ses folies. De la Fronde est sorti un écrivain dont le génie s'est épuisé à prouver l'incurable bassesse de la nature humaine: service immense rendu au despotisme, qui y trouvait sa justification et sa sûreté. Mais quand La Rochefoucauld n'eût pas été là pour dégrader l'homme et l'avilir à ses propres yeux, les événements seuls se fussent chargés de tirer pour tous la même conclusion que le moraliste. C'est que la Fronde, après un début honnête, avait fini par une immense mystification; triste comédie, à laquelle

1. « Sicut catulus leonis exsurget; non dormitabit, donec comedat prædam et sanguinem vulneratorum bibat. » Dans cette devise empruntée à l'Écriture, Condé a substitué *vulneratorum* au mot *decisorum*, qui est dans le texte.

le sang même coulant à flots, et les souffrances de toutes sortes, ne peuvent donner un tragique intérêt. Les vaincus valaient les vainqueurs : le succès même n'y peut avoir aucun prestige, et la victoire n'y semble qu'une de ces *filouteries*, dont Mazarin avait l'habitude, selon Retz. Après une telle expérience, plus démoralisante encore que douloureuse, la France, dégoûtée de tout mouvement, s'endormit pour longtemps, et ses souffrances mêmes ne purent la tirer de cette volontaire léthargie. Après avoir sacrifié à Louis XIV ses plus anciennes franchises, elle arriva à n'avoir plus même l'énergie nécessaire pour défendre ses plus palpables intérêts. Elle s'était soulevée contre les dilapidations et les banqueroutes partielles de Mazarin; un demi-siècle plus tard, ce fut avec une inepte et morne résignation qu'elle subit la colossale banqueroute qui couronna le grand règne, la banqueroute des trois milliards!

EUGÈNE DESPOIS.

---

# HISTOIRE

# DE LA RÉVOLUTION DE 1848

## PAR DANIEL STERN[1].

---

Le moment était opportun pour faire une nouvelle édition de l'*Histoire de la Révolution de* 1848. Il est intéressant aujourd'hui de rechercher dans ce livre, commencé au lendemain des barricades et terminé au lendemain du coup d'État, la trace laissée par les événements dans les jugements et les impressions de l'auteur. Quel jugement portait de cette révolution de 1848 et de ceux qui l'ont dirigée ou subie l'éminent historien qui s'est donné pour tâche de les faire connaître? Quelles étaient, au fort du mouvement et de la lutte qu'une paix morne a remplacés, les impressions d'un témoin ému, mais judicieux, d'un observateur sympathique, mais équitable, en face de ces récents et considérables événements de notre histoire nationale?

Cette époque de 1848 est à la fois très-loin et très-près de nous. Depuis le jour où périt la monarchie de Juillet, abandonnée par ses partisans, jusqu'à l'heure où nous sommes, la distance est grande et bien des événements la remplissent. Des hommes qui ont présidé au mouvement de Février ou qui s'y sont associés, dans le gouvernement ou dans les assemblées, beaucoup déjà sont morts, d'autres sont en exil; d'autres, retirés dans la vie privée, occupés d'affaires ou d'études, recueillent en silence leurs souvenirs. Quelques-uns de ceux qui avaient applaudi avec le plus d'enthousiasme à la victoire du peuple ont embrassé d'autres idées, jouent un autre rôle sur un nouveau théâtre. Une génération nouvelle s'est élevée. Étrangère par son âge aux idées et aux émotions d'une époque dont elle n'a pu que voir les agitations sans y prendre part et sans les comprendre; portant, dans la carrière qui s'ouvre devant elle, des préoccupations différentes, elle juge à son point de vue les événements qui se passaient

1. 2 volumes, Bibliothèque-Charpentier.

autour de son berceau, les sentiments qu'elle n'a point eus, et les espérances qu'elle n'a ni conçues ni partagées.

Et cependant ni la mémoire de ces événements n'est morte, ni la tradition des idées qui les ont produits n'est perdue. Nous voyons debout parmi nous des hommes qui, à l'heure du péril, ont prêté à l'État chancelant l'appui, alors apprécié, de leur patriotisme, de leur courage et de leur éloquence. Leur attitude seule est un enseignement; elle apprend à la nouvelle génération à respecter et à honorer en eux la fidélité à ce qu'on regarde comme le droit, même et surtout dans la contraire fortune; elle est pour les jeunes gens un témoignage de la trempe généreuse que la liberté donne aux caractères. La Révolution, d'ailleurs, n'a pas arrêté son cours; au contraire, elle poursuit silencieusement, mais constamment, sa marche au sein d'un ordre de choses qui semblait d'abord formé pour lui servir de digue. A cause d'elle, les nations étrangères ont les yeux fixés sur la France, épiant, avec des alternatives d'espérance et de crainte, son repos et ses agitations, les mystères de son opinion publique ou les secrets de la politique de son gouvernement.

Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, on n'enlèvera pas de l'histoire de notre pays cette date de Février 1848. Glorieuse ou fatale, elle domine, d'un signe impérieux, les événements et les pouvoirs qui sont nés d'elle; elle leur trace une route dont ils ne peuvent longtemps ni beaucoup s'écarter. Sans doute le développement que suit la Révolution n'est pas celui qu'on pouvait prévoir au lendemain des barricades. Mais si la révolution de 1848, comme une fille ingrate, s'est soustraite à l'autorité de ceux qui l'avaient mise au monde, elle n'a pas cessé pour cela d'obéir à une loi supérieure à laquelle n'échappent ni ceux qui l'ont servie ni ceux qui l'ont combattue. Les destidées s'accompliront, et la démocratie s'organisera en dépit des mécomptes et des résistances.

Dans une admirable préface adressée à la jeunesse, Daniel Stern a signalé le caractère nouveau de la Révolution :

« La révolution a quitté le monde souterrain des conjurations et des sociétés secrètes; elle a cessé dans le même temps d'agiter la place publique. Elle n'exalte plus les imaginations; elle ne parle plus par la voix des sibylles et des prophètes; le trépied est renversé; l'oracle se tait; les ténèbres et les mystères sont évanouis. C'est au grand jour de la raison publique que la Révolution s'avance à pas comptés, à visage découvert. C'est dans les réalités palpables, dans la science, dans l'industrie, dans la rigueur mathématique des vérités positives qu'elle a trouvé sa force et fondé sa puissance. »

La Révolution, pour Daniel Stern, c'est l'esprit même du siècle et

la nécessité des choses. Aussi se sent-il rassuré, quelles que soient les vicissitudes et les alternatives; il sait que l'œuvre se poursuit, que le progrès ne s'arrête pas. Quant à cette jeune génération à laquelle il dédie aujourd'hui son histoire, il a confiance en elle, malgré ce qu'il a entendu dire. Elle est sceptique, on l'assure, et il faut bien le croire; comment ne le serait-elle pas? Ne marche-t-elle pas les pieds dans les ruines, et ne cherche-t-elle pas en vain partout autour d'elle une croyance qui n'ait pas été ébranlée, sinon détruite, une espérance qui n'ait pas été trompée trois fois? Ce ne sont pas l'amour et le désir du bien qui lui manquent; mais elle se défie des enthousiasmes qui n'ont rien produit, et craint de s'abandonner à des illusions généreuses. Son scepticisme n'est pas de l'indifférence, c'est de l'incertitude et de la tristesse. De quel droit le lui reprocherions-nous? N'est-il pas *une peine subie pour des fautes qu'elle n'a pas commises?* Bien loin de s'en effrayer, Daniel Stern sent, au contraire, s'en accroître sa confiance; il voit, dans *ce doute sérieux et sincère*, une garantie sérieuse contre la durée des réactions et contre tout retour à l'ordre ancien. « L'esprit de critique et d'examen, qu'est-ce autre chose, dit-il, que la pensée révolutionnaire, qui de Descartes à Condorcet, de Calvin à Voltaire, n'a cessé, depuis trois siècles, d'agiter et de pousser en avant la pensée française? »

Je suis de cet avis; mais il est bien entendu que ce doute ne doit être qu'un état passager. L'esprit de critique seul ne peut faire qu'une œuvre de dissolution, qu'ajouter de nouvelles ruines à celles qui déjà encombrent le sol. Il faut qu'un esprit s'élève, qui joigne la réflexion à l'enthousiasme et la foi à l'examen; lui seul pourra finir la Révolution et établir l'ordre nouveau. Comme Daniel Stern, je crois que la jeunesse saurait préférer *la liberté avec tous ses périls* à *la servitude avec toute sa tranquillité;* mais il faut pour cela d'abord qu'elle ait foi dans la liberté. Or, rien ne peut mieux que les écrits de Daniel Stern lui-même lui inspirer cette foi généreuse, qui n'est, au fond, que le sentiment et la conviction de la noblesse, de la dignité de notre nature. Malheur aux nations qui les auraient perdus! La servitude serait leur lot à jamais. Dans tout ce qui est sorti de sa plume, Daniel Stern se montre pénétré de cette idée que la liberté est le remède souverain aux maux que l'humanité souffre depuis tant de siècles dans son âme et dans son corps; il croit à la vertu de la liberté, et lui confie en pleine sécurité l'organisation de la société future. Avant d'écrire sur la politique, Daniel Stern avait exposé ses idées dans un livre de philosophie que n'a oublié aucun de ceux qui l'ont lu, et dont plus d'un a senti l'influence; il y fait de la liberté le principe non-seulement de nos droits, mais de nos devoirs. Pour quiconque a suivi, avec l'in-

térêt qu'elle mérite et qu'elle fait naître irrésistiblement, le développement de cette haute intelligence, dont ceux mêmes qui ne partageraient pas toutes ses vues ne peuvent méconnaître la puissance et la grandeur, la politique de Daniel Stern n'est que le complément logique de sa philosophie.

Cet amour de la liberté éclate à toutes les pages de l'*Histoire de la Révolution de* 1848. Partisan de cette révolution, Daniel Stern repousse tour à tour chacun des partis ou des hommes qui, à un certain moment ont prétendu la rétrécir à leur mesure ou l'absorber à leur profit. Pour lui, la révolution n'est ni un homme, ni un parti, ni un système; c'est le mouvement général des choses et leur inflexible logique qui déjouent sans cesse les dictatures et ne se laissent pas gouverner par les théories. Personne n'a mieux compris ni mieux fait ressortir le caractère social de ce mouvement de Février; caractère qui, dès le premier jour, lui a été donné par l'instinct populaire; mais en faisant l'histoire de l'origine et des progrès du socialisme, en analysant les doctrines qui ont préparé la révolution, depuis l'heure où, né de la misère et des souffrances du prolétariat, le socialisme s'est révélé à quelques esprits attentifs dans les travaux de ses premiers docteurs, jusqu'au moment où le triomphe du peuple le proclame sur les barricades, l'historien de 1848 s'attache constamment à distinguer du profond malaise et du sentiment douloureux qui ont donné naissance aux questions sociales, les solutions hâtives, désordonnées, les absurdes et dangereuses utopies par lesquelles on a proposé d'y remédier. Également éloigné de tout dédain systématique et de toute présomption doctrinaire, il n'ignore pas que la société ne se laisse pas mettre en expérience et que le temps et la liberté peuvent seuls organiser la démocratie; mais il sait reconnaître le mal à ses symptômes, éclairé qu'il est, dans son étude de la société de notre temps, par une ardente sympathie pour les masses populaires et par une profonde intelligence de leurs besoins.

En effet, la sympathie pour le peuple est, avec le culte de la liberté, parmi les traits saillants du livre de Daniel Stern. Ce qu'il admire, à travers la confusion des idées et des tendances révolutionnaires, ce qui lui inspire un constant intérêt, c'est la force et la simplicité du sentiment populaire qui, en dépit des erreurs, des fautes, de l'insuccès final, a donné et maintenu à la révolution son caractère d'héroïsme, de modération, de grandeur; c'est la foi naïve de ce peuple des barricades dans la puissance du droit, dans l'avénement de la justice; c'est son courage dans la lutte, sa générosité dans la victoire, sa patience dans l'épreuve aussi longtemps que l'espérance ne l'a pas abandonné, sa confiance dans les hommes qu'il a une fois reconnus

pour ses guides; c'est l'instinct inné du bien et du juste qui, au moment même où une révolution aussi imprévue que soudaine, en renversant un gouvernement qui avait eu le tort de ne se point assez préoccuper des intérêts et du sentiment populaires, venait de constituer ce peuple souverain absolu sur la ruine de tous les anciens pouvoirs, lui fit, à diverses reprises, écouter la voix de la raison, parlant par la bouche d'austères conseillers, de préférence aux suggestions plus ou moins intéressées qui flattaient ses passions. Sans doute, il ne garda pas toujours cette sagesse, qu'admiraient, après Février, les hommes les moins suspects d'inclination ou de complaisance pour la démocratie. Mais, s'il céda plus tard à des entraînements qui s'expliquent, par la misère, par une longue attente et par de grandes déceptions; s'il déchira, dans un jour de colère et d'égarement, le pacte signé entre lui et la bourgeoisie, sur les pavés encore chauds des barricades, et dont la république était le gage; s'il combattit le gouvernement qu'il avait lui-même établi; s'il versa le plus pur, le plus généreux sang, celui d'amis dévoués de sa cause et celui d'héroïques victimes du devoir et de la nécessité, qui avaient marché contre lui au nom de l'honneur militaire ou de la société menacée, il faut le plaindre d'une méprise qu'il a lui-même payée cher; car, à part les souffrances, les causes d'irritation légitime ou illégitime, les craintes, les défiances, qui peut dire quelles secrètes menées de certains hommes ou de certains partis ont poussé à la révolte ce peuple aigri, soupçonneux, abusé, et amené, comme par une sorte de fatalité, ces terribles journées où la république, séparée en deux camps, combattit sous deux drapeaux, et où le triomphe de l'ordre devait avoir pour conséquence la ruine de la liberté?

C'est pour n'avoir donné qu'une attention insuffisante au sort des classes laborieuses que le gouvernement de Louis-Philippe a péri; Daniel Stern le démontre en plusieurs endroits avec une remarquable évidence. Tout en rendant justice à ce gouvernement honnête et libéral, l'historien a tracé des principaux hommes d'État qui ont conduit sa politique des portraits qui resteront. Uniquement attentifs au jeu des institutions parlementaires, l'accord avec ce qu'on appelait *le pays légal* paraissait à ces ministres de la monarchie constitutionnelle le chef-d'œuvre de l'habileté gouvernementale et le gage assuré de la paix publique. Aussi la révolution qui les renversait leur sembla-t-elle un effet sans cause, et, à l'heure qu'il est, ils la qualifient encore de *surprise*. Telle n'est pas l'opinion de son historien. Entre plusieurs passages de son livre consacrés à réfuter ceux qui ne veulent voir dans la révolution de Février qu'un simple accident, j'en choisis un où les idées de l'éminent écrivain sur cette révolution, ses

causes et ses tendances, se trouvent heureusemeut résumées. Après nous avoir fait assister, par un récit plein d'intérêt, de mouvement et d'éclat, aux péripéties de la lutte entre la royauté de Juillet et la révolution; après nous avoir montré le peuple, maître de Paris par une victoire aussi complète que rapide, constituant le gouvernement provisoire, l'auteur termine cette première partie de son livre par les réflexions suivantes :

« Suivant le nombreux parti humilié en février, un ordre donné à propos, un mouvement de troupes mieux exécuté, un prince de plus à Paris, un combattant de moins dans la rue, un orateur absent de la Chambre, et la dynastie était sauvée, et le pays légal reprenait, après un désordre presque insensible, le cours de ses prospérités. L'avenir n'est pas loin qui fera justice de ces frivoles assertions. L'histoire montrera avec évidence que jamais peut-être la surprise, l'accident, l'action personnelle d'un homme, n'eurent moins de part dans le mouvement des choses établies. La révolution de 1848 ne s'est faite, il faut bien qu'on le sache, ni par conspiration, ni par connivence, ni par coup de main, ni par guet-apens. La force matérielle, et c'est là le caractère supérieur de cette révolution, n'y eut qu'un jeu très-secondaire. Il n'est pas un chef de parti qui se puisse vanter avec fondement qu'il l'ait conduite ou qu'il eût pu la vaincre.

« Le peuple de Paris, en s'emparant de l'Hôtel de Ville et en y proclamant spontanément, malgré la plupart des chefs de la démocratie, le gouvernement républicain, n'a été que l'exécuteur d'un arrêt depuis longtemps suspendu sur le pays légal. La dynastie d'Orléans et la bourgeoisie, qui gouvernaient toutes choses avec une présomption dédaigneuse, et qui n'avaient su voir et sentir que la vie matérielle, que le mouvement en quelque sorte mécanique de la France, n'avaient demandé ni au sentiment religieux, ni à l'honneur national, ni à l'instinct populaire, la force morale qui consacre et féconde le droit de souveraineté. La souveraineté leur était ôtée. Quoi de plus simple, de plus aisé à comprendre, de plus conforme à la logique du progrès social et aux lois éternelles de la civilisation ?

« Dans son rapport immédiat avec le règne de Louis-Philippe, la révolution de 1848 n'a pas d'autre explication. Dans son rapport, encore obscur, avec l'avenir, je la considère comme une transformation ascendante de la vie morale et matérielle du peuple. »

J'ai cité les réflexions inspirées à Daniel Stern par la chute de la monarchie; je ne puis qu'engager le lecteur à chercher dans le livre même les réflexions que fait naître en lui la proclamation de la république. Elles commencent la seconde partie de l'ouvrage. Des considérations les plus élevées sur le caractère et l'histoire de cette forme de gouvernement, l'auteur passe à un examen de la situation où se trouvait le pays au moment où le gouvernement provisoire prenait en main cette étrange dictature que l'opinion et la nécessité lui confiaient

pour le salut public. Jamais peut-être tâche ne fut égale en difficultés à celle qui échut alors à ces hommes de bonne volonté, tous divers de caractères, d'antécédents, de tendances, unis seulement par la nécessité du salut et par le désir commun de fonder, sur des bases solides, le nouvel ordre de choses. Ce qui fit la force du gouvernement provisoire fit aussi sa faiblesse : ce fut d'être, par sa composition, l'image fidèle des partis qui divisaient la république naissante; chacun de ces partis, ayant son représentant au pouvoir, était mieux disposé à demeurer tranquille dans l'attente de l'avenir, et c'est ainsi que la paix put être maintenue par la seule autorité morale du gouvernement, qui n'en avait point d'autre ; mais cette diversité, en donnant au gouvernement la force nécessaire pour le rétablissement de l'ordre, lui rendait toute initiative impossible. Par sa composition, comme par la nature de son pouvoir et par les circonstances, le gouvernement provisoire était condamné à n'exercer que la dictature de l'ordre. C'est à l'Assemblée nationale constituante qu'il eût été réservé de fonder la république, si cette Assemblée, sortie de la première épreuve du suffrage universel, eût mieux compris la mission dont la chargeait la confiance de la nation pour l'établissement d'une société nouvelle.

Je connais peu de pages de philosophie politique aussi belles que celles où l'historien, après avoir raconté la formation du pouvoir exécutif qui succéda au gouvernement provisoire, examine si ce gouvernement, ainsi que le déclara l'Assemblée nationale dans sa séance du 9 mai, avait, en effet, bien mérité de la patrie. Après avoir établi la légitimité de l'autorité exercée par ce gouvernement pour le salut de l'État pendant la crise révolutionnaire, et l'avoir vengé des accusations données alors contre lui par l'ingratitude et la lâcheté des partis, Daniel Stern s'empare de l'axiome célèbre : *La voix du peuple est la voix de Dieu*, pour en tirer des développements inattendus et magnifiques. Il retrace à grands traits l'histoire du peuple, de son élévation graduelle, depuis les temps où il vivait silencieux sous les pouvoirs féodaux jusqu'à l'heure où, par la conquête du suffrage universel, il devint le maître de ses destinées. Rien n'a plus d'attrait pour moi dans les histoires, lorsque toutefois l'historien est un penseur, que ces endroits où il s'interrompt et m'appelle à partager les réflexions qui se sont amassées dans son esprit pendant qu'il me faisait le récit des événements. Plus il a su m'intéresser aux tableaux qu'il vient de faire passer devant moi, plus j'éprouve le besoin d'échanger avec lui mes sentiments et mes idées sur la valeur et la signification des choses et des hommes. De tels moments de repos sont particulièrement heureux dans l'*Histoire de la Révolution de* 1848. A

l'intérêt constant d'une narration vive, rapide, animée, pittoresque, à des tableaux tracés du pinceau le plus vigoureux et le plus brillant, à des scènes tour à tour tumultueuses, solennelles, émouvantes, épiques ou dramatiques, l'écrivain fait succéder à propos des réflexions où se répandent en liberté les richesses de sa pensée et de son sentiment. Dans le cas particulier dont il s'agit, je me trouve en dissentiment avec lui sur un seul point. Daniel Stern, en effet, semble regretter que le gouvernement provisoire n'ait pas mieux obéi, faute de l'avoir assez distinctement entendue, à cette voix du peuple qui lui commandait d'ouvrir à la démocratie des voies nouvelles. Entre les deux partis qui divisaient le gouvernement provisoire, et dont l'un tendait à le transformer en pouvoir constituant, dont l'autre voulait lui conserver le caractère d'un simple gouvernement d'urgence pour l'administration du pays pendant la crise, l'historien eût voulu quelque chose d'intermédiaire qui, sans usurper sur les pouvoirs de l'Assemblée, aurait eu pour effet d'engager cette assemblée, au nom de la révolution, dans une voie déterminée. Je ne nie pas qu'une certaine initiative n'ait été dans le droit du gouvernement provisoire, et il en a usé légitimement à mon avis, en proclamant la république comme une conséquence nécessaire, immédiate de la révolution. Mais pour faire plus, il eût fallu aux hommes de ce gouvernement, ainsi que Daniel Stern lui-même le reconnaît, « un don singulier d'intuition » qui leur fît « reconnaître, dans la multitude des exigences, des vœux, des avis dont ils se voyaient assaillis à toute heure, les idées susceptibles d'être formulées en lois, autrement dit, les idées qui trouvaient dans les mœurs cette préparation suffisante, laquelle est aux créations de la science sociale ce qu'un certain état de l'atmosphère est aux créations de la nature physique. » Or, c'est là ce qu'on ne pouvait attendre d'un gouvernement composé comme l'était, et devait l'être, le gouvernement provisoire. Son tort capital, à mon sens, est d'avoir trop hésité à convoquer l'Assemblée, et d'avoir laissé passer le moment où l'esprit de la révolution eût encore inspiré le suffrage universel, pour attendre celui où les partis hostiles à la république avaient déjà repris, avec la volonté, le courage de se redresser contre elle.

Parmi les hommes qui ont eu part alors au gouvernement, aucun n'a reçu de l'historien de plus magnifiques éloges que Lamartine. Sa grandeur d'âme, son courage, son éloquence, le don fait à son génie d'une singulière et rapide intuition des choses et des hommes, toutes les brillantes et admirables qualités de son esprit et de son âme, ont eu pour Daniel Stern un attrait d'autant plus grand, qu'il était, par sa nature, mieux préparé à les comprendre et à les sentir. Si à ses

éloges il a mêlé quelques réserves, c'est sans doute qu'il eût voulu voir jouer à un tel homme dans les destinées du pays le rôle auquel l'appelait son génie, et qu'on l'accuse de n'avoir pas su ou voulu prendre. Pour moi, j'ignore et ne saurais pas reconnaître si, parmi les dons prodigués à une splendide nature, il a manqué quelques-unes des qualités d'ordre inférieur dont se targuent nos hommes d'État; mais, je le demande, qui peut dire aujourd'hui ce qu'eût fait, dans des circonstances ordinaires, où il lui eût été permis de développer en paix sa politique, l'homme à part qui, dans les circonstances les plus extraordinaires, s'est trouvé sans effort à la hauteur des événements? Il fallait, en février 1848, un homme dont le génie, comme la foudre du Jupiter antique, fût formé de trois rayons et de trois orages pour régner sur l'atmosphère chargée d'électricité des révolutions. M. de Lamartine a été cet homme providentiel. Ceux qui, ses amis ou ses disciples, ont eu l'honneur de le voir de près à cette époque mémorable, savent que ni la fermeté ni la décision n'ont manqué à son esprit, pas plus que le courage et la résolution à son cœur, ou l'élévation et la lucidité à ses vues, pendant qu'il exerçait, au triple droit de l'honneur, du génie et de la gloire, l'autorité la plus singulière peut-être par son caractère tout moral, qui ait jamais été conférée à un homme par l'opinion d'un pays.

L'espace me manque pour suivre ici Daniel Stern dans le récit des événements qu'il raconte avec tant d'éclat et juge avec tant de supériorité. Au point de vue de la vérité historique, ce n'est pas seulement l'exactitude matérielle des faits qui constitue le mérite de ce livre; c'est la fidélité, la vivacité des impressions ressenties et transmises, qui nous font assister aux scènes de la révolution, et nous en font respirer en quelque sorte l'atmosphère, comme si nous vivions encore au milieu. Non-seulement la lutte recommence devant nous, nous invitant à suivre ses péripéties, mais les passions qui l'ont engagée et soutenue revivent avec elle. Et en même temps s'éclaircissent pour nous bien des choses qui nous avaient paru obscures, grâce aux lumières jetées sur les événements par leur véridique et judicieux interprète. La fameuse journée du 15 mai, par exemple, s'explique d'elle-même par les défiances du peuple et par les soupçons qu'on lui avait inspirés contre l'Assemblée nationale, dès même avant sa convocation.

Dans le récit des terribles journées de juin, l'historien a montré une grande puissance, et s'est élevé à une grande hauteur de talent. En lisant ce récit tragique, tracé d'un cœur ému et d'une main magistrale, je me demandais s'il y avait dans l'histoire ancienne ou moderne quelque chose qu'on pût comparer à cette lutte grandiose. Tous les

anciens récits de guerres civiles pâlissent auprès. Les grandes journées de la première révolution n'offrent rien de semblable au caractère de ces journées fatales. Dans leurs dramatiques et sanglants épisodes, l'intérêt est souvent porté à son comble, le pathétique atteint ses dernières limites.

Dans la mort du général Damesme, frappé devant les barricades, la grandeur antique est retrouvée; le fanatisme sacré du patriotisme romain semble animer les dernières paroles du soldat expirant. La mort de l'archevêque de Paris nous reporte aux plus beaux temps du christianisme par ce qu'elle offre de religieux, d'héroïque et de touchant; c'est le martyre de la charité apostolique, raconté par Daniel Stern avec une respectueuse émotion. Les œuvres mêmes de l'imagination le cèdent ici aux réalités de l'histoire. Que pourrait nous offrir la fatalité antique, dans ces tragédies où la liberté humaine nous est montrée succombant dans sa lutte contre le destin, de plus terrible que cette guerre née du plus funeste malentendu? Quel spectacle égalerait l'intérêt, les émotions, les terreurs de ce combat de quatre jours? Et quand tout est fini, quand l'insurrection est refoulée, quand les barricades ont croulé sous le canon, quel gémissement lyrique serait plus pathétique que les plaintes, les imprécations, les larmes et le désespoir succédant à une guerre fratricide?

Ce n'est pas un mince honneur pour un historien d'avoir eu à raconter de telles scènes et de n'être pas resté au-dessous de sa tâche. Jamais le génie révolutionnaire de notre patrie, ce génie qui n'a de repos que dans ses défaillances, ne s'est montré plus formidable que sur les barricades de juin où il proposait à la France et à l'Europe, entre des morts et des mourants, l'énigme de la révolution. Aussi quelle longue émotion a suivie la victoire, hélas! payée bien cher! Elle revit dans les pages de l'historien, avec tous les détails de cette guerre, ses héroïsmes, ses angoisses, la sombre ardeur du combat, la morne tristesse de la victoire. Quelle bravoure des deux côtés! Et comme on savait mourir en ces jours où Paris transformé en champ de bataille vit se combattre avec un acharnement sans exemple deux classes dont les intérêts n'avaient en réalité rien d'hostile, deux peuples qui naguère n'en faisaient qu'un! Qui ne se sentirait porté à s'écrier avec l'auteur, après avoir lu les dernières et héroïques paroles d'un général frappé dans le combat :

« O simplicité! ô grandeur! que vous sembliez naturelles alors et comme maîtresses des âmes!... O liberté! ô patrie républicaine! quelles pompes triomphales pourraient effacer jamais le caractère sacré, la majesté funèbre de tes jours de deuil! »

L'*Histoire de la Révolution* de 1848 se termine par ces journées de juin. Quelques pages intitulées *la Réaction* contiennent le bref récit de l'administration du général Cavaignac. En effet, malgré la valeur personnelle du nouveau chef du pouvoir exécutif, son gouvernement n'est que la transition entre l'ordre de choses qui finit en juin et celui qui commence en décembre. Après la victoire de juin, la république, que ses propres divisions ont déchirée, peut vivre encore de nom et dans ses formes extérieures ; elle est morte en réalité, ensevelie sous les barricades.

Il serait superflu de louer ici le génie littéraire de Daniel Stern. Son style ferme, rapide, précis, coloré, d'une constante élégance, heureusement varié de tours et d'expressions, d'une clarté et d'une harmonie parfaites, est d'un des maîtres de notre temps. En revoyant cette histoire écrite par lui il y a dix années, l'illustre écrivain, sans altérer le caractère imprimé à son récit par l'influence immédiate des événements, n'a pas négligé d'y faire, au point de vue de l'art, les corrections que lui enseignaient l'expérience et la maturité du talent. Voici un portrait d'Auguste Blanqui qui rappelle la manière de Salluste :

« La nature avait fait de lui un chef de conjurés. Par une certaine puissance fébrile de pensée et de langage, il attirait et soumettait à ses volontés les hommes de tempérament révolutionnaire. Petit, chétif, l'œil brillant d'un feu concentré, portant déjà le germe d'une maladie de cœur que les veilles, le dénûment, la prison, devaient rendre incurable, il paraissait chercher, par l'ardeur de ses colères, à ranimer dans son sein le souffle frêle d'une existence qui menaçait de s'éteindre avant qu'il eût assouvi son ambition... Resserrer plus fortement le lien détendu des traditions jacobines, planter plus loin et plus haut que personne le drapeau de l'égalité, personnifier en lui la douleur, la plainte, la menace du prolétaire tant de fois déçue par des révolutions avortées, s'emparer ainsi de la dictature des vengeances, pousser en un jour de triomphe ce qu'il a appelé le *mugissement de la Marseillaise;* tenir, ne fût-ce qu'une heure, la société tremblante sous sa main de fer : tel paraît avoir été le rêve de ce cœur taciturne. Ce rêve, communiqué à demi, exalté par un ascétisme qui accroissait chaque jour son besoin d'émotions, lui donnait sur la jeunesse un grand ascendant. Il était doué, d'ailleurs, de facultés rares. Il possédait, avec l'audace de l'initiative, une rare intelligence des oscillations de l'opinion et des prises que donne sur elle la circonstance. Jamais entravé par le besoin de repos, patient, habile au travail souterrain des conjurations, *simulé et dissimulé,* comme parle Salluste, prompt à ouvrir des courants électriques à travers les masses, il était versé dans l'art d'attiser, en le contenant, le feu des passions. Par sa vie pauvre et cachée, par la souffrance empreinte sur ses traits, par le sourire sarcastique de sa lèvre fine et froide, par la verve d'imprécation

qui, tout à coup, jaillissait comme malgré lui de sa réserve hautaine, il inspirait tout ensemble la compassion et la crainte, et faisait jouer à son gré ces deux grands ressorts de l'âme humaine. »

Voici maintenant une description qui, à la place où l'auteur l'a mise, forme un contraste poétique d'un art exquis avec les scènes qu'il vient de retracer. Après l'expulsion des trois cents hommes qui, en février, s'étaient établis au palais des Tuileries, on rouvre le jardin au public :

« Tout y avait repris l'aspect le plus tranquille; il ne restait aucune trace de désordre. Le printemps y faisait sentir déjà sa douceur précoce; la séve des marronniers rougissait les bourgeons. Les divinités de marbre, noircies sous la brume d'hiver, semblaient se ranimer dans l'atmosphère transparente qu'attiédissaient les premiers rayons du soleil de mars; l'iris parfumait les plates-bandes. Les enfants parisiens accoururent et se répandirent dans ces vastes espaces, sans se douter que le sable qu'ils foulaient de leurs rondes joyeuses avait enseveli des cadavres. Les oiseaux n'avaient pas interrompu leurs gazouillements pour écouter les cris de la guerre civile. Le sang humain n'avait pas empêché la violette de fleurir. Les cygnes nageaient paisiblement en cercle au bord des bassins, attendant le pain accoutumé. L'enfance et la nature sont soumises aux seules lois divines : elles ne sentent pas l'atteinte des révolutions qui bouleversent les institutions humaines. »

Ce livre équitable, sensé, généreux, plein de vues élevées, de saines appréciations, de nobles idées, restera comme un monument précieux de l'époque où il a été fait et des événements qu'il retrace. Il fait honneur à l'esprit qui l'a conçu, au talent qui en a tracé les pages, aux convictions qui l'ont inspiré, aux principes dont il est la glorification, aux hommes dont il raconte et justifie les actes, à l'époque dont il redit les événements et dont il a reçu l'inspiration. Œuvre d'un grand esprit et d'un noble cœur, il entre, par le sentiment autant que par la pensée, au fond des problèmes de notre temps ; on ne le lit pas en vain, mais on garde de cette lecture une impression profonde et durable. Quant à la leçon qui ressort de cette histoire, c'est celle que donnent les événements. Il y a quelque chose à apprendre pour tout le monde dans le récit de nos divisions et de nos luttes récentes ; et ce n'est pas inutilement que, du sein du calme et du silence, l'esprit se reporte vers ces époques d'agitation et de bruit où ont été posés devant l'opinion les problèmes non résolus d'où dépendent, pour l'avenir, la paix, la prospérité, le progrès social et politique.

LOUIS DE RONCHAUD.

---

# POÉSIE

---

## SONNET.

A C. LORCET.

Comprendre la beauté, la rechercher sans cesse;
En recueillir partout les vestiges épars;
Dans le sombre océan de l'humaine bassesse
Découvrir cette perle, y fixer ses regards;

Quelle que soit la place où le sort vous délaisse,
Élever dans son âme un temple à tous les arts;
N'adorer que le beau dans une douce ivresse,
Et laisser le vulgaire acclamer les Césars;

N'est-ce pas le seul lot digne de notre envie?
Hélas ! et sans vouloir calomnier la vie,
N'est-ce pas le seul bien et la seule grandeur?

Sois heureux, ô Lorcet ! telle est ta destinée.
Patiente, et bientôt, achevant ta journée,
Tu verras du vrai beau l'éternelle splendeur.

ÉDOUARD GRENIER.

---

# REVUE DU MOIS

I

Avouons-le tout de suite; la France ne joue qu'un rôle secondaire à l'heure qu'il est, et Paris n'est plus qu'une petite ville du continent où les Japonais et autres étrangers s'arrêtent un instant en route pour l'Angleterre. On va à Londres, on y est ou l'on en revient : il faut choisir entre ces trois positions. On a beau se débattre, et dire, comme les neuf dixièmes de ceux qui passent la Manche, qu'on ne tient pas du tout à voir l'Exposition, bon gré mal gré, on fait le voyage, ou tout au moins on dit qu'on le fera. Et d'abord, il faudrait n'avoir jamais connu un Anglais de sa vie pour ne pas recevoir une invitation pressante dans ce moment-ci. Les bateaux de Boulogne et de Calais ont beau apporter leurs quatre cents passagers par jour, rien ne contente ces insulaires, insatiables dans leur hospitalité. Encore, encore, et toujours, disent-ils ; à ce point qu'il me vient parfois la crainte que la Grande-Bretagne tout entière ne soit submergée et ne coule subitement, comme ces bateaux dans lesquels des passagers s'entassent en trop grand nombre et avec trop de précipitation. Qu'est-ce, en effet, après tout, que l'Angleterre, si ce n'est un grand navire toujours à l'ancre au milieu de l'Océan, en vue de nos côtes de France? Qu'est-ce que ses flottes, sinon des embarcations plus petites qui se détachent du bord pour aller explorer et reconnaître le monde entier ? Je pourrais pousser la comparaison beaucoup plus loin, et parler de l'équipage si actif, si docile à la manœuvre, et si dévoué à l'heure du péril ; des timonniers qui se succèdent à la barre, et qui tous, qu'on les prenne à droite ou à gauche, à tribord ou à bâbord, tiennent les yeux fixés sur cette boussole de l'opinion publique qui leur trace la route; mais, outre qu'il est toujours dangereux de poursuivre jusqu'au bout une image, je ne veux pas m'embarquer encore. Avant de quitter le continent, il faut bien dire quelques mots de ce que nous avons fait, nous autres, depuis un mois : ce ne sera pas long.

Procédons chronologiquement : si humble que soit une besogne, un peu de méthode ne nuit pas. Le mois dernier, — je parle, bien entendu, du mois de la *Revue*, qui commence au 10, — s'est achevé

justice, sachez-le bien, a généralement mauvaise opinion des gens qui ont eu affaire à elle, même sans raison.

On a dit, à ce sujet, que M. Chaix d'Est-Ange était allé, il y a peu de temps, en Angleterre pour y étudier de près le système de la mise en liberté sous caution, qui, dans ce pays-là, a circonscrit la prison préventive dans les limites les plus étroites qui soient compatibles avec les intérêts de la société. Il va sans dire que le sentiment égalitaire, qui domine chez nous, se révoltera à l'idée d'une législation où l'on croira voir des priviléges attachés à la fortune, et qu'il ne serait pas possible, ni même désirable d'adopter ici le système anglais dans son entier. Espérons toutefois que le voyage de M. le procureur général pourra produire quelques utiles modifications. Outre que la caution exigée de l'accusé se proportionne facilement aux moyens qu'il a de la fournir, il faut se rappeler que l'égalité même ne trouve pas toujours son compte à ce que chacun soit traité de la même façon. Ce niveau général sous lequel on fait passer tout le monde n'est souvent qu'une pompeuse injustice infligée par les théoriciens de l'égalité. Il est non-seulement certain que la privation de liberté n'est pas un mal égal pour tous les hommes, mais encore que la détention de tel homme peut être un fort grand mal pour beaucoup d'autres gens qui ne sont ni coupables ni même accusés. Ajoutons que plus la position de l'accusé est élevée, plus grand est le nombre des intérêts qui se concentrent en lui, et qu'en conséquence cette liberté de fournir caution qui, au premier abord, paraît un privilége accordé au riche, pourrait, avec plus de raison, être considérée comme une concession que la justice abstraite fait à l'utilité publique. Le dernier des commis de M. Mirès eût peut-être autant souffert en prison que son patron, mais, en dehors du cercle très-restreint de sa famille, personne n'eût été lésé; tandis que des milliers de familles ont ressenti le contre-coup de la longue détention de celui auquel, à tort ou à raison, elles avaient confié leurs intérêts. En Angleterre, les juges jouissent d'une grande latitude en cette matière de caution, et, presque toujours, ils en usent sagement. On peut généralement se fier sans crainte à l'équité d'hommes qui sont à la fois très en évidence et très-responsables, auxquels l'esprit de corps, à défaut de l'esprit de justice, impose l'indépendance vis-à-vis du pouvoir, et dont une presse libre contrôle et critique tous les actes. Il ne faut pas l'oublier, en Angleterre la justice elle-même est justiciable, comme tout le reste, de l'opinion publique exprimée dans les journaux. C'est cette dernière garantie surtout qui fait qu'on y peut, sans inconvénient, laisser tant de choses à l'appréciation individuelle.

En France, par contre, il se présente un phénomène singulier. In-

dividuellement, chacun de nous est assez satisfait de son esprit; comme nation aussi, nous nous plaçons volontiers au premier rang parmi les peuples intelligents, et pourtant nous parlons et nous agissons tous comme si chaque Français, pris isolément, était un imbécile. Nous ne nous respectons réciproquement que quand nous sommes groupés; nous ne tenons pas compte des individualités, et les minorités même ne nous inspirent que du dédain. S'organiser, voilà notre grand mot! et par là nous entendons se régler hiérarchiquement sur le modèle de l'État, et se rattacher à lui surtout. En dehors de cette dernière sanction, nous ne voyons que désordre. Dans ce sens, nous organisons jusqu'à nos plaisirs, jusqu'à notre charité. La plume se lasserait à raconter les preuves quotidiennes de cet amour de la réglementation, de ce besoin de protection gouvernementale qui nous dévorent. L'autre jour il s'agissait des crèches, voici maintenant la Société des prêts au travail, dite Société du Prince Impérial. Ah! qu'il est loin, le beau temps évangélique où la main gauche ignorait ce que faisait la main droite! Aujourd'hui c'est le Briarée gouvernemental qui distribue l'aumône, et, quand une de ses mains donne, les quatre-vingt-dix-neuf autres inscrivent le bienfait sur les registres de l'assistance publique. Les plus soupçonneux n'accuseront pas la Société du Prince Impérial d'être entachée d'individualisme, encore moins d'être une Société secrète, et ceux qui redoutaient la puissance occulte de la Société de Saint-Vincent de Paul doivent se sentir bien rassurés en face de l'œuvre nouvelle. Comment pourrait-on y voir une tendance politique? L'administration est confiée à un conseil supérieur, à des comités locaux et à des dames patronnesses, et c'est l'Impératrice qui nomme le conseil supérieur, les comités locaux et les dames patronnesses. Point de conciliabules ou de mauvaises influences électorales à redouter avec une pareille organisation. C'est une succursale de la cassette particulière, à laquelle le public sera admis à porter son offrande. Je souhaite de tout mon cœur un plein succès à la nouvelle Société, mais je me demande comment on s'y prendra pour faire rentrer à l'échéance les « prêts faits au travail. » Je veux bien que la probité et les bons antécédents de l'emprunteur soient des garanties, je crains pourtant qu'arrivé à l'état de gêne qui l'a rendu apte à recevoir les secours de la Société, l'ouvrier nécessiteux n'ait d'autres créanciers plus pressants que celle-ci, et que le prêt ne se trouve bien souvent transformé en don forcé. Il est difficile de s'imaginer une œuvre charitable poursuivant le remboursement de ses avances par les voies légales; or, si le débiteur ne rembourse pas, et si le créancier ne poursuit pas, il ne reste plus qu'une Société aumônière comme tant d'autres, comme celle de Saint-

Vincent de Paul, par exemple ; avec cette différence seulement, qu'elle aura un autre patronage et qu'elle propagera d'autres influences. Ne nous plaignons pas de ces enchères, où les malheureux trouvent leur compte ; mais tâchons, malgré tout, de ne pas perdre l'habitude de faire le bien directement, individuellement ; c'est l'ancien système ; mais, à tout prendre, c'est encore le plus fraternel et le meilleur.

II

Pour l'acquit de ma conscience, je veux bien annoncer que l'ambassade japonaise est venue, et qu'elle est repartie ; mais, ceci dit, je ne vois pas trop ce que je puis ajouter. Cette mission, entreprise, à ce qu'on assure, dans un but tout commercial, ne semble pas avoir jeté les fondements d'une grande intimité future. C'était le cas pourtant de chercher à faire connaissance, dans la personne de ses représentants, avec cet « extrême Orient » dont nous aimons tant à parler. Mais que voulez-vous ? les moyens de communication ont manqué ; on apprend si peu le français au Japon ! Sous de certains rapports cependant, sous celui de l'éloquence officielle, par exemple, ces ambassadeurs ont dû trouver que nos mœurs se rapprochaient beaucoup de celles de l'Orient. Dans la harangue qui leur a été adressée à leur arrivée à Paris, on leur a surtout recommandé, dans des termes que la modestie occidentale semblait devoir nous interdire, d'étudier la grandeur de la France. Nous les avons félicités ouvertement de l'occasion qui leur était offerte de nous admirer. A en juger par les dehors, ils n'en ont guère profité, — un des traits distinctifs de la bonne compagnie au Japon, comme ailleurs du reste, consistant en une abstention complète de tout signe d'admiration ou d'étonnement. Nos Japonais poussent à ce point les belles manières que, lors de l'ouverture de l'Exposition de Londres, ils ont traversé la grande nef, armés jusqu'aux dents, sans jeter un seul regard ni à droite, ni à gauche, à la profonde mortification du public anglais. En France, la première terreur causée par le chemin de fer une fois vaincue, ils sont restés impassibles. On nous a bien raconté dans les journaux qu'ils avaient été à l'Imprimerie impériale, et qu'ils y avaient été émerveillés ; mais comme le paragraphe en question, au sujet de cet établissement, est stéréotypé et reproduit à l'occasion de chaque visite de prince, j'y attache, pour ma part, peu d'importance. On nous l'a servi de nouveau au sujet de la visite de la reine de Hollande, devant qui on a imprimé une petite adresse en hollandais. Je ne croirai jamais, quant à moi, que cette illustre princesse en ait été aussi

étonnée qu'on veut bien le dire. Pour en revenir aux Japonais, j'ai cherché à recueillir quelques renseignements sur leurs habitudes auprès de ceux qui les avaient approchés pendant leur séjour, et il m'a toujours fallu me contenter de ce détail un peu frivole qui semble avoir surtout frappé les observateurs parisiens : ils mangent du poisson cru, avec une très-bonne sauce, et cela n'est pas trop mauvais. Je livre cette remarque gastronomique à mes lecteurs pour ce qu'elle vaut; qu'ils fassent leurs expériences. Un assez singulier bruit s'était répandu un moment dans le public des gobe-mouches : l'ambassade japonaise était une mystification comme l'ambassade siamoise sous Louis XIV. Qu'on traitât Louis XIV comme un bourgeois-gentilhomme, et qu'on lui expédiât de faux Mamamouchis, passe encore, mais la France du second Empire, allons donc! En remontant à la source de cette absurde rumeur, j'ai trouvé ceci : ce sont de faux ambassadeurs, car ils n'ont pas apporté de cadeaux! Voyez un peu comme la guerre de Chine nous a déjà gâtés! Si on ne nous offre pas une main bien pleine, nous ne la prenons pas. O France! qui te vantes de faire la guerre pour une idée, ne saurais-tu donc rester en paix au même prix?

## III

Les Anglais, toujours exacts à l'échéance, ont ouvert leur Exposition universelle le 1er mai, ainsi que cela avait été dit, bien qu'il n'y eût guère que le bâtiment qui fût prêt. Presque tous les exposants étrangers étaient en retard, et les Français plus que tous les autres. Il serait bon pourtant, puisque ces expositions internationales font partie désormais de nos mœurs, qu'on prît des habitudes de ponctualité. Il y a dans cette lenteur un manque d'égards pour l'hôte qui vous reçoit, et qui a compté sur vous pour sa mise en scène; et aujourd'hui que les peuples sont rois, ils devraient comprendre que l'exactitude est devenue pour eux une politesse. Cette question a d'autant plus d'importance pour l'Exposition anglaise, qu'elle est, comme on le sait, une entreprise particulière. Le prix d'entrée pendant le premier mois est plus élevé qu'il ne le sera par la suite, et, si les premiers visiteurs ne doivent jouir que de la vue de murailles nues et de caisses à demi déballées, il va sans dire que le public ne se hâtera pas et qu'il en pourra résulter une diminution très-grande dans les recettes. Les commissaires, du reste, auraient en mauvaise grâce à se plaindre, car ils se sont trouvés, eux aussi, dans la plus grande confusion jusqu'au dernier moment. La veille même de l'ouverture, à la répétition générale de la cérémonie d'inauguration, on

s'est aperçu tout à coup que sur l'estrade réservée aux grands personnages on n'entendait que fort mal, et que dans l'enceinte où devait se trouver le public on n'entendait ni ne voyait rien. Il a fallu tout changer pendant la nuit. Enfin, le grand jour s'est passé à merveille, malgré un *God save the Queen* intempestif qui a éclaté au milieu d'un discours de lord Granville; mais avec les Anglais le *God save the Queen* n'est jamais tout à fait de trop. Je n'ai pas la prétention, il va sans dire, de parler des merveilles que contient l'Exposition. Disons seulement que le jugement du public n'a pas été favorable à l'édifice, qu'on trouve généralement lourd et disgracieux et d'un aspect moins grandiose que celui de 1851, bien que l'espace qu'il occupe soit un tiers plus grand. L'architecte fait valoir pour sa défense que son plan original n'a pas été suivi et qu'une grande salle de 500 pieds de long sur 250 de large, et haute de 210 pieds, a été supprimée à cause de la dépense qu'elle eût entraînée. C'est là, en effet, une suppression qui vaut la peine qu'on en tienne compte. Cette salle pourra s'ajouter plus tard, dit-on, si on le juge convenable. La manière dont les fonds ont été faits pour cette gigantesque entreprise est curieuse et surtout essentiellement anglaise. Un millier de personnes à peu près se sont réunies, pour *garantir*, sans le verser, un fonds se montant à un peu plus de onze millions de francs. Sur cette garantie, la Banque a fait les avances au fur et à mesure à raison de 4 p. cent. Les entrepreneurs eux-mêmes, MM. Kelk et Lucas, seront payés selon les résultats de l'entreprise. Une somme de cinq millions de francs leur est pourtant assurée comme *minimum*. Si les recettes atteignent dix millions de francs, ils toucheront sept millions et demi et s'engagent dans ce cas à livrer gratuitement à la Société des Arts les grandes galeries centrales de peinture. Le reste des bâtiments leur appartiendrait. Enfin, les commissaires se sont réservé le droit de racheter aux entrepreneurs le bâtiment tout entier moyennant dix millions sept cent cinquante mille francs, et l'on a tout lieu de supposer qu'ils auront cette somme, et au delà, à leur disposition avant la clôture de l'Exposition. Dans tout cela l'État n'est pour rien; c'est toujours avec un soin jaloux que l'Anglais écarte son intervention.

Ce désir, cet orgueil de se suffire à soi-même se manifeste chez lui tout aussi bien dans les calamités que dans les prospérités publiques, dans les misères comme dans les fêtes de l'industrie. Pendant que la métropole anglaise déploie toutes les magnificences de ses manufactures, le Lancashire se débat dans les angoisses de la crise cotonnière. Eh bien! là aussi l'opinion publique repousse énergiquement l'idée de l'intervention de l'État. C'est un remède qu'on ne veut appliquer que dans les cas extrêmes, comme celui de la

grande famine d'Irlande, par exemple. Il s'agissait alors d'une nation de pauvres. Mais en Angleterre, où les malheureux se trouvent mêlés à une bourgeoisie aisée qui, dans les temps prospères, s'est enrichie de leur travail, le bon sens anglais estime qu'il ne doit pas en être de même. Manchester, elle l'a déclaré hautement, *farà da se*. Le conseil municipal de Blackburn, une des villes où la misère se fait le plus fortement sentir, a réprimandé vertement un de ses membres pour avoir adressé au *Times* une lettre où il parlait de ses concitoyens comme ayant des droits à la charité gouvernementale. A Preston, ville de 80,000 âmes, où il y a près de 30,000 ouvriers manufacturiers, sans travail aujourd'hui, la même chose s'est produite. « Nous nous imposerons nous-mêmes, » tel est le cri général. L'ouvrier, de son côté, tient bon aussi, malgré la marée de misère qui monte et menace de le submerger. Il est peu de spectacles plus grands que celui de cette patiente fermeté de toute une population, et rien ne prouve mieux l'immense progrès moral fait par l'ouvrier anglais depuis quelques années, que son attitude dans la crise actuelle. Il comprend que sa misère provient de causes contre lesquelles l'État ne peut rien, et il attend courageusement des jours meilleurs avec l'aide de ses associations ouvrières, dont les ressources s'épuisent peu à peu.

Il va partir bien des chroniqueurs pour Londres, et ils nous écriront bien des lettres, hélas ! avec leurs impressions de voyage reçues dans les hôtels borgnes du quartier français. Je voudrais en engager quelques-uns à visiter, sans parti pris, les districts manufacturiers de l'Angleterre, et à y étudier en action ce principe admirable du *self-help* (*s'aider soi-même*), qui soutient et anime toute une population, au milieu de la plus effroyable détresse. Ils en pourraient rapporter d'utiles enseignements. En tout cas, ce qu'ils raconteraient vaudrait mieux que les vieilles histoires sur les *ladies* qui disent *shocking* à propos de tout, les hommes qui vendent leurs femmes au marché, et les jeunes *miss* qui mettent des pantalons aux jambes de leurs pianos, enfin toute la vieille légende britannique que je crains fort de voir renaître à propos de l'Exposition universelle de 1862.

## IV

Puisqu'il me reste quelques pages, je suis heureux d'en profiter pour m'acquitter envers M. Ruffini, auquel j'ai été forcé, bien malgré moi, de faire banqueroute le mois dernier. Je dis m'acquitter, car, oserai-je l'avouer? je suis assez naïf pour me considérer comme le débiteur de tout écrivain qui m'a charmé, et, pour l'esprit comme

pour le cœur, j'ai de la peine à admettre que l'ingratitude soit de l'indépendance. Le critique doit payer les dettes du lecteur.

M. Ruffini, eût-il même beaucoup moins de talent qu'il n'en a, serait encore un écrivain remarquable à plus d'un titre. D'abord, il est à la fois Italien et romancier, deux qualités qui ne se cumulent guère. Il est facile de faire le compte des romans tant soit peu remarquables que l'Italie a produits. Si curieuses et si dignes d'examen qu'elles puissent être, je ne m'arrêterai pas à rechercher les causes de sa stérilité dans cette branche particulière de la littérature, — branche qui chez presque tous les autres peuples civilisés a produit, depuis le commencement de ce siècle, une floraison qu'on pourrait qualifier de surabondante. En Angleterre, en France, en Amérique, en Allemagne, en Russie même dans ces derniers temps, la séve semble se porter avec force du côté du roman, et le moraliste moderne n'est assuré d'un bon accueil que s'il se présente devant le public appuyé sur le conteur. Celui qui, il y a cent cinquante ans, eût tout bonnement écrit des Caractères ou des Maximes, se voit obligé aujourd'hui de mettre en action sa pensée dans un roman, ou tout au moins dans une nouvelle. En Italie, il n'en est pas de même, et si aux *Promessi sposi*, à *la Monaca di Monza*, à *Marco Visconti*, nous ajoutons une demi-douzaine d'autres romans moins connus, nous aurons dressé le catalogue de la fiction romanesque au delà des Alpes. M. Ruffini se distingue donc de ses compatriotes par le genre même qu'il a adopté; mais ce qui est plus singulier encore, c'est que tout en étant Italien et romancier, il n'est pas, à proprement parler, un romancier italien. Ses ouvrages ont tous été écrits en anglais, dans une langue très-facile, très-claire, où l'étranger ne se brise que tout juste reconnaître. Tout au plus pourrait-on remarquer que dans cet anglais-là l'élément latin domine le saxon, ce qui produit des tournures de phrases parfois un peu exotiques, jamais barbares. Parmi les Italiens que les hasards des révolutions ont jetés en Angleterre, il en est beaucoup qui ont appris à parler l'anglais avec une grande perfection, et si je voulais citer des noms propres, j'en pourrais nommer plusieurs qui, dans différents départements du service public, et surtout dans ceux qui se rapportent à la littérature ou aux beaux-arts, payent par de précieux services l'hospitalité qu'ils ont reçue; mais je ne connais pas d'autre exemple d'un Italien écrivant l'anglais d'une manière aussi idiomatique que M. Ruffini. Il est toujours rare de voir un écrivain s'assimiler complétement une langue étrangère, mais cela est surtout curieux quand il s'agit d'employer avec une égale facilité deux langues dont le génie diffère en tout. Il faut absolument, pour qu'un Italien écrive

en anglais, qu'il pense en anglais; à vrai dire, du reste, il faut en arriver là dans toutes les langues, avant de pouvoir dire qu'on les possède réellement. Si rapide, si inconsciente que soit une traduction mentale, fût-elle même jumelle, si j'ose m'exprimer ainsi, de la pensée, elle restera toujours gauche et empruntée, et toujours il lui manquera ce je ne sais quoi de fier et d'indépendant que confère la primogéniture intellectuelle.

C'est en 1853, si je ne me trompe, que M. Ruffini a fait paraître son premier ouvrage, *Lorenzo Benoni*, qu'on a traduit en français avec le sous-titre de « *Mémoires d'un conspirateur*. » Plus tard, il a écrit le *Docteur Antonio*, et enfin *Lavinia*, dont la traduction française n'a été publiée que dans une Revue, — la *Revue européenne*, je crois. Ne mentionnons que pour mémoire un petit volume intitulé : « *Découverte de Paris par une famille anglaise*, » bluette comique écrite à l'occasion de l'Exposition de 1855, et qui a produit son rire d'un jour. Je serais même disposé à passer fort rapidement sur *Lavinia*, bien que sous le rapport de la dimension et de l'intrigue, ce soit la plus ambitieuse des œuvres de l'auteur. C'est un grand roman plein d'incidents émouvants qui s'enchevêtrent fort habilement et se mêlent au récit des amours d'un jeune artiste italien plein d'enthousiasme naïf, et d'une belle demoiselle anglaise, frivole, mondaine et un peu coquette. Celle-ci ne se transforme que sous l'influence du malheur et de la crainte d'avoir perdu, à tout jamais, et par sa faute, celui qu'elle aime.

Le contraste de ces deux caractères si différents, que l'amour met en présence, fournit à M. Ruffini des chapitres remplis d'observations fines et d'analyses délicates, et il y a de certaines échappées de vue sur la vie italienne, au début du roman, qui sont charmantes; mais, malgré tout, *Lavinia* me plaît moins que ses devanciers. L'intérêt se soutient par trop de moyens, et par trop de gros moyens surtout. C'est là un luxe qui, à mes yeux du moins, produit facilement l'encombrement. Le talent si simple et si vrai de M. Ruffini me semble plutôt gêné que rehaussé par cette mise en scène un peu compliquée. Ajoutons que son héroïne véritable, celle qu'il met en scène avec une respectueuse tendresse, et qu'il sait toujours faire aimer, joue dans *Lavinia* un rôle moins grand que dans ses deux autres romans. Cette héroïne, c'est l'Italie. Lorenzo Benoni et le docteur Antonio sont l'un et l'autre des patriotes italiens, des conspirateurs, si vous voulez, amoureux comme Roméo de cette divine Juliette que l'on croyait morte, et que nous avons vue de nos jours se réveiller et sortir du tombeau où on l'avait couchée. L'amour qu'ils éprouvent pour des femmes de chair et d'os semble bien faible auprès de cette passion toute-puissante pour la patrie opprimée. Aussi n'est-ce pas d'intérêt

romanesque proprement dit qu'il faut chercher dans les deux premiers ouvrages de M. Ruffini. Mais on y trouve mieux que cela : la peinture simple et vraie du sentiment national, une philosophie douce et pourtant railleuse, qui laisse deviner ses conclusions plutôt qu'elle ne les formule, et la représentation fidèle de certains aspects de la société italienne qui ont disparu aujourd'hui à tout jamais. Sous tous ces rapports, je connais peu de romans qui puissent leur être comparés. *Lorenzo Benoni* nous donne le tableau du Piémont avant l'introduction du *Statuto*. Les derniers chapitres du *Docteur Antonio* dépeignent l'état de Naples en 1848, à ce moment, si fugitif, où l'on put espérer une réconciliation cordiale entre le roi et ses sujets. Tout cela est heureusement bien loin de nous, et l'on peut à peine croire que ces rêves ardents, ces espérances du héros de roman qui semblaient si chimériques, soient réalisés aujourd'hui. Le docteur Antonio est un personnage complet, vivant, une création, — pour me servir d'un mot dont on a bien abusé, et qui devrait, si on ne l'employait qu'avec réserve, renfermer un grand éloge. Cet être courageux, naïf et fier à la fois, on croit l'avoir connu et aimé. C'est bien là un de ces pauvres *forts* dont personne n'a pitié, et à qui chacun inflige une part de sa peine; qui soutiennent et consolent tout le monde, mais qui restent seuls quand le malheur les atteint à leur tour. Antonio, nature simple et droite, s'avise de donner place dans son cœur, à côté de son Italie bien-aimée, à une jeune Anglaise, être complexe et civilisé jusqu'au bout des ongles, qui, tout en l'aimant, le sacrifie par pure timidité et crainte de scandale à des préjugés de famille.

C'est un peu la même situation, on le voit, que dans *Lavinia*. Le romancier n'invente guère, quoi qu'on en dise; il raconte ce qu'il a vu ou ce qu'il a éprouvé, et il se borne presque toujours à combiner dans une fiction des traits épars pris dans la vie réelle. Aussi ne doit-on pas s'étonner de retrouver chez un auteur les mêmes types. Les vrais romanciers, c'est-à-dire les observateurs, se répètent volontiers; les créateurs seuls de personnages impossibles, de caractères imaginaires, sont variés à l'infini dans leurs monstrueuses conceptions. Mais qu'importe tout un monde de fantômes qui n'ont jamais eu d'existence réelle et qui disparaissent pour toujours de la mémoire quand on ferme le volume où ils sont nés? Le docteur Antonio restera à jamais l'ami de tous ceux qui ont lu le roman dont il est le héros.

Mais tout écrivain, et cela est vrai surtout du romancier, a un livre qui le représente plus particulièrement. Parfois c'est un certain côté discrètement auto-biographique, comme dans le *David Copperfield* de Dickens, qui en fait le charme, ou bien encore, comme dans la *Cabane*

*de l'Oncle Tom,* c'est l'explosion entraînante de quelque grand grief. Il y a un peu de tout cela dans *Lorenzo Benoni*, et c'est pourquoi je le préfère aux autres ouvrages de M. Ruffini. Ce n'est que l'histoire d'un jeune Génois, de 1816 à 1833, depuis le jour où il fait son entrée au collége jusqu'à celui où il quitte son pays en proscrit, sans espoir d'y jamais rentrer : mais comme on sent que l'auteur a passé par toutes ces misères de l'enfance qu'il dépeint si bien, et qu'il a enduré toutes les tyrannies de l'éducation jésuitique, la seule qu'on pût avoir en Piémont à cette époque !

Au début du livre, on trouve le malheureux Lorenzo, à l'âge de sept ans, établi chez un oncle chanoine, dans une petite ville entre Nice et Gênes. Il sert la messe du chanoine, meurt à peu près de faim, et reçoit pour toute instruction les leçons d'un maître qui enseigne le latin à raison de six sous l'heure, — encore ce latin-là est-il trop payé. Cet oncle chanoine ne pense qu'à ses olives, ne parle, ne rêve que d'olives, et passe une moitié de l'année à calculer les résultats d'une récolte fabuleuse, et l'autre moitié à déplorer la perte de ses espérances de fortune.

Enfin vient le collége royal de Gênes, alors placé sous la direction des révérends pères Somasques.

Il est difficile de raconter plus naturellement, et plus habilement en même temps, les petites vexations qui jettent l'écolier, timide et docile par nature, dans l'opposition enfantine, et qui plus tard, quand le collége aura fait place à l'Université, feront de l'étudiant un conspirateur. Tout cela suit un développement si logique, qu'il semble fatal. Au sortir du collége, Lorenzo, plein de foi, veut se faire moine, capucin même. Porter un cilice, se donner la discipline, convertir les infidèles au péril de sa vie : voilà son rêve. Tout cet enthousiasme religieux, mal dirigé, s'éteint à son tour, et ce jeune homme si fervent recourra sans scrupule à la ruse pour obtenir les certificats de piété qu'exigera de lui la tyrannie ecclésiastique. C'est la vieille histoire de l'intolérance engendrant l'hypocrisie, de l'oppression enfantant la révolte. L'espace me manque pour la suivre pas à pas; mais je recommande à chacun de la lire dans *Lorenzo Benoni*. Elle fait comprendre à merveille la persévérante rancune des conspirateurs italiens. Quand enfin le jeune *carbonaro*, pour échapper à la prison et peut-être à la mort, s'embarque dans un petit bateau pour la France, et qu'au milieu de la nuit et de la tempête, en proie au délire, il prend ses sauveurs pour des ennemis et se précipite dans la mer, ses souffrances sont racontées avec une vérité telle, qu'on se demande s'il ne faut pas attribuer l'intérêt poignant de ces derniers chapitres à la netteté des souvenirs de l'auteur plutôt qu'à la puis-

sance de son imagination. Que de Lorenzo Benoni, en effet, ont vécu proscrits pendant les plus belles années de leur vie! Mais leur exil même n'a pas été sans fruit pour leur patrie, et ils l'ont peut-être mieux servie à l'étranger que s'ils fussent restés courbés et résignés dans la servitude sur le sol natal. Disons-le à l'honneur de l'émigration italienne, jamais proscrits n'ont mieux profité des dures leçons de l'adversité. On a pu dire de nos émigrés français qu'ils n'avaient rien appris et rien oublié; les réfugiés italiens en ont agi autrement: comme les enfants d'Israël, en sortant de la terre d'exil et de la maison de servitude, ils ont « dépouillé les Égyptiens. » Grâce à ce don d'assimilation qu'ils possèdent à un suprême degré, ils rapportent à la patrie, au jour de sa résurrection, les qualités diverses de tous les peuples chez lesquels ils ont séjourné. « A mes malheurs, dit dans ses Mémoires le comte Arrivabene, un des martyrs de la cause italienne, je dois un avantage qu'on ne saurait trop apprécier quand on tient à sa dignité d'homme. Grâce à mon séjour dans des pays libres, je me suis trouvé dans une position politique franche et nette, en harmonie avec mes opinions, que j'ai pu manifester sans danger, et modifier ou changer d'après mes convictions intimes, sans crainte d'être taxé de lâcheté ou d'hypocrisie. » C'est, en effet, un avantage inappréciable que de pouvoir faire son éducation politique en pleine liberté de conscience, et plus d'un Italien en a profité. Les hommes que l'Italie retrouve aujourd'hui valent mieux que lorsqu'elle les a perdus. Tous les peuples leur ont fourni à l'envi des secours ou des enseignements. La France leur a montré le chemin de la victoire, l'Angleterre leur a enseigné l'amour raisonné de la liberté. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez, ce ne sera jamais trop. Le jour est bien loin encore où l'on pourra dire que la dette de l'Europe civilisée envers l'Italie est acquittée, et que nous ne lui devons plus rien.

HORACE DE LAGARDIE.

---

# CHRONIQUE POLITIQUE

8 mai 1862.

Les gouvernements forts issus de la grande réaction européenne qui a suivi l'année 1848 ont un tort qui leur sera difficilement pardonné, surtout par leurs propres adhérents : ils n'ont pas réussi. Ils n'ont pas réussi, puisque nulle part ils ne sont parvenus à réaliser la seule condition qu'on leur ait imposée en retour de la toute-puissance qu'on leur donnait : la sécurité. A quoi ont abouti, en effet, tous les sacrifices insensés que les nations ont faits alors à cette funeste manie du repos à tout prix? A ce que leurs destinées, au lieu d'être débattues et réglées par tous et devant tous, comme il convient, lorsqu'il s'agit du bien commun, se jouent obscurément dans le huis clos d'un cerveau auguste, mais taciturne, et irresponsable, entre quelques personnages dont nul ne sait le secret, et qui le plus souvent seraient eux-mêmes fort embarrassés de dire le matin ce qu'ils feront le soir. Tout est en suspens aujourd'hui en Europe; je ne parle pas seulement de l'état des esprits, mais de celui des affaires, car l'incertitude où sont tenus les uns se traduit par le malaise des autres; c'est une crise qui pèse également sur le crédit public et sur les transactions particulières; or cette incertitude qui dure depuis si longtemps, qu'on se demande ce qu'il en resterait si les questions auxquelles elle s'attache devaient être décidées par les nations elles-mêmes, au lieu de l'être par quelques hommes! Qui est inquiet aujourd'hui, en Angleterre, au sujet des déterminations que le gouvernement y prendra demain? Ce genre de perplexité y est inconnu, parce que toute surprise y est impossible, parce que tout le monde y met la main aux affaires, parce qu'on y peut prévoir à longs termes.

Voilà la sécurité bien inestimable que les pays libres demandent au contrôle, à la publicité, à la participation de tous aux affaires publiques, et que nous demandons, nous, par une inconcevable aberration, aux concentrations de pouvoir. Il en est des peuples comme des individus, pour les uns comme pour les autres il n'y a de sécurité que dans la certitude qu'on ne dépend que de sa propre volonté,

et les gouvernements ne peuvent la donner aux nations qu'en les associant, pour ainsi dire, à leurs décisions. Le trait caractéristique et fâcheux de la situation actuelle de l'Europe est que presque partout les gouvernements semblent à la veille de prendre des déterminations extrêmement importantes pour l'avenir de leurs peuples, et que nulle part ces peuples n'ont la moindre donnée sur ce que seront ces déterminations. Qui peut dire à l'heure qu'il est, en Prusse, le parti que va prendre la couronne en présence des élections? Qui peut prévoir, en Russie, la réponse que fera l'empereur Alexandre aux sollicitations des classes éclairées? Qui peut émettre, en France, une conjecture tant soit peu probable au sujet des affaires de Rome? Il ne tiendrait qu'à nous de multiplier ces exemples. Autant de questions vitales pour chacun de ces pays, et dont nul ne saurait dire dans quel sens elles seront tranchées. Comment l'esprit public n'y serait-il pas inquiet dans un tel dénûment de toute garantie? Des gouvernements maîtres à ce point de la destinée d'un peuple peuvent lui donner bien des compensations plus ou moins avantageuses ou illusoires; mais ce qu'on leur demande avant tout, la paix, le calme, la confiance, la sécurité, jamais. Les gouvernements n'ont eu cette puissance que dans des temps de foi aveugle aujourd'hui loin de nous, et la crainte seule peut encore la leur attribuer dans des moments de périls extrêmes, où l'on a coutume de dire qu'ils ont sauvé la société. En France, par exemple, on sauve régulièrement la société tous les quinze ans, ce qui veut dire que chaque parti y éprouve le besoin d'avoir son tour de dictature; mais il faut espérer qu'on se blasera quelque peu sur cette métaphore, et qu'on sera moins pressé de la prodiguer lorsqu'on saura bien à quoi elle engage. On devrait, dès aujourd'hui, bannir soigneusement du vocabulaire de l'histoire et de la politique cette locution empruntée à la phraséologie mystique. Il est permis au mysticisme, à qui l'on a toujours laissé une grande liberté d'affirmations, de dire que le genre humain a été sauvé tel jour et à telle heure; mais cette façon de s'exprimer, transportée dans l'humble région des faits observables et soumis à une prosaïque exactitude, n'est plus qu'un abus assez impertinent du style figuré, même lorsqu'on ne l'applique qu'à une nation.

C'est sans doute à l'évidence de ces considérations qu'on doit attribuer les velléités de réforme qui se sont manifestées, dans ces dernières années, au sein même de ces gouvernements. Ils ont commencé à soupçonner qu'il n'y a de vraie stabilité pour eux que dans la satisfaction des tendances libérales, et que cette surabondance de force, dont ils n'ont pas su faire sortir les avantages promis, les accuse plus

qu'elle ne les sert; mais ils voudraient tout à la fois diminuer leur responsabilité et ne rien abandonner de leur pouvoir, créer des institutions libérales et maintenir une autorité sans contrôle. Tel est le singulier système de gouvernement qu'on paraît avoir adopté pour l'heure; mais comme il est encore moins praticable que celui dont on a essayé avant lui, on ne peut le considérer que comme un état de choses transitoire. Les ministres et hommes d'État du jour consentiraient volontiers à ce qu'on fût libre, à condition qu'on fût toujours de leur avis; leur propre intérêt leur fera comprendre, avant qu'il soit longtemps, que la vraie politique consiste, au contraire, à deviner l'avis du public et à s'y conformer, à consulter sans cesse et à mettre toujours de son côté ce collaborateur tout-puissant qui se nomme la nation. Là seulement est la sagesse et en même temps la force, et il n'est pas de difficulté, si inextricable qu'elle paraisse, qui ne s'aplanisse devant ce système loyalement pratiqué. Quelle simplicité inespérée n'acquerrait pas la question romaine, qui est censée si grosse de périls, si l'on se décidait à lui appliquer cet expédient qui, dans un pays libre, est la condition même de toute grande décision politique? Les hésitations du gouvernement français ne sont un mystère pour personne, il n'est plus arrêté aujourd'hui que par une responsabilité redoutée; or, cette responsabilité, pourquoi ne la laisserait-il pas à la nation à qui elle revient de droit, dans une question de si haute importance? Si on l'interrogeait en ce moment par de nouvelles élections dont l'objet serait clairement désigné à l'avance, croit-on que sa réponse, quelle qu'elle fût, pourrait être mise en question par un parti, et le gouvernement, qui la prendrait pour règle de conduite, ne gagnerait-il pas en force morale aussi bien qu'en solidité?

A nos yeux, cette réponse ne serait pas douteuse dans les circonstances actuelles; elle se prononcerait à une immense majorité dans le sens d'une évacuation de Rome par nos troupes; mais ce n'est point une raison suffisante, selon nous, pour que le gouvernement se croie autorisé à présumer une volonté qui n'est pas explicite, et à trancher la question par lui-même comme on l'y sollicite, et comme à la rigueur il le peut légalement si cela lui convient. Nous dirions même qu'il est intéressé plus que personne à ce que la nation soit consultée; mais ce n'est pas son intérêt qui nous touche en ceci. Nous ne sommes préoccupé ici que des complications ultérieures de ce grand démêlé entre le catholicisme et la liberté, et nous croyons qu'on doit autant à la grandeur des intérêts qui sont en cause, qu'à la durée même de l'œuvre qu'on entreprend, d'attacher à cette détermination le souvenir d'une imposante manifestation nationale, qui ne permette

pas qu'on essaye jamais de revenir en arrière sur ce point. C'est là le seul moyen de clore le débat d'une façon définitive. Un firman ministériel, quelque appuyé qu'il soit par l'opinion publique, est toujours sujet à contestation; ce qu'il a fait, un autre peut le défaire; il stimule les intrigues au lieu de les décourager. Il n'en est pas de même d'un engagement solennel pris par la nation elle-même. Il ôterait aux ennemis de cette mesure tout espoir de relever jamais une domination universellement condamnée, et en même temps il montrerait à tous les yeux le néant de l'influence dont ils se vantent, et qui n'est redoutable que pour ceux qui la craignent.

Compte-t-on qu'il se puisse présenter jamais un moment plus favorable pour opérer pacifiquement cette révolution depuis si longtemps imminente? Ce serait une étrange illusion. En France, les esprits sont exaspérés par cette longue attente qui paralyse tout, et l'opinion publique poursuit la lutte pour son propre compte, en accusant les irrésolutions d'un gouvernement qui recule devant des périls imaginaires, et qui perdra tous les bénéfices de sa détermination pour n'avoir pas su la prendre à temps. A tort ou à raison, sa conduite envers la cour pontificale est universellement assimilée à celle qu'on lui a vu tenir envers le roi de Naples à l'époque du siége de Gaëte. Tout le monde le sollicitait alors de retirer sa flotte, de même qu'on lui demande aujourd'hui de rappeler sa garnison, et il s'y décida si tardivement, que personne ne lui en sut gré. Encore faut-il noter que son appui alors offert spontanément à un roi déchu et à moitié désarmé, est exploité aujourd'hui par une cour ouvertement hostile, et qui ne se sert de notre protection que pour nous nuire. Ces provocations, l'attitude dédaigneuse et irritante de nos ultramontains si oublieux de leur propre histoire, font au cabinet français la partie aussi belle qu'il eût pu le souhaiter, car il trouverait l'esprit public prêt à prendre parti contre ses adversaires; un tel concours n'est pas tellement commun aujourd'hui qu'on ait le droit d'en faire fi.

Cette opportunité est encore plus clairement indiquée en Italie, où tout le monde croit le moment décisif arrivé et l'attend avec une confiance que nous sommes loin de partager en France. Il faut une foi plus robuste que la nôtre pour attribuer une telle signification à la présence d'une escadre française à Naples et au remplacement de M. de Goyon à Rome. Si ces actes nous annoncent, comme on l'assure, un dénoûment prochain dans les affaires de Rome, nous avouons ingénument que leur symbolisme n'est pas assez trans-

parent pour notre faible imagination, et que le rapport qui existe entre cette cause et cet effet nous échappe. Quoi qu'il en soit, les Italiens ont sur ce point une conviction très-arrêtée, qui n'a pas été étrangère sans doute aux ovations extraordinaires que le roi Victor-Emmanuel vient de recevoir à Naples. On a beau leur démontrer qu'ils se font illusion, ils persistent dans leur opinion, en quoi il faut les approuver lors même qu'ils seraient dans la plus complète erreur, car les erreurs de ce genre sont, comme on l'a vu plus d'une fois, très-susceptibles de devenir des vérités lorsque toute une nation les adopte avec passion. Sous ce rapport l'Italie a déjà fait des miracles. Rien de plus communicatif que la persuasion d'un peuple qui maintient son dire avec persévérance envers et contre tous. Il s'opère à son profit une sorte de fécondation mystérieuse qui, d'une espérance, d'un vœu, forme une indestructible réalité. C'est ce qu'on pourrait vraiment appeler une opération du Saint-Esprit.

L'accueil que Naples a fait au roi Victor-Emmanuel, sans avoir la portée que les exagérations optimistes lui attribuent, réduit à ses véritables proportions le malentendu qui a subsisté jusqu'à présent entre le Piémont et les populations de l'Italie méridionale. Il devient évident que la principale cause des discordes dont le royaume de Naples a été le théâtre depuis deux ans, doit moins être imputée à l'unité italienne, qui est chère à toutes les classes éclairées, qu'aux méprises d'une administration inexpérimentée, placée en face d'une population corrompue par le gouvernement le plus dégradant que l'Europe ait connu dans ce siècle. Ceux qui se plaisent à représenter comme un mouvement national les déprédations et les excès de cette populace turbulente un moment déchaînée par le hasard d'une révolution seraient bien en peine de définir quel est le régime qui pourrait la contenter.

S'ils avaient la franchise de nous répondre que le régime qu'ils regrettent pour les Napolitains est celui que Garibaldi est venu détruire, nous oserions leur dire à notre tour que nous préférons un gouvernement qui mécontente les bandes errantes des Abruzzes à celui qui mitraillait au 15 mai la libérale bourgeoisie de Naples, et qui envoyait Poërio au bagne. Si l'on ne peut gouverner à Naples sans risquer d'y déplaire à quelqu'un, nous préférons le régime qui porte dans ce pays les institutions constitutionnelles et les améliorations économiques et industrielles, en troublant le repos de quelques héros de grands chemins, à celui qui ne s'y maintenait qu'en excitant contre les classes indépendantes et éclairées les appétits envieux et serviles d'une démocratie de lazzaroni.

Le succès éclatant que sa présence à Naples a valu au roi d'Italie devrait, ce semble, le décider à y séjourner une partie de l'année, dans l'intérêt même de son affermissement dans ses nouvelles provinces. Il ne doit pas se dissimuler que le désordre qui a régné jusqu'ici dans les provinces napolitaines a été l'argument peut-être le plus efficace et à coup sûr le plus spécieux dont ses ennemis se soient servis contre lui. Plus le temps marche, plus cet argument acquiert de valeur, en sorte qu'il serait important aujourd'hui d'enlever tout prétexte à ceux qui le lui opposent. Il n'est pas douteux que son séjour à Naples pendant une partie de l'année rendrait bientôt définitive la pacification de ces provinces, en imprimant une impulsion plus active à l'établissement du régime nouveau.

Ainsi en Italie comme en France la scène est admirablement préparée pour le dénoûment réclamé par l'opinion publique. Il en est de même dans le reste de l'Europe. L'Espagne est aujourd'hui la seule puissance qui soit disposée à prendre fait et cause pour le saint-siége. Mais les temps de Charles-Quint sont loin de nous, et il serait un peu plus difficile de rétablir le pouvoir temporel à Rome que d'occuper le littoral du Maroc. L'Autriche, qu'on a pu croire longtemps dans les mêmes dispositions, montre aujourd'hui à la cour romaine plus que de la froideur; elle profite de sa détresse pour lui imposer un nouveau concordat et paraît plus que jamais gangrenée d'éléments joséphistes. Elle a d'ailleurs beaucoup à faire chez elle, ne fût-ce que pour panser ses blessures. Elle a appris, elle aussi, à parler le langage de la pénitence. Elle prononce le mot de réforme financière, ce qui veut dire qu'elle ne sait plus où trouver de l'argent; elle veut réduire son armée, ce qui signifie qu'elle ne peut plus la payer; elle offre, en un mot, le spectacle bien connu d'une monarchie dévorée par les assignats et d'un souverain touché par la grâce. Elle a été, ces jours derniers, jusqu'à promettre solennellement de rétablir la responsabilité ministérielle, ce cauchemar qui chez nous trouble parfois le sommeil, ordinairement paisible, de nos ministres. Nous savons qu'on possède à Vienne, à un très-rare degré, l'art de rendre ces concessions tout à fait inoffensives, et d'ôter leur venin à ces formules autrefois redoutées. On a grand soin d'émousser préalablement les armes qu'on livre à l'opposition, mais il n'en est pas moins vrai que cet étalage de libéralisme, auquel on s'y croit tenu jusqu'à nouvel ordre, n'est pas favorable aux prétentions romaines et ne leur augure rien de bon quant à présent.

On chercherait en vain dans quel autre pays de l'Europe elles

trouveraient plus d'appui. Les débats du Sénat belge viennent de montrer quel accueil leur est réservé au sein d'un peuple si éminemment catholique. Ceux du parlement anglais ont prouvé plus clairement encore qu'il y a, grâce à notre politique à Rome, un peuple qui, sans avoir tiré un coup de canon pour la cause italienne, est prêt à hériter des sympathies et de la popularité que nous avaient valu nos services. La Prusse s'apprête aussi à se prononcer dans le même sens, et la reconnaissance du royaume d'Italie y est annoncée comme un fait certain. Enfin il ne resterait à la cour romaine, pour tout appui de la part des gouvernements européens, que l'abstention du cabinet de Saint-Pétersbourg, neutralité très-problématique, malgré tout ce qu'on a fait pour l'acheter aux dépens de la catholique Pologne. Il est donc permis d'affirmer, sans présomption, sur de telles données, que la chute du gouvernement temporel des papes serait en ce moment acceptée avec satisfaction par la plupart des puissances, avec joie par les peuples et par l'opinion libérale de l'Europe. Le moment actuel est celui où le gouvernement français peut opérer cette révolution avec le moins de risque pour tout le monde; s'il laisse échapper cette occasion, il ne sera pas moins forcé de l'opérer tôt ou tard, parce que tel est le courant irrésistible des choses, mais il le fera dans des circonstances beaucoup plus périlleuses pour lui-même, précisément parce qu'il y sera contraint.

Au reste, la convocation des évêques catholiques à Rome, rendez-vous auquel nos prélats n'ont eu garde de manquer, malgré la répugnance très-explicite avec laquelle le gouvernement français a vu cette démarche, va mettre très-prochainement les deux camps en présence, et dans l'état de surexcitation où se trouvent les esprits de part et d'autre, il est bien difficile que cet incident ne donne pas lieu à quelque éclat imprévu et décisif. Dans ce cas, nous devrons de chaleureuses actions de grâces aux martyrs japonais, et ce sera là la première faveur bien authentique que ces bienheureux auront obtenue du ciel pour la pauvre humanité. Ils auront fait un miracle des plus signalés si, grâce à cette canonisation, la question romaine peut sortir enfin de l'équivoque où on l'a si longtemps maintenue, faute de franchise et, osons le dire, faute surtout de courage. Ce n'est pas la première fois qu'en France et en Italie l'Église et l'État, la papauté et les pouvoirs civils se sont trouvés aux prises; mais c'est la première fois, sans contredit, qu'ils se sont fait cette guerre sourde, lente, immobile, où des deux côtés on cache son vrai drapeau, où l'on semble ne chercher qu'à épier et à surprendre l'adversaire que l'on ne peut se décider à attaquer de front, où l'on n'ose avouer hautement ni ses principes, ni ses griefs, ni son but.

Une si longue dissimulation, une prudence si consommée n'étaient possibles qu'au milieu d'une génération abâtardie et habituée, par de nombreux mécomptes, à trembler devant l'ombre même d'une action hardie. Mais, à moins qu'on ait refait la nature humaine de toutes pièces, ce qui n'est pas probable, une heure doit venir où l'on rougira de tant de nullité, et où l'on entendra de nouveau retentir le cri des passions comprimées. Ce sera un soulagement immense. Nous aimons moins que personne les agitations stériles; mais les temps de lutte, avec tous les déchirements qui les accompagnent, sont, à nos yeux, mille fois plus profitables à la civilisation que ces époques immobiles qui ont la stagnation pestilentielle des eaux dormantes, où tout est ajourné, éludé, dissimulé, grâce à un silence convenu, où les inimitiés les plus vivaces se réconcilient doucement au sein de l'hypocrisie. Il ne peut sortir de là que l'abêtissement des esprits et l'effacement des caractères. Nous appelons donc de nos vœux tout ce qui peut mettre fin à cet état de torpeur et d'indécision. Voilà pourquoi nous applaudissons d'avance à la béatification des martyrs japonais, et voilà ce qui nous console de penser que, selon toute apparence, cette pieuse cérémonie n'est pas destinée à donner le signal de l'apothéose des ennemis du pape. Il en est à Rome comme partout : on ne canonise les uns que pour damner les autres.

La Prusse continue à faire les frais d'une expérience extrêmement instructive pour le reste de l'Europe, et on ne saurait trop l'encourager à la persévérance. On se rappelle combien le langage de son roi, d'abord sévère et impérieux, était devenu paternel et caressant aux approches des élections primaires. La Prusse a accepté avec plaisir ces royales flatteries, mais elle a voté sans attendrissement, je veux dire sans faiblesse. Les élections primaires ont donné du premier coup une immense majorité au parti que la couronne avait voulu frapper par la dissolution du Parlement. De là une stupeur inexprimable au sein de la camarilla prussienne. Qu'allait-il advenir de cette nation factieuse? Comment la dérober au juste courroux d'un monarque irrité? On ne parlait à la cour que de coups d'État, de coups d'autorité, de coups de foudre. Que faisait cependant le peuple prussien? Il laissait dire les courtisans; il se présentait imperturbablement au second scrutin, et les élections secondaires venaient confirmer de point en point le résultat des élections primaires. Il a fait tout cela avec un flegme admirable, en portant des toasts à la santé de son roi, sans offrir le moindre prétexte à une intervention des troupes concentrées autour de Berlin; et en présence de ce spectacle inattendu, Jupiter tonnant est resté interdit sa foudre à la main.

La nation prussienne ne cherche pas à faire des révolutions, elle procède pacifiquement avec ordre et méthode; elle se sert des lois qu'on lui a données, de l'influence qu'on lui a reconnue, et, sans violence ni brusquerie, elle emmaillotte tout doucement son roi dans la légalité dont il ne voulait pas. Elle met dans cette opération tant d'égards et de mesure que le roi Guillaume, qui, au fond, est bon prince, se résignera, tout permet de l'espérer, à ne pas effacer la Prusse de la carte du globe, et à ne pas exterminer ses habitants. La pluie de feu leur sera même épargnée. La cour en sera pour ses étonnements, et les sujets resserreront encore les liens qui les unissent à leur souverain bien-aimé en lui faisant agréer respectueusement des ministres de leur choix, qui s'empresseront de se mettre d'accord avec le parlement nouvellement élu et de gouverner selon ses vœux, afin que la Prusse entière ne forme plus désormais qu'une famille, et tous les peuples voudront contempler ce touchant tableau d'intérieur. Il n'y aura plus désormais de raison pour que le Nationalverein ne rende pas à ce bon roi la confiance et les fonds qu'il avait cru devoir lui retirer un instant, par mesure de prudence. Le peuple prussien a bien mérité du monde entier en cette occasion; sachons l'en remercier, — et vous, nations, instruisez-vous!

Pour parler sans figure de rhétorique, le roi de Prusse, dont la situation offre une analogie frappante avec celle de Charles X à la veille des journées de Juillet, aurait grand tort de chercher à pousser plus loin la ressemblance. Il ne saurait, en effet, faire valoir aucune des excuses que le vaincu de 1830 a pu invoquer pour sa justification. Il n'y a, en Prusse ni prétendants, ni partis antidynastiques, ni article 14. Les partis y peuvent tous, fortune inappréciable, arriver au pouvoir sans secousse, sans bouleversement, sans dictature, sans la prétention de tout reconstruire à neuf ni de faire adorer leur fétiche aux populations. Ils sont séparés par des nuances et non par des abîmes, par des principes, et non par des questions de personnes, de dynasties ou par des haines entre classes. Ils s'appellent parti conservateur, parti libéral, parti progressiste. Il n'y a entre eux que des programmes. Dans un tel pays, pour régner paisiblement et glorieusement, il n'y a qu'à laisser la nation faire ses affaires comme elle l'entend, en tendant la main aux opinions à mesure que l'esprit public les adopte et les consacre. On ne voit pas pourquoi le roi Guillaume s'obstinerait à ne pas comprendre ainsi son métier de roi. En s'attaquant à la nation, Charles X pouvait croire qu'il ne touchait qu'à un parti, mais une telle illusion est impossible en Prusse. L'opposition entre le roi et la nation y est trop nettement marquée.

Qu'il se résigne donc à se prêter de bonne grâce à la singulière fantaisie d'un peuple qui s'est mis en tête de se gouverner lui-même. Ce n'est peut-être là que le commencement d'une épidémie générale, et son malheur est peut-être destiné à être suivi de beaucoup de catastrophes du même genre, ce qui lui servira de consolation. Si ses loisirs lui pèsent, le Nationalverein lui donnera une petite flotte pour le distraire !

Comme il est écrit qu'il ne doit rien exister de parfait en ce monde, nous nous voyons forcé, à regret, d'ajouter ici un post-scriptum restrictif à l'adresse de cet admirable peuple prussien. Quelle mouche le pique d'aller de nouveau chercher une querelle d'Allemand à la nation danoise, à propos de cette éternelle et ridicule querelle du Schleswig-Holstein? Cette agression sans cesse renouvelée contre un petit État, de forces si inégales, manque essentiellement de magnanimité, et il a mieux à faire dans le reste de l'Europe s'il tient si fort à exercer ses vertus guerrières. Quant aux principes de droit national que la Prusse invoque dans ce démêlé qui a fait répandre tant de flots d'encre, c'est à Posen qu'elle devrait les pratiquer, et non dans le Schleswig, où les populations germaniques sont en minorité et jouissent d'une liberté entière. Il n'y a, en somme, qu'une chose réelle sous les prétextes plus ou moins spécieux qu'elle exploite contre le Danemark, c'est l'ambition d'avoir une marine et la convoitise de quelques ports de mer. C'est mesquin et peu digne de la grandeur naissante du peuple prussien.

Les succès de l'armée fédérale aux États-Unis n'ont été ni aussi complets, ni aussi foudroyants qu'on l'avait annoncé, et comme toute exagération dans un sens amène aussitôt une exagération en sens contraire, on a été jusqu'à contester absolument la victoire des unionistes. Des documents irrécusables, et entre autres la correspondance officielle échangée entre les chefs des deux armées le lendemain de la bataille, ne laissent pourtant subsister aucun doute sérieux à cet égard. Ce qui est incontestable toutefois, c'est que cette victoire est loin d'avoir porté tous les fruits qu'on espérait.

Les armées adverses se trouvent de nouveau en présence dans des positions très-fortes, et il faudra probablement qu'il s'écoule un assez long délai avant qu'on voie se produire un résultat vraiment décisif. Aussi l'attention publique s'est-elle un instant détournée du champ de bataille pour se concentrer avec une assez vive perplexité sur une démarche diplomatique, je veux dire sur le voyage de M. Mercier à

Richmond. En cela, comme en tout ce qui concerne notre politique intérieure et extérieure, nous avons été réduits aux conjectures, et nous sommes condamnés à commenter des bruits d'antichambre. La chose, à ce qu'il paraît, ne nous regarde pas, la France étant le seul pays du monde où l'on pratique la vraie souveraineté du peuple! Chacun a donc interprété le voyage de M. Mercier dans le sens de ses propres espérances. En France comme en Amérique, on y a vu, selon les points de vue, une menace d'intervention en faveur du Sud, ou une déclaration d'hostilité contre la nouvelle confédération. Il est cependant fort probable que ces deux suppositions sont également erronées, et qu'il n'y a eu dans ce voyage qu'une tentative de médiation, un effort spontané en faveur de la paix et de la conciliation. Si c'était là le préliminaire d'une reconnaissance tardive de la confédération du Sud, il serait difficile d'admettre qu'on eût choisi, pour en fixer les conditions, l'homme qui nous représente à Washington. Ce serait un procédé gratuitement blessant pour le gouvernement des États-Unis, et peu conforme aux courtoises traditions françaises.

Les Anglais, qui sont un peuple beaucoup moins démocratique que nous, comme il nous plaît de le répéter sur tous les tons, savent du moins parfaitement à quoi s'en tenir sur les intentions de leur gouvernement envers les États-Unis, et ils emploient, pour les connaître, un moyen très-simple; ils le somment de s'expliquer, et, au besoin, ils l'y forcent. Grâce à ce moyen fort élémentaire mais efficace, on les trouve toujours au courant des projets de l'oligarchie qui est censée les opprimer, et qui ne fait jamais rien sans leur autorisation. Ils ne parlent jamais de souveraineté du peuple, mais ils se font obéir. On sait donc, par le discours de M. Gladstone au parlement, que le cabinet anglais ne croit pas à la possibilité d'un arrangement entre le Nord et le Sud, c'est-à-dire qu'il souhaite que cet arrangement ne soit pas possible.

On comprend, en effet, que la scission définitive des États-Unis en deux républiques serait vue par l'Angleterre avec un contentement infini; mais tel est en ce pays l'empire qu'exerce l'opinion des hommes éclairés, qu'on peut prédire, presque à coup sûr, que les suggestions de l'intérêt ne prévaudront pas contre le respect du droit. La reconnaissance des États confédérés n'y serait donc acceptée que dans le cas invraisemblable où de nombreuses victoires l'imposeraient à l'Union elle-même. Or, cette éventualité est contredite par tous les renseignements qui nous parviennent, soit du Nord, soit du Sud. Le mouvement qui les a armés l'un contre l'autre est encore dans

une période ascensionnelle chez le premier, lorsque déjà il décroît chez le second. L'ardeur grandit tous les jours dans les États unionistes, les ressources de tout genre s'y multiplient avec une incroyable fécondité, tandis que les confédérés en sont déjà aux expédients du désespoir. Ce mot ne paraîtra pas trop fort à ceux qui connaissent l'esprit américain et qui ont lu le récent message du président Jefferson Davis au sujet de la conscription.

Que dire maintenant de notre expédition du Mexique? Que nous ne savons rien, comme toujours, des péripéties variées de cette mystérieuse affaire, que notre gouvernement a ses voies cachées, comme la Providence, et que nous attendons qu'il lui plaise de les dévoiler pour porter un jugement motivé sur le but et les résultats de l'expédition. Le seul fait à constater pour le moment, c'est que les puissances qui se sont proposé de régénérer le Mexique sont revenues à l'entente cordiale, après s'être véhémentement accusées les unes les autres de n'apporter dans cette œuvre philanthropique que des vues d'ambition personnelle. On ne sait pas si leur bonne harmonie durera longtemps encore, mais dans tous les cas il est heureux qu'elles se rendent plus de justice aujourd'hui; car si elles avaient d'elles-mêmes une si triste opinion, que devraient donc penser les Mexicains?

P. Lanfrey.

---

## DU COMMUNIQUÉ DE M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

---

Nous n'avions guère l'intention, encore moins le désir, de répondre au *communiqué* de M. le ministre de l'intérieur qu'on a pu lire dans le dernier numéro de ce recueil. On devine facilement pourquoi. D'ailleurs les lecteurs de la *Revue Nationale* sont assez éclairés pour juger, sans plus de débats, entre nous et notre contradicteur.

Mais ce *communiqué* a été reproduit par différents journaux, et nous ne pouvons laisser leurs lecteurs sous la fausse impression qu'ils peuvent en avoir reçue[1]. Ce n'est plus seulement la *Revue Nationale* qui est en jeu, c'est notre honneur qui est maintenant en cause, et nous devons le défendre, quoi qu'il puisse arriver.

Nous allons donc répondre au *communiqué*, et pour plus de clarté, nous allons le reproduire.

Le premier paragraphe n'est qu'une entrée où l'on nous jette l'injure en passant. Poursuivons sans plus d'attention. Nous copions :

« M. Charpentier prétend que M. le Ministre de l'Intérieur *a rendu un arrêté qui maintient le monopole de MM. Hachette.* D'après lui, il dépendrait donc de M. le Ministre de l'Intérieur d'accorder ou de refuser le *monopole* de la vente des livres dans les gares de chemins de fer.

« Voici la vérité :

« Le droit dont MM. Hachette et C^e jouissent se compose de deux éléments :

« 1° Le contrat qu'ils ont passé avec les Compagnies de chemins de fer et en vertu duquel ils sont admis dans les gares ;

« 2° L'autorisation pour la vente des livres estampillés donnée aux colporteurs de MM. Hachette et C^e par le préfet de police à Paris, et par les préfets dans les départements.

« En ce qui concerne les traités conclus entre MM. Hachette et les Compagnies de chemins de fer, M. le Ministre a décidé — ce qui ne peut être l'objet d'un doute (*sic*) — que son administration n'a point à intervenir dans ces contrats qui ne sont nullement soumis à son appréciation.

« Quant aux permissions de colportage, il appartient aux préfets de les accorder ou de les refuser. Ils ont usé régulièrement de leur droit. MM. Hachette, ayant seuls obtenu des Compagnies l'entrée dans les gares, pouvaient seuls solliciter l'autorisation administrative.

---

1. Le rédacteur du *Journal de la Librairie*, en reproduisant le *communiqué* dans sa feuille, n'a pas eu, comme *la Presse* et *l'Opinion Nationale*, la délicatesse d'y ajouter les quelques lignes dont nous l'avons fait suivre et qui pouvaient arrêter le jugement du lecteur.

« Monsieur le Ministre de l'Intérieur s'est borné à notifier à MM. Hachette qu'il n'avait aucun motif de retirer l'autorisation qui leur avait été accordée en 1852 (*sic*). »

Il ressort bien de cet exposé qu'il ne dépendait pas de M. le ministre de l'intérieur d'accorder ou de refuser le monopole qu'exerce M. Hachette dans les gares des chemins de fer, non plus que de le lui retirer, puisqu'il tient ce monopole, ce droit, comme le désigne M. le Ministre (droit du monopole!!!) des Compagnies et des préfets. Quant à M. le Ministre de l'intérieur, la chose ne le concerne pas, et il s'en dégage.

Eh bien! cette doctrine, qui se produit pour la première fois, est complétement et radicalement détruite à l'avance par une masse de faits et de témoignages que M. le ministre ne peut ignorer, entre autres :

1° Par la demande d'autorisation de MM. Hachette, en date du 20 décembre 1852, au ministre de la police générale, dont les attributions font aujourd'hui partie du département de l'intérieur [1].

2° Par la réponse de ce même ministre de la police, en date du 17 mai 1853 [2], et non 1852.

---

1. Voir ***Mémoire sur les bibliothèques des chemins de fer, par MM. Hachette et Cie.*** Paris, imprimerie Lahure, septembre 1861. Dans cet écrit on trouve, à la page 30, une lettre de ces Messieurs à M. le ministre de la police générale, où on lit le passage suivant : « Ignorant (*sic*) si pour l'établissement de nos dépôts dans les gares des chemins de fer, nous avons besoin de l'autorisation administrative, nous venons, monsieur le ministre, vous prier de vouloir bien nous éclairer à ce sujet et de nous accorder cette autorisation si elle est nécessaire. » Le mot *ignorant* qu'on remarque au début n'est sans doute placé là que pour masquer par son air d'innocence et de candeur la portée du but qu'on poursuivait déjà, car il est impossible de penser que MM. Hachette et Cie aient ignoré ce que le dernier de leurs employés sait parfaitement, à savoir, que le brevet accordé à un libraire ne l'autorise à exercer son industrie que dans un seul lieu.

---

2. Paris, 17 mai 1853.

MONSIEUR,

Vous m'avez demandé l'autorisation d'établir dans les gares des différentes lignes des chemins de fer, des dépôts pour la vente d'ouvrages de librairie que vous avez l'intention de publier.

Aux termes de la loi, le brevet concédé à un libraire ne l'autorise à exercer son industrie que dans un lieu déterminé; l'administration *ne saurait donc sans enfreindre* l'article 15 du règlement du 27 février 1723 et la loi du 21 octobre 1814, lui permettre de fonder sur plusieurs points de la France des succursales qui, pour être dépendantes d'une librairie centrale, n'en constitueraient pas moins autant d'établissements de commerce.

Je regrette donc, sous ce rapport, de ne pouvoir donner suite à votre proposition.

3° Par les écrits et les aveux de M. Hachette lui-même[1].

4° Par la Commission du colportage qui fonctionne au département de l'intérieur, sous la direction du même ministre qui nous donne si hardiment un démenti, puisque cette Commission nous a adressé, le 7 septembre 1861, à nous et à 1200 ou 1500 libraires et éditeurs français, une série de questions *imprimées* sur les effets du monopole Hachette, en nous engageant à y répondre, et en accompagnant ce questionnaire d'une lettre signée : VICOMTE SERRURIER,

---

Mais je suis disposé, monsieur, à vous autoriser à faire vendre *par la voie de simple colportage*, dans les différentes gares de chemins de fer, les livres que vous éditez, à la double condition que vos colporteurs seront, dans chaque département, munis d'une permission en règle délivrée par le préfet et que les ouvrages qu'ils vendront soient revêtus de l'estampille du ministère de la police générale.

Recevez, etc.

Le ministre de la police générale,
DE MAUPAS.

Comme on le voit par cette lettre qui est leur titre réel, celui qui leur a servi pour traiter avec les compagnies, MM. Hachette n'ont pas le droit de former des dépôts de leur librairie dans les gares; et cependant ils en ont, comme tout le monde le sait, plus de deux cents dans les lieux les plus fréquentés. Ils ne peuvent avoir une succursale de leur maison, même en face de leur porte, à Paris, de l'autre côté de la rue; mais ils en ont en France dans plus de deux cents endroits publics. — Ce ne sont pas des dépôts ni des succursales, disent-ils, c'est du colportage, conformément à la lettre de M. le Ministre. — Quoi! parce qu'on a changé le nom, on croit avoir changé la chose? on pense que personne ne la reconnaîtra plus sous la fausse étiquette qu'on y a mise? Des établissements fixés sur place, des bibliothèques où les livres sont rangés sur des rayons comme dans toutes les librairies, c'est du colportage? Des vendeurs permanents installés toute l'année, tout le jour, presque toute la nuit, dans les mêmes endroits, ce sont des colporteurs? Et l'on pense faire accepter cette hypocrite hyperbole?

1. Voir entre autres écrits : RÉPONSE DE MM. HACHETTE ET C[e] A LA DERNIÈRE NOTE DE M. CHAIX. Paris, imprimerie Lahure. Page 7, on y lit : « M. Chaix prétend que nos conventions avec les Compagnies ne peuvent être valables si le gouvernement ne les a autorisées. *Nous répondons que le gouvernement les a connues, examinées, fait examiner par une* COMMISSION qui les a AUTORISÉES, etc., etc.

Dans un autre écrit publié en septembre 1861, sous ce titre : MÉMOIRE SUR LES BIBLIOTHÈQUES DES CHEMINS DE FER, RÉDIGÉ PAR MM. HACHETTE ET C[e] A L'OCCASION DE L'ENQUÊTE OUVERTE PAR LA COMMISSION DU COLPORTAGE, on lit, à la page 14, ces mots : « En *approuvant les traités passés entre la maison Hachette et C[e], M. le ministre de la police générale*, » etc., etc.

Dans les citations que nous venons de faire, il est question d'une *Commission* qui a examiné la demande de M. Hachette. C'est évidemment celle du colportage, au ministère de l'intérieur, puisque la chose rentrait dans ses attributions; or, c'est précisément cette même Commission qui *la première* a réclamé contre l'abus que fait M. Hachette de son autorisation, et personne, on en conviendra, n'est plus compétent qu'elle pour décider qu'il en est ainsi.

« Monsieur le Ministre de l'Intérieur s'est borné à notifier à MM. Hachette qu'il n'avait aucun motif de retirer l'autorisation qui leur avait été accordée en 1852 (*sic*). »

Il ressort bien de cet exposé qu'il ne dépendait pas de M. le ministre de l'intérieur d'accorder ou de refuser le monopole qu'exerce M. Hachette dans les gares des chemins de fer, non plus que de le lui retirer, puisqu'il tient ce monopole, ce droit, comme le désigne M. le Ministre (droit du monopole!!!) des Compagnies et des préfets. Quant à M. le Ministre de l'intérieur, la chose ne le concerne pas, et il s'en dégage.

Eh bien! cette doctrine, qui se produit pour la première fois, est complétement et radicalement détruite à l'avance par une masse de faits et de témoignages que M. le ministre ne peut ignorer, entre autres :

1° Par la demande d'autorisation de MM. Hachette, en date du 20 décembre 1852, au ministre de la police générale, dont les attributions font aujourd'hui partie du département de l'intérieur [1].

2° Par la réponse de ce même ministre de la police, en date du 17 mai 1853 [2], et non 1852.

---

1. Voir *Mémoire sur les bibliothèques des chemins de fer, par MM. Hachette et Cie.* Paris, imprimerie Lahure, septembre 1861. Dans cet écrit on trouve, à la page 30, une lettre de ces Messieurs à M. le ministre de la police générale, où on lit le passage suivant : « Ignorant (*sic*) si pour l'établissement de nos dépôts dans les gares des chemins de fer, nous avons besoin de l'autorisation administrative, nous venons, monsieur le ministre, vous prier de vouloir bien nous éclairer à ce sujet et de nous accorder cette autorisation si elle est nécessaire. » Le mot *ignorant* qu'on remarque au début n'est sans doute placé là que pour masquer par son air d'innocence et de candeur la portée du but qu'on poursuivait déjà, car il est impossible de penser que MM. Hachette et Cie aient ignoré ce que le dernier de leurs employés sait parfaitement, à savoir, que le brevet accordé à un libraire ne l'autorise à exercer son industrie que dans un seul lieu.

2. Paris, 17 mai 1853.

MONSIEUR,

Vous m'avez demandé l'autorisation d'établir dans les gares des différentes lignes des chemins de fer, des dépôts pour la vente d'ouvrages de librairie que vous avez l'intention de publier.

Aux termes de la loi, le brevet concédé à un libraire ne l'autorise à exercer son industrie que dans un lieu déterminé; l'administration *ne saurait donc sans enfreindre* l'article 15 du règlement du 27 février 1723 et la loi du 21 octobre 1814, lui permettre de fonder sur plusieurs points de la France des succursales qui, pour être dépendantes d'une librairie centrale, n'en constitueraient pas moins autant d'établissements de commerce.

Je regrette donc, sous ce rapport, de ne pouvoir donner suite à votre proposition.

3° Par les écrits et les aveux de M. Hachette lui-même[1].

4° Par la Commission du colportage qui fonctionne au département de l'intérieur, sous la direction du même ministre qui nous donne si hardiment un démenti, puisque cette Commission nous a adressé, le 7 septembre 1861, à nous et à 1200 ou 1500 libraires et éditeurs français, une série de questions *imprimées* sur les effets du monopole Hachette, en nous engageant à y répondre, et en accompagnant ce questionnaire d'une lettre signée : VICOMTE SERRURIER,

---

Mais je suis disposé, monsieur, à vous autoriser à faire vendre *par la voie de simple colportage*, dans les différentes gares de chemins de fer, les livres que vous éditez, à la double condition que vos colporteurs seront, dans chaque département, munis d'une permission en règle délivrée par le préfet et que les ouvrages qu'ils vendront soient revêtus de l'estampille du ministère de la police générale.

Recevez, etc.

Le ministre de la police générale,
DE MAUPAS.

Comme on le voit par cette lettre qui est leur titre réel, celui qui leur a servi pour traiter avec les compagnies, MM. Hachette n'ont pas le droit de former des dépôts de leur librairie dans les gares; et cependant ils en ont, comme tout le monde le sait, plus de deux cents dans les lieux les plus fréquentés. Ils ne peuvent avoir une succursale de leur maison, même en face de leur porte, à Paris, de l'autre côté de la rue; mais ils en ont en France dans plus de deux cents endroits publics. — Ce ne sont pas des dépôts ni des succursales, disent-ils, c'est du colportage, conformément à la lettre de M. le Ministre. — Quoi! parce qu'on a changé le nom, on croit avoir changé la chose? on pense que personne ne la reconnaîtra plus sous la fausse étiquette qu'on y a mise? Des établissements fixés sur place, des bibliothèques où les livres sont rangés sur des rayons comme dans toutes les librairies, c'est du colportage? Des vendeurs permanents installés toute l'année, tout le jour, presque toute la nuit, dans les mêmes endroits, ce sont des colporteurs? Et l'on pense faire accepter cette hypocrite hyperbole?

1. Voir entre autres écrits : RÉPONSE DE MM. HACHETTE ET C^e^ A LA DERNIÈRE NOTE DE M. CHAIX. Paris, imprimerie Lahure. Page 7, on y lit : « M. Chaix prétend que nos conventions avec les Compagnies ne peuvent être valables si le gouvernement ne les a autorisées. *Nous répondons que le gouvernement les a connues, examinées, fait examiner par une* COMMISSION qui les a AUTORISÉES, etc., etc.

Dans un autre écrit publié en septembre 1861, sous ce titre : MÉMOIRE SUR LES BIBLIOTHÈQUES DES CHEMINS DE FER, RÉDIGÉ PAR MM. HACHETTE ET C^e^ A L'OCCASION DE L'ENQUÊTE OUVERTE PAR LA COMMISSION DU COLPORTAGE, on lit, à la page 14, ces mots : « *En approuvant les traités passés entre la maison Hachette et C^e^, M. le ministre de la police générale*, » etc., etc.

Dans les citations que nous venons de faire, il est question d'une *Commission* qui a examiné la demande de M. Hachette. C'est évidemment celle du colportage, au ministère de l'intérieur, puisque la chose rentrait dans ses attributions; or, c'est précisément cette même Commission qui *la première* a réclamé contre l'abus que fait M. Hachette de son autorisation, et personne, on en conviendra, n'est plus compétent qu'elle pour décider qu'il en est ainsi.

justice. Enfin, elle parut arriver, et, le croira-t-on? du côté de M. le Ministre de l'intérieur. C'est son administration, ou pour mieux dire, c'est lui-même, qui, par le questionnaire de la Commission du colportage, nous a convié à lui exposer nos griefs, à éclairer son jugement. Nous n'avons fait que répondre à son appel. Les preuves contre M. Hachette ont surgi de tous côtés; le ministère de l'intérieur les a reçues avec empressement. Un homme d'une haute intégrité, un jurisconsulte éminent, M. Victor Foucher, a recueilli tous les faits, et il en est résulté un rapport accablant contre le monopole Hachette. Nous pensions et nous devions penser que la justice allait enfin rendre son arrêt par l'organe de M. de Persigny. Nous étions plein de confiance dans son équité naturelle. Mais, comme par un coup de baguette, tout change; M. le Ministre quitte le terrain où il nous avait tous attirés; il se retire silencieusement dans son cabinet et nous condamne en disant que la chose ne le regarde pas, que c'est l'affaire des préfets et des Compagnies. Et quand nous nous plaignons avec une amertume assez excusable après une telle déception, M. le Ministre nous fait répondre dans un langage qu'il ne tolérerait pas dans ses antichambres.

Voilà les faits. Que si on les niait de nouveau, nous répondons à l'avance: Le rapport de M. Victor Foucher existe; c'est le document qui contient toutes les preuves, toutes les pièces du procès. Qu'on l'imprime; c'est le suprême moyen d'arriver à la vérité. Si nous nous sommes trompé, nous serons le premier à le reconnaître. Jusque-là nous maintenons nos allégations.

CHARPENTIER.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.



Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER ET Cie, rue Mazarine, 30.

# L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

## EN AUTRICHE

Le problème des rapports à établir entre l'État et l'Église est à l'ordre du jour aussi bien chez les protestants que chez les catholiques. Le mouvement qui s'est emparé des esprits dans cette grave question a pour caractère commun de pousser tout au moins à une démarcation précise des deux pouvoirs, à la suppression d'une agrégation qui a eu sa raison d'être, mais qui ne produit plus aujourd'hui qu'une gêne réciproque.

Toutefois, bien que général, ce mouvement n'est ni uniforme ni d'une importance égale partout. Dans les États protestants, il est une réaction contre la soumission de l'Église au prince qui est la marque des Églises de la réforme. Dans les uns, comme par exemple le grand-duché de Bade, on voudrait reconstituer l'Église sur une base plus rationnelle, la vivifier par la participation des laïques à son gouvernement intérieur, la faire passer, comme l'État, du régime absolu au régime constitutionnel. Dans d'autres, en tête desquels est l'Angleterre, l'Église établie reste la même, mais elle est amoindrie de plus en plus dans son influence par le développement croissant de la dissidence sous toutes les formes.

Des deux façons, la suprématie de l'État est également battue en brèche. Mais, il faut le reconnaître, cette lutte ne met en jeu, de part et d'autre, aucun principe vital. La Réformation a fait plus qu'assujettir l'Église; avant tout, elle l'a diminuée. Si l'Église, dans les pays réformés, n'a guère été qu'un dicastère administratif, cela tient à ce que la Réformation, comme fait politique, — je laisse de côté le fait religieux, — a été une revanche, une victoire de l'État, une négation de tout pouvoir se prétendant son égal. La Réformation a supprimé l'Église comme puissance, en attendant qu'elle la supprime comme idée. Si l'assujettissement de l'Église est un mal, comme tout ce qui est contraire à la liberté, l'amoindrissement, même insuffisant, de l'idée d'Église en est une ample compensation. Localiser, natio-

naliser l'Église, c'est modifier son idée dans son essence même, en définitive, c'est la nier, car un des caractères de l'Église, c'est l'universalité. Or le protestantisme n'a jamais eu d'organisation générale : il a été un souffle puissant qui a vivifié le monde, mais comme fait extérieur, il est resté en dessous de son influence religieuse, philosophique et politique. Dans son organisation extérieure, il ne vise qu'à ce qui lui est strictement nécessaire pour se manifester. Son action interne et pénétrante fait le reste. Son assujettissement, qui lui est si souvent reproché, n'a du moins mis en péril aucun des biens essentiels de l'humanité. La liberté intellectuelle inhérente au protestantisme fait passer sur les défectuosités de son organisation; il a les bras liés comme Église, mais sa pensée est libre. Son clergé est dépendant, mais il est lui-même indépendant de son clergé. Il ne lui a point demandé permission pour développer ses conséquences, et cela est si vrai, que la disparition même du clergé protestant ne mettrait pas en cause l'avenir du protestantisme, tel qu'il se formule aujourd'hui dans l'école historique de Tubingue et dans les systèmes philosophiques qui règnent universellement sur le domaine de l'intelligence. Sans méconnaître l'importance des questions d'organisation qui travaillent les Églises protestantes, on ne peut la considérer que comme secondaire en présence de la crise qui se fait sentir dans les États catholiques.

Ici, en effet, nous avons un spectacle inverse. Le débat ne porte pas sur la forme, mais sur le fond même des choses; il est toujours entre la société moderne et celle du moyen âge, entre le libre développement de l'État et l'influence usurpatrice de l'Église. L'enjeu de la lutte explique son acharnement. Tout est toujours mis en question. Ce sont bien deux puissances égales qui sont ici en présence, et non pas un supérieur et un inférieur. Aussi est-il bien plus difficile dans les États catholiques que dans les protestants d'arriver à fixer d'une manière équitable les attributions réciproques de la société politique et de la société religieuse. Mélange des principes les plus disparates, empiétements alternatifs d'un des pouvoirs sur l'autre, prétentions excessives des deux côtés : telle est, en peu de mots, l'histoire de la longue querelle de l'Église et de l'État. Au rebours de ce qui se passe dans les pays protestants, on trouve dans les catholiques plus de mobilité dans les faits que de progrès dans les idées. Ce n'est que depuis quelques années que les alternatives de succès et de revers ont commencé à apporter avec elles l'enseignement qui en découle si

naturellement, à savoir que la paix n'est pas dans les sûretés momentanées que l'on s'arrache de part et d'autre, mais dans la diminution des points de contact, et dans une modification interne de l'idée que l'État et l'Église se font chacun de leur mission.

Rien n'a plus contribué à cet heureux progrès dans les idées que la question romaine. Elle est appelée à en amener de bien plus grands encore. A mesure qu'elle se dégage des accessoires qui obscurcissaient sa haute signification, l'on s'aperçoit davantage que nous n'avons vu d'elle que ses préliminaires, et que sa solution est dans une refonte radicale des rapports entre l'État et l'Église. La véritable question romaine commencera le jour de l'entrée de Victor-Emmanuel à Rome, lorsque l'intérêt national italien satisfait laissera voir à nu le problème général à résoudre.

Mais, en attendant que ce jour vienne, il n'est pas sans intérêt d'étudier sur un autre théâtre l'état des rapports entre les deux puissances politique et ecclésiastique. Si les événements de Rome rejettent au second plan tout ce qui se passe ailleurs dans le même ordre de faits, cependant la question générale se retrouve dans chaque question particulière et conduit aux mêmes conclusions. A ce titre, rien n'est plus instructif que ce qui s'est passé dans ces dernières années entre l'Autriche et le Saint-Siége.

## I

Dans la série des souverains nuls et bigots qui ont occupé le trône impérial en Autriche, Joseph II passe pour un accident heureux. Son œuvre fait l'effet de surgir subitement pour disparaître de même, sans racines dans le passé, sans vitalité dans l'avenir. On se la représente comme un effort impuissant et isolé pour soulever la sombre toiture de plomb qui couronne l'édifice politique des Habsbourg. Tout radical qu'il fût de tempérament, Joseph II n'a pourtant point été aussi novateur qu'on voudrait le croire. Si le règne de six ans de Joseph Ier ne s'était pas écoulé entièrement, de 1705 à 1711, dans des préoccupations de guerre, l'absolutisme éclairé aurait eu quarante ans plus tôt son avénement en Autriche. Joseph Ier donne le spectacle étrange d'un empereur n'ayant pas reçu son éducation des jésuites et se maintenant libre de l'influence cléricale. Son successeur, Charles VI, bien que plus imbu que son frère des principes héréditaires dans la dynastie, ne rendit cependant point aux jésuites la prépondérance à la-

quelle les avaient habitués les Ferdinand et Léopold Ier. L'intolérance resta la règle, mais elle reçut des adoucissements; l'esprit de domination du clergé ne fut pas brisé, mais il rencontra un adversaire et un contre-poids dans le prince Eugène. Il y eut lutte d'influence, et c'était déjà beaucoup. Nous voyons donc poindre en Autriche, comme ailleurs, la politique du dix-huitième siècle; elle avance à pas comptés, mais elle avance. Sous Léopold Ier, le clergé règne en maître; Joseph Ier le trouble dans la quiétude de son omnipotence; Charles VI marque le point d'arrêt; le clergé se voit disputer le pouvoir. Marie-Thérèse fait un pas de plus, elle l'en exclut.

Bigote et intolérante, Marie-Thérèse serait facilement rentrée dans l'ornière de ses prédécesseurs, si elle n'avait possédé, à un haut degré, la jalousie et aussi le talent de la domination. De provinces sans lien, elle sut faire un ensemble; elle fit prévaloir partout l'obéissance au pouvoir politique central. Vis-à-vis de l'Église, elle inaugura le système qui porte le nom de son fils; elle restreignit l'action des nonces, imposa le clergé, lui interdit la libre communication avec Rome, le soumit rigoureusement au *placet*. Elle diminua les jours de fête, et s'immisça même dans l'administration des biens des couvents. L'enseignement fut placé sous la direction de l'État, sans être néanmoins enlevé aux ordres religieux et aux ecclésiastiques. Tout cela se fit avec suite, mais avec modération; Marie-Thérèse posa plutôt le principe de la suprématie de l'État qu'elle ne le réalisa. Ainsi elle consentit à signer l'expulsion des jésuites, mais sans la mettre à exécution.

La voie était tracée. Joseph II n'eut qu'à la suivre. Mais ce qui distingue ses actes de ceux de sa mère, c'est qu'ils rompent nettement et violemment avec la tradition. Marie-Thérèse resserrait les fils dans ses mains, Joseph II les casse. Il étend le placet à tous les brefs du pape, à ses lettres apostoliques et même aux lettres de grâce ou de faveur adressées aux évêques. Les mandements de ces derniers à leurs ouailles sont soumis à la même restriction. Les corporations religieuses cessent tout rapport avec les directeurs étrangers. L'action de l'État se fait sentir partout. En même temps, une guerre acharnée est déclarée au monachisme. En huit ans, sont supprimés sept cents cloîtres renfermant 36,000 moines. Tous les couvents riches sont astreints à fonder des écoles; la fréquentation du collége germanique à Rome, pépinière de l'ultramontanisme allemand, est interdite; les dotations des évêchés sont réduites en proportion de ce que l'on considère comme étant leur superflu; le haut clergé hongrois

perd la moitié de ses revenus. Les lois d'intolérance sont rapportées.

Mais Joseph II ne s'en tient pas là : il se fait le directeur de l'Église, il supprime des jours de fête, interdit des processions, dépouille de leurs oripeaux les images des saints, et simplifie la liturgie. Il devient intolérant à force de frapper sur l'intolérance; il ressuscite les sectes, mais à la condition qu'elles ne remuent pas. Sous cette fièvre de réformes sans frein, toutes les provinces de l'Empire s'agitent; catholiques, protestants, sectes oubliées réclament les uns leurs saints et leurs autels dépouillés, les autres quelque liberté omise, les autres leur droit commun à l'existence.

Assailli de réclamations, aigri par les déceptions, accablé par des échecs de tout genre, Joseph II meurt en prononçant sur son lit de mort cette parole de profond découragement : « J'ai échoué dans toutes mes entreprises. » Il se trompait pourtant quant à celle qui regardait l'Église. Il avait conquis sur elle une position que l'État envie presque toujours, quand il ne l'a pas. Ses successeurs n'auraient pas osé accomplir son œuvre, mais ils se gardèrent bien de la défaire, Léopold II se borna à revenir sur quelques mesures accessoires et de détail, et laissa debout le système.

Que le joséphisme convînt à l'État, il n'y a là rien d'étonnant; mais ce qui l'est davantage, c'est que le clergé finît promptement par s'en accommoder.

Il y eut à cela plusieurs causes. Pour le bas clergé, les réformes de Joseph II avaient été un véritable bienfait, parce qu'on avait employé à améliorer son sort une partie des revenus enlevés au haut clergé. L'épiscopat seul aurait eu à se plaindre.

Il cessa de le faire dès qu'il put comparer sa position à celle faite ailleurs aux évêques dans le cours de la Révolution française. Il dut alors se féliciter de se trouver pour la seconde fois à l'abri de l'orage. A l'époque de la Réformation, l'église autrichienne avait seule échappé aux confiscations qui, à travers les changements fréquents de religion, avaient frappé le clergé catholique dans presque toutes les parties de l'Allemagne. L'édit de restitution n'eut rien à lui rendre, et la Paix de Westphalie n'eut rien à lui enlever. C'est avec les richesses accumulées depuis des siècles, avec toutes les libéralités du moyen âge, que le clergé des États de la maison d'Autriche avait atteint le règne de Joseph II. Ailleurs, les mutations violentes de propriété avaient frappé les catholiques : dans les territoires de la maison de Habsbourg, en Bohême surtout, les confiscations avaient,

au contraire, frappé les protestants et profité au clergé ainsi qu'à la noblesse, restée fidèle à Ferdinand. On peut se faire une idée de la richesse des cloîtres par le fait que les suppressions de Joseph II avaient laissé subsister 1,324 couvents renfermant 27,000 moines. Ses chiffres font comprendre à quel point Joseph II était fondé à appeler les moines les sujets les plus nuisibles et les plus inutiles de la monarchie. L'opulence des évêchés était proportionnée à celle des couvents, et malgré les larges réductions de Joseph II, le clergé autrichien était resté le plus riche du continent. Encore aujourd'hui il est le seul qui, par ses propriétés territoriales, puisse se passer des secours de l'État.

Une situation pareille avait bien son prix, lorsqu'en dehors des possessions autrichiennes la mainmorte disparaissait ou était menacée de toutes parts.

En France, le clergé, privé de ses revenus, était réduit à n'être qu'un corps salarié.

Sur les bords du Rhin, la Révolution, achevant l'œuvre de la Réformation, supprimait les principautés ecclésiastiques. En Italie, le sort du clergé était devenu précaire à la suite des conquêtes de la République.

Dans ces circonstances, le clergé autrichien pouvait se tenir heureux d'avoir sauvé ses biens au prix de quelques sacrifices, et l'on peut ajouter au prix de son indépendance. Mais cette dernière perte se faisait-elle vivement sentir? Non, car l'essentiel pour le clergé était de savoir si l'État persisterait à son égard dans l'esprit d'hostilité qui avait animé Joseph II.

Or, cela n'était pas à craindre. Si la législation restait debout, l'esprit qui l'avait dictée avait disparu. Dès l'avénement de Léopold II, l'Autriche avait engagé la lutte contre la Révolution française, et abandonné comme trop compromettant le système du despotisme éclairé; les victoires de la France la rejetèrent de plus en plus dans la contre-révolution. L'alliance entre le gouvernement et le clergé devint plus intime à mesure que l'antagonisme contre la France et ses principes devenait le mobile unique de la politique autrichienne. On nous a rebattu les oreilles, en France, à propos de la sujétion dans laquelle végétait l'Église en Autriche, mais ces plaintes venaient de Rome et non pas des évêques autrichiens. Joseph II pouvait bien avoir eu contre les bonzes les préventions du dix-huitième siècle, et s'être donné pour modèles Choiseul et Frédéric, plutôt que la piété

étroite de sa mère ; mais, en fin de compte, ses mesures n'étaient qu'antiromaines, et non pas anticatholiques. Un gouvernement bigot pouvait très-bien s'en accommoder, et même il serait resté fidèle à une des idées favorites du dix-huitième siècle, en considérant la religion comme un simple instrument de police. Il fit plus : dans l'alliance nouvelle qui se reforma, surtout sous François II, entre l'État et le clergé, le pouvoir civil reçut l'impulsion bien plus qu'il ne la donna. La participation du haut clergé aux choses du gouvernement de 1792 à 1848 fut constamment considérable. Soumis de nom, mais en fait le maître, l'habitude de la domination le fit passer sur l'absence de liberté.

La cour de Rome tenta à plusieurs reprises des démarches pour amener le retrait du joséphisme, mais elles restèrent vaines, parce qu'il leur manquait l'appui du clergé autrichien, qui aurait cru lâcher la proie pour l'ombre, en rompant, dans l'intérêt de libertés abstraites, la fusion de vues et d'intérêt qui l'unissait au gouvernement.

Cela est si vrai, qu'en 1815, où le saint-siége reprit plus d'une position perdue, il ne put en reconquérir aucune en Autriche. Le fait est digne de remarque, quand on se reporte aux nombreux concordats conclus ou débattus à cette époque avec Naples, la Bavière, les États du Haut-Rhin, le Hanovre, la Prusse et la France.

Mais, si assurée qu'elle parût, cette position se basait uniquement sur l'identité de vues des deux pouvoirs. Elle était inévitablement compromise du jour où le pouvoir civil cesserait de se trouver dans des mains amies. C'est ce qui eut lieu en 1848. Les journées de mars accomplirent en quelques heures l'évolution que n'avaient pu produire les efforts du saint-siége : elles jetèrent l'épiscopat du côté du pape.

Nous ne possédons malheureusement pas l'histoire du concordat de 1855. Cependant, ce qu'on en sait est suffisamment instructif, et prouve une fois de plus que le parti ultramontain ne se sert de la liberté que pour arriver à l'oppression. Les essais de constitution formulés en Autriche en 1848 admettaient la liberté religieuse ; ce fut là le point de départ des réclamations des évêques. Ils ne protestèrent point contre la liberté, mais ils demandèrent la rupture des liens qui gênaient l'Église dans son gouvernement intérieur, et qui devenaient une entrave continuelle du moment qu'il n'y avait plus identité dans les tendances obscurantistes des deux pouvoirs. Une assem-

blée d'évêques se réunit à Wurtzbourg dans l'automne de 1848, dans le but de restreindre la haute suprématie de l'État sur l'Église et d'amener un rapprochement intime avec le saint-siége. La constitution du 4 mars 1849 était favorable, comme ses devancières, à la liberté des cultes. Elle concédait aux Églises reconnues le droit de s'administrer elles-mêmes, et leur garantissait la possession et la jouissance des fondations et des institutions destinées au culte, à l'enseignement et aux œuvres de bienfaisance. C'est afin de réaliser les principes libéraux posés par la constitution que le gouvernement convoqua, au printemps de 1849, les évêques à Vienne. Cette assemblée, réunie dans le but de consacrer un principe libéral, relativement surtout à ce qui existait antérieurement, agit complétement d'après des inspirations ultramontaines. Les propositions soumises par les évêques au gouvernement embrassaient dans toute leur étendue les droits de l'Église sur l'enseignement, le droit d'institution aux siéges ecclésiastiques, la juridiction épiscopale, la législation du mariage, la libre communication avec le saint-siége, la suppression du placet, etc.

Le mouvement politique en 1849 était, comme on sait, favorable aux prétentions cléricales. Les négociations continuèrent entre les évêques et le gouvernement; et deux ordonnances, des 18 et 23 avril 1850, accordèrent aux évêques la plupart de leurs demandes. Ces deux ordonnances bouleversaient complétement le système de Joseph II. Néanmoins le clergé ne se tint pas pour satisfait. Une circulaire ministérielle, adressée aux évêques, leur donna l'assurance que celles de leurs propositions qui n'avaient pas encore été acceptées le seraient dans un délai rapproché. Cette promesse aurait dû apaiser le parti ultramontain, car non-seulement il se trouvait replacé dans le droit commun, mais les libertés de l'Église dépassaient déjà les limites qui leur sont imposées par le droit d'autrui. Ces libertés, toutefois, avaient un grave défaut, celui d'être octroyées par l'État. C'était en vertu d'une loi que le clergé recevait une position exceptionnelle. Or, ce qu'une loi avait créé, une autre pouvait le défaire. Il importait donc, pour consolider les résultats acquis, de lier l'État par un contrat synallagmatique, et c'est dans ce but que fut conclu le concordat du 18 août 1855. C'est ainsi que dans une période de six années l'Église en vint à occuper une position inverse à celle qui lui avait été faite par Joseph II. Après avoir été dominée par l'État, elle en était venue, en traversant rapidement la liberté, à

prendre à son tour, non-seulement de fait, mais de droit, une position dominante.

Le concordat de 1855 est trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'analyser. Il est un mélange singulier de prétentions, justes en elles-mêmes, et d'empiétements incroyables en plein dix-neuvième siècle. On le dirait dicté par Grégoire VII. Le premier article caractérise parfaitement son esprit en établissant que le catholicisme jouira dans l'empire de tous les droits qui lui appartiennent par les lois canoniques. Celles-ci sont, en effet, la seule limite que l'Église reconnaisse à son action; aussi loin qu'elles s'étendent, aussi loin va son influence. La haute suprématie de l'État n'est ni reconnue ni mentionnée, mais il est déclaré, conformément au droit canonique, que le pape est le primat d'honneur, et qu'il possède la juridiction de l'Église dans toute son étendue. Le placet est supprimé. L'instruction publique et particulière doit être conforme à la doctrine catholique dans toutes les branches de l'enseignement. L'éducation religieuse est confiée à la direction et à la surveillance exclusive des évêques. Les instituteurs des écoles primaires doivent être catholiques, et sont soumis à la surveillance ecclésiastique. La littérature est soumise à la censure épiscopale, et le gouvernement prendra les mesures nécessaires pour que les livres pernicieux pour la religion ne soient pas répandus dans l'empire. La juridiction ecclésiastique est rendue au clergé d'une manière complète. Il peut même infliger les peines ecclésiastiques à *tous fidèles* qui transgresseraient les ordonnances et les lois de l'Église. Les décrets du concile de Trente sont admis en entier. La seule concession faite par le saint-siége est trop caractéristique pour ne pas être mentionnée : « Par rapport aux circonstances des temps, le saint-siége donne son consentement à ce que les causes purement civiles des ecclésiastiques, les contrats sur le droit de propriété, les dettes, les héritages, soient instruites et jugées par les tribunaux civils. » Mais les évêques sont placés, même en cas de crime de droit commun, hors de l'atteinte des tribunaux de l'État. L'État doit prêter main-forte à l'exécution des jugements portés par l'évêque contre les prêtres. Il va sans dire que le droit d'acquérir est pleinement consenti à l'Église.

Il serait inutile de poursuivre cette analyse; ce qui précède fait ressortir suffisamment l'immense anachronisme de cette convention. Avant le concordat de 1855, ceux conclus en 1818 avec la Bavière et les Deux-Siciles avaient passé pour le *nec plus ultrà* des préten-

tions romaines. Mais du moins le concordat bavarois avait reçu un correctif, un an après sa conclusion, par un édit de religion qui rendait à l'État une partie de la liberté de son action, et garantissait la liberté des cultes non reconnus. Le concordat autrichien de 1855 n'est suivi d'aucune réserve en faveur de l'État. Il n'est question de lui que pour prêter main-forte aux décisions ecclésiastiques; il est réduit à la condition d'avoué de l'Église, comme au moyen âge. Quel que soit le sort de cette convention, elle restera comme un monument de l'invariabilité du système papal, de cet esprit d'immobilité qui en toutes choses est la mort, et c'est à ce titre qu'elle mérite d'être étudiée. L'Église y revendique toutes ses libertés, mais elle nie aussi complétement toutes celles d'autrui ou bien elle en fait abstraction. Pour les auteurs du concordat, il n'y a eu ni libre développement de l'État, ni guerres religieuses suivies de la reconnaissance des cultes non catholiques, ni enseignement laïque; bref, absolument rien de ce qui constitue la société moderne. On a reproché avec raison à l'État une abdication aussi complète de ses prérogatives les plus légitimes; mais, à mon sens, cette convention est une plus grande faute encore de la part de l'Église, car elle donne raison à ceux qui ne voient que de l'hypocrisie dans ses réclamations en faveur de la liberté. Cette liberté, l'Église la possédait en plein et outre mesure dès 1850; mais elle n'a pas eu de repos jusqu'à ce qu'elle ait rivé la chaîne et transformé la liberté qui lui était accordée en un instrument de tyrannie. Ce que l'Église poursuit partout et toujours, c'est la domination. Lorsqu'on lui offre la liberté purement et simplement, elle la refuse. On n'a pas assez remarqué l'analogie qui existe entre les propositions adressées par M. Ricasoli à Pie IX, le 10 septembre 1861, et les stipulations du concordat de 1855. Par ces propositions, que l'on n'a pas même osé transmettre à Rome, Victor-Emmanuel, comme François-Joseph, *renonçait à la haute surveillance de l'État sur l'Église,* au placet, à la nomination des évêques. Il allait même plus loin que François-Joseph, car il offrait de renoncer à tout droit de patronage sur les bénéfices ecclésiastiques. Il n'y a, dans le projet de M. Ricasoli, qu'une seule restriction au privilége du concordat de 1855, c'est que les évêques et les curés restent soumis au droit commun quant aux délits punis par les lois du royaume. Quant au reste, la ressemblance est frappante; seulement, c'est la liberté sans domination. L'Église a refusé.

## II

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire intérieure de l'Autriche sous le règne du concordat. Ce ne sera pas un des moindres bienfaits de la guerre d'Italie que d'avoir brisé, à la longue, le parti qui fut l'auteur de cette convention. La question est ici bien plus politique que religieuse; et l'on ne doit pas oublier que la première opposition organisée contre l'oppression ultramontaine en janvier 1860 marqua, en même temps, le point de départ de la question hongroise. L'Église protestante de Hongrie, en revendiquant l'organisation antérieure à 1848 et le retrait de la patente impériale de 1859, écrite dans l'esprit du concordat, mettait à l'ordre du jour toutes les réformes politiques que l'Autriche a accomplies depuis.

Une première dérogation, sinon à la lettre, du moins à l'esprit du concordat, lequel n'admet pas d'autre Église que l'Église catholique, eut lieu en avril 1861 par la publication de la patente impériale relative aux protestants. La publication de cette ordonnance fut accompagnée de déclarations officielles, portant que la question générale des rapports des cultes entre eux, et avec l'État, serait réglée par une loi générale postérieure. C'est cette loi qui vient d'être présentée au conseil de l'empire. Elle est dans toutes les provinces le point de mire des attaques du clergé. Celui-ci organise partout des pétitions contre ce correctif du concordat, et cherche à faire renvoyer la discussion le plus longtemps possible. Dans le conseil de l'empire les escarmouches préliminaires au sujet du concordat indiquent à la fois l'irritation et la prudence des partis. Chacun d'eux sent qu'il s'agit d'un combat de vie et de mort, et compte pour en sortir vainqueur, l'un sur l'intrigue et l'influence acquise, l'autre sur la haine de l'oppression et les progrès de l'opinion publique.

Ce projet de loi est assurémeut ce qui a paru de plus libéral en Autriche jusqu'à présent. Sans entrer dans l'analyse des dispositions particulières, on peut dire qu'on y remarque d'un bout à l'autre un souffle de libéralisme, un désir de supprimer toutes les entraves à la liberté religieuse, qui, si elles parviennent à obtenir force de loi, feront de l'Autriche un des États avancés de l'Europe en matière de liberté religieuse. Je veux cependant faire immédiatement mes réserves. Ce n'est point la liberté anglaise ni celle des États-Unis. Toute société religieuse doit, pour avoir une existence légale en

Autriche, être reconnue légalement; et la reconnaissance peut être refusée ou retirée à toute société qui paraît nuisible ou dangereuse au bien public. Ces prescriptions indiquent qu'avant d'arriver à la complète liberté, il restera à l'Autriche encore un grand pas à franchir, mais elle a cela de commun avec bien d'autres États. La loi nouvelle n'en est pas moins un grand progrès sur ce qui existait précédemment. Sur le joséphisme, elle a l'avantage de ne pas s'immiscer dans l'administration de l'Église. Les Églises et sociétés religieuses règlent et administrent leurs affaires en personne, et restent en possession et jouissance des établissements, fondations et fonds destinés à leur culte et nécessaires à leur but d'instruction et de bienfaisance. Elles ne sont point soumises à des restrictions de la part de l'État en ce qui concerne l'acquisition et la disposition des biens et propriétés.

Sur le concordat, elle a l'avantage de sauvegarder les droits de l'État, et c'est là au fond sa véritable signification. L'Édit de religion, comme on l'appelle à Vienne, doit être lu en regard du concordat de 1855. D'abord il statue que « la protection particulière accordée à une seule religion par les lois devra cesser, » et il pose en principe l'égalité des cultes, ce qui est directement contraire à l'article 1er du concordat. La haute surveillance sur l'éducation et l'instruction religieuse appartient à l'État, et celui-ci peut rendre des prescriptions à l'égard des ministres de la religion, pour ce qui concerne les établissements d'éducation, et en surveiller l'exécution. La censure ecclésiastique sur les livres est supprimée, la loi sur la presse a seule son plein effet, même pour les livres sur les sujets religieux. La législation en matière de mariage n'appartient qu'à l'État, et la juridiction des tribunaux matrimoniaux ecclésiastiques passe aux tribunaux séculiers. Les Églises et sociétés religieuses sont soumises aux lois pénales générales. Enfin, l'État se réserve le droit de s'occuper des affaires religieuses, en tant qu'elles touchent aux intérêts publics ou qu'elles se trouvent liées à des institutions du droit civil.

Tous ces points sont autant de positions reconquises par l'État sur l'Église; mais la position prise par celle-ci n'était pas seulement usurpatrice vis-à-vis de l'État, elle était oppressive pour la société en général. Il a donc fallu ajouter à la loi une dernière partie pour protéger les membres de l'Église contre leurs préposés, ou les autres Églises contre les prétentions catholiques. Cette partie de la loi n'est pas la moins curieuse. Ainsi nous y trouvons que « aucune personne

appartenant à une Église ou religion, ne peut être obligée, par les préposés ou ministres de cette société, à un acte de culte, ou à observer les jours de fêtes ou de repos usités dans cette société. » L'article 61 statue spécialement que les préposés d'une Église ne peuvent avoir sur ses membres qu'une juridiction restreinte aux affaires de foi et de conscience. Le pouvoir pénal des préposés consiste uniquement dans la privation d'avantages religieux. Les membres d'aucune Église ne peuvent être obligés à prendre part au culte d'une autre, et tenus à chômer les fêtes d'une religion qui n'est pas la leur. La force et la ruse sont interdites au prosélytisme religieux.

On peut résumer l'esprit qui anime l'édit de religion en un mot : l'État se garde. C'est ce qui explique pourquoi, à côté de chaque concession libérale, nous trouvons une restriction contre l'abus qu'on pourrait en tirer. La loi, dans son ensemble, n'est absolument qu'une mesure de défense, et la seule qui soit efficace. Le parti ultramontain et les hommes à demi-mesures voudraient satisfaire les exigences publiques par une révision du concordat opérée de concert avec la cour de Rome; mais cette voie n'aboutirait à rien. L'État doit lui-même fixer des bornes à l'Église et ne pas se les laisser imposer. Il doit rester le maître de les reculer ou de les rapprocher, suivant les idées prédominantes en matière de liberté. Une loi laisse à l'État les mains libres, et ouvre par conséquent la porte aux changements et aux progrès de la liberté; un concordat, au contraire, lie l'État, et donne le caractère de l'inviolabilité à un fait moral, susceptible de modifications incessantes et souvent impossibles à prévoir.

A vrai dire, la position défensive est celle de l'État dans les pays catholiques. Les efforts de l'Église y sont partout les mêmes, seulement ses chances de réussite sont diverses, et dépendent du degré de développemement de l'esprit public et de consolidation des principes de la société moderne. Mais dans ces États mêmes, en France, par exemple, combien n'est-on pas encore obligé de lutter contre les prétentions du clergé, soit en matière d'enseignement, soit contre les écarts de son prosélytisme? Tout ce que nos lois consacrent excite ses regrets. Il a réussi à faire supprimer le divorce par motif religieux, et on se souvient, il y a dix ans, de ses attaques contre le mariage civil; seulement, il existe en France une force de résistance qui ne se retrouve pas partout au même degré; si elle venait à faiblir, nous verrions se produire en France exactement les mêmes prétentions qui ont été réalisées en Autriche il y a sept ans, car elles sont en

tout lieu les mêmes. Ce qui s'applique à la France peut se dire encore plus de la Belgique, où la législation la plus libérale du continent n'a pu empêcher la crise de 1857. Partout où l'État a voulu se développer, non pas contre l'Église, mais en dehors de l'Église, et se rendre indépendant de ses dogmes, il a trouvé dans le clergé ou plutôt dans l'épiscopat les résistances les plus aveugles et les plus passionnées. Les défenseurs les plus éclairés de la papauté, comme le chanoine Doellinger, trouvent la raison d'être du pontificat dans le fait qu'il veille à l'indépendance de l'Église. Il serait plus vrai de dire que dans le mouvement de concentration monarchique auquel nous assistons depuis cinquante ans dans l'Église, le pape devient de plus en plus le représentant des idées extrêmes. Il y a du reste un moyen assuré de vérifier quelles sont ses idées au sujet de ses rapports avec l'État : c'est d'examiner les concordats que le Saint-Siége a conclus ou voulu conclure depuis celui de 1817, où il chercha à revenir à l'égard de la France sur le concordat de 1801. Les concordats de 1818 conclus avec la Bavière et Naples étaient déjà une revanche éclatante des défaites subies dans les premières années du siècle. L'ultramontanisme actuel y était déjà nettement accusé. Mais, à cette époque, on était encore trop rapproché du dix-huitième siècle et des traditions du système épiscopal pour que la domination ultramontaine pût acquérir d'emblée son plein développement. Celui-ci se trouve dans le concordat de 1855 et dans les projets de concordats proposés au royaume de Wurtemberg et au grand-duché de Bade, et rejetés par les Chambres de ces deux États. Dans ces diverses conventions, les prétentions de l'Église en sont venues au point où leur acceptation n'est autre chose qu'une abdication de l'État. Les concordats des dernières années ne sont que la codification des doctrines de l'*Univers* et des écrivains ultramontains en général. C'est cette école qui règne véritablement aujourd'hui et qui trône sur le siége de saint Pierre.

Si l'on entend par concordat le concours de deux volontés, et leur adhésion à des concessions réciproques, on peut dire que l'Église s'éloigne toujours davantage de la possibilité d'en conclure. Aussi bien l'époque où ils ont commencé coïncide-t-elle avec le développement indépendant de l'État, et avec le refus de celui-ci de reconnaître pour règle de ses rapports avec Rome les prétentions illimitées du droit canonique. Le moyen âge ne connaissait pas les concordats, et toute convention de ce genre est par le fait une concession de l'Église faite aux circonstances. Aujourd'hui que la centralisation religieuse a

renforcé l'unité de direction, la papauté ne se refuse pas absolument à conclure des conventions avec l'État, mais elle prétend introduire dans les concordats les doctrines absolues qu'elle désigne sous le nom de libertés de l'Église. Les écrivains ultramontains les plus autorisés discutent même le principe qui est la base des concordats, en cherchant à diminuer la double donnée sur laquelle ils reposent. A leurs yeux, un concordat n'est ni une transaction ni un traité, mais un engagement pris par l'État de remplir ses devoirs vis-à-vis de l'Église, moyennant quoi celle-ci fait à l'État quelques concessions gracieuses, desquelles elle est libre de revenir. Cette manière de voir n'est pas encore officiellement professée par le Saint-Siége, mais la marche qu'il a suivie depuis l'époque de la Restauration l'y conduit directement.

L'État, de son côté, ne peut abdiquer sa mission. Il ne peut abandonner à l'Église le monopole de l'enseignement, les priviléges de juridiction, l'extension illimitée de la mainmorte, la négation de la liberté religieuse. Les exigences de la société moderne rendent cette abdication de plus en plus impossible. Si elle a lieu, comme en Autriche, elle ne peut être que momentanée; au bout de peu de temps, l'État est forcé de ressaisir sa liberté d'action, et l'on se trouve dans une impasse.

On peut sans doute prévoir une solution de la difficulté le jour où l'Église aussi bien que l'État comprendront leur véritable rôle. L'État n'est pas la société, il en est le cadre; son but est de réaliser le droit de chacun, c'est-à-dire de garantir la libre action de l'individu et des personnes morales qui vivent et se meuvent au dedans de lui. Lorsque l'État en viendra à comprendre qu'il doit non pas faire vivre, mais laisser vivre; que plus il contient dans son sein d'organismes sociaux indépendants, mieux cela vaut pour lui, il aura accompli sa part de la tâche et réalisé pleinement sa mission. Mais la question est de savoir si l'Église se contenterait alors de la position qui lui serait faite; si elle voudrait se borner à n'être qu'un organisme social comme un autre, vivant dans sa propre sphère et n'entreprenant rien sur la libre action d'autrui. Jusqu'à présent, rien ne démontre qu'elle le ferait. On a trouvé, et c'est une idée juste qui se répand tous les jours davantage, le remède dans la séparation; mais cette séparation, l'Église y consentira-t-elle tant qu'elle n'aura pas transformé l'idéal qu'elle se fait de sa mission et de son organisation? Évidemment non; il faudra nécessairement la lui imposer, car l'État ne peut, dans la

situation actuelle, renoncer à se garder contre des usurpations qui ne manqueront jamais de se reproduire et seront une cause permanente de troubles dans la société.

Certains partisans de la séparation de l'Église et de l'État ont adopté ce principe uniquement de ce point de vue, que l'État usurpe sur l'Église. Tout ce qui restreint la liberté de celle-ci est à leurs yeux une usurpation de l'État. Ce serait admissible si l'on était d'accord avec l'Église sur ce qu'elle entend par liberté; mais on sait trop qu'elle ne sépare pas l'idée de liberté de celle de domination. Il faut donc, pour que la séparation soit possible avec son concours, que l'Église commence par réformer ses idées, qu'elle admette que l'État représente l'intérêt général et qu'elle ne représente qu'un but particulier; il faut qu'elle entre dans cet âge dont Chateaubriand annonçait il y a trente ans la venue, et qu'elle se dise que son temps politique est passé. Si elle veut la liberté pour elle, il faut absolument qu'elle la reconnaisse entièrement chez les autres. Le peut-elle? Lorsqu'il s'agit d'un organisme aussi puissant que l'Église catholique, prétendant représenter constamment la même idée, et la maintenir invariablement dans la société générale, on doit tout au moins, avant de trancher la question des rapports de l'Église catholique avec l'État, rechercher dans ses archives séculaires en quels termes l'Église détermine sa position. Or jamais nous ne rencontrons l'idée de séparation, mais bien celle de dualisme, *duæ sint potestates a Deo constitutæ*, ce qui est fort différent. Ce dualisme va jusqu'à l'opposition, mais nulle part nous ne rencontrons l'idée de la neutralité des deux pouvoirs à l'égard l'un de l'autre. L'Église, qui en grande partie a créé le monde moderne, ne peut se résoudre à le lâcher. Le jour où elle consentira à la séparation pure et simple ou plutôt le jour où l'on la lui imposera, sera celui où elle sera réduite à l'impuissance, privée de sa part au budget. Cette impuissance de l'Église à sortir de son vrai rôle doit précéder tout changement dans les rapports actuels. C'est un point qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on demande la séparation des deux pouvoirs. Pour que l'un soit libre, il faut que l'autre le soit également. Aux États-Unis l'Église catholique n'a rien à démêler avec l'État, mais sa position est assez subordonnée pour ne causer aucune inquiétude.

JULES GRENIER.

---

# PARIS EN AMÉRIQUE

---

ÆGRI SOMNIA.

## CHAPITRE PREMIER.

### UN SPIRITE AMÉRICAIN.

« M. Jonathan Dream spirite et *medium* transcendantal, de Salem (Mass.), vous invite à la soirée *psychique* et *médianimique* qu'il donnera mardi 1er avril prochain, en son hôtel, rue de la Lune, n° 33.

« Somnambulisme, extase, vision, prévision, prophétie, seconde vue, vue à distance, divination, pénétration, soustraction de la pensée, évocations; conversation, poésie, écriture extra-naturelles; pensées d'outre-tombe, arcanes de la vie future dévoilés, etc., etc.

*Portes fermées à huit heures précises.*

— Pardieu, pensai-je en relisant cette lettre, je ne serais pas fâché de faire connaissance avec un *medium* américain, un confrère en *pneumatologie positive et expérimentale*; car moi aussi je suis *spirite*. On a beau n'être qu'un simple bourgeois de Paris, on a déjà, tout comme un autre, évoqué César, Napoléon, Voltaire, madame de Pompadour, Ninon, etc.; et même, s'il faut le dire, quoiqu'il en coûte à ma modestie, ces illustres personnages ne m'ont point éclipsé par leur génie; tous m'ont répondu comme si je les avais soufflés. Voyons si le seigneur Jonathan Dream, avec ses prétentions américaines, aura plus d'esprit, ou plus d'esprits que votre serviteur, Daniel Lefebvre, D. M. P., élève en spiritisme de M. Hornung de Berlin, de M. de Reichenbach et du baron de Guldenstubbe. A spirite, spirite et demi.

Dans un bel appartement, au fond d'un salon hermétiquement fermé, mais éclatant de lumières (ce qui n'est pas ordinaire dans nos réunions spirites), je trouvai M. Jonathan Dream assis devant une table ronde. Il avait le regard mélancolique et le visage inspiré des sibylles. En face de lui siégeaient une demi-douzaine d'adeptes, à l'air recueilli : gens nerveux, femmes incomprises, majors ou veuves

en retraite; c'est toujours le même public. Chacun écrivait sur un papier le nom des morts qu'il voulait interroger; je fis comme tout le monde.

Les noms mêlés dans un chapeau, le premier qu'on tira fut celui de Joseph de Maistre. Jonathan se recueillit un instant, mit la main à son oreille, pour écouter la voix qui lui parlait tout bas, et il écrivit rapidement ce qui suit :

« — Il n'y a pas de connaissance stérile; toute connaissance ressemble à celle dont parle la Bible : Adam connut Ève, et elle enfanta.

« — Sans *Credo* point de crédit. »

— Eh! eh! pensai-je, voilà des paradoxes qui ont bonne mine; ils ont toute la crânerie de leur père; il me semble seulement que je les ai déjà vus quelque part : chez Baader, si je ne me trompe. Après tout, il n'y a peut-être pas de propriété littéraire là-haut, et pour se distraire, il est possible qu'on s'amuse à s'y voler des idées.

Hippocrate vint en second; il eut l'obligeance de parler français; voici ce que son truchement écrivit :

« L'homme qui pense le plus est celui qui digère le moins; toutes choses égales d'ailleurs, celui qui pense le moins est celui qui digère le mieux. »

— Hélas! disait une petite femme, dont la maigre figure disparaissait sous des flots de cheveux gris, c'est une réponse de médecin, une réponse brutale, faite par des hommes et pour des hommes. Ce n'est pas la pensée qui mine le cœur, c'est... Et elle soupira.

On appela Nostradamus; on lui demanda son opinion sur l'avenir de la Pologne, de la France, de l'Italie. Voici la réponse du grand devin, génie sublime qui laisse toujours aux autres le soin de comprendre ce qu'il dit :

En France, Italie et Pologne,
Beaucoup d'esprit, peu de vergogne;
En France, Pologne, Italie,
On est sage après la folie;
En Italie, Pologne et France,
Moins de bonheur que d'espérance.

Il fallut nous contenter de cet oracle, trop profond pour être clair. Ce fut le tour de Kosciuscko. Ce soir-là le Washington polonais était de mauvaise humeur, on n'en put rien tirer qu'une devise latine : *In servitute dolor, in libertate labor;* En servitude

douleur, en liberté labeur. Trois fois on l'interrogea, trois fois il fit cette réponse maussade, et nous la jeta au nez comme un reproche que nous ne sentions même plus.

Le dernier billet demandait qu'on interrogeât don Quichotte, Tom Jones, Robinson ou Werther, ce qui fit rire le cénacle, quoiqu'à vrai dire on en eût peu d'envie. L'auteur de cette impertinence, j'ai honte de l'avouer, c'était moi. Il y a si longtemps que morts et vivants m'ennuient, que j'aurais été charmé de savoir ce qui se passe dans la tête des gens qui n'ont jamais existé.

Jonathan Dream jeta le malencontreux billet au panier, annonça que la séance était levée, et nous reconduisit avec force révérences. Au moment où je sortais, il me mit la main sur l'épaule et me pria de rester.

Une fois seuls : — C'est vous, confrère, me dit-il en souriant de façon singulière, c'est vous qui m'avez adressé une demande que ces profanes jugent indiscrète; peut-être même êtes-vous de leur avis. Aveugle, qui n'avez jamais sondé les arcanes de l'éternelle vérité! Vous imaginez-vous que don Quichotte et Sancho, Robinson et Vendredi, Werther et Charlotte, Tom Jones et Sophie n'ont jamais vécu? Quoi! l'homme ne peut créer un atome de matière, et vous supposez qu'il peut créer de toutes pièces des âmes qui ne périront plus? Est-ce que vous ne croyez pas à don Quichotte plus qu'à tous les Artaxerces? Est-ce que Robinson n'est pas plus vivant pour vous que les Drake et les Magellan?

— Quoi! don Quichotte a vécu? Et je pourrais causer avec l'illustre et sage préfet de l'île de Barataria?

— Sans doute. Comprenez donc ce que c'est que le poëte. C'est un voyant, un prophète, qui s'élève jusqu'au monde invisible; là, parmi les millions d'êtres qui ont vécu et dont le souvenir s'est perdu ici-bas, il choisit ceux qu'il veut faire revivre dans la mémoire des hommes. Il les évoque, il les écoute, il écrit sous leur dictée. Ce que la sotte humanité prend pour une invention de l'artiste n'est que la confession d'un mort inconnu; mais vous, spirite, ou prétendu tel, comment ne reconnaissez-vous pas une voix extra-naturelle? Comment vous laissez-vous tromper comme la foule? Êtes-vous donc si peu avancé dans les voies de la médianimité?

En parlant ainsi, Jonathan Dream rejetait la tête en arrière, et agitant les bras, ouvrant et fermant les mains, il s'avançait sur moi, comme pour me noyer de son fluide.

— Confrère, lui dis-je, vous êtes, je le vois, un homme d'esprit, quoique spirite; je ne doute pas que vous ne puissiez nous écrire un petit discours à la don Quichotte, ou quelques nouveaux proverbes dignes de Sancho. Mais nous sommes seuls, et tous deux nous sommes augures; nous avons le droit de nous regarder et même de rire en nous regardant. Restons-en là; croyez que je vous souhaite un heureux succès. En France, c'est chose facile; le peuple, qui se croit le plus spirituel de la terre, est naturellement le plus facile à mener par le bout du nez. Demandez aux femmes de Paris.

— Halte-là, s'écria mon magicien d'un ton furieux. Me suis-je trompé? Etes-vous un faux frère? Me prenez-vous pour un charlatan? pour un mystificateur? pour un saltimbanque? Sachez que Jonathan Dream n'a jamais dit un mot qui ne fût vrai. Ah! vous doutez de ma puissance, mon petit monsieur. Quelle preuve en voulez-vous? Faut-il vous ôter toutes vos idées, ce qui ne sera pas difficile; faut-il vous endormir, vous faire passer par le froid, le chaud, le vent, la pluie; faut-il?...

— Pas de magnétisme, lui dis-je; je sais qu'il y a là un phénomène naturel, mal connu jusqu'à présent, et dont vous abusez. Si vous voulez me convaincre, ne commencez point par m'endormir. Nous ne sommes pas à l'Académie.

— Eh bien, dit-il, en fixant sur moi des yeux flamboyants. Que diriez-vous si je vous transportais en Amérique?

— Moi? Je voudrais le voir pour le croire.

— Oui, vous, s'écria-t-il, et non pas seulement vous, mais votre femme, vos enfants, vos voisins, votre maison, votre rue, et si vous dites un mot, Paris tout entier. Oui, ajouta-t-il, dans une agitation fébrile, oui, si je veux, demain matin Paris sera au Massachusets; il n'y aura plus aux bords de la Seine qu'une plaine inhabitée.

— Mon cher monsieur, il fallait vendre votre secret à Monsieur le préfet de la Seine; cela nous eût peut-être économisé quelques millions. En l'absence des Parisiens, on leur eût fait un Paris tout neuf, droit et monotone comme New-York; un Paris sans passé, sans monuments, sans souvenirs; tous nos architectes et tous nos administrateurs en eussent pâmé de joie.

— Vous plaisantez, dit Jonathan, vous avez peur... Je vous le répète : demain, si je veux, Paris sera au Massachusets et Versailles avec lui. Acceptez-vous le défi?

— Oui, certes, je l'accepte, répondis-je en riant. Et cependant

l'assurance de ce diable d'homme me troublait. Je me connais en fait de gasconnades; je lis vingt journaux tous les jours, et j'ai entendu plus d'un ministre à la tribune; mais cette voix d'illuminé m'en imposait malgré moi.

— Prenez cette boîte, dit le magicien d'un ton impérieux; ouvrez-la, voici deux pilules; l'une pour vous, l'autre pour moi; choisissez, ne m'interrogez pas.

— Je m'étais trop avancé pour reculer. J'avalai un des globules, Jonathan prit l'autre, et me salua en me disant d'une voix caverneuse : A demain, de l'autre côté de l'Océan.

Une fois dans la rue, je me trouvai dans un état singulier. Je me sentais plus vif, plus léger, plus élastique que ne l'a jamais été une créature humaine; il me semblait qu'en bondissant j'atteindrais les cornes de la lune qui se levait à l'horizon. Tous mes sens étaient d'une finesse incroyable. De la place de la Concorde je voyais les voitures qui tournaient autour de l'arc de l'Étoile, j'entendais le tic-tac de la grande aiguille qui marquait l'heure à l'horloge des Tuileries. La vie courait dans mes veines avec une rapidité et une chaleur inconnues; je me demandais si déjà quelque main invisible ne m'emportait pas au delà de l'Atlantique. Pour me rassurer, je regardai le pâle croissant qui montait lentement dans le ciel; sûr de n'avoir pas changé de latitude, je rentrai chez moi, honteux de ma crédulité, et je m'endormis en riant de M. Dream et de ses folles menaces.

---

## CHAPITRE II.

### EST-CE UN RÊVE?

Pendant la nuit j'eus un rêve. — Était-ce un rêve? Jonathan, assis au chevet de mon lit, me regardait d'un air moqueur.

— Eh bien! disait-il, monsieur l'incrédule, comment vous trouvez-vous de la traversée? Le voyage ne vous a pas trop fatigué?

— Le voyage, murmurai-je; je n'ai pas bougé de mon lit.

— Non; mais vous êtes en Amérique. Ne vous jetez pas comme un fou à bas de votre lit. Attendez que je vous donne quelques instructions afin que le saisissement ne vous tue pas. D'abord j'ai renversé votre maison. Dans un pays libre on ne vit pas en caserne, pêle-mêle, sans repos et sans dignité. De chacun de ces tiroirs, que

vous appelez des étages, j'ai fait une demeure à l'américaine; je l'ai disposée et meublée à ma façon, j'y ai joint un petit jardin. Pour arranger ainsi les quarante mille maisons de Paris, cela m'a pris près de deux heures, je ne le regrette pas; vous voici indépendant chez vous; c'est la première de toutes les libertés. Désormais vous n'avez pas à souffrir de vos voisins, et vous ne les faites plus souffrir. Odeur de cuisine, cris des enfants, des femmes et des bonnes, aboiement des chiens, miaulement des chats et des pianos; tout est fini. Vous n'êtes plus un numéro de bagne ou d'hôpital, un hareng encaqué, vous êtes un homme; vous avez une famille et un foyer.

— Ma maison renversée! Je suis ruiné; qu'avez-vous fait de mes locataires?

— Soyez tranquille; ils sont là, chacun dans une petite maison commode. Ce sont maintenant des tenanciers qui vous payeront leur rente pendant un demi-siècle, sans que tous les trois ans vous ayez besoin de vous surprendre les uns et les autres et de ruser à qui mieux mieux. J'ai mis à votre droite M. Leverd l'épicier, aujourd'hui M. Green. M. Petit, le banquier du premier, est devenu M. Little, et n'en est pas un moins gros personnage avec ses millions. M. Reynard, l'avocat du second, s'appelle M. le solliciteur Fox, et n'en perdra pas une de ses malices. A votre gauche vous trouverez le voisin du quatrième, le brave colonel Saint-Jean, devenu *the gallant colonel Saint-John*, avec tous ses rhumatismes; et enfin M. Rose le pharmacien qui n'est ni moins important ni moins majestueux depuis qu'il se nomme M. Rose, l'apothicaire. Quant à vous, mon cher Lefebvre, vous voici devenu, par droit d'émigration, M. le docteur Smith, et membre de la plus nombreuse famille qui soit sortie de la souche anglo-saxonne. Faites fortune en tuant ou en guérissant vos clients du nouveau monde, ce ne sont pas les cousins qui vous manqueront.

Je voulais appeler : les yeux de mon terrible visiteur me clouaient dans mon lit. — A propos, dit-il en riant, vous serez un peu étonné d'entendre votre femme, vos enfants, vos voisins, parler anglais et nasiller. Ils ont laissé leur mémoire dans l'ancien monde, et ne sont plus maintenant que des Yankees pur sang. Effet admirable du climat, déjà remarqué par le prince des spirites, le grand Hippocrate. Les chiens n'aboient plus quand ils approchent du pôle; le blé, sous l'équateur, n'est qu'un chiendent stérile; un Yankee à Paris se croit né gentilhomme, un Français aux États-Unis perd l'horreur de la liberté. Quant à vous, monsieur l'incrédule, je vous ai laissé et

vos préjugés et vos souvenirs. Je tiens à ce que vous jugiez de mon pouvoir, en parfaite connaissance de cause. Vous saurez si Jonathan Dream est un spirite : vous voilà cousu dans une peau d'Américain, et vous n'en sortirez que sous mon bon plaisir.

— *But I cannot speak English*, m'écriai-je[1]; je m'arrêtai brusquement, tout effrayé de siffler comme un oiseau.

— Pas mal, dit l'insupportable railleur; avant deux jours vous confondrez *shall* et *will*, *these* et *those* avec toute la facilité et la grâce d'un Écossais. — Adieu, ajouta-t-il en se levant; adieu, on m'attend à minuit chez la sultane, au harem de Constantinople; à deux heures il faut que je sois à Londres, et je verrai lever le soleil à Pékin. Un dernier avis; rappelez-vous que le sage ne s'étonne de rien. Si vous voyez autour de vous quelque figure étrange, ne criez pas au diable, on vous enfermerait avec nos *lunatiques*. Cela gênerait vos observations.

— Je me levai en sursaut; trois poignées de fluide, reçues en plein visage, me rendirent immobile et muet. Mon traître, alors, me salua d'un rire sardonique, puis prenant un rayon de la lune, qui traînait dans la chambre, il s'en fit une ceinture, traversa la fenêtre, et s'évanouit dans les airs. Effroi, magnétisme ou sommeil, je me sentis accablé :

I' venni men, così com' io morisse,
E caddi, come corpo morto cade[2].

---

## CHAPITRE III.

### ZAMBO.

Quand je revins à moi, il faisait jour. Mon fils chantait à pleine voix le *Miserere* du *Trovatore;* ma fille, élève de Thalberg, jouait avec un *brio* incomparable les variations de Sturm sur un air varié de Donner. Dans le lointain ma femme querellait la bonne qui lui répondait en criant. Rien n'était changé dans ma paisible demeure;

1. Mais je ne sais pas parler anglais.
2. Dante, *Inf.*, v. 141. Je m'évanouis comme si je mourais, et je tombai comme tombe un corps mort.

les angoisses de la nuit n'étaient qu'un vain songe; délivré de ces chimériques terreurs, je pouvais, suivant ma douce habitude, rêver les yeux ouverts, en attendant l'heure du déjeuner.

A sept heures, selon l'usage, le domestique entra dans ma chambre et m'apporta le journal. Il ouvrit la fenêtre, écarta les persiennes; l'éclat du soleil et la vivacité de l'air me firent l'effet le plus agréable. Je tournai la tête vers le jour; horreur! mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de moi en remuant sa tête crépue, en roulant de gros yeux.

— Massa [1] bien dormi, chantait-il, Zambo bien content.

— Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux; le cœur me battait à me rompre la poitrine; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit, courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une suite de petites maisons, rangées comme des capucins de carte, trois imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des revolvers; point de bruit, point de cris, point de flâneurs, point de cigares, point de cafés, et aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme. C'en était fait! j'étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans armées, sans police, au milieu d'un peuple sauvage, violent et cupide. J'étais perdu!

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber sur un fauteuil, qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant, je me cherchai dans la glace, hélas! je ne me reconnus même plus. Il y avait en face de moi un homme maigre, au front chauve, parsemé de quelques cheveux rouges, à la face blême, encadrée de favoris flamboyants qui voltigeaient jusqu'aux épaules. Voilà donc ce que la malice du sort faisait d'un Parisien de la Chaussée-d'Antin! J'étais pâle, mes dents claquaient, le froid me gagnait la moelle des os. « Soyons homme, m'écriai-je, j'ai une famille, et le nom français à soutenir. Il faut reprendre

1. *Master* (monsieur), en patois nègre.

sur mes sens l'empire qui m'échappe. C'est l'adversité qui fait les héros! »

— Je voulais appeler, pas de sonnette; j'aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d'une boîte, et tirent la langue en saluant.

— Du feu, m'écriai-je, apportez-moi du feu, je veux un grand feu dans la cheminée.

— *Massa* n'a donc pas d'allumettes? dit Zambo, en me montrant un briquet placé sur la cheminée. *Massa* ne peut donc pas se baisser? ajouta-t-il d'un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, et passant une allumette sur la bûche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flamme.

— Est-il, bon Dieu! permis, s'écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil?

— Peuple sauvage, pensai-je en m'approchant du feu et en me ranimant à cette chaleur douce et égale, peuple sauvage, qui n'a ni pelles, ni pincettes, ni soufflets, ni charbon, ni fumée; peuple barbare qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son feu, c'est bien l'œuvre d'une race sans poésie, qui ne donne rien à l'imprévu, et qui a peur de perdre une minute, parce que le temps, c'est de l'argent.

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J'avais devant moi une table d'acajou surchargée de têtes de cygnes en cuivre et d'autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces faïences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table, et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres, pommades, etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo rentra plus maussade qu'au départ.

— De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette; vite, je suis pressé.

— C'est trop fort, s'écria Zambo; *Massa* ne peut pas tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin? parole d'honneur, c'est à donner congé; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

— De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode, pensai-je, mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son *comfort;* Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un

siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de mollesse, à cette propreté efféminée.

Rien ne rafraîchit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme; je commençais même à me réconcilier avec ma longue figure et mes dents de devant. Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer; je pourrais affronter avec plus de courage la vue de ma femme et de mes enfants; peut-être, hélas! ne sont-ils pas moins changés que moi? Je sonnai; Zambo reparut, la figure renversée.

— Mon ami, où y a-t-il un établissement de bains dans la ville? Montrez-moi le chemin.

— Un établissement de bains, *Massa*, pourquoi faire?

— Je haussai les épaules. Imbécile, pour se baigner, apparemment.

— *Massa* veut prendre un bain, dit Zambo en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi; c'est pour cela que *Massa* me dérange?

— Sans doute.

— C'est trop fort, cria le nègre en se tirant une poignée de cheveux. Comment! il y a une salle de bains à côté de chaque chambre à coucher, et *Massa* fait monter Zambo pour lui dire : « Mon ami, où peut-on se baigner? » On ne se moque pas comme cela d'un Américain.

Et poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

— Allons, Zambo, chantait-il d'un ton furieux et comique, tourne robinet pour *Massa;* robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude, brasse le bain, mets le linge chauffer dans la case; fais la nourrice, Zambo; Massa ne sait pas se servir de ses mains.

— Je n'avais qu'à me taire, je laissai Zambo exhaler sa furie, et ne voulus pas voir qu'il me tirait la langue; mais je maudis tout bas ces horribles maisons américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu'on y trouve sous la main tout ce qu'à Paris nous avons le plaisir d'aller chercher hors de chez nous, chèrement, il est vrai, mais fort loin.

———

## CHAPITRE IV.

### AT HOME.

Sorti du bain, sans y avoir trouvé le calme, je descendis tout pensif le petit escalier qui menait au rez-de-chaussée. Qu'avait-on fait de ma maison? Sous quel masque allais-je retrouver ma famille? J'entrai dans la salle à manger, il n'y avait personne; je passai dans le parloir, personne. En attendant, je regardai les deux pièces, pour m'habituer à la figure de mon nouveau logis.

Dans la salle à manger, garnie d'un tapis, il n'y avait pour tout ornement qu'un vieux et lourd bahut d'acajou, chargé de tasses de Chine et de théières en métal anglais, plus brillant que l'argent. En face du buffet, trois gravures médiocres. Au milieu, Penn traitant avec les Indiens sous l'orme de Shakamaxon; à droite, le portrait en pied de Washington avec son cheval et son nègre; à gauche, l'image du souverain *pro tempore*, le vieil Abé, en d'autres termes, l'honorable Abraham Lincoln, ancien poseur de rails, aujourd'hui président des États-Unis.

— Voilà donc, m'écriai-je, les génies protecteurs de mon nouveau foyer, à moi Français, élevé dans le culte de la force et du succès? Un quaker pacifique, un général qui, pouvant être empereur du nouveau monde, s'abaisse à rester le premier magistrat d'un peuple libre, un ouvrier devenu avocat à force de travail, et Président de son pays par hasard, tels sont les héros de l'Amérique! Sur cette terre demi-sauvage, la morale des grands hommes est encore celle des bourgeois. Que peut-on attendre d'une nation avec de pareils préjugés? Ce n'est pas elle qui donnera jamais au monde un César.

Dans le parloir, il y avait un piano en palissandre, un bureau chargé de papiers, une bibliothèque remplie de livres. Trois ou quatre Bibles y figuraient au milieu des œuvres de Francis Quarles, de Bunyan, de Jérémy Taylor, de Law, de Jonathan Edwards, de Channing, grands hommes sans doute, mais dont je lisais les noms pour la première fois. Je m'en tins là, ayant peu de goût pour la théologie, même les soirs où je ne peux dormir. Venaient ensuite quelques historiens ou moralistes, Franklin, Emerson, Marshall, Washington-Irving, Lothrop-Motley, Ticknor, puis quelques romans sérieux, et une foule de poëtes anglais, américains, allemands et

même espagnols. Et la France, où était-elle? Hélas! pour représenter la patrie, je ne trouvai qu'un Télémaque avec la prononciation figurée, ou plutôt défigurée en anglais. Et penser qu'un jour, peut-être, pour célébrer la fête de son père, ma fille, ma chère Suzanne, me réciterait de ses lèvres mignonnes : *Calypso ne povait se counsolère diu départe d'Ioulis.*

De dépit, je jetai le livre, et passai au jardin; un petit coin de terre, enfermé entre quatre murs, garnis de lierre et de chèvrefeuille; partout des lilas, des rosiers, des fleurs nouvelles ; au fond, une petite serre et un kiosque chinois, abri commode pour prendre le thé, fumer un cigare ou regarder les étoiles. Dans le jardin personne, hormis Zambo, étendu comme une statue de bronze sur une table de marbre blanc. La face tournée au soleil et couverte de mouches, le nègre, ronflant, se reposait des cruels ennuis que je lui avais causés. Le drôle profitait de ce qu'il était à mon service pour ne rien faire et dormir en toute liberté.

Cette promenade solitaire dans le logis de la Belle au bois dormant commençait à m'intriguer d'étrange façon; j'allais réveiller Zambo, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de quereller un chrétien, quand j'entendis des voix qui partaient du sous-sol de la maison, ou, comme disent les Franco-Américains en leur patois, du *basement*, un mot qui, je l'espère, manquera longtemps au dictionnaire de l'Académie.

Après avoir descendu quelques marches, j'aperçus enfin dans une grande cuisine deux femmes si fort occupées, qu'elles n'entendirent point le bruit de mes pas. L'une, qui me tournait le dos, mais que je reconnus à sa voix, était ma chère Jenny, la mère de mes enfants; l'autre, que j'allais bientôt apprécier, était une énorme et blonde créature, haute de cinq pieds huit pouces, qui avait plutôt l'air d'un grenadier écossais que d'une fille d'Ève. C'était Martha la cuisinière, Pensylvanienne de naissance, *tunkerienne* ou *tunkeriste* de religion, quelque chose comme une quakeresse; excellente personne, qui grondait toujours, et qui n'avait qu'un défaut, c'était de traiter comme un païen et un publicain quiconque portait un bouton à sa robe ou à son habit. Pour cette âme exaltée, le symbole du christianisme, ce n'était pas la croix, c'était une agrafe.

A en juger par le sérieux des deux femmes et par les paroles qu'elles échangeaient avec vivacité, il s'accomplissait en ce moment un grand œuvre culinaire. Jenny (était-ce bien madame Lefebvre?)

ficelait dans une serviette une masse de pâte informe, et la déposait avec soin dans une marmite pleine d'eau. A son tour, Martha enfonçait le précieux vase dans un fourneau en fonte, qui tenait tout un côté de la cuisine. C'était une construction monumentale, avec des étages comme une maison, et je ne sais combien de tiroirs et d'armoires d'où s'échappait la vapeur. Four, buanderie, rôtisserie, poêle, eau chaude, air chaud et le reste, tout se trouvait dans ce fourneau monstre, qui portait une inscription, comme un arc de triomphe :

G. CHILSON'S COOKING RANGE, BOSTON.

Je doute que Satan lui-même, avec les ressources dont il dispose, ait jamais inventé fournaise mieux chauffée.

Quand tout fut en place et qu'on eut remué et aligné une armée de chaudrons et de coquemars, ma femme se retourna, et poussa un cri de joie en me voyant.

— Bonjour, mon amour, me dit-elle, j'espère que vous avez bien dormi. Vous regardez nos préparatifs ; c'est un *pudding* comme celui que vous avez trouvé bon l'autre jour. Je viens de le hacher et de le mélanger moi-même ; mieux que Martha, je sais ce qui est de votre goût. Vous serez content de moi, je l'espère, et vous me récompenserez de toute la peine, ou plutôt de tout le plaisir que je prends à vous servir.

Disant cela, elle s'approcha de moi et me tendit le front. Chose étrange ! c'était ma femme, et cependant ce n'était pas elle. Même visage, mêmes traits que dans l'ancien monde, sauf le bout du nez qui avait un peu rougi ; mais en même temps je ne sais quoi de calme et de limpide dans le regard, de doux dans la parole, d'affectueux dans le geste, que je n'avais jamais remarqué dans notre ménage du vieux Paris. Je me sentais aimé, soigné ; cela me chatouillait le cœur. Aussi, sans m'inquiéter de Martha et de mes vingt ans de mariage, j'embrassai tendrement madame Lefebvre, je veux dire mistriss Smith. Pardonnez-moi, époux parisiens, j'étais en Amérique !

— Martha, dit ma femme en ôtant un tablier de cuisine et en baissant sa robe de soie qu'elle avait relevée et rattachée par derrière, Martha, vous irez chez M. Green. Son dernier café n'est pas bon ; c'est du brésil ; mon mari n'aime que le maurice ; prenez un grain petit et rond, je le brûlerai moi-même. J'ai vu au marché les pre-

mières cerises, achetez-en de quoi garnir le dessous d'une de ces bonnes tourtes que vous faites si bien, et que l'an dernier mon mari et mes enfants mangeaient avec tant de plaisir. Dites à Hofmann le fleuriste qu'il y a des œillets partout, excepté dans notre jardin, et que mon mari attend les trois variétés nouvelles qu'on m'a promises. N'oubliez pas non plus les lis que j'ai choisis pour Suzanne, et les géraniums que j'ai demandés pour Henri. Enfin, prenez chez le libraire le dernier discours du révérend docteur Bellows sur l'état de la nation; c'est une œuvre éloquente et patriotique; mon mari nous le lira ce soir, lui qui lit si bien. Cela fera tant de plaisir aux enfants et à moi!

Faibles cœurs que nous sommes! je me sentais attiré et charmé par cette musique nouvelle, où mon nom et celui de mes enfants revenait à chaque mesure. A Paris, en France, c'était une tout autre note que j'entendais. Ma femme avait toutes les vertus, mais son extrême modestie me rendait la vie un peu dure. *Faire comme tout le monde* était la devise de madame Lefebvre; Dieu sait ce qu'il m'en coûtait pour ne pas nous distinguer. Pour être logés *comme tout le monde*, nous habitions un appartement, à cent dix marches de hauteur, dans un hôtel princier il est vrai, et dont le concierge, qui se moquait de moi, avait un domestique et un frotteur. Pour être servis *comme tout le monde*, nous avions un grand coquin de laquais, ivrogne et menteur, magnifique drôle en culotte de panne et en gilet rouge, qui me coûtait fort cher, me servait de travers, et ne me permettait ni de m'habiller, ni de manger, ni de boire à ma guise. Pour être mises *comme tout le monde*, il fallait à ma femme et à ma fille des robes d'un prix fou, des crinolines qui emplissaient chacune un carrosse tout entier; enfin, pour figurer *où va tout le monde*, il me fallait courir après des invitations, et sourire à des gens qu'au fond du cœur je méprisais d'un souverain mépris. C'était l'usage. Le bon ton voulait qu'on adorât la fortune et qu'on se ruinât pour paraître; je n'avais garde de me séparer de la bonne société. C'eût été de l'originalité, un vice du plus mauvais goût, et que la France laisse aux Anglais. Grâce à ma femme et à ses sages conseils, nous remplissions, je crois, avec convenance un rôle difficile; les gens qui tous les jours nous voyaient au Bois à heure fixe devaient nous rendre justice. J'ose dire que nous tenions notre rang à Paris, et que nous menions avec honneur la vie la plus occupée qu'on puisse imaginer; nous faisions chaque matin vingt visites et

nous ne manquions pas une soirée. Tout cela était bien; mais, faut-il l'avouer? en un pays sauvage, ma grossière nature reprenait le dessus; j'étais heureux de n'entendre plus parler de *tout le monde;* il me plaisait que ma femme ne s'occupât que de moi et ne vît rien au delà de son mari, de ses enfants, de sa maison. Je me sentais roi dans mon logis; et j'étais si content de mes sujets et de leur obéissance, qu'en montant l'escalier je passai le bras autour de la taille de Jenny, et j'embrassai ma femme une seconde fois, ce qui la fit rougir prodigieusement. *For shame, mister Smith*, murmura-t-elle d'un ton qui me fit croire qu'elle et moi nous étions rajeunis de vingt ans.

---

## CHAPITRE V.

### SANS DOT.

Tandis que Zambo se fatiguait à dormir, que ma femme et Martha préparaient la table et servaient le déjeuner, je me mis à lire le *Paris Telegraph*, énorme journal à bon marché, qui portait pour devise ces mots stupides : *The world is governed too much*, le monde est trop gouverné. Le ton grossier de cette feuille me déplut. Dieu merci! on nous donne une meilleure éducation; ce n'est pas à nous qu'on laisserait prendre l'odieuse habitude d'appeler *un chat un chat*, *et Rollet un fripon*. Qui croirait, par exemple, que le *Paris Telegraph* osait flétrir du nom de voleur et même d'assassin un honnête millionnaire qui, par une erreur excusable sans doute, avait fourni à l'armée du Nord soixante mille paires de souliers dont les semelles étaient en carton et avaient mal résisté à l'humidité des bivouacs? Faites donc des affaires dans un pays où l'on respecte aussi peu la grande spéculation!

Tout le journal était sur ce ton déplorable. Rien n'échappait aux invectives de ce misérable gazetier. Telle loi était abominable, parce qu'elle empiétait sur la libre action des citoyens; tel magistrat était un Jeffries et un Laubardemont, parce qu'il faisait tomber dans un piége innocent le coquin qui se fiait à la justice; tel maire était un ignorant ou un Verrès, parce qu'il concédait à des actionnaires, bien pensants, un monopole avantageux pour tout le monde, comme sont

toujours les monopoles. Prenez donc la peine de gouverner les hommes, pour essuyer journellement de pareilles injures ! Malheureux pamphlétaire, m'écriai-je, si tu avais l'honneur de vivre chez le peuple le plus aimable et le plus éclairé de la terre, tu saurais de naissance que critiquer la loi, le juge ou le fonctionnaire, c'est un crime de lèse-majesté sociale ! Le premier dogme d'un peuple civilisé, c'est l'infaillibilité de l'autorité. Maudit soit l'inventeur du journal, et surtout du journal libre et à bon marché ! La presse, c'est le gaz, une lumière qui vous brûle les yeux et vous empoisonne du même coup.

— Pourquoi ne déjeune-t-on pas? demandai-je brusquement à ma femme, afin de secouer des idées déplaisantes. Où sont les enfants ? Pourquoi ne descendent-ils point?

— Ils sont sortis, mon ami, et ne tarderont pas à rentrer. Henri fait ce soir son premier discours à l'*Académie des jeunes lecteurs,* il a voulu s'assurer de la sonorité de la salle, avant de parler en public.

— Et sur quel sujet pérorera ce soir notre Cicéron de seize ans?

— Voici son brouillon, dit Jenny, en me tendant avec l'orgueil d'une mère un papier rempli de mots soulignés, d'interjections, de pauses et d'exclamations.

Le titre, écrit en gros caractères, me parut plus respectable que clair :

*De la moralisation des femmes,*
*considérées comme éducatrices du genre humain.*

— Pends-toi, Chérubin, m'écriai-je; le monde finira à force de vertu ! A seize ans si nous songions à quelque chose, ce n'était certes pas comme monsieur mon fils, à moral....

— Mon ami, me dit Jenny... Cette voix m'arrêta court, et tellement à propos, que je me mordis la langue au milieu du mot, et me sentis rougir malgré moi.

— Mon ami, continua ma femme, qui ne s'aperçut pas de mon trouble : je crois qu'il se prépare un changement dans la situation de Henri. Tous les jours il me répète qu'il y a trop longtemps qu'il est à notre charge, que cela doit ennuyer le gouverneur...

— Qu'est-ce que c'est que le gouverneur?

— Vous le savez, c'est le nom d'amitié que nos enfants donnent à leur père; en deux mots, Henri veut prendre un état.

— Patience, madame Smith, nous avons le temps, et ce soin me regarde.

— Mon ami, reprit Jenny, notre fils a déjà seize ans; tous ses camarades ont une position, il faut qu'il fasse son chemin. Causez-en avec lui, nul ne peut mieux le diriger que vous!

Je me mis à me promener de long en large, tandis que ma femme regardait à la fenêtre si nos enfants arrivaient.

— O mon fils! pensais-je, oui, le soin de t'établir me regarde. Il y a longtemps que j'ai tout disposé pour ton succès. Ce n'est pas en vain qu'il y a seize ans je t'ai choisi pour parrain mon ami Regelman, alors sous-chef, et aujourd'hui chef de bureau au ministère des finances, section des douanes. Oui, mon fils, déjà, sans le savoir, tu es candidat à l'aspirance au surnumérariat du ministère des finances. Dans deux ans tu seras bachelier, dans trois ans, si tu passes heureusement trois ou quatre concours, *tu Marcellus eris*. Je te vois déjà, à trente-cinq ans, sous-chef, appointé de deux mille quatre-cents francs, et décoré, comme le fut ton parrain; je te vois, comme ton modèle, doux, humble, poli, complaisant avec tes chefs; sévère, roide, majestueux avec tes inférieurs, et t'élevant de degré en degré jusqu'à la direction du personnel; je te vois devenu la terreur et l'espoir de dix mille habits verts. Quelle fortune; et quel avenir!

— Voilà Henri, s'écrie ma femme, toujours à la fenêtre. Il cause avec M. Green; je suis sûre qu'il lui demande un bon conseil, et peut-être mieux que cela.

— Que dites-vous, ma chère? Green, l'épicier? Est-ce que mon fils a besoin de parler à ces petites gens?

— Petites gens, reprit ma femme d'un air surpris. M. Green est un honnête homme, un bon chrétien universellement respecté. Il *vaut* trois cent mille dollars[1], et fait le plus bel usage de la fortune qu'il doit à son travail.

— Très-bien! m'écriai-je. Heureux pays où les épiciers sont millionnaires, donnent des consultations comme les avocats, sinon même des places comme les ministres. Que mon fils sollicite donc Son Excellence le Seigneur des Pruneaux et de la Mélasse. Mais, appelez Suzanne; je ne suppose pas qu'elle attende rien de l'honorable M. Green.

— Suzanne est à sa leçon d'hygiène et d'anatomie.

1. C'est-à-dire 1,600,000 francs; le dollar vaut 5 fr. 35 c.

— D'anatomie, grand Dieu! Ma fille à dix-neuf ans apprend l'anatomie! Elle dissèque peut-être?

— Qu'avez-vous donc, mon ami? reprit ma chère femme avec une tranquillité qui me ramena sur la terre. Suzanne aura un jour des enfants. Voulez-vous qu'elle les élève et les soigne à l'aveugle, sans rien connaître de leur constitution? N'avez-vous pas dit cent fois devant elle que l'étude du corps humain fait partie nécessaire d'une bonne éducation?

— Et quel est le médecin à la prudence duquel on confie le soin d'enseigner l'anatomie à de jeunes filles?

— C'est madame Hope, une de nos célébrités médicales.

— Des femmes médecins! Molière, où es-tu? Quoi, dans ce pays, fait à l'envers de tous les autres, ce ne sont pas des hommes qui soignent nos mères, nos épouses et nos filles? Ce sont des femmes peut-être qui accouchent les femmes de la bonne société? Cela ne se fait nulle part; cela est indécent, madame Smith, cela est indécent.

— J'aurais cru le contraire, mon ami; mais vous en savez plus que moi. Ainsi donc, si jamais notre fille avait une de ces indispositions, graves ou non, qu'une femme dans sa pudeur ose à peine s'avouer à elle-même, vous aimez mieux que je fasse venir un médecin?

— Point du tout; vous me comprenez mal, chère amie. Je voulais dire seulement qu'il y a d'anciens usages qui sont respectables comme toutes les vieilles erreurs. C'est-à-dire, non; je vous expliquerai cela un autre jour. Qui est-ce qui accompagne Suzanne à cette leçon d'anatomie?

— Personne.

— Comment, personne? A dix-neuf ans, et belle comme un ange, ma fille court les rues, seule et sans chaperon?

— Pourquoi ferait-elle autrement que ses compagnes? Quel danger y a-t-il pour elle? Vous imaginez-vous qu'en Amérique il y ait un homme assez criminel ou assez fou pour manquer au respect qu'il doit à la jeunesse et à l'innocence? Pères, maris, frères ou fils, tous les bras se lèveraient pour frapper le misérable; mais jamais pareille indignité ne s'est vue dans ce noble pays. Ce sont des misères et des vices qu'il faut laisser au vieux continent.

D'ailleurs, ajouta ma femme avec son doux sourire, je crois Suzanne bien gardée. Alfred, le dernier fils de M. Rose, est revenu des Indes; je l'ai vu hier qui se promenait avec son père et ses huit

frères. On ne m'ôtera pas de la tête que Suzanne et lui sont engagés depuis longtemps.

— Engagés ! ma fille amoureuse du neuvième fils d'un apothicaire ? Et c'est sa mère qui m'annonce froidement une nouvelle de cette espèce ?

— Pourquoi n'épouserait-elle pas celui qu'elle aime ? me dit Jenny en fixant sur moi ses beaux yeux bleus. Mon ami, n'est-ce pas ce que j'ai fait ? En suis-je fâchée ? le regrettez-vous ?

— Mais quel état, quelle fortune a ce jeune homme ?

— Soyez tranquille, mon ami ; Alfred est un galant homme ; il n'épousera Suzanne que lorsqu'il aura une position à lui offrir. Suzanne attendra dix ans s'il le faut.

— Et la dot, madame Smith, avez-vous pensé à la dot ? Savez-vous ce que veut ce jeune galant, savez-vous ce que nous pouvons faire, et quelle part de notre petit avoir il nous faut sacrifier ?

— Je ne vous comprends pas, Daniel. Est-ce que nous vendons notre enfant ? Est-ce qu'il faut payer un jeune homme, un amoureux, afin qu'il se décide à accepter pour compagne une charmante fille dont la vue réjouit les yeux et qui est aussi bonne que belle ? Où avez-vous pris ces idées étranges, dont j'entends parler pour la première fois ?

— Sans dot ! m'écriai-je, dans un pays où du soir au matin chacun est à genoux devant un dollar !

— En Amérique, mon ami, on s'aime, on se marie parce qu'on s'aime, et on est heureux toute la vie en se répétant l'un à l'autre qu'on s'est choisi par amour. Chacun apporte en dot son cœur, et j'espère que chez une nation libre, jeune et généreuse comme la nôtre, on ne connaîtra jamais d'autre dot que celle-là.

— Sans dot ! pensai-je, sans dot ! Harpagon n'avait pas tort, cela change fort les choses. Le mariage n'est plus une affaire. Riche ou pauvre, la fiancée est sûre qu'on l'aime ; le père qui donne sa fille en tremblant ne craint pas du moins de la livrer à quelque ignoble spéculateur. Sans dot ! Les peuples barbares ont quelquefois, sans le savoir, de ces délicatesses qui feraient honneur à notre civilisation.

— Voici Suzanne, cria ma femme, qui avait repris son poste d'observation. Alfred est avec elle ; je l'avais deviné.

Je courus à la porte. Ma fille, ma chère Suzanne, elle était plus belle que jamais ! Ses grands cheveux blonds qui lui tombaient en boucles sur les épaules, son regard souriant, son air confiant, sa

démarche assurée lui donnaient un charme nouveau. C'était l'innocence d'un enfant et la grâce d'une femme. Elle se jeta à mon cou comme une folle; je la serrai sur mon cœur avec transport, et l'emportai entre mes bras jusque dans la salle à manger.

Là seulement je m'aperçus que Suzanne n'était pas entrée seule à la maison. Il était auprès d'elle, le monstre qui venait me ravir ma joie et mon bonheur; Suzanne le prit par la main et me le présenta de la façon la plus naturelle.

— M. Alfred Rose, cher papa; vous ne le reconnaissez pas?

Je ne le reconnaissais que trop; il était charmant, le misérable! Je soupirai, et donnai une poignée de main à ce futur gendre qui voulait bien me faire l'honneur de me choisir pour beau-père sans prendre la peine de me consulter. Sans dot! cela suffisait pour qu'il se crût le droit d'épouser la femme qu'il aimait. Parlez donc de convenances à ces brutaux qui vont toujours droit devant eux!

---

## CHAPITRE VI.

### OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC M. ALFRED ROSE ET LE VOISIN GREEN.

Tandis que nous restions en présence, Alfred et moi, tous deux silencieux et nous regardant, les deux femmes se parlaient bas avec une extrême vivacité; la mère souriait, la fille avait des yeux suppliants.

— Mon ami, dit Jenny en prenant les jeunes gens par la main, voici deux enfants qui, avec l'aide de Dieu, veulent fonder une famille chrétienne, ils vous demandent votre bénédiction.

— Ma bénédiction! J'ai vu le pape Pie IX bénir Rome et le monde, avec cette douce majesté qui fait tomber à genoux les incrédules; j'ai vu de pieux évêques bénir l'innocence et la ferveur d'une première communion. Cela était beau et grand, c'était la sainteté qui s'épanchait. Mais moi, pécheur, je ne me sentis pas le droit de bénir, même mes enfants. J'embrassai Suzanne, j'embrassai Alfred, je réunis leurs mains dans les miennes, et je pleurai.

Ils étaient si heureux, les ingrats, qu'ils ne virent pas mes larmes; ils s'échappèrent de mes bras pour courir vers Jenny, qui les reçut en élevant la voix :

— Que le Dieu d'Abraham et de Sarah, leur dit-elle, que le Dieu d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Rachel vous bénisse, mes enfants, et qu'il vous donne une vie chrétienne.

— Amen, répondit une voix dont la gravité me fit tressaillir! C'était Martha qui approchait avec l'œil et le geste d'un prophète.

— Homme, dit-elle, tu prends cette femme devant Dieu; femme, tu prends cet homme devant Dieu, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans la santé comme dans la maladie, à la vie, à la mort : ne l'oublie pas, l'Éternel s'en souviendra.

— Non, certes, je ne l'oublierai jamais, s'écria Alfred en levant la main, j'en prends à témoin le Seigneur.

L'avouerai-je à ma honte? malgré l'excellente éducation que j'ai reçue en France, et quoiqu'on m'ait habitué dès l'enfance à ne traiter sérieusement que les choses plaisantes, je me sentis ému jusqu'au fond de l'âme par la solennité de cet engagement. Il me semblait que mon foyer était devenu sacré comme celui d'Abraham, et que Dieu, invisible et présent, y descendait pour bénir l'union de mes enfants.

L'entrée de Zambo chassa ces graves pensées. Il avait dépouillé le jardin et la serre pour offrir à la fiancée un bouquet énorme; il accompagna son présent de telles grimaces et de compliments si burlesques, que je me mis à rire malgré moi.

— A quand la noce, mon jeune maître? demandait le nègre. Demain, après demain, dans huit jours? Zambo veut chanter, Zambo veut danser.

— Suzanne, m'écriai-je en regardant ma fille, le jour n'est pas fixé.

— Mon bon père, nous attendons vos ordres, répondit mademoiselle ma fille avec une fausse modestie qui me fit soupirer.

— Et nous n'attendons plus que cela, dit Alfred; j'ai loué et meublé une maison, près d'ici, au coin de la quatorzième avenue. Tout est prêt pour recevoir celle qui me fait l'honneur de partager ma fortune et mon nom.

— Mon fils, dis-je à Alfred, et ce nom de fils m'étrangla en passant, Suzanne vous a choisi, nous vous adoptons, les yeux fermés; mais pardonnez à la légitime curiosité et à l'inquiétude d'un père. Depuis quand aimez-vous ma fille, et, puisque vous parlez de fortune, quelle sera votre situation à tous deux dans ce ménage dont le bonheur nous touche de si près?

— Vous dire depuis quand j'aime Suzanne, me serait difficile, répondit le jeune homme. Il me semble qu'en naissant je l'aimais. Certes, je l'aimais déjà quand nous allions à l'école commune, et que nous courions le long du chemin, elle tout enfant, et moi presque jeune homme. Depuis ce temps-là, nous avons tant de fois joué, parlé, prié ensemble; je l'ai vue si souvent gaie, bonne, aimable; tant de fois nous avons causé à cœur ouvert; tant de fois j'ai pu voir toute la beauté de son âme, qu'un jour est venu où j'ai senti que Suzanne était la femme que Dieu m'avait choisie dans sa bonté. Quand Suzanne a eu seize ans, je lui ai demandé de m'accepter pour époux, nous nous sommes engagés; voilà toute l'histoire de nos amours.

— Ainsi, dis-je en soupirant, c'est l'estime et l'amitié qui vous ont conduit à ce que vous appelez l'amour. Rien de foudroyant, rien de subit, point de passion?

— J'ai vingt-quatre ans, dit le jeune homme, j'aime Suzanne; je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais qu'elle, je l'estime plus que personne au monde; je la chéris plus que moi-même; est-ce sagesse, est-ce passion? je ne sais; mais j'espère que Suzanne ne m'en demandera pas davantage, et me permettra de l'aimer de la même façon jusqu'à mon dernier jour.

— Fort bien, mon fils, vous êtes un sage; vous serez heureux, comme vous méritez de l'être, et vous aurez beaucoup d'enfants. Maintenant parlons d'argent.

— Je n'avais pas de fortune, dit Alfred, cela reculait beaucoup nos projets; j'avais vingt et un ans, et j'étais décidé à faire promptement mon chemin; je ne doutais pas du succès.

— Vous aviez sans doute des protecteurs puissants? la promesse de quelque bonne place dans le gouvernement? Votre père avait peut-être obligé le cousin de la cousine d'un sénateur?

— J'avais ma tête et mes bras, répondit Alfred, et la devise de tout véritable Yankee : *En avant! ne t'inquiète de rien; ne t'attends qu'à toi seul*[1]; cela vaut mieux qu'un appui étranger. Dans un pays qui grandit aussi vite que le nôtre, tout homme qui n'est pas un sot et qui a de la volonté finit toujours par rencontrer une bonne veine. Employé comme chimiste chez un riche marchand d'in-

1. *Go ahead! never mind; help yourself.*

digo, j'entendais souvent mon patron se plaindre que les vaisseaux expédiés dans l'Inde n'étaient jamais chargés qu'à demi. Trouver un nouvel article de fret, c'était l'idée fixe de nos armateurs. J'en découvris un, auquel personne ne songeait et qui était d'un débit assuré : c'était la glace. On n'en fournira jamais autant que l'Inde peut en consommer. Le difficile était de la conserver en route; c'était un problème à résoudre. Grâce à mon père, j'ai été élevé dans un laboratoire; la physique et la chimie ont été mes premiers amusements. Il fallait trouver un corps mauvais conducteur du calorique pour isoler mes glaçons. J'essayai de la sciure de bois, qui n'a chez nous aucune valeur. L'invention était faite; il ne manquait plus que des capitaux.

Trouver de l'argent pour mettre à exécution une bonne idée, est chose facile en Amérique; je songeai à M. Green, qui fait de grandes affaires en riz, en café, en épices, en indigos; il eut confiance en moi, et risqua une expédition. Je suis parti pour Calcutta avec mon chargement; nous n'avons pas fondu en route, j'ai vendu ma glace, de façon à gagner le fret aller et retour, et je suis revenu, après avoir passé là-bas des marchés avantageux pour vingt années. A mon arrivée, j'ai eu huit mille dollars pour ma part, et me voici à la tête de la maison Green, Rose et C$^{e}$. Le succès est certain. Je puis l'escompter aujourd'hui si je veux. Dix à douze mille dollars par année, voilà ce que je puis offrir à madame Alfred Rose, en attendant mieux.

— Soixante mille francs par an! m'écriai-je, la belle chose que le commerce, quand on réussit! Je regardai mon gendre de plus près, je lui trouvai un air de génie. Dans le front et dans le bas du visage, il avait quelque chose de Napoléon.

J'avais tout à fait oublié la boutique de monsieur son père, quand Zambo nous annonça M. Rose qui venait prendre sa part de la joie commune. Si estimable que fût l'excellent homme, un apothicaire n'était point le beau-père que j'avais rêvé pour ma fille; j'ambitionnais un sous-préfet; mais que faire en un pays arriéré qui n'a pas encore cette centralisation que l'Europe nous envie?

Avec M. Rose entra M. Green, suivi de Henri. J'avais reconnu l'apothicaire à cet air médical qui ne se perd jamais; mais l'épicier en habit noir et en cravate blanche était pour moi un monstre inconnu. Son langage et ses manières n'étaient pas moins étranges que son costume. Green, le vendeur d'huile et de café, par-

lait avec l'autorité et le sang-froid d'un homme qui remue des millions.

— Voisin, me dit-il, avec une affectueuse bonhomie, me voilà un peu de la famille par ce jeune homme, votre gendre et mon associé. Nous n'en resterons pas là. Henri est venu me voir, c'est un garçon intelligent, et qui me plaît, je lui ai trouvé une position. Alfred devient sédentaire; on ne se marie guère pour courir le monde; il nous faut cependant un homme de confiance à Calcutta. J'ai songé à Henri, malgré sa jeunesse. On ne mord jamais trop tôt aux affaires. Trois ans de séjour aux Indes le formeront; nous lui ferons une part, qui, s'il travaille, ira à quatre ou cinq mille dollars par an. Vous me confiez un enfant; dans trois ans je vous rendrai un homme. Que dites-vous de mon projet? vous sourit-il autant qu'à Henri?

— O mon fils! pensais-je, j'avais rêvé pour toi un autre avenir! Peut-être celui-ci vaut-il mieux pour toi; peut-être n'as-tu ni le génie politique, ni la souplesse nécessaire pour t'élever au rang d'un chef de bureau. Le sort en est jeté, tu ne seras qu'un millionnaire.

Je remerciai Green, qui me dit tout bas :

— Voisin, nous n'en resterons pas là. Vous connaissez Marguerite, mon douzième enfant, une petite fille charmante qui a dix ans, et déjà la taille ronde comme une poupée; j'ai l'idée que dans six ou sept ans nous en ferons madame Henri Smith. D'ici là, nous aurons l'œil sur le jeune homme et sur sa fortune; comptez sur moi.

C'en était trop; moi, le docteur Lefebvre, moi, un savant et un bourgeois dans mon pays, devenir l'allié et l'obligé d'un épicier! Certes, j'aime l'égalité, je suis Français, et j'ai pour évangile les principes de 1789. Cette égalité, qu'on la proclame et qu'on l'affiche partout, je le demande; qu'on la mette même dans nos lois, j'y consens, les lois, on ne les applique guère; mais qu'on fasse descendre cette égalité dans nos mœurs, jamais! L'homme qui ne fait rien sera toujours plus que celui qui se salit les doigts à travailler.

J'allais rompre le charme et refuser cette fortune perfide, quand, sur l'invitation de ma femme, chacun de nos voisins accepta une tranche de jambon et une tasse de thé.

— Daniel, me dit Jenny, nous voici tous à table, dites la bénédiction.

— Ma chère, je suis si ému que je ne sais plus ce que je fais. Prenez ma place, et parlez pour moi.

— Mon Dieu, dit Jenny, bénissez cette maison et tous ceux qui

s'y trouvent. Bénissez surtout ceux qui s'en éloignent, et puissiez-vous, Seigneur, ne trouver parmi eux que des cœurs purs et obéissants !

Chacun répondit : *Amen*, et d'une voix si sincère, que tout le cours de mes idées en fut renversé. Je regardais mes amis, mes enfants, ma femme : Green, qui avec tant de simplicité faisait la fortune de ma famille; Henri qui a seize ans, avec la résolution d'un homme et l'ardeur d'un enfant, voulait à force de travail se conquérir un rang dans le monde, et ne reculait ni devant le danger ni devant l'exil; Suzanne et Alfred, qui s'aimaient d'un amour si tendre et si pur; ma femme enfin, ma bonne Jenny, ne songeant qu'aux autres, attentive et dévouée, la vie et l'âme de la maison, la reine de cette ruche, d'où l'essaim s'envolait !

Et moi, bourdon inutile, et qui ne savais que murmurer, je me disais que j'allais rester seul près de ce foyer, animé naguère par la joie de Suzanne et de Henri. Rose avait neuf enfants, Green en avait quinze; Dieu bénit les grandes familles, et, quand nous voulons être plus sage que lui, il confond notre fausse prudence, en nous condamnant à l'isolement que nous avons cherché.

Et je regardais ma femme, jeune encore, et fraîche, et d'un gracieux embonpoint; et je me disais... Je ne sais plus ce que je me disais, quand Zambo, poussant la porte, entra d'un air effaré en criant :
— Le tocsin ! le tocsin ! écoutez, c'est le feu.



## CHAPITRE VII.

### L'INCENDIE.

Au premier cri de Zambo l'apothicaire courut à la fenêtre, puis se tournant vers Green :

— Lieutenant, dit-il, c'est nous qu'on appelle; le feu est dans la douzième avenue.

— Sergent, je suis à vous, dit l'épicier en se levant. Docteur, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule, alerte ! la voiture n'attend pas.

— Bon, pensai-je en les voyant sortir, accompagnés d'Alfred et de Henri, les voilà qui jouent à la garde nationale. La garde natio-

nale, c'est un cadeau que l'Amérique nous a envoyé par le citoyen Lafayette, et qui nous a joliment profité! Courez à cette parade inutile, chers amis, et grand bien vous fasse; pour moi, je reste à la maison. Qu'est-ce que cette voiture dont parle Green? S'imagine-t-il que, comme un badaud, je vais courir au spectacle de l'incendie, dans un pays où, dit-on, le feu prend tous les jours?

Je m'approchai de la fenêtre; des tourbillons de fumée montaient au ciel en y jetant des étincelles; le feu gagnait.

— Vite, maître, vite, la voiture approche, me dit tout à coup Martha.

Je me retournai; devant moi était Zambo, une hache à la main, un casque en cuir bouilli sur la tête; Martha tenait une jaquette en drap noir, et une large ceinture gymnastique; c'était mon uniforme, j'étais pompier!

— Pompier! moi! je voulais protester contre cette nouvelle insulte du sort; mais Martha s'était emparée de moi. En un clin d'œil je fus habillé, sanglé, coiffé, armé et hissé sur un immense omnibus. Deux magnifiques chevaux noirs emportaient au galop la pompe et les pompiers.

— Ne crains rien, Daniel, criait Martha, le bras levé, tu vas servir Dieu; le Très-Haut te ramènera du milieu des flammes, comme il en a retiré ses serviteurs Sidrach, Misach et Abdenago.

Cette bénédiction biblique me donna le frisson; elle sentait le roussi. — Singulière idée, m'écriai-je, de risquer sa peau pour des inconnus, quand on pourrait payer des pompiers!

— Qu'est-ce que vous dites-là, docteur, interrompit une voix aigre qui me fit reconnaître mon voisin Reynard dans l'*attorney* Fox. Citoyens, ajouta-t-il en récitant quelque ancien plaidoyer, si vous voulez être libres, soyez vous-mêmes votre police et votre armée. Se donner des gardiens, c'est se donner des maîtres. Mon cher ami, continua-t-il d'un ton naturel, où avez vous pris ces idées de l'autre monde? n'êtes-vous pas un ami de la liberté?

— La liberté avant tout! me hâtai-je de répondre, un peu honteux de ma faiblesse. Voler au secours de ses concitoyens est un devoir et un plaisir que je ne laisse à personne; je suis fier d'être pompier!

— Moins que Green, cher voisin, reprit l'homme à la mine pointue. C'est celui-là qui est content d'aller au feu! Il est diablement fin, ajouta-t-il en me parlant à l'oreille; *devilish smart*, répéta-t-il

par quatre fois en clignant de l'œil, en me faisant signe du nez et du menton.

Il ouvrit sa tabatière, soupira, prit lentement du tabac à deux reprises : — Notre capitaine, dit-il, le brave colonel Saint-John se retire, Green est lieutenant et ambitieux. Il veut être capitaine, afin de s'élever plus haut. Il est diablement fin ; mais il a beau cacher ses cartes, je lis dans son jeu.

Fox n'avait pas fini ses insidieuses confidences que déjà nous étions arrivés. Nulle police, nulle précaution prise ; un peuple de curieux était rangé sur les trottoirs, et par bonheur laissait libre le milieu de la rue. En un instant la machine fut installée, l'eau était partout. Tandis que le lieutenant reconnaissait le siége principal de l'incendie et donnait des ordres, je me mis à pomper avec mon aimable voisin.

En face de nous était une maison tout en feu ; les flammes avaient brisé les fenêtres et sortaient de toutes parts. Tout à coup au premier étage on entendit des cris déchirants ; une figure blanche passa comme une ombre ; une voix de femme appela au secours. Aussitôt Green, appliquant une échelle le long du mur, monta, et disparut au milieu de la fumée.

— Diablement fin, me dit Fox avec une grimace satanique, *devilish smart;* il joue serré ; l'ambitieux !

— Pompez, les enfants, pompez, criait Rose, tout occupé de noyer l'incendie. Je pesais à tour de bras sur le levier ; mais je ne pouvais détacher mes yeux de la fenêtre où Green était entré ; le cœur me battait, l'inquiétude m'étouffait.

— Soudain Green reparut, une femme dans les bras, et descendit au milieu des hourras de la foule.

A peine à terre, la femme se dressa : — Mon enfant, criait-elle, où est mon enfant, où est ma fille ? Elle tremblait de tous ses membres, elle pleurait, elle levait les bras vers la fenêtre en feu, elle voulait se jeter dans cette fournaise. En vain on essayait de la retenir, elle échappait de nos mains, courait à la maison, et, repoussée par la flamme, reculait en jetant des cris terribles et en s'arrachant les cheveux.

Chacun se regardait ; la flamme grondait comme l'orage, le toit embrasé allait crouler, l'enfant était perdu. A ce moment, je ne sais ce qui se passa dans mon âme : la vue de cette pauvre mère, les paroles de Martha, l'exemple de Green, l'idée que j'étais Fran-

çais, que sais-je? ce fut une ivresse qui me monta à la tête. Je courus à l'échelle, j'étais en haut avant de savoir ce que je faisais.

Rose voulut m'arrêter : « Je suis père, m'écriai-je, je ne laisserai pas mourir cet enfant. »

Une fois dans la chambre, j'eus peur; la flamme sifflait autour de moi, les boiseries craquaient, les glaces éclataient; c'était un bruit sinistre. Étouffé par la chaleur, aveuglé par la fumée, j'appelai : point de réponse; je criai : point d'écho. J'étais au désespoir, quand une langue de flamme rouge, perçant la nuit, me montra en face de moi une porte fermée. Briser la serrure d'un coup de hache, entrer dans la chambre, courir au berceau où pleurait un enfant, m'emparer de ce trésor, ce fut l'affaire d'un instant; quelle joie! mais elle fut courte. Entouré de fumée, presque asphyxié, je ne savais plus où j'étais; le cœur me battait, la tête me tournait, j'étais perdu.

— Par ici, docteur, par ici, Daniel, criait la voix de Rose; avancez, mais en reculant, attention!

Le conseil était sage, j'étais à peine retourné qu'un vigoureux jet d'eau, dirigé par l'habile main de l'apothicaire, m'inonda de la tête aux pieds, au risque de me renverser. Grâce à cette diversion stratégique, qui pour un instant arrêtait la flamme et dissipait la fumée, je vis la fenêtre, j'y courus, et, enjambant l'échelle, je me laissai glisser à terre, noir et fumant comme un tison noyé. Un instant après, le toit s'abîmait avec un fracas horrible. Martha avait raison; Dieu m'avait traité comme Abdenago.

Dire la joie de la pauvre mère serait chose inutile; le plus heureux, c'était moi, j'avais sauvé un enfant et soutenu l'honneur du nom français. Cela m'avait coûté quelque chose; j'avais tout un côté de cheveux roussi, une joue éraillée, et le bras gauche brûlé du poignet au coude; qu'était-ce que cela auprès de ce que j'avais gagné?

Une heure au plus après ces événements, nous rentrions dans notre quartier, laissant aux derniers venus le soin d'éteindre des débris fumants. Je grimpai lestement et la tête levée sur cet omnibus où le matin j'étais monté de si mauvaise grâce. Fox était là, clignant de l'œil, comme s'il était borgne.

— Green est fin, dit-il en poussant du coude mon bras malade, ce qui me fit tressaillir, mais vous êtes diablement plus fin que lui. Hurrah pour le capitaine Smith! ajouta-t-il en se frottant les mains.

Je ne lui répondis pas; un spectacle nouveau m'occupait tout entier.

Le long des trottoirs était rangé un peuple immense dans un ordre incroyable. Presque tous les hommes tenaient un papier à la main, qu'ils agitaient à notre passage.

— Hurrah pour le brave lieutenant! Hurrah pour Green! criait la foule. Hurrah pour Smith ! Hurrah pour l'héroïque pompier!

— Les voilà, criait-on en nous désignant du doigt ; les chapeaux se levaient, les mouchoirs flottaient, les femmes nous montraient à leurs enfants, qui agitaient leurs petites mains comme pour nous bénir.

Par quel mystère toute la ville savait-elle déjà mon nom et mon action? je l'ignorais et ne le demandais pas; on s'habitue vite à la gloire; mais l'émotion me gagnait, et j'avais beau regarder la foule avec la modestie et le calme d'un héros, quand j'approchai de la maison, j'étais en larmes. Le peuple entourait Jenny, ma fille, Martha qui prêchait, et Zambo qui dansait comme un enfant; je me jetai dans leurs bras, et, malgré ma figure de ramoneur, Dieu sait de quel cœur je les embrassai tous. Je noircis, je crois, jusqu'à Zambo.

Avant d'entrer à la maison, Jenny me montra en souriant l'imprimerie qui nous faisait face, celle du *Paris Télégraphe,* ce journal séditieux. Une immense affiche s'élevait au-dessus de la maison; et d'une demi-lieue on pouvait lire ce qui suit :

CINQUIÈME ÉDITION.

*PARIS TÉLÉGRAPHE.*

**Horrible Incendie.**

*Le brave lieutenant* GREEN !!! *L'héroïque pompier SMITH !!!!*
MOT SUBLIME : *Je suis père, je ne laisserai point mourir cet enfant.*
50,000 exemplaires vendus.

*Sous presse la* SIXIÈME ÉDITION.

C'était là le temple où se distribuait la gloire; il y avait de quoi guérir de la vanité!

Avec quel plaisir je courus à la salle de bain pour me plonger dans l'eau, blanchir ma figure, et rafraîchir mon bras brûlé! Cette

fois je trouvai admirable l'invention qui mettait à toute heure de l'eau chaude dans mon logis. Quant à Zambo, il ne voulut pas me quitter, prétendant que Massa avait besoin de ses services et ne pouvait se passer de lui. Le brave garçon avait besoin de me faire causer pour se donner de l'importance auprès du voisinage. Ma gloire était la sienne; c'était lui qui était entré dans les flammes, par procuration.

Quand je descendis au parloir, le bureau du *Paris Télégraphe*, toujours encombré d'acheteurs, ne pouvait suffire aux demandes; la foule se pressait sous nos fenêtres pour essayer de m'entrevoir. Avec mon bras en écharpe, ma joue balafrée et mes cheveux brûlés, je pouvais me croire un héros.

Bientôt, et pour que rien ne manquât à la joie de cette heureuse journée, la musique des pompiers vint me donner une sérénade; et la compagnie tout entière, Green en tête, m'adressa un discours.

Dans ce *speech*, fort bien tourné, l'épicier, avec une modestie touchante, s'oubliait pour ne parler que du courage que j'avais montré, et, au nom de la compagnie, il me priait d'accepter le poste de capitaine.

— Camarades! amis! m'écriai-je, je suis confus de vos bontés, mais à Dieu ne plaise que j'oublie l'exemple que m'a donné le lieutenant Green, et le secours que m'a porté Rose, le brave sergent! Au premier, je dois l'honneur d'une bonne action; au second, je dois la vie. Permettez-moi donc de ne pas oublier la dette de la reconnaissance, et de regarder toujours comme mes chefs l'excellent Green et le généreux Rose. Je veux rester avec vous, camarades; comme vous, simple pompier, dans un pays libre. Fier de votre amitié et de votre héroïsme, je n'échangerais pas notre modeste uniforme contre les habits dorés d'un capitaine général. Vive l'Amérique et la liberté!

Ma réponse eut du succès, surtout la fin, qui ne valait rien. Green se jeta dans mes bras; Rose en fit autant, et Fox, me prenant à part, me dit tout bas : — Vous êtes diablement fin, camarade, vous visez haut; mais c'est égal, je vous devine. Et il cligna des deux yeux à la fois, langage mystérieux dont la portée m'échappa.

Sur un signal de Green, la sérénade recommença; au même moment je vis un tableau monter le long de l'imprimerie du *Paris Télégraphe*, comme un pavillon qu'on hisse au grand mât. Sur ce tableau transparent, et éclairé par des lanternes de couleur, on lisait l'inscription suivante en caractères d'un pied de haut :

HUITIÈME ÉDITION.

*PARIS TÉLÉGRAPHE.*

**Horrible Incendie.**

*L'héroïque pompier SMITH, le* NOUVEAU CINCINNATUS!!!!

*Comment l'Amérique récompense la vertu.*

100,000 exemplaires vendus.

*Sous presse la* NEUVIÈME ÉDITION.

— Qu'est-ce que cela veut dire, m'écriai-je? Zambo, allez me chercher le journal; il y a là-dessous quelque mauvaise plaisanterie.

Le journal apporté, j'y lus, à ma grande surprise, le discours de Green, et ma réponse. On m'avait sténographié et imprimé séance tenante. C'est mon refus qui me valait le titre de Cincinnatus. Pourquoi? c'est ce que je n'ai jamais su, mais le mot faisait bien sur l'affiche. Ce doit être quelque chose qu'un homme qui s'appelle le *nouveau Cincinnatus*.

Au-dessous de mon *speech* et sous la rubrique ridicule : *Comment l'Amérique récompense la vertu*, on lisait les deux lettres suivantes:

*LE CYGNE,*

*Compagnie d'assurance contre l'incendie.*

Rue des Acacias, n° 10.

(Capital social, 10 millions de dollars. Part des bénéfices attribuée aux assurés.)

« Monsieur,

« Le courage que vous avez déployé dans l'incendie de ce matin vous a désigné à l'attention du conseil de la Compagnie.

« Une place de médecin consultant, pour vérifier les blessures et accidents résultant de l'incendie, est vacante en ce moment.

« Nous espérons que vous nous ferez l'honneur de l'accepter. Les honoraires sont de 400 dollars.

« Le directeur de la Compagnie.

X. X...

« A M. le docteur Daniel Smith, pompier de la 7e compagnie. »

*LA PROVIDENCE.*

*Hospice des enfants, soutenu par souscription privée de* 10 *dollars par an.*

Rue des Noyers, n° 25.

« Monsieur,

« Le médecin qui a prononcé les belles paroles : *Je suis père, je ne laisserai pas mourir cet enfant*, est celui que son dévouement et son talent appellent naturellement à soigner les petits enfants.

« La place de premier médecin de notre hospice est vacante ; nous espérons que vous voudrez bien l'accepter.

« Service, chaque jour, de six à huit heures. Honoraires, 2,000 dollars.

« Les administrateurs de l'hospice.

R... T...

« A M. le docteur Daniel Smith, pompier de la 7e compagnie. »

— Zambo, demandai-je, on a donc apporté des lettres pour moi?

— Non, Massa, le facteur n'est pas encore venu.

— C'est imposible, à moins qu'il y ait dans ce journal quelque mystification.

— On frappe à la porte, *Massa*, dit Zambo : écoutez, un, deux, trois, c'est la poste ; j'y cours.

— Le nègre m'apporta quarante lettres, une montagne de papier. Des malades me demandaient l'heure de ma consultation, d'autres me priaient de venir les voir le plus tôt possible, quatre confrères m'appelaient en consultation, six pharmaciens m'offraient une association, et enfin, chose étrange, deux lettres soigneusement cachetées m'annonçaient confidentiellement ce que le *Paris Télégraphe* avait déjà publié, avec une indiscrétion qu'au fond je lui pardonnais.

J'étais célèbre ! Ma fortune commençait ! Un jour, une heure de courage me donnait un nom, et faisait plus pour moi en Amérique que vingt ans de travaux n'avaient fait sur le vieux continent. Mais, pensais-je, et cette pensée me rendit l'humilité dont j'avais grand besoin, sans ce journal bavard, sans cette trompette qui a jeté mon nom à tous les échos du nouveau monde, aurais-je réussi ? Ma première idée, toutefois, fut de remercier le journaliste, quel qu'il fût ; il était trop tard, le bureau était fermé, le tableau éteint, ma gloire évanouie ; je remis ma visite au lendemain.

Je passai la soirée avec mes vieux amis, ma femme et mes enfants. On me faisait répéter les moindres détails du terrible et glo-

rieux événement; Jenny pâlissait quand je parlais de mes dangers, elle rougissait quand je disais la joie de la mère retrouvant son enfant. Suzanne me serrait la main et regardait Alfred.

La conversation aurait, je crois, duré toute la nuit, si Martha n'avait apporté sur la table une énorme Bible, reliée en chagrin, et fermée par de grosses agrafes de cuivre.

« Lis, me dit-elle, et calme ta vanité; n'oublie pas l'histoire d'Aman, fils d'Amadatha, de la race d'Agag; et souviens-toi qu'il y a ici un Mardochée qui ne fléchira point les genoux devant toi. »

— Soyez tranquille, Martha, répondis-je en riant; il n'y a pas à ma porte une potence de cinquante coudées de haut, et je ne veux pendre personne.

— Jenny ouvrit la Bible, et nous lut le troisième chapitre de Daniel, ce qui charma la quakeresse, ne plut pas moins à Zambo, et me fit sérieusement réfléchir sur la bonté de Dieu à mon endroit. La soirée était fort avancée quand nous nous séparâmes après une journée si bien remplie. Je me jetai sur mon lit, fatigué, un peu souffrant, mais content de moi-même; et toute la nuit je rêvai de sérénades, d'affiches, de hurras et de discours.

René Lefebvre.

(La suite prochainement.)

---

# OUVRIERS ET OUVRIÈRES[1]

## I

Le travail a ses rigueurs : il exige des efforts continus et pénibles. Le temps et la science peuvent en modifier l'application, en accroitre l'efficacité dans une progression presque indéfinie; mais ils ne les supprimeront pas, et dans toutes les sociétés humaines, il faudra toujours que l'homme gagne sa vie à la sueur de son front. Aujourd'hui, dans les grands ateliers où la vapeur supplée à la force musculaire, l'ouvrier est obligé de payer par un redoublement d'attention et d'assiduité la fatigue qu'on épargne à ses bras; il est en quelque sorte associé à la machine qu'il conduit, compagne infatigable, qui, ne se lassant jamais, ne permet jamais le repos ni le relâchement. Il faut la suivre dans son incessante activité, lui fournir la matière de son travail, en surveiller l'exécution. Le progrès, en donnant à l'homme plus de jouissances, ne lui a pas permis l'oisiveté.

M. Jules Simon a été conduit dans ces ateliers par le sentiment de généreuse sympathie qui y avait guidé avant lui les Villermé, les Faucher, les Blanqui, et qui nous a valu l'intéressante enquête que poursuit encore M. Louis Reybaud. Il a sondé les plaies, et il déclare que « son cœur est encore oppressé des misères dont ses yeux ont été témoins. »

Il a visité des filatures et trop souvent il a vu des ateliers sombres aux murailles noires et encrassées, où voltige sans cesse cette épaisse poussière de coton qui s'attache à la gorge et provoque la toux. « Les simples visiteurs ne peuvent respirer dans ces tristes asiles, » et pourtant des ouvrières y passent leurs journées, leur vie. Tantôt c'est une eau fétide qui couvre le sol, tantôt une chaleur lourde qui parfois atteint 40 degrés. A combien de dangers ne sont pas exposés les ouvriers au milieu de leur travail? Le fileur dont le métier n'est pas pourvu d'un renvideur mécanique (et c'est encore, je crois, le plus grand nombre), sans cesse penché sur le métier qu'il repousse du genou, est sujet à des tuméfactions et à des déviations de la taille; le tisseur, dans la poitrine duquel retentit chaque coup du battant,

1. *L'Ouvrière*, par M. Jules Simon. 1 vol. in-8.

peut être attaqué de la phthisie. L'auteur aurait pu ajouter, avec M. Faucher, que l'obligation de rester debout des journées entières cause souvent une fatigue insupportable et peut devenir pour les enfants et les femmes une cause d'infirmités; il aurait pu ajouter ce qu'il a dû certainement éprouver, c'est que le ronflement des bobines dans les filatures, le choc des battants, le va-et-vient des navettes dans les tissages, forment un bruit assourdissant qui fatigue les oreilles, plus encore que l'épincetage ne fatigue les yeux.

Il est, en effet, peu de manufactures dont l'odeur, le bruit, la température ou l'aspect ne soit désagréable à qui ne vit pas d'ordinaire dans ces ardentes fourmilières. On circule au milieu de larges courroies qui montent et descendent, communiquant leur mouvement rapide aux machines, entre les rouages des métiers, quelquefois à côté d'un volant qui tourne en bourdonnant au fond de l'atelier. Malgré les précautions que prennent les manufacturiers et que des règlements exigent, il semble qu'on soit toujours près d'être saisi par ces lanières, broyé dans ces engrenages ou frappé par quelque navette lancée hors de sa glissière. Sans doute, l'habitude donne promptement la sécurité, mais elle ne met pas à l'abri des accidents qui sont d'autant plus fréquents qu'on s'en défie moins.

Ce n'est pourtant là que le moindre des maux que signale l'auteur. L'atelier est un palais à côté de la chambre où certains ouvriers se retirent après les fatigues de la journée. Suivez M. J. Simon dans ces tristes asiles de la misère que recèlent dans leurs murs tant de grandes villes manufacturières. Il y a quatorze ans, M. Blanqui a, sur les traces de M. Villermé, parcouru la rue des Étaques, à Lille, et l'a rendue à jamais fameuse par l'exacte et repoussante peinture qu'il en a tracée. Que de maisons, depuis ce temps, sont tombées, pour laisser pénétrer l'air et le soleil dans les vieux quartiers de nos cités et pour faire place, sur de larges boulevards, à de coûteuses façades en pierres de taille! Et pourtant M. Jules Simon a trouvé, comme autrefois, des caves humides qui ne reçoivent le jour que par un soupirail et dont le sol inégal, parfois couvert de fumier, exhale des miasmes humides et infects; il les a comptées par centaines à Lille et à Douai; et dans un grand nombre, il a vu croupir sur le même grabat une famille entière, père, mère et enfants: la confusion des sexes détruit ou plutôt ne laisse pas naître le sentiment de la pudeur chez les jeunes générations qui restent abandonnées aux plus grossiers appétits de la bestialité, quand la perversité des parents ne vient pas, par des leçons infâmes, hâter encore une corruption prématurée.

La commission des logements insalubres a déclaré la guerre au

quartier des Étaques et aux caves les plus malsaines; mais les *Courettes* de Lille, les *Forts* de Roubaix, les *Couvents* de Saint-Quentin ne valent guère mieux, et M. Simon les a trouvés regorgeant de population. Dans la cour d'Halluin, près de Roubaix, il existe une maison qui n'a que deux fenêtres et qu'on a cependant partagée en trois logements. Celui du milieu n'est séparé des deux autres que par des vitrages; d'air, il n'en a pas; mais il ne manque pas de lumière à condition que les trois ménages vivent dans une cage de verre sans que les moindres mouvements d'une personne puissent échapper aux yeux de celles qui sont dans les deux autres pièces. Le propriétaire tire néanmoins cinq francs par mois d'un de ces logements, et la femme qui l'habite avec ses cinq petits enfants, a encore su dans un coin de la chambre ménager une soupente où l'on monte à l'aide d'une espèce d'échelle, et qu'elle sous-loue à une autre femme, plus malheureuse qu'elle, 75 centimes par semaine. Quel entassement de misères! Aussi « presque tous les habitants de cette cour sont-ils sujets à la fièvre » et l'on en sort le cœur serré, en répétant tristement avec M. Jules Simon : « S'il survenait une épidémie, toute cette population serait emportée. »

Comment, dans de pareilles demeures, posséder l'amour du foyer qui conserve l'esprit de famille? M. J. Simon nous montre l'ouvrier partant le matin, dès qu'il est levé, pour la fabrique d'où il ne reviendra qu'à la nuit; sa femme travaille comme lui, mais séparée de lui, dans un autre atelier, sous l'autorité d'un contre-maître: elle vit sans souci d'un ménage dans lequel elle ne trouve que le denûment et où elle ne rentre qu'à une heure tardive, épuisée par le travail de la journée et obligée encore de préparer à la hâte le repas du soir, avant de prendre sur son grabat le repos qui lui donnera la force de recommencer le lendemain et chaque jour sa vie de labeurs et de privations. Cependant les plus jeunes enfants restent à la maison, sans surveillance et quelquefois sans pain. « Ils sont aussi orphelins que si leur père et leur mère étaient morts, aussi abandonnés dans les rues d'une ville que dans un désert. En ouvrant au hasard une chambre d'ouvrier (on ne ferme jamais les chambres à clef, il n'y a rien à voler), on rencontre quelquefois trois ou quatre marmots, confiés à la garde d'une fille de sept ans. Ils se tiennent tout le jour debout autour du poêle éteint, immobiles, mornes... » D'autres errent par les carrefours « à demi nus au milieu d'immondes ruisseaux. » Car la crèche et l'asile sont des lieux privilégiés où tous les ouvriers n'ont pas les moyens d'envoyer leurs enfants; il n'en existe pas partout; toutes les places sont prises: souvent il faut payer, et l'ouvrier n'a pas d'argent. L'auteur aurait pu

ajouter que souvent aussi l'ouvrier n'a pas assez de sollicitude ou de bon sens pour s'inquiéter des funestes conséquences que peut entraîner l'abandon de ces petits êtres.

C'est un mal bien regrettable. L'enfant qui a traîné ses premières années sur les places publiques, qui, à peine arrivé à l'âge de huit ou dix ans, a été enfermé dans une fabrique pour rattacher des fils ou porter des canettes, a des chances pour ne pas devenir un honnête homme ou du moins pour être incapable de former une famille dont il n'a jamais vu autour de lui le modèle.

Il vit dans le concubinage ou se marie sans réflexion. Quand les enfants naissent, amenant à leur suite les cris, les dépenses, l'esclavage de la mère, le mari déserte un intérieur fâcheux, et élit domicile au cabaret où il s'abrutit par l'ivrognerie et consume dans la débauche la subsistance de la famille.

M. J. Simon a constaté à peu près partout les mêmes excès : le spectacle ne diffère que par les détails. « Après la paye, tous les repaires de la débauche regorgent de buveurs. Les cartes, quelque jeu de quilles leur servent à tuer le temps entre deux bouteilles. La pipe ne quitte pas leurs lèvres ; l'atmosphère s'épaissit et devient à peine respirable; parmi les chocs des verres, on distingue des cris inarticulés, des chansons obscènes, des propos licencieux, des provocations. Chaque pays a ses coutumes : à Lille, à Mulhouse, on chante; à Rouen, on boit sérieusement, solitairement, jusqu'à ce qu'on soit appesanti et abêti... Que deviendra la femme pendant la quinzaine qui va suivre? Elle est là, à la porte, toute pâle et gémissante, songeant au propriétaire qui menace, aux enfants qui ont faim. »

Rien de plus affligeant pour l'humanité que la statistique de l'ivrognerie; et ce qui est plus affligeant encore, c'est que ce vice honteux étend chaque jour ses ravages. C'est surtout l'eau-de-vie, la plus pernicieuse boisson après l'absinthe, que consomme la population des manufactures; à Amiens, on vend, dit M. J. Simon, 80,000 petits verres par jour, c'est-à-dire de quoi acheter 12,000 kilogrammes de pain. On voit jusqu'à des femmes et des enfants partager ces goûts dépravés et s'enivrer comme des hommes. Comment s'étonner que les générations nées et élevées au milieu de cette dégradante corruption soient rachitiques?

En général, les femmes valent mieux que les hommes, surtout les femmes mariées, qui ont tant à souffrir de l'inconduite de leurs maris. Et pourtant, quand on soulève le voile, quels tristes mystères on découvre dans la vie de l'ouvrière! M. J. Simon a constaté à Saint-Quentin ce que M. Villermé avait vu, il y a vingt-cinq ans, à Reims : des jeunes filles de seize ans et moins se parant pour s'offrir aux pas-

sants, au sortir de l'atelier, et leurs compagnes de travail plaisantant avec elles de leur propre dégradation. Dans une société où les sentiments moraux n'ont jamais été développés, le vice peut paraître une chose toute naturelle et devenir même un objet d'envie; dans beaucoup d'ateliers on éprouve de la jalousie contre celles qui ont des amants, et surtout des amants généreux; on se moque de l'innocente qui rougit, de manière à faire tomber promptement ses scrupules. Il y a même des mères qui spéculent sur l'immoralité de leurs filles, et qui, lorsque celles-ci tardent trop à trouver l'occasion de se créer un revenu par la débauche, ne craignent pas de leur dire : « Tu ne feras donc rien pour les tiens? »

M. J. Simon, qui s'occupe particulièrement des femmes, a poursuivi son enquête hors des grandes manufactures, et, dans toutes les conditions, depuis la demoiselle de boutique jusqu'à la plus humble couturière, il a trouvé l'ouvrière enveloppée de séductions, éblouie dans les villes par le voisinage des plaisirs et la perspective du luxe, recevant le plus souvent un salaire insuffisant que la concurrence et la mécanique tendent encore à diminuer, pouvant à peine avoir un grenier et du pain, se mariant rarement, réduite ou à devenir la concubine d'un ouvrier qui l'abandonnera peut-être au premier enfant, ou à se jeter dans le vice élégant qui conduit de chute en chute jusqu'à la prostitution, et il aboutit à « cette cruelle vérité, qu'en dehors des manufactures, une femme isolée ne trouve pas le moyen de vivre. »

Voilà le lot de la femme. Celui de l'homme, quoique laissé sur le second plan, ne paraît guère plus brillant. Le tableau est triste; quoiqu'on salue de temps à autre de nobles exceptions, des femmes qui, dans leur froide mansarde, savent, en restant honnêtes au sein de la pauvreté, « vaincre à la fois la misère et le plaisir, » la loi du malheur ne semble pas moins peser lourdement sur la classe ouvrière, et l'exemple même de la vertu qui ne garantit pas de l'indigence la rend encore plus accablante.

## II

Le public est exigeant sur les matières économiques. Il ne lui suffit pas d'être éclairé, il faut qu'on le rassure. Ce n'est pas assez qu'un livre contienne l'analyse savante de certains faits, l'anatomie d'une partie du corps social; si cette partie est malade, il faut qu'il donne nécessairement les moyens de la guérir; et tout ouvrage de ce genre doit se terminer par un projet de loi ou par une réforme de nos institutions et de nos mœurs. C'est le dénoûment du drame. On se montre

moins sévère à l'égard des autres sciences; il est permis à la mécanique céleste de faire la théorie des marées, sans indiquer de moyen pour arrêter les flots qui minent nos falaises; la météorologie étudie les variations atmosphériques qui produisent les tempêtes sans avoir jusqu'ici la prétention de les prévenir; la physique a établi les lois de l'équilibre des liquides, sans s'inquiéter des ingénieurs qui s'en sont servis pour construire les canaux. Je m'imagine que, si on avait plus de considération pour l'économie politique, si, au lieu de la regarder comme une espèce de recette à l'usage des hommes d'État, on la prenait pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire une des sciences morales les plus belles et les plus complexes, la science de la vie sociale, on lui accorderait les mêmes libertés qu'à toutes les autres. Chaque question pourrait être étudiée pour elle-même, à tous les points de vue, sans parti pris, sans nécessité de conclure par une refonte de notre législation, et le progrès de la science tout entière en deviendrait plus rapide et plus certain.

Mais le public est délicat sur tout ce qui concerne sa destinée; il ne veut pas qu'on trouble sa quiétude sans lui ouvrir aussitôt quelque perspective sereine qui lui rende le calme; il croit volontiers qu'il est l'arbitre suprême des sociétés, parce qu'il fait les lois; si on lui montre le mal quelque part, vite il faut qu'on lui dise quelle institution il convient de former, et que le mal disparaisse. Si chaque changement dans les institutions d'un peuple avait une vertu pareille, certes, nous devrions être bien près de la perfection.

De là, le succès facile qu'obtiennent auprès de la foule les écoles qui se présentent munies de panacées souveraines. Les esprits réfléchis sont moins crédules; ils savent que le mal a ses racines dans la nature humaine, et que c'est du progrès lent des mœurs et de la richesse qu'il faut, en matière d'économie politique, attendre, sinon la destruction, du moins l'affaiblissement de cet éternel ennemi des choses de ce monde. Les esprits grossiers, au contraire, se laissent prendre aux amorces d'une logique qui paraît simple et régulière, parce que chevauchant dans les nuages, elle ne se sent ni arrêtée, ni détournée par les obstacles de la réalité. Ils aiment les solutions promptes, les changements à vue, et acceptent volontiers des théories qui, montrant le mal, déclarent que pour le supprimer il suffit de faire le contraire de ce qui a été fait; c'est ainsi qu'on leur a présenté la propriété et la concurrence, comme les sources de toutes nos informités sociales, et qu'on les a souvent séduits, sans qu'ils s'aperçussent que, sous prétexte de donner un bonheur imaginaire, on détruisait un bien réel, le plus précieux que l'homme possède, et celui qui, plus que toute autre chose, rend le travail fécond, la liberté.

Ce n'est pas à de pareilles sources que va puiser l'auteur du *Devoir* et de *la Liberté*. Il proteste éloquemment en faveur de cette indépendance de l'homme, qui est la grande voie de la civilisation moderne. « Les théories communistes, en tarifant les salaires, dit-il, et en ôtant à l'ouvrier la libre disposition de sa force, qui est son apport social, remontent le courant et nous ramènent au travail esclave. » Mais il ne s'arrête pas non plus à tracer une simple esquisse de la misère. Il en cherche les causes, il voudrait les détruire, et, à côté de ses plaintes sur la situation actuelle, il indique ses vues et laisse entrevoir ses espérances. « Loin de traiter, dit-il, les ouvriers en mineurs et en incapables, il faut se hâter d'en faire des hommes. Il y a pour cela trois moyens : développer chez eux le sentiment de la responsabilité individuelle; fortifier leur volonté par l'éducation, le travail et l'épargne; les rattacher aux intérêts généraux de la société en leur facilitant l'accès de la propriété. Voilà la seule méthode véritablement libérale, véritablement humaine, la seule qui puisse ramener l'ouvrier dans la famille et détruire définitivement le paupérisme en détruisant la débauche. »

Voilà un noble programme, que signeraient tous ceux qui, comme M. J. Simon, aiment les classes ouvrières et qui comprennent leur avenir. Il guide M. J. Simon dans le choix des remèdes qu'il propose; ces remèdes aboutissent tous à un but unique sur lequel se concentrent les vœux et les réformes de l'auteur, à savoir, la reconstitution de la famille, qu'il regarde comme le palladium de nos sociétés et surtout comme la sauvegarde de l'ouvrier contre l'oisiveté et la dissipation.

Aussi avec quel amour, quelle onction il en parle! s'il était possible de ne pas chérir naturellement la famille dont les tendres affections nous enveloppent depuis l'enfance et nous soutiennent à tous les âges de la vie, M. J. Simon nous apprendrait à l'aimer. « Comme il n'y a pas de religion sans un temple, il n'y a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique... C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misère, de soucis et de tendresse, que se créent les amours durables, que s'enfantent les saintes et énergiques résolutions : c'est là que se trempent les caractères. » Un baiser de la mère, un léger sourire, quelque douce leçon murmurée d'une voix touchante s'y gravent dans la mémoire de l'enfant en traits ineffaçables et reparaissent plus tard comme une consolation dans les mauvais jours; quand, le soir, le père revient portant ses outils et qu'il s'assoit « près de sa femme, avec ses enfants pendus à son cou, il n'est personne autour de lui qui ne bénisse le travail qui donne à tous la sécurité; » et, même au milieu des privations, un certain par-

fum de bonheur se répand dans la maison où la famille est réunie.

C'est pourquoi, sans oser les proscrire, il blâme les crèches qui séparent l'enfant de sa mère ; c'est pourquoi, tout en approuvant les hospices où les orphelins trouvent un asile, il demande la suppression des tours qui débarrassent trop facilement la femme de la responsabilité de sa faute et brise le seul lien qui rattache le nouveau-né aux affections sociales ; c'est pourquoi il voit dans la propriété qui fixe la famille au sol un des plus puissants instruments de la morale ; c'est pourquoi enfin il s'élève avec tant de force contre la cruelle nécessité qui pousse les femmes hors de leur foyer dans les manufactures.

Mais j'entrevois une difficulté grave dans l'importance que M. J. Simon attache à cette dernière question. Le travail des femmes dans les manufactures modernes est, selon lui, la plaie la plus profonde de la classe ouvrière, le germe de putréfaction d'où la gangrène menace de s'étendre sur le corps entier. Quoi donc ! si la présence des femmes dans les ateliers est la perdition de la classe, faut-il leur en fermer les portes ? Faut-il, en attentant au droit du manufacturier qui produit à meilleur marché et à celui de la jeune fille qui ne demande du pain qu'à son travail, violer du même coup deux libertés, lorsqu'on proclame l'excellence de la liberté et qu'on en signale les effets merveilleux ? D'un autre côté, faut-il espérer que le mouvement naturel des choses éloignera les femmes des ateliers, lorsqu'il les y attire aujourd'hui, et que chaque jour les perfectionnements de la mécanique tendent à substituer partout l'adresse à la force ?

Le mal existe : il n'est malheureusement pas possible d'en douter : mais dans quelle proportion ? voilà tout le problème ; s'il est vrai qu'il soit incurable sous le régime de notre industrie et destiné à empirer sans cesse, le régime est mauvais, et la liberté ne nous a donné que de trompeuses espérances. Quel parti prendre ? où s'arrêter ? Et quelle pénible impression une pareille incertitude ne peut-elle pas laisser dans l'esprit !

Pour avoir une vue juste de ces problèmes délicats, il ne faut pas seulement regarder le mal là où il est, il faut envisager à la fois les conditions diverses dans lesquelles vit la classe ouvrière, et apercevoir l'ensemble du tableau dans le passé et dans le présent. La réalité alors, sans être telle qu'on pourrait la souhaiter, apparaît moins sombre, quelques perpectives plus consolantes s'ouvrent à la pensée, et l'on commence à concevoir l'espérance que, les efforts de notre génération portant leurs fruits, nos petits-neveux la trouveront de leur temps plus supportable encore qu'elle n'est du nôtre.

## III

Les enquêtes industrielles, les curieuses investigations dans les couches inférieures de la population, les statistiques de la misère sont des nouveautés dont les siècles précédents avaient eu rarement l'idée. Elles se sont multipliées de nos jours et ont mis à nu des plaies cachées ; mais elles n'ont certainement pas fait les blessures qui saignaient depuis longtemps, sans que la société polie daignât abaisser jusque-là son attention. Parfois, en passant, quelque révélation courte, mais terrible : la Bruyère comparant amèrement les paysans à des animaux farouches « qui se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; » Vauban calculant que la dixième partie des habitants du royaume était réduite à la mendicité ; ou Fénelon déclarant dans un langage ému, qui était à peine une hyperbole, « que la France entière n'était qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. »

Une enquête eut lieu pourtant à la fin du dix-septième siècle : elle se fit, moins pour éclairer l'administration dont elle ne modifia guère les allures, que pour instruire le jeune prince dont Fénelon était le précepteur : les souffrances qu'elle fait entrevoir devaient laisser bien loin derrière elles celles de nos crises commerciales que nous regardons d'ordinaire comme une maladie de l'industrie moderne. La France avait prospéré sous Colbert ; mais à l'époque de la paix de Ryswyk, quinze ans après la mort du grand ministre, le voyageur aurait cherché en vain dans les environs d'Alençon les ouvriers en dentelle dont le travail avait produit jusqu'à 500,000 livres par an ; en Picardie il aurait vu le quart des métiers inactifs ; à Lille on ne faisait plus que la moitié des sayetteries qui s'y fabriquaient auparavant; à Menin toute industrie avait cessé. L'opulente ville de Lyon, où la fabrication des soies occupait 18,000 métiers et dont le commerce avait dépassé 33 millions, voyait son industrie réduite au dixième de ce qu'elle avait été dans ses jours de prospérité. La Touraine était tombée plus bas encore : de 400 tanneries, elle n'en conservait plus que 54 en activité ; de 250 métiers à draps, 15 seulement. Partout la même décadence. Quelle était alors la condition des ouvriers qui avaient vécu du salaire de ces industries ? N'est-on pas disposé à répéter le mot de Fénelon, quand on songe que cette situation n'était que le début d'une longue période de misère, qui s'aggrava d'année en année par son propre poids et sous le double faix de la guerre et de la famine, jusqu'au jour où un règne nouveau vint rendre à la France l'espérance de destinées meilleures ?

Deux siècles et demi auparavant, à l'époque où Charles VII reprit possession de son royaume, ses ordonnances nous montrent dans quel état il le trouvait. A Paris, les halles abandonnées avaient été transformées en voiries; les maisons désertes s'écroulaient sur les passants, et quand le roi les mettait en vente, il ne trouvait pas d'acheteurs qui consentissent à les réparer. « Où donc est maintenant Paris qui était une si grande cité? » s'écrie douloureusement Pétrarque. Les grandes villes présentaient toutes le même spectacle de désolation; Rouen, Montpellier, et surtout ces villes de Champagne si florissantes encore au quatorzième siècle : Troyes qui dans une seule profession avait vu le nombre de ses ouvriers tomber de 500 à 10, Provins où sur 3,200 métiers, 30 seulement continuaient à battre.

La fin du règne de Louis XIV et la guerre de cent ans sont des époques désastreuses. Je le sais; mais j'en rappelle le pénible souvenir parce qu'on l'oublie trop souvent quand on parle des épreuves de notre génération.

Sans s'enfoncer jusque dans les profondeurs du moyen âge où l'industrie était à peine née et où beaucoup de terres restant en friche faute de sécurité, beaucoup de grains étant, faute de communications, perdus ou gaspillés dans les cantons favorisés, les disettes et les maladies étaient si fréquentes qu'un chroniqueur du onzième siècle comptait, en 73 ans, 48 années de grande mortalité, sans même s'arrêter à celles du quinzième siècle, dont l'une enleva, dit Monstrelet, « le tiers de la population de Paris et des environs, » ou aux misères que le seizième siècle a cachées dans l'histoire sous les splendeurs de la renaissance; le ministère si glorieux de Colbert a fait suite aux misères de la Fronde et a commencé par une famine qui dura deux ans, et qui produisit de tels effets qu'à Paris, où on s'était appliqué à atténuer le mal par de grands achats à l'étranger et par des ventes au-dessous du cours, les hospices et les prisons regorgeaient de malades, et qu'on « craignait la peste par suite des maladies qu'occasionnait l'insuffisance de la nourriture. »

Sans doute, les grandes agglomérations que l'industrie moderne a grossies ou formées créent des dangers pour la moralité : dans la foule, les séductions augmentent, et les vices, mieux cachés, se sentent plus à l'aise. L'ignorance n'est guère une meilleure école; or, si les grandes villes étaient rares autrefois, l'ignorance était générale, et je doute fort que les mœurs fussent alors bien pures. Il est toujours facile de transformer en âge d'or les temps écoulés, parce qu'on ne les a pas connus; mais l'histoire veut des preuves, et quand elle les cherche, elle trouve qu'au temps de saint Louis il y avait à Paris des ouvrières qui vivaient dans la débauche et ruinaient la

bourse et la santé des écoliers ; que le vol connu sous le nom de *piquage d'once* était plus fréquent que de nos jours, et que les maîtres étaient obligés de prendre les plus grandes précautions sans parvenir toujours à mettre leur précieuse marchandise à l'abri du pillage.

Lorsque dans les ténèbres du moyen âge, des clercs et des évêques vivaient publiquement dans le concubinage, lorsque dans certains fiefs le droit de marquette n'était pas encore devenu une pure redevance fiscale, lorsque plus tard, au quinzième siècle, de grands seigneurs affichaient l'adultère et la polygamie, quelles vertus pouvait-on attendre du serf? Consultez les registres de la paroisse de Cerisi que M. Delisle a publiés, et vous verrez qu'au quatorzième siècle, libertinage et même adultère n'étaient pas choses rares parmi les populations des campagnes. Souvent elles vivaient en communauté ; dix et vingt familles habitaient sous le même toit, et le mélange continuel des deux sexes n'était pas moins dangereux que les excitations des villes. Les intendants et les philosophes du dix-huitième siècle s'en sont plaints plus d'une fois, et c'est, non sans quelque vraisemblance, la misère qu'ils ont accusée de cette dégradation. « Il faudrait, disait d'Argenson, que les villages ne fussent pas déserts, et que leurs habitants ne fussent pas eux-mêmes des mendiants, » et Massillon, que son caractère ne portait pas à l'exagération , confirmait à peu près à la même époque ce témoignage. « Le peuple de nos campagnes vit dans une misère affreuse, sans lits, sans meubles; la plupart même, la moitié de l'année, manquent du pain d'orge et d'avoine, qui fait leur unique nourriture... » Cinquante ans après, malgré les incontestables progrès que la richesse et le bien-être avaient faits en France sous le règne réparateur de Louis XVI, les cahiers des bailliages aux états généraux renferment de tristes aveux « sur la misère extrême des ouvriers, » ou sur « les haillons qui couvrent le peuple des campagnes, et le mauvais pain qui le nourrit. » Quand, par hasard, un coin du voile est soulevé, quel spectacle hideux ! Les révélations de Tenon sur l'Hôtel-Dieu montrent combien peu de souci la société élégante du dix-huitième siècle prenait des classes pauvres, et combien ces classes elles-mêmes devaient être peu délicates sur les soins de la propreté et les bienséances de l'homme qui a conscience de sa dignité. Nos pauvres ont appris à être plus difficiles. On parle beaucoup de paupérisme aujourd'hui. Mais autrefois, depuis le seizième siècle jusqu'à la Révolution, la mendicité a été une des plaies de notre société. Les philosophes qui écrivaient s'en souciaient peu; mais les administrateurs en étaient fort embarrassés, et les ordonnances royales ne lui épargnaient ni les menaces, ni les châtiments, prison, travail forcé, bannissement, galères avec marque

au fer rouge; cependant les mendiants pullulaient dans les campagnes, à la porte des monastères, et surtout dans les grandes villes, où ils avaient leur quartier et où ils se recrutaient de tous les fainéants et coupeurs de bourse.

Je ne veux pas charger à plaisir de sombres couleurs le tableau du passé, ni en faire la caricature pour l'opposer avec plus d'avantage au présent. Tout n'était pas misère et corruption chez nos pères; ils ont eu leurs vertus, leurs joies, leur bonheur, et de sérieux progrès ont été accomplis de leur temps. Mais la part du mal a été grande aussi, elle a été grande surtout dans les masses que nous entrevoyons à peine derrière le dédaigneux silence des classes élevées, qui occupaient seules la scène dans la politique, dans les lettres, et même dans les arts.

On a dit que les peuples les plus heureux étaient ceux dont l'histoire parlait le moins. Il ne serait pas juste d'appliquer ce mot aux classes pauvres : quand la société n'en parle pas, c'est peut-être qu'elle ne daigne pas compatir à leurs souffrances, et qu'elle ne fait rien pour les soulager.

## IV

Toutes les révolutions font des victimes, celles de l'économie sociale plus encore que celles de la politique, parce qu'il est impossible que des intérêts soient déplacés sans dommage pour ceux dont le siége est fait, et qui ne désirent ou ne peuvent que rester à leur place. La suppression des monastères en Angleterre a été désastreuse pour les populations rurales; la concentration du travail dans les manufactures en Occident a réduit les métiers des campagnes au silence, et des familles à la misère; l'invention d'une machine perfectionnée fait fermer les ateliers rivaux et occasionne des ruines; l'abolition si juste et si désirable de l'esclavage est une des crises les plus redoutables que puisse traverser une société. Il n'est pas étonnant que la grande révolution du travail qui s'est accomplie en 1789, qui s'est compliquée de vingt-deux ans de guerre, et de la plus radicale transformation que jamais un peuple ait opérée dans ses habitudes, dans son gouvernement, dans ses lois, ait désorganisé les ateliers et jeté le trouble dans les classes industrielles.

Lorsque les manufactures se relevèrent sur le terrain déblayé par la liberté, patrons et ouvriers manquaient également de l'expérience nécessaire pour se conduire dans leur condition nouvelle. On ne s'en aperçut guère sous l'empire, où l'industrie naissante avait encore peu de luttes à soutenir, et où la guerre, enlevant la fleur de la jeunesse,

élevait par la rareté le taux des salaires. Mais sous la Restauration, quand la paix eut enfin permis au travail de prendre son essor, et que malgré les lignes de douanes qui cherchaient à isoler la France, la concurrence intérieure eut stimulé les industriels dans la voie de production où la science et les machines les faisaient avancer presque sans relâche, il y eut de regrettables désordres. Les entrepreneurs songèrent à accroître avec la production générale leur richesse particulière, sans se préoccuper en rien des hommes qui travaillaient sous leurs ordres; d'ailleurs ils avaient peu de capitaux, peu de science, et, allant au plus pressé, ils employaient le peu qu'ils avaient à subsister et à s'affermir. De leur côté, les ouvriers, livrés à eux-mêmes, se défiant de patrons qui ne faisaient rien pour gagner leur respect, sans instruction, sans liens, sans prévoyance, erraient un peu à l'aventure dans la vie des cités et des manufactures, où ils se trouvaient tout d'un coup transportés, et beaucoup s'égaraient dans le vice.

Pendant que l'augmentation des faux, des banqueroutes marquait à la fois et l'extension du commerce et le peu de consistance qu'avaient encore certains individus dans la classe des entrepreneurs, on voyait les crimes contre les personnes s'accroître d'un tiers dans la période de 1826 à 1846, les assassinats s'élever de 22 p. 100, les infanticides de 49, les parricides doubler, et les attentats à la pudeur tripler. C'étaient surtout les grands centres de population qui témoignaient de ce funeste progrès du crime, et une enquête constatait que, sur 903 meurtres commis de 1826 à 1830, 446 l'avaient été à la suite de rixes dans les cabarets, pour lesquels la passion de la classe ouvrière augmentait chaque jour. Le nombre des enfants trouvés devenait plus considérable; il s'était élevé de 99,000 en 1819, à 116,000 en 1824, et l'administration, effrayée, était obligée de prendre des mesures sévères pour empêcher cette lèpre de s'étendre. Les départements de la Seine et du Rhône, c'est-à-dire Lyon et Paris, figuraient honteusement au premier rang dans la statistique des enfants naturels; la Seine-Inférieure, la Gironde, les Bouches-du-Rhône, le Nord, c'est-à-dire les ports et les manufactures, suivaient de près, et ne démontraient que trop les périls que courait la moralité de la nation.

C'étaient sans doute là des symptômes très-alarmants. Ils ne se manifestaient pas seulement en France, mais s'étendaient à des degrés divers sur toute l'Europe occidentale, et l'industrielle Angleterre semblait la plus profondément atteinte. Il est certain qu'ils révélaient un grand mal, que les populations avaient reçu un profond ébranlement par les changements survenus dans les institutions anciennes qui se modifiaient ou s'écroulaient de toutes parts, et qu'il fallait en

quelque sorte que l'armée du travail, dont l'ordre de bataille changeait subitement, reformât ses rangs et reprît des habitudes d'ordre et de discipline morale.

De là les plaintes, les prédictions sinistres, les regrets que la politique soufflait, et dont elle croyait profiter pour restaurer tout ce qui avait été détruit, les rêves d'esprits souvent généreux, toujours chimériques, qui, sans ramener leur pensée vers le moyen âge, imaginaient une organisation sociale où la loi, réglant et fixant les rapports les plus intimes du travail, créerait l'harmonie ; la Restauration vit éclore les premiers systèmes socialistes, qui s'épanouirent au lendemain de la révolution de Juillet.

Pourtant tout n'était pas mal dans le mouvement qui se produisait, et on ne pouvait, sans une partialité évidente qui déconsidérait les déclamateurs, accuser la société de décadence. A ne considérer même qu'une des faces de la question, le progrès était grand, rapide, certains esprits se reposaient dans la quiétude de l'optimisme, en voyant le vent de la prospérité enfler les voiles de la France industrielle. Au moment où la révolution allait interrompre le travail et le commerce, la France vendait à l'étranger 424 millions, et lui vendait 379 millions de marchandises ; ce n'est guère que vers 1820, après la tourmente, que le commerce était remonté à ce niveau et avait atteint les chiffres de 454 millions à l'exportation, et de 363 à l'importation ; mais il le dépassa promptement, et en 1836 il accusait 961 et 906 millions, en 1846 1,180 et 1,257. L'activité intérieure répondait au mouvement des deux frontières. Notre industrie consommait ou produisait, en 1847, sept fois plus de houille qu'en 1815, cinq fois plus de fonte qu'en 1820, trois fois plus de fer et d'acier, dix fois plus de sucre, une fois et demi plus de chanvre et de lin, près de deux fois plus de laine, trois fois plus de soie, six fois plus de coton ; elle possédait 4,395 usines à vapeur, et, de 1826 à 1844, le nombre des patentés avait augmenté de 400,000.

Or, comme de 1821 à 1846, la population s'était élevée seulement de 30 à 35 millions d'âmes, c'est-à-dire d'un sixième, il en résultait que la production et la richesse avaient augmenté beaucoup plus rapidement, qu'on possédait plus d'objets utiles pouvant servir aux commodités de la vie ou aux échanges, et que, quelque inégale que fût d'ailleurs la répartition, la quote-part de chaque individu en moyenne était plus forte.

Les substances qui sont le fond de la nourriture et que l'homme riche ne consomme pas en beaucoup plus grande quantité que les pauvres, donnaient une preuve évidente de cet accroissement de la consommation de tous. Le sol français donnait, en 1846, un peu moins

de méteil et autant de sarrasin, mais un peu plus de seigle et d'orge, deux fois plus de maïs, et surtout deux fois plus de froment; la production de ce dernier avait monté de 40 millions d'hectolitres à 80 millions, laissant bien loin derrière lui toutes les autres céréales et fournissant une preuve irrécusable d'un grand progrès accompli, non-seulement dans la quantité, mais dans la qualité de la subsistance populaire. Le rendement de la pomme de terre et des légumes avait également doublé; le vin avait à peu près suivi le mouvement de la population : de 30 millions d'hectolitres il était arrivé à 35. Le nombre des animaux de l'espèce bovine avait doublé depuis 1812; l'espèce ovine avait fait des progrès, quoique moins rapides, et pourtant on avait vu s'élever graduellement le prix de la viande de boucherie, disputée par un nombre de consommateurs toujours croissant.

On a accusé l'économie politique de s'occuper des produits, sans souci pour les producteurs. C'est une calomnie qui dénote une certaine ignorance. Car, dans un pays où l'esclavage ne pèse pas sur les travailleurs, il est impossible qu'un accroissement constant de la production ne devienne pas, dans une certaine mesure, profitable à la majorité des producteurs, et qu'une partie des bénéfices ne descende pas en accroissement de salaires jusque sur les ouvriers, dont les patrons se disputent le concours. C'est ce qui a eu lieu en France : les salaires ont augmenté, et des jouissances inconnues jusque-là ont pénétré dans les masses. Néanmoins, il faut avouer que ces salaires laissaient encore beaucoup à désirer pour le véritable bien-être, tant que les ouvriers en faisaient mauvais usage, qu'ils étaient sans esprit de conduite ni d'avenir, livrés à l'ignorance, exposés à la débauche, et que leur moralité compromise semblait affaiblir la vigueur de la race. Là était le mal; il ne faut ni l'exagérer en ne considérant que lui, ni essayer de le dissimuler derrière les pompes de l'industrie.

## V

Les grands progrès qui avaient été accomplis, on en était redevable à la liberté du travail. Les maux dont on souffrait et qu'on commençait à déplorer, il fallait en accuser le déplacement même des conditions et l'inexpérience de la vie nouvelle dans laquelle la société entrait. Mais dès qu'elle se fut recueillie et qu'elle eut pour ainsi dire pris conscience de ses devoirs, elle se mit à l'œuvre, et si les bons résultats ne se sont pas produits d'abord, les efforts du moins datent déjà de loin.

En premier lieu, il est juste de placer la loi de 1833 sur l'instruction primaire. Quelle avait été jusque-là l'instruction des classes vouées

au travail? A peu près nulle, si on juge par le chiffre de 4,250 francs que l'Empire inscrivit à son budget. La Restauration, après de longues incertitudes, s'était décidée, la veille de sa chute, à faire quelques sacrifices pour combattre l'ignorance, et le gouvernement de Juillet avait promptement porté ce chapitre à la somme d'un million; et pourtant, dit l'historien du *Budget de l'instruction publique*[1], que cite M. J. Simon, « sur 37,000 communes, il ne s'en trouvait pas 10,000 qui eussent des maisons d'école. Dans les autres, l'instituteur réunissait ses élèves où il pouvait, dans une grange, dans une écurie, dans une cave... » Le talent du maître et la science des élèves étaient en harmonie avec le local; aussi la moitié des enfants ne fréquentaient-ils pas les écoles, et, à l'âge du recrutement, on ne comptait que 420 jeunes gens sur 1,000 qui fussent capables d'écrire. On en compte aujourd'hui 650, c'est-à-dire les deux tiers. Chiffre faible, sans doute, quand, avec M. J. Simon, on tend son regard sur des nations voisines qui, telles que la Prusse, laissent à peine un vingtième de leur jeunesse dans l'ignorance; mais marquant déjà une amélioration notable, quand on compare la France de nos pères et la France d'aujourd'hui. Ce qui peut véritablement affliger le philosophe, c'est la décadence ou l'immobilité; mais le progrès, même lent, porte toujours avec lui la consolation et l'espérance.

L'instruction des femmes est bien arriérée, c'est vrai. M. Passy faisait remarquer que, dans la génération élevée, sous le bénéfice de la loi de 1833, un peu plus de la moitié des jeunes mariées déclarait encore aujourd'hui ne pouvoir signer. Était-elle donc plus avancée autrefois? En pareille matière, on peut dire que nous sortons à peine de la barbarie; et si l'ignorance, combattue par la civilisation, se défend encore, c'est moins dans les villes manufacturières qu'au fond des campagnes, qui conservent le cachet des temps anciens. D'ailleurs, au moment où la loi a été portée, sur 5 jeunes filles, on en comptait seulement 2 qui fréquentaient les écoles; aujourd'hui, sur 4, on en compte 3 : de ce côté encore, il y a eu progrès.

Les écoles professionnelles, les cours publics où le soir les ouvriers viennent en foule chercher des connaissances plus spéciales ou plus élevées que celles de l'instruction primaire se forment et se développent. Ne nous lassons pas de répandre cette semence féconde, et, si elle porte des fruits, attribuons-en le principal mérite à la société moderne qui commence à comprendre à cet égard toute l'étendue de ses devoirs.

La charité est de tous les temps; les anciens l'ont pratiquée, le

1. M. Jourdain.

christianisme l'a prêchée comme une des vertus indispensables au salut; ses trésors inépuisables auront dans tous les siècles des bienfaits à répandre et des souffrances à adoucir. Mais toujours excellente dans son principe, la charité peut s'égarer dans ses effets; elle peut, en donnant, manquer du discernement qui distingue la véritable indigence et l'oisiveté mendiante, de l'intelligence qui trouve le meilleur emploi des ressources, de la mesure qui contient le bienfait, de manière à ne pas en faire une prime à la paresse et un sujet de découragement pour l'activité libre : erreurs dangereuses dans lesquelles nous sommes peut-être un peu moins sujets à tomber aujourd'hui, parce que les écueils ont été mieux signalés par la science.

Il est une autre vertu qui n'expose pas aux mêmes périls, parce qu'elle est toujours, dans ses effets comme dans sa cause, morale et salutaire : c'est la prévoyance. La charité agrandit l'âme de celui qui la fait, et peut abaisser les sentiments de celui qui a l'habitude de la recevoir; la prévoyance dans laquelle le sujet et l'objet se confondent, ennoblit l'homme en l'élevant doublement par la satisfaction du devoir accompli et par la sécurité de l'indépendance.

La prévoyance était plus rare autrefois que la charité.

Les corps de métiers et les confréries elles-mêmes prenaient de préférence cette dernière forme, et faisaient l'aumône aux pauvres maîtres tombés dans l'indigence; un petit nombre, telle que la *Société panotechnique de prévoyance*, à Paris, avaient des cotisations fixes et donnaient aux malades et aux vieillards des secours proportionnés aux revenus. Encore les patrons jouissaient-ils presque seuls de ces bénéfices, tandis que les ouvriers se retranchaient dans les associations de compagnonnage, toujours suspèctes à l'autorité et troublées par des rivalités et des discordes.

C'est sous le régime actuel que la France a accueilli les Caisses d'épargnes, qui sont une des plus belles institutions créées en faveur des classes ouvrières et qu'on peut considérer comme le thermomètre de leur bien-être, je dirais presque de leur moralité. C'est à l'industrielle Angleterre que nous en avons emprunté le modèle; c'est en 1818, au moment où nos manufactures prenaient leur essor, que nous l'avons imitée, et le nombre des caisses a suivi dans son accroissement le progrès de notre industrie; les premières s'établissant, à la suite de la Caisse de Paris, dans les grandes villes et dans les ports, tels que Rouen, Lyon, Reims, Bordeaux, Nantes, le Havre, Marseille; puis sous le gouvernement de Juillet, et surtout après la reprise des affaires, en 1834, les Caisses se multipliant et arrivant en 1847 au chiffre de 364, avec un encaisse de 381 millions, fruit des épargnes de 728,000 déposants. La crise de 1848, la conversion dé-

plorable à laquelle le gouvernement provisoire fut réduit pour déguiser une banqueroute, la limite de 1,000 francs qui abaissa la moyenne des dépôts ont amoindri le capital qui, au 1er janvier 1860, ne dépassait pas 336 millions, mais le nombre des caisses en activité était de 415, et celui des livrets de 1,121,465 dont les trois quarts ne représentaient en moyenne que la modique somme de 137 francs. Ce sont bien les épargnes du pauvre et surtout de l'ouvrier qui forme à lui seul la moitié de la clientèle des Caisses [1]; faibles épargnes de quelques sous par semaine qui se dissiperaient en poussière dans les menues dépenses de la vie, qui peut-être même se consommeraient au cabaret et deviendraient une cause de perdition, s'il n'existait une institution prête à les recueillir et à les faire fructifier. Ces grains de sable accumulés ont formé des montagnes : le total des versements opérés depuis 1835, première année où la statistique commence à donner des détails, jusqu'en 1860, est de 2 milliards 750 millions que la prévoyance a soustraits à la consommation journalière, et qui retirés dans un besoin pressant ont sauvé sans doute plus d'une famille de la misère et du déshonneur, ou qui placés d'une manière plus avantageuse, ont été l'humble source d'établissements prospères et de grandes fortunes. L'Angleterre qui nous a devancés, et dont les Caisses d'épargnes possèdent plus d'un milliard, nous donne encore un modèle dans ses *penny-banks* qui recueillent jusqu'au moindre *penny* que l'ouvrier est disposé à distraire de sa dépense.

L'institution récente de la Caisse de retraite pour la vieillesse est un utile complément des Caisses d'épargnes. Après neuf ans d'existence, elle possédait un capital de 58 millions, appartenant à 95,000 déposants qui ont assuré, soit à eux seuls, soit à eux et à leurs femmes, une petite rente pour leurs vieux jours. Le progrès est lent; on s'en est plaint, mais il existe, et ce sont encore les classes ouvrières qui, formant la majorité des créanciers, sont appelées à jouir du bénéfice.

Les sociétés de secours mutuels se proposent quelquefois le même but, mais elles ont rarement des ressources suffisantes pour l'atteindre, et pendant un temps la loi a cru devoir leur défendre de présenter à leurs sociétaires un appât souvent trompeur et de grever leur propre avenir par une promesse ruineuse. Leur principale destination est en effet d'assister l'ouvrier malade, de lui fournir les médicaments, les soins du médecin, et une indemnité qui supplée au salaire; elles rappellent les anciennes confréries par plusieurs traits

1. En réunissant les ouvriers et mineurs que la statistique des caisses d'épargnes distingue.

et surtout par le soin qu'elles prennent des funérailles de leurs membres. L'Empire a vu naître les premières sociétés de ce genre qui n'étaient encore que 132 en 1822, et qui s'élevèrent à plus de 2,000 à la fin du règne de Louis-Philippe. La révolution de 1848 leur a donné de la popularité; le gouvernement actuel s'est intéressé à leur sort et s'est appliqué à les mettre sous son patronage en réservant des faveurs particulières aux sociétés approuvées. Le nombre total des sociétés de secours mutuels en 1860 était de 4,118, comptant 534,000 membres et ayant pu dépenser, l'année précédente, 7 millions sans épuiser la somme de leurs revenus. Qui profite de ces sociétés? Les ouvriers; car c'est dans les villes telles que Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Strasbourg, Rouen, Lille que l'on compte le plus de sociétaires, et le département qui tient le premier rang, proportionnellement au nombre total des habitants, est le département du Haut-Rhin, tout semé des manufactures dont Mulhouse est le centre.

Les femmes dont M. Jules Simon plaide la cause en étaient presque généralement exclues autrefois; elles forment aujourd'hui environ le septième des membres participants, et les rangs s'ouvrent pour elles à mesure que, devant des statistiques irrécusables, s'efface le préjugé qui les supposait plus sujettes que les hommes à être privées de leur travail par la maladie. C'est encore un bienfait tout récent et un grand bienfait; car, comme le dit M. Jules Simon, nul n'a plus besoin que la femme d'être soutenue dans ses souffrances, et n'a plus de droits à recevoir les secours d'une association. C'est récemment aussi que s'est développée l'institution des membres honoraires qui apportent aux sociétés un supplément de ressources et l'appui de leur patronage; sage institution qui rapproche les différentes classes de la société, mais contre les dangers de laquelle il faut prémunir la philanthropie elle-même; car le patronage qui s'imposerait comme une domination éloignerait au lieu de rapprocher, et la cotisation des membres honoraires qui deviendrait le fonds principal ou même un fonds indispensable à l'existence de la société, transformerait les secours mutuels en aumônes et enlèverait à l'ouvrier l'indépendance et la responsabilité,

D'autres associations ont essayé d'embrasser un cercle plus vaste que les sociétés de secours mutuels qui se bornent à soulager la maladie et la vieillesse. Elles se sont principalement proposé d'acheter en gros et de fournir à meilleur marché les aliments et les objets de consommation ordinaire; l'Angleterre avait encore fourni le modèle et elle possède la plus florissante des institutions de ce genre, l'association de Rochdale, qui a réuni aujourd'hui un capital de plus de 3 millions et possède non-seulement ses magasins d'approvisionne-

ments, mais son moulin, ses bains, ses maisons et jusqu'à ses fabriques. Quelques manufacturiers français, amis sincères de l'humanité, ont marché dans cette voie et ont bien mérité de leurs concitoyens non-seulement par le bien qu'ils ont fait, mais par le salutaire exemple qu'ils ont donné; pour ne citer que deux des noms qui se sont rendus le plus honorables en ce genre, MM. Scrive dans leurs manufactures de Lille et de Marquette ont établi une boulangerie et une cuisine économique qui, depuis 1849, ne distribue pas moins de 300 portions par jour; ils y ont ajouté de petits pavillons avec jardin qu'ils louent à des prix très-modiques, des dortoirs beaucoup moins coûteux encore, des bains, une école, avec société de secours mutuels, caisse de retraites, cercle et jeux, et ils ont eu le talent d'y intéresser les ouvriers en leur laissant une part sérieuse dans l'administration de ce petit État; MM. Dollfus et surtout le très-regretté M. Jean Dollfus, qui a été un des créateurs de la société industrielle de Mulhouse et un des plus ardents promoteurs des nombreuses institutions de prévoyance et de charité dont est dotée l'Alsace, ont eu l'honneur de fonder la société des cités ouvrières de Mulhouse.

Tous ceux qui ont vu ces cités les ont admirées, M. Jules Simon comme M. L. Reybaud, et n'ont qu'une voix pour dire qu'elles représentent, dans un type parfait, la plus heureuse pensée qu'on ait eu jusqu'ici pour moraliser les classes ouvrières. C'est au sud-ouest de Mulhouse, sur les bords du canal, dans le voisinage du chemin de fer et des fabriques, que s'élèvent ces cités; et au centre, sur la place Napoléon, les bains, le lavoir, la boulangerie, le restaurant, la bibliothèque et le magasin; plus loin la salle d'asile; dans les rues voisines, les maisons tantôt alignées les unes à côté des autres, tantôt groupées par quatre en forme de pavillon et enveloppées d'un petit jardin, pour satisfaire les différents goûts et se mettre à la portée de toutes les bourses. Au restaurant on peut dîner pour 40 centimes, ou mieux encore, acheter la soupe et le bœuf; la mère de famille y trouve le dîner qu'elle n'a pas eu le temps de préparer, pendant qu'elle était retenue à la fabrique; pour 5 centimes elle passe 2 heures au lavoir, et chaque habitant de la cité peut, pour 20 centimes, prendre un bain, linge compris. On ne saurait croire quelle puissance exercent sur la moralité les habitudes de propreté qu'inculquent à la classe ouvrière de pareilles institutions. Il y a une influence plus puissante encore, c'est celle de la propriété qui attache l'homme au sol et qui d'un hôte passager et indifférent fait un citoyen intéressé au maintien de l'ordre. L'ouvrier qui a le droit de dire « *ma* famille et *ma* maison, » tient à la société par les deux liens les plus forts qui ont servi à la nouer elle-même dans le principe et qui la maintiennent

toujours. C'est ce que l'association de Mulhouse a compris, et elle met en vente les maisons qu'elle construit, renouvelant et poursuivant ses opérations à mesure qu'elle refait son capital. Sur 428 maisons bâties en 1859, il y en avait déjà 320 qui avaient trouvé des acquéreurs, et les ouvriers avaient pu déjà payer 272,000 francs, représentant à peu près le quart de la valeur totale. Dans les premières années, 17 à 1,800 francs suffisaient; aujourd'hui la cherté des terrains et de la construction l'a forcée à élever ses prix à 2,400 et 3,000 francs. Mais elle n'exige comptant que 300 francs, en payement des frais et comme garantie des épargnes futures; quant au reste, elle le prélève par un amortissement combiné sur une période de 20 années, de manière à ne faire payer à l'ouvrier qu'une somme peu différente des loyers ordinaires de la ville : de 10 à 16 fr. par mois. Ses 430 maisons sont occupées; d'autres encore se construisent chaque année; la plupart sont vendues, les annuités se payent, la société se soutient et un immense progrès a été accompli.

Les cités de Mulhouse ont déjà des imitateurs; secondons-les de nos vœux et de nos exhortations. Le dévouement de quelques hommes éclairés peut créer de semblables sociétés et des succès aussi honorables dans la plupart des grands centres d'industrie, où la population ouvrière est nombreuse et où les maîtres ont intérêt à la fixer dans la ville sans avoir besoin de l'enchaîner à leur atelier. Le problème est plus complexe dans les manufactures isolées : le patron se fera un point d'honneur de bâtir des habitations commodes pour les gens qu'il emploie, mais il craindrait en aliénant le fonds d'amoindrir sa propre autorité. Cependant tous les manufacturiers ne s'arrêtent pas à ces considérations mesquines, et d'ailleurs, à côté de l'excellente combinaison de Mulhouse, il en est d'autres encore que l'on peut recommander à certains égards, comme celle de la papeterie d'Essonne, qui demande à ses ouvriers un loyer d'autant moins élevé qu'ils sont depuis plus longtemps dans la fabrique.

Les crèches, les asiles, dont le philosophe peut signaler les inconvénients, mais qu'on ne doit pas moins regarder comme un bienfait signalé pour les classes ouvrières, ne sont-elles pas des institutions modernes? La loi est-elle restée oisive? N'a-t-elle pas institué les prudhommes qui concilient beaucoup plus de différends que les anciens corps de métiers, sans entraîner de rivalités et de monopoles? N'a-t-elle pas, malgré de vives réclamations, pénétré dans les manufactures, autant que le permettait le respect de la liberté individuelle, et protégé l'enfance contre les abus d'un travail excessif et prématuré?

Partout je vois des efforts sérieux; je vois une préoccupation constante pour l'amélioration des classes pauvres. Je la retrouve jusque

dans les erreurs et les utopies de notre temps : on fait des romans fouriéristes dans un siècle d'industrie, comme on faisait des romans de chevalerie à l'époque de la féodalité. Et ces efforts n'ont pas été vains. Nous sommes déjà loin du temps où l'on se plaignait de l'affaiblissement de la race et où des prédictions sinistres faisaient entendre qu'un jour la population ne pourrait plus suffire au recrutement de l'armée. Des chiffres irrécusables confondent les déclamations qu'on a longtemps répétées et dont les derniers échos ne se sont pas encore tus: en 1842, le conseil de révision, pour obtenir 80,000 soldats, était obligé d'examiner 180,409 jeunes gens et en renvoyait 58,262 pour la seule cause d'infirmités; en 1852, pour obtenir le même nombre, on n'a examiné que 159,939 jeunes gens, et les infirmités n'en ont fait réformer que 45,944, soit environ 30 pour 100. Le chiffre des exemptions a été sans doute plus élevé depuis que l'on a appelé tous les ans 140,000 hommes sous les drapeaux, mais la proportion a continué à décroître, et le rapport des exemptions pour cause d'infirmités au total des jeunes gens examinés est descendu un peu au-dessous de 28 pour 100.

Le grand air et les champs sont certainement favorables à la santé; mais l'influence fâcheuse que peut exercer le séjour continu dans les ateliers et la monotonie des travaux de la manufacture est compensée par l'accroissement général de la richesse qui a permis à tout homme de prendre une nourriture plus abondante, plus saine, plus variée et de s'envelopper de vêtements plus chauds; qui a placé dans toutes les villes et même dans beaucoup de villages des sages-femmes près des jeunes mères, des médecins près des malades; qui a fait assainir les villes, combattre l'insalubrité des logements, améliorer le régime des établissements de bienfaisance. La diminution de la mortalité est encore une preuve évidente du progrès du bien-être. Au commencement du siècle, sur 36 habitants, la mort en enlevait 1 chaque année; elle en enlève 1 sur 42 aujourd'hui et, malgré le trouble que la cherté des grains et le choléra ont apporté dans le mouvement régulier de la population, la vie moyenne s'est sensiblement accrue. Qui a surtout profité de cet accroissement? Les classes pauvres qui ont plus de moyens de se garantir des atteintes de la mort; si le progrès s'est surtout fait remarquer parmi les générations naissantes qui franchissent avec moins de difficulté le défilé de la première enfance, c'est que les parents sont en général dans une situation meilleure et peuvent leur donner aujourd'hui des soins qui dépassaient autrefois leurs ressources ou leur intelligence.

Enfin le crime semble avoir été arrêté dans son funeste progrès; il recule même depuis quelques années devant l'instruction et le bien-

être qui peu à peu distillent la moralité dans l'âme des nouvelles générations. Les cours d'assises, devant lesquelles avaient comparu jusqu'à 7,556 accusés dans le cours d'une année, ont vu depuis 1854 ce nombre diminuer jusqu'à 5,375 en 1858, bien que la répression soit devenue plus énergique.

Ce tableau a ses ombres. Les grandes villes se font toujours remarquer par le nombre des naissances naturelles, dont l'augmentation est un fâcheux symptôme; les ouvriers de l'industrie figurent aussi souvent dans les cours d'assises que les ouvriers des champs qui cependant forment la grande majorité de la population; un genre de crime qui révèle une sauvage brutalité, l'attentat à la pudeur, fait d'affligeants progrès : ce sont des maux que nous ne nous dissimulons pas et que la société doit combattre par tous les moyens que la science et l'expérience lui suggèrent, mais qui ne sauraient nous faire méconnaître le bien qui s'est accompli, sous l'influence de la liberté et de la civilisation modernes, par le développement de l'instruction, de l'épargne et de la prévoyance, par l'accroissement de la richesse et le soin du bien-être.

Dans le long voyage que l'humanité poursuit à travers les siècles, elle marche au milieu d'immenses bourbiers de vices et de misères; longtemps elle y a croupi dans les ténèbres, sans autre horizon, sans espérance d'un séjour plus riant sur cette terre et presque sans conscience de l'abjection dans laquelle elle laissait languir une partie d'elle-même; si notre temps n'a pas d'autre mérite, du moins a-t-il celui d'avoir signalé des chemins meilleurs, sondé les fondrières et tendu la main aux malheureux qui s'y débattaient en vain. C'est le flambeau de l'économie politique qui a éclairé la route, et un des grands historiens de notre temps, Macaulay, qui avait étudié de près les étapes du passé, portait ce jugement dicté par une haute raison et par une connaissance profonde des choses : « Plus on examine avec attention l'histoire du passé, plus on voit combien se trompent ceux qui s'imaginent que notre époque a enfanté de nouvelles misères sociales. La vérité est que ces misères sont anciennes; ce qui est nouveau, c'est l'intelligence qui les découvre et l'humanité qui les soulage. »

## VI

Il n'est sans doute aucune des idées que nous professons ici, que ne partage avec nous M. J. Simon. Ce que nous avons voulu, c'est rétablir les faits dans l'ordre des temps, montrer leur importance relative, et en tirer une conclusion qui, sans être un réquisitoire ou un

panégyrique, nous apprit à ne pas désespérer de la cause de l'humanité. Ce que voulait M. J. Simon, c'était signaler le mal qui occupe encore une si grande place, et stimuler à la recherche du bien ceux qui se reposeraient volontiers dans un facile optimisme. L'auteur s'est fait l'avocat des pauvres; son style aimable et chaleureux, qui sait rendre attrayants les détails d'une science austère, la sincérité de son émotion et l'éloquence de sa parole, ont assuré le succès du livre dont les éditions successives se sont rapidement épuisées, et ont fait écouter le plaidoyer par la classe moyenne à laquelle il était surtout adressé. C'est une bonne fortune pour l'économie politique.

On parle, et avec raison, de faire l'éducation des ouvriers. Mais celle des patrons est-elle complète? L'exemple des bons est-il compris et suivi par tous? N'existe-t-il pas encore un grand nombre de maîtres qui n'ont, avec les gens qu'ils emploient, d'autre rapport que celui du travail à exiger et du salaire à donner; sévères dans l'atelier, insoucieux de tout ce qui se passe hors des murs de la manufacture? Qu'on ne cesse donc d'apporter sous leurs yeux le tableau qu'ils ne songent pas à regarder, qu'on ne cesse de leur faire comprendre qu'il y a une différence entre la machine qui meut l'outillage et l'homme qui la dirige et s'en sert, que les raisons qui engagent les patrons à tenir l'une toujours polie, huilée, propre jusqu'à la coquetterie, doivent les pousser plus puissamment encore à faire que l'autre soit moral, économe, sain de corps et d'esprit, que l'amélioration des classes ouvrières dépend en partie de leur bonne volonté, qu'ils jouent un rôle comparable sous certains rapports à celui des anciens seigneurs, et qu'ils ne doivent décliner ni la responsabilité de leurs devoirs, ni l'honneur d'exercer une influence salutaire sur la destinée de leurs semblables.

Quand le progrès des mœurs aura imbu de ces idées la plupart des entrepreneurs d'industrie, l'amour du bien deviendra une mode ou plutôt un usage dont on ne pourra plus s'affranchir sans honte, et, la sympathie succédant à l'indifférence, la science disposera d'un levier plus puissant que ne sont les lois pour moraliser les classes ouvrières. Les graves enseignements trouvent auprès de la population des fabriques moins d'accès en France qu'en Angleterre; on y préfère les déclamations flatteuses et les rêves qui promettent des merveilles. L'ignorance a été la barrière qui jusqu'ici a arrêté les bons livres au seuil des ateliers. Mais rien ne les empêche de pénétrer dans le cabinet du maître; c'est lui qu'on peut, et par conséquent qu'on doit instruire le premier, parce que chaque progrès qu'il fera dans l'étude des devoirs sociaux se traduira aussitôt en pratique par un effort efficace pour combattre le mal. Le livre de M. J. Simon est de ceux

qui sont le plus aptes à produire de pareils effets, parce qu'il intéresse, et qu'en instruisant les manufacturiers par les vérités qu'il déroule, il pique leur amour-propre et les stimule par la nature même des peintures rembrunies qu'il leur présente.

Quand on aura triomphé sur ce point, on n'aura pas tout fait. L'humanité sera-t-elle jamais au terme de ses labeurs et des progrès à accomplir! Le patronage des maîtres n'est pas un moule dans lequel on puisse couler toute la classe ouvrière; c'est un frein et un exemple dont on peut attendre d'excellents résultats; mais, en définitive, c'est à l'ouvrier qu'il appartient de puiser dans sa propre énergie la force de s'améliorer lui-même; c'est lui qui doit être l'artisan de sa fortune. La liberté lui a ouvert les voies; l'instruction qu'il reçoit sous mille formes diverses lui apprendra à s'y diriger. Ce qui lui manque, ce n'est pas en général le salaire, quoi qu'on ait pu dire sur cette question, c'est le bon emploi des ressources. Si modiques qu'elles soient, l'ouvrier économe sait épargner; si abondantes, le prodigue dissipe et s'endette. Quand l'esprit d'économie et de prévoyance aura pénétré les masses, il deviendra facile pour les plus intelligents de former des établissements pour tous, de mener une vie plus indépendante et plus heureuse. Avec la liberté, tout ouvrier peut aspirer à devenir patron et à s'enrichir: les exemples de grandes et honorables fortunes, sorties d'une mansarde ou d'une chaumière, sont aujourd'hui innombrables; avec la moralité, tout ouvrier doit parvenir, grâce à l'économie et à l'épargne, à écarter de son foyer la misère, et n'être redevable qu'à son propre travail de la subsistance de sa famille. De toute façon, c'est dans le libre usage des facultés et dans le ressort moral que se trouve la véritable solution des problèmes sociaux qui s'agitent aujourd'hui au sujet des classes ouvrières, et que le temps résout peu à peu.

E. Levasseur.

---

# ÉTUDES SUR L'HELLÉNISME

---

## LE SACERDOCE CHEZ LES GRECS.

Dans une suite d'articles publiés à diverses époques dans cette *Revue*, j'ai cherché à montrer que l'hellénisme, c'est-à-dire l'ensemble des croyances religieuses de la Grèce, avait reçu sa forme et son expression des poëtes et des artistes. C'est là un fait unique dans l'histoire. On ne trouverait pas un second exemple d'une religion qui se soit développée sans l'intervention du sacerdoce. Sans doute, à l'origine des sociétés, toutes les religions sont, comme l'hellénisme, des manifestations spontanées de la pensée populaire; chaque peuple traduit son caractère particulier par la nature de ses conceptions et par la manière dont il les exprime; la diversité des races a pour conséquence naturelle la multiplicité des religions et des langues, et les religions ne sont pas plus l'œuvre des prêtres que les langues ne sont l'œuvre des grammairiens. Mais quand les peuples ont atteint les limites de leur croissance, leurs habitudes de langage deviennent des règles de grammaire, leurs opinions religieuses deviennent des dogmes. La pensée se fige pour éviter ou retarder toute transformation ultérieure qui ne pourrait plus être qu'une décadence. Cette cristallisation des croyances sous une forme qui prétend rester désormais immuable, a été chez tous les peuples l'œuvre d'une caste ou d'une hiérarchie sacerdotale. Chez les Grecs seuls les légendes sacrées ont été exposées par les poëtes, les types divins ont été fixés par les sculpteurs.

C'est donc dans la poésie et dans l'art que j'ai dû chercher d'abord les caractères généraux de la religion grecque. Mais il me reste à parler de deux branches de cette religion qu'on a coutume de placer d'une manière plus directe sous l'influence des prêtres, les oracles et les mystères. A mon avis on a beaucoup exagéré cette influence; même dans les sanctuaires prophétiques et dans les sanctuaires d'initiations, elle se réduisait à très-peu de chose. Pour faire

bien comprendre le véritable caractère de ces deux formes de l'hellénisme, il est donc nécessaire de commencer par dire quelques mots du sacerdoce en général et par fixer les limites de ses attributions.

Lorsqu'on remonte aux origines de la société grecque, on ne trouve pas de traces d'un sacerdoce; la prétendue théocratie de l'époque pélasgique est une pure chimère. Chaque père de famille invoquait et honorait à sa manière les Dieux protecteurs de son champ, de son foyer, de sa maison, présentait les libations et les offrandes sur l'autel domestique et accomplissait les sacrifices qui précédaient et sanctifiaient chaque repas. Quand les familles réunies en tribu voulaient offrir un sacrifice en commun, les chefs de la tribu l'offraient en présence de tout le peuple qui prenait part au repas. Dans Homère, on voit Agamemnon, Pélée, Nestor, Ulysse, diriger ces cérémonies et immoler eux-mêmes les victimes. C'est par respect pour cette tradition que le nom de roi resta attaché à certaines fonctions sacerdotales, longtemps après qu'il eut disparu dans l'ordre politique. Ainsi le second des Archontes d'Athènes, celui qui présidait aux cérémonies religieuses, s'appelait le roi; tant qu'il restait en charge il gardait la direction du culte public.

D'autres fonctions qui se rattachaient tout aussi directement à la religion, ne pouvaient être ainsi remplies par le premier venu, parce qu'elles exigeaient des aptitudes spéciales : l'exposition théologique des dogmes populaires était réservée aux poëtes, l'interprétation des signes célestes aux devins. Le principe républicain de la division des fonctions fut appliqué par les Grecs à la religion elle-même, et cela dès l'origine, parce qu'il était conforme au caractère de cette race. Dans l'*Iliade*, ce n'est pas Kalchas qui offre les sacrifices, mais quand le peuple veut interroger les Dieux, ce n'est pas à Agamemnon qu'il s'adresse. Il pouvait arriver qu'un roi fût prophète, comme Amphiaraos, de même qu'un roi aurait pu être poëte, mais ce n'était qu'une exception.

Lorsqu'on eut commencé à construire des temples, il y eut nécessairement des hommes chargés de les garder, et d'entretenir en bon état les objets consacrés au culte. On leur attribua aussi l'immolation des victimes, et les magistrats qui succédèrent aux rois de l'époque héroïque, se bornèrent à présider aux sacrifices publics. Ces sacrificateurs, qui étaient en même temps les gardiens des choses saintes, portaient le nom d'ἱερεῖς, que nous traduisons par *prêtres*, mais qui

serait beaucoup mieux rendu par le mot de *sacristains*. Ce mot donnerait une idée bien plus exacte de ce qu'était le sacerdoce chez les Grecs. Cette observation peut sembler purement grammaticale; mais la plupart de nos erreurs sur l'esprit de l'antiquité tiennent à des questions de dictionnaire; on remplace un mot grec par un mot français qu'on croit équivalent et qui représente souvent une idée toute différente; il en résulte qu'on attribue aux anciens des institutions tout à fait opposées à leurs mœurs. Ainsi les chefs héroïques, βασιλεῖς, que nous appelons des rois, n'étaient que des capitaines au dehors, des juges de paix à l'intérieur. De même dans l'ordre religieux, les Grecs avaient des sacristains ou des marguilliers, ils n'avaient pas de prêtres, dans le sens que nous attachons à ce mot; et si je continue à m'en servir pour me conformer à l'usage, il faut se rappeler que c'est dans une acception beaucoup plus restreinte que celle que nous lui donnons aujourd'hui.

Chez les modernes, en effet, le prêtre enseigne la religion et dirige les consciences; rien de pareil n'existait chez les Grecs. L'enfant apprenait de sa nourrice ou de son aïeul les légendes des Dieux et des Héros du pays; à l'école il étudiait dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode les traditions nationales et religieuses. Quant à l'éducation morale, il la recevait de ses parents d'abord, et ensuite de ses égaux. Devenu homme, il avait sa conscience pour le guider dans les luttes de la vie; s'il avait besoin de conseils il les demandait à son père plutôt qu'à un prêtre, car le père de famille était dans sa maison le chef de la religion et l'instituteur moral. Les Grecs qu'on accuse si souvent d'avoir sacrifié la famille à la cité, n'ont jamais fait intervenir l'État dans le culte privé; le prêtre ne pénétrait pas dans la famille, il était uniquement chargé du service du temple, et assistait les magistrats dans les cérémonies du culte public.

L'existence d'un culte public dans les cités grecques n'implique pas, comme on pourrait le croire, ce qu'on nomme aujourd'hui une religion de l'État. Ni les magistrats, ni les prêtres ne pouvaient fixer un dogme ou imposer une croyance. Personne n'aurait pu comprendre l'idée d'une autorité politique ou religieuse en dehors et au-dessus du peuple. La république étant une société d'égaux, librement unis pour la défense des droits communs, la loi était l'expression de la volonté de tous, la religion représentait les croyances populaires, et comme chaque commune avait son gouvernement, chaque commune avait sa mythologie, ses légendes, ses fêtes locales,

et consacrait ses légitimes prétentions à l'indépendance politique par le culte patriotique des Dieux nationaux et des Héros protecteurs de la cité. Les aœdes recueillaient ces traditions éparses, les colportaient de village en village, les fondaient dans une synthèse harmonieuse. Les légendes s'enrichissaient par des emprunts réciproques, et si la poésie altérait la simplicité et la clarté des symboles primitifs, c'était en multipliant à profusion ces trésors mythologiques, où vinrent s'abreuver toutes les générations littéraires et artistiques des siècles suivants. C'était donc aux poëtes qu'appartenait, comme je l'ai dit, l'enseignement théologique qui forme partout ailleurs qu'en Grèce, le privilége le plus important du sacerdoce. Mais cet enseignement n'était que l'écho respecté des anciennes traditions, puisque les poëtes n'étaient que les traducteurs des croyances populaires. Ils ne relevaient que de l'inspiration directe des Muses, et leur autorité n'était soumise à aucun contrôle, mais personne n'était obligé de l'accepter, et comme l'inspiration était toute personnelle, un poëte n'était pas tenu de se conformer aux opinions de ses devanciers. Et non-seulement l'enseignement théologique des poëtes n'avait pas plus d'unité que la nation elle-même, mais une foule de légendes qui n'avaient pas même été recueillies par la poësie, vécurent cependant sur leur sol natal jusqu'aux derniers temps du polythéisme. Pausanias en a rassemblé un grand nombre; d'autres nous sont connues par des mythographes, par des inscriptions, par des monnaies. En rassemblant ces documents épars, on pourrait dresser une carte mythologique de la Grèce, et localiser notamment les cycles héroïques. On aurait par exemple les mythes thessaliens de Pélée et d'Achille, des Centaures et des Lapithes, le mythe étolien de Méléagre, les mythes argiens de Danaos, de Phoronée, d'Inachos, de Persée, les mythes corinthiens de Bellérophon, les mythes attiques de Kékrops, d'Érechtée, de Thésée, les mythes crétois d'Europe, de Minos, de Dédale et une foule d'autres.

Mais jamais cette diversité de croyance n'entraîna chez les Grecs, ni persécution ni guerre religieuse. Non-seulement on n'en trouve aucune trace dans l'histoire ni dans la poésie, mais on ne peut pas même en admettre l'hypothèse, parce que l'intolérance est contraire à l'essence même du polythéisme, qui ne peut, à moins de contredire sa propre nature et de se nier lui même, repousser ou exclure aucune idée religieuse. Il embrasse dans son sein toutes les conceptions particulières, et les classe sans peine dans son immense théogonie.

Tous les Dieux ont leur place dans l'Olympe hospitalier de la Grèce, comme tous les êtres dans la grande république du monde. La constitution fédéraliste de la société grecque multipliait les religions locales, mais les migrations tendaient sans cesse à les rapprocher et à les confondre. En s'établissant sur de nouveaux territoires, les tribus y apportaient leurs Dieux, mais elles adoptaient en même temps les souvenirs et les traditions de leur nouvelle patrie, elles rendaient un culte à ses Fleuves, à ses Nymphes et même aux Héros protecteurs du peuple qu'elles remplaçaient. Ainsi, quand les Achéens furent en partie asservis, en partie expulsés de la Laconie par les Doriens, les Dioscures restèrent les Dieux protecteurs de Sparte. Les temples et leurs ministres étaient respectés dans toutes les guerres, et ce qui indigna le plus les Grecs dans l'invasion de Xerxès, ce fut la destruction des monuments religieux.

Les traités conclus entre les peuples étaient placés sous la protection commune de leurs Dieux nationaux; un grand nombre de monuments et de monnaies consacrent l'alliance des villes par celle des divinités protectrices qui sont représentées se donnant la main. Chaque république envoyait des représentants aux fêtes nationales de ses alliés[1] et demandait pour eux comme pour elle-même la protection de ses Dieux[2]. La participation aux mêmes cérémonies religieuses était le signe et la consécration de ces ligues si fréquentes entre les peuples grecs, et dont la plus célèbre était celle des Amphictyons, placée sous la protection des divinités de Delphes et des Thermopyles. Ces ligues politiques empêchaient les cultes locaux de prendre un caractère étroit et exclusif. Certains temples célèbres attiraient les habitants de toutes les parties de la Grèce et devenaient ainsi des centres religieux dont l'importance restait toujours indépendante des chances diverses de la guerre et de la politique. Les oracles, les jeux sacrés, les mystères maintenaient entre les Grecs un lien religieux qui les rappelait sans cesse au souvenir de leur fraternité primitive et les rapprochait pour la défense commune, en même temps que les religions locales conservaient dans chaque ville le sentiment de l'indépendance. Ainsi la Grèce échappa à la fois à la lutte stérile des sectes religieuses et au despotisme étouffant des religions d'État. Le polythéisme sanctionnait et le lien fédéral et l'autonomie des communes; sa théo-

1. Thucyd., v, 23.
2. Aristoph., *Aves*.

logie multiple lui permettait de balancer l'un par l'autre ces deux principes opposés et également nécessaires, et de résoudre le grand problème devant lequel ont échoué les peuples modernes, la conciliation de l'unité et de la liberté.

Il y avait autant de variété dans les fonctions religieuses que dans la religion elle-même, et parmi ces fonctions, celle des aœdes et celle des devins échappaient par leur nature même à toute espèce d'autorité, de règle et d'hiérarchie. L'inspiration d'Apollon, comme celle des Muses, était immédiate et individuelle; ceux qui sentaient en eux le génie poétique composaient des hymnes, ceux qui se croyaient le don de prophétie expliquaient les présages à leurs risques et périls, et s'exposaient à perdre la confiance si l'événement ne justifiait pas leurs prédictions. Leur réputation, comme celle des médecins, était proportionnée à la sagacité dont ils avaient fait preuve. On sait que, même chez les Hébreux, où le sacerdoce était constitué, comme dans tout l'Orient, sous forme de caste, les prophètes étaient indépendants des prêtres, et n'appartenaient pas comme eux à la tribu de Lévi. A Rome, la science traditionnelle des aruspices et des augures était le privilége des patriciens; mais chez les Grecs, la divination était l'effet d'une aptitude ou d'une inspiration particulière et l'influence qu'avait pu acquérir un devin ne s'étendait pas à une classe, pas plus que le succès d'un poëte ou d'un médecin ne profite à ses collègues.

Les poëtes et les devins sont toujours distingués des prêtres, dont les fonctions consistaient dans le service des temples et dans l'accomplissement des cérémonies du culte. « La science des devins, disaient les stoïciens, consiste dans l'observation des signes venant des Dieux ou des Démons, et se rapportant à la vie humaine... Le prêtre doit connaître les règles relatives aux sacrifices, aux prières, aux purifications, aux consécrations et choses semblables[1]. » Platon dit de même : « Les devins passent pour expliquer aux hommes ce qui vient des Dieux. La fonction attribuée aux prêtres est de savoir comment il convient de présenter aux Dieux nos offrandes et nos sacrifices et de leur demander par nos prières les biens dont ils disposent[2]. » Porphyre, Varron et Apulée définissent de la même manière les fonctions sacerdotales. Les connaissances spéciales que devaient

1. Stob., *Ecl. eth.* v.
2. Plat., *Politicus.*

posséder les prêtres étaient donc purement liturgiques et nullement théologiques. C'est là un reproche adressé par les auteurs chrétiens, entre autres par Lactance et saint Augustin, à la religion grecque. Mais c'est précisément parce que la religion et la morale étaient en Grèce le patrimoine commun du peuple, qu'il n'y eut jamais de théocratie. Les Grecs chargeaient les prêtres de présenter aux Dieux les prières et les offrandes, en conservant toujours intact le dépôt des cérémonies instituées par les ancêtres; ils ne les chargeaient pas d'enseigner ce qui est l'objet d'une révélation directe et immédiate des Dieux à la conscience humaine. Il n'y avait rien qui ressemblât à cette aristocratie de lumières qu'ont rêvée les philosophes et que les Chinois ont, dit-on, réalisée. L'instruction était fort simple et se bornait à ce qui est nécessaire à un enfant pour devenir un homme et un citoyen. Comme elle était la même pour tous, personne ne pouvait avoir la prétention d'en savoir plus que les autres. Quand la distinction des savants et des ignorants commença à s'établir, la tradition religieuse et la tradition morale, c'est-à-dire l'intelligence de la langue poétique des symboles et le sentiment de la liberté et de l'égalité se conservèrent bien mieux dans la masse du peuple que parmi les lettrés.

Les exégètes des temples n'étaient donc pas des interprètes de la symbolique religieuse, car le peuple n'avait pas besoin qu'on lui expliquât sa langue naturelle, c'étaient, comme le prouvent une foule de passages de Pausanias, des maîtres des cérémonies versés dans la connaissance des rites, et des ciceroni montrant aux étrangers les curiosités des temples et leur racontant les traditions locales. L'hiérophante des mystères n'était pas un sage révélant une doctrine philosophique, c'était, comme son nom l'indique, celui qui montrait aux initiés les objets sacrés [1]. Au-dessous de l'hiérophante, il y avait des mystagogues qui purifiaient les mystes et le préparaient à l'initiation. Il paraît que cette fonction d'initiateur était assez peu élevée et ressemblait à une sorte de domesticité, si on en juge par les paroles dédaigneuses que Démosthène adresse à Eschine pour les avoir exercées dans sa jeunesse [2]. En général, cependant, il était dans les mœurs des Athéniens d'honorer toute fonction utile. C'étaient les cuisiniers qui dirigeaient à Athènes les sacrifices publics, parce que l'habitude de la

1. Voyez les nombreux témoignages rassemblés dans l'*Aglaophamus* de Lobeck.

2. Demosth., *de Corona.*

préparation des victimes en faisait d'habiles sacrificateurs. Athénée, qui rapporte ce fait d'après Klidème[1], cite aussi une lettre d'Olympias, recommandant à son fils Alexandre un cuisinier très-instruit dans les rites sacrés et la pratique des sacrifices. Le sacrifice n'était en effet qu'une cérémonie religieuse qui précédait et sanctifiait les repas; dans Homère, comme le remarque Athénée dans le même passage, les crieurs, qui sont à la fois des ambassadeurs et des échansons, et qui font la police des fêtes, amènent les victimes aux rois, qui les immolent eux-mêmes pour les repas publics, que les poëtes appellent toujours les repas des Dieux, parce que la nourriture, qui entretient la vie, était regardée comme un bienfait divin.

Comme le culte de chaque Dieu avait des cérémonies spéciales, et qui variaient quelquefois d'un pays à l'autre, les forme du sacerdoce étaient aussi très-multiples, aucun lien ne les unissait entre elles, et les prêtres ne formèrent jamais une classe spéciale dans la nation. Ils avaient les mêmes droits et les mêmes devoirs que les autres citoyens; ils prenaient part aux expéditions militaires : ainsi, parmi les Spartiates qui se distinguèrent à la bataille de Platée, Hérodote cite plusieurs prêtres[2]. Dans de petits pays qui devaient toute leur importance à quelque temple vénéré, par exemple à Délos ou à Samothrace, les prêtres étaient naturellement les premiers personnages de l'État; ailleurs leur condition était beaucoup plus humble. Cependant c'étaient toujours des citoyens; les ἱερόδουλοι, employés à la culture des champs dont le revenu servait à l'entretien de quelques temples, étaient plutôt des serfs sacrés que des prêtres serfs. Aristote, dans sa République[3], veut même exclure du sacerdoce les artisans et les laboureurs, parce qu'il regardait ces professions comme serviles. Mais la vraie société grecque, avant les jours de sa décadence, valait mieux que les utopies aristocratiques des philosophes. A l'exception des États doriens, où une oligarchie militaire était nourrie par une population de serfs, la domesticité n'était qu'un accident, une conséquence de la guerre, et aucune fonction n'était réputée servile[4]. Le sacerdoce ne semblait pas incompatible avec une autre occupation, et le senti-

1. Athen., *Deinosoph*, XIV.
2. Herodot, IX, 85.
3. Aristot., *Polit.*, VII.
4. Il y a beaucoup à rabattre de nos déclamations banales à propos de l'esclavage antique. J'ai traité cette question dans mon livre *De la morale avant les philosophes*.

ment d'égalité qui formait le trait dominant du caractère grec tendait à rendre les fonctions religieuses, comme les fonctions politiques, accessibles à tous, et à les soumettre au principe républicain de l'élection populaire. Dans l'*Iliade*, Théano, femme d'Anténor, est choisie par les Troyens pour être prêtresse d'Athènè; car il y avait des prêtresses comme il y avait des prêtres, par une conséquence naturelle du principe de l'équivalence des sexes, consacré par le polythéisme, qui admettait des Déesses dans l'Olympe à côté des Dieux.

La chasteté était une des conditions imposées aux prêtresses; la femme de l'Archonte-roi, qui offrait des sacrifices au nom de la ville d'Athènes, devait être citoyenne et avoir une réputation intacte. Avant d'entrer en fonction, elle jurait qu'elle avait toujours été pure [1]. On trouve même dans Pausanias d'assez nombreux exemples de prêtresses vouées au célibat, au moins tant qu'elles remplissaient leur ministère [2]. Il était rare qu'on imposât le célibat aux prêtres, mais ce qu'on exigeait toujours d'eux, c'étaient des mœurs sévères et une bonne renommée; quelquefois même, il fallait y joindre la beauté physique [3]. En général, les fonctions sacerdotales étaient temporaires, mais il y avait quelques sacerdoces perpétuels. A Athènes, et probablement dans beaucoup d'autres villes, les prêtres qui étaient rétribués devaient rendre des comptes au peuple comme tous les autres magistrats [4]. D'ailleurs, ils n'avaient aucun privilége politique, aussi n'avaient-ils ni partisans dévoués, ni adversaires passionnés. L'importance du clergé dans les sociétés modernes nous fait toujours supposer quelque chose d'analogue chez les Grecs; cependant les peuples ne sont pas tous coulés dans le même moule, et il y a autant de différence entre eux qu'entre les individus. Nous avons fait du sacerdoce ancien une sorte de bouc émissaire; qu'on défende la religion ou qu'on l'attaque, on laisse rarement échapper une occasion d'accuser les prêtres du polythéisme d'ambition et d'intrigue, de fourberie et d'imposture. Mais ces accusations n'étaient pas portées contre eux dans l'antiquité : ils s'occupaient de leurs cérémonies, et personne ne parlait d'eux.

Quoique l'élection fût généralement appliquée aux fonctions religieuses, il y avait des cultes particuliers dont les ministres étaient

1. Demosth., *in Neær.*
2. Paus., II, 24; VII, 19; VIII, 5, 47; IX, 27.
3. Paus., VII, 24; IX, 10, 22.
4. Æschin., *de Corona.*

toujours choisis dans certaines familles; ces cultes étaient comme leur patrimoine, et les Grecs cherchaient toujours à concilier les droits de la famille et les droits de l'État. Il arrive souvent qu'un père transmet à ses enfants pour tout héritage les fruits de sa propre expérience, et, par une éducation spéciale, les met en état de le remplacer; de même qu'il y a dans nos campagnes des recettes médicales transmises de père en fils, il y avait dans l'antiquité des familles d'aœdes, de devins, de médecins; mais alors c'étaient autant de familles sacerdotales, car toute science avait un caractère religieux; les poëtes étaient prêtres des Muses, les devins prêtres d'Apollon, les médecins prêtres d'Asklèpios. Souvent même ils se donnaient comme les descendants des divinités qu'ils servaient, car les Grecs expriment volontiers l'idée d'un lien moral par l'image d'une filiation directe; ainsi Homère explique l'habileté des Égyptiens dans la médecine en disant qu'ils sont de la race de Paiôn. Les modernes eux-mêmes appellent quelquefois les poëtes enfants des Muses. Ces formes de langage étaient si générales dans l'antiquité, qu'on peut croire que les noms de Branchides, d'Aklèpiades, d'Homérides, représentaient moins une descendance réelle que des écoles de devins, de médecins et de poëtes.

Les Grecs respectaient toutes les traditions et acceptaient toutes les formes religieuses. Quand une tribu s'établissait dans un pays, elle adoptait le culte des anciens habitants et les laissait en possession du sacerdoce. Ainsi, selon Éphore, les prophétesses de Dodone étaient prises dans la race des Pélasges [1]. Les Selles, interprètes du Dieu de Dodone, d'après l'*Iliade*, étaient probablement une tribu pélasgique. Pindare les nomme les Helles, et de ces deux formes, l'une se retrouve dans le nom du fleuve Sellèéis, l'autre dans le nom d'Hellopie, donné au pays de Dodone dans un fragment des *Grandes Eoïées*. Aristote place l'Hellade primitive aux environs de Dodone et de l'Achélôos, et il ajoute : « C'est là qu'habitaient les Selles, et ceux qu'on nommait alors Grecs (Γραίκοι), et qu'on nomme aujourd'hui Hellènes [2]. » Les Selles étaient donc les familles indigènes de Dodone, qui conservaient, dans ses formes traditionnelles, le culte du Dieu de ce pays. Homère leur donne pour épithète ἀνιπτόποδες, ce qui signifierait, d'après les scholiastes, qu'ils ne se lavaient pas les

1. Strab., IX.
2. Aristot., *Meteor.*, I, 14.

pieds. Ce régime ascétique, peu en rapport avec les idées grecques, semble à Strabon un indice de la barbarie des Pélasges. Mais il me semble qu'il vaut mieux faire dériver ἀνιπτόποδες de ἀνίπταμαι[1], et admettre que les Selles exécutaient des danses sacrées, comme d'autres prêtres de Zeus, les Kourètes et les Korybantes. Je traduirais donc ainsi la prière d'Achille : « Prince Zeus, Dodonéen, Pélasgique, qui habites au loin, qui règnes sur Dodone aux violents orages, et autour de toi demeurent tes interprètes, les Selles aux pieds bondissants, qui couchent sur la terre. »

Le nom de Kourètes, comme celui de Selles, désignait à la fois une ancienne population de la Grèce et un ancien collége de prêtres de Zeus. Primitivement, il paraît avoir signifié les jeunes gens. A l'époque pélasgique, quand les Grecs célébraient Zeus, leur grand Dieu national, les jeunes gens de la tribu, κοῦροι, les Kourètes, se livraient à des danses guerrières en frappant leurs boucliers de leurs épées. Ces danses bruyantes figuraient les tempêtes de l'air, la lutte des vents et des nuages, la victoire de Zeus sur les Titans. Peu à peu ces Kourètes furent regardés comme les serviteurs et les compagnons de Zeus, comme ceux qui avaient élevé son enfance. Strabon fait dans sa géographie une longue digression à propos des Kourètes, qu'il rapproche des Korybantes, des Kabires, des Dactyles Idéens, des Telchines de Rhodes, des Satyres, des Tityres et des Silènes. Par les témoignages qu'il cite et qu'il oppose les uns aux autres, on peut voir combien les Grecs eux-mêmes avaient de peine à se débrouiller au milieu du labyrinthe de leurs antiquités religieuses. Toutes ces corporations sacerdotales à moitié mythologiques se rattachent aux Pélasges, c'est-à-dire aux origines de la nation grecque et de sa religion. Dès cette époque, les populations de la Grèce, des côtes de l'Asie Mineure et des îles de l'Archipel, avaient une religion commune, au moins dans ses traits généraux. Le fond de cette religion était le culte du Ciel et de la Terre. Les orages, le tonnerre, la naissance et la mort des productions terrestres, fournissaient les éléments d'une foule de légendes religieuses qui se développèrent peu à peu sous les formes les plus variées. Les rapports qu'on observe entre les anciens prêtres de Zeus, les compagnons mythiques de Dionysos, les serviteurs de la Mère des Dieux, les ouvriers d'Hè-

1. Eustathe indique cette étymologie, mais en lui donnant un sens trop abstrait.

phaistos, et même les Titans, sont faciles à expliquer si on remonte à cette religion du Ciel et de la Terre d'où sortirent et le culte de l'éther créateur, et celui du feu, et ceux de la production et de la vie organisée. On ne doit donc pas s'étonner de trouver si souvent les mêmes idées sous des formes mythologiques différentes, par exemple, des Dieux mutilés, des Dieux qui meurent et qui ressuscitent. De la représentation symbolique des aventures divines, c'est-à-dire des phénomènes physiques, par les prêtres qui finissaient par prendre dans les traditions un caractère divin, sortaient bientôt des légendes nouvelles; ainsi le mythe de Dionysos tué par les Titans est reproduit dans la fable du troisième Kabire mis à mort par ses frères, dans celle d'Orphée déchiré par les Ménades. Les danses bruyantes, images des tempêtes célestes, les cérémonies scéniques qui figurent les alternatives de la vie et de la mort dans la nature rattachent à une source commune les religions de la Grèce et celles de la Phrygie et de la Thrace, le culte de Zeus, les orgies de Dionysos, les mystères de Samothrace et d'Éleusis.

Le canton d'Éleusis, selon le scholiaste d'Œdipe à Colonne, avait été habité d'abord par des autochthones, ensuite par des Thraces. Le culte pélasgique de la terre, modifié par les Eumolpides, devint une religion locale. Thucydide fait allusion à une guerre qui aurait eu lieu aux temps héroïques entre les Éleusiniens et les Athéniens, et Pausanias, qui recherche avec soin les vieux souvenirs, rapporte ainsi cette tradition : « Le tombeau d'Eumolpe m'a été montré par les Éleusiniens et les Athéniens. Cet Eumolpe était, dit-on, venu de Thrace; il avait pour père Poseidon, pour mère la Neige, fille du vent Borée et d'Oreithuia. Homère ne dit rien de l'origine d'Eumolpe, mais il lui donne quelque part l'épithète d'illustre. Dans une bataille que se livrèrent les Éleusiniens et les Athéniens, Érechteus, roi d'Athènes, périt ainsi qu'Immarados fils d'Eumolpe, et la paix fut conclue aux conditions suivantes : les Éleusiniens devaient être soumis à Athènes, mais en conservant l'initiation comme une propriété; le sacerdoce des deux Déesses fut conservé à Eumolpe et aux filles de Kéleos, que Pamphôs et Homère nomment Diogenie, Pammeropè et Saisara. Le plus jeune des enfants d'Eumolpe, Kèryx, survécut à son père. Mais les Kèrykes (crieurs, hérauts) qui en descendent, disent qu'il était fils, non pas d'Eumolpe, mais d'Aglauros, fille de Kékrops, et d'Hermès. »

Telle était la légende qui faisait du sacerdoce des Déesses d'Éleusis

le patrimoine des familles indigènes de cette bourgade, les Eumolpides, les Kerykes et les Lykomèdes, quoique Athènes fût devenue la capitale de l'Attique, et que le culte particulier de chaque canton fît partie du culte national des Athéniens. L'existence de familles sacerdotales s'exprime ainsi par la transformation des cultes privés en cultes publics, résultat naturel de l'union des tribus en corps de nation. Le respect des droits héréditaires avait été combiné avec le principe démocratique de l'élection : les prêtres d'Éleusis étaient choisis par les citoyens, les prêtresses par les femmes d'Athènes, mais toujours dans les familles éleusiniennes. Il n'y avait rien d'incompatible pour les Grecs entre le respect des traditions et le sentiment républicain. La république n'étant que l'application des principes de leur religion, ils n'avaient pas eu besoin de révolutions pour y arriver. Dans la période héroïque on trouve le germe de toutes les institutions républicaines des siècles suivants. A Athènes, les conservateurs étaient les démocrates, car on faisait remonter la démocratie à Thésée, c'est-à-dire à l'époque mythologique. Athènes a été la république la plus démocratique qui ait jamais existé, cependant les familles sacerdotales y étaient plus nombreuses que dans aucune autre ville de la Grèce. Mais leur existence ne mettait pas plus la liberté en péril qu'il n'y aurait de danger pour nous à ce que le métier de bedeau ou de suisse d'église fût héréditaire. Les droits politiques étaient les mêmes pour tous; en dehors de ces droits qui constituaient la société, le peuple voyait sans jalousie des distinctions inoffensives. Il avait des familles anciennes et illustres qui briguaient l'honneur de le servir, et jamais roi n'a eu des courtisans plus nobles que les Eupatrides. Il avait des citoyens riches pour lui donner des fêtes, payer les impôts qu'il votait et remplir les charges publiques, ou plutôt les supporter, car au lieu d'être rétribuées elles étaient souvent fort lourdes, celle de chorége, par exemple. Quant aux pauvres, ils votaient les impôts, mais ne les payaient pas; ils nommaient des magistrats toujours responsables, leur faisaient rendre des comptes, décidaient la paix et la guerre, faisaient les lois, rendaient la justice, et contents de leur liberté sans limites n'enviaient rien à personne.

A la vérité, cette toute-puissance du peuple avait souvent à lutter contre des trahisons et des résistances, et la gloire de la démocratie d'Athènes est de n'avoir jamais cédé devant les obstacles et d'avoir toujours conservé la modération dans la victoire, témoin l'amnistie

de Thrasybule. Mais si les factions aristocratiques ont souvent conspiré avec l'appui des étrangers, on ne voit nulle part de trace d'une faction sacerdotale. Les prêtres remplissaient en paix leur ministère, et hors du temple ils étaient des citoyens comme les autres. Jamais le peuple n'eut à se repentir d'avoir laissé à quelques familles des fonctions qui n'entraînaient aucun privilége politique, et qui n'étaient plus que des souvenirs de ces vieilles royautés patriarcales absorbées dans la démocratie.

Outre les divers prêtres chargés de tout ce qui tenait au culte public, il y avait des *thiases* ou colléges religieux, qui n'étaient pas reconnus par l'État, mais qui jouissaient de la liberté laissée à tous les cultes privés. Tels étaient ces orphéotélestes, ou initiateurs orphiques, qui enseignaient des formules de prières et des pratiques de pénitence et de purification destinées à effacer les péchés. Platon, qui cependant a emprunté tant d'opinions à l'Orphisme, parle avec assez de dédain de ces charlatans mystiques, « qui assiégent les portes des riches, leur persuadant qu'ils ont reçu des Dieux le moyen de remettre à chacun, au moyen de sacrifices et d'enchantements, les crimes qu'il a pu commettre, lui ou ses ancêtres... Ils s'appuient sur une foule de livres composés par Musée et par Orphée, enfants de la Lune et des Muses, à ce qu'ils disent, et ils persuadent non-seulement des particuliers, mais des villes, que des sacrifices et des fêtes peuvent expier et effacer les crimes des vivants et même des morts[1]. » De toutes ces congrégations, la plus méprisée était celle des prêtres phrygiens de la Mère des Dieux. Ils parcouraient les villes et les campagnes et vivaient d'aumônes. Selon Jamblique, il n'y avait que les femmes, et un petit nombre d'hommes d'un esprit faible, qui assistaient à leurs cérémonies[2]. La pythagoricienne Phintys recommandait cependant aux femmes de s'en abstenir, mais leur goût naturel pour les pratiques de dévotion les attirait vers les cultes étrangers. Platon, toujours fort sévère pour elles, leur reproche leurs tendances superstitieuses[3]. Mais ces tendances étaient une réaction naturelle contre le scepticisme philosophique. En ébranlant les traditions de la patrie, on avait ouvert la voie à toutes les importations orientales. Ce n'était pas sans raison que les Athéniens, effrayés de

1. Plat., *Rep.* II, 7.
2. Jambl., *de Myst.*, III, 10.
3. Plat., *Leg.*, X, 15.

ce danger, avaient confondu dans la même défiance le Démon de Socrate et les religions des barbares. La philosophie, si sévère pour les Dieux d'Homère et de Phidias, était pleine de bienveillance pour tout ce qui venait d'Asie ou d'Égypte. Les colporteurs de cultes nouveaux étaient accueillis avec la même faveur par les esprits troublés auxquels ils promettaient la purification de leurs crimes, et par les philosophes, charmés de trouver enfin des Dieux qui n'eussent pas forme humaine.

Si on voulait faire l'histoire religieuse des peuples modernes, il faudrait tenir compte d'une foule de croyances populaires qui, pendant tout le moyen âge, ont tenu plus de place dans les légendes que la religion officielle. De même, en Grèce, les poëtes racontaient les histoires merveilleuses de Médée et de Circé; il y avait aussi des espèces d'enchanteurs appelés Goètes. Leur réputation était assez mauvaise, mais on ne les brûlait pas; on les laissait vendre des philtres, des formules d'incantation, évoquer les esprits, se changer en loups et faire descendre la lune du ciel. Tout cela était en dehors du culte public, et n'avait pas plus d'importance que n'en ont chez nous les tables tournantes et les esprits frappeurs. Après la conquête d'Alexandre, les Mages, les Égyptiens, les Chaldéens répandirent en Grèce de nouvelles formes de sorcellerie qui eurent beaucoup de vogue. Au moyen de quelques paroles en langue barbare, les marchands d'exorcismes et de sortiléges prétendaient forcer les Puissances de la nature à leur apparaître, à leur répondre et à leur obéir. Pythagore et Platon, développant un passage d'Hésiode sur les Démons, en avaient tiré une démonologie assez analogue au système mazdéen. La magie, ou science des Mages, ne pouvait donc manquer de trouver du crédit parmi les philosophes; les platoniciens d'Alexandrie étaient de véritables thaumaturges. Porphyre raconte que Plotin évoqua son propre Démon dans le temple d'Isis, à Rome, et que la forme qui apparut fut celle d'un Dieu; preuve de la haute dignité morale de ce philosophe, qui avait un Dieu pour ange gardien [1]. La connaissance de la hiérarchie des esprits était une branche importante de la théurgie alexandrine. Eunapios rapporte qu'un Égyptien ayant évoqué Apollon, tous les assistants furent frappés de crainte; mais Jamblique, plus habile à discerner les apparitions, leur dit : « Ne vous étonnez pas, mes amis; ce n'est que le

1. Porphyr., *vita Plotini*.

spectre d'un gladiateur [1]. » Le même Jamblique, se promenant avec ses disciples près des thermes de Gadara, évoqua devant eux les deux Démons de l'amour, Érôs et Antérôs [2].

Enveloppée par les empereurs chrétiens dans la proscription du polythéisme, la magie fut seule exceptée des édits de tolérance de Jovien et de Valentinien. Transportée en Occident, elle ajouta aux Anges et aux Diables de la mythologie chrétienne les Fées, les Elfes, et tout ce qui restait des vieilles traditions de la Gaule et de la Germanie. Elle devint le dernier asile des religions condamnées, elle résista aux bûchers du moyen âge, et c'est à peine si elle a pu être déracinée par le mouvement scientifique du dix-huitième siècle. Sans doute ce qui en reste encore dans nos campagnes ne mérite pas un regret; le charlatanisme y tient bien plus de place que les esprits élémentaires. Cependant ces vieilles croyances ne sont pas entièrement éteintes; après avoir protesté contre l'unité inflexible du dogme, elles protestent contre l'hypothèse de l'inertie de la matière. Sommes-nous bien sûrs d'avoir raison contre le peuple, et cette vague intuition des forces vivantes du monde n'est-elle pas plus près de la vérité que nos formules abstraites et nos systèmes mécaniques? Ce qui est certain, c'est que le jour où ces pauvres superstitions populaires auront disparu, nous pourrons porter le deuil des dernières traditions de nos pères.

## LES ORACLES.

La Mantique, ou divination, forme une partie importante de la religion hellénique. Comme toutes les autres branches de cette religion, elle a changé plusieurs fois de caractère; elle a traversé successivement plusieurs phases qui correspondent au développement et à la décadence de la nation grecque elle-même. Je la suivrai dans ces transformations en prenant pour exemples les oracles qui ont eu le plus de réputation aux diverses époques de l'histoire. En remontant aux origines de la divination, je chercherai à montrer qu'elle répondait à un besoin parfaitement légitime, et que, pour expliquer la foi des anciens aux présages, il n'est pas nécessaire de l'attribuer uniquement à la superstition des peuples et à la fourberie des prêtres.

1. Eunap., *vita Ædesii.*
2. Eunap., *vita Jamblichi.*

L'antiquité n'est plus là pour se défendre, mais cela ne nous dispense pas d'être justes.

S'il est vrai que la Météorologie, la science qui intéresse le plus directement l'agriculture, et par conséquent la vie humaine, soit encore dans l'enfance, et qu'on ne puisse même aujourd'hui prévoir les orages, on peut bien pardonner à l'antiquité d'avoir préféré aux résultats lointains de l'expérience les hypothèses de l'intuition. Tout ce qu'on sait de l'oracle de Dodone, le plus ancien des oracles de la Grèce, prouve que la Mantique n'était à l'origine qu'une Météorologie instinctive. Pour connaître d'avance les changements du temps, il fallait observer le ciel, ou, pour parler la langue mythologique, il fallait consulter Zeus, le foudroyant, l'assembleur de nuages, le maître de l'égide, c'est-à-dire celui qui tient la tempête, αἰγίοχος. La réponse du Dieu, on la trouvait dans le mouvement des feuilles agitées par le vent. C'est ainsi qu'on pouvait, selon l'expression d'Homère, « apprendre les projets de Zeus d'après la haute cime des chênes. » Outre les arbres prophétiques de Dodone, on interrogeait les colombes noires qui en habitaient les branches. L'instinct des animaux est quelquefois plus sûr que l'intelligence de l'homme; plongés dans la vie universelle, ils en suivent les lois sans les discuter. Quoi de plus naturel que d'observer ces guides inconscients, mais infaillibles, les oiseaux surtout, si sensibles aux moindres variations atmosphériques, et qui semblent prévoir le changement des saisons, comme le prouvent leurs migrations régulières? Dans la langue poétique des légendes, tous les devins fameux, Tirésias, Amphiaraos, Mopsos, comprennent la langue des oiseaux, c'est-à-dire qu'ils savent interpréter leur vol. En étudiant cette langue muette, les anciens ont pu s'égarer quelquefois, et prendre des coïncidences fortuites pour des rapports nécessaires, mais il y avait là les éléments d'une science, et des tribus pastorales et agricoles, vivant toujours en plein air, intéressées à tenir compte des moindres circonstances, pouvaient observer mieux que nous la vie intime de la nature et saisir des relations mystérieuses qui nous échappent aujourd'hui.

Hérodote suppose que les colombes noires de Dodone étaient des femmes égyptiennes qui auraient introduit en Grèce le culte de Zeus et fondé l'oracle. C'est une de ces hypothèses qu'Hérodote admettait trop facilement sur la foi des prêtres égyptiens. Les Pélasges n'avaient pas besoin d'une influence étrangère pour voir dans le ciel une puissance divine. Zeus peut donc ressembler à tous les Dieux qui

représentent le ciel chez d'autres peuples, comme les divinités solaires se ressemblent dans toutes parties du monde sans qu'il soit nécessaire de supposer des emprunts réciproques. Mais en écartant l'idée d'une importation égyptienne, on peut expliquer une confusion entre les colombes et les vieilles femmes qui les interrogeaient, par le double sens du mot πέλεια, *colombe*, qui signifie *vieille* dans le dialecte des Molosses et des Thesprotes, habitants de l'Hellopie[1]. Ces femmes étaient des prêtresses de la grande Déesse pélasgique Diônè, l'humidité céleste (de διαίνειν). Selon Strabon, l'association de cette Déesse avec Zeus fit attribuer à ses prêtresses le caractère fatidique des Selles, prêtres du Dieu de Dodone[2]. J'ai parlé dans le chapitre précédent du passage de l'Iliade où il est question des Selles. L'épithète δυσχείμερος, qu'Homère donne toujours à Dodone, convient parfaitement à un lieu consacré au Dieu des tempêtes. Les échos de Dodone avaient passé en proverbe; Étienne de Byzance parle de trépieds d'airain se transmettant successivement les vibrations sonores, de courroies d'airain frappant, sous l'action du vent, un vase de même métal, et rendant des sons très-prolongés. Dans l'*Arrhéphore*, pièce perdue de Ménandre, une femme bavarde était comparée à l'airain de Dodone qui retentit toute la journée si on le touche une fois. Il est probable que la nature et l'intensité du son donnaient lieu à des observations fatidiques sur l'état de l'atmosphère.

L'oracle de Dodone était donc un véritable observatoire météorologique; sa grande réputation remonte à l'époque la plus ancienne de l'histoire grecque, c'est-à-dire à un temps où l'avenir d'une récolte était pour chaque tribu une question de vie ou de mort, car on n'avait pas la ressource de faire venir du blé de l'étranger. La préoccupation continuelle était la crainte des orages. Or, non-seulement les oiseaux, mais les personnes d'un tempérament nerveux, les femmes, les malades sont surtout accessibles aux influences de l'atmosphère. Cette sensibilité nerveuse exceptionnelle était donc regardée comme un bienfait des Dieux; on consultait ceux qui la possédaient comme on consulte aujourd'hui un baromètre. Une longue expérience pouvait aussi s'ajouter à des dispositions organiques spéciales; il y a encore aujourd'hui dans toutes les campagnes de vieux paysans qui prédisent les changements du temps et qui se trompent rarement.

1. Eustath. *in Odyss. XIV* et Hesych., v° πελείους.
2. Strab., VII.

Si les anciens attribuaient trop facilement une faculté générale de divination à ceux dont les prévisions avaient été souvent réalisées, il n'y a rien là qui doive nous étonner. Des vieillards habitués à observer les faits naturels pouvaient apporter la même sagacité dans les questions morales; ils pouvaient donner d'excellents conseils aux jeunes gens dans les incertitudes de la vie, et eux-mêmes devaient se croire très-sincèrement des guides infaillibles, car la vieillesse a toujours une confiance entière dans sa propre expérience. Mais les questions d'agriculture devaient se présenter bien plus souvent que toutes les autres, et la réputation des devins s'établissait par la manière dont ils savaient les résoudre. Pour comprendre les mœurs des populations primitives, observons ce qui se passe encore aujourd'hui dans nos campagnes; pensons au succès des almanachs prophétiques et rappelons-nous que la première cause de ce succès est l'impuissance de la science à prévoir ce qui intéresse le plus les laboureurs.

Le succession régulière des productions terrestres selon l'ordre des saisons devait faire attribuer à la Terre la même prescience qu'au Ciel. Dans la théogonie, les divinités fatidiques sont la Terre et le Ciel étoilé. Au début des *Euménides* d'Eschyle, la pythie invoque la Terre, qui la première rendit des oracles à Delphes, τὴν πρωτόμαντιν γαῖαν. Ces oracles étaient attribués, en effet, à une émanation directe de la terre. Selon Justin, il y avait sur le Parnasse, au milieu d'une petite plaine située dans une anfractuosité du rocher, un trou profond, d'où s'échappait un souffle froid qui communiquait à ceux qui s'en approchaient un délire prophétique[1]. Plutarque[2] et Pausanias[3] parlent de ce dégagement de gaz, découvert par des bergers qui en éprouvèrent les premiers l'effet merveilleux. On lit dans le traité *du Monde*, attribué à Aristote : « Parmi les exhalaisons qui s'ouvrent des issues en divers endroits de la terre, les unes inspirent à ceux qui s'en approchent un violent enthousiasme, les autres produisent une sorte d'épuisement; il y en a qui font rendre des oracles, comme à Lébadée et à Delphes. » Diodore de Sicile rapporte une ancienne tradition qui attribuait à des chèvres la découverte de l'oracle de Delphes : le berger qui les conduisait, étonné de leurs bonds désordonnés et de leurs bêlements étranges, s'approcha pour en chercher la cause, et ressentit à son tour les effets du dégagement du gaz; il fut pris de vertige et

1. Just., XXIV.
2. Plut., *de Defect. orac.*, 44.
3. Paus., X, 5.

se mit à prédire l'avenir. Le bruit s'en étant répandu, on reconnut qu'il y avait là un oracle de la Terre. Dans le commencement, ajoute Diodore, chacun le consultait pour son compte; mais plusieurs personnes, sous l'influence du délire qui les agitait, se laissèrent tomber dans le gouffre et ne reparurent plus. Pour éviter ce danger, les habitants du pays placèrent un trépied au-dessus de l'ouverture, et chargèrent une femme de recevoir les inspirations de la Terre et de les transmettre aux consultants. On confia d'abord ces fonctions à des jeunes filles, mais la beauté de l'une d'elles l'ayant exposée à des violences, on ne choisit plus pour pythies que des vieilles femmes [1].

L'hymne homérique à Apollon attribue à une colonie de Crétois l'établissement du culte de ce Dieu à Delphes. Apollon prit possession de l'oracle, sans toutefois en déposséder la Terre, car Plutarque, en visitant le temple de Delphes, parle du sanctuaire de la Terre [2], et lorsqu'il veut expliquer pourquoi l'oracle est commun à la Terre et à Apollon, il dit que l'exhalaison prophétique de la Terre est produite par l'action du soleil [3]. Le dessèchement des marais par les rayons solaires donna aussi naissance à la légende de Pytho, nourrice de Typhaon, tuée par les flèches d'Apollon, d'après l'hymne homérique. C'est encore par une conséquence naturelle de son caractère solaire qu'Apollon est regardé comme le Dieu prophète par excellence; le soleil dissipe toutes les ombres, il est « l'œil du ciel qui voit tout, » dit Eschyle. C'est là une forme de langage très-familière aux Grecs; il leur semble que la source de toute clarté doit voir toute chose, et ils ne disent pas seulement : Le soleil éclaire devant lui, mais : Le soleil voit en avant, *prévoit*. C'est lui qui chasse les terreurs nocturnes. Dans l'*Electre* de Sophocle, Klytemnestre, effrayée par un songe, le raconte au soleil levant; c'était, dit le scholiaste, la coutume des anciens, pour échapper à l'accomplissement des mauvais rêves.

Outre la Terre, d'autres divinités passent pour avoir été en possession de l'oracle de Delphes avant Apollon. Le scholiaste de Pindare [4] nomme d'abord la Nuit et ensuite Thémis, personnification de l'ordre général du monde. D'après Eschyle, Thémis, fille de la Terre, ou même confondue avec elle, eut pour fils Prométhée, qui est aussi un Dieu prophète, parce que le feu, comme le soleil, éclaire en

1. Diod., XVI, 26.
2. Plut., *de Pyth. orac.*
3. Plut. *de Defect. orac.*
4. Pind. *Pythior. argum*

avant, ce qui est le sens du mot Prométhée. D'après un poëme intitulé *Eumolpia*, une part de l'oracle de Delphes aurait appartenu à Poséidon[1]. Souvent, en effet, la science prophétique a été attribuée aux divinités de la mer, par exemple à Nèreus, à Proteus, à Glaucos. Dans les flots comme dans le ciel, la terre et les astres, les anciens voyaient des puissances vivantes, ayant conscience de leurs actes, dont chacun était le résultat d'une volonté réfléchie. Avant de s'embarquer, on s'efforçait de connaître les intentions des Dieux marins, et on les interrogeait, c'est-à-dire qu'on cherchait dans l'aspect de la mer des signes précurseurs de la tempête ou du beau temps. Athènè, qui est la lucidité du ciel et de l'intelligence, avait un autel devant le temple de Delphes, c'est pourquoi on la nommait προναία. Cependant ce nom est plus souvent écrit πρόνοια, celle qui voit en avant, la prévoyance ou providence, parce que, selon Harpocration, elle avait préparé l'accouchement de Lèto; en effet, la sérénité du ciel facilite l'apparition du soleil. L'empereur Julien, dans son discours au soleil-roi, cite le vers

Ἵκετο δ' ἐς Πυθὼ καὶ ἐς γλαυκῶπα Πρόνοιαν.

« Il alla vers Pytho et vers la Providence aux yeux clairs; » et il ajoute : « Les anciens avaient associé Athènè-Providence à Apollon, qui n'est autre que le soleil. »

Une autre Déesse honorée à Pytho, selon un hymne homérique, était la vierge Hestia, la terre considérée comme le foyer immobile du monde, et représentée par un autel de pierre au centre de toutes les maisons et de tous les temples. On associait aussi au culte du grand Dieu de Delphes sa mère Lèto et sa sœur Artémis. Les fontaines fatidiques de Kassotis et de Kastalie étaient consacrées aux Muses, Déesses de la poésie et du chant, qui étaient originairement les Nymphes des sources inspiratrices de la Piérie et de la Béotie. Les Grecs avaient remarqué les propriétés médicales de certaines eaux; d'autres, en agissant sur le système nerveux par les gaz qu'elles contenaient, produisaient une sorte de délire poétique ou prophétique; on appelait *nympholeptes* ou possédés des Nymphes (lymphati) ceux qui subissaient cette influence. Le prophète d'Apollon Klarien, à Kolophon, les Branchides, interprètes d'Apollon Didyméen à Milet, recevaient l'inspiration en buvant ou en respirant des eaux fatidiques. Quelquefois on augmentait l'énergie de ces eaux par des

1. Pausan., x, 5.

plantes narcotiques. La pythie de Delphes buvait à la fontaine Kastalie et mâchait des feuilles de laurier avant de s'approcher du trépied[1]. On croyait pouvoir développer, par des moyens artificiels analogues à ceux qui produisent l'ivresse, la faculté de divination que l'homme ne possède pas quand il est dans son état normal.

La réputation qu'avait eue dans l'époque héroïque l'oracle de Zeus Dodonéen, passa dans la période suivante aux oracles d'Apollon et surtout à celui de Delphes. Les procédés de divination n'étaient plus les mêmes, parce que les besoins étaient différents; les tribus agricoles étaient devenues des sociétés politiques. Tant que les hommes n'avaient eu d'autres intérêts que l'avenir des récoltes, ils avaient interrogé Zeus, c'est-à-dire observé l'atmosphère, et ces observations, imparfaites sans doute, avaient cependant un caractère scientifique. Mais lorsqu'on s'inquiéta surtout du succès d'une guerre, de la fondation d'une colonie, de l'établissement d'une législation, de la conciliation de deux cités ou de deux factions ennemies, il fallut demander au Dieu de la lumière de suppléer à l'impuissance de la raison humaine. Entendue ainsi, la divination n'était plus une science, c'était un don des Dieux, une inspiration. Les prophètes, les pythies, n'étaient que les instruments passifs du Dieu qui les agitait et les possédait :

> Bacchatur vates, magnum si pectore possit
> Excussisse Deum.....

Selon Plutarque, on choisissait pour pythies des femmes simples et ignorantes, plus aptes par cela même à subir sans résistance l'influence divine.

Platon compare dans le *Phèdre* les diverses espèces de folie envoyées par les Dieux; il attribue le délire des prophètes à Apollon, celui des poëtes aux Muses, celui des amants à Éros, celui des initiés à Dionysos. Ces maladies de la pensée qui résultent d'une action divine, lui paraissent supérieure à la sagesse humaine. Quand nous parlons aujourd'hui de l'extase des poëtes, ce n'est plus qu'une métaphore usée; la poésie est une langue morte, et si on fait encore des vers, c'est seulement à tête reposée, la plume à la main, en pesant les syllabes. Mais chez les Grecs, l'enthousiasme poétique n'était pas un mot vide de sens, c'était un état exceptionnel de l'es-

1. Lycophr. *Alex.*, v. 6, et Lucian, *bis accus.*

prit qui aidait à comprendre l'état plus mystérieux, mais analogue, de la pythie sur son trépied. On regardait l'inspiration prophétique et l'inspiration poétique comme des faits de même nature. Le Dieu prophète était en même temps le Dieu de la poésie et le conducteur des Muses. Les anciens aœdes, auteurs des premiers chants religieux de la Grèce, étaient souvent confondus avec les devins qui chantaient en vers les réponses des Dieux. Une tradition rapportée par Pausanias attribuait à une prophétesse de Delphes, Phèmonoè, l'invention du vers hexamètre. Selon une autre légende, à une époque encore plus ancienne, les Péléiades de Dodone chantaient en vers : « Zeus était, Zeus est, Zeus sera, ô grand Zeus. La Terre porte les fruits : invoquez la Terre mère. » Quand la langue rhythmée qui était d'abord la forme naturelle et spontanée de l'inspiration fut devenue une langue savante, il y eut des poëtes attachés au temple, pour mettre en vers les réponses de la pythie.

Ces réponses étaient en général des sentences concises, d'une forme énigmatique et d'une explication difficile. On a même vu une allusion à l'obscurité des oracles d'Apollon, dans son surnom de Loxias, quoique cette épithète rappelle simplement la marche oblique du soleil [1]. Il semble qu'Apollon ne consentait qu'à regret à révéler aux hommes l'avenir qui est le secret des Dieux. Que deviendrait en effet notre libre arbitre, si l'avenir était aussi certain que le passé? Nous ne chercherions ni à mériter des biens assurés d'avance, ni à détourner des maux inévitables; toute activité s'endormirait dans une sécurité oisive, toute vertu périrait dans une inerte résignation. La morale grecque, fondée sur le principe de l'autonomie des forces, demandait aux oracles non pas des ordres mais des conseils. Les Dieux étaient les magistrats régulateurs de la république de l'univers, l'homme apportait son concours à l'œuvre sociale de l'harmonie des choses, mais il n'abdiquait jamais son droit. Citoyen libre de la grande fédération des êtres, il voulait conformer son action à l'action collective, et pour cela il interrogeait le conseil central du monde, le sénat des Dieux. « La route à suivre est de ce côté, répondait l'oracle; cherche, tu trouveras. » Et toujours aiguisée par les énigmes prophétiques, l'intelligence humaine redoublait d'énergie. Tout dépendait de l'interprétation; l'important est de ne plus douter; il vaudrait mieux tirer à pile ou face, que de rester immobile comme l'âne de

1. Sch. Is. Tzetz. ad Lycophr. *Alex.*

Buridan. A quoi servait l'oracle? à donner à l'homme une impulsion ou à l'avertir d'un danger, mais les Dieux n'ont pas à agir pour lui : « Marche, nous sommes là : ni hésitation, ni impudence : attention, prends garde à l'abîme : courage, nous te tendrons la main. »

J'ai dit ailleurs ce qu'il fallait penser du prétendu fatalisme des Grecs, une de ces erreurs historiques qui servent de thème à la vanité moderne pour s'exalter aux dépens des anciens. D'après le principe de la pluralité des causes, qui est la base du polythéisme, toute action résulte de deux forces : l'une dépend des Dieux, ou, comme on dirait aujourd'hui, des circonstances; c'est l'occasion, le motif : c'est celle-là que l'oracle révèle. L'autre appartient à l'homme, c'est sa volonté, éclairée par l'infaillible révélation de la conscience; l'occasion ne la domine pas, car dans les mêmes circonstances l'un choisit le bien, l'autre le mal. L'usage continuel que les Grecs faisaient de la divination, n'étouffa jamais cet intime et profond sentiment de la liberté humaine qui était la conséquence de leur système religieux. Tous les auteurs s'accordent même pour attester l'influence morale des oracles. C'est l'oracle de Dodone qui avait dit : « Respecte les suppliants, car ils sont sacrés et purs[1]. » Interrogée une fois sur le plus heureux des hommes, la pythie nomma Phèmios qui venait de mourir pour sa patrie. A une question semblable adressée par Gygès, roi de Lydie, le Dieu répondit en nommant Aglaos de Psophis, un vieillard qui cultivait un petit champ en Arcadie[2]. Élien raconte l'histoire de trois jeunes gens qui avaient été attaqués par des brigands en venant consulter l'oracle de Delphes; l'un s'était sauvé, l'autre avait tué le troisième compagnon en voulant le défendre. La pythie répondit au premier : « Tu as laissé mourir ton ami sans le secourir, je ne te répondrai pas, sors de mon temple. » Et au second qui la consultait à son tour : « Tu as tué ton ami en le défendant, mais le sang ne t'a pas souillé : tes mains sont plus pures qu'auparavant[3]. » Selon le même auteur, les Sybarites ayant tué un chanteur auprès de l'autel d'Hèrè, une fontaine de sang avait jailli dans le temple. Effrayés de ce prodige, les Sybarites envoyèrent consulter l'oracle de Delphes qui répondit ainsi : « Éloigne-toi de mon trépied : le sang qui coule de tes mains t'interdit mon seuil de pierre. Je ne te répondrai pas. Tu as tué le serviteur des Muses devant l'au-

1. Pausan., VII, 25.
2. Plin., VII, 46.
3. Ælian., *Hist. var.*, III, 44.

tel d'Héré, sans craindre la vengeance des Dieux. Mais le châtiment ne se fera pas attendre, et les coupables ne l'éviteront pas, fussent-ils issus de Zeus. Il tombera sur leur tête et sur celle de leurs enfants, et les maux après les maux s'abattront sur leur maison. » Élien ajoute que l'oracle s'accomplit peu de temps après : les Krotoniates détruisirent de fond en comble la ville de Sybaris.

Sauf un petit nombre de cas où la pythie a été assez mal inspirée, les oracles qui nous sont parvenus justifient la réputation de sagesse des sanctuaires prophétiques, et de celui de Delphes en particulier. Mais il n'y a pas lieu de faire un mérite aux prêtres de l'élévation morale qu'on trouve souvent dans les oracles, pas plus qu'on ne devrait les accuser dans le cas contraire. Ils avaient beaucoup moins d'importance en Grèce qu'on ne le croit généralement, et rien ne nous autorise à croire que les pythies aient jamais été des instruments du sacerdoce ; c'est une supposition toute gratuite des auteurs modernes. La crainte que nous avons de paraître croire à leur inspiration nous fait soupçonner injustement leur sincérité. Bien des exemples, celui de Jeanne d'Arc entre autres, nous montrent cependant à quelle hauteur peut s'élever une nature simple et inculte sous l'influence de l'enthousiasme religieux. Les pythies étaient des femmes du peuple, et leurs paroles ne sont le plus souvent que l'expression de la conscience populaire. La morale sociale qui faisait vivre les républiques grecques n'était pas le privilége de quelques-uns, mais le patrimoine de tous. Si les femmes ne pouvaient prendre part à la guerre ni aux agitations de la place publique, elles n'en avaient pas moins le sentiment de la patrie et de la liberté, puisqu'elles faisaient des héros. Les mêmes idées morales, les mêmes principes politiques inspiraient et la pythie qui rendait les oracles, et le prêtre qui les recueillait, et le démagogue qui les interprétait, et le peuple tout entier, qui y trouvait toujours un sens conforme aux intérêts de la patrie.

Mais on accorde rarement aux religions étrangères la justice qu'on réclame pour la sienne, et depuis qu'on a cessé d'attribuer les oracles au Diable, comme le faisaient les auteurs chrétiens, on veut du moins que les prêtres ou les principaux citoyens de Delphes aient dicté les réponses de la pythie. Il eût été difficile, cependant, qu'une fraude aussi grossière se renouvelât pendant si longtemps sans être trahie par aucune indiscrétion et sans exciter aucun soupçon. Les Grecs étaient trop jaloux de leur liberté pour laisser à quelques Phocidiens

une pareille influence sur les affaires politiques; ceux-ci, de leur côté, avaient un très-grand intérêt à ne pas compromettre la réputation d'un oracle qui faisait la richesse de leur pays. Hérodote rapporte que Cléomène, roi de Sparte, ayant un jour corrompu la pythie par l'entremise d'un Delphien nommé Kobon, celui-ci fut exilé et la pythie déposée[1]. Pausanias dit qu'il ne connaît pas d'autre exemple de corruption d'un oracle[2]. On oppose à ce témoignage l'histoire des Alcmæonides, qui, pour se concilier Apollon, rebâtirent son temple détruit par un incendie; mais cette libéralité ne s'adressait pas aux prêtres, c'était un acte de pitié envers le Dieu, qui la reconnut en leur procurant l'appui des Lacédémoniens contre les tyrans d'Athènes. Quand Démosthènes accuse la pythie de *philippiser*, ce n'est qu'un simple soupçon, qui prouve seulement que les Grecs ne se soumettaient pas sans réflexion aux paroles des oracles. Déjà dans l'Iliade, Hector, dont la piété n'est pas douteuse, dit cependant que le meilleur augure est de combattre pour sa patrie.

Non-seulement les Grecs étaient toujours en garde contre les supercheries des devins, mais leur respect pour les Dieux n'était ni aveugle ni servile, comme le prouve une anecdote racontée par Hérodote : Le Lydien Paktyès, ayant essayé de soulever ses compatriotes, avait été obligé de s'enfuir et s'était refugié chez les Kyméens. Ceux-ci, sommés par le roi de Perse de le livrer, envoyèrent demander à l'oracle des Branchides ce qu'ils devaient faire pour être agréables aux Dieux ; et il leur fut répondu qu'il fallait livrer Paktyès. Mais un citoyen nommé Aristodikos, se défiant de cet oracle, engagea les Kyméens à envoyer une nouvelle députation, dont lui-même fit partie. Les députés étant arrivés aux Branchides, Aristodikos interrogea ainsi le Dieu : « O prince, le lydien Paktyès est venu chez nous pour éviter le supplice dont le menacent les Perses. Ceux-ci le réclament et ordonnent aux Kyméens de le livrer. Mais nous, tout en redoutant la colère des Perses, nous n'avons pas osé livrer le suppliant avant de savoir clairement de toi ce que nous devons faire. » Telle fut sa question, et le Dieu rendit la même réponse, ordonnant de livrer Paktyès. Mais Aristodikos alla, de dessein prémédité autour du temple, et enleva les moineaux et autres oiseaux de toute espèce qui y avaient fait leur nid. Alors on dit qu'il sortit

1. Herodot, VI, 66.
2. Pausan., III, 4.

du sanctuaire une voix qui lui dit : « O le plus scélérat des hommes, qu'oses-tu faire? tu arraches de mon temple mes suppliants! » Mais Aristodikos, sans se troubler, répondit : « O prince, tu défends tes suppliants et tu ordonnes aux Kyméens de livrer le leur? — Oui, je l'ordonne, dit le Dieu, afin que par cette impiété vous hâtiez votre perte, et que vous ne veniez plus demander à l'oracle s'il faut livrer les suppliants. »

On trouve dans Hérodote un autre exemple de cette insistance que mettaient quelquefois les Grecs à demander aux Dieux une réponse plus favorable, quand la première leur semblait trop désespérante. Lors de l'invasion de Xerxès, les Athéniens envoyèrent des théores à Delphes pour consulter l'oracle. Mais la pythie épouvantée leur fit un effrayant tableau des ruines et des dévastations qui se préparaient. Alors, d'après l'avis d'un citoyen de Delphes, les théores d'Athènes prirent des rameaux d'olivier et allèrent une seconde fois consulter le Dieu en qualité de suppliants : « O prince, rends-nous un oracle meilleur pour notre patrie, par égard pour ces rameaux de suppliants que nous portons, ou bien nous ne quitterons pas ton sanctuaire, mais nous y resterons jusqu'à la mort. » Alors la pythie leur parla d'un rempart de bois que Zeus, sur la prière de sa fille, accordait aux Athéniens pour dernier refuge. On sait que Thémistocle expliqua ce rempart de bois par la flotte athénienne qui sauva la Grèce à Salamine. Au moment de raconter cette glorieuse victoire, Hérodote rappelle une prophétie de Bakis, un devin de Béotie, inspiré par les Nymphes : « Quand ils auront couvert de leurs vaisseaux le rivage sacré d'Artémis au glaive d'or et la côte de Kynosoura, et quand, pleins d'une folle espérance, ils auront saccagé l'illustre Athènes, la divine Justice abattra le fils de la violence, ivre de sa force, terrible et furieux, qui croyait faire tout céder. L'airain se mêlera à l'airain, Arès rougira de sang les flots de la mer. Alors Zeus au large regard et la vénérable Victoire feront luire le jour de la liberté de la Grèce. » Hérodote ajoute qu'après ces paroles si claires de Bakis, il n'ose contredire les oracles, et qu'il n'approuve pas que d'autres le fassent.

Il n'a pas moins de foi dans les prodiges racontés par les Grecs après leur victoire, par exemple, dans la défense miraculeuse du temple de Delphes. Les Delphiens avaient demandé à l'oracle s'il fallait enfouir les trésors sacrés ou les transporter dans un autre pays. Le Dieu leur répondit qu'il saurait bien se défendre lui-même; alors ils ne s'occupèrent que de leur propre sûreté; ils envoyèrent leurs fem-

mes et leurs enfants en Achaïe et se réfugièrent sur les sommets du Parnasse ou dans la Locride. Mais quand les barbares, venus pour piller le temple, furent arrivés à l'enceinte d'Athènè Pronoia, la foudre tomba sur eux, et des quartiers de rochers, détachés de la montagne, roulèrent avec un bruit horrible et en écrasèrent un grand nombre. Quelques-uns seulement s'échappèrent et s'enfuirent en Béotie, où ils racontèrent qu'outre ce prodige, ils avaient vu deux guerriers d'une taille merveilleuse qui les poursuivaient et les massacraient. Les rochers tombés du Parnasse furent laissés à la place où ils s'étaient arrêtés, en témoignage de la vengeance des Dieux. Plus tard, lors de la grande invasion des Gaulois, le Dieu de Pytho défendit encore son temple. Selon Pausanias et Justin, un tremblement de terre qui détacha une partie de la montagne, le tonnerre, la grêle et les bruits de la tempête, répétés par les grands échos du Parnasse, et pendant la nuit ces terreurs mystérieuses qu'on attribuait à Pan, aidèrent les Grecs à exterminer l'immense armée des barbares [1].

Ces merveilles augmentaient le respect des peuples pour l'oracle de Delphes. Sa réputation s'étendait même au delà de la Grèce, sa véracité était attestée par d'innombrables offrandes, on citait d'éclatants exemples de sa haute sagesse. Sur les portes du temple, on lisait des sentences morales écrites, disait-on, par les sept Sages, comme : « Apprends à te connaître, » « Ne désire rien de trop. » Pytho était la capitale des Amphictyons, le centre religieux et politique de la Grèce, le nombril de la terre. « On se rend à Delphes, dit Aristide, et on consulte l'oracle sur la destinée des États. Les lois ont été établies conformément aux réponses de la pythie, ce dont Lycurgue donna le premier exemple [2]. » On interrogeait aussi le Dieu sur la manière de régler les cérémonies du culte public, de détourner les fléaux, d'expliquer les prodiges, sur la fondation des temples ou l'établissement des colonies. Ainsi la ville de Kyrène fut fondée d'après une réponse de l'oracle de Delphes. L'influence de cet oracle correspond à la grande période politique et morale de l'histoire grecque. Cicéron et Plutarque expliquent sa décadence par l'affaiblissement de cette exhalaison qui sortait de la terre, et qui avait fini par s'évaporer comme une rivière qui se tarit. Mais les autres oracles d'Apollon cessèrent à peu près en même temps. La constitution du sol de la

1 Pausan., x, 23. Justin., xxiv, 8.
2. Æl. Arist. *Orat. plat. pro rhet.*

Grèce avait pu se modifier par l'action des tremblements de terre ou par d'autres raisons géologiques; peut-être aussi à mesure que les races vieillissent, les organes sont-ils moins accessibles aux influences naturelles. Mais la principale cause de la défaillance des oracles, c'était l'affaiblissement des croyances. L'esprit fatidique de Pytho, c'était le souffle inspirateur qui s'exhale d'une terre libre, c'était le génie religieux de la Grèce républicaine, et les oracles devinrent muets quand la Grèce perdit sa liberté et qu'elle oublia ses Dieux.

Depuis la chute des républiques, les peuples retombés en tutelle n'avaient plus à consulter Apollon sur leurs affaires dont la direction ne leur appartenait plus. Mais les formes inférieures de la divination, celles qui ne s'adressaient qu'à des intérêts particuliers, survécurent au silence des grands oracles. Ainsi on continua toujours à consulter Asklèpios et les autres divinités médicales pour la guérison des maladies. En général, ces divinités faisaient connaître leurs réponses par des songes. Les malades s'endormaient dans le sanctuaire, et le Dieu leur indiquait les remèdes qui devaient les guérir. Les prêtres d'Asklèpios, qui étaient médecins, y ajoutaient peut-être un traitement thérapeutique, et la foi opérait des guérisons comme dans toute autre consultation médicale. Plusieurs auteurs ont parlé de ces guérisons miraculeuses, notamment le rhéteur Aristide, et on a retrouvé des inscriptions consacrées en *ex-voto* par des malades qui avaient été guéris de cette façon. On consultait aussi les oracles d'Amphiaraos, de Kalchas, de Mopsos et de quelques autres devins célèbres en s'endormant près de leur tombeau, car le privilége qu'Homère attribue à Tirésias d'avoir conservé sa science prophétique après la mort, avait été étendu aux principaux devins de l'époque héroïque. On s'endormait l'esprit déjà disposé à des visions, et cette disposition était en général favorisée par des influences physiques, telles que des eaux gazeuses ou des émanations terrestres. Le dessèchement d'un marais ou un changement dans les conditions du sol pouvait faire cesser l'oracle. Plutarque dit que l'oracle de Tirésias devint muet à la suite d'une peste qui désola Orchomène; il ajoute qu'il arriva quelque chose de pareil en Cilicie. Dans les terrains volcaniques qui avoisinent l'Averne, en Italie, il y avait autrefois, selon Diodore de Sicile, un oracle des morts [1]. Il en existait un autre en Thesprotie, sur les bords de l'Achéron, et, selon Pausanias, on retrouve dans ce pays le mo-

1. Diod., IV, 22.

dèle des descriptions poétiques de l'enfer[1]. En général les gouffres d'où sortaient des exhalaisons méphitiques passaient pour des portes du royaume d'Aïdès. Il y en avait près du cap Ténare [2] près d'Herminoè, près d'Hèraklée en Asie Mineure [3]. Ces cavernes s'appelaient *Ploutonia* ou *Charonia*, et l'imagination populaire y localisait les scènes d'évocation racontées dans l'Odyssée, ou la descente d'Hèraklès chez les morts.

Parmi ces antres prophétiques, le plus célèbre était celui de Trophonios, à Lébadée, dont la renommée survécut à celle de la plupart des autres oracles. C'est un exemple de plus de la prédominance du culte des Dieux de la mort dans les derniers temps du polythéisme. Malheureusement tout ce qui se rattache à ces divinités est en général très-obscur. Le mythe de Trophonios est indécis et multiple comme celui de Dionysos, et on y retrouve le même panthéisme confus. Dans l'hymne homérique à Apollon, Trophonios est nommé comme un des architectes du temple de Delphes. Philostrate en fait un fils d'Apollon[4]. Selon Pausanias, son oracle aurait été découvert sur une indication de la pythie, à l'endroit où Trophonios avait été englouti dans la terre; ce trait de sa légende le rapproche d'Amphiaraos et d'Œdipe, et, comme Œdipe aussi, il avait eu pour mère Jocaste, ou Épicaste, selon le scholiaste d'Aristophane. D'un autre côté, son nom, dérivé de τροφή, nourriture, indique un Dieu de la production, et, comme Iacchos, il passait pour le nourrisson de Dèmèter. Il a été assimilé tantôt à Hermès, tantôt à Asklèpios, auquel sa statue ressemblait singulièrement, selon Pausanias. Le serpent qui lui était consacré comme à Asklèpios rappelle le dragon fatidique de Pytho. Enfin, selon Plutarque, il apparut à un soldat de l'armée de Sylla sous les traits de Zeus Olympien, et Strabon, Tite-Live et Hesychios l'assimilent à Zeus[5]. Cependant, d'après ce que nous savons du culte qui lui était rendu à Lébadée, Trophonios se confondrait plutôt avec le Zeus souterrain, qui n'était autre qu'Aïdès, l'Invisible, le roi des morts. Le nom de σκότιος (ténébreux), qui lui est donné par le scholiaste d'Aristophane, et son association avec Herkyna, qui paraît une Déesse infernale, confirme cette supposition.

1. Pausan., IX, 30.
2. Pausan., III, 25. Strab. VIII.
3. Pomp. Mel., I, 19.
4. Philostr. *Vit. Apoll. Tyan.* VIII, 19.
5. Strab. IX, Tit. Liv., XLV, 27, Hesych. v° λεϐαδεια.

Pausanias, qui était descendu dans l'antre de Trophonios, décrit la manière dont se faisait cette descente. Après des purifications et des sacrifices dont il donne le détail, on entrait, au moyen d'une échelle, dans une sorte de puits artificiel d'environ huit coudées de profondeur. Une fois descendu, on trouvait dans un des côtés, entre le sol et la maçonnerie, une ouverture fort étroite : « On se couche alors à terre, continue-t-il, et, tenant à la main des gâteaux pétris avec du miel, on avance d'abord les pieds dans le trou, puis on se pousse jusqu'aux genoux. Le reste du corps est aussitôt entraîné avec la même force et la même rapidité que si on était saisi par le tourbillon d'un fleuve. Lorsqu'on a pénétré dans le gouffre, on n'apprend pas toujours l'avenir de la même manière, tantôt on le voit, tantôt on se l'entend annoncer. On revient par la même ouverture, et on sort les pieds en avant... Lorsqu'on est remonté, les prêtres vous placent sur ce qu'on appelle le siége de Mnémosyne, qui est près de l'antre, et vous interrogent sur ce que vous avez vu ou entendu, et après qu'ils l'ont appris, ils vous font porter, saisi d'effroi, privé du sentiment de vous-même et de ce qui vous entoure, dans la chapelle du bon Démon et de la Fortune, où vous aviez séjourné à votre arrivée. Peu de temps après, on recouvre la raison, et le rire revient. » Il paraît cependant que le rire ne revenait pas toujours, selon le scholiaste d'Aristophane, et on disait même en parlant d'un homme sombre et mélancolique : il a visité l'antre de Trophonios.

Dans le dialogue de Plutarque sur le Démon de Socrate, il y a un certain Timarque qui raconte ce qu'il a vu dans l'antre de Trophonios. Ce sont d'abord des îles mouvantes, lumineuses et de diverses couleurs, puis un gouffre ténébreux et profond, d'où sortent des bruits étranges et autour duquel s'agitent des étoiles, les unes brillantes, les autres voilées de brouillard. Au milieu de cette vision, Timarque entend une voix qui lui demande ce qu'il veut savoir : — « Tout ce que je vois, répond-il, me paraît admirable. — Nous n'avons, dit la voix, qu'une faible part dans les régions supérieures, elles appartiennent à d'autres Dieux ; mais nous gouvernons la région de Perséphonè, l'une des quatre que sépare le Styx, et tu peux la visiter avec nous. » Alors son interlocuteur invisible lui explique la descente et l'ascension des âmes figurées par les étoiles qui passent et repassent. Celles qui s'éteignent sont les âmes qui se plongent dans un corps, celles qui secouent leur enveloppe de brume sont celles qui sortent de la vie, celles qui montent, brillantes, vers les régions supé-

rieures, sont les Démons des hommes qu'on appelle les sages. Il est difficile de dire si ce récit, qui est fort long, est une pure fiction de Plutarque, si c'est une hallucination produite par un gaz stupéfiant, ou enfin s'il y avait là réellement quelque spectacle analogue à ceux qu'on voyait dans les mystères. Les purifications et les cérémonies qui précédaient la descente dans l'antre de Trophonios rappellent celles que pratiquaient les mystes, et le scholiaste d'Aristophane, en parlant de cette descente, emploie le mot μύησις, initiation. La divination s'était transformée successivement comme les autres branches de l'hellénisme : l'oracle de Trophonios en représente la phase mystique comme les oracles d'Apollon répondaient à la période politique, l'oracle de Dodone à celle du naturalisme primitif.

Il existait dans l'antiquité des collections d'oracles rendus à différentes époques dans les sanctuaires les plus fameux. Chrysippe, Héraclide de Pont, Porphyre, avaient fait des recueils de ce genre. Même au temps où les oracles étaient dans tout leur éclat, il circulait en Grèce des prophéties qu'on attribuait à d'anciens devins. Thucydide parle de celles qui annonçaient la guerre dorienne et la peste d'Athènes. J'ai cité plus haut, d'après Hérodote, une de celles de Bakis sur la guerre médique. Pausanias mentionne une prophétie de Phaennis, annonçant l'invasion des Gaulois en Asie. Il cite aussi une prédiction de la bataille d'Ægos-Potamos par Musée et par la Sibylle, et un autre oracle sibyllin d'après lequel la puissance macédonienne, fondée par Philippe, devait périr sous un autre Philippe[1]. Ce nom de Sibylle, qui paraît d'origine asiatique, était appliqué à plusieurs prophétesses fabuleuses, auxquelles, depuis la cessation des oracles, on attribuait une foule de prédictions. On fabriquait des livres sibyllins comme on avait fabriqué des poésies orphiques. Les Romains ont eu des recueils de ce genre; celui qui nous est parvenu est l'œuvre des juifs et des chrétiens; les parties les plus anciennes sont du temps des Ptolémées, les autres du temps des Antonins. C'est une glorification continuelle des dogmes monarchiques de l'Asie, une des formes de l'invasion des idées orientales en Grèce. A côté du système pseudo-historique d'Évhémère et de sentences copiées dans le poëme moral qui porte le nom de Phocylide, se rencontrent de mauvaises imitations des prophéties hébraïques et des acrostiches sur le nom de Jésus-Christ. Les faussaires s'y trahissent de la manière la plus ma-

1. Pausan., x, 15, x, 9 et vii, 8.

ladroite, et on s'étonne que des mensonges aussi évidents aient pu tromper quelqu'un. Il paraît cependant que les fraudes de ce genre réussissaient quelquefois. Lactance, qui invoque très-souvent le témoignage des sybilles, paraît croire qu'il combat ainsi la religion grecque avec ses propres armes. Macrobe lui-même, qui était resté fidèle à cette religion, cite sérieusement un prétendu oracle, attribué non aux sibylles, mais à Apollon Clarien, et déclarant que Iaô est le Dieu suprême.

Il ne faut pas confondre ces supercheries systématiques, affectant les allures de l'inspiration, avec des tentatives très-sincères de divination scientifique. L'observation des signes, confondue d'abord avec l'inspiration prophétique, s'en était distinguée peu à peu. A la vérité Platon place le délire envoyé par les Dieux bien au-dessus de l'étude raisonnée des présages : « Personne, dit-il dans le *Timée*, ne peut prédire quand il a l'esprit sain, mais seulement quand la raison est entravée par le sommeil ou la maladie, ou ravie à elle-même par une sorte d'enthousiasme. » Mais il ajoute que l'esprit rentré en possession de lui-même doit expliquer les visions aperçues ou les paroles prononcées dans cet état de surexcitation maladive. D'autres philosophes, comme l'empereur Julien, préféraient l'observation à cette inspiration directe, qu'on ne pouvait ni diriger ni produire à volonté. D'ailleurs les oracles, fondés sur l'inspiration prophétique, avaient disparu, on n'y pouvait suppléer que par une interprétation réfléchie des présages. Ainsi entendue, la Mantique était considérée comme une véritable science expérimentale, aussi bien que la médecine, ou la tactique militaire. On savait qu'un devin pouvait se tromper comme un médecin ou un général, on savait que toute science humaine est imparfaite, que nos conclusions sont souvent prématurées, mais on admettait le principe même de la Mantique, c'est-à-dire l'enchaînement de toutes les lois du monde physique et du monde moral, et par suite le rapport des faits naturels avec les événements humains.

Entre l'idée du hasard et l'idée du destin, on cherchait une place pour la providence divine ; si les Dieux interviennent dans les affaires humaines, il semblait naturel de chercher des signes de leur volonté dans tous les faits indépendants de la volonté de l'homme, dans les sorts, dans les prodiges, dans les bruits fortuits, dans les accidents imprévus, dans les rêves surtout. La croyance au caractère divin des rêves a existé chez tous les peuples; on en trouve des exemples dans

la Bible et dans l'Évangile aussi bien que dans Homère. Il y a peu d'opinions plus générales que celle-là. Les Grecs admettaient comme toutes les autres nations des rêves prophétiques et des rêves trompeurs, et le rapport des mots qui signifient *erreur* et *vérité* avec ceux qui signifient *ivoire* et *corne* avait donné naissance à l'idée poétique des deux portes des songes. Tout en se défiant des rêves, on croyait que l'âme, presque dégagée des liens du corps pendant le sommeil, entrait plus facilement en relation avec les Dieux, et qu'il appartenait à la science de déterminer dans quelles conditions on pouvait connaître l'avenir par les rêves. Il nous est parvenu un traité d'Artémidore sur l'explication des songes.

On cherchait surtout des signes de la volonté divine dans la flamme du sacrifice et dans les entrailles des victimes, car le sacrifice étant un appel de l'homme à l'intervention divine semblait l'occasion la plus naturelle d'interroger les Dieux. Toute question espère une réponse, et on ne pouvait croire les Dieux muets et sourds sans les croire indifférents aux affaires humaines, ce qui reviendrait presque à nier leur existence. La croyance aux présages et à la possibilité de les expliquer était donc regardée comme une des bases de la religion; elle existait chez les savants comme chez le reste du peuple. A la vérité elle fut contestée à l'époque où toutes les opinions furent mises en question, mais aux épicuriens et aux sceptiques qui niaient la divination, parce qu'ils ne croyaient pas à la providence divine, on opposait le consentement universel de tous les peuples et d'innombrables témoignages de la véracité des oracles. Cicéron, qui cependant conclut contre la divination, met dans la bouche de son frère les arguments de ceux qui la soutenaient : « Il faudrait donc douter de toute l'histoire grecque, disaient-ils. Qui ignore les réponses d'Apollon Pythien à Crœsos, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Tégéates, aux Argiens, aux Corinthiens? Chrysippe (le stoïcien) a recueilli d'innombrables oracles, tous certifiés par d'irrécusables témoignages. Mais chacun sait cela, et il est inutile d'insister. Un mot seulement : le temple de Delphes aurait-il été si célèbre, si universellement consulté, aurait-il reçu tant de riches offrandes de tous les peuples et de tous les rois, si chaque siècle n'avait reconnu la véracité de ses oracles? »

Cette affirmation unanime de l'antiquité est remplacée aujourd'hui par une négation non moins unanime. L'humanité passe sa vie à brûler ce qu'elle a adoré, et les croyances mortes ont toujours tort au

tribunal des générations vivantes. Si nous avions vécu trois mille ans plus tôt, nous regarderions comme d'évidentes vérités ce que nous appelons aujourd'hui des superstitions puériles. Rions à notre aise des opinions du passé, nos fils riront peut-être un jour des nôtres. Chaque matin la science condamne les erreurs de la veille; la vérité est devenue progressive, nous en avons fait une question de chronologie, et pour criterium nous prenons l'almanach. Cependant, vérité ou erreur, la foi valait encore mieux que le doute. Il y a des heures où l'ombre est bien épaisse, la pensée a parfois de mortelles défaillances; bien souvent la raison de l'homme, et même celle des peuples, s'arrête indécise dans les carrefours de la vie et de l'histoire : s'il y avait encore des oracles, qui peut dire qu'il n'irait jamais les consulter?

Louis Ménard,
Docteur ès lettres.

(La fin à la prochaine livraison.)

---

# BIBLIOGRAPHIE

## LES POÈTES DE COMBAT,

### PAR LAURENT PICHAT[1].

Le poëte est-il un homme? appartient-il à notre espèce? Au premier abord, vraiment, on serait tenté de le croire. Extérieurement, il est fait comme nous; c'est même, à certains égards, un mammifère très-perfectionné. Ainsi il a des oreilles comme nous, mais d'une délicatesse particulière; des yeux comme nous, mais des yeux qui ont la propriété de saisir les couleurs et les lignes avec une vivacité exceptionnelle. Jusqu'ici, tout le monde est d'accord. C'est quand il ne s'agit plus du physique, que les dissidences commencent.

A-t-il une raison pour connaître la vérité, la justice, un cœur pour l'aimer et pour compatir aux maux de ses semblables? Bien des gens en doutent : quelques-uns même, loin de croire le frapper ainsi de déchéance, s'imaginent lui constituer un privilége en le débarrassant de ces attributs ordinaires de l'espèce humaine. Erreur et vérité, ce sont là des choses qui lui sont étrangères. Il est né pour percevoir des sons et des couleurs, et pour les rendre le mieux possible. C'est un miroir, c'est un écho, voilà tout, et encore un écho fort incomplet et d'une nature singulière, car il reste sourd aux bruits trop éclatants, aux cris des peuples, aux clameurs de l'humanité.

Il n'est pas citoyen, il n'est pas même homme. Il ne doit rien de ce que nous devons tous à notre patrie, à nos semblables. Que son pays s'élève ou s'abaisse, que l'humanité souffre ou arrive à des conditions meilleures, cela ne le regarde pas. En échange des devoirs dont on le dispense, on lui accorde un droit particulier, le droit à l'indifférence :

> Aimer, chanter, rêver, voilà toute sa vie.

Qu'aimera-t-il? lui. Que chantera-t-il? lui. A quoi rêvera-t-il? A ses petites misères, à ses petites joies; et la société sera sommée de

1. Paris. (Collection Hetzel.)

s'intéresser à tout cela, et de récompenser tant d'indifférence pour elle par une tendre sollicitude pour lui. Il y a peut-être là quelque inconséquence.

Cette incapacité civique du poëte était une des idées les plus chères de l'ancien régime, et là, au moins, ce préjugé se concevait. On ne croyait pas honorer l'homme de lettres en lui défendant de s'intéresser aux choses de son temps ; on voulait simplement le remettre à sa place. Or, cette place, on la faisait la plus petite possible. Molière, — qui, comédien et poëte, n'a jamais mis sur la scène que des comédiens impertinents et des poëtes ridicules, — Molière a eu le tort de flatter ce préjugé[1]. Aussi quand Racine écrivait un mémoire sur les misères du temps, Louis XIV disait: « Parce qu'il est un grand poëte, se croit-il donc un grand ministre? » Et Racine était disgracié. Même au siècle suivant, quand les gens de lettres eurent conquis le droit de se préoccuper un peu des intérêts de tous, quand l'opinion publique eut enfin à cet égard levé l'interdit, bien des gens encore s'en étonnaient : Saint-Simon ne nous dissimule pas la stupéfaction qu'il éprouva en voyant le petit Arouet devenir une *manière de personnage ;* et un autre duc disait de Jean-Jacques Rousseau : « Ça veut raisonner de tout, et ça n'a pas quinze cents livres de rente! » Cela était dans l'ordre; mais, ce qui est moins concevable, c'est que de notre temps, où tout le monde est invité à témoigner par ses votes qu'il se préoccupe des intérêts de tout le monde, quelques personnes aient cru naïvement honorer le poëte en le frappant de dégradation civique.

Heureusement les poëtes ne sont pas de cet avis. En voici un qui n'accepte pas, pour lui au moins, cette exonération dérisoire des devoirs communs; les poëtes, qu'il honore et qu'il suit, ce sont ceux qui ont lutté vaillamment et pris part à la guerre des idées. Loin d'affranchir l'écrivain de cette obligation universelle, M. Laurent Pichat le pousse au contraire au plus fort de la mêlée, et il s'y jette avec lui, sans se faire d'illusion, sans s'exposer à de trop rudes mécomptes, car il n'ignore pas les épreuves qui attendent toute activité généreuse :

La torture est le lot de toute âme virile;
La paix de ce bas monde est aux indifférents;
La joie est inféconde et le bonheur stérile;
Insensé! trouve-moi des heureux qui soient grands[2]!

1. Il semble à trois gredins dans leur petit cerveau.....
2. Laurent Pichat, *Chroniques rimées.*

Et qui sait, pourtant? peut-être, dans cette vie active, le bonheur souffre-t-il moins de cette agitation qu'on n'est tenté de le croire. On le dirait en lisant les écrits des poëtes qui se sont efforcés d'atteindre à l'indifférence, et qui ne sont arrivés qu'à un amer et plus incurable ennui. Cette tristesse est le caractère commun de tous les grands poëtes épicuriens : « Il est doux, dit Lucrèce, de contempler du bord les orages de la vie. » Il paraît que cette douceur lui fut insuffisante, puisque son poëme est si sombre, et que sa vie se termina par le suicide. C'est qu'on n'est pas un grand poëte sans avoir un grand cœur, et qu'il n'y a pas au monde de souffrance comparable à ce désœuvrement d'une sensibilité vraie. « Le cœur, a dit Luther, est semblable à une meule de moulin : mettez-y du grain, elle en fait une chose utile; n'y mettez rien, elle s'use en tournant sur elle-même. » Somme toute, l'action est encore ce qui vaut le mieux pour toute âme qui en est capable, et la défaite même a des consolations qu'envieront toujours aux vaincus les âmes faites pour autre chose que pour une vulgaire et plate neutralité. Cette neutralité, du reste, n'est souvent qu'apparente, et cette indifférence se trouve parfois mêlée de tant d'aigreur contre ceux qui ne sont point indifférents, qu'elle en devient singulièrement suspecte : quelle est donc la plaie secrète qu'elle est chargée de recouvrir? Un regret peut-être, et quelque envie. S'adressant à ces sceptiques intolérants, M. Pichat leur dit : « Vous n'êtes pas généreux, messieurs, pour le souvenir et le dévouement. Vous aussi, vous auriez été fidèles, si les événements n'avaient pas changé; vous auriez alors aimé à vous rappeler, et le temps écoulé eût été sans amertume pour votre âme. Vous étiez de complexion délicate, et vous avez toujours cherché à respirer l'air chaud ; soyez indulgents pour les cœurs mieux organisés que les vôtres. Vous passez de familiarité en familiarité avec les mêmes sourires ; l'hôte d'aujourd'hui ne vous enlève pas l'amitié de l'hôte d'hier, et, quoi qu'il arrive, vous aurez votre place prête à tous les foyers. » Je doute pourtant qu'ils y rencontrent ce qu'ils y cherchent, et que, sur l'oreiller de leur scepticisme, ils goûtent jamais un vrai repos. Je sais bien qu'on s'en console en donnant cette indifférence pour une marque de supériorité : cette abstention commode est-elle donc une chose si difficile à pratiquer, et surtout si rare? Au fond, c'est celle du *Bourgeois* de Molière : « Eh! battez-vous tant qu'il vous plaira...; je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal! » C'est là une sagesse à la portée de tout le monde. Le *pococurante*, politique, philosophique, littéraire, est un type infiniment plus vulgaire qu'on ne le pense. Il est si aisé de dédaigner les idées qu'on ne saurait comprendre, ou l'action à laquelle on n'ose se mêler! Il suffit pour

cela d'unir une sensibilité modérée à une raison peu exigeante ; c'est là un cumul qui n'a jamais été interdit.

Je ne prétends pas, d'ailleurs, que cette impossibilité de s'attacher à une cause quelconque n'ait que trop souvent été sincère, et ne se soit rencontrée chez des âmes élevées. Celles-là, il faut les plaindre car elles en souffrent cruellement. Mais cette souffrance est une garantie de sincérité qu'on est en droit d'exiger peut-être, surtout du poëte, chez qui cette défaillance semble moins naturelle; car son âme vit d'enthousiasme, et doit souffrir plus qu'une autre quand l'enthousiasme lui fait défaut. Cette douleur, qui est son excuse, sa justification, est aussi la seule chose peut-être qui puisse parfois devenir aussi éloquente qu'une conviction :

> Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Oui, si le désespoir a eu ses poëtes, ils ne furent grands que parce qu'ils ne pouvaient se résigner. « Le monde nouveau, dit M. Pichat, s'attarda un moment dans la tristesse. Disons un mot d'une école qui traversa la littérature et laissa des traces de mélancolie décourageante, l'école des désespérés, à laquelle on doit *Obermann*, *René*, *Jacopo Ortis*, que Stendhal appelait une *lourde copie de Werther*. Sénancourt et Chateaubriand étaient las du poids que leur génération avait porté, et ils crurent que c'était le monde qui était fatigué. Cette maladie eut un temps; nous en retrouverons des traces, mais à l'heure où nous vivons, nous en sommes guéris. » Pas tant peut-être que le croit M. Pichat : seulement le désespoir s'est transformé; il est rare qu'il s'arme du pistolet de *Werther* ou du poignard de *Jacopo Ortis :* le suicide auquel il aboutit n'atteint guère en lui que les croyances généreuses, auxquelles le désespéré survit avec une tranquille résignation. Somme toute, les désespérés d'autrefois allaient jusqu'au bout et persistaient assez virilement. L'auteur de *Jacopo Ortis*, que Stendhal n'a pas compris, et dont Venise, livrée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, explique assez les très-sincères amertumes, Foscolo, luttait jusqu'à la fin et mourait dans l'exil. Sénancourt et Chateaubriand ne se sont point perdus dans une paisible indifférence; un autre désespéré, l'auteur de *Manfreil*, a péri héroïquement à Missolonghi. De tels exemples auraient corrigé leurs livres, si leurs livres avaient pu être dangereux. On a trop souvent depuis négligé ce correctif indispensable; ce qui fait que le désespoir moderne semble un peu moins intéressant. La désolation d'*Obermann* et de *Manfred* inspirait plus de confiance et avait réellement plus de gran-

deur : c'était la poésie des ruines. Mais depuis que dans ces ruines, jadis si majestueuses, on a simplement cherché des moellons pour se bâtir une maisonnette commode, qu'est devenue cette poésie? René aujourd'hui est parvenu à reconnaître que décidément la solitude ne lui était point bonne, et, loin de bouder le monde, il l'exploite à son profit; Obermann s'est créé une position lucrative; Manfred fait des affaires, joue à la bourse, et, s'il converse encore avec les Esprits de ténèbres, c'est ailleurs que sur les pics neigeux de la Yung-Frau. Aussi ce désespoir, arrivé si à point, trouve-t-il généralement peu de créance; ce scepticisme semble suspect de quelque préméditation. « L'homme moderne, dit M. Michelet, sait ce qu'il veut, ce qu'il fait et où il va. Quels sont les sceptiques aujourd'hui? Ceux qui ont intérêt à l'être, ceux qui ne veulent pas s'informer ni savoir dans quel temps ils vivent; ceux qui, se réservant de toujours varier, craignent d'avouer qu'il y a tant de choses invariables. Quand ils professent le doute, je dis : « Combien votre doute vous rapporte-t-il? »

Sous cette influence corruptrice, la poésie a parfois perdu ses généreux élans; l'enthousiasme a semblé ridicule et même un peu suspect de charlatanisme. On a cru pouvoir le remplacer par l'amour des curiosités morales et autres, la perfection du travail rhythmique, la vivacité des couleurs; c'est là ce qui, pour quelques-uns, constituait la poésie, et, de cette façon, la poésie habilement confectionnée serait arrivée à confondre ses produits avec ceux de l'industrie; pour peu qu'elle eût continué, elle eût fini par figurer aux expositions. « Quel est ce bazar? disait M. Pichat, et quelles sont ces bijouteries étalées? Que signifient ces pierres précieuses aux montures déjà oxydées, bien rangées dans des écrins, et qu'on voit à travers des vitres? Quels sont ces joyaux de momies, d'impératrices et de bayadères, qu'on tire de temps en temps de l'étui et qu'on essaye à des blanchisseuses et à des lorettes? A quoi bon ce clinquant? A quoi servent ces sequins troués disposés en colliers; ces médailles ramassées dans le souvenir; ces paillettes de tous les siècles qui miroitent à nos regards et font froid aux yeux? » A quoi elles servent! demande M. Pichat: à rien, et c'est leur principal mérite. La littérature rangée a trouvé l'inspiration compromettante; elle s'est mise en pension bourgeoise, et y vit tranquillement au milieu de ses amusements de vieux maniaque. Elle collectionne. Mais le public commence à prendre peu de plaisir à considérer ces raretés devenues trop communes : il demande autre chose, et, comme il arrive toujours quand il se donne la peine de vouloir, il l'obtient. Je n'en voudrais pour preuve que le succès retentissant des *Misérables!* qu'on admire cette œuvre ou qu'on la blâme, bonne ou mauvaise, au moins elle palpite, elle a une âme et elle

s'adresse à l'âme; elle vit, et, comme toute chose vivante, elle communique la vie. L'intérêt qu'on y prend pour la dénigrer ou l'exalter est un signe de résurrection. La littérature active reprend possession du monde, le bric-à-brac a fait son temps.

M. Pichat est de ceux qui n'ont jamais cessé de croire à ce réveil; son livre est un témoignage éloquent de ces généreuses espérances. Le critique, ici, est digne des poëtes qu'il célèbre, de ceux dont les œuvres sont un acte, l'accomplissement d'un devoir viril. Avec lui, au moins, on n'a pas l'air de se promener dans un cimetière, d'épeler de monotones épitaphes sur des tombes plus ou moins connues, de compter les concessions temporaires et les concessions à perpétuité. Il est bon de se souvenir, mieux encore d'espérer, et, en attendant, d'employer noblement sa vie. Ce livre est un engagement, et il n'appartient pas à tout le monde d'en prendre de tels. Poëte lui-même, M. Pichat ne demande point pour les poëtes plus de droits; il réclame simplement pour eux plus de devoirs. C'est là dignement comprendre le rôle de la poésie, et c'est l'agrandir; car la dignité de l'écrivain, comme celle de tout autre homme, se mesure à l'étendue des obligations qu'il s'impose et à la façon dont il les remplit.

EUGÈNE DESPOIS.

---

# REVUE DES SCIENCES.

---

## LES ORAGES MAGNÉTIQUES.

Les deux Argus. — Notions préliminaires. — Variations de l'aiguille de déclinaison. — Les embuscades de la science. — Centre d'opération de l'association allemande. — Simultanéité des perturbations de l'aiguille aimantée. — Les magnétomètres de Gauss. — Extension du système des *jours-époques*. — Correspondance entre les orages magnétiques et les changements physiques de la photosphère solaire. — Extraits d'un Mémoire du général Sabine. — Les centres magnétiques de Halley. — Un mot sur la lumière polaire. — Conclusion.

J'ai auprès de moi deux serviteurs dont le zèle ne s'est pas encore démenti : chose rare, ils ne me demandent point de repos, et, chose plus rare encore, ils dépensent une incroyable activité sans proférer une seule plainte. Jour et nuit, ils sont à ma discrétion, et, lorsque le matin je fais le tour de la maison, je les retrouve, veilleurs infatigables, aussi prompts à me rendre service. Jamais, jusqu'ici, je ne les ai vus en défaut, et cependant, que de fois je les ai pris à l'improviste! Ces deux argus, que le sommeil n'a pas encore vaincus, sont... je vous le donne en dix... mon baromètre et ma boussole.

Grâce à eux, je puis, sans sortir de chez moi, ne pas vivre étranger aux observations scientifiques. — L'un me tient au courant de toutes les variations atmosphériques : la pression de l'air devient-elle plus grande? Il m'en prévient. L'atmosphère se charge-t-elle d'humidité? Il me le dit. Il m'avertit des perturbations qui ont lieu dans les plus hautes régions, et me révèle toutes les fluctuations, tous les mouvements, toutes les marées de la masse gazeuse qui nous entoure.

Plus modeste en apparence, ma boussole est douée d'une divination au moins égale. Elle accuse d'imperceptibles phénomènes, mesure la circulation électrique de la terre, et compte pour ainsi dire les pulsations du globe. On verra bientôt qu'en apprenant à interpréter son langage l'homme parvient même à lire dans les astres. — Ce sont les perturbations auxquelles elle est sujette que je veux vous exposer aujourd'hui; mais auparavant, afin de déchiffrer plus facilement l'énigme, qu'il me soit permis de rappeler à vos souvenirs quelques notions élémentaires.

La terre, comme on le sait, a la forme d'un globe ou d'une boule

immense. Elle est animée de deux mouvements simultanés. En un an, elle décrit une ellipse dont le soleil occupe un des foyers; c'est en cela que consiste son mouvement de translation; en un jour, elle tourne sur elle-même, et accomplit une révolution complète autour d'un axe incliné sur le plan de son orbite. Les deux traces de l'axe imaginaire autour duquel s'effectue la rotation de la terre portent le nom de *pôles*, et tout plan contenant l'axe terrestre, c'est-à-dire passant par les deux pôles, est un plan méridien. Afin de distinguer ce plan de celui qui passe par l'axe de l'aiguille aimantée et le centre de la terre, on dit que le premier est un *méridien géographique* et que l'autre est un *méridien magnétique*.

Si nous marquons sur le sol, en ayant recours aux procédés fort simples que la science indique, les traces des plans méridiens géographique et magnétique, la première chose qui nous frappe, c'est que ces deux traces ne coïncident pas; elles font entre elles un certain angle qu'on appelle *angle de déclinaison*.

La valeur de cet angle n'est pas constante : elle diffère d'un lieu à un autre; elle n'est pas la même, par exemple, à Greenwich et à Paris [1]. Il n'est même pas nécessaire de changer de poste d'observation pour constater des différences : dans un même lieu, l'aiguille aimantée est soumise à des variations.

Parmi ces variations, les unes sont régulières; on leur donne des noms différents suivant la durée de leur période; on les appelle séculaires, annuelles ou diurnes; les autres semblent échapper à toute loi d'uniformité.

Par suite des *variations séculaires*, l'aiguille aimantée accomplit, à l'est et à l'ouest du méridien géographique, des oscillations dont la durée est de plusieurs siècles. — A Paris, en 1580, le pôle austral de

1. Il existe cependant, à des latitudes différentes, des points qui ont la même déclinaison. Les lignes qui joignent ces points sont appelées *isogoniques*. Parmi les lignes isogoniques, il en est sur lesquelles l'axe de l'aiguille aimantée est dans le méridien géographique; on les appelle *lignes sans déclinaison*. — L'une des lignes sans déclinaison commence au nord de l'Amérique, traverse la baie d'Hudson, le Canada, une partie de l'Atlantique, coupe l'Amérique méridionale à la pointe brésilienne de Saint-Roch, descend vers les terres australes et rencontre le méridien de Paris vers le 65e degré de latitude. Une autre ligne sans déclinaison traverse l'Australie, forme une demi-ceinture autour de la Malaisie et des deux Indes, longe le Japon, se rend, à travers la Sibérie, dans les régions polaires, puis, par un retour, coupe la mer Blanche. — En 1823, M. Barlow a publié des cartes très-estimées, construites dans le système de Mercator, et sur lesquelles toutes les lignes isogoniques sont représentées.

l'aiguille était à l'est de la méridienne géographique; la déclinaison égalait 11° 30'. L'écart angulaire, après avoir décru d'une manière certaine, a passé par zéro en 1663. Puis la déclinaison est devenue occidentale, et, en 1814, elle a atteint un maximum de 22° 34'. Depuis cette époque, célèbre à la fois dans l'histoire et dans la science, la déclinaison a constamment diminué; elle n'égale plus aujourd'hui que 18° environ.

Les *variations annuelles* n'ont frappé les physiciens que vers la fin du dix-huitième siècle. — Le premier, Cassini, remarqua, en 1784, que, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au solstice d'été, l'aiguille aimantée rétrograde vers l'est, tandis qu'elle revient vers l'ouest du 22 juin au 21 mars suivant. Il évalua à une vingtaine de minutes l'amplitude de l'oscillation pour une année.

Soixante-deux ans avant la découverte des variations annuelles, en 1722, Graham avait observé des *variations diurnes*. Ces dernières sont surtout sensibles de sept heures du matin à dix heures du soir. — Au lever du soleil, l'aiguille se met en marche vers l'ouest et ne s'arrête qu'à une heure de l'après-midi. Elle rétrograde ensuite vers l'est jusqu'au soir et demeure à peu près immobile pendant la nuit. Les variations diurnes sont très-faibles; on ne peut les observer qu'avec de longues aiguilles d'une extrême mobilité. Dans nos climats, la valeur moyenne de ces variations est de 14 à 15' pendant le printemps et l'été, et de 8 à 10' pendant l'automne et l'hiver. Dans les régions septentrionales, l'amplitude des oscillations est plus grande qu'à Paris; elle diminue, au contraire, à mesure qu'on s'avance vers l'équateur magnétique[1].

Cela posé, arrivons à d'autres variations qu'éprouve accidentellement l'aiguille aimantée : les physiciens les désignent sous le nom de *perturbations*; elles correspondent à des *orages magnétiques*.

Les orages magnétiques que nous accuse le trouble de nos boussoles sont-ils dus à des perturbations survenues dans l'équilibre atmos-

1. De même que la déclinaison, l'angle que fait, avec l'horizon, une aiguille aimantée mobile, dans le plan même du méridien magnétique, autour d'un axe horizontal, l'*inclinaison*, en un mot, éprouve des variations séculaires, annuelles et diurnes. — A Paris, en 1671, l'angle d'inclinaison était de 75°. Depuis cette époque, il a constamment diminué et n'égale plus aujourd'hui que 66° environ. Des changements analogues ont été observés à Londres et à Genève. — Les *variations annuelles* et *diurnes* de l'inclinaison sont généralement faibles. M. Hansteen, qui s'est particulièrement occupé de cette question, a reconnu que l'inclinaison est, en été, d'une quinzaine de minutes plus forte qu'en hiver, et que, dans une même journée, l'angle décroît, dans l'après-midi, de quatre à cinq minutes.

phérique? Doit-on les classer parmi les phénomènes météorologiques et les regarder comme de purs accidents n'ayant qu'une étendue et une influence locale? Des savants l'ont prétendu. — Justice est faite, aujourd'hui, de leurs théories; mais la nature ne livre pas facilement ses secrets; il a fallu les lui surprendre. Pour découvrir la loi des perturbations magnétiques dites irrégulières, on a dû se mettre, pour ainsi dire, en embuscade. Des postes d'observation ont été disséminés çà et là, et, malgré ses ruses et ses défiances, la nature s'est laissé prendre sur le fait.

Cette tactique fut inaugurée, en 1806, par l'illustre baron de Humboldt. — Après l'expédition scientifique qu'il avait entreprise avec M. Aimé Bonpland dans les régions équinoxiales de l'Amérique, après ses explorations au Mexique, à Cuba, dans la Colombie, dans les Cordillères et sur les rivages de l'Orénoque et de l'Amazone, de retour dans ses foyers, Humboldt résolut de pénétrer le secret des perturbations de l'aiguille aimantée, et, dans l'espoir d'y arriver, fonda un observatoire magnétique. C'était une salle rectangulaire, longue d'une dizaine de mètres, et dirigée dans le sens du méridien. Aucune pièce de fer n'entrait dans la construction de cette salle; sur le plancher, une ligne représentait la méridienne magnétique et un théodolite faisait connaître les déplacements angulaires de l'aiguille de la boussole. — A deux reprises, Humboldt, assisté de M. Oltmanns, épia, pendant cinq jours sans interruption, les moindres mouvements de l'aiguille; il ne put découvrir la loi des perturbations.

Vers 1820, Arago ayant institué à Paris des observations horaires, reconnut, en les comparant avec celles de Kazan, que les perturbations étaient simultanées. — Il y avait peut-être quelque témérité à procéder par induction et à affirmer que les variations accidentelles du magnétisme terrestre sont *contemporaines :* c'est cependant ce que fit Arago. Frappé de cette hardiesse, Humboldt voulut être à même d'appuyer ou de condamner une telle conclusion : en 1828, il organisa des observations simultanées à Berlin, à Paris, dans les mines de Freiberg, etc. — Un an plus tard, d'après le vœu de l'empereur de Russie, des stations magnétiques furent installées sur une plus vaste échelle. Enfin, en 1832, Gauss et Weber fondèrent l'*Association magnétique allemande* et établirent de nouvelles stations. Une ville du royaume de Hanovre, ville célèbre par l'Université qu'y avait fondée, en 1735, le roi George II, fut choisie pour centre d'opération; les horloges de chaque station furent réglées sur le temps moyen de son observatoire, et, six fois par an, à des dates désignées, dans les relations scientifiques, sous le nom de *jours-époques*, un signal partait de Gœttingue. Pendant vingt-quatre heures de suite, on enregistrait, de

cinq minutes en cinq minutes, les moindres manifestations de l'aiguille aimantée.

En comparant les résultats obtenus, au même instant, dans les différents postes d'observations, l'*Union allemande* fut conduite à ces conclusions : Que les variations accidentelles du magnétisme terrestre ont lieu *simultanément;* que la correspondance des mouvements est incontestable; qu'il y a par conséquent lieu de repousser l'hypothèse qui attribue les variations magnétiques à des influences locales ; qu'il n'est d'ailleurs pas possible d'admettre que les agitations de la boussole sont dues à des dérangements survenus dans l'équilibre atmosphérique, puisqu'il est prouvé que les ouragans ne produisent aucun effet appréciable sur l'aiguille aimantée.

La simultanéité des variations de la déclinaison une fois mise hors de doute, l'*Union allemande* traça des courbes représentant les grandeurs des variations aux différentes latitudes. La seule inspection de ces courbes montra que les anomalies sont de plus en plus faibles à mesure que l'on s'avance vers le sud.

Afin de procéder à ses observations, Gauss avait installé à Gœttingue des appareils dont il était l'inventeur, et qui lui permettaient de suivre les plus faibles écarts du magnétisme terrestre. Ces appareils étaient au nombre de trois : le premier, nommé déclinomètre, lui servait à mesurer la déclinaison absolue ; les deux autres lui fournissaient les éléments nécessaires pour évaluer l'intensité de la force magnétique du globe. On se sert encore de deux de ces instruments dans les observatoires magnétiques ; il nous paraît donc à propos d'en donner une rapide esquisse.

Le *déclinomètre* se compose d'un barreau aimanté, porté par deux étriers en laiton, dont la forme en croix est telle que l'on peut, suivant les besoins, placer le barreau soit de champ, soit de face. Une anse relie les deux étriers; cette anse repose sur un cercle gradué, et le cercle est lui-même suspendu à un faisceau de fils de cocon. Il est essentiel, pour que les expériences soient exactes, que les fils de ce faisceau soient parallèles et sans torsion ; si une torsion quelconque se manifeste, on la détruit en faisant tourner le cercle gradué sous l'anse des étriers. Le barreau aimanté est lesté par des poids de 500 grammes, fixés, à des distances variables, sur une traverse en bois disposée en croix avec le barreau, au-dessous du fil de suspension.

A l'une des extrémités de l'aimant est un miroir plan, perpendiculaire à l'axe magnétique de l'instrument. Ce miroir est placé de manière à donner l'image d'une échelle horizontale placée au pied du théodolite. Pour de très-petites déviations du barreau aimanté, l'image

du zéro se déplace notablement, et, comme on connaît la distance du théodolite au miroir, on déduit la valeur de la déviation des divisions qui passent devant le fil du micromètre de la lunette.

Tel est, en résumé, le déclinomètre qu'on appelle aussi *magnétomètre unifilaire de Gauss.*

Les deux autres appareils imaginés par ce savant pour évaluer l'intensité de la force magnétique au moyen des composantes horizontale et verticale, sont le magnétomètre bifilaire et le magnétomètre-balance. Voyons en quoi consiste le premier de ces instruments.

Le *magnétomètre bifilaire* sert à mesurer la composante horizontale et l'intensité magnétique du globe. Pour comprendre le principe sur lequel il repose, imaginons une barre pesante suspendue par deux fils verticaux et d'égale longueur. Ces fils sont attachés à la même distance du centre de gravité de la barre; il en résulte que, si l'on imprime à cette barre un mouvement de rotation autour de la verticale passant par son centre de gravité, les fils cesseront d'être verticaux et parallèles, ils deviendront obliques, la barre sera soulevée, et oscillera pendant un certain temps avant de s'arrêter à sa position d'équilibre.

Pour retenir la barre écartée de sa position normale, il faudrait faire un certain effort; c'est cet effort qu'on appelle *force de direction.* La force de direction varie avec la longueur des fils, leur distance, le poids de la barre et l'angle d'écart. Pour préciser davantage, elle est en raison inverse de la longueur des fils, et directement proportionnelle à leur distance, au poids de la barre et au sinus de la déviation.

Cela posé, remplaçons la barre par un aimant. Si l'aimant est suspendu dans le méridien magnétique, le pôle austral tourné vers le nord, l'appareil sera évidemment en équilibre, et même la force de direction sera plus considérable que lorsqu'il s'agissait d'un corps non aimanté, car l'influence magnétique s'ajoutera à la force directrice des fils.

Que l'on renverse maintenant le barreau de manière à tourner son pôle boréal vers le nord, l'équilibre n'aura lieu que si la force directrice des fils l'emporte sur celle de l'aimant. Dans tous les cas, la résultante se réduira à une différence, au lieu d'être une somme comme précédemment. Afin que l'action du magnétisme soit aussi efficace que possible, on place l'aimant dans un plan à peu près perpendiculaire au méridien magnétique.

Pour apprécier les variations de la composante verticale du magnétisme terrestre, Gauss se servait du *magnétomètre-balance.* Nous renverrons le lecteur pour la description de cet instrument, qui a subi

de nombreuses modifications, à l'excellent *Traité d'électricité et de magnétisme* de M. Becquerel; nous nous bornerons à dire, avant de quitter les magnétomètres, que, de nos jours, dans la plupart des observatoires, les instruments enregistrent eux-mêmes les résultats qu'ils fournissent, grâce au secours que leur prête la photographie.

Vers 1836, l'Angleterre entra dans l'*Union allemande*, et le premier résultat de son admission fut l'extension du système des jours-époques, inaugurés autour de l'observatoire de Gœttingue. Dès 1843, on put recueillir et comparer des observations faites simultanément dans toutes les parties du monde : en Sibérie, en Russie, à Kiew, à Paris, à Prague, à Breslau, à Sainte-Hélène, au Cap, à l'Ile de France, à Ceylan, à Pékin, au Canada, à Philadelphie et sur la terre australienne de Van Diémen.

Il ne restait plus qu'à apprendre à lire dans le recueil des observations faites à de telles distances ; car, ainsi que l'a dit un savant, « si un homme n'a pas l'esprit de groupement et de combinaison, s'il ne sait pas déduire une loi générale des expériences particulières qu'il a faites, autant vaudrait pour lui tenir registre de ses rêves que de prendre note de phénomènes dont le lien lui échappe. » Les faits furent donc recueillis, étudiés, commentés, interprétés, et tous les rapports confirmèrent les conclusions un peu prématurées d'Arago : les orages magnétiques ne sont pas des phénomènes isolés; ils ont lieu, au même instant, dans toutes les parties du monde; ils ne dépendent donc pas d'une cause locale. Bien plus, ajoutèrent les rapporteurs, lorsqu'on observe les phénomènes dans leur ensemble, on constate qu'ils présentent un caractère non équivoque de périodicité; ils semblent même suivre une loi dépendant de l'heure solaire vraie, d'où résulte un système de variations diverses, différent de celui de Cassini.

Consultons, sur ce sujet, un Mémoire communiqué à la Société royale de Londres, par le général Sabine, et reproduit dans l'un des derniers numéros des *Annales de chimie et de physique :*

« La relation des perturbations magnétiques avec une loi dépendant de l'heure solaire, dit l'auteur du Mémoire, fut la première circonstance connue qui *fit penser au soleil comme à leur cause primitive*, tandis qu'en même temps une différence dans le mode de production de la variation diurne régulière et de la variation diurne perturbatrice semblait indiquée par un fait essentiel. En effet, dans la variation perturbatrice, l'heure locale du maximum ou du minimum change d'un méridien à l'autre, pendant que la variation régulière

est remarquable par l'uniformité, depuis longtemps constatée des heures critiques[1]. »

Cependant, une certaine incertitude planait encore sur la question, lorsque la comparaison du retour des phases qu'offrent les orages magnétiques, avec la variation décennale des taches du soleil, variation déduite par M. Schwab, de ses observations systématiques commencées en 1826, vint jeter la lumière sur quelques points restés obscurs et dissiper bien des doutes.

« La démonstration de la variation décennale des orages magnétiques, dit le général Sabine, est fondée sur les résultats obtenus dans quatre observations magnétiques séparées par de grandes distances. Cette correspondance remarquable entre les perturbations et certains changements physiques de la photosphère solaire, changements si considérables, qu'on peut, de la surface de la terre, les voir à l'œil nu, suffit pour mettre fin à toute hypothèse qui assignerait à la cause des perturbations magnétiques une origine locale, soit à la surface, soit dans l'atmosphère de notre globe, soit dans le magnétisme terrestre lui-même. Elle oblige à les rapporter, à titre de phénomènes cosmiques, à l'influence solaire directe, laissant à l'avenir la solution de la question du mode suivant lequel s'exerce cette influence. »

Depuis la publication du Mémoire auquel nous empruntons ces passages, des observations nouvelles sont venues s'ajouter aux anciennes et confirmer ces conclusions. Il paraît certain que le soleil développe, dans notre hémisphère, des forces ayant deux foyers distincts; de là, les deux systèmes de perturbations diverses. Ces foyers sont peut-être les deux centres magnétiques indiqués par Halley[2]. De récentes explorations porteraient à le penser. En effet, le capitaine Maguire et les officiers du *Plover* affirment que, de tous les points du globe, celui où les perturbations se font le plus violemment sentir, est le cap Barrow. Or, ce fait est digne de remarque, le cap Barrow est précisément situé dans la région où Halley plaçait ses deux centres magnétiques septentrionaux.

Le souvenir de ces expéditions dans les régions polaires nous con-

1. *Annales de chimie et de physique*, 3e série. Avril, 1862. T. LXIV.

2. On trouve des détails intéressants sur les quatre pôles magnétiques de Halley dans le *Dictionnaire raisonné de physique* de J. Brisson. Consultez les articles : variations de la boussole et variation de la variation. — 2e édition, Paris, librairie économique, 1800.

duit à parler d'un phénomène qui rompt assez fréquemment la monotonie des nuits dans ces contrées. La connexité entre les *aurores boréales* et le magnétisme terrestre est évidente : quelques heures avant l'apparition du météore, l'aiguille de la boussole éprouve une vive agitation. Humboldt regardait la lumière polaire comme la résolution d'un orage magnétique.

« L'aurore boréale, disait-il, est souvent, mais à tort, considérée comme la cause de la perturbation qui trouble l'équilibre du magnétisme terrestre; c'est commettre une erreur, selon nous, que de l'envisager ainsi. La lumière polaire nous semble être le résultat de l'activité du globe, exaltée jusqu'à la production de phénomènes lumineux, et se manifestant, d'un côté, par une illumination de la voûte céleste; de l'autre, par les oscillations désordonnées de l'aiguille aimantée. On voit, d'après cela, que la lumière polaire est une sorte de décharge sans détonation, l'acte qui met fin à l'orage magnétique, de même que, dans les orages électriques, l'équilibre détruit se rétablit par un autre phénomène lumineux, l'éclair accompagné du tonnerre[1]. »

Rappelons succinctement les différentes phases du phénomène. — Peu de temps après la fin du crépuscule, quelquefois même auparavant, on aperçoit vers le nord une espèce de brouillard assez obscur, avec une légère lueur du côté de l'ouest. Le brouillard septentrional prend communément la forme d'un segment de cercle, reposant, par sa corde, sur l'horizon. Une lumière blanchâtre borde bientôt la partie visible de la circonférence, et l'on aperçoit un arc lumineux ou plusieurs arcs concentriques. Le point culminant de l'arc est sensiblement dans le méridien magnétique.

Des fusées partent ensuite du segment obscur; elles se succèdent, se multiplient, dépassent le zénith, et envahissent le ciel. Sur le prolongement de l'aiguille d'inclinaison, on voit alors apparaître un point qui semble être le centre vers lequel convergent tous les mouvements d'alentour; on dirait la lanterne d'une coupole. C'est là ce qu'on appelle *la couronne*. A ce moment, le phénomène est dans toute sa magnificence.

Peu à peu, la robe de feu que l'aurore avait déployée perd son éclat; les arcs pâlissent; les fusées deviennent moins fréquentes; la couronne s'efface, et l'on n'aperçoit plus que quelques lueurs incertaines[2].

1. *Cosmos, Essai d'une description physique du monde*, par Alexandre de Humboldt, traduit par Ch. Galusky. — Paris, Gide. 1859.

2. On pourra consulter, sur les différentes formes qu'affectent les aurores

Nous n'insisterons pas davantage sur la description de l'aurore polaire : un grand nombre d'auteurs se sont occupés de cette question. Mais nous ne pouvions passer sous silence le phénomène par lequel se terminent les orages magnétiques. Chose bizarre! l'inventeur de la pile, le physicien à qui l'on doit la connaissance des courants, Volta, émit sur la lumière polaire l'hypothèse la plus grossière. On venait de découvrir le gaz des marais; Volta prétendit que l'aurore boréale est produite par l'inflammation de ce gaz[1]!

En résumé, il semble aujourd'hui hors de doute que les aurores polaires, dont l'agitation de l'aiguille aimantée n'est que l'avant-coureur, ont pour cause une influence magnétique exercée par le soleil. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les variations de la boussole semblent soumises à l'action de cet astre. — Les variations annuelles se modifient avec les saisons; les variations diurnes pourraient, à la rigueur, servir à la mesure du temps; enfin, entre les perturbations magnétiques et certains changements de la photosphère solaire, la correspondance est manifeste.

Veut-on s'en convaincre? — Que l'on consulte les annales scientifiques, on verra que les années pendant lesquelles on n'observe qu'un petit nombre de taches au soleil, sont précisément celles où les perturbations de l'aiguille aimantée sont plus faibles. On remarquera, par exemple, que les années 1833 et 1843 ont offert cette coïncidence, tandis que les années 1837, 1838, 1847, 1848, pendant lesquelles les taches du soleil ont été nombreuses, ont été signalées par de plus violentes perturbations. — L'examen de ces chiffres fait en même

boréales, les *Traités de météorologie*, de L. F. Kaemtz, professeur de physique à l'Université de Halle. — Paris, Paulin, 1843.

1. Les aurores polaires ont été expliquées de mille manières différentes : nous laisserons de côté les théories que la superstition enfanta et qui interprétaient comme autant de présages ces apparitions dans le ciel de glaives ensanglantés, de torches funèbres et de têtes de Méduse; nous ne parlerons que des explications qui n'exigent pas l'intervention du merveilleux et ont une origine scientifique.—D'après *Muschenbroeck*, les aurores boréales étaient dues à des exhalaisons terrestres qui, ramassées en nuées, produisaient de la lumière en se choquant. *Lemonnier* comparait ces exhalaisons à la matière dont est faite la queue des comètes. *Euler* pensait que, par l'action des rayons solaires, les particules de l'air sont lancées dans l'espace et subitement illuminées. *Halley* croyait à un courant de fluide s'échappant de la terre par le pôle boréal. *De Mairan* regardait l'aurore polaire comme due à l'atmosphère du soleil, dont une partie venait rencontrer l'atmosphère terreste. *Eberhart* et *Frisi* furent les premiers qui comparèrent l'aurore boréale à la lumière électrique.

temps ressortir la correspondance entre la période décennale des perturbations et celle des modifications de l'atmosphère du soleil.

L'astre autour duquel gravite notre système planétaire verse donc probablement sur notre globe, non-seulement la lumière et la chaleur essentielles à la vie, mais encore des effluves électriques mêlées à ses gerbes d'or. — Le P. Secchi s'est fait l'un des plus ardents apôtres de cette hypothèse, et voit dans les courants terrestres le résultat d'une induction magnétique due au soleil[1]. Cet astre, dit-il, se comporte comme un aimant dont les pôles seraient tournés du même côté que ceux de la terre.

Ainsi, c'est en vain que l'architecte du monde a mis entre nous et le soleil une distance de 38 millions de lieues; son œuvre n'échappera pas aux indiscrétions de la science. — Déjà l'analyse spectrale et l'étude des perturbations magnétiques nous ont révélé des mystères que l'on disait impénétrables. Les savants ne s'en tiendront pas là; ils ne se borneront pas longtemps à compter modestement sur leurs doigts cinq ou six des métaux du soleil. Bientôt aussi ils trouveront que c'est peu d'avoir observé quelques effets de l'induction à travers l'espace, et ils exigeront un jour que l'astre qui fait l'objet de leurs recherches leur dise le secret de son essence.

1. Trois hypothèses principales avaient été émises jusqu'ici pour expliquer les courants terrestres. — *Ampère* les attribuait à l'action du noyau igné de la terre sur la croûte solide qui la recouvre; de là, disait-il, résultaient des courants électro-chimiques dont l'influence se fait sentir sur l'aiguille aimantée. *Masson* proposait une autre explication : d'après lui, les courants terrestres étaient dus à l'action thermo-électrique du noyau en fusion. D'autres physiciens ont pensé que ces courants ont leur origine dans la chaleur solaire.

E. Menu de Saint-Mesmin.

# REVUE DES THÉATRES

Lorsque M. Mocenigo faisait aux étrangers les honneurs de son palais, situé sur le grand canal, à Venise, le bon seigneur aimait à répéter, avec une satisfaction dont je n'ai pas bien compris la cause: « *Avea tutto il mio palazzo, lord Byron.*

En effet, lord Byron, pendant son séjour à Venise, avait loué pour lui seul tout ce grand édifice. Avec des tapis et quelques bourrelets aux portes, il s'y était fait un appartement confortable. Le jour où où nous parcourions cette vaste habitation, il n'aurait tenu qu'à nous d'y chercher des souvenirs historiques. C'était dans ces galeries que le vieux doge Thomas Mocenigo avait prédit, en pleurant, aux membres du parti conservateur, que l'ambition de Foscari perdrait la république. L'amour de son pays avait inspiré à ce sage vieillard des paroles si éloquentes, que l'historien Sanuto, aussi patriote que lui, en a fait une des plus belles pages de ses annales. Mais, nous autres touristes français, nous ne songions en ce moment, ni à l'orgueilleuse Venise d'autrefois, ni à la mourante Venise d'aujourd'hui. Le dernier rejeton d'une illustre maison n'était plus pour nous qu'un cicerone complaisant, et nous regardions avec un religieux intérêt la chambre où lord Byron avait dormi, la table sur laquelle il avait écrit *Beppo* et le dernier chant de *Childe-Harold*, le fauteuil dans lequel il s'était assis pour dicter à la comtesse Guiccioli tout le beau poëme de *Mazeppa*, et le balcon d'où le grand poëte anglais, contemplant les façades de ces splendides palais, où tout a péri, hormis le marbre, s'était écrié avec une généreuse émotion : « O Venise! Venise!... si moi, pèlerin du Nord, je pleure sur tes maux, que doivent donc faire tes enfants? »

Un jour, il y eut fête au palais Mocenigo. Thomas Moore y était arrivé. Pendant le mois qu'ils passèrent ensemble, les deux poëtes amis, redevenus enfants, ne faisaient que rire et dire des folies. Parfois, le soir, ils causèrent pourtant de choses sérieuses; on disserta sur l'avenir de la poésie anglaise. Moore voulait que ce siècle fût pour elle une grande et brillante époque; l'auteur de *Childe-Harold* était d'un avis contraire. Ces entretiens se prolongeaient souvent fort tard. Les confidences eurent aussi leur tour. L'imprudence de lord Byron avait donné beau jeu contre lui aux envieux, et ils en avaient profité

amplement. Ce rare génie, dont l'Angleterre aurait dû être si fière, était poursuivi par la calomnie avec un acharnement dont je ne crois pas qu'on revoie jamais un second exemple. C'était en vain qu'il s'exilait volontairement. On racontait, à Londres, comme un épisode curieux de son voyage en Suisse, qu'il y avait commis un assassinat. Quant à son aventure avec la Fornarina, pour la rendre plus dramatique, on disait que lord Byron avait noyé cette jeune femme dans un canal de Venise, pour se débarrasser d'une maîtresse importune. Il ne servait à rien que la victime fût vivante et en parfaite santé; ces choses-là passaient pour être de notoriété publique. Thomas Moore vit, de ses yeux, ce qui en était, et connut la vérité sur les méfaits imputés à lord Byron, et qui faisaient pousser de gros soupirs aux dames anglaises. Les deux amis durent se concerter sur les moyens de confondre les inventeurs de ces fables odieuses. C'est au palais Mocenigo que Moore reçut et accepta la glorieuse mission de publier, un jour, la défense de lord Byron, de réhabiliter son honneur et de veiller à la garde de sa réputation.

Cinq ans après, le grand poëte n'existait plus. Le navire la *Floride* rapportait son cercueil en Angleterre. Bientôt le bruit se répandit qu'il laissait des mémoires considérables. On ne pouvait douter que la lumière ne dût se faire sur ses prétendus crimes et sur les vagues accusations de lady Byron. Thomas Moore comprit que s'il remplissait son mandat en conscience, il allait se mettre beaucoup d'ennemis sur les bras. Quand la calomnie a mordu avec tant de force, elle s'entête et ne veut plus lâcher prise. Outre les envieux, qui n'ont pas besoin de se donner le mot pour s'entendre et s'accorder, il y avait à Londres, comme en tous pays, les charlatans, les esprits médiocres, qui, selon le mot si vrai de La Rochefoucauld, haïssent tout ce qui dépasse la mesure de leur intelligence; il y avait tout ce monde qui vit de bavardages et de médisance, et ces gens qui aiment le mensonge et trouvent d'un mauvais exemple qu'une imposture quelconque soit démasquée et confondue; ajoutez à tout cela les auxiliaires, c'est-à-dire les prudes, les hypocrites, les gens crédules, imbus des préjugés du *cant* britannique, et vous aurez une armée imposante. Thomas Moore en eut peur. Il n'a pas songé que cette armée si nombreuse et si active n'était encore qu'une fraction du public, qu'il y avait, au-dessus d'elle, les honnêtes gens, les esprits sérieux et de bonne foi, les admirateurs du grand poëte, et qu'on est assez fort quand on a pour soi la vérité, une cause juste et le temps, notre maître à tous. Mais, hélas! Moore recula devant les dangers de la mission qu'il avait acceptée. Il viola un dépôt sacré; il mutila les mémoires de son ami, supprima des passages entiers, et biffa tous les noms pro-

pres. Comme il est impossible à une personne calomniée de répondre victorieusement sans rendre parfois à ses adversaires coup pour coup, lord Byron avait dû nécessairement porter la guerre jusque dans le camp de l'ennemi, et retourner plus d'une accusation contre ses accusateurs. En voyant le soin extrême de Thomas Moore à ménager le tiers et le quart, à enlever une phrase incidente, à remplacer un mot par des points, on doit croire que toutes les parties de la défense qui ressemblaient à des attaques, ont été détruites. Qui peut savoir tout ce que le dépositaire infidèle a brûlé, sous le prétexte d'éviter le scandale? Comme si le plus honteux de tous les scandales n'était pas d'abandonner à la calomnie le nom d'un grand poëte! — Et l'auteur de ce sacrilége a pu dormir! Aujourd'hui, le temps seul fait lentement justice des calomniateurs de lord Byron, et, dans la conscience publique, il n'y a déjà plus de malédictions que pour le déserteur qui a failli à ses engagements et aux devoirs sacrés de la défense.

Thomas Moore eût-il fait le plus beau poëme du monde, je ne pourrais pas le lire avec plaisir. Encore faut-il, pour goûter le charme des vers, ne pas être troublé par l'antipathie qu'inspire le caractère de l'auteur. Mais, à l'ami sans courage, le talent a manqué aussi bien que le cœur. Le lecteur m'excusera d'avoir pris le chemin le plus long pour arriver au conte oriental de *Lalla-Roukh*. C'est un ouvrage proprement rimé, mais faible d'invention et froidement écrit, n'en déplaise à lord Byron lui-même, qui en parlait avec admiration, par amitié pour Thomas Moore. La plume d'où sont sortis le *Giaour* et la *Fiancée d'Abydos* aurait pu lui donner des couleurs moins pâles. Cependant le sujet a encore du bonheur, puisque la muse éminemment orientale de Félicien David a daigné s'en emparer. Pour un libretto d'opéra-comique, le poëme de *Lalla-Roukh* ne fournit que bien juste ce qui est rigoureusement nécessaire au musicien : du pittoresque dans le lieu de la scène, des situations peu compliquées, des sentiments simples, un dénoûment par trop naïf, et le prétexte d'un ballet.

Suivant la mode asiatique, la fille du roi de Delhi voyage à petites journées, pour aller épouser le roi de Boukari qu'elle n'a jamais vu. Il y a loin et le cortége ne marche pas vite. Avant d'arriver dans le pays où elle doit régner, Lalla-Roukh n'aura pas autant d'aventures que la fiancée de roi de Garbe; mais une seule aventure serait chose grave pour le vieux chambellan Baskir, chargé de remettre la fiancée pure et sans tache aux mains de son royal époux. Au premier acte, la caravane vient planter ses tentes pour la nuit dans la vallée de Cachemire, sur les bords du lac où Victor Jaquemont, ce charmant narrateur, s'est baigné avec délices, en 1831. Sous les arbres qui, tout à l'heure, doivent protéger de leur ombre le blanc visage de la prin-

cesse, l'avant-garde du cortége trouve un homme du peuple endormi. On le réveille et on le chasse en le menaçant de coups des bâton. Ce n'est point par hasard que Noureddin s'est couché là. Il aime la belle Lalla-Roukh et cherche, pour la voir, à tromper la surveillance du vieux Baskir. La princesse paraît entourée de son escorte et portée à bras sur un palanquin; comme toutes les filles de roi, Lalla-Roukh est bonne princesse; elle ne manque pas de prendre sous sa protection le pauvre jeune homme que ses gens rudoient. Noureddin, chanteur et guitariste de son état, la remercie en lui chantant une jolie romance, et le voilà engagé dans la musique de la princesse, au grand dépit du prudent Baskir, lequel enrage de ce caprice de jeune fille, et déplore les périls et les difficultés de sa mission de confiance.

Comme on le pense bien, un divertissement est nécessaire à la chute d'une journée de chaleur, pour réjouir les yeux de la belle voyageuse, et la préparer au sommeil. Les almées viennent former des groupes voluptueusement récréatifs. Il faut une ruse d'opéra-comique pour endormir la vigilance du gardien. C'est la suivante Mirza qui se charge de ce soin. Le vieux Baskir regarde la caméríste avec des yeux de satyre. L'amour s'en mêlant, adieu prudence! Mirza, tout en raillant le chambellan sur son grand âge, l'agace par des coquetteries et lui donne un rendez-vous, là-bas, sous les grands bananiers. Il y va, tandis que tout le monde dort. Aussitôt le surveillant parti, Noureddin paraît, et la princesse, qui sort de sa tente, vient unir sa voix à celle de l'humble soupirant qui l'adore. Une patrouille de soldats ivres interrompt le tête-à-tête. Du fond des bosquets, Mirza mêle son rire au chœur des soldats, et le gardien revient trop tard : les deux jeunes cœurs se sont entendus et compris.

A l'acte suivant, Lalla-Roukh, parvenue au but de son voyage, gémit sur le sort des filles de roi, qui ne peuvent pas épouser des guitaristes ambulants. Elle attend dans la veranda d'un palais l'arrivée du souverain de Boukari, et rêve tristement à Noureddin que ses yeux cherchent vainement. Tout à coup, dans le lointain, un chant d'amour résonne. C'est bien la voix du jeune garçon ; il répète la romance du premier acte. Au second couplet, la voix est plus proche. Noureddin va donc paraître? quel bonheur, mais aussi quel danger! Voici justement le cortége du roi qui commence à défiler. O perplexité! ô malheureux amants! — O douce surprise! Le roi entre enfin, paré comme doit l'être un souverain asiatique le jour de ses noces, et ce roi, c'est Noureddin lui-même. Il avait pris un déguisement, comme Dorante et comme Almaviva, le noble seigneur! sous un simple vêtement rayé, il était impossible de le reconnaître. Le voilà

transformé maintenant, et sa qualité de prince régnant de Boukari aplanit bien des difficultés. En y réfléchissant, le lecteur devinera peut-être que les deux amants réussissent à se marier ensemble.

Ce poëme sans prétention, mis en œuvre adroitement pour la scène lyrique, est précisément ce qu'il fallait à la muse rêveuse et descriptive de M. Félicien David. D'un bout à l'autre de la partition règnent la douce langueur de l'Orient et je ne sais quoi de suave, de tendre et de nocturne qui vous berce agréablement. Les amours de Noureddin et de Lalla-Roukh ressemblent à des gazouillements d'oiseaux. Les chœurs sont des soupirs langoureux de femmes *aux lèvres de satin*. Il n'y a guère de morceaux à citer particulièrement; tous sont jolis, mélodieux et riches d'idées, depuis l'introduction : *C'est ici le pays des roses*, jusqu'à l'entrée triomphale du roi. La romance de Noureddin, toute la scène de nuit entre les deux amants, les airs de danse indiens, le duo des deux jeunes filles : *Loin du bruit, loin du monde*, sont marqués au cachet d'un talent gracieux sans afféterie et inventif sans effort. Mais il y a encore, comme dans les ouvrages précédents du même maître, un peu de monotonie. On a quelque peine à croire que les personnages soient de chair et d'os. Malgré les malices de Mirza, les gronderies du vieux Baskir et les chants avinés de la patrouille, on se sent dans un monde idéal, comme celui où voyageait Simbad le marin. Pour mon compte, je ne m'en plaindrai pas. La réalité ne règne que trop dans le théâtre d'aujourd'hui, et une excursion de deux heures dans une *île des diamants*, habitée par des houris, est bien ce qu'il faut pour distraire le spectateur de ses affaires. Quant à l'orchestre de M. Félicien David, on le retrouve dans *Lalla-Roukh*, toujours harmonieux et savamment coloré. Personne ne sait tirer, des instruments à vent surtout, des effets plus variés et plus brillants que ceux dont cette partition est ornée avec profusion. Comme M. Félicien David a eu le bon esprit de ne jamais imiter personne, de suivre le chemin qu'il croyait le meilleur et de garder son style, sans s'inquiéter du goût du jour, le public commence à lui en savoir gré, et le public ne fait que son devoir. Aux autres causes de ce légitime succès, il faut ajouter celle-ci, que nos oreilles fatiguées de ces cris ultramontains et de ces éternelles phrases finales par lesquelles on n'arrive plus à la *tonique* sans faire un point d'orgue sur la *dominante*, se sont reposées avec délices à écouter une musique originale, dépouillée d'oripeaux à la mode. Les artistes ont parfaitement secondé le maestro en renonçant aux moyens vulgaires de produire de l'effet. La voix fraîche de M. Montaubry sied au personnage de Noureddin, et mademoiselle Cico a déployé dans le rôle de Lalla-Roukh une grâce et un talent dont on a été agréablement surpris.

Dans cette même soirée, où la musique de M. Félicien David allait nous ouvrir le pays des roses, l'Opéra-Comique reprenait, en manière de lever de rideau, un des premiers ouvrages de Sedaine et de Monsigny. Ces contrastes ne déplaisent pas, et ne sont point inutiles pour notre éducation musicale. Ce n'est pas en 1762, comme on l'a dit pour lui donner la centaine, mais 1764, que l'opérette de *Rose et Colas* fut représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne. La pièce plut beaucoup au public de ce temps-là. Grimm avait une prédilection marquée pour Sedaine et faisait peu de cas de Monsigny; mais il s'entendait mieux à juger un libretto qu'une partition : « On dit, écrivait-il en 1764, que M. Sedaine a été maçon. Je ne lui donnerais pas ma maison à bâtir, de peur qu'il ne rêvât à quelque jolie pièce, au lieu de faire sa besogne. » Grimm approuve fort la simplicité du sujet de *Rose et Colas*, et surtout le *naturel*, car il est à remarquer que dans le siècle où tout le monde se poudrait, se fardait et portait perruque, où l'on donnait aux ifs des jardins la forme d'un champignon, d'un pain de sucre ou d'un fauteuil, où l'on ne respirait l'air du dehors que dans les boulingrins et les charmilles taillées en murailles, on commençait à parler de la nature avec enthousiasme. « Nos artistes d'aujourd'hui, disait Grimm, sont bien trop maniérés pour représenter des personnages aussi vrais que ceux de M. Sedaine. » Quant à la musique de Monsigny, il la trouve barbare. — J'avoue, à ma honte, que je n'entends rien à cette singulière appréciation. J'assistais l'autre jour, pour la première fois, à une représentation de *Rose et Colas*, et cependant tous les airs m'étaient connus. Nos nourrices nous ont tous bercés du chant de l'*Oiseau gris, comme une souris*.

Un matin, dans mon enfance, mon oncle, qui était grand musicien, se mit au piano et me chanta d'un bout à l'autre ce petit opéra, en me racontant la pièce et le sujet de chaque morceau. Lorsqu'il en vint à l'air : *Ah! quelle douleur!* voici comment il m'expliqua la scène : « Le père de Rose, me dit-il, surveille sa fille avec soin, et comme il devine qu'elle voudrait bien jaser avec Colas, qui rôde sans cesse autour de la maison, il se moque d'elle et la taquine. Mais l'envie de dormir le prend; il s'assied dans un fauteuil, lutte contre le sommeil qui le gagne malgré lui, étend ses bras et bâille, tout en chantant cet air :

Ah! quelle douleur  
Pour le cœur  
D'une fille  
Qui sèche, qui grille  
De voir son amant!.... »

Les vers sont naïfs et contiennent une faute de français; mais la musique est charmante et est en même temps un jeu de scène. Je l'attendais, et je fus désappointé. Le père de Rose donna bien au morceau sa signification railleuse; mais il resta debout et ne ressentit l'envie de dormir qu'après avoir achevé son air. Est-ce parce que la tradition a été perdue et oubliée? Je ne sais. Malgré cette omission, la pièce a charmé le public d'aujourd'hui tout comme celui du siècle dernier. Sedaine, dont l'éducation avait été incomplète, faisait des fautes de grammaire. Monsigny manquait aussi de science dans son art; mais tous deux avaient du génie, ce qui supplée à tout. L'Opéra-Comique a eu une heureuse idée en nous rendant ce petit chef-d'œuvre, et le succès doit l'encourager à faire d'autres tentatives du même genre.

Il ne faut dédaigner ni les petits ouvrages, ni les petits théâtres. Souvent il arrive qu'après avoir vainement cherché la poésie dans les endroits qui lui sont consacrés, avec privilége, on la rencontre par hasard dans un coin : au boulevard du Temple, par exemple. Allons voir ce pauvre vieux boulevard, pendant qu'il existe encore. Les bonnes gens des quartiers laborieux, les écoliers, les jeunes filles qui n'ont, comme on dit, qu'un cœur et peu de monnaie, regretteront plus d'une fois ce court espace où six théâtres étaient réunis, où la foule joyeuse accourait chaque soir, où les marchandes d'oranges criaient : « A deux sous la Valence! » où l'on pouvait, dans un entre-acte, aller voir le géant, tout en vidant un verre de bière, — lieu de plaisir à bon marché, foire à Saint-Cloud perpétuelle, où régnaient le mélodrame, la musique, le couplet, la pantomime, les bonshommes de cire, la galette et le chausson de pommes. Que d'émotions innocentes, que de souvenirs d'enfance le marteau des embellissements va bientôt détruire! O vieux Paris! ne craint-on pas, à force d'aligner au cordeau tes rues et d'élargir tes places, de te rendre aussi parfaitement régulier que Turin, qui est la capitale la plus ennuyeuse du monde entier, et connu pour telle, de quiconque y a demeuré seulement huit jours?... Mais ce sont là des questions qui ne me regardent point.

L'autre soir, il y avait donc, dans un des plus petits théâtres du boulevard du Temple, une belle chambrée : des artistes, des gens du monde, voire de grandes dames. Et pour qui venait-on si loin? pour une actrice incomparable. Elle a commencé dans le beau temps du Théâtre de Madame, avec Léontine Fey, la petite fille précoce. Depuis lors, tous ses rôles sont autant de figures charmantes auxquelles elle a prêté sa grâce et son esprit : au Vaudeville, au théâtre du Palais-Royal, à celui des Variétés, elle a marqué son passage par des créations qu'on ne peut plus oublier : La *Comtesse du*

*Tonneau*, la *Fiole de Cagliostro*, les *Premières Armes de Richelieu*, un *Lauzun* de fantaisie, *Gentil-Bernard*, *Colombine*, etc., que de types qui s'en iront avec elle, et ne reviendront plus! Mais elle ne s'en ira pas, puisque la voici, toujours jeune, toujours vive et toujours espiègle.

Après avoir été Frétillon et Léandre, pourquoi ne serait-elle pas, ce soir, ce prince de Conti si libéral et si bon qui jouait aux échecs avec Jean-Jacques? Monseigneur, n'ayant encore que seize ans, est déjà colonel d'un régiment qu'il n'a jamais vu. En attendant l'heure de mener ses soldats au feu, Monseigneur échappe à la surveillance de son pédagogue, descend dans la rue, et suit une grisette jolie et court-vêtue qui a une jolie jambe. Cette jambe conduit le prince aux Prés-Saint-Gervais, lieu champêtre où l'on dînait sur l'herbe. Le jeune écolier y tombe au milieu d'une famille de bourgeois qui l'invitent à manger sa part de leur festin portatif, et, comme il ne sait pas manger sans argenterie et sans vaisselle, il prête à rire à ses dépens. Mais en quelques minutes le bambin se dégourdit. Pour bien employer son temps d'école buissonnière, il embrasse et chiffonne la grisette, il se bat à l'épée avec un des soldats de son régiment; il danse avec les bons bourgeois, et berne son précepteur M. Harpin, qu'il rencontre aux Prés-Saint-Gervais, parfaitement ivre de vin nouveau. Le pédagogue, de son côté, professait aux buissons. Mais le véritable but de la pièce, c'est de faire chanter au petit prince les chansons du temps passé : *Femme sensible*, *N'y a pas d'mal à ça*, la *Belle Bourbonnaise*, etc., romances sentimentales, couplets grivois, airs à boire fredonnés par nos pères et ressuscités par Déjazet, fleurs de gaieté, écloses, les unes au cabaret, entre deux rasades, les autres sur l'herbe courte ou le foin des prairies. L'auteur n'a pas tout pris. Dans ce champ-là, on peut toujours glaner, et si c'est un larcin, j'en dirais volontiers comme la chanson : *N'y a pas d'mal à ça, larira!* Si les rêveurs ou les bons vivants qui ont eu jadis toutes ces petites inspirations d'un moment pouvaient revenir un soir et les voir passer sur les lèvres de l'écolier en goguette du boulevard du Temple, ils seraient bien étonnés d'y avoir mis, sans le savoir, tant de finesse et tant de nuances, car qui dit Déjazet dit l'esprit incarné; l'honneur de ce succès lui revient tout entier.

PAUL DE MUSSET.

---

# REVUE DU MOIS

I

A tout seigneur tout honneur; commençons par les princes et les ambassadeurs. Le prince Napoléon est allé à Naples; le vice-roi d'Égypte a passé trois semaines en France; les Japonnais sont en Angleterre; enfin les Touâregs sont arrivés à Paris. On ignore quel a été le but du voyage du prince Napoléon, et personne ne sait au juste ce qui a amené ici le vice-roi d'Égypte : voilà les informations les plus précises que j'ai pu obtenir des personnes les mieux informées. Aux gens curieux qui ne se tiendront pas pour satisfaits, je répondrai que la France est devenue, depuis une dizaine d'années, un pays à surprises, si j'ose m'exprimer ainsi; ils sauront tout en temps et lieu, et la chose faite, s'il y a une chose, on le leur dira : il le faudra bien. Le prince français a été accueilli à Naples aux cris de vive Victor-Emmanuel! Quant à Mohammed-Saïd-Pacha, on lui a généralement reconnu, dans nos journaux, un esprit tout français. Comment les deux voyageurs ne seraient-ils pas satisfaits de ces compliments un peu indirects, un peu impersonnels sans doute, mais qui cependant impliquent une sorte d'adoption? Du reste, avoir l'esprit français veut tout bonnement dire chez nous avoir de l'esprit; et personne à Paris, que je sache, n'aurait cru faire l'éloge du fils de Méhémet-Ali en déclarant qu'il avait l'esprit égyptien, chose qui pourtant me paraîtrait assez vraisemblable. C'est même cet esprit égyptien que je suis le plus disposé à louer en lui, et ceux qui ont récapitulé sommairement les services qu'il a rendus au pays qu'il gouverne depuis huit ans lui offrent un hommage plus digne de lui que les colporteurs de ses bons mots orientaux accommodés à la parisienne. L'œuvre de la civilisation poursuivie avec ardeur et constance à travers mille obstacles, dont le plus grand peut-être est la résistance, parfois inerte, quelquefois méprisante, des peuples habitués à l'oppression, et disposés par là même à prendre pour des faiblesses les concessions libérales de leurs gouvernants : voilà le vrai titre de Mohammed-Saïd à notre admiration. Sous son règne, la justice en Égypte a cessé d'être vénale, en tant, du moins, que la chose est possible en Orient; les levées arbitraires d'hommes pour le service militaire, qui décimaient jadis des provinces entières, ont fait place à une sorte de conscription fort supportable; enfin, les premiers

fondements de la propriété ont été posés, et le fellah égyptien est sorti du servage. Aujourd'hui celui-ci n'est plus attaché à la glèbe, et les fruits de son travail lui appartiennent. L'impôt, au lieu d'être acquitté en nature, se paye en numéraire, et, conséquence naturelle, l'aisance et le crédit se sont répandus dans toutes les classes. En France, on voit surtout en Mohammed-Saïd le promoteur et le protecteur constant du projet de relier par un canal la mer Rouge à la Méditerranée. Bien que les conséquences de cette entreprise, si jamais elle est menée à bonne fin, soient plus importantes pour les nations européennes que toutes les réformes intérieures que je viens de signaler, il y a dans ce projet, tout grandiose qu'il est, une source si évidente de prospérité matérielle pour l'Égypte, qu'il doit plutôt être considéré comme la spéculation d'un administrateur habile que l'œuvre désintéressée d'un civilisateur. Nous sommes disposés à savoir gré aux princes des résultats plutôt que des motifs de leurs actes, et nous avons peut-être le droit de prendre vis-à-vis d'eux, comme princes, cette revanche d'égoïsme; mais quand on juge l'homme, la moindre abdication de prérogative se résolvant en liberté et en bonheur pour le fellah d'Égypte fait plus d'honneur à Mohammed-Saïd que l'union de l'Occident et de l'Orient par une grande route maritime qui fera de l'Égypte l'hôtellerie du monde.

De l'Égypte au Sahara, il n'y a qu'un pas. — Un pas d'Afrique, terre où tout est monstrueux et colossal. — Disons-donc un mot des Touâregs, qui ne s'appellent point ainsi, mais bien Imôchagh, à ce qu'il paraît. Nous leur avons imposé, nous autres Européens, ce nom de Touâregs, on ne sait pourquoi, ce qui fait que les érudits en donnent beaucoup de raisons diverses; — la multiplicité des explications érudites étant toujours, on le sait, en raison directe de la difficulté d'en fournir une seule qui soit satisfaisante. Les Touâregs sont nos voisins du côté de l'Algérie, et ne sont, à proprement parler, ni pasteurs, ni agriculteurs, ni industriels : ils sont surtout les convoyeurs du désert, et font métier de conduire et de protéger les caravanes qui traversent le Sahara pour se rendre dans le Soudan. Leur pays de déserts et de sable sépare seul notre colonie d'Algérie du Soudan, avec ses millions innombrables de nègres, qui sont peut-être destinés à être un jour les meilleurs travailleurs et consommateurs de la France d'Afrique. Jusqu'à ce jour l'influence anglaise a prédominé en Nigritie; avec le secours de la propagande des Touâregs, il deviendra facile d'y étendre celle de la France. Donc, sans même tenir compte de l'honneur qu'il y aurait pour elle à ouvrir une nouvelle porte à la civilisation pour la laisser pénétrer du côté du nord, dans les profondeurs mystérieuses de l'Afrique centrale, la France a tout

intérêt à bien accueillir ses nouveaux visiteurs. Se faire de voisins à demi hostiles des amis, et rivaliser avec l'Angleterre, chercher son bien premièrement, et puis le mal d'autrui, c'est plus qu'il n'en faut. Espérons donc qu'on fera voir aux Touâregs la vraie grandeur de notre pays, et que notre orgueil national ne se contentera pas de leur montrer *Rothomago* et le Château-des-Fleurs, ainsi que cela se pratique trop souvent à l'égard des étrangers.

Si je dis cela, c'est que je suis un peu jaloux des frais que l'Angleterre fait pour les Japonais. Ce sont de vraies coquetteries renouvelées de la mère des Gracques. Cette Cornélie industrielle a montré fièrement ses plus beaux bijoux à ses visiteurs. Elle leur a fait voir ses fonderies, ses fabriques et ses mines; et ces Japonais qu'on nous a dépeints comme si timides se sont plongés résolûment dans les entrailles de la terre pour visiter jusque dans ses profondeurs la plus belle houillère de Newcastle. Nous avons de tout cela, nous aussi; pourquoi donc les revues et le Cirque nous semblent-ils seuls dignes d'être montrés? Si jamais on publie à Yédo des *Lettres japonaises*, j'ai peur que nous n'y figurions comme une nation bien frivole.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ni Japonais ni Touâregs n'écriront jamais sur notre compte des choses plus surprenantes que celles que racontent nos chroniqueurs sur l'Angleterre. Je ne croyais pas si bien dire le mois dernier en annonçant la résurrection de la vieille légende d'outre-Manche. J'ai tout retrouvé, ou presque tout; car si la fameuse histoire des pantalons pour les jambes de piano me manque encore, c'est sans doute parce que je n'ai pas tout lu..... On comprend, à la rigueur, que des gens fatigués, dépaysés, rançonnés, des hommes d'esprit réduits en leur qualité d'étrangers au rôle d'imbéciles sourds-muets, voient les choses un peu en noir, et jugent défavorablement même le côté superficiel des mœurs, le seul qu'il leur soit possible d'apprécier; mais il semble singulier qu'ils n'attendent pas, pour publier leurs impressions de voyage, d'être de retour en France. Cela ne prouve-t-il pas, clair comme le jour, que ces messieurs vivent exclusivement entre Français à Londres? Leur position serait évidemment intolérable s'ils connaissaient des Anglais, et s'ils couraient le risque, en allant dîner chez les amis, de voir leur feuilleton sur la table du salon. Comment espérer, par exemple, d'obtenir un sourire d'une de ces blondes *miss* dont ils vantent si volontiers la beauté, mais que l'un d'eux dépeint bravement comme buvant de l'eau-de-vie à petites gorgées en chemin de fer depuis Paris jusqu'à Calais?

Nos voisins se sont émus plus que de raison de ces bavardages malveillants. Leur premier tort a été de les lire; le second, de les

réfuter sérieusement dans leurs journaux que les Français ne voient pas. Qu'importe après tout que le *Courrier du Dimanche* apprenne à ses lecteurs que les évêques anglicans sont grands chasseurs de renards et possèdent des meutes nombreuses; que l'*Opinion Nationale* dise aux siens que les Anglais mangent la salade avec leurs doigts, et que les cabaretiers de Londres chassent les Français de chez eux à coups de pied en refusant de leur vendre du genièvre? Qu'importe même que le *Constitutionnel* affirme gravement que tous les plus beaux articles qu'exposent les fabricants anglais sont dus à des ouvriers français? Et ce chroniqueur qui se plaint naïvement des complications de l'étiquette anglaise parce qu'elle impose des formules différentes selon qu'on s'adresse à un homme, à une femme mariée, à une jeune fille, est-il bien urgent de lui rappeler qu'en France aussi on ne dit pas indifféremment monsieur, madame ou mademoiselle? Tout cela ne mérite pas réfutation. Loin de se fâcher, les Anglais devraient s'estimer heureux de se voir attaquer si maladroitement, car chacune de ces billevesées occupe la place d'une vérité qu'il leur eût été plus utile mais peut-être aussi plus dur d'entendre. Le *Times* l'a fait comprendre à ses lecteurs d'une façon assez plaisante : « Ne vous enorgueillissez pas trop, leur dit-il, et parce que les accusations portées contre vous sont absurdes et faciles à repousser, ne vous croyez pas sans péché. A côté de ces étrangers qui jettent au hasard sur leur papier leurs impressions du jour pour fournir à tout prix un feuilleton spirituel, il y en a d'autres qui vous observent avec impartialité, et dont les jugements réfléchis seront recueillis plus tard dans les livres. Ne vous croyez pas sauvés. »

Le vrai, c'est que les Anglais tiennent beaucoup à notre bonne opinion, et, malgré des déceptions réitérées, ils espèrent toujours que nous renoncerons, en leur faveur, à notre habitude de trouver ridicule tout ce qui n'est pas français. La moitié des frais que fait l'Angleterre en ce moment pour les étrangers sont faits à notre intention; et ce désir de plaire, qui est un hommage, devrait désarmer jusqu'à ceux qui se croient obligés d'être toujours amusants. Je trouve même que les commissaires de l'Exposition internationale ont poussé un peu trop loin la crainte de nous causer de l'ombrage, quand ils ont renoncé à faire exécuter la belle cantate que Verdi a composée pour la cérémonie d'inauguration. Je me suis laissé dire que si le public a été privé de ce très-beau morceau, ce n'est point, comme on l'a dit, parce que le temps était insuffisant pour les répétitions, mais parce que le compositeur, en même temps qu'il y intercalait le *God save the Queen* anglais et l'hymne national italien, chargeait la *Marseillaise* de représenter la France dans le chœur des nations. Je ne sais si

MM. les commissaires ont pensé que certaines gens pourraient regretter l'air de romance dont on a voulu faire dans ces derniers temps notre chant national, mais en tout cas ils ont craint que la *Marseillaise* ne plût pas à tout le monde. Il me semble que dans cette affaire ils ont fait preuve de bon goût politique, comme M. Verdi de bon goût musical.

J'entends bien des gens parler avec espoir de la fusion des peuples, et se féliciter comme d'un progrès de tout ce qui semble devoir étendre le règne de cette uniformité que nous confondons volontiers avec la grandeur et la force. Il me semble, au contraire, que tout esprit vraiment libéral regretterait profondément de voir disparaître cette variété d'aptitudes et de mœurs qui répandent et dispersent providentiellement les races humaines sur des chemins si divers à la recherche de la vérité dont chacune d'elles rapporte quelque fragment au trésor commun. Je m'associe, quant à moi, de tout mon cœur aux belles paroles que M. Renan prononçait, il y a un mois à peine, à Dordrecht, à l'occasion de l'inauguration de la statue d'Ary Scheffer :

« Les deux conditions essentielles du salut du monde moderne, les deux conditions qui feront que la destinée de notre civilisation ne sera pas de disparaître, comme celles de l'antiquité, après un éclat passager, sont, d'une part, la division de l'Europe en plusieurs États, garantie de sa liberté, et, d'une autre part, cette profonde solidarité qui fait que les esprits des races les plus diverses se réunissent dans la grande unité de la science, de l'art, de la poésie, de la religion. C'est la Grèce, à la fois si une et si divisée, qui doit être notre modèle, et non cet empire romain qui fit périr la civilisation antique sous l'étreinte de son effrayante unité. »

## II

Rentrons en France, et voyons ce qui s'y passe. Accordons la première place à la sombre revue du crime que nous a donnée M. le ministre de la justice. C'est notre bilan judiciaire décennal. Ce document est plein d'intérêt, malgré sa froide apparence statistique, et on en peut tirer plus d'un utile enseignement. Je n'ai point la prétention de l'analyser en détail, c'est affaire de jurisconsulte ; je dirai seulement qu'au milieu des chiffres consolateurs on découvre quelques fâcheux symptômes. Ainsi, si le nombre des attentats à la propriété et des crimes contre la vie et la sûreté des citoyens a sensiblement diminué, le nombre des accusés de crimes et de délits contre les mœurs a continué de suivre la progression ascendante déjà signalée dans le rap-

port de 1850. On en peut conclure que, si le bien-être, en se répandant, a donné satisfaction à un plus grand nombre d'intérêts, et si l'instruction a fait perdre en partie aux passions leur énergie féroce, les mœurs, en s'adoucissant, ne se sont pas épurées.

Il semble que la barbarie fasse graduellement place à la corruption. La catégorie spéciale des délits dont on a surtout à déplorer l'augmentation n'est pas de celles qu'une prospérité matérielle fait diminuer, ou que le sentiment religieux sache combattre efficacement : il s'agit là d'une oblitération graduelle de l'instinct moral, d'un poison s'infiltrant peu à peu dans les veines sociales, et dont une meilleure hygiène, morale et physique, dans l'éducation populaire, aura seule raison. Le rapport de M. Delangle constate une autre triste particularité. Parmi les attentats contre les personnes, les infanticides seuls présentent un accroissement considérable. Il y a là de quoi faire réfléchir les partisans de la suppression des tours. De tous les crimes, l'infanticide est celui qui laisse davantage le juge hésitant entre l'horreur et la pitié. C'est celui qui est le plus contraire à l'instinct naturel, et c'est pourtant celui auquel les meilleures natures peuvent le plus facilement être poussées. Pour faire de la femme infanticide une tendre mère, il n'a souvent manqué que ceci : qu'elle aimât un honnête homme.

Le rapport de M. le ministre de la justice nous apprend encore que, de 1856 à 1860, le chiffre des individus détenus préventivement s'est élevé à soixante-cinq mille, dont un quart a été reconnu innocent. En d'autres termes, plus de seize mille personnes ont subi un châtiment immérité, qui s'est ajouté à l'humiliation d'une accusation injurieuse.

Cette petite statistique est venue corroborer les réclamations nombreuses qui s'élèvent depuis quelque temps contre l'abus du pouvoir dont la loi arme les juges d'instruction. Si le public ne s'émeut pas davantage de cet état de choses, c'est que ceux qui le signalent rebutent le plus souvent l'attention du lecteur par des termes techniques et des considérations par trop légales. Je crois donc rendre un véritable service en signalant les excellents articles que M. Charles Floquet a publiés sur la détention préventive dans le journal *le Temps*[1]. Ils mettent à la portée de tout le monde un sujet qui concerne tout le monde, et dissipent sans pitié des illusions trop généralement répandues à l'égard de l'efficacité des garanties inscrites au Code pour la protection de la liberté individuelle. On y voit, par exemple, combien la différence qui existe entre un mandat d'arrêt et

1. Voir *le Temps* des 18 et 19 mai.

un mandat de dépôt peut, à un jour donné, intéresser vivement chacun de nous, — qui pourtant n'y pensons guère, jusqu'à ce que le mal nous atteigne personnellement.

Il est de certaines figures de rhétorique qui, grâce à un fréquent usage et à une application toujours la même, finissent par acquérir un sens très-précis. Ainsi, depuis quelque temps, dans la langue politique, le couronnement d'un édifice signifie un accroissement de liberté accordé à une institution quelconque. Si jamais cette image architecturale devait tenir ses promesses, il semblait que ce dût être à propos de la franc-maçonnerie : un édifice, des maçons, un couronnement, tout cela allait de soi. Pourtant, le couronnement de l'édifice maçonnique octroyé par l'empereur en lui imposant un chef de son choix, ne semble pas avoir été considéré comme une concession libérale. Depuis la nomination du maréchal Magnan comme grand maître du Grand-Orient de France, la discorde est parmi les frères, et cela ne paraît pas près de finir. Il y a même des gens qui prétendent que la franc-maçonnerie, en France, pourrait bien finir avant la querelle. M. le maréchal Magnan a rendu un décret qui prononce la dissolution de tous les pouvoirs maçonniques des rites dissidents, et notamment du rite écossais. M. Viennet, grand maître du rite écossais, a protesté énergiquement contre les prétentions du maréchal Magnan, et a déclaré ne vouloir obéir qu'à un ordre émané de l'empereur lui-même. Je ne prétends pas, bien entendu, juger le décret au point de vue maçonnique, mais je dirai qu'il est impossible de ne pas être frappé du considérant principal qui dit textuellement : « Qu'il importe au plus haut degré que la maçonnerie française soit organisée et centralisée selon les volontés du chef de l'État. » Organiser, centraliser, voilà des mots auxquels il devient bien difficile d'échapper chez nous ! Cette position officielle accordée à la franc-maçonnerie semble devoir changer singulièrement le caractère de l'institution. Du reste, M. le maréchal Magnan accepte bravement la logique de sa nomination, et parle bien plus en fonctionnaire public qu'en grand maître. Il menace des rigueurs de la loi toute réunion maçonnique qui ne se soumettrait pas, et qui, par conséquent, ne pourrait pas invoquer sa protection personnelle. Heureusement, comme l'a fort bien donné à entendre M. Viennet, il reste aux mécontents le droit de ne plus être francs-maçons.

La Société du Prince Impérial s'organise rapidement, et ses comités locaux sont déjà nommés. Elle a reçu un magnifique don de cinquante mille francs de M. Bischoffsheim, le banquier israélite. M. Bischoffsheim a cru pouvoir accompagner son offrande d'une lettre dans laquelle il a fait respectueusement remarquer à l'Impératrice que l'élé-

ment catholique était seul représenté dans le conseil supérieur de l'œuvre. L'Impératrice a daigné accepter les cinquante mille francs de M. Bischoffsheim, et a bien voulu lui rappeler que l'administration de la Société du Prince Impérial est confiée à un conseil supérieur, animé, comme S. M. elle-même, « de l'esprit de tolérance et de liberté religieuse. » Je ne sais si les noms des prélats catholiques qui font partie du conseil auront suffi pour rassurer M. Bischoffsheim, mais je crois qu'à sa place j'aurais aimé à y faire entrer pour cinquante mille francs de rabbins.

Les prêtres sont rares pour le moment en France, grâce à l'émigration cléricale qui se porte avec fureur vers Rome. La ville papale doit ressembler aujourd'hui à ces grandes lamaseries du Thibet, à ces villes d'*hommes noirs* dont le père Huc nous a donné la description. Ils sont là plus de cinq mille, dit-on, dont trois cents évêques. Qu'ont-ils été dire à Rome? Nous le saurons plus tard. En attendant, ils organisent des banquets et préparent des adresses à force; bref, ils s'amusent comme des prêtres peuvent s'amuser. Le clergé français y brille beaucoup par son esprit et par sa vivacité; et monseigneur Dupanloup en première ligne. M. Veuillot respire le parfum de Rome en amateur laïque, et à l'heure qu'il est, les martyrs japonais sont canonisés, et bien canonisés. Pour faire compensation à cet accroissement du nombre des bienheureux, M. le curé de la Madeleine a cru devoir refuser, dit-on, de célébrer dans son église une messe pour l'anniversaire de la mort de M. de Cavour. Ce n'est pas impunément, à ce qu'il paraît, qu'on réclame, vivant, la séparation complète de l'Église et de l'État; et le clergé qui se sent assez triomphant en ce moment-ci pour laisser voir ses rancunes, se dit peut-être que ceux qui ont été séparés pendant la vie peuvent l'être aussi dans la mort. Qui sait pourtant si, à l'heure qu'il est, les martyrs japonais et M. de Cavour ne considèrent pas avec une égale indifférence la glorification et l'anathème posthumes?

Disons, en terminant, que le Sénat a passé à l'ordre du jour sur la pétition des héritiers Lesurques. Il a suivi, en cela, l'exemple des nombreux gouvernements que cette malheureuse famille a invoqués tour à tour, — se laissant aller à un nouvel espoir à chaque nouveau régime. C'est à recommencer : je fais des vœux sincères pour qu'elle réussisse mieux une autre fois.

### III

La librairie Pagnerre a tenu parole, et au jour indiqué elle nous a donné quatre nouveaux volumes des *Misérables*. Ceux-ci contiennent la deuxième et la troisième partie de l'œuvre de Victor Hugo, inti-

tulées *Cosette* et *Marius*. Le public les attendait avec presque autant de curiosité que leurs aînés, et les mêmes admirations les ont accueillis dans la presse. Leur apparition a été un de ces événements parisiens qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence, et pourtant, au moment de l'aborder, il me prend de lâches tentations de me récuser. Des doutes sur ma compétence m'assaillent. Peut-on avoir raison contre tant de gens, contre tant de journalistes surtout, contre l'auteur lui-même; et m'est-il permis de soumettre aux règles ordinaires du bon goût et du bon sens un œuvre que, de consentement général, on semble vouloir placer au-dessus de la loi commune? Évidemment, mon diapason n'est pas le même que celui du monde des critiques, — j'entends parler de celui sur lequel ils se règlent en écrivant, car, Dieu me pardonne, quand le public n'est pas là et que les portes sont fermées, plus d'un baisse la note, et se met mieux à l'unisson qu'on ne pourrait le penser, avec « celui qui écrit ces lignes, » pour me servir d'une périphrase favorite de l'auteur des *Misérables*. Oserai-je dire que j'ai bien de la peine à comprendre cette ardeur de la foule encombrant la rue de Seine le jour de la publication, ardeur que M. Claye a dépeinte avec enthousiasme dans une lettre à M. Victor Hugo,. que tous les journaux ont reproduite? M. Claye est, si je ne me trompe, l'imprimeur de l'ouvrage, — qui, par parenthèse, est fort bien imprimé, et il compare le spectacle qu'offrait ce jour-là les abords de la librairie Pagnerre à « celui qui à une autre époque se passait à la porte des boulangers! » Il en tire la conclusion que « les absents n'ont pas toujours tort. » Je suis fort de son avis, et je suis même persuadé que sa lettre a donné à l'auteur absent une idée bien plus flatteuse de l'empressement public que celle qu'il eût reçue de la vue même des commis de librairie entrant le 15 mai chez M. Pagnerre pour approvisionner leurs magasins respectifs.

Bien d'autres indices sont venus me prouver que je fais partie d'une minorité factieuse, minorité pourtant dans laquelle je me sens plus que jamais renfermé par la lecture des quatre nouveaux volumes. Ainsi je lisais, il y a quelques jours, dans un de nos journaux les plus répandus, un article consacré à l'examen de ce rapport de M. Delangle dont je vous parlais tout à l'heure; cet article débutait ainsi : « Au moment où un roman qui se trouve dans toutes les mains attire l'attention du public sur les questions relatives à la répression des crimes et des délits, le rapport de M. le ministre de la justice aura un genre de succès qu'obtiennent rarement des documents de ce genre : l'actualité. » Pour le coup, je tombai de mon haut. Faut-il vraiment croire que, pour comprendre l'importance de la grande

question de la répression du crime, le public ait attendu cette invention monstrueuse de Jean Valjean, le forçat libéré, condamné à mort comme coupable d'un vol de grand chemin commis à main armée, parce que dans un lieu écarté, en l'absence de tout témoin, il a refusé de rendre à un enfant de dix ans une pièce de monnaie que celui-ci a laissée tomber à ses pieds? Si c'est pour éviter le retour de condamnations pareilles qu'on demande la révision de notre Code pénal, ce n'est vraiment pas la peine. J'en appelle au plus zélé, au plus démocrate de nos réformateurs judiciaires, qu'il nous dise si pareille chose peut arriver ailleurs que dans un roman, et un roman sans vraisemblance encore?

Mais c'est surtout la portée que l'auteur lui-même semble accorder à son œuvre, qui est faite pour intimider la critique. Une foi si robuste en sa propre puissance, confessée si hautement, donne à réfléchir aux plus sceptiques. Il se demande s'il n'y a pas là quelque philosophie voilée, quelque mythe dont le sens leur a échappé. Lors de la publication des premiers volumes des *Misérables*, M. Victor Hugo écrivait déjà au directeur d'un petit journal, *le Théâtre* : « Avec des auxiliaires tels que vous, l'œuvre que j'ai entreprise réussira : c'est la refonte du vieux monde dans le moule du monde nouveau; c'est l'épuration du réel au creuset de l'idéal. » Comme programme, ce n'est déjà pas si mal; comme mise en action, voici ce que j'ai trouvé en ouvrant au hasard les derniers volumes : « Ce livre est un drame dont le premier personnage est l'infini. L'homme est le second. » Comment n'ai-je pas compris tout cela? Faut-il accepter l'explication que m'en donnait l'autre jour un fervent? « Vous n'avez pas compris, me disait-il, parce que vous n'aimez pas cela. » J'aurais pu retourner la phrase, mais j'aime mieux admettre tout de suite qu'il m'a manqué un rayon de la grâce. Oui, les théoriciens modernes du merveilleux ont raison : il faut croire pour voir. Les bons vieux miracles d'autrefois se faisaient pour convertir les incrédules, et ils y réussissaient parfois; aujourd'hui nous avons changé tout cela, et les prodiges ne se manifestent plus qu'à ceux qui les trouvent tout naturels. Demandez plutôt à M. Home. C'est parce que je n'ai pas cru à l'avance que les tables de M. Hugo n'ont pas tourné pour moi, et que ni dans *Fantine*, ni dans *Cosette*, ni dans *Marius*, je n'ai su voir l'infini.

Après tout, ce livre des *Misérables* est un roman, à moins qu'on lui donne le nom d'épopée, ce qui est bien possible. Ce dernier mot s'emploie familièrement de nos jours, et l'on peut affirmer que tout romancier qui a beaucoup d'amis dans la presse est exposé à s'entendre dire qu'il a fait une épopée, sans le savoir. En général, il me semble voir que toute grande machine littéraire ayant beaucoup de

personnages sans lien apparent entre eux, et embrassant beaucoup plus qu'elle n'étreint, est une épopée, dans le sens moderne du mot. Mais comme je ne suis pas bien sûr des règles qui peuvent régir ce genre de composition, j'aime mieux ne voir dans les *Misérables* qu'un roman. Or, à un roman on peut demander trois choses : une action à la fois intéressante et vraisemblable, une donnée morale ou philosophique, enfin la beauté du style. Ces trois choses réunies constituent un chef-d'œuvre, une seule, à un degré éminent, peut faire absoudre un livre, pourvu que les deux autres ne soient pas tout à fait absentes. Voyons jusqu'à quel point le roman de Victor Hugo possède ces trois qualités indispensables.

Je crois qu'on admettra que les invraisemblances dans les incidents et dans les caractères ne manquent pas. Sans parler de l'évêque improbable et du conventionnel impossible du premier volume, ni de la condamnation à mort du forçat récidiviste dont j'ai déjà parlé, que dire du personnage de *Fantine*, de cette fille qui confie son enfant adoré à une femme qu'elle aperçoit pour la première fois en passant sur la grande route, et sur laquelle elle ne prend aucun renseignement; de *Fantine* qui se vend en détail d'abord, et puis tout entière, pour subvenir aux besoins de sa petite *Cosette*, et à qui l'idée ne vient pas d'employer le produit de ses cheveux ou de ses dents à l'aller voir lorsqu'elle la croit en danger de mort? Et M. Madeleine, — l'ex-forçat Jean Valjean, — devenu chef de fabrique, qui par scrupule se fait la loi de ne jamais entrer dans l'atelier où travaillent les femmes, ne pousse-t-il pas bien loin la réaction contre les mœurs du bagne?

Et cette fabrique d'où l'on chasse ignominieusement une ouvrière parce qu'elle est mère d'un enfant naturel, où est-elle située? Pas en France, à coup sûr. On est moins sévère que cela dans nos manufactures, sans quoi il les faudrait fermer. Quant à Jean Valjean, c'est un gouffre de contradictions. Il est entré au bagne innocent et ignorant, il en sort corrompu et féroce, et pourtant il y a acquis toutes les connaissances nécessaires pour faire un excellent maire, — ce qui, par parenthèse, n'est pas flatteur pour nos officiers municipaux. Dans sa conduite, il n'est pas moins inconséquent. Cet homme qui a effectué une demi-douzaine d'évasions du bagne, qui se sait traqué par la police et qui ne marche pas, par précaution, sans avoir des perruques de toutes les couleurs dans ses poches, s'en va à Montfermeil, dans un endroit où il sait qu'on cherchera ses traces, et là, sous un costume d'ouvrier et dans un cabaret borgne, il donnera à une enfant une poupée de 30 francs, rôdera la nuit dans une maison inconnue, afin de glisser pour la Noël un louis d'or dans le sabot de Cosette, et tirera sans méfiance de son portefeuille des billets de banque.

A l'occasion des premiers volumes des *Misérables*, j'ai parlé du style singulier de M. Victor Hugo, style à la fois ambitieux et trivial, facétieux et emphatique. Ce sont de grandes phrases qui se terminent par des calembours, des jeux de mots qui s'enflent jusqu'au lyrisme. On croit entendre un orgue de cathédrale sur lequel on jouerait des polkas. Que dire, par exemple, des deux chapitres consacrés à Cambronne? « Le lecteur français veut être respecté, » dit l'auteur, mais il ne se souvient de cette maxime que pour la citer, et non pour l'observer. « Cambronne, ose-t-il écrire, trouve le mot de Waterloo, comme Rouget de l'Isle trouve la *Marseillaise*, par visitation du souffle d'en haut. » Et quel mot! L'histoire en a gardé l'initiale. M. Victor Hugo devient éloquent pour le glorifier. « L'esprit des grands jours entra dans cet homme inconnu à cette minute fatale. » On reconnaît dans Cambronne la vieille âme des géants. « Cela complète Léonidas par Rabelais. » « C'est l'insulte à la foudre; cela atteint la grandeur eschylienne. » Si je cite ce chapitre incroyable, c'est que vraiment la rage de se singulariser dans ses enthousiasmes ne saurait aller plus loin. Franchement, si Cambronne à la sommation des Anglais de se rendre, eût répondu comme un simple héros de mélodrame : Jamais! il n'eût pas été moins brave, il eût seulement été mieux embouché.

J'ai dit que l'enflure coudoyait la trivialité dans cette œuvre singulière, et il me serait facile de prouver mon assertion par mille citations. Je pourrais parler des « forêts qui sont des apocalypses, » et de « leur opacité fuligineuse. » Je pourrais vous dire que Paris est un « total, » que Paris est « le plafond du genre humain; » que celui qui voit Paris « croit voir le dessous de toute l'histoire, avec du ciel et des constellations dans les intervalles. »

Mieux que cela : je vous apprendrais qu'un escroc qui a un système est un *filousophe*, et que Jean-Jacques *enfantrouvait* les fils que Thérèse lui enfantait. Mais l'espace et le courage me manquent. Quand on songe que ces insultes à la langue, que ces jeux de mots, — défroque de rapins du dernier ordre, — sont le fait d'un académicien, d'un poëte, d'un grand écrivain, après tout, on se sent attristé à la vue de cet orgueil qui conduit à une véritable démence littéraire. On est tenté de dire comme ce pauvre diable de filou qui, en voyant un escroc du grand monde pratiquer son industrie, s'écriait avec stupeur : Être si riche, et tricher!

HORACE DE LAGARDIE.

# CHRONIQUE POLITIQUE

8 juin 1862.

Le mois qui vient de s'écouler a vu s'accomplir des événements considérables en eux-mêmes, mais importants surtout en raison de l'avenir prochain qu'ils annoncent. De quelque côté qu'on se tourne en ce moment, on voit s'agiter les éléments d'une situation nouvelle, et le charme qui nous enchaînait à l'immobilité paraît décidément rompu. Or, le mouvement n'est pas le progrès, il s'en faut, mais il n'y a pas de progrès sans mouvement. La façon dont les choses sont actuellement engagées est loin d'être aussi rassurante qu'on pourrait le désirer, mais en cela il faut moins juger du résultat d'après la valeur initiale des positions qui sont plus ou moins fausses de part et d'autre, parce qu'elles sont l'œuvre d'un ordre de choses usé et fini, que d'après la disposition générale des esprits et des opinions, qui a toujours, en définitive, le dernier mot, et qui est incontestablement favorable aux idées de liberté. C'est donc sans alarmes que les esprits libéraux peuvent attendre l'issue de la crise à laquelle le monde entier est livré aujourd'hui. Il est bien vrai que ceux qui sont chargés de porter la parole au nom des peuples sont trop souvent indignes de cet honneur, et ne cherchent dans leur pouvoir que la satisfaction de mesquins intérêts personnels ou d'une ambition perverse; mais on ne doit pas oublier, — et l'histoire de ces dernières années l'atteste avec évidence, — que dans ce rôle ils sont sujets à dire beaucoup de choses qu'ils ne pensent guère, lorsque le public veut fermement qu'ils les disent, et qu'en somme il dépend de lui de faire d'eux, par un procédé renouvelé de la scène antique, de simples masques à travers lesquels il fera entendre sa voix et ses volontés. Ce n'est pas dans un pays où le gouvernement lui-même se plaît si souvent à rendre hommage à la souveraineté du peuple qu'une telle opinion pourrait paraître choquante.

Il est remarquable, en effet, et c'est là le grand fait qui nous rassure sur l'avenir, que dans presque toute l'Europe, à l'heure qu'il est, les pouvoirs établis subissent, comme une nécessité plus forte que leur volonté, les vœux de l'opinion publique et parlent un langage que tout le monde sait n'être nullement selon leurs goûts. Cette tendance s'est formée lentement sous la pression de la force des choses, et elle ne peut que se généraliser à mesure qu'elle se prononcera plus éner-

giquement. Il n'est pas besoin d'énumérer les nombreux effets qu'elle a déjà produits en Prusse, en Russie, en Autriche et dans le reste de l'Allemagne ; ce que nous souhaiterions, quant à nous, c'est de voir notre pays y participer plus largement qu'il n'a fait jusqu'ici, et nous sommes convaincu qu'il ne tient qu'à lui d'obtenir ce qui lui est dû sous ce rapport. Combien sa politique y gagnerait en sagesse, en habileté, en modération, en vraie dignité ! Notre expédition du Mexique nous offre sur ce point une leçon digne d'être méditée en même temps qu'un exemple frappant des entraînements auxquels peut se laisser aller un pouvoir habitué à ne prendre conseil que de lui-même. On peut affirmer sans crainte que jamais cette affaire n'eût été ainsi poussée à l'extrême, si nos gouvernants eussent eu à tenir compte des justes susceptibilités d'un esprit public puissant et éclairé.

La presse française, qui ne connaît en rien la limite exacte de ses droits, — ce qui veut dire qu'elle n'a pas de droits, — se demande tous les jours jusqu'à quel point elle peut se permettre de discuter cette expédition du Mexique, et les prétextes ne manquent point à ceux qui veulent lui fermer la bouche sur ce sujet, comme sur toutes les questions qui intéressent véritablement l'honneur et la sécurité du pays. Voilà où l'on ne doit pas craindre de remplir son devoir de citoyen, dût-on braver le mécontentement d'une administration seul juge dans sa propre cause. La presse ne recouvrera son autorité morale d'abord, et ensuite ses droits, qu'en sachant souffrir pour eux et en montrant qu'elle se passionne, non pour de mesquines taquineries, mais pour de grandes questions d'intérêt public. Le temps de la petite guerre est aujourd'hui passé ; on sait ce que valent les épigrammes et les allusions comme moyen d'opposition. Ce n'est plus désormais que par une attitude franche, et des doctrines dégagées de toute préoccupation personnelle, qu'on agira puissamment sur l'opinion publique.

On ne doit plus discuter l'expédition du Mexique, a-t-on dit, parce que le drapeau français est engagé. Singulière théorie d'après laquelle il suffirait à un gouvernement de déclarer une guerre pour se mettre à l'abri de toute responsabilité. Si ce point de vue était accepté, il en résulterait un non-sens assez original à ajouter à la longue liste des extravagances de notre époque. Tant que les hostilités ne seraient pas ouvertes, on serait mal venu de les imputer à qui que ce fût, ni d'y faire aucune allusion, le gouvernement ne communiquant ses intentions à personne, et une fois qu'elles seraient déclarées, il serait encore interdit de les lui reprocher, par cela seul qu'elles commenceraient. A ce compte, il serait plus loyal de prohiber toute discussion sur les affaires publiques, et de se mettre nettement au-dessus de tout contrôle et de toute critique.

Il est un seul cas qui, selon nous, doive imposer une telle réserve à la presse, c'est celui où la guerre est pour la nation une question de vie ou de mort. Quant à ces guerres d'influence qu'aucune nécessité ne motive, et qui ne peuvent pas même invoquer pour justification un entraînement national, ou de grands avantages matériels ou un grand accroissement de gloire, c'est pour chacun un devoir d'en signaler les inconvénients, d'en dénoncer le péril, si le gouvernement ne l'aperçoit pas. Or c'est là ce qui se réalise de point en point au sujet de l'expédition du Mexique. Ce que tout le monde y voit aujourd'hui, à tort ou à raison, c'est de ces deux choses l'une : ou une entreprise abandonnée précipitamment aussitôt que des succès brillants, tels qu'on peut les attendre de nos soldats, en auront offert le prétexte, c'est-à-dire, au fond, une entreprise avortée, ou bien une guerre avec les États-Unis. Quel que soit le fondement de ces deux suppositions, on ne saurait nier sérieusement qu'elles ne soient très-accréditées chez les esprits les plus clairvoyants et qu'elles n'entretiennent une profonde inquiétude au sein du pays; il importe donc que le gouvernement les connaisse pour les combattre avec efficacité, et les réfuter, s'il se peut, par ses propres actes.

L'expédition du Mexique n'a pas été vue un seul instant avec une entière sécurité par l'opinion publique, même à l'époque où elle se présentait sous la garantie des trois puissances, et n'avait pour but, du moins ostensiblement, qu'un recouvrement d'indemnité. Dès lors, et en dépit des déclarations formelles du traité de Londres, par lequel les hautes parties contractantes s'engageaient expressément « à n'exercer dans les affaires intérieures du Mexique aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation mexicaine, de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement; » dès lors, dis-je, on entendait avec une surprise inquiète parler de la régénération du Mexique, et proposer la candidature de l'archiduc Maximilien. De telles arrière-pensées n'étaient pas de nature à inspirer la confiance. Malgré les demi-désaveux que recevaient chez nous ces deux projets, et les démentis énergiques que leur opposaient nos alliés, on persistait à croire qu'ils n'étaient pas sans avoir quelque chose de fondé, et une alliance formée sous des inspirations si différentes chez ceux qui la contractaient, paraissait peu solide et peu durable. Ces prévisions se réalisèrent dès le début de l'expédition. L'Espagne, bien vite convaincue, par l'attitude des populations, de l'inanité de ses projets de conquête, l'Angleterre, préoccupée uniquement d'assurer le recouvrement de ses créances, se montrèrent disposées à se contenter des garanties offertes par le gouvernement mexicain, et nous amenèrent à entrer en négociations avec lui. Tel fut l'objet de la convention de la Soledad. C'est alors que survint l'évé-

nement qui a amené la dissolution de l'alliance et la déclaration de guerre au nom de la France isolée.

Cet événement a été, pour parler plus exactement, l'occasion plutôt que la cause de cette double rupture, puisque le premier mouvement du gouvernement français a été de désavouer les plénipotentiaires qui avaient signé la convention, et que ce désaveu eût un peu plus tard annulé les négociations, lors même que le général Almonte et les émigrés mexicains n'eussent pas été accueillis au camp français avec la protection et l'éclat qui ont motivé la double retraite des Anglais et des Espagnols. Mais comme ce dernier fait est en somme le seul qui ait figuré dans le débat entre les alliés, nous n'envisagerons que lui. Nous ne voulons d'ailleurs le juger ni sur les amères récriminations du comte de Reuss, ni sur les dépêches si nettes et si précises de sir Ch. Lennox Wyke au comte Russell. Nous l'apprécions uniquement sur la note quelque peu légère dans son laconisme des plénipotentiaires français Dubois de Saligny et Jurien de la Gravière.

Il résulte, avec une souveraine clarté, de cette note, qu'on était en négociation avec le gouvernement mexicain au moment où le général Almonte et ses compagnons d'exil sont arrivés d'Europe et que, nonobstant ces négociations qui étaient une sorte de reconnaissance anticipée, on a accueilli au camp français des hommes venus avec l'intention déclarée de renverser le président Juarès. Ils étaient partis, dit la note, « à un moment où l'on ne doutait pas que les hostilités ne fussent depuis longtemps engagées. » Mais, puisque au lieu de la guerre c'était de la paix qu'il s'agissait à leur arrivée, n'était-ce pas une raison pour tenir envers eux une autre conduite? La note ajoute que « le drapeau français a déjà abrité bien des proscrits, et qu'il est sans exemple que sa protection, une fois accordée, ait été retirée aux hommes qui l'avaient obtenue. » Certes, ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre un si noble sentiment. Mais n'y a-t-il pas à distinguer entre abriter des proscrits ou les ramener à main armée dans leur patrie, alors même qu'on traite avec le gouvernement dont ils sont les ennemis-nés? Est-ce en France qu'on peut confondre l'asile ouvert à l'exilé avec la protection offerte à l'émigré de Coblentz?

On peut conclure de ce fait, comme aussi du désaveu dont j'ai parlé plus haut, que le gouvernement français avait dès longtemps l'intention arrêtée de ne pas se contenter des satisfactions qui paraissaient suffisantes aux autres puissances, et de poursuivre au besoin la guerre pour son compte particulier. Il faut donc, si l'on veut pénétrer la véritable pensée de cette expédition, écarter l'imbroglio diplomatique dont on a fait tant de bruit et chercher ailleurs que dans cet incident la cause de notre persistance à renverser le gouvernement de Juarès.

Ici, comme en tout ce qui concerne la politique du cabinet français, on est réduit aux conjectures, et n'étant pas dans le secret des dieux, nous nous contenterons d'examiner les vues qu'on lui a prêtées, et que nous ne pouvons considérer comme sérieuses, bien qu'il n'ait pas jugé à propos de les désavouer. Il serait en effet peu flatteur pour la dignité de ce pays que le senor Hidalgo et tant de caballeros fussent si bien au courant des plans de notre gouvernement, tandis que pas un de nos publicistes ne sait à quoi s'en tenir sur ce point. Si l'on s'en rapportait aux indiscrétions plus ou moins autorisées de ces seigneurs cavaliers, l'expédition du Mexique ne serait rien moins que le signal de la régénération non-seulement du Mexique lui-même, ce qui semblait déjà une tâche assez forte, mais de la race latine dans les deux Amériques. Nous voudrions discuter ce plan avec toute la gravité convenable, mais en vérité il nous semble avoir été mis en avant surtout dans le but louable d'égayer la question mexicaine, que le public envisage avec des dispositions très-éloignées de la confiance. On a déjà fort abusé, à propos de l'Europe, de cette dénomination de race latine, et les Allemands nous ont bâti là-dessus une foule de catégories plus impertinentes que sensées. Dans l'énumération de leurs griefs contre la race latine, ils ont oublié en effet le plus impardonnable de ses torts : c'est qu'elle n'existe nulle part avec les caractères qu'ils lui assignent, pas même en Italie. Mais, pour appliquer ce nom à des populations métisses qui ont à peine gardé une goutte du sang espagnol, il faut une singulière complaisance d'imagination, et il faut de la folie, pour se figurer qu'on les ralliera au nom de l'intérêt et de la gloire de l'élément latin ! On voit d'ici l'échafaudage de ce plan fantastique. Substituer des monarchies aux républiques dans toutes les anciennes colonies espagnoles, grouper et discipliner sous l'influence française tous ces États nouveaux, enfin prendre corps à corps la race anglo-saxonne sur son plus glorieux terrain, en profitant des déchirements de l'union américaine : tel est ce programme, qui est, comme on voit, d'une réalisation aussi simple que facile.

Nous ne lui ferons pas l'honneur de nous y arrêter plus longuement. Nous n'admettrons jamais que des idées aussi insensées aient pu un seul instant être accueillies par le gouvernement français; il est plus naturel de croire que ses prétendus confidents se sont vantés. Ces plans ont reçu toutefois une grande publicité dont le premier effet a dû quelque peu déconcerter ses auteurs. La race latine disséminée dans les républiques hispano-américaines n'a pas plutôt appris qu'on s'apprêtait à la délivrer comme le Mexique, qu'elle a aussitôt formé un projet d'alliance offensive et défensive pour se mettre à l'abri de cet affranchissement.

Le mobile qui a déterminé le gouvernement français ne pouvant être celui dont nous parlons et n'étant pas non plus le recouvrement pur et simple des indemnités qui nous sont dues, on peut circonscrire son but dans trois hypothèses différentes qui s'imposent forcément à sa situation présente au Mexique. Ou il a en vue l'établissement d'un gouvernement national, et dans ce cas le peu d'empressement des Mexicains à profiter de leur délivrance fait bien mal augurer de la durée d'un tel régime; ou il songe à y acclimater une dynastie étrangère, et dans ce cas c'est pour nous un engagement de l'y maintenir au prix d'incalculables sacrifices qui resteraient sans compensation; ou bien enfin nous voulons y établir une colonie, comme l'Angleterre nous y encourage ironiquement en nous souhaitant bonne chance, et dans ce cas c'est l'Algérie recommencée, mais à deux mille lieues de nos côtes, avec un pays beaucoup plus vaste à occuper, des ennemis formidables pour voisins, et pour base d'opération des rivages pestiférés. Aucune de ces hypothèses ne nous paraît rassurante pour l'avenir, car dans chacune d'elles nous apercevons des complications sans fin, des dépenses énormes et stériles, et pour perspective dernière une guerre avec les États-Unis, nos alliés naturels sur mer. On ne peut plus, en effet, se faire d'illusion sur leur ferme volonté d'empêcher, à tout prix, la réalisation de ces divers projets sur la république mexicaine, et on est forcé de convenir qu'ils y ont quelque intérêt, d'après les vues qu'on a manifestées. Les protestations énergiques que notre politique nous a déjà attirées de la part du cabinet de Washington, malgré les embarras qui le paralysent, ne laissent aucun doute à cet égard, et ses intentions se manifesteront plus clairement encore si la question se complique d'une cession de territoire ou de l'hypothèque de plusieurs provinces comme gage d'un emprunt contracté par le gouvernement mexicain, ainsi que semblent l'indiquer les nouvelles les plus récentes.

Telle est dans ses données actuelles cette singulière entreprise, autant du moins que le mystère dont le gouvernement français entoure ses déterminations permet de la comprendre. On concevra sans peine qu'elle ne nous inspire aucun enthousiasme. Elle commence à peine, et déjà elle a gravement mécontenté l'Espagne, refroidi l'Angleterre, blessé les États-Unis, c'est-à-dire indisposé des puissances qui recherchaient notre alliance et n'avaient avec nous que de bons rapports. Tels sont ses premiers fruits, et ceux qu'elle nous promet nous paraissent moins désirables encore. En présence d'une partie engagée dans de semblables conditions, on ne peut que souhaiter un prompt et décisif succès qui nous permette de faire une retraite honorable, en masquant ce que cette victoire aura de peu substantiel; on ne peut que s'associer à l'espoir exprimé par un journal qui a obtenu

les honneurs de la reproduction du *Moniteur*, et faire des vœux pour le prochain retour de nos soldats. Mais, en admettant que les avantages remportés par eux soient aussi brillants qu'on a le droit de s'y attendre, on ne doit pas se dissimuler combien ce prompt retour est difficile. L'occupation de Mexico et l'installation d'un gouvernement nouveau ne sont pas douteuses pour qui connaît l'élan de nos soldats; mais qu'est-ce qu'un tel triomphe remporté sur un ennemi insaisissable qui se retire devant nous et qui a pour retraite un pays immense, coupé de montagnes, de déserts inaccessibles, où l'on peut tenir la campagne indéfiniment au milieu de populations habituées à cette guerre de piéges qui est leur existence normale? C'est par une aberration inexplicable et empruntée à nos moutonnières idées de centralisation, qu'on s'imagine tenir un tel pays en occupant sa capitale. Les vraies difficultés de cette entreprise ne finiront donc pas à Mexico comme on se plaît à le dire et comme nous voudrions le croire, c'est là qu'elles commenceront.

Nous avons à peine fait allusion à l'impossibilité de concilier l'expédition du Mexique avec cet équilibre du budget dont on nous a tant rebattu les oreilles au commencement de cette année; c'est que ce malheur est bien peu de chose auprès des dangers que nous redoutons, et que nous n'avons pas eu d'ailleurs jusqu'à présent la naïveté de croire à cet équilibre. S'il faut dire toute notre pensée, les délais interminables qu'on apporte cette année à la présentation du budget destiné à ouvrir une ère nouvelle à nos finances, ne nous semble pas annoncer une discussion très-approfondie. En cela comme en beaucoup de choses, nous nous en remettons volontiers aux leçons et aux remontrances d'un avenir moins éloigné peut-être qu'on ne pense.

Les complications de l'affaire du Mexique ne sont pas le seul point noir qui se montre à l'horizon pour notre politique extérieure; il en est deux autres qui dans ces derniers temps n'ont pas préoccupé moins vivement l'attention publique : on devine que nous voulons parler ici des troubles qui viennent d'éclater à Brescia, contre-coup d'une agitation pour le moment apaisée, et principalement de la grande manifestation ecclésiastique qui se prépare à Rome. Ainsi qu'il n'était pas difficile de le prévoir, il n'est guère plus question aujourd'hui des modestes apôtres qui ont servi de prétexte à tout ce bruit. On les canonisera et l'on n'en parlera plus. Le but réel de la démonstration a été atteint : l'ultramontanisme a ouvert ses grandes assises et s'apprête à juger les peuples et les rois. Il a réuni dans ce foyer séculaire de l'esprit théocratique une armée de trois cents évêques et de quatre mille prêtres, et il évoque devant eux le souvenir des Grégoire et des Innocent. Il oppose ses légions spirituelles à la puissance des temps nouveaux.

Nous ne sommes pas de ceux qui méconnaîtraient ce spectacle s'il devait sortir de là quelque résolution grande et hardie, lors même qu'elle dût être dirigée contre une cause qui nous est chère. Nous serions heureux d'avoir à honorer nos ennemis. Ce qui manque à notre temps, c'est le courage, la franchise, la force morale, et dans quelque camp que ces qualités se montrent, nous sommes prêts à applaudir, parce qu'on ne peut lutter contre elles avec succès qu'en les portant soi-même à un plus haut degré que ses adversaires. On leur serait reconnaissant d'élever le débat par cette générosité inattendue, de saisir fortement les esprits distraits ou endormis. Qu'on ose donc relever franchement la vieille bannière théocratique, qu'on ose faire briller de nouveau la foudre d'Innocent XIII sur les fronts rebelles, et l'on verra si le génie de ce siècle, tout dégénéré qu'il soit, est disposé à reculer devant ces vains fantômes.

Ce serait profondément méconnaître l'esprit qui anime aujourd'hui l'Église que d'en attendre rien de pareil. Elle évitera sagement les coups d'audace, nous en avons pour garant sa docilité tant de fois éprouvée depuis ces dernières années. Les esprits s'échauffent dans ce grand pêle-mêle de passions longtemps refoulées, quelques beaux diseurs s'enivrent du bruit de leurs propres paroles. On dépense en quelques discours véhéments de longues économies d'impatience, on se donne à bon marché les honneurs du dévouement et d'un courage sans danger; mais soyez assurés que ces respectables prélats ne commettront aucune imprudence compromettante, et s'ils jugent à propos de diriger un coup contre la conspiration dont ils disent le pape victime, tenez pour certain qu'ils ne la frapperont pas à la tête. Ce sont, disent toutes les relations, les prélats français qui mènent à Rome l'agitation cléricale, et qui se montrent les plus hardis. Il y a là de quoi rassurer les alarmistes. On sait très-bien à Paris à quoi s'en tenir sur cette hardiesse, ses écarts sont prévus et depuis longtemps mesurés, ses emportements n'ont de quoi effrayer personne; on les modère avec un fil, un fil d'une ténuité merveilleuse, et cependant d'une solidité incomparable, et ce fil magique aboutit en droite ligne à un certain compartiment du ministère des cultes. Le clergé français a aussi son temporel; il ne peut pas l'oublier, même quand il défend celui du pape.

Il est donc fort à croire, et pour notre part nous le voyons avec regret, que cette fois encore les anathèmes ecclésiastiques ne tomberont que sur un auteur secondaire de la révolution qui s'accomplit; on leur mettra des sourdines, et on les détournera prudemment sur quelque grand-duc de Bade comme il y a dix-huit mois. On se contentera de maudire énergiquement les doctrines nouvelles qui recevront le coup avec une grande sérénité; quant aux noms propres re-

doutables on les désignera *in petto* à la vengeance céleste; mais ils ne seront pas prononcés. Dès lors tout ce beau feu s'en ira en fumée, et cette imposante et vénérable manifestation sera transformée en simple reculade, après avoir échauffé et trompé le zèle des âmes dévotes, et avoir été une déception même pour les esprits sceptiques. Le monde ne croit pas à la vitalité d'une cause qui n'ose pas regarder ses ennemis en face. Si l'attitude des prélats rassemblés à Rome vient donner un démenti à ces prévisions, nous serons les premiers à nous en réjouir.

Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire les divers remaniements qui viennent d'être introduits dans notre occupation à Rome, il est au-dessus de notre pouvoir d'y attacher la moindre importance et d'accorder quelque sérieux aux subtiles interprétations auxquelles ils ont donné lieu. Qu'il n'y ait plus à Rome que trois brigades au lieu de cinq, que le général de Goyon y soit remplacé par le général de Montebello, que M. de Lavalette multiplie ses allées et venues, de Rome à Paris, nous avouons ne pouvoir nous passionner pour ces dramatiques incidents, et lors même qu'il serait vrai, comme l'assurent nos plus habiles casuistes politiques, que la question s'en trouve avancée d'un centième de millimètre, cette surprenante nouvelle nous laisserait froid. Nous ajournons notre satisfaction comme notre reconnaissance au dernier terme de cette progression infinitésimale.

Comme, selon toute probabilité, c'est sur les hommes de la révolution italienne que tombera principalement l'averse des bénédictions ecclésiastiques, malheur dont ils peuvent rire, mais dont ils doivent savoir prévoir l'effet sur les esprits exaltés de l'Italie méridionale, on ne saurait trop déplorer les divisions qui se manifestent parmi eux dans un tel moment, et leur rappeler l'importance d'une entente qui, jusqu'ici, les a si bien servis. Les explications données au parlement italien, au sujet des événements de Brescia, ont répandu peu de jour sur leur vraie nature, et, ce qui ressort le plus clairement des témoignages de M. Ratazzi, de Garibaldi, du général Bixio, c'est qu'il y a eu malentendu. Cela étant, il eût mieux valu jeter d'un commun accord un voile sur des dissentiments qui ne peuvent être qu'un sujet d'inquiétude pour les soutiens de la cause italienne et de joie pour ses ennemis. Le ministère Ratazzi nous paraît avoir donné à cette affaire un éclat fort impolitique. Dans la situation présente de l'Italie, le gouvernement ne peut pas plus se passer des forces révolutionnaires que celles-ci ne peuvent se passer de lui. Il faut donc de toute nécessité que ces deux puissances, également indispensables à l'affranchissement de l'Italie, arrivent à une action commune. Dans la poursuite de ce but, il est bien impossible qu'il

n'y ait pas, de la part d'auxiliaires jeunes et passionnés, quelques écarts et quelques imprudences, mais ce sont là des affaires de famille dont il importe de ne pas donner le spectacle aux étrangers.

Nous regrettons aussi que le général Garibaldi compromette son grand nom dans des aventures indignes de lui, et offre à ses adversaires une prise si facile par les contradictions trop excusables, mais aussi trop fréquentes de sa conduite. Ce n'est au fond ni à lui ni à ses amis que nous imputons ces inconséquences ; tous les esprits sensés comprennent que la responsabilité en remonte à ceux qui tiennent en suspens les destinées de l'Italie, après l'avoir si longtemps encouragée à les accomplir. On ne dit pas impunément à un peuple à la fois : Arrête et marche en avant. Il est certain qu'une telle situation est souverainement irritante, qu'elle finira violemment quelque jour par un coup d'audace qui emportera tout; mais les âmes patriotiques qui souffrent ensemble de cet état de choses, et qui le subissent avec des frémissements d'impatience, devraient comprendre qu'il ne finira que par leur union, et que ce n'est pas en se le reprochant mutuellement qu'elles en abrégeront la durée. Le général Garibaldi est aujourd'hui la force de l'Italie, comme il en fait le juste orgueil. Les fluctuations quelque peu enfantines mais toujours si profondément sincères de sa conduite politique sont plus qu'effacées à nos yeux par la généreuse anxiété qui les inspire, et ceux qui les exploitent si bruyamment contre sa renommée et contre sa cause seraient bien heureux de posséder à ce prix dans leur propre parti ce vrai cœur de héros si grand, si désintéressé, le seul homme de notre temps qui ait osé vouloir et agir par lui-même, le seul qui ait mérité que tous les peuples l'envient à son pays. Tout le monde, en Italie, devrait conspirer pour ménager un tel homme, pour l'empêcher de se prodiguer dans des minuties, pour le réserver aux grandes circonstances qui se préparent. Il ne nous semble pas que, soit du côté du gouvernement, soit du côté de l'opposition, on se rende bien compte de cette nécessité.

Les affaires d'Allemagne se présentent sous un aspect plus rassurant que celles de l'Italie, grâce à la touchante émulation de libéralisme qui paraît s'être emparée des deux grandes puissances germaniques, la Prusse et l'Autriche. Le premier bienfait qu'on lui doit (espérons que ce ne sera pas le dernier) est la conclusion de ce conflit hessois qui menaçait d'être éternel, non qu'il eût rien de particulièrement difficultueux, mais parce que les conflits de cette nature ne s'arrangent d'ordinaire qu'à l'aide d'une révolution, extrémité fort éloignée du tempérament des populations hessoises. Ce conflit n'était autre que le différend qui existe à peu près partout aujourd'hui entre les nations et leurs souverains, les uns demandant des libertés que

les autres refusent. L'électeur n'aurait jamais rendu à ses sujets cette constitution de 1831 qu'ils réclamaient depuis si longtemps de lui, sans le hasard providentiel qui a fait que la Prusse et l'Autriche se sont trouvées à la fois éprouver l'ambition de se refaire une popularité en Allemagne. Ces deux puissances, dont l'une cherchait à ce moment même à imposer à ses sujets des députés dont ils ne voulaient pas, et dont l'autre refuse aux Vénitiens, aux Hongrois et à d'autres nationalités ce que les Hessois cherchent à obtenir de leur gouvernement, ont été scandalisées de la dureté de cœur dont témoignait la conduite de l'électeur, et comme il refusait de faire à ses dépens les frais de leur philanthropie, elles ont exercé sur lui une pression morale, ce qui veut dire qu'elles ont fait avancer quelques troupes du côté des frontières de la Hesse.

L'électeur s'est rendu aux vœux de ses bien-aimés lorsqu'il n'a plus pu faire autrement, ainsi qu'il arrive toujours, et la Prusse, tenant jusqu'au bout à surpasser sa rivale, a été jusqu'à lui imposer le renvoi du ministère hessois. Ainsi s'est accompli cet heureux événement qui a inspiré partout le regret que la sphère de l'action collective des deux puissances germaniques ne s'étende pas au delà des limites de la confédération. Nous connaissons en Europe de nombreux conflits dont le règlement n'est pas moins urgent que celui du différend hessois.

Les élections prussiennes ont tenu toutes leurs promesses, et nous n'avons pas jusqu'à présent la moindre restriction à élever au sujet de l'admirable exemple que nous offre la Prusse. C'est avec ce calme dans la fermeté qu'on doit user de ses droits lorsqu'on veut se montrer digne de les garder et capable de les défendre, et il est impossible qu'en présence d'un tel spectacle un gouvernement ne se sente pas vaincu et obligé de céder. Le roi de Prusse semble avoir accepté de bonne grâce sa défaite sur le champ de bataille électoral, et on lui a rendu ce devoir facile par les égards, la modération qu'on a apportés dans la victoire. Il s'agit maintenant de consolider ce succès et d'en retirer tous les fruits qu'il peut donner, ce qui ne demande ni moins de ménagements, ni moins d'habileté. La Chambre va donner dans son adresse le sens général de son programme politique; nous ne discuterons pas ici les différents projets qui ont été présentés par les trois principales fractions de l'Assemblée; nous y notons seulement en passant, comme l'expression d'un sentiment qui est aujourd'hui dans tous les esprits, bien qu'il soit peut-être destiné à ne pas être accueilli dans la rédaction définitive, le paragraphe qui dénonce nettement à la couronne l'hostilité systématique de la chambre haute pour toutes les réformes réclamées par l'opinion, et la sollicite de faire cesser cette opposition par les moyens constitutionnels, c'est-à-dire vraisemblablement en modifiant sa majorité. C'est là que se trouve le nœud de la

situation actuelle de la Prusse, et c'est sur ce point que se livreront les batailles les plus sérieuses.

L'effort de l'Allemagne pour se constituer autour de ses deux grands pôles du nord et du midi est surabondamment justifié par les mouvements qui s'annoncent dans l'Europe orientale, et surtout par la dissolution de plus en plus imminente de l'empire ottoman. Sans adopter les bruits qui ont cours présentement au sujet d'une alliance entre la France et la Russie, en prévision de cette éventualité, on ne peut contester que l'état actuel de la Turquie ne soit une menace permanente pour la paix de l'Europe. C'est ce que lord Palmerston a pu répondre avec toute justice à ses adversaires dans la discussion qui vient de mettre en question l'existence du ministère wigh. Dans l'état de défiance et d'isolement où se trouvent aujourd'hui tous les gouvernements de l'Europe, les armements sont le seul gage de sécurité sur lequel on puisse compter.

La guerre des États-Unis marche vers son dénoûment. La prise de la Nouvelle-Orléans, l'évacuation de Yorktown, les avantages de toute sorte remportés par les armées du Nord permettent d'espérer, malgré les échecs partiels qui s'y sont mêlés, que l'assurance donnée par M. Jefferson-Davis, de prolonger pendant vingt ans la guerre en Virginie, est une bravade qui recevra un prompt démenti.

Quoi qu'il arrive, il est bien difficile que la cause d'esclavage se relève jamais des revers qu'elle a subis. On voit aujourd'hui assez clairement que c'était bien l'émancipation des noirs qui était au fond de cette guerre. Chaque jour nous apporte quelque nouvelle mesure décrétée pour en assurer le succès, aujourd'hui l'abolition de l'esclavage dans les territoires, c'est-à-dire dans les États naissants de l'Union, demain le traité signé avec l'Angleterre pour l'abolition de la traite des nègres, traité consacrant ce droit de visite qui a été si longtemps odieux aux États-Unis et qui a fait naître tant de guerres; et lorsqu'on désavoue un agent trop zélé, ce qui vient d'arriver pour le général Hunter, c'est en réservant hautement les droits du congrès, seul juge en cette matière. Dans de telles circonstances, il serait à jamais déplorable qu'une guerre dont personne ne veut et que tout le monde redoute, une guerre avec la France, vînt remettre en question tant de précieux résultats, de difficultés déjà résolues, et cela pour un motif aussi futile que la « régénération du Mexique. » Ce serait assurément payer bien cher ce jeu de mots.

P. Lanfrey.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.



Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

# PARIS EN AMÉRIQUE

*Ægri somnia.*

## CHAPITRE VIII.

### TRUTH, HUMBUG AND C°.

A peine éveillé, je courus à la fenêtre, je voulais jouir de ma célébrité naissante, et contempler une fois encore mon nom proclamé par-dessus les toits. Le tableau était à sa place. Tous les passants y jetaient les yeux, mais, ô vanité des gloires humaines ! voilà ce qu'on y lisait :

**Arrivée du Persia.**

*GRANDES NOUVELLES D'EUROPE.*

Londres. Consol. 92 3/4.

Liverpool. Cotons, hausse de 20 p. °/₀.
— Porc salé (Cléveland), 4,000 boucauts demandés à 14 dollars.

AUX AGRICULTEURS, OCCASION UNIQUE!!!

Quatre beaux Anes d'Italie, étalons premier choix.

*S'adresser à MM. Ginocchio frères, 70, William street.*

— Peuple de marchands ! m'écriai-je en montrant le poing aux passants : race grossière qui fais marcher pêle-mêle et du même pas les affaires, les sentiments, le coton et les idées, je remercie Dieu de ne pas t'appartenir. Vive le pays de l'idéal, vive la France qu'on entraîne toujours avec un mot sonore, la France qui, Dieu soit loué, ne songe jamais à ses intérêts que lorsqu'il est trop tard ! Notre folie vaut mieux que la sagesse de ces Yankees ; notre pauvreté est plus noble que leur richesse. Quatre ânes d'Italie, et le prix du porc, voilà les grandes nouvelles d'Europe, pour ces fermiers ignorants ! Et de

1 Voir la 38e livraison.

la France, des modes nouvelles, du dernier roman, du dernier vaudeville, pas un mot! Pâles Vandales, je n'ai pour vous que du mépris.

Tout en donnant libre cours à ma juste colère, je n'en voulus pas moins remercier le journaliste qui la veille avait parlé de moi. Quel que fût ce folliculaire, il ne me convenait pas d'être son obligé; l'honorer de ma visite, c'était déjà m'acquitter.

J'entrai dans une maison de mince apparence, qui n'avait pour toute enseigne qu'une plaque de cuivre, clouée au mur, et sur laquelle on lisait : PARIS-TÉLÉGRAPHE. *Truth, Humbug et C^e^, propriétaires-directeurs*. Une porte de serge verte était devant moi, je la poussai, et me trouvai en face d'un petit homme habillé de noir et boutonné jusqu'au cou : c'était M. Truth. Assis devant un bureau d'acajou, il tenait à la main d'énormes ciseaux, découpait de longues bandes de papier dans un journal anglais, et les jetait dans une espèce de boîte aux lettres qui communiquait avec l'imprimerie. C'était de la rédaction à bon marché.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda-t-il sans lever la tête et sans interrompre son travail.

— Monsieur, lui dis-je d'une voix grave et posée, je suis le docteur Daniel Smith, pompier de la septième compagnie, celui-là même dont vous avez eu la bonté de faire l'éloge dans votre feuille d'hier soir.

— Bien, dit le journaliste en continuant ses découpures. Que voulez-vous?

— Vous remercier, monsieur; payer la dette de la reconnaissance.

Il me regarda d'un air surpris :

— Vous ne me devez rien, docteur. En publiant votre belle action, j'ai fait mon métier; et vous m'avez valu hier plus de deux cents dollars. Vous n'êtes donc pas mon obligé.

Sur quoi il reprit son travail, sans même m'inviter à m'asseoir.

— Monsieur Truth, lui dis-je d'un ton sec et digne, je ne m'inquiète point des motifs qui vous ont fait agir hier; vous m'avez rendu service, je suis et je reste votre débiteur.

Sur quoi je le saluai. Il redressa la tête et fixa sur moi de grands yeux noirs dont l'expression douloureuse me frappa.

— Docteur, dit-il, d'une voix haletante, si vous tenez absolument à vous acquitter d'une dette imaginaire, en voici l'occasion. Dites-moi en toute sincérité quel est le mal dont je souffre et combien de temps il me reste à vivre.

Il se leva, posa la main sur son cœur et s'arrêta tout à coup. Un asthme violent l'oppressait. Je lui tâtai le pouls, j'écoutai sa respiration, je l'auscultai ; il y avait des symptômes qui ne permettaient pas de se tromper.

— Docteur, me dit Truth, je vous demande la vérité. Quand on a, comme moi, l'habitude de la dire à tout le monde, on a la force de l'entendre pour son propre compte. J'ai besoin de savoir où j'en suis.

— Vous avez, lui répondis-je, une maladie de cœur, qui est loin d'être incurable. Des cigarettes de stramonium vous soulageront. Mais, si vous voulez guérir, il vous faut un air pur, une vie calme, le repos de l'âme et du corps, toutes choses qu'on ne trouve point dans le bureau d'un journal.

— Merci, docteur, me dit-il; votre avis est celui-là même que mon médecin m'a donné ce matin. Il faut renoncer aux fatigues de ma profession ; soit, le plus tôt vaudra le mieux. Un Yankee ne regarde jamais en arrière. Docteur, achetez-moi mon journal. Je vous vends ma part vingt mille dollars; en six mois vous les aurez gagnés. Est-ce fait?

— Peste! m'écriai-je, comme vous y allez. Moi journaliste! c'est un honneur auquel je n'ai jamais songé.

— Songez-y. Pour un homme de bien, c'est le premier des états. Y a-t-il rien de plus beau que de guider ses frères dans la voie de la justice et de la vérité?

Journaliste, c'est un rôle que de loin on n'estime guère, mais, de près, je ne sais pourquoi, chacun veut en tâter. Les journalistes sont de même famille que les comédiens ; on les dédaigne et on les envie. Ces bohèmes ont de l'esprit; en se frottant à eux, on se sent moins bourgeois. Pas une belle dame qui ne soit heureuse d'approcher les grandes coquettes; pas un homme d'État qui à une heure donnée ne s'enrôle modestement parmi les faiseurs de journaux. Malgré moi la proposition de M. Truth chatouillait ma vanité, l'idée de mener l'opinion me souriait. Un homme comme moi a tant de choses à apprendre à cette masse ignorante et stupide qu'on nomme le public! Le sentiment de ma dignité m'empêcha de céder à cette folie.

— Diriger un journal, dis-je à mon malade, est chose trop difficile pour qui n'est pas né dans cette industrie.

— Non, rien n'est plus simple. Asseyez-vous là, près de moi, restez-y pendant deux heures, vous aurez le secret du métier. Au

fond, tout se ramène à une seule règle de conduite : dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

La curiosité l'emporta. Je me jetai dans un grand fauteuil de cuir jaune, je mis ma canne entre mes jambes, et j'appuyai sur le pommeau mon bras malade; une fois installé, j'ouvris une tabatière oubliée sur la table, et regardant M. Truth :

— Mon cher Aristide, lui dis-je, votre devise est belle; mais entre nous, ne l'est-elle pas trop? En fait de journalisme, je croyais que le mensonge était la règle, et la vérité l'exception.

— Où avez-vous vu cela, docteur machiavélique? Dans la vieille Europe, peut-être? En Espagne, en Russie, en Turquie, partout où la presse est un monopole dans la main du gouvernement, les pauvres journalistes ont la permission de ne rien dire pendant six jours, à la condition de mentir officiellement le septième; mais dans un pays de liberté, là où chacun peut penser ce qu'il veut et imprimer ce qu'il pense, à quoi servirait de mentir? La vérité, c'est notre marchandise, c'est ce que nous achète le public. Mentir, c'est perdre notre crédit et nous ruiner honteusement. Nous pouvons avoir tous les vices, un seul excepté. Voyez le *Times* anglais : il est inconstant, injurieux, violent; mais menteur, jamais! Surpris en flagrant délit de mensonge, son propriétaire perdrait un revenu de cent mille dollars. On n'est pas vicieux à ce prix-là; on est véridique par calcul, et vertueux par intérêt.

Cette vertu américaine ne m'éblouissait guère; je cherchais une réponse, quand j'aperçus un museau de fouine qui passait au travers de la porte. C'était mon honorable frère d'armes et voisin, le *sollicitor* Fox, qui s'approcha en glissant sur le parquet, et nous prit affectueusement la main.

— Bonjour, cher Truth, dit-il au journaliste en lui souriant. Je viens de la part de M. Little, le banquier, causer avec vous d'une grosse affaire. Il y a deux mille dollars à gagner pour le journal, deux mille dollars, répéta-t-il en accentuant chaque syllabe.

— Bien, répondit froidement le journaliste; ceci regarde mon associé.

Et il sonna. Une petite porte s'ouvrit, et il en sortit, non sans peine, un gros homme, à qui son corps énorme, sa tête chauve, ses grandes oreilles et ses dents en avant donnaient l'air d'un éléphant habillé.

— Bonjour, docteur Smith, cria-t-il en éclatant de rire, bonjour;

e vous reconnais à votre bras en écharpe. Que dites-vous de mon tableau d'hier, mon cher Cincinnatus? Il ne valait pas celui d'aujourd'hui? Truth, les quatre ânes sont vendus; Ginocchio nous écrit de faire encaisser l'annonce. Bonjour, Fox, vous êtes si mince que je vous prenais pour l'ombre du docteur. Vous autres *sollicitors*, vous avez la conscience si tendre que les scrupules vous font maigrir. Qu'est-ce que vous nous apportez?

— Voici de quoi il s'agit, dit Fox, médiocrement flatté des gracieusetés de M. Humbug. La maison Little fait un petit emprunt mexicain; dix millions de dollars pour commencer. Les actions sont de deux cents dollars chacune, émises à cent soixante, et remboursables au pair par tirage annuel. Dix pour cent d'intérêt, vingt pour cent de bénéfice sur le capital, c'est une belle affaire!

— Pour Little, dit Humbug en riant. Et il vous faut des annonces. *Mundus vult decipi*, *ergo decipiatur*. Soyez tranquille, Fox, nous vous donnerons une belle petite place dans le journal. Entre les onguents d'Holloway et les pillules de Morrison, votre emprunt mexicain fera merveille.

— Je venais pour m'entendre avec vous sur le prix, dit Fox.

— C'est vous qui demandez le tarif des annonces? Un cents par mot, un dollar par cent mots; dans cette forêt commune, on *blague* à prix fixe, vous le savez bien.

— Pardon, cher Humbug, reprit Fox en clignant de l'œil, vous m'avez mal compris. Quand je parlais de prix, ce n'est pas au tarif que je songeais. Little désirerait que le projet de cette souscription utile et patriotique fût inséré dans le corps du journal, qu'il n'eût pas l'air d'une annonce. Nous payerons ce qu'il faudra. M'entendez-vous?

— Je le crains, vieux renard, dit le gros homme sans cesser de rire. Vous vous êtes levé trop tard, maître Fox. De ce côté de l'eau on ne prend pas les gens à un piége aussi gros; cela est bon pour les innocents de l'autre monde. Du reste, dès qu'il ne s'agit plus de mes affiches, adressez-vous à mon associé. Avez-vous compris ce qu'on nous demande, mon cher ami?

— Parfaitement, répondit Truth d'une voix saccadée. M. Little a besoin de mon honneur pour placer son emprunt; il me fait demander à quel prix je me vends.

— Truth, mon cher, vous prenez mal les choses, dit Fox d'un ton patelin : Vous êtes plus puritain que les pèlerins de Plymouth.

Nous ne vous demandons rien que d'autres journaux ne nous aient promis; le *Lynx*, le *Soleil*, la *Tribune*, recommanderont notre emprunt; je l'espère, du moins; nous sommes en marché.

— Puisque vous avez ces journaux, reprit Truth, pourquoi venir ici? Qu'avez-vous besoin de moi?

— Par une raison toute simple, mon excellent ami, dit Fox d'une voix mielleuse. A la Bourse, on n'a guère confiance que dans le *Paris-Télégraphe;* il est tout naturel que nous tâchions de vous mettre de notre bord. Nous ferons pour cela tous les sacrifices.

— Monsieur Fox, s'écria le journaliste pâle d'émotion, la porte est là.

— Je suis votre serviteur, monsieur Truth, dit le solliciteur en disparaissant.

— Je ne suis pas le vôtre, répondit mon client. Demain je saurai ce qu'est cet emprunt et je le dirai.

— Mon cher monsieur, lui dis-je avec l'autorité de ma profession : vous vous rendrez plus malade, vous ne désabuserez personne et vous vous ferez des ennemis mortels.

— Des ennemis, c'est notre gloire; nous sommes des soldats, notre place est au feu.

Disant cela, il prit sa poitrine à deux mains et se renversa dans son fauteuil.

— Docteur, s'écria Humbug, secourez-le; vous voyez qu'il étouffe. Peut-on se faire de pareilles émotions pour cette canaille humaine? Truth, chien d'égoïste; vous faites exprès de vous tuer pour me ruiner, moi votre vieil ami. Voyons, regardez-moi.

Truth lui tendit la main en souriant tristement. Malgré moi, je me sentis une certaine pitié pour ce pauvre bohème qui sacrifiait sa vie au plus chimérique et au plus déplorable des métiers.

---

## CHAPITRE IX.

### OU L'ON DIT SON FAIT A LA VÉRITÉ.

Quand la crise fut passée et que le malade eut repris haleine, Humbug appuya ses deux coudes sur la table, et d'une voix qu'il essaya de rendre gaie, sans y réussir :

— Mon cher Truth, dit-il, ne résistez pas plus longtemps à votre véritable vocation. Faites-vous pasteur. Les vices sont de bonne pâte; ils se laissent maltraiter sans rien dire. Chaque dimanche on les fustige vigoureusement sur les épaules du prochain; après quoi on déjeune en paix et on dîne de même. Mais ces bipèdes qui se croient des hommes parce qu'ils marchent sur deux pattes, ces loups en chapeau rond, ces renards en lunettes, ces singes cravatés, ces oies en habit noir, il n'en faut approcher que pour rire de leur cruauté, de leur avarice, de leur couardise et de leur stupidité. Qui les prend au sérieux, meurt le cœur brisé.

— Voilà mon successeur, dit Truth en me prenant la main; mon cher Humbug, le docteur sera pour vous un bon associé.

— Le docteur, reprit Humbug en riant, c'est impossible; il a la mine d'un chevreuil.

— Quelle est donc, m'écriai-je, l'espèce de bête qui fournit les journalistes?

— Pour faire un bon journaliste, dit Humbug avec une gravité comique, il faut la face d'un chien, le flair d'un chien, l'impudence d'un chien, le courage d'un chien et la fidélité d'un chien. La face d'un chien pour intimider les coquins, le flair d'un chien pour les sentir de loin, l'impudence d'un chien pour aboyer après eux malgré leurs grimaces et leurs menaces, le courage d'un chien pour leur sauter à la gorge, la fidélité d'un chien pour partir, s'arrêter et revenir au premier appel de la vérité.

— Monsieur le directeur des annonces, dis-je avec impatience, je ne soupçonnais pas que vous eussiez pour la vérité une passion si vive et si désintéressée.

— Pourquoi donc, respectable docteur? reprit-il d'un ton goguenard. Croyez-vous que je ne sache pas que deux et deux font quatre? Qu'est-ce qui fait le prix des annonces? Le nombre des lecteurs. Qu'est-ce qui amène des lecteurs? L'opinion. Est-ce en trompant l'opinion qu'on la gagne? La vérité, c'est le corps du journal; les annonces n'en sont que la crinoline, ridicule vêtement, fourni par le mensonge et la vanité. *Desinit in piscem mulier formosa superne.* A qui la faute? A l'esprit et au bon goût du public.

— Monsieur, lui dis-je en faisant tourner la tabatière dans mes mains pour appuyer mes paroles, toute vérité n'est pas bonne à dire. Il y en a qui effrayent.....

— Oui, comme le gaz effraye les voleurs.

— Il y en a qui sont odieuses à ceux qui les entendent.

— Oui, quand on trouble l'ivresse, ou qu'on réveille le remords.

— Il y en a qui sont dangereuses pour ceux qui les disent.

— Oui, quand ils ont un cœur d'esclave ou de valet.

Je tournai le dos à ce sophiste éhonté qui ne craignait pas d'attaquer de sages préjugés et de secouer l'oreiller où le monde dort en paix depuis des milliers d'années; je m'adressai à Truth, qui avait repris ses découpures et ne semblait pas nous écouter.

— A quoi pensez-vous, cher malade? lui dis-je; notre conversation vous fatigue peut-être?

— Docteur, répondit-il en souriant, pardonnez à l'impertinence de ma fantaisie, je songeais à Pilate. J'entendais ce grave administrateur disant au Christ : *Qu'est-ce que la vérité?* et sortant sans attendre la réponse. Au temps de Tibère-César vous auriez fait un excellent gouverneur de Judée.

— Quoi! ajouta-t-il en s'animant, ne sentez-vous pas que pour nous autres hommes, la vérité, c'est la vie, et que le mensonge est la mort? Cherchez autour de vous des pays prospères, éclairés, honnêtes, charitables : ne sont-ce pas ceux où chacun a le droit de dire la vérité, toute la vérité, sans acception de personnes, sans respect des préjugés, des priviléges et des abus? Cherchez les pays misérables, ignorants, sans moralité : ne sont-ce pas ceux où, sous toutes les formes, règne le mensonge officiel? Contemplez la grandeur de l'Angleterre, la croissance de l'Amérique, la fortune naissante de l'Australie. En quatre-vingts ans, quelle force a élevé nos États-Unis de trois millions à trente et un millions d'hommes? Ne vous y trompez pas, c'est la vérité. Laissez les politiques échafauder des systèmes, et combiner des formes de gouvernement; voyez quelles sont les institutions vivantes des peuples libres. Écoles, associations, tribune, presse, qu'est-ce que tout cela, sinon autant d'instruments afin de propager la vérité et de lui gagner tous les cœurs? Comptez les journaux d'un peuple, vous aurez son rang dans l'échelle de la civilisation; c'est un thermomètre qui ne trompe jamais. Pourquoi? C'est que la vérité n'est, sous un autre nom, que la loi qui gouverne le monde moral; c'est qu'il y a des rapports naturels entre les hommes, comme il y en a entre les choses; reconnaître et respecter ces rapports, c'est reconnaître et respecter la vérité, ou pour mieux dire, Dieu lui-même présent dans le monde par sa toute-puissante volonté.

— Cher monsieur Truth, répondis-je, un peu ému par ce flux de

paroles, Humbug a raison, vous êtes né pour prêcher. Mais l'expérience m'a appris depuis longtemps que la pratique est souvent le contraire de la théorie. Que de vérités admirables de loin, et qui s'évanouissent à l'épreuve! Chaque jour j'entends répéter que les hommes sont frères, que la femme est l'égale de l'homme, que les gouvernements sont faits pour les peuples...

— Vous en doutez? dit Truth.

— Non, je n'en doute pas *théoriquement;* mais essayez de mettre ces belles maximes en pratique, où en arriverez-vous?

— Au règne de l'Évangile, répondit le journaliste avec une singulière gravité. Si vous avez un plus grand idéal, dites-le; si vous n'avez rien à mettre à la place, ne jouez pas le triste rôle de Méphistophélès. L'humanité a besoin de croire et d'espérer.

— Çà, charmant docteur, qui ne croyez pas à la théorie, s'écria Humbug avec un rire impertinent, quand vous parlez, savez-vous ce que vous dites? quand vous donnez un remède à vos malades, savez-vous ce que vous faites?... Ne vous fâchez pas; si vous le savez, vous faites de la théorie quand même; si vous ne le savez pas, quelle raison avez-vous d'être si fier de ne pas raisonner?

Je m'enfonçai dans mon fauteuil, je croisai les jambes et les bras, et regardant Humbug en plein visage :

— Monsieur, lui dis-je, écoutez-moi sérieusement, si vous êtes capable de rien de sérieux. En théorie, encore une fois, j'aime la vérité, je l'aime autant que vous pouvez le faire; mais la presse n'est pas la vérité. Il y a là un mélange de passions, d'injures, de mensonges qui soulève le cœur d'un homme délicat. La liberté farouche qui règne en ce pays n'est pas de mon goût; j'ai longtemps réfléchi à ce sujet, et je vous dirai, si vous daignez me comprendre, comment on peut organiser la presse, administrer prudemment la vérité, abolir la licence du mal, et ne laisser que la liberté du bien.

— Empêchez les chiens d'aboyer, cria Humbug en éclatant de rire, la quadrature du cercle est trouvée.

— Je suppose, continuai-je, sans répondre à cette sotte plaisanterie, je suppose un gouvernement éclairé, moral, paternel, ne songeant qu'au bien de ses sujets.

— Docteur, ceci est de la théorie?

— Non, monsieur, ceci est de l'observation. Dans ce gouvernement il y a des ministres intelligents...

— J'entends, dit l'insupportable railleur, des ministres éclairés,

moraux, paternels, et ne songeant qu'au bien de leurs administrés.

— Oui, monsieur, et ces ministres ont sous leurs ordres des milliers d'agents.....

— Tous éclairés, moraux, paternels, etc., en un mot, une légion d'anges en habit noir.

— Au nom du ciel, Humbug, taisez-vous, s'écria Truth. Laissez-lui finir son conte de fées; je crois entendre un Français qui s'imagine raisonner, parce qu'il enfile des paradoxes et qu'il coud des mots les uns au bout des autres.

— Monsieur Truth, répondis-je sèchement, c'est la raison et l'expérience qui parlent par ma bouche; écoutez-moi. C'est entre les mains de ce sage gouvernement, qui sait tout, qui voit tout, qui entend tout, qui n'a point de passions, c'est entre ses mains, dis-je, que je remets le dépôt de la vérité, non pas que je veuille lui en donner le monopole, je suis l'ami de la liberté, mais réglée, mais limitée, mais moralisée! Je réglerai donc le nombre des imprimeurs, de façon à faire de la typographie une censure prudente et discrète, un sacerdoce conservateur; puis je limiterai le nombre des journaux, de façon à constituer un petit nombre de tribunes, véritables chaires où l'on ne laissera parler que la décence et la modération. Il y aura des journalistes comme il y a des prêtres, c'est-à-dire, des ministres de la vérité, qui recevront du gouvernement leur caractère et leur symbole. Si, malgré la prudente direction de l'État, quelque journaliste, oubliant la sainteté de sa mission, manquait au respect qu'il doit à l'autorité, personnification de la justice et de la vérité, alors je n'aurai pas recours au jury, qui a la main lourde et laisse glisser entre ses doigts plus d'une innocence douteuse; c'est à l'administration paternelle et protectrice que je laisserai la sainte mission de flétrir le mensonge, et au besoin de l'arrêter avant même qu'il soit né. C'est l'administration, toujours prudente, éclairée, et qui sait mieux que personne ce qui lui convient ou ce qui la gêne, c'est l'administration qui frappera l'audace et l'ignorance; elle étouffera l'opposition naissante comme Hercule au berceau étouffait les serpents. Grâce à cette hygiène ingénieuse, les journaux seront une nourriture innocente, un remède au lieu d'un poison; la presse sera un flambeau dans la main du pouvoir; on ne craindra plus l'incendie. On ménagera des préjugés utiles, on mesurera la vérité au besoin de l'État, aux forces des populations, et si quelque doctrine nouvelle paraît à l'étranger, on attendra qu'elle ait fait la fortune de son

pays d'origine avant de troubler inutilement des âmes tranquilles et qui n'aspirent qu'au repos. Voilà ma théorie : Monsieur Humbug, qu'en dites-vous?

— *D....d rascal!* s'écria-t-il en me décochant sur l'épaule un coup de poing à décorner un bœuf. Qu'on est heureux d'avoir de l'esprit, on a toujours quelque bêtise à dire! Avec son air solennel, j'ai vu le moment où ce sournois mystifiait un vieux Yankee comme moi.

— Monsieur Humbug, lui dis-je en me frottant l'épaule, ces grossiers arguments ne sont pas de mon goût. Assommer n'est pas répondre.

— Étrangler, pas davantage, cria le journaliste en riant. Continuez, docteur; vous êtes plus amusant que vous ne pensez! Mais, adieu; voici l'heure de faire le journal; le temps, c'est de l'argent; vous me ruinez!

Resté seul avec M. Truth, je lui demandai s'il n'était pas frappé comme moi de ce qu'il y avait de profond dans le système que je lui exposais; s'il pouvait mettre en comparaison la turbulence et le désordre de la presse américaine, avec ce mécanisme serré qui devait en peu de temps brider le peuple le plus ardent du monde, et lui donner l'habitude et le goût d'une sage liberté.

— Docteur, dit-il avec douceur, je suis de l'avis de Humbug: vous riez de notre simplicité. Cette doctrine, que vous nous présentez comme une invention nouvelle, il y a longtemps que je la connais, c'est celle de l'inquisition : la vérité devenue chose officielle, *instrumentum regni*, et monopolisée par l'Église et l'État. Il y a trois siècles que Luther a soufflé sur ces dangereuses chimères et remis chaque chrétien en possession de sa conscience et de son droit. Aux premiers jours du monde, la vérité est sortie de la boîte de Pandore, avec tant d'autres biens, qui sont aussi des maux entre des mains maladroites; rechercher la vérité, c'est l'œuvre de tous, s'en emparer n'appartient à personne. Ne vous payez pas de mots. Gouvernement, ministres, fonctionnaires, qu'est-ce que tout cela, sinon des hommes qui ne sont ni plus infaillibles, ni plus savants que nous? En faire les dispensateurs de la vérité, c'est un rêve; la vérité est à tout le monde, comme l'air et le jour; la seule chose possible, c'est de l'étouffer, c'est d'empêcher les hommes, non point de penser, mais de parler. Qui profitera d'une si détestable invention? L'autorité? Elle en sera la première victime. On la trompera sans cesse; il suffira

d'une poignée d'intrigants pour séduire le magistrat le plus honnête et l'engager dans les plus folles aventures. Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que vous donnez à votre gouvernement tout pouvoir de mal faire, pourvu qu'il ait soin de mal raisonner? Les citoyens y gagneront-ils? Du jour où la chose publique n'est plus leur chose, vous leur ôtez ce qu'il y a de plus noble et de plus grand dans la vie : l'amour de la patrie, la passion de la liberté. Otez l'agitation de la tribune et des journaux, la société n'est plus qu'une eau dormante; il en sort la corruption et la mort. Assurerez-vous, du moins, la prospérité matérielle, seul appât où morde la foule. Tout au contraire : la prospérité matérielle est la conséquence de la liberté. Il n'y a de sécurité, de finances et d'industrie que dans les pays où pullulent ces journaux dont la voix vous importune. Le silence est le triomphe des sots, la nuit n'est pas le règne des honnêtes gens; laissez-nous la lumière, le bruit et la vie. Souvenez-vous qu'à Rome aussi on criait contre le bavardage des tribuns; qu'un jour Sylla les fit taire, à la grande joie des beaux esprits, et que dès lors commença une décadence dont le christianisme même ne put relever l'univers.

— Permettez, répondis-je, étonné du tour que prenait la discussion; je ne prétends pas avoir trouvé la pierre philosophale en politique. Tout système a des abus; c'est une question de proportion. Avouez que le langage de vos journaux est épouvantable, et qu'il n'y a pas de mal plus affreux que leur licence effrénée.

— Docteur, vous savez ce que dit l'Évangile : *C'est au fruit que vous les connaîtrez*. Trouvez-moi un pays où il y ait plus de lumières, plus de charité, plus de prospérité matérielle qu'en Amérique.

— Je ne vois partout que scandale, répondis-je. Les fondements mêmes de la société s'effondrent dans ce sable mouvant que vous appelez la démocratie. Qu'est-ce que vous respectez? La religion? Eh bien! qu'un pasteur manque à son devoir, que sa conduite soit légère, aussitôt vingt journalistes se mettront à rire, comme l'indigne fils de Noé, au lieu de cacher à tous les yeux une faiblesse dont la honte rejaillit sur l'Église.

— La honte, dit Truth, est pour l'Église qui épouse la cause du coupable, non pour l'Église qui rejette loin d'elle un membre gangrené.

— Est-ce la justice que vous ménagez? Hier encore, votre journal attaquait avec une âpreté cynique un juge qui, dans un instant de

mauvaise humeur, rudoyait je ne sais quel drôle. Comment voulez-vous qu'on respecte le juge, s'il n'est pas infaillible?

— La justice, dit Truth, est faite pour l'accusé, et non pas l'accusé pour la justice.

— Qu'un subalterne, continuai-je, sorte de ses attributions, qu'il oublie la loi par hasard, qu'il arrête par mégarde un innocent : aussitôt dix journaux hurleront après la tyrannie, comme des chiens qui aboient à la lune; ils mettront le pays en feu pour la cause du dernier des misérables, que sais-je? pour un mendiant, ou un voleur, jeté en prison sans que les formes soient observées.

— Ils auront raison, dit Truth; la liberté du dernier des misérables est l'affaire de tous. Dès que les formes légales ne sont plus observées à son égard, tous les citoyens sont menacés. Qui ne sent pas cela ne sait pas ce que c'est que la liberté.

— Est-ce qu'il n'est pas quelquefois nécessaire de voiler la statue de la loi et de sauver le pays en dépit d'une fausse légalité?

— Docteur, vous avez un faible pour Pilate. Lui aussi ne s'arrêta point à une fausse légalité; il aima mieux condamner un innocent que de risquer sa place. C'était un habile homme; je ne sais pas pourquoi le monde est si sévère avec lui.

— A quoi en arrivez-vous? continuai-je, de plus en plus animé par la froideur de Truth. Douze ou quinze journaux, voilà les maîtres de l'opinion et de la république.

— Quinze journaux! dit Truth étonné; qu'entendez-vous par là? Nous en avons trois cents, et c'est peu pour seize cent mille âmes. Boston en a cent pour moins de deux cent mille habitants; il est vrai qu'à Boston, la ville puritaine, on entend la liberté et la civilisation autrement qu'à Paris.

— Trois cents journaux! m'écriai-je, surpris de ce chiffre formidable. Qui donc alors dirige et gouverne l'opinion? Le premier venu peut, sans mission, s'ériger en prophète et en législateur; le premier rêveur peut dire ce qu'il veut et imposer ses opinions à la foule. C'est un atroce despotisme!

— Mon bon ami, dit Truth, en baissant la voix pour me ramener à un diapason moins bruyant, ne recommencez pas vos plaisanteries : elles amusent Humbug, elles me font mal. Là où tout le monde peut parler, il n'y a point de *mission*, ni de *prophète*, ni de *premier venu*, il y a un droit qui appartient à chaque citoyen, et dont chaque citoyen use dans son intérêt particulier, ou

dans l'intérêt général. Dans un pays libre, qui a jamais imaginé de diriger et de gouverner l'opinion? Est-il un Yankee qui ne se fasse lui-même sa règle de conduite et qui ne choisisse en connaissance de cause son parti et son drapeau? La presse est un écho qui répète les idées de tout le monde, rien de plus. Ces innombrables journaux n'ont qu'un objet, accumuler les faits, les renseignements, les idées, multiplier et répandre la lumière! Plus il y en a, plus chaque citoyen est à même de lire, de réfléchir, de juger par lui-même. Mettre la vérité à la portée de tous, voilà notre ambition; ce prétendu despotisme des journaux n'existe que dans votre imagination. Tout au plus serait-il possible là où un gouvernement malavisé, faisant du journalisme un monopole contre lui-même, ne souffrirait que dix ou quinze feuilles qu'il laisserait follement entre les mains des partis. Mais en Amérique, où il y a huit ou neuf cents journaux, où il en naît de nouveaux tous les jours, le nombre des tyrans a tué la tyrannie.

— Soit; c'est un régime que n'a pas prévu Aristote : une aristocratie ou une démocratie de papier. En cet heureux pays, tout est gouvernement, excepté le gouvernement même. Vous autres journalistes (et tout le monde ici est journaliste), vous êtes plus que l'Église, plus que la justice, plus que l'État? Et qui donc êtes-vous?

— La réponse est trop facile, dit Truth; nous sommes la société.

— Mais si la société, si le peuple gouverne, qui donc sera gouverné?

— Docteur, répondit le journaliste en souriant, quand vous vous conduisez dans la rue, qui donc est conduit? Par amour d'un mot, vous faut-il des lisières? Quand vous gouvernez vos passions (ce que vous ne faites pas toujours), qui donc est gouverné? Il y a un âge mûr pour les peuples comme pour les individus. Que la Chine vieillisse dans une éternelle enfance, je la plains; mais nous chrétiens, nous citoyens d'un grand pays, nous ne sommes pas un peuple d'idiots et d'interdits; il y a longtemps que nous sommes sortis de tutelle et que nous faisons nous-mêmes nos affaires. Qu'est-ce que cette souveraineté du peuple que nous affichons depuis soixante-dix ans en tête de nos constitutions, sinon une déclaration de majorité?

— Des comparaisons ne prouvent rien, repris-je sèchement; ce qui est vrai d'un individu n'est pas vrai d'une nation.

— Toujours des mots, docteur. Une nation, c'est une collection d'individus. Ce qui est vrai de dix, de vingt, de mille personnes, est

aussi vrai d'un million. A quel chiffre commence donc l'incapacité?

— Non, dis-je, il n'est pas vrai qu'une nation soit une simple collection d'individus; c'est tout autre chose.

— C'est-à-dire que le total d'une addition est autre chose que la somme de toutes les unités?

— Erreur! m'écriai-je, fatigué de discuter avec un esprit borné. Il y a ici une différence qui crève les yeux. Pour se débarrasser des intérêts particuliers, quel est le mot magique qu'invoquent tous les hommes d'État? L'intérêt général. L'utilité publique, c'est la négation des droits individuels: telle est du moins la façon de raisonner et d'agir en tout pays civilisé. S'il suffisait d'écouter le vœu de la majorité et d'additionner des intérêts et des désirs, je vous demande un peu ce que serait la politique : un métier d'épicier, un rôle à la portée du premier honnête homme venu. Vous figurez-vous un César, un Richelieu, un Cromwell, un Louis XIV, écoutant la voix du paysan, ou prenant le vote de quelques millions de bourgeois? Que deviendraient les combinaisons, les alliances, les guerres, tous ces coups d'éclat, tous ces jeux de fortune où triomphent les héros? Traîner une nation à la victoire et à la gloire, imposer à la masse populaire des idées qui ne sont pas les siennes, lui faire servir une ambition et des projets qui ne la touchent en rien: voilà l'œuvre du génie, voilà ce qu'aiment les peuples; ils adorent ceux qui les foulent aux pieds. Laissez ces pauvres gens à eux-mêmes, ils planteraient leurs choux; leurs annales tiendraient en deux lignes, comme la morale des contes de fées : *Ils vécurent longtemps, ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.* Avec ce beau système, que serait l'histoire? Et que ferait-on apprendre en rhétorique à nos enfants?

J'étais éloquent, je le sentais. Truth, confondu, me regardait d'un air singulier.

— Docteur, me dit-il, je n'aime pas les sophismes; mais de tous ces jeux d'esprit il n'y en a point qui me soient plus odieux que les paradoxes d'autrefois, mensonges morts depuis longtemps. Ils me font l'effet d'une vieille courtisane qui a oublié de se faire enterrer, et qui promène parmi la jeunesse dégoûtée son fard, ses faux chéveux et ses rides. Washington a appris au monde ce que c'est qu'un honnête homme gouvernant un peuple libre; la preuve est faite; le siècle de l'égoïsme politique est passé. Qui ne comprend pas cela, qui n'entend pas la voix des générations nouvelles, qui ne

sent pas que l'industrie, la paix et la liberté sont les reines du monde moderne, celui-là n'est qu'un rêveur et un insensé. Ce n'est pas à la gloire qu'il marche, c'est au ridicule.

— Brisons là, monsieur! m'écriai-je en me levant; et malgré moi je portai la main à la garde de mon épée absente. Si j'avais eu mon uniforme de chirurgien de la garde nationale, j'aurais forcé cet insolent de mettre le fer à la main; c'est en lui faisant mordre la poussière que je lui aurais prouvé sans réplique que l'Amérique n'entend rien à la civilisation et qu'un Français n'a jamais tort.

---

## CHAPITRE X.

### LA CUISINE INFERNALE.

Tandis que Truth, surpris de ma fougue et de mon emportement, jetait sur moi des regards inquiets, Humbug entra, portant une masse d'épreuves qu'il posa sur le bureau.

— Alerte! cria-t-il de sa grosse voix, la besogne commence. Docteur, aidez-nous; votre bras droit est libre; prenez ce papier, préparez le tableau.

— Écrivez : *Défaite des troupes fédérales*. Voilà qui tient toute notre première page. Et il lança une épreuve dans la boîte aux lettres.

— Défaite! dis-je; vous allez annoncer au pays qu'il a été battu? Mettez *Retraite stratégique*, *habile combinaison;* autrement votre imprudence va répandre partout l'inquiétude et l'effroi.

— Docteur, vous êtes incorrigible, reprit Truth; encore une fois, on doit au pays toute la vérité. Croyez-vous qu'un échec abatte les Yankees, et que, comme des enfants, ils se laissent mener par la fortune? Une victoire nous trouverait indifférents; une défaite nous vaudra un redoublement d'énergie, des soldats et de l'argent. — Combien d'hommes tués?

— Tués, 3,000, dit Humbug; blessés, 6,000; absents, 2,400.

— Mettez les chiffres, reprit Truth; docteur, ne les oubliez pas sur le tableau. Maintenant, qu'a fait le Congrès?

— Au Sénat, dit Humbug, une longue discussion sur l'esclavage. M. Sumner a fait abolir la servitude dans le district fédéral de Colom-

bie. C'est un premier pas. Docteur, écrivez : *Admirable discours de l'éloquent sénateur du Massachusetts*. Voilà notre première feuille remplie; venons au supplément.

— Chambre des représentants, rien d'intéressant; trois rappels à l'ordre et du temps perdu en querelles avec le président.

— C'est l'usage, dit Truth, passons. Voici l'article politique; écrivez, docteur : *Retour à la Loi et à la Liberté. Habeas corpus rétabli.*

— Quoi! dis-je étonné, c'est au moment d'une défaite, quand il faut concentrer tous les pouvoirs et gouverner *manu militari*, que vous rétablissez la liberté civile avec tous ses dangers! Sachez donc, par expérience, que c'est l'instant de suspendre tous les droits. Rien ne rassure un peuple comme de se sentir tout entier entre les mains du pouvoir. En vérité, vous n'entendez rien à la politique.

— Le despotisme n'est pas la force, répondit Truth; plus un peuple est libre, plus il est doux, obéissant et resigné aux sacrifices. Si vous voulez qu'il vous soutienne, confiez-vous à lui. Continuons : *Vols de la marine dénoncés à la nation*. Écrivez, docteur, et soulignez, afin que sur le tableau on mette ces mots en relief.

— C'est trop de hardiesse, m'écriai-je. Songez aux intérêts que vous blessez, aux plaintes que vous allez soulever.

— Que les voleurs se plaignent, dit Truth, je les attends; j'ai des preuves!

— Des preuves, qui vous les a fournies?

— Partout où il y a une tribune, répondit Truth, il y a quelqu'un pour parler. Chez un peuple à qui l'on impose silence, les voleurs agissent, les volés se taisent; chez un peuple où tout citoyen est un membre actif de la nation et a droit d'accuser au nom du pays, les voleurs se cachent, les volés crient et agissent. En Russie, vingt millions donnés à la police n'empêcheront pas de voler des milliards, on achètera la police par-dessus le marché; chez nous, où la police c'est tout le monde, on ne vole pas un sou sans trembler. Supprimer la grande filouterie n'est pas le moindre avantage de la liberté. Passons aux nouvelles du dehors.

— Voici, dit Humbug, les trois correspondances de Londres.

— Pourquoi trois correspondances? demandai-je, surpris de ce luxe inutile.

Il y a trois partis en Angleterre, dit Humbug, il nous faut donc trois échos pour répéter tous les sons. — Première correspondance,

couleur du vieux Pam[1] : « Guerre à l'Amérique ; la justice est une belle chose, mais le coton vaut mieux ; brûlons le monde pour chauffer l'Angleterre. » — Seconde correspondance, couleur Derby. « Le vieux Pam se moque du public, il crie aux armes, empoche des fortifications et des navires cuirassés, joue au soldat, et ne veut que deux choses : garder la paix et sa place. Qu'on nous donne le ministère, nous serons aussi patriotes, et nous coûterons moins cher. » — Troisième correspondance, couleur Bright et Cobden. « John Bull, mon ami, votre gouvernement se moque de vous. Il chatouille votre vanité pour vous subtiliser votre dernier shilling. Soyez homme, imitez votre cousin Jonathan[2], faites vous-mêmes vos affaires ; le jour où les peuples ne se feront plus soigner par ces charlatans ruineux qu'on nomme diplomates et grands politiques, ils vivront en frères ; ils auront la paix et la vie à bon marché. »

— J'espère, dis-je à Humbug, qu'en donnant ces trois correspondances au public, vous y joindrez votre avis.

— Point du tout, répondit Humbug ; Jonathan a l'habitude de se faire lui-même son opinion ; il a de trop bons yeux pour prendre nos lunettes.

La porte s'ouvrit brusquement ; trois femmes, jeunes et élégamment vêtues, s'approchèrent de nous ; la plus âgée, qui n'avait pas vingt-cinq ans, prit la parole d'un ton à la fois modeste et assuré.

— Monsieur, dit-elle à Humbug, nous sommes députées par mesdames les couturières d'habits ; nous vous prions d'annoncer que nous nous mettons en grève, et que lundi prochain nous tiendrons un *meeting* afin de chercher les moyens à prendre pour écarter l'oppression dont nous souffrons ; nous voulons reconquérir et assurer nos droits.

— Les tailleurs sont riches, dit Humbug. Avant de les réduire, il vous faudra manger vos économies. Avez-vous un million à grignoter ?

— Monsieur, dit la plus jeune d'un air mutin, avec cent dollars d'annonces nous en viendrons à bout. Nous apprendrons à messieurs les tailleurs et au monde entier ce que peuvent cinq cents femmes qui ont mis dans leur tête de ne pas céder. C'est une leçon

1. Le *vieux Pam* est le nom familier que les Anglais donnent à leur premier ministre Lord Palmerston.

2. *Jonathan* est le sobriquet du peuple américain, *John Bull* celui du peuple anglais.

qui profitera aux accapareurs et aux tyrans, et qui fera pâlir les despotes du vieux continent. Obligez-nous seulement de mettre demain dans le journal l'adresse au public que notre comité a délibérée et rédigée. Sur quoi, elle tendit au journaliste un papier plié en quatre; Humbug lut à haute voix cette impertinente plaisanterie, mémorable monument de la folie et de la perversité féminines dans un pays où les femmes elles-mêmes croient à la liberté.

*AUX PARISIENS DU MASSACHUSETTS,*

LES COUTURIÈRES D'HABITS.

Pour venger nos droits méconnus, pour obtenir justice, nous, les couturières d'habits de la ville de Paris (*Mass.*), nous nous mettons *en grève;* dans huit jours, nos tyrans auront cédé, ou nous n'aurons plus d'emploi. Qui veut nous donner du travail? nous n'aimons pas à rester les bras ballants, mais nous sommes déterminées à ne pas travailler pour rien au profit de gens qui peuvent payer. Qui a besoin d'un coup de main? nous savons faire des chapeaux, des habits, des puddings, des gâteaux et des tartes; nous savons coudre, broder, tricoter, rôtir et bouillir. Nous savons traire les vaches, faire le beurre et le fromage, engraisser les poulets et soigner un jardin; nous savons nettoyer la cuisine, balayer le parloir, faire les lits, fendre le bois, allumer le feu, blanchir et repasser, et, de plus, nous adorons les bébés. En un mot, chacune de nous peut faire une femme de ménage accomplie. Pour notre intelligence et notre esprit, adressez-vous à nos anciens maîtres. Parlez vite, messieurs, qui veut des yeux noirs, de beaux fronts, des cheveux frisés et bouclés, le charme et la jeunesse d'Hébé, la voix d'un séraphin, le sourire d'un ange? Vieux gentlemen qui avez besoin d'une bonne gouvernante, beaux jeunes gens qui cherchez une femme active et dévouée, parlez, l'enchère est ouverte. Une fois, deux frois, trois fois : adjugé. Quel est l'heureux mortel?

*S'adresser au Comité des dames Couturières, rue des Peupliers, n° 20.*

— Très-bien, mesdames, dit Humbug, ce soir l'annonce paraîtra dans le journal, et nous mettrons sur le tableau : *Grève des couturières*, afin que nul n'en ignore. Disant cela; il fit un profond salut, et reconduisit ces péronelles avec autant de politesse que s'il se fût agi d'un préfet.

— Est-il possible, m'écriai-je, qu'en Amérique les femmes aient le droit de faire ce qu'elles veulent? N'est-ce pas un démenti donné à l'expérience et au bon sens? Des *meetings* de couturières, des coalitions de blanchisseuses, une *grève* de sages-femmes? La révolution en habits est odieuse, la révolution en jupons est ridicule.

— Ce qui est ridicule, répondit Truth avec son flegme ordinaire, c'est que les habits se croient le droit d'opprimer les jupons.

— C'est bien, repris-je. Versez à ces têtes folles l'ivresse de la liberté, vous verrez quelles en seront les premières victimes.

— Docteur, vous êtes lugubre, dit Truth; à la moindre secousse que reçoivent vos antiques préjugés, vous criez que le monde va finir. Les femmes, cher monsieur, sont la moitié du genre humain; c'est une vérité profonde qu'Aristote a constatée, mais depuis deux mille ans personne n'a compris le philosophe, hormis les Américains. Si les femmes ne partagent ni nos espérances ni nos craintes, elles nous feront partager leurs faiblesses et leurs caprices. Il nous faut des épouses, des filles et des mères qui aiment la liberté avec passion, pour que les maris, les pères et les fils ne perdent jamais ce saint amour. Ces couturières vous paraissent ridicules, moi je les admire, tout en riant de leur annonce; j'aime les âmes généreuses qui ont foi dans la justice et qui défendent leur droit. C'est avec ces âmes-là qu'on fait de grands peuples, c'est là qu'est la supériorité de notre beau pays.

— Achevons le journal, dit Humbug; voici les marchés. Coton, laine, charbon, fer, farine, grain, porc, mouton, bœuf, foin, cuir, sucre, café. Rien de particulier, sinon sur les farines; les *bonnes marques* se sont vendues à deux pour cent de plus que les farines communes.

— Quelles marques? dit Truth, prenant le catalogue : Colfax, Stevens, Pennington; il faut souligner ces noms, et les imprimer en gros caractère; vous riez, docteur, ce n'est pas là une petite chose. La responsabilité individuelle, c'est la force et la vie des républiques. Il faut que chacun y porte inscrit sur le front ce qu'il est et ce qu'il a fait. Joindre à l'honnêteté la réputation et la fortune, attacher à la friponnerie l'infamie et la ruine, c'est le secret de la morale et du gouvernement; c'est un problème dont nul législateur n'a trouvé la solution, et que la presse résoud tous les jours.

— Belle tirade, à propos d'un baril de farine!

— Et dont vous verrez l'application à l'instant même, dit Humbug; tenez : Marché aux porcs; vingt boucauts avariés, aux marques de Thomas et de Williams. Souligner ces deux noms malhonnêtes, c'est les chasser du marché.

— Vous ne le ferez pas, vous n'en avez pas le droit. Ne vous suffit-il pas d'être le gouvernement, voulez-vous encore être la police?

— Vous l'avez dit, respectable docteur, reprit Humbug; nous sommes la police et plus encore : nous sommes la conscience publique. Continuez votre rôle, marchez d'étonnement en étonnement,

puisque cela vous amuse. Mais en vérité, si vous parlez sérieusement, on vous a changé en nourrice, vous n'êtes pas un Américain.

— Tu ne sais pas, dis-je à voix basse, tu ne sais pas, ignorant, combien tu as raison. Tu ne sais pas à quel point je méprise un Don Quichotte assez fou pour prendre en main l'intérêt d'autrui, l'intérêt du premier venu, et cela sans mission et sans traitement. Voilà ce que c'est qu'un pays sans fonctionnaires! Il faut que chacun s'y mêle même de ses propres affaires. Cela est ridicule! En France, une administration intelligente et compacte me délivre de tout souci; je suis roi, on me sert; je jouis en paix d'une prospérité et d'une grandeur qui ne me coûtent que mon argent. C'est de la civilisation, ou je ne m'y connais pas.

— Voici la Bourse, dit en entrant un jeune homme, tout essoufflé d'avoir couru.

— Rien de nouveau? demanda Humbug.

— Rien que l'emprunt mexicain.

— Qu'en dit-on, Eugène? dit M. Truth.

— Fiasco complet, c'est une filouterie du vieux Little.

— Comment, une filouterie! dis-je en lisant le programme de la Bourse; l'emprunt a monté d'un dollar sur le prix d'émission.

— Little a acheté d'une main ce qu'il a vendu de l'autre, dit Truth; la plaisanterie est vieille, et chez nous elle ne fera jamais fortune. Nous ne sommes pas assez moutons pour cela. Monsieur Rose, ajouta-t-il en s'adressant au nouveau enu, faites-nous pour demain un article sur cette affaire; voyez les agents de change, et sachez-moi toute la vérité.

— Ce sera fait ce soir, monsieur Truth; j'aurai plus de renseignements que je n'en demanderai.

— Monsieur, dis-je à ce jeune homme, dont le nom m'annonçait un fils de l'apothicaire et, hélas! un frère de mon gendre, les affaires doivent être fort difficiles avec cette façon de les percer à jour au profit du public.

— Monsieur, répondit Eugène tout étonné, les affaires sont d'autant plus faciles qu'elles sont mieux connues. A la Bourse, le mensonge est la ruine, la vérité, c'est la richesse.

— Bon! pensai-je, ils disent tous la même niaiserie. A Paris, centre de l'intelligence, capitale de l'esprit, tout le monde sait que les affaires qui font courir le public sont toujours celles où il ne comprend rien. Qu'est-ce que peut donner une affaire connue? Cinq,

six pour cent tout au plus; tandis que l'inconnu promet quinze ou vingt pour cent; c'est là qu'est le secret du banquier. Ici on troque valeur contre valeur, c'est un misérable commerce; à Paris on achète l'espérance, c'est la poésie du jeu, c'est le charme de la loterie. Perdre son argent, qu'importe à un Français? c'est de la prose. Dévorer en pensée la richesse, satisfaire en rêve passions, caprices, ambition, voilà l'idéal; on paye, il est vrai, mais peut-on payer trop cher l'illusion?

— Ami Humbug, dit une voix glapissante, voici deux petites annonces que je voudrais insérer dans ton journal; tu me feras un bon escompte : les temps sont durs.

Celui qui parlait ainsi était un petit homme en longue redingote et coiffé d'un immense chapeau; sa figure, son geste, son habit disaient à tout le monde : Regardez-moi, je suis quaker.

Humbug prit les deux annonces et se mit à rire.

— Elles sont bonnes, dit-il, mais je ne les comprends pas.

VILLA MONTMORENCY.

Seth Doolittle, propriétaire de l'hôtel de la Rose, à Montmorency, a l'honneur de prévenir le public que, durant toute la saison, les amoureux qui descendront chez lui ne payeront que moitié prix.

— Pourquoi cette exception? demandai-je.

— Ami, répondit le petit homme en croisant les mains sur son ventre et en levant les yeux au ciel, rien n'est plus beau et plus respectable que l'amour. Mettez un jeune homme en face d'une robe blanche et de deux boucles noires qui voltigent au vent, il se sent tellement céleste, tellement éthéré, que de toute la semaine il ne s'abaissera jamais à toucher au rôti. C'est un vol que de faire payer au prix commun ces anges du ciel qui n'examinent jamais la note; ma conscience s'oppose à cette iniquité.

— Ce scrupule t'honore, dit l'excellent Humbug en se mordant les lèvres. Passons à la seconde insertion :

AVIS AMICAL.

*Dinah D. L.* — On te supplie de ne pas revenir. Ta mère est en excellente santé; on ne peut rien arranger; et toute ta famille se trouve beaucoup mieux depuis que tu l'as quittée.

— Ceci est un secret de famille, dis-je en souriant; il n'y a point d'explication.

— Pour le public, non; pour toi, docteur Smith, oui, reprit le quaker. Il s'agit d'une sœur, tête folle, que dans son propre intérêt, dans celui de sa famille, et par souci de la moralité publique, nous avons envoyée en Californie comme maîtresse d'école. Il est à craindre que la malheureuse ne se soit arrêtée en route et ne veuille revenir. Aussi la prévenons-nous charitablement et à mots couverts qu'elle fera mieux de continuer son chemin, et qu'il n'y a point de place pour elle à la maison.

— Cela est admirable de charité, monsieur Seth, repris-je en haussant les épaules. Je regrette de n'avoir pas reconnu plus tôt un aussi galant homme.

— Tu aurais eu quelque peine à me reconnaître, reprit Seth en baissant les yeux, tu ne m'a jamais vu; mais mademoiselle Martha m'a dépeint son maître et le terrible accident d'hier avec tant de fidélité, qu'au premier coup d'œil je t'ai deviné.

Ce vertueux aubergiste prononça le nom de Martha avec une onction étrange, et qui plus tard me revint en mémoire; j'y aurais fait plus d'attention si un homme à la figure enflammée n'était entré brusquement dans la chambre en criant : « Grande nouvelle, monsieur Truth, grande nouvelle, monsieur Humbug; le maire de la ville vient d'être condamné. On l'a surpris en conversation criminelle avec une actrice du *Lyceum;* il est obligé de payer au mari dix mille dollars de dommages-intérêts.

— Docteur, dit Humbug, prenez la plume, et finissons notre tableau; nous avons un journal bien rempli, la vente est assurée. Voyons :

*Défaite des troupes fédérales.*

3,000 tués, 6,000 blessés.

*Admirable discours de l'éloquent sénateur du Massachusetts.*

RETOUR A LA LOI ET A LA LIBERTÉ !

*Vols de la marine dénoncés à la nation.*

GRÈVE DES COUTURIÈRES.

***CONDAMNATION CRIMINELLE DU***

**MAIRE DE LA VILLE.**

— Allons, continua-t-il, la journée est bonne; nous n'avons pas

mal aboyé aux coquins. Sur ce, cria-t-il, à l'imprimerie; roulez, mes enfants, et dans un quart d'heure, hissez le tableau.

---

## CHAPITRE XI.

DE LA MAXIME PROTECTRICE : *Que la vie privée doit être murée.*

— Je m'étais enfoncé dans mon fauteuil, réfléchissant à part moi au triste spectacle que j'avais sous les yeux. Anarchie dévorante, espionnage général, trouble universel, le gouvernement aux mains de tout le monde : voilà cette presse si vantée. Enrégimentez donc un peuple avec un pareil ennemi après vous !

— Eh bien, cher docteur, me dit Truth d'une voix caressante, vous savez maintenant comment se fait un journal. Êtes-vous séduit? est-ce vous qui devenez mon successeur?

— Jamais! jamais! répondis-je en reculant mon siége par un geste involontaire. Ce que je vois m'épouvante; vous vous jouez de tout ce qu'on m'a appris à regarder comme respectable et sacré. Qu'on attaque un ministre ou des députés, peu m'importe, j'y suis habitué; de tout temps, les ministres ont servi de but à messieurs les folliculaires : le plus célèbre est celui qui en abat deux ou trois. S'il y a des pays et des peuples que cette destruction amuse, grand bien leur fasse! Je leur souhaite deux ou trois révolutions pour les guérir. Mais la vie privée, monsieur, doit être murée, entendez-vous, monsieur, hermétiquement murée.

— Qui a dit cela? demanda Humbug d'un air narquois qui ne prouvait que son ignorance.

— Monsieur Humbug, répondis-je, c'est M. Royer-Collard, un grand métaphysicien qui n'a jamais eu d'idées à lui; mais qui a coulé en bronze et gravé sur l'airain les idées d'autrui. C'est lui qui a prononcé cette parole d'or, qu'on devrait graver dans chaque bureau de journal : *La vie privée doit être murée.*

— Votre grand métaphysicien a dit une sottise, répondit Humbug. Est-ce qu'on coupe un homme en deux? Est-ce qu'on est un coquin dans la vie privée et un Fabricius dans la vie publique? Qu'est-ce que la vie privée? Où commence-t-elle, où finit-elle? Crier au chien enragé, est-ce une attaque contre la vie privée, ou contre la vie publique? Si notre marine est volée par des fournis-

seurs impudents, est-ce la vie privée qu'on attaque en dénonçant le voleur? Si l'honorable M. Little, riche des millions d'autrui, veut une fois encore dépouiller les simples au profit de son insatiable cupidité, dire à M. Little qu'il est un fripon, est-ce attaquer sa vie privée?

— Monsieur, dis-je à cet impudent, vous ne vous doutez pas de tout ce que je pourrais vous répondre ; un mot suffira. Voici le maire de votre cité qui a cédé à une malheureuse faiblesse. Peut-être est-il tombé dans le piége tendu par quelque sirène de bas étage; à coup sûr, cette faute, il ne l'a pas commise en qualité de magistrat municipal. A quoi bon ce bruit, ce scandale, cette diffamation d'un homme dont l'erreur, après tout, ne vous touche pas?

— A quoi bon? dit Truth avec une froideur digne de Robespierre : à lui faire donner sa démission. Voulez-vous que dans nos familles nous prêchions le respect du lien conjugal, l'horreur du vice, en face de l'adultère trônant à l'hôtel de ville? Cela ne se peut pas. C'est l'honneur de la vie privée qui nous répond de la vertu publique. Autrement la politique est une comédie où chacun porte un masque, joue un rôle, et s'amuse à parler de conscience, de droits, de devoirs, sans croire un mot de ce qu'il dit. Que des peuples enfants se plaisent à ces farces dangereuses, et qui finissent toujours mal, cela se peut; mais en Amérique, tout est sérieux. Que nos débauchés aillent, si bon leur semble, ruiner leur santé, et manger leur argent au delà de l'Atlantique, chez nous il faut être respectable pour être respecté.

— Voici une lettre du maire, dit un employé; il donne sa démission.

— Monsieur Truth, m'écriai-je, il en est temps encore, arrêtez l'impression du journal, faites disparaître une condamnation qui ne concerne plus qu'un simple citoyen, un jugement qui va faire le déshonneur d'un homme et le malheur d'une famille. Effacez de votre tableau ces lignes odieuses qui frappent d'une flétrissure nouvelle, et que la justice n'a pas prévue, une faute excusable sans doute. N'y a-t-il donc que des Catons en Amérique; et, puisque vous parlez toujours d'Évangile, n'en est-il pas un parmi vous qui ait lu l'histoire de la femme adultère? Au nom du ciel, soyez humain.

— Je ne suis ni humain ni cruel, répondit Truth avec son ton glacial; je ne suis pas une personne, je suis un journal, c'est-à-dire un écho, une photographie. Le tableau restera ce qu'il est; j'en suis

fâché pour le coupable; mais, moi aussi, j'ai une mission à remplir; je ne transige point avec la vérité.

— Mais cette mission, m'écriai-je indigné, vous vous la donnez à vous-même!

— Est-elle moins sainte pour cela? reprit le journaliste. Comprenez donc le rôle que je remplis. Dans une société occupée tout entière de ses affaires, de ses intérêts, et qui cependant se gouverne elle-même, comment se maintient la liberté? comment se maintiennent et grandissent les idées généreuses? comment le droit est-il respecté de tous, la vertu estimée, les services récompensés? Grâce à la presse, invention plus admirable encore que la découverte de la vapeur et de l'électricité. Nous autres journalistes, nous sommes l'écho de la société, écho formidable, trompette retentissante qui grossit tous les bruits, les répand au bout de l'empire, et va réveiller la conscience la plus engourdie. Le bien ou le mal, tout nous sert également : le bien, pour faire battre de joie et d'émulation tous les cœurs; le mal, pour les soulever d'indignation et de dégoût. Hier vous avez accompli un acte héroïque. En Russie, en Espagne, qui l'aurait su? quelques amis, quelques voisins, une cité. Grâce à nous, trente et un millions d'hommes vont répéter le nom du docteur Smith; trois millions de jeunes gens envieront votre courage et se promettront de l'imiter. C'est là l'œuvre de ces pamphlétaires pour qui vous semblez avoir peu d'estime. Aujourd'hui il y a un scandale donné, une faute commise par un magistrat. La justice a condamné l'homme, la presse condamne le crime, et le fait haïr et détester par toute la nation. Plus la chute est grande, plus la leçon est énergique. Notre dureté chagrinera une famille et la fera plaindre par quelques âmes tendres; elle sauvera d'une semblable faiblesse des milliers d'hommes qu'enhardirait l'impunité. Sans doute notre rigueur nous vaudra une inimitié mortelle. Qu'importe? Mettrons-nous en balance notre devoir et notre intérêt? Docteur, soyez moins sévère pour nous. Aux qualités que demande le métier de journaliste, combien d'hommes d'État seraient-ils à même de le remplir, combien en est-il qui accepteraient résolûment nos dangers et notre obscurité?

— Bravo, Truth! cria Humbug; vous parlez comme un livre, mon bon ami, et comme un livre qui dit la vérité; *Rara avis in terris, nigroque simillima cycno.*

— Il y a des ambitions qui se cachent, repris-je, furieux contre

Truth et contre moi-même (les paroles de ce sophiste m'avaient ébranlé) : tel se croit vertueux en affichant la sévérité, qui, au fond, sans le savoir, est dupe de son propre intérêt, et court après la fortune.

— La fortune, dit Humbug, n'est pas faite pour les journalistes. Docteur, mon ami, le monde est un théâtre où figurent trois sortes de personnes : spectateurs, acteurs, auteurs. Les spectateurs, c'est vous, c'est Green, c'est Rose, ce sont tous les honnêtes gens qui n'ont ni vice ni vertu, et qui vivent à l'ombre de leur vigne et de leur figuier. Les acteurs sont une troupe jalouse qui ressemble à toutes les troupes de comédie. L'ambitieux, le beau parleur, l'avare, le poltron, le tyran, le valet y jouent leur rôle au grand plaisir du public, qui applaudit souvent, siffle quelquefois et paye toujours. A ces premiers chanteurs, il faut de beaux habits, des palais de carton, de l'or, beaucoup d'or. Ils connaissent le caprice de la foule, et ils en abusent. Quant aux auteurs, quant au poëte qui a créé le mot du jour, écrit l'air en vogue, inspiré la tirade, celui-là on lui jette un morceau de pain et on le dédaigne. Qu'est-ce que l'idée pour les habiles? rien qu'une cocarde, le tout est d'en user à propos. Criez pendant vingt ans que la liberté est le salut des peuples, vous n'êtes qu'un écho, odieux à ceux qui commandent, importun à ceux qui servent. Vienne un jour où le peuple lassé veut secouer le fardeau qui l'écrase, le premier téméraire qui inscrira sur un drapeau le mot que vous avez répété vingt ans, celui-là sera l'élu de la foule; honneur, argent, puissance, tout sera pour lui. Une heure fera la fortune de ce premier rôle; aussi n'aura-t-il pas assez de mépris pour le journaliste obscur qui, durant vingt ans, lui a préparé son triomphe; et le peuple jugera comme l'acteur. Voulez-vous une morale à mon conte? La ville va nommer un maire; soyez sûr qu'on pensera à tout le monde, hormis au seul homme qui honorerait cette fonction, et cet homme, c'est Truth. Le jour où il mourra à la peine, si je ne suis point là, il n'aura pas deux lignes d'éloge dans son propre journal. Voilà comment en Amérique on récompense la vertu civique! et cependant nous sommes le premier peuple du monde; *Ab uno disce omnes*. Jugez maintenant de notre ambition.

— Humbug, mon ami, dit Truth, comptez-vous pour rien l'honneur d'être aimé et loué par vous?

La porte s'ouvrit, et pour la seconde fois on vit s'allonger un museau de fouine qui ne pouvait appartenir qu'à M. Fox. C'était lui, plus souriant que jamais.

— Monsieur Truth, dit-il de sa voix la plus doucereuse, auriez-vous la bonté d'annoncer dans votre excellent journal que l'honorable M. Little vient de donner dix mille dollars à l'hospice des enfants, cinq mille dollars aux pauvres de la ville et cinq mille dollars à la bibliothèque municipale?

— L'emprunt mexicain va bien, dit Humbug; Little est un juif pieux qui paye la dîme au Seigneur.

— L'emprunt mexicain est abandonné, répondit Fox; M. Little s'est assuré que les garanties offertes par le gouvernement du Mexique n'étaient pas sérieuses.

— D'où vient cette générosité suspecte? demanda Humbug; il y a quelque terrible spéculation sous jeu. Voilà vingt mille dollars qui nous coûteront cher.

— Toujours des soupçons, interrompis-je; et pourquoi?

— C'est que je suis un vieux journaliste, répondit Humbug; je crois à la vertu des banquiers comme à la simplicité des quakers.

— On vous convertira, vieux pécheur, reprit Fox en riant.

— Grande nouvelle à la Bourse! dit en rentrant M. Eugène Rose.

— L'emprunt mexicain est retiré, dit Humbug; nous le savons.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que le maire a donné sa démission, et qu'on porte M. Little pour le remplacer.

— Vraiment! dit Fox; cela n'est pas possible. M. Little ne m'en a point dit un mot; je doute même qu'avec ses nombreuses affaires il puisse accepter ce poste important.

— Excellent Fox! s'écria Humbug, il a l'innocence d'un agneau; vous verrez, honnête avocat, que M. Little se décidera à ce grand sacrifice.

— Mais nous sommes des gens délicats, dit Truth, et pour notre part, nous ne lui imposerons pas une aussi lourde charge, nous combattrons son élection.

— Et pourquoi? s'écria Fox.

— Ceci, dit Humbug, c'est le secret de la comédie; on ne le demande pas.

— Ainsi donc, reprit Fox, nous vous trouverons toujours contre nous, vous, puritains, gens impossibles; mais que je sois damné si je ne viens quelque jour vous brûler dans votre guêpier, frelons inutiles, qui ne savez que nous fatiguer les oreilles de vos odieux bourdonnements!

— Fox, mon ami, dit Humbug, ne mettez pas ma patience et mes bras à l'essai, je vous ferais passer par la fenêtre.

Fox n'attendit pas une menace dont l'exécution était trop certaine; pour moi, je sortis, ému et troublé de tout ce que j'avais entendu. La raison et l'éducation me disaient que la presse est une arme chargée contre le pouvoir et la société; d'un autre côté, j'étais frappé de ce qu'il y avait de grand et de généreux dans la conduite de Truth, de brave et de décidé dans le rôle de Humbug. Prendre en main la cause des honnêtes gens contre tous les fripons dont le monde regorge, être chaque jour en chasse, et poursuivre sans relâche le vol, l'injustice, le mensonge, c'est quelque chose cependant. Un peuple qui compte de pareils hommes n'est pas un peuple ordinaire. Bah! me dis-je en chassant de vains scrupules, ceci est une exception. Le plus sage serait de supprimer tous les journaux; on dira que c'est supprimer le remède et non pas le mal; mais quand le mal est sans remède, on se résigne, et si l'on meurt, au moins meurt-on sans se plaindre. C'est un grand avantage... pour les médecins.

J'en étais là de mes réflexions, quand, au milieu de la rue, une voix m'appela, la voix de Suzanne. Elle approchait dans un cabriolet à deux roues que conduisait Martha. Le cheval avait le pied sûr, et Martha était une fille prudente qui se servait de la bride plus que du fouet; mais à l'angle de la rue Taitbout et de la rue du Helder, je me trompe, à l'angle de la septième et de la huitième avenue, il y a un terrible petit pavé, établi, je suppose, par quelque vétérinaire, car, depuis dix ans, il ne se passe pas de jour que des chevaux ne s'y abattent. Le coursier de Martha était prédestiné; en approchant de moi, la pauvre bête se mit soudain à genoux; Martha fut lancée pardessus la tête du cheval, Suzanne tomba dans mes bras, et du choc me jeta à terre et roula sur le sol avec moi.

Je me relevai furieux et couvert de poussière; Suzanne avait la figure égratignée; Martha était en sang :

— Vous êtes blessée, Martha? m'écriai-je.

— Non, monsieur, ce n'est rien, dit-elle; la droite de l'Éternel m'a soutenue; il n'y a que le bout du nez qui ait porté.

Et nous voilà tous deux occupés à dessangler et à relever le cheval.

Quand l'animal fut attelé: — Pardieu! m'écriai-je, c'est une honte qu'une administration municipale souffre depuis dix ans un pareil casse-cou à ma porte, dans l'une des rues les plus fréquentées de la ville. Et de rage je rentrai au bureau du journal.

— Docteur, qu'avez-vous? dit Humbug toujours riant; avez-vous déjà commencé la lutte électorale avec Fox. A en juger par votre habit, vous n'avez pas eu le dessus.

— Ce que j'ai, dis-je; c'est qu'il est abominable que depuis dix ans on laisse un pavé dans un état pareil; c'est que mon cheval vient de s'abattre, c'est que ma fille est blessée au visage, c'est que la cuisinière a manqué se tuer; je suis furieux, je veux me plaindre, je demande justice. Nous sommes à Paris en Amérique, je l'obtiendrai. La publicité mettra tout le monde avec moi. Donnez-moi une plume et de l'encre, que je vous adresse une lettre sévère, où je traiterai l'administration comme elle le mérite.

— Voici ce que vous désirez, dit Humbug; et voici de plus un dollar.

— Un dollar? Pour quoi faire?

— Nous payons toujours un dollar à ceux qui nous apportent un *fait divers;* ne faites pas la petite bouche, docteur; gardez-le et faites-le encadrer avec la date. Il vous rappellera que la presse est la voix de tous, et que vous avez compris cette grande vérité le jour où vous avez souffert.

— Humbug, répondis-je, ces paroles que vous jetez au vent, avec votre légèreté ordinaire, ont plus de portée que vous ne pensez; je ne les oublierai point. En lisant mon journal le matin, chaque plainte me rappellera une souffrance qui demain peut-être sera la mienne, un mal que je puis secourir ou prévenir en m'associant au cri public.

— Bravo, docteur, vous êtes un grand philosophe. Quand vos yeux s'ouvrent, vous criez : *Et lux facta est.* Il n'importe; vous vous apercevrez bientôt d'une autre vérité non moins grande : c'est qu'en fin de compte la liberté de la presse ne profite guère qu'aux honnêtes gens. Cela suffit pour nous apprendre quels sont ses ennemis.

René Lefebvre.

(La suite prochainement.)

# LA PRODUCTION
# DES MÉTAUX PRÉCIEUX
## EN CALIFORNIE[1].

---

Depuis quelque temps, la Californie ne faisait plus parler d'elle : on la disait devenue raisonnable, insignifiante et rangée. Comme ces fils de famille qui, après avoir étourdi un moment nos capitales de leurs prodigalités, vont sagement s'enterrer au milieu de leurs fermes, pour fumer leurs luzernes, drainer leurs betteraves, croiser leurs durhams et leurs leicesters en vue du comice agricole de l'arrondissement, la Californie faisait de l'agriculture et du jardinage. Dernièrement, elle envoyait vendre à Londres ses blés, malgré l'énorme distance qui les renchérit de 100 pour 100. Ce n'était plus, disait-on, qu'un pays comme tous les pays du monde, avec des tribunaux, des théâtres et des prisons, des grandes routes et des diligences, des rues pavées et des trottoirs, des percepteurs et des agents de police. Elle semblait, du cycle légendaire de l'âge d'or, être entrée, de plein saut, dans la phase prosaïque du travail bourgeois.

Trompeuse bonhomie! la Californie est toujours l'Eldorado. Elle fait du blé par caprice et de l'or par vocation : au fond de ses sacs de farine il doit y avoir des pépites. Sournoisement et sans bruit elle soutient sa production précieuse et tend à l'accroître. En ce moment elle l'organise en chantiers gigantesques. Elle a de l'or par montagnes, et ces montagnes, elle se met à les laver en y faisant passer des fleuves. Voilà d'ailleurs que toutes les ambitions lui viennent et lui réussissent. A côté de l'or, elle a voulu avoir de l'argent; elle en a — plus que le Potose, dit-on. Elle a voulu du mercure; elle en a, à rien, — plus que tout l'ancien monde n'en produit. Et nous ne sommes pas au bout : tous les ans de nouveaux gîtes se découvrent.

1. Rapport à S. E. M. le Ministre des travaux publics. Par M. P. Laur, ingénieur au corps impérial des mines.

Le péril de la richesse universelle devient plus menaçant que jamais. *Caveant consules!*

C'est un jeune ingénieur des mines, M. P. Laur, qui vient de nous révéler ces secrets du nouveau monde, dans un petit ouvrage très-curieux, qui, tout incomplet qu'il est, renferme infiniment plus de renseignements qu'on ne nous en avait jamais donné, et qui jette un jour tout nouveau sur une de nos plus graves questions économiques.

Dans le courant du mois de novembre 1859, le bruit se répandit en Europe que de riches minerais d'argent avaient été découverts en Californie. Ces mines étaient situées dans une région éloignée et déserte où tout était à créer; mais la puissance des filons était, disait-on, très-considérable et leur richesse telle qu'ils rendaient 20 à 30,000 fr. à la tonne. Ces nouvelles, bientôt suivies par l'arrivée de plusieurs tonnes de minerais extrêmement riches en effet, eurent pour premier résultat de faire disparaître la prime offerte à l'argent sur les places de Paris et de Londres. Le ministre des travaux publics chargea M. Laur d'aller reconnaître l'importance de ces nouveaux gisements. Après avoir passé les mois de septembre, octobre et novembre 1860 à explorer, sur 300 kilom. du nord au sud et 150 kilom. de l'est à l'ouest, le pays des Indiens *Washoe* où sont situées ces mines, M. Laur repassa la Sierra Nevada californienne, pour étudier pendant deux mois l'exploitation de l'or en Californie, — exploitation bien différente aujourd'hui de ce qu'elle a été à ses débuts; — puis il alla visiter, dans les montagnes qui bordent l'océan Pacifique, d'autres mines aussi intéressantes au moins que l'argent, celles qui donnent le mercure. Nous allons d'abord résumer en quelques pages le résultat des observations du jeune et savant ingénieur; puis nous essayerons d'indiquer les conséquences économiques très-importantes qu'on est en droit d'en déduire.

---

Commençons par l'or : c'est un honneur qui est dû au roi des métaux. Une grande vallée longitudinale parcourt la Californie du sud au nord; elle est comprise entre deux chaînes de montagnes, la chaîne du Coast Range à l'ouest, qui a une hauteur moyenne de 5 à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la chaîne de la Sierra Nevada, qui s'élève de 3,000 à 3,500 mètres. Deux fleuves, le

Sacramento et San Joaquin, coulent dans cette plaine et se réunissent au centre même de la vallée, après avoir reçu les rivières torrentielles qui descendent toutes de l'est à l'ouest les pentes de la Nevada. Si l'on trace sur la carte la ligne d'intersection de cette grande plaine avec le versant occidental de la Sierra Nevada, et si sur ce versant on tire une ligne parallèle à la première, à une distance moyenne de 40 kilom. à l'est, on limitera une bande étroite de terrain qui, prolongée du sud au nord depuis les sources du San Joaquin jusqu'à celles du Sacramento, couvre une superficie de 19,000 kilom. carrés. Cette bande est la zone de l'or en Californie. Comment le précieux métal s'est-il disséminé sur des espaces aussi considérables?

L'or est un produit volcanique, qui semble avoir accompagné l'éruption de certaines roches ignées particulières à la chaîne des Andes. Le long des crevasses occasionnées par le soulèvement de ces roches, il dut se produire des émanations souterraines formées presque exclusivement de vapeur d'eau et de matières siliceuses, mêlées en petite proportion de sulfures métalliques et d'or. Toutes ces émanations vinrent se répandre et se condenser sur la surface du sol, surtout dans le voisinage des bouches qui les vomissaient incessamment. Le métal, du reste, semble avoir cheminé dans les crevasses sans s'y déposer, sauf dans les parties supérieures où il s'est figé avec le quartz lors du refroidissement. C'est ainsi que s'explique l'appauvrissement qu'on remarque dans les filons de quartz aurifères, à mesure qu'on les suit en profondeur. Ces phénomènes firent place à des érosions marines plus prolongées que violentes, qui désagrégèrent ces dépôts et répandirent leurs débris mêlés de parcelles d'or sur toute la contrée. On comprend facilement comment l'or se distribua par suite de ce travail de broyage et d'agitation continue de la gangue aurifère : les sables fins de la surface supérieure ne gardèrent que les paillettes les plus ténues, tandis que les pépites plus fortes se précipitaient par leur poids au milieu des gros graviers de la couche inférieure pour y former des dépôts plus riches. Par endroits, l'action des courants finit par emporter la couche de gravier tout entière; l'or alors resta presque seul sur la roche dure qui portait toute l'alluvion. Et encore là, son accumulation a varié selon la forme de la surface rocheuse inférieure : il est évident, par exemple, que partout où elle formait un dos ou une arête saillante, l'or a dû glisser sur les côtés, pour se rassembler, au contraire, dans le

petites vallées ou les poches. Voilà comment se sont produits ces singuliers dépôts, riches en grosses pépites, qu'on a trouvés, sous une couche de terre végétale toute moderne, reposant sans gravier ni sable sur le roc entièrement stérile.

Après d'autres révolutions volcaniques, qui, par endroits, rompirent les couches aurifères ou les recouvrirent ailleurs de matières stériles, la contrée prit son relief actuel. Alors les eaux pluviales, les ruisseaux et les fleuves vinrent à leur tour creuser des tranchées dans ces graviers aurifères. Entamant surtout profondément les terrains d'alluvion plus mobiles, les eaux y opérèrent un véritable travail de lavage et d'enrichissement : elles emportaient, en effet, les terres et les sables, et laissaient les parcelles d'or qui se déposaient au fond de leur lit, tantôt étendues en nappes sinueuses dans quelque pli plus profond, tantôt amassées par les remous en lentilles puissantes, dans les entonnoirs et les poches. C'est ainsi que se concentrèrent dans les lits anciens ou nouveaux des rivières, ces masses d'or prodigieuses que les premiers exploitants de la Californie jetèrent tout à coup dans la circulation.

L'or existe donc en Californie dans trois ou quatre gisements distincts : 1° En *dépôts primitifs*, dans les rochers encore en place; 2° dans les *alluvions anciennes* que l'on trouve en nappes étendues sur les contreforts élevés de la Sierra Nevada; 3° dans les *alluvions modernes* que l'on trouve un peu au-dessus du niveau des plaines du Sacramento et du San Joaquin.

*Alluvions modernes*. On sait que c'est à la fin de janvier 1848 que l'or fut découvert en Californie, dans les alluvions d'un petit cours d'eau près de Coloma, non loin du confluent du Sacramento et de la Rivière Américaine. La nouvelle, propagée rapidement, attira tous les aventuriers des régions peuplées de la Californie d'abord, puis du Mexique, du Pérou, du Chili, et bientôt des quatre coins du monde. Dès 1850, 40,000 hommes étaient venus aux mines. Plus de 5 millions de francs d'or étaient venus à San Francisco, extraits en moins de deux mois de la Rivière Américaine; à *Rich Bar*, on ne ramassait plus que les gros morceaux; à Coyoteville, près de *Nevada City*, on exploitait les sables d'un ravin qui rendait couramment 9 kilog. d'or par 100 kilog. de sable, plus de 30,000 francs[1]. Toutes

1. Un homme seul exploite à la *battée* 400 kil. de sable par jour. Il y aurait donc eu des journées qui ont pu rendre la somme fabuleuse de 120,000 fr.

les rivières, les ravins, les creux des montagnes furent fouillés, et tous donnaient de l'or. En creusant le sable avec la pointe d'un couteau, on trouvait quelquefois des pépites du poids de plusieurs onces. Partout le minerai était à découvert, et toujours à proximité des eaux pour le laver.

La subite production d'une telle quantité d'or dans un pays où il n'existait aucun approvisionnement amena forcément un renchérissement désordonné de toutes choses. La livre de farine se payait 7 à 8 francs : une pelle, un pic valaient 50 fr.; un *rocker* ou berceau (instrument de lavage que le premier ouvrier venu peut bâtir en un jour de travail), ne se trouvait pas à moins de 4 à 500 fr. On estime qu'en 1848 et 1849, un mineur produisait par jour 132 fr. en moyenne; — en 1850, 95 fr.; — en 1851, 63 fr.; — en 1853, 25 fr.; — en 1856, 15 fr. Ces graviers de rivière s'épuisèrent bien vite. Aujourd'hui ce genre d'exploitation est abandonné aux Chinois, qui relavent à cette heure, pour la dixième fois peut-être en certains endroits, les déblais de sable amoncelés par les premiers mineurs dans toutes les vallées de la Sierra Nevada : on croit qu'ils n'en retirent guère plus de 3 fr. par jour. Cette première source de l'or est donc tarie.

L'exploitation des graviers des rivières montra bientôt aux mineurs que l'or n'était pas seulement dans le lit des cours d'eau; qu'il se prolongeait dans l'intérieur des terres, jusque sur les plateaux élevés, ouvrant ainsi aux chercheurs d'or un champ presque illimité d'explorations. Mais comme la teneur de ces placers était trop faible pour les traiter par les moyens ordinaires de lavage, ils restèrent inoccupés jusqu'au moment où le mineur, mis aux prises avec des gîtes toujours plus pauvres, eut perfectionné ses procédés de travail.

Il faut que nous donnions ici une idée de ces procédés. Le premier outil, l'enfance de l'art, c'est la *battée*, grand plat circulaire et peu profond dans lequel on lave les terres en l'agitant dans l'eau; c'est la sébille dont se servent nos *ravageurs* ou *lavageurs* de Paris, qui recueillent ainsi les débris de ferrailles que les égouts charrient avec leurs boues dans la Seine.

Le *rocker*, *cradle*, ou berceau (importé par les Chinois, dit-on), est une petite caisse en menues planches qui ressemble à un berceau d'enfant ouvert par les pieds. On verse les terres et l'eau de lavage sur une grille placée en tête, et on fait osciller l'appareil; la boue et les sables s'écoulent par le bas; l'or reste sur une toile grossière ten-

due sur le fond du berceau. Le *long-tom* est une auge immobile qui a pour fond une grille sur laquelle arrive un courant d'eau. On lave les terres sur la grille qui retient les graviers, l'or tombe en dessous dans une caisse où on le recueille. Enfin le *sluice* est un canal de trois planches, large de 30 centimètres, long de 100 mètres au moins, traversé par un violent courant d'eau. On y jette les terres aurifères. Le canal est tellement disposé que les sables et les graviers sont entraînés par l'eau, et que l'or se dépose dans les fentes d'un pavé de bois.

Pour le travail au *long-tom* et surtout au *sluice*, il faut de très-grandes quantités d'eau. On se mit donc à barrer les rivières, à creuser de longs canaux qui, allant chercher l'eau des hautes vallées, venaient la distribuer dans toutes les exploitations de la plaine. L'établissement de ces grands ouvrages montre bien la hardiesse et la confiance qu'avaient inspirées aux chercheurs d'or leurs premiers succès. Ainsi, dans les seules vallées de la Rivière Américaine et de ses affluents, dès l'année 1858, on ne comptait pas moins de 78 canaux de toute section, d'une longueur totale de 1,600 kilomètres, ayant coûté ensemble plus de 17 millions de francs. C'est grâce à ces énergiques efforts que l'exploitation de l'or a pu se maintenir et lutter avantageusement contre l'énorme diminution du rendement. Mais l'importance de tous ces travaux préparatoires et la nécessité d'opérer partout sur une grande échelle produisit des modifications profondes dans les conditions du travailleur. Les associations remplaçaient partout les exploitations isolées : il fallait des capitaux, des connaissances spéciales pour former et diriger les nouvelles entreprises. Le travail isolé et libre avec ses chances aléatoires disparut à peu près; bien des travailleurs durent se mettre aux gages de leurs compagnons plus habiles ou plus heureux; un grand nombre abandonna les outils du mineur pour se caser dans des professions moins hasardeuses.

Le rendement de ces placers de plaine n'est guère en moyenne que de 5 à 6 fr. d'or par mètre cube de terrain. Cette richesse paraît bien minime quand on la compare à celle des premières alluvions; mais en la rapprochant des chiffres qui mesurent l'étendue et la puissance des dépôts, on est étonné des sommes que représentent les surfaces exploitables. Ainsi M. Laur a reconnu et exploré un de ces placers, celui de Folsom, qui est d'une étendue bien minime, par rapport à l'étendue de toute la couche aurifère — 20,000 hectares

environ sur une profondeur de 10 à 12 mètres. Ce seul placer n'en représente pas moins une puissance totale de 1,200 millions d'or. Mais ces dépôts sont presque au niveau de la plaine, souvent noyés d'eau; le bois est rare; l'eau de lavage amenée à grands frais des montagnes est chère et insuffisante. Il faudrait de grands capitaux pour développer beaucoup la production. Il faudrait surtout de grands travaux pour assainir une plaine, qui, creusée partout de puits, criblée d'anciennes galeries maintenant inondées, devient pendant la saison sèche, un foyer de fièvres intermittentes. L'exploitation ne fait donc que se soutenir. Elle peut durer indéfiniment; mais il faudrait, pour qu'elle s'accrût notablement, une augmentation de population et l'aide des capitaux étrangers.

*Alluvions anciennes.* Ces alluvions constituent, tant par leur étendue et leur épaisseur que par leur position, les mines d'or vraiment importantes de la Californie. Elles sont moins riches encore que les précédentes. Nous parlons ici de la teneur moyenne et générale ; car, par endroits, le bas des couches s'est trouvé quelquefois d'une richesse prodigieuse. Ainsi, à *Mokolumne Hill*, où chaque mineur ne possédait que 15 pieds carrés, — juste l'espace pour creuser un puits, — on jetait les terres supérieures, tout excellentes qu'elles fussent, pour s'en tenir à une tranche de quelques centimètres qui couvrait la roche du fond. L'or était si abondant dans cette dernière couche, qu'il y a de ces puits qui ont rendu 250 livres pesant d'or (425,000 fr.) retirées de ces 15 pieds carrés. (Tous les pays où l'on trouve l'or ont ainsi présenté de ces chiffres inouïs, qui doivent être acceptés comme vrais, précisément parce qu'on ne les aurait jamais inventés si invraisemblables.) Mais ce sont là d'imperceptibles exceptions quand on les met en regard de la teneur générale des grands dépôts. Pris en masse, les dépôts de gravier dont nous nous occupons en ce moment, ne contiennent, en moyenne, guère plus de 1 fr. 30 c. d'or par mètre cube de sable.

En revanche, ils couvrent d'énormes surfaces, le long des contre-forts élevés de la Sierra Nevada : dans le nord surtout, ils s'étendent d'une manière presque continue, sur près de 150 kilomètres du sud au nord, et 40 de l'est à l'ouest. Ils ont, de plus, une épaisseur considérable : de 10 à 20 mètres dans le bassin de Nevada; de 25 à 70 mètres sur les plateaux de l'Yuba. Enfin ils forment des espèces de plaines généralement très-élevées, affleurant tout le long des vallées sur les

bords supérieurs de leurs collines, à de grandes hauteurs au-dessus des rivières : ce qui donne toute la pente nécessaire pour écouler les volumineux résidus de leur lavage.

Voici maintenant comment on les exploite. On amène de grandes quantités d'eau sur le point le plus haut des placers. Il faut ensuite ouvrir une galerie dans la roche sous-jacente à l'alluvion, et l'établir à un niveau tel qu'elle passe sous les graviers les plus profonds; ces couches inférieures étant, comme nous l'avons déjà dit, les plus riches. Cette galerie doit aussi traverser tout le placer que l'on s'est proposé d'exploiter. Elle est destinée à l'écoulement des eaux et des terres; elle doit donc déboucher dans un lieu où l'encombrement des déblais ne puisse se produire. L'extraction de l'or peut alors commencer. On attaque les sables et les graviers aurifères par un violent jet d'eau que lance un tube métallique mis en communication avec le canal supérieur de distribution. Les terres s'éboulent sous le choc de l'eau et sont entraînées par des conduits spéciaux dans la galerie souterraine, d'où elles sortent dépouillées de la plus grande partie de leur or. Le métal s'est déposé dans des canaux de bois disposés à cet effet dans le tunnel d'écoulement.

Par cette méthode aussi hardie qu'ingénieuse, le travail manuel est réduit dans une proportion incroyable. Ainsi, en supposant le prix de la journée de mineur à un taux uniforme de 20 francs, la dépense en main-d'œuvre courante nécessaire à l'exploitation d'un mètre cube de graviers, qui était :

de 75 fr. 00 c. pour la *Battée*,
de 20 fr. 00 c. pour le *Rocker*,
de 5 fr. 00 c. pour le *Long-Rom*,
de 1 fr. 71 c. pour le *Sluice*,

n'est plus que de 0 fr. 0,28 par la nouvelle méthode.

Dans ce système, il y a deux grands travaux préparatoires. — 1° La galerie. Chaque chantier construit la sienne : elle est toujours très-longue, car elle doit desservir toute l'exploitation par son point le plus bas; et plus on s'éloigne de l'affleurement des alluvions pour aller vers le centre des plateaux, plus elle devient dispendieuse. De plus, elle doit nécessairement être taillée dans la roche inférieure, ordinairement du granit très-dur. Aussi rencontre-t-on plusieurs de ces galeries qui n'ont coûté pas moins de 1,200,000 à 1,500,000 fr. —

2° Ensuite (je devrais dire avant, dans l'ordre logique) vient le canal d'irrigation supérieure. Celui-là dessert tout le placer, distribuant l'eau par des canaux secondaires aux différents ateliers qui travaillent sur le plateau.

Comme type de ce genre d'exploitation, M. Laur mentionne en détail celle d'un placer de 650 kil. carrés, situé entre les deux branches de l'Yuba, et dont l'épaisseur varie de 20 à 70 mètres. Ce placer n'était exploité d'abord que pendant la saison des pluies et d'une manière très-incomplète. L'eau manquait pendant la plus grande partie de l'année. Des mineurs français, sans autre ressource au début que leur travail personnel, entreprirent alors de barrer, dans les hautes vallées de la Nevada, les eaux de la fonte des neiges, pour les reprendre à la saison sèche et les distribuer sur ce vaste plateau aurifère. Après huit années de persévérants travaux, cette entreprise, connue sous le nom de *Eureka Lake Water Company,* a pleinement réalisé son projet. Douze barrages grands et petits retiennent les eaux de l'hiver dans trois grands lacs et plusieurs hautes vallées de la Sierra, sur une étendue totale de 1,050 hectares. Un canal à grande section les conduit depuis les montagnes sur les plateaux des mines. Il a une longueur totale de 113 kilom., et compte sur son parcours de nombreux et magnifiques aqueducs, tel que celui de *Magenta* et le *National*, qui n'ont pas moins de 1,085 mètres de long, et qui, en certains points, atteignent 41 mètres de hauteur.

Le réseau des canaux secondaires qui, parcourant la plaine, apportent l'eau à toutes les exploitations qui y sont ouvertes, présente un développement total de 284 kilom. Tout cet ensemble de travaux a coûté près de 5 millions et demi. La quantité d'eau qui est distribuée aux mineurs est d'environ 168,000 mètres cubes par jour, et la recette annuelle produite par la vente de cette eau est aujourd'hui de 1,095,424 francs. Ces nombres montrent l'importance que le mineur de Californie donne à ses travaux.

Prenons un des chantiers desservis par l'eau de cette compagnie. Il s'appelle *Eureka claim*, près de la petite ville de San Juan. Son champ d'exploitation est aménagé par une galerie d'écoulement qui a coûté 140;000 francs. La couche de gravier a 43 mètres de hauteur environ ou 135 pieds. L'exploitation se fait par quatre jets d'eau, débitant ensemble 25,000 litres d'eau par minute, sous une pression de 45 mètres. Ces jets d'eau démolissent le mur de gravier contre

lequel on les dirige; le courant entraîne les boues et les pierres dans les canaux de la galerie d'écoulement, où l'or se dépose.

Quatre hommes suffisent à conduire ce travail, que l'on prolonge ainsi pendant deux semaines. Au bout de ce temps, on arrête l'arrivée de nouvelles terres, on lave les canaux et on recueille l'or. L'or relevé dans les canaux produit en moyenne 30,000 fr. Quand l'exploitation a porté exclusivement sur les couches inférieures, ce produit s'élève à 80 et 100,000 francs. On a exploité 28,000 mètres cubes de graviers, et enlevé le dépôt sur une superficie de 620 mètres-cubes.

L'exploitation de *Eureka claim* produit, dans une année, équivalente à deux cents jours de travail actif, une valeur en or de 600,000 francs. Elle a coûté alors :

| | |
|---|---|
| Dépenses d'eau. . . . | 108,000 fr. |
| Main-d'œuvre. . . . | 17,280 fr. |
| Divers, environ. . . | 10,000 fr. |
| Ensemble. . . . . | 135,280 fr. |

Quant on ajouterait à ces dépenses une quarantaine de mille francs pour intérêt ou amortissement des avances du tunnel, etc., on voit quel énorme bénéfice reste encore à l'entreprise.

Il y a déjà beaucoup d'autres chantiers organisés, dans les mêmes conditions à peu près, sur le plateau de l'Yuba. En supposant 100 exploitations comme celle d'Eureka (supposition très-légitime, puisque la Compagnie des eaux, quand elle aura fait encore une couple de barrages, sera largement en mesure de fournir ces 100 exploitations de la quantité d'eau nécessaire — 3 ou 400 millions de mètres cubes d'eau par an), le plateau de l'Yuba produirait à lui seul 60 millions d'or par année. Ce travail enlèverait 1,240,000 mètres carrés du gîte aurifère. Or, comme il mesure 650,000,000 mètres carrés, on voit qu'il pourrait produire ainsi pendant cinq cents ans.

Si l'on remarque maintenant que l'étendue de ce plateau, qui est de 650 kil. carrés, est peu importante par rapport à l'étendue totale des dépôts analogues épars sur les 19,000 kilom. carrés qui forment la zone aurifère de la Californie, on comprendra qu'il y a là pour la production de l'or un champ inépuisable, immense, et qui n'a pour limites que celles des capitaux qui pourront ou voudront s'y

engager. Nous reviendrons ailleurs sur ce fait nouveau et vraiment prodigieux d'un procédé qui permet à un homme seul d'abattre et de laver 600 ou 700 mètres cubes de gravier par jour.

*Filons aurifères*. On a cru un moment, en Californie (et peut-être aussi en Europe), que les filons de quartz aurifère allaient livrer la source même de l'or; et l'on s'est mis à les exploiter avec l'ardeur étrange et l'incroyable largeur de moyens qu'a portées partout cette population entreprenante de mineurs enrichis par leurs premiers essais. Les veines de quartz se présentaient, en effet, sous un jour bien fait pour séduire. A *Gold Hill*, on trouvait plus d'or que de gangue : dans le *Fremond Load*, un bloc de quartz abattu d'un seul coup de mine avait livré pour 375,000 fr. d'or. Il ne s'agissait donc, croyait-on, que d'attaquer avec la poudre et l'acier ces roches si dures, pour arriver aux filons d'or natif. On vit alors en trois ans, de 1855 à à 1857, cette race énergique, en même temps qu'elle couvrait un pays désert jusque là de puits et de tunnels innombrables et qu'elle ouvrait 8,000 kil. de canaux au prix de plus de 75 millions, improviser 270 usines à quartz évaluées à 15 millions, et 350 scieries mécaniques pour débiter les bois nécessaires à toutes ses installations. Et il ne faut pas croire que tout cela fût insuffisant ou grossier. Les plus ordinaires de ces usines broyent 25 ou 30 tonnes de quartz par 24 heures; et plusieurs traitent 90 à 100,000 kilog. de minerai par jour. Mais les mines si vigoureusement entamées ne tinrent pas leurs brillantes promesses. Et quoiqu'on en trouve encore plusieurs qui rendent de 400 fr. à 150 fr. d'or à la tonne, la richesse des veines en général a rapidement décru à mesure qu'on les suivait en profondeur. C'est à force d'énergie dans les moyens et aussi grâce à la baisse qui s'est manifestée dans les salaires, que la Californie continue à tirer de ses quartz 50 à 60 millions d'or par an. Beaucoup d'exploitations ont été ruineuses; et un grand nombre de veines s'épuisent sans être remplacées.

M. Laur a constaté qu'une espèce de schistes magnésiens, assez répandus en Californie, contenaient de l'or libre et pouvaient fournir une mine nouvelle; mais ces gisements, essayés à l'École des mines de Paris, sont encore inconnus en Californie et par suite inexplorés. Quant aux quartz, voici quelques chiffres, pris sur une masse importante d'usines, qui montrent bien l'abaissement graduel de leur rendement. Ce rendement moyen a été :

en 1851 — de 636 fr. d'or par tonne de minerai,
en 1853 — de 254,40
en 1855 — de 148,40
en 1857 — de 127,20
en 1860 — de 95,50

Il y a donc lieu de croire que ce genre d'exploitation ne produira pas plus dans l'avenir. Les grands gisements, les mines vraiment inépuisables sont les dépôts d'alluvions anciennes des contre-forts de la Sierra, dont nous avons parlé, et qui rendent 230 gr. d'or fin par homme et par jour. Ceux-là donneront ce qu'on voudra : il ne leur faut que des capitaux et des bras.

*Mines d'argent de l'Utah.* Vers la fin de l'été de 1858, sur quelques indications données par des Mexicains, une compagnie de mineurs français et canadiens partie de Californie passa la Sierra Nevada, et marchant vers le Nord en lavant des sables aurifères, arriva à un plateau élevé qui donnait 150 à 170 fr. d'or par homme et par jour. Le travail de ces habiles mineurs prolongé en ce lieu mit à découvert un grand filon de quartz aurifère, dont la roche, pénétrée de sulfures métalliques noirs, resta inconnue jusqu'au moment où le printemps de 1859, dégageant les cols de passage des montagnes, rouvrit, à la fonte des neiges, le chemin de la Californie. Les minerais purent alors être essayés : c'étaient des sulfures d'argent mêlés d'or qui rendaient 30 et 35,000 fr. à la tonne.

500 mineurs passèrent les montagnes à cette nouvelle; mais l'hiver arrêta le mouvement. Les nouveaux arrivés eurent beaucoup de peine à vivre pendant la mauvaise saison : la farine se vendait 6 fr. 20 c. le kilog., le foin pour les bêtes de somme coûtait 3,500 fr. la tonne. Au printemps, toute la contrée fut envahie : plus de 10,000 hommes y étaient accourus à la fin de juin; de tous les côtés on ouvrit des puits et des galeries de mines. Les débuts étaient magnifiques. Une puissante veine avait été reconnue; elle produisait des minerais qu'on vendait à San Francisco 10 et 12,000 fr. la tonne pour les fonderies d'Europe. A *Gold Hill*, la terre lavée au *rocker* donnait 4 et 500 fr. d'or par homme et par jour. Des caravanes de mineurs exploraient en tous sens la contrée jusqu'alors déserte. En moins d'une année, sur une étendue de 320 kilom. du nord au sud, et de 80 kilom. de l'est à l'ouest, des travaux de mine avaient été ouverts sur toute veine présentant quelque indice de métaux pré-

cieux. Dans ce pays de Washœ, situé à 360 kilom. nord-est de San Francisco, au milieu de collines désertées par les Indiens eux-mêmes, trois villes s'étaient bâties, Virginia City, Gold Hill et Silver City, renfermant 3,500 habitants. Une route ouverte à grands frais à travers la Nevada, un service régulier de poste et de télégraphie électrique reliaient la nouvelle contrée au centre de la Californie. Et dès la fin de novembre 1860, il existait dans ces districts 12 usines à vapeur d'une force totale de 150 chevaux pour traiter les minerais. Les pièces d'une de ces machines avait coûté, de transport seulement, 135,000 fr. pour être amenée à Gold Hill!

Pour comprendre ce que cette colonisation subite a de merveilleux, il faut dire ce qu'est le pays. Lorsqu'en venant de la Californie on a passé les cols élevés de la Sierra Nevada, on voit le terrain s'abaisser brusquement de 1,800 mètres au moins, et à ses pieds s'étendre une plaine immense, presque absolument dénuée de végétation, qui se prolonge à plus de 1,500 kilom. vers l'est, formant un grand bassin central, dont les eaux, sans issues vers les mers, se rassemblent dans un grand nombre de lacs intérieurs. Le sol de ce vaste plateau est formé de sables mobiles, au milieu desquels surgissent de petits îlots de montagnes dont quelques-unes ont dans leurs vallées de l'eau et des herbages. Les plaines sont généralement pénétrées d'eaux alcalines, dont les sels viennent, à la saison sèche, cristalliser à la surface du sol, et lui donner de loin l'apparence de prairies couvertes de givre. Ces plaines absorbent l'eau des petites rivières qui descendent des montagnes en traçant sur les sables des bandes sinueuses de verdure qui vont s'amincissant, et finissent par se perdre. Hors de ces ruisseaux, on ne trouve plus d'eaux douces; les mineurs buvaient celles de leurs galeries souterraines; il faut tirer toutes les provisions de la Californie. Le climat est affreux : cinq à six mois d'hiver, pendant lesquels tout travail extérieur est impossible; les passages des montagnes sont fermés par les neiges, de la fin de novembre au commencement de juin. L'été, le ciel est presque toujours sans nuage, les sables s'échauffent fortement, la température dépasse 37 degrés centigrade; des vents violents du nord-est soulèvent en nuages les cendres alcalines des terrains volcaniques, l'atmosphère s'obscurcit et devient suffocante. C'est dans ces régions inhabitables que la fièvre de l'or a poussé tout à coup une colonie considérable. A peine arrivée, elle a jeté un essaim de 300 à 400 mineurs à 160 kilom. plus loin, en plein désert

sans végétation et le plus souvent sans eau : l'*Esmeralda*. Une bande s'est élancée encore au delà à l'est, à travers l'interminable plaine de sables ; mais celle-là n'est pas revenue !

Ce sont là ces fameuses mines d'argent des districts de Washœ, Mono et Coso que M. Laur avait reçu la mission d'explorer. Il les a, en effet, étudiées dans le plus grand détail. Il a pu constater la richesse de quelques-unes (15,000, 10,000 et 6,000 fr. la tonne dans les commencements), le peu d'avenir d'autres. Elles présentent un mélange en proportions diverses d'or et d'argent. En général, elles semblent, comme les quartz de la Californie, diminuer de richesse en s'approfondissant. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses savantes descriptions : il nous suffira de dire que cet ensemble d'exploitations, créées comme d'un coup de baguette avec tout leur outillage, a produit, dès la première année, 15 millions environ : savoir, 7 millions en argent et 8 millions en or. M. Laur ne pense pas que cette production prenne beaucoup plus de développement, et il motive son opinion.

*Mines de mercure*. Il nous reste à dire un mot de ces mines, qui ont moins de valeur peut-être, mais certainement plus d'importance que les plus riches exploitations d'or ou d'argent. Le mercure est presque partout très-utilement employé dans le traitement de l'or ; mais comparé à l'or, son prix est si peu de chose, que ses variations ne changent pas sensiblement les conditions d'exploitation. Le mercure a un rôle bien plus important vis-à-vis de l'argent. Il est pour ce métal, sur les mines du nouveau monde, ce que la houille est pour le fer dans l'ancien continent : l'agent indispensable et jusqu'ici sans équivalent d'une production annuelle de 200 millions de francs à peu près. Il faut généralement, pour traiter un minerai d'argent, dix fois et demi autant de mercure qu'il contient de métal : ce qui, au prix de 10 fr. le kilog., représente 50 pour 100 de la valeur de l'argent. Cette quantité de mercure est revivifiée en grande partie par le traitement ; et c'est surtout comme aggravation du fonds de roulement qu'il faut l'évaluer. Les exploitations bien conduites n'en perdent pas plus de 1 kilog. 30 gr. par kilogramme d'argent, ce qui fait 7 p. 100 environ de la valeur obtenue. La cherté de ce métal influe d'une autre manière encore sur la production de l'argent, par la quantité plus ou moins grande de minerais extraits qu'elle inutilise. Ainsi, à Veta Grande de Zacatecas,

en 1860, sur une extraction de 500 tonnes par semaine, 300 tonnes, ne contenant que 750 gr. d'argent, restaient sur le carreau de la mine, parce qu'il y aurait eu perte à les traiter par le mercure, alors au prix de 10 fr. le kilog. environ. On n'utilisait donc que les deux cinquièmes les plus riches de l'extraction; et on laissait, sauf à les reprendre à la baisse du mercure, 60 pour 100 de l'argent livré par la mine. Aussi, quand on compare, année par année, la production des mines mexicaines pendant la domination espagnole, on la voit suivre régulièrement les oscillations du prix du mercure, au point de doubler presque quand le mercure baissait de 50 pour 100.

Jusqu'à ces dernières années, les mines d'Amérique tiraient à peu près tout leur mercure d'Almaden, qui en produit près d'un million de kilog. par an; obligées de modifier sans cesse l'échelle de leur exploitation, suivant les variations de prix du vif-argent. Ce monopole vient de cesser : la découverte des gisements de cinabre de la Californie assure l'avenir et l'indépendance de la production de l'argent. C'est là un fait d'une extrême importance.

Ces nouvelles mines de cinabre sont situées dans les montagnes du Coast Range, entre le Pacifique et la vallée du San Joaquin, au sud de la baie de San Francisco, dans un pays magnifique qu'on peut appeler le jardin de la Californie. On a reconnu qu'elles avaient été très-anciennement travaillées par les Indiens, si avides de cette brillante couleur. New Almaden, la principale, acquise en 1848 par une puissante maison mexicaine, présente de vastes et magnifiques installations. Elle avait, dès 1853, livré au commerce 650,000 kil. de mercure; et la production s'accroissait rapidement, au point que le mercure avait baissé partout d'un tiers, lorsqu'en 1859 le gouvernement des États-Unis contesta à la compagnie la propriété de la mine et suspendit tous les travaux. Le séquestre ne fut levé et la compagnie remise en possession qu'en 1861. Le chômage prolongé de cette puissante usine permit à quelques entreprises plus faibles de se constituer. Maintenant elles vont produire toutes en même temps. Ces établissements s'appellent Enriqueta, New Idria et Guadalupe. Tous paraissent dans d'excellentes conditions. Les filons de cinabre sont puissants, et leur richesse en mercure est généralement double de celle des mines de l'Europe. Si les quatre mines continuent de produire ensemble les quantités qu'elles ont données isolément, elles vont livrer une masse totale de mercure de 1,370,000 kilog. par an : production déjà presque équivalente à

celle de l'ancien monde, et qui ne peut que grandir rapidement à mesure que viendra la demande. Enfin le prix de revient du mercure est évalué par M. Laur, dans les deux établissements principaux, à 2 fr. 50 c. Et on s'attend à voir bientôt le métal offert à l'exportation à 3 fr. ou 3 fr. 20 c. le kilog.

La population de la Californie est aujourd'hui de 376,000 habitants, non compris les Indiens. Sur ce nombre il y a 255,000 Américains du Nord, — 52,000 Chinois, — 30,000 Américains du Sud (Mexique, Perou, Chili), — 37,000 Européens, et 2,000 noirs. On voit que le pays tend à se peupler de Nord-Américains et de Chinois. Ces derniers qui se tiennent à part et abaissent le taux des salaires, sont très-mal vus des travailleurs de race blanche qui finiront par les expulser — et peut-être auront-ils raison. L'émigration ne se porte plus vers la Californie avec l'empressement des premiers temps. Et cela se conçoit parfaitement, d'après ce que nous avons dit de l'organisation nouvelle par grandes entreprises, qui n'offre plus au simple ouvrier qu'un salaire fixe, au lieu des chances de fortune soudaine qu'il avait auparavant. Or ce salaire s'est abaissé beaucoup depuis quelque temps. Il était, en effet, environ de :

| | | |
|---|---|---|
| 63 fr. | par jour | en 1850 (avant 1850, personne ne travaillait à la journée); |
| 43 fr. | » | en 1851 |
| 31 fr. | » | en 1852 |
| 27 fr. | » | en 1853-55 |
| 21 fr. | » | en 1856-57 |
| 16 fr. | » | en 1859 |
| 14 fr. | » | en 1860 |

et déjà dans le Sud, il n'est plus que de 10 fr. 84 c.

La population californienne est presque toute masculine : anomalie qu'explique tout naturellement la vie nomade et aventureuse des mineurs. Le pays s'est trouvé peuplé tout à coup par des hommes de même âge, qui vont atteindre bientôt et presque tous en même temps l'âge où le travail devient impossible. M. Laur infère de là que dans une dixaine d'années, il serait possible que la population ouvrière vînt à diminuer. Nous ne le pensons pas : les bras ne manqueront jamais dans un pays où il y a tant de richesse de tout genre. C'est précisément parce que l'exploitation des métaux précieux tend à perdre son caractère aléatoire, et s'organise en ateliers sédentaires et de longue

durée, que l'on va voir le ménage et la famille s'y établir. La population se recrutera et s'accroîtra par elle-même; s'il y a un temps d'arrêt, il sera insignifiant. L'agriculture se développe dès à présent dans le Sud avec un incomparable succès; elle fournira des travailleurs aux usines. La production aurifère de la Californie n'a pas baissé: elle est depuis dix ans de 230 à 250 millions de francs par an. L'exploitation des autres minerais, argent, cinabre, etc., accroît déjà notablement et va augmenter bien plus encore dans quelques annés le chiffre déjà si considérable des richesses extractives. Tout fait donc prévoir un magnifique avenir pour ce beau pays.

---

L'aperçu que nous venons de tracer du travail de M. Laur (en procédant presque partout par voie de citations) ne donne qu'une idée très-incomplète de l'intérêt qu'il présente dans les détails, comme renseignements scientifiques et en même temps comme observations curieuses. Nous ne nous sommes proposé que d'attirer l'attention sur deux ou trois faits neufs et capitaux, qui peuvent nous servir à asseoir quelques conclusions importantes au point de vue économique.

La première qui se présente est celle-ci. Dès aujourd'hui, quelque possible et quelque probable même que soit la découverte, sur différents points du globe, de nouveaux gisements d'or et d'argent, il paraît démontré que la richesse initiale de ces gisements ou filons pourra bien faire la fortune des mineurs qui les trouveront, et jeter tout à coup une sorte de flot de métaux précieux dans la circulation; mais qu'elle n'aura qu'un effet momentané et sera sans influence notable. L'accroissement sérieux et durable dans la production ne viendra jamais que des exploitations étudiées mûrement, fortement constituées et persévéramment suivies, qui s'attaqueront aux grands gisements de teneur moyenne et de long avenir.

Ainsi (et nous abondons pleinement ici dans l'opinion de M. Laur), la trouvaille de quelques riches veines argentifères n'est pas d'une grande importance. Toute la cordillère des Andes dans les deux Amériques paraît pénétrée d'inépuisables dépôts d'argent. Les anciennes mines du Mexique et du Pérou conservent presque toute leur puissance, et on est certain d'en trouver d'autres qui les vaillent largement quand on voudra sérieusement les chercher. La véritable mine d'argent nouvelle, si je puis m'exprimer ainsi, ce sont les gisements de cinabre du Coast Range. Le monopole d'Al-

maden supprimé de fait, le mercure livré au commerce à un tiers de son ancien prix, voilà ce qui va infailliblement donner un grand élan à la production de l'argent, en rendant avantageusement exploitables tous ces minerais de richesse moyenne, anciens ou nouveaux, découverts ou à découvrir, dont la puissance se compte par myriades de mètres cubes.

Ainsi de même, pour l'or, il n'y a pas à se préoccuper des sables qui viendraient à donner encore au lavage isolé 100,000 fr. par journée, comme on l'a vu déjà en Californie et en Australie. Il n'y a probablement pas à compter beaucoup non plus sur ces veines de quartz, si riches à leurs affleurements et qui s'épuisent si vite en profondeur. Les grandes mines d'or, ce sont ces couches puissantes de graviers pauvres qui couvrent les versants de la Sierra Nevada, et sur lesquels on fait passer des rivières artificielles, comme au plateau d'Eureka. Et ce ne sont pas seulement les gisements californiens, déjà si vastes et si inépuisables, qu'il faut compter. On en connaît d'analogues dans l'Orégon, dans le nord de la Sonora, dans l'Honduras, dans la province de Segovia, dans l'isthme de Panama, dans la Nouvelle-Grenade, etc. L'Oural, la Sibérie, l'Australie présentent, par superficies immenses, ces couches à 2 ou 3 fr. d'or par mètre cube, qu'on laisse partout de côté comme trop pauvres. Sans aucun doute, il doit s'en trouver plusieurs constituées dans des conditions d'épaisseur et de niveau moyen qui permettraient de les traiter par des procédés analogues à ceux qu'on a appliqués aux placers de l'Yuba. Or, à en juger par les chiffres de l'exploitation d'Eureka, le succès de telles entreprises paraît si assuré, qu'on doit s'attendre à voir les capitaux se lancer résolûment dans cette voie.

Voilà donc un avenir tout à fait nouveau qui s'ouvre à la production, sur une grande échelle, de l'or et de l'argent à la fois. Ici le hasard n'entre plus que pour une part minime, on peut le dire, dans les prévisions : les minerais existent, certains, connus, illimités : le rendement des gîtes n'est presque que secondaire, si l'on a l'eau pour l'or, et pour l'argent le mercure à bon marché. Mais d'un autre côté, ces gisements se trouvent situés dans des pays nouveaux, ou déserts ou peuplés de races apathiques et hostiles à tout progrès. L'exploitation exige de grands travaux préparatoires, de grandes compagnies, de grands capitaux. Tout cela ne s'improvise pas comme un atelier de lavage. Il y a là des causes sérieuses d'hésitations et de lenteurs qui enrayeront nécessairement le mouvement, qui corrige-

ront (heureusement peut-être) ce qu'il aurait de trop brusque, et imposeront une condition de temps et de gradation à son complet développement.

Le fait probable en face duquel nous nous trouvons ici, c'est donc un accroissement notable, mais graduel et lent, selon toute apparence, dans la production des métaux précieux[1]. Quant à prévoir toutes les conséquences de cet afflux d'or et d'argent, c'est ce qui serait bien difficile aujourd'hui. Il faudrait, avant tout, que des explorations très-précises, embrassant les divers pays producteurs d'or et d'argent, pussent donner une idée du champ total de l'exploitation et de l'échelle approximative des prix de revient. La question éclairée ainsi au point de vue technologique, il resterait encore un grand inconnu. Presque tous les gisements sont situés dans des pays neufs où tout est à peu près à créer : il est donc très-malaisé d'apprécier d'avance les ressources que ces contrées pourront offrir à l'exploitation, ou les résistances que lui opposeront les races qui les habitent; il est impossible de prévoir si, en face de ces chances bonnes ou mauvaises, le capital et l'immigration seront timides ou résolus. Lors même qu'on arriverait à estimer en gros le développement présumable de la production, on ne serait pas encore suffisamment autorisé à conclure, de l'accroissement de l'*offre*, la baisse des métaux précieux. Car il se pourrait parfaitement que cet accroissement, s'il se produit lentement, rencontre, comme compensation, un accroissement égal de la *demande*. Le progrès industriel, si marqué à l'époque où nous vivons, en généralisant l'aisance et en multipliant les échanges, peut absorber, en monnaie et en objets de luxe, tout l'excédant de la production d'or et d'argent; et alors leur valeur ne baisserait pas.

Malgré tout, les deux faits signalés dans le rapport de M. Laur, — la découverte de très-belles mines de mercure, et l'exploitation en grand des hauts plateaux aurifères, — nous paraissent l'un et l'autre assez capitaux pour amener tôt ou tard, dans la production et la distribution des métaux précieux, une sorte de mouvement analogue à celui qui suivit, à partir de la fin du seizième siècle, la découverte

1. Si l'Europe était en pleine paix, il ne faudrait peut-être pas trop compter sur cette lenteur. Ce qui s'est fait en 10 ans dans la Californie (Dieu sait à travers quel gaspillage de capital et de forces), montre bien avec quelle rapidité et quelle largeur de moyens peut procéder aujourd'hui une industrie très-productive dont le débouché est assuré.

de l'Amérique et de ses mines. Il est donc prudent de prévoir et d'examiner, dès à présent, quelles peuvent être les conséquences d'une plus grande abondance et par suite d'une moindre valeur de l'or et de l'argent.

Cette abondance est-elle un bien, est-elle un mal? — Elle est à la fois l'un et l'autre, comme toute révolution et tout progrès?

Un bien d'abord et un accroissement de la richesse générale. — C'est là une vérité surabondamment admise par l'opinion vulgaire, qui n'est que trop disposée à considérer l'or et l'argent, non-seulement comme *une* richesse, mais encore comme *la* richesse même. Mais il y a des raffinés qui, précisément parce que le vulgaire a fait de l'or la réalisation typique et la forme concrète de l'idée de richesse, ne veulent plus y voir, par contre, qu'un signe conventionnel et une simple mesure de la valeur. « A quoi bon, disent-ils, plus d'or et d'argent? On sera obligé d'en donner plus en échange des mêmes choses usuelles; la monnaie sera plus lourde et plus encombrante. » Refuser à l'or et à l'argent la qualité de richesse réelle, parce que le préjugé populaire leur attribue celle de richesse absolue, c'est là une idée aussi fausse que celle contre laquelle elle réagit. Il ne faut pas croire que l'or et l'argent ne doivent leur valeur qu'à leur rareté : la rareté ne donne, ou plutôt ne garde leur valeur qu'aux choses qui sont profondément bonnes, belles et utiles. L'instinct humain ne se trompe pas, il n'apprécie que ce qui lui sert; et les sages qui ont traité l'or de vil métal sont des fous. L'or et l'argent sont d'admirables métaux. L'or surtout est vraiment le roi. Doué d'une souplesse et d'une ténacité qui se plie à toutes les formes et à tous les emplois, d'une beauté merveilleuse (qui n'est que la brillante manifestation d'une qualité plus solide, son inaltérabilité absolue), susceptible de communiquer la plus grande partie de ces propriétés aux métaux inférieurs auxquels on l'allie ou le superpose, l'or n'est pas apprécié à la centième partie de son utilité réelle; parce que sa cherté l'a éloigné, comme métal usuel, de notre esprit en même temps que de nos habitudes, parce que nous n'avons jamais réfléchi avec quels prodigieux avantages de propreté, de salubrité, de durée, il remplacerait, dans les usages domestiques ou industriels, le cuivre, le zinc, l'étain, le plomb, etc., quel rôle immense de conservation il pourrait jouer vis-à-vis de tous les instruments de fer ou d'acier sur lesquels on l'applique aujourd'hui si facilement, quel large usage il y aurait à faire des magnifiques couleurs que

donnent ses sels, etc., etc., si son prix venait à baisser. Il est inutile d'insister : l'or et l'argent sont évidemment une richesse industrielle comme le fer, le cuivre ou le charbon, tout au moins; et, à ne les considérer que comme métaux, rien n'est plus désirable que de les voir produits en abondance et à bon marché.

Comment, maintenant, l'abondance et le bon marché de ces précieux métaux peuvent-ils être un mal? — C'est parce qu'un de leurs principaux usages est de servir de numéraire. Outre leur utilité particulière, ils sont en quelque sorte revêtus d'une fonction publique : on les emploie comme étalon et mesure commune de toutes les valeurs. Or, la première et la plus indispensable condition qui s'impose à une mesure quelconque, c'est l'invariabilité. Quelle perturbation n'y aurait-il pas dans tous les arts, si la longueur du mètre ou le poids du kilogramme allaient varier, sans qu'on s'en aperçût, d'un mois ou d'une année à l'autre? La hausse ou la baisse de valeur réelle qui peuvent résulter de la rareté ou de l'abondance de l'or et de l'argent produisent les mêmes effets dans la sphère des transactions. Si l'or baissait comme métal, la pièce d'or monnayé conserverait bien son nom et se compterait toujours pour vingt francs; mais son *pouvoir d'échange* aurait baissé. Elle ne payerait plus que les deux tiers ou ou les trois quarts, par exemple, des services ou des objets fongibles qu'elle payait auparavant. Tous les contrats où des redevances sont stipulées en unités monétaires seraient faussés. L'Europe a subi, vers la seconde moitié du seizième siècle, par suite de la découverte des mines de l'Amérique, une crise de ce genre, dont les effets n'ont peut-être pas encore été assez appréciés par les historiens. Cette crise qui, en moins de deux siècles, a réduit des deux tiers la valeur réelle de l'argent, a été d'autant plus grave qu'alors on se rendait très-peu compte de sa nature et de ses résultats. Aujourd'hui un fait analogue produirait sans doute une révolution bien moins profonde, parce qu'on aurait l'œil fixé d'avance sur ses phases, pour les prévenir ou les suivre. Mais elle n'en amènerait pas moins des perturbations nombreuses contre lesquelles la science est complétement désarmée.

Ainsi, elle serait sans influence sur toutes les transactions qui se font à court terme. Sur les salaires, qui généralement n'étant plus réglementés aujourd'hui, présentent une assez grande élasticité, elle n'aurait pas d'autre effet, probablement, que de provoquer des grèves et des coalitions presque périodiques. Mais elle pèserait très-lourdement sur le bien-être de tous les employés à rétributions fixes, et

surtout sur ceux de l'État, dont les appointements ne peuvent être augmentés que par un remaniement du budget. Elle serait désastreuse pour tous les rentiers qui vivent d'une annuité fixe : en favorisant tous les débiteurs, elle ruinerait tous les créanciers. Or aujourd'hui, ce ne sont plus les riches qui prêtent, comme autrefois les juifs et les Lombards : ce sont, au contraire, les gros capitalistes, depuis l'État et les grandes compagnies, jusqu'aux banquiers et aux industriels, qui sont les emprunteurs; et ce sont les petites fortunes qui prêtent. La masse des existences moyennes serait donc doublement atteinte; d'abord parce que leurs fonds iraient peu à peu en s'amoindrissant de valeur réelle; et de plus, parce que n'étant renseignés sur les oscillations irrégulières de la baisse qu'après que leurs puissants débiteurs les auraient vues et escomptées, ils arriveraient généralement à contre-sens du mouvement, dans les opérations maladroites qu'ils feraient pour se défendre.

Les variations de valeur de l'or et de l'argent ont encore un autre effet plus brusque et plus alarmant dans les pays qui, comme la France, ont une monnaie mixte d'or et d'argent — ce qu'on appelle le double étalon monétaire. On sait que ce régime malheureux est basé sur l'hypothèse d'un rapport constant de valeur entre les deux métaux. L'or et l'argent sont des marchandises comme les autres, et rien au monde ne peut astreindre deux marchandises à conserver entre elles les mêmes rapports de prix. C'est cette impossibilité qu'a voulu réaliser la loi française, en décrétant que l'or-monnaie serait légalement et obligatoirement échangeable contre quinze fois et demi son poids en monnaie d'argent. Il était facile de prévoir ce qui devait résulter d'une erreur pareille : c'est que, chaque fois que le rapport commercial entre les prix de l'or et de l'argent varierait dans un sens ou dans l'autre, la France verrait disparaître un des deux métaux de sa monnaie. Cela n'a pas manqué d'arriver : nous n'avons jamais eu réellement comme monnaie qu'un métal — et naturellement le plus déprécié. Jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe ç'a été l'argent. Les pièces d'or étaient introuvables : malgré la loi, elles faisaient prime chez les changeurs. A partir de 1849 et 1850, la masse d'or jetée dans la circulation par la Californie et l'Australie, l'a fait baisser assez pour qu'il perdît plus que sa prime. Aussitôt, la spéculation a ramassé les écus d'argent pour les exporter, donnant en échange de l'or au cours légal de quinze et demi pour un, et y ajoutant même ensuite un appoint. Nous nous sommes trouvés un

moment à peu près sans monnaie d'argent. Dans les discussions qui ont eu lieu à cette occasion sur le choix à faire de l'un des deux métaux comme étalon monétaire, certains écrivains (et des hommes haut placés, Dieu me pardonne), ont allégué, en faveur de l'or, que la France semblait l'avoir adopté spontanément comme monnaie. Naïveté ou rouerie, l'argument était mauvais. La France n'a pas eu à *choisir*, elle a gardé, par force majeure, la monnaie qu'on lui laissait; on lui a laissé l'or, parce que l'or était déprécié partout. Si l'argent eût été en baisse, l'argent seul lui serait resté, et on aurait dit avec la même raison qu'elle avait *choisi* l'argent. Du reste, il est très-possible que la baisse du mercure ramène pour un moment la balance du change légal en faveur de l'or. Alors on verra l'or sortir à son tour, et l'hôtel de la Monnaie aura rudement à travailler pour nous refaire une circulation en argent. Aucune mesure légale, dans tous les cas, n'empêchera ces brusques drainages de monnaie; en fait, parce que rien ne prévaut contre un phénomène économique; en droit, parce que tout homme est propriétaire de la monnaie qu'il a, au même titre que de tout autre objet fongible, qu'il peut donc l'échanger, l'exporter, la fondre, la dénaturer ou la perdre, si cela lui convient.

Voilà les inconvénients que peuvent amener l'abondance et la baisse des métaux précieux. Quels remèdes peut-on y opposer? — D'abord, et dans tout état de cause, il faut sortir de la fiction du double étalon et démonétiser l'un des deux métaux : — garder comme étalon unique celui qui paraît présenter les conditions de fixité, ou, tout au moins, de moindre variation de valeur : — si, enfin, la baisse se manifeste sur le métal même du numéraire, il ne reste qu'à la subir, en laissant à chacun le soin de se défendre comme il pourra. Ceux qui auront alors à aliéner leurs capitaux contre des redevances fixes, pourront stipuler des termes plus courts pour les remboursements, ou bien exiger un surcroît d'intérêts comme compensation de la réduction probable du capital, peut-être même baser le montant des annuités sur quelque valeur qu'ils supposent plus fixe que le numéraire; c'est ainsi que dans certains baux le fermage est exprimé en mesures de blé évaluées d'après les mercuriales d'un marché régulateur. Mais, nous le répétons, ce sont là de ces faits économiques irrésistibles, qu'il faut se borner à envisager sans illusion, et à suivre de sang-froid, quand ils se produisent.

Nous disions tout à l'heure qu'il était nécessaire de démonétiser[1] l'un des métaux qui constituent aujourd'hui notre circulation, et de garder pour type celui qui offre les plus grandes probabilités de fixité de valeur. Est-ce l'or, est-ce l'argent? Nous n'avons pas la prétention de répondre positivement et en certitude de cause à cette question, qui ne peut être résolue qu'avec des renseignements beaucoup plus complets que tous ceux qu'on possède jusqu'à présent. Mais d'après les indications nouvelles qui résultent du travail de M. Laur, nous nous prononcerions pour l'argent. M. Laur croit pouvoir annoncer un dévoloppement considérable de la production de l'or et de l'argent à la fois. La valeur des deux métaux, n'étant plus dès lors déterminée par la *rareté*, dépendra absolument de leur *prix de revient*. Comparons donc les conditions de l'une et de l'autre production — toujours approximativement, bien entendu.

Qu'y a-t-il aujourd'hui de changé dans celle de l'argent? — Rien, dans la teneur générale des mines (M. Laur regarde comme peu importante et même peu durable la richesse exceptionnelle de quelques filons nouvellement découverts) : rien dans le traitement, qui est toujours et paraît devoir être longtemps encore la méthode du *patio*. Seulement, un élément capital de ce traitement, le mercure, va baisser de prix. Il doit être possible, sinon facile d'en évaluer à peu près l'effet. Un kilog. d'argent, qui vaut 210 fr., consomme 1 kilog, 1/3 de mercure environ. Le mercure paraît pouvoir baisser de 10 fr. le kilog. à 3 fr.; c'est donc une différence de 13 fr. à 4 fr., ou 9 fr. par kilog. d'argent — 4 ou 5 p. 100. Il y aura de plus une réduction dans le chiffre des frais de roulement, de 33 p. 100 à peu près (10 kilog. 1/2 de mercure par kilog. d'argent qui sont reproduits par distillation: 31 fr. au lieu de 105 fr., ou 64 fr., par kilog. d'argent traité). Mais cette réduction, portant sur le capital de roulement, ne doit compter, dans la réduction du prix de revient, que pour son intérêt : 2 ou 3 p. 100. Il faut ajouter à cela l'économie sur la main d'œuvre résultant de la possibilité de traiter tout le minerai des bonnes mines, au lieu d'en trier seulement la moitié la plus riche; puis enfin les avantages d'une production plus large, plus régulière, plus encouragée par le bénéfice. De tout cela, estimé par aperçu, il

1. Disons en passant que *démonétiser* un métal n'est pas en supprimer l'usage dans les payements. L'or, sous la monarchie constitutionnelle, était, par le fait, démonétisé, puisqu'il donnait lieu à une prime variable; et néanmoins il servait aux payements. La démonétisation n'entraîne qu'un *agio*.

ne paraît pas, en somme, devoir résulter une réduction de plus de 10 p. 100 sur les prix généraux de revient.

Voyons l'or maintenant, et prenons l'exploitation du plateau de l'Yuba avec l'atelier d'Eureka pour type. Nous avons dit que la Compagnie des lacs, au moyen de quelques barrages faciles à faire, peut disposer de 4 à 500 millions de mètres cubes d'eau par an, c'est-à-dire plus qu'il ne faut pour desservir 100 ateliers égaux à celui d'Eureka et produire 60 millions d'or par année.

| | |
|---|---|
| Ces 100 ateliers auront alors, pour frais de dépenses courantes, achats d'eau, main-d'œuvre, outils, entretien, etc., environ | 13,500,000 fr. |
| A quoi il faut ajouter le service des intérêts et amortissements de leurs tunnels et autres installations préparatoires. Pour Eureka, cette dépense a été de 140,000 fr. Cela ferait, pour les 100 ateliers, 14 millions : mettons-en 50. A 12 p. 100 pour le service des intérêts et amortissements, soit. . . . . . . . | 6,000,000 fr. |
| Dépense totale. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 19,500,000 fr. |

Le prix de revient de 60 millions d'or serait donc d'à peu près 20 millions sur le plateau de l'Yuba; on pourrait donc livrer l'or (prix coûtant) *au tiers de sa valeur actuelle :* 1 fr. 13 c. le gramme environ.

Ainsi on n'aperçoit pour l'argent, en tenant compte de toutes les économies de production, qu'une baisse possible de 10 p. 100 de sa valeur, tandis que pour l'or, on trouve une baisse de 66 p. 100. Le choix de l'argent comme étalon semble donc indiqué ici aussi clairement que possible.

Nous ne contesterons pas qu'il n'y ait dans tout ceci une part très-grande laissée aux conjectures. On peut se demander si réellement on trouvera beaucoup de placers qui puissent s'exploiter comme celui de l'Yuba, avec les mêmes conditions de profondeur, de pente, de niveau élevé, et surtout d'irrigabilité (car, pour les placers, on en a de tous côtés : c'est l'eau plus que l'or qui manquera). On peut élever des doutes sur la possibilité de pratiquer en grand et de continuer longtemps un mode d'extraction qui démolit des montagnes entières, ce qui nécessairement doit finir par encombrer de graviers stériles les vallées qui servent de débouchés aux tunnels, etc. Tout cela ne pourra être discuté que lorsque des explorateurs intelligents,

comme M. Laur, auront étudié, en y mettant le temps et les moyens nécessaires, chacun des principaux centres de la production aurifère. Nous n'avons voulu que poser ici des jalons.

Quoi qu'il en soit, la question de l'or a pris, depuis les renseignements rapportés par M. Laur, un caractère tout nouveau d'importance. Pendant trois siècles et demi l'Amérique n'a pas donné en tout plus de 10 milliards d'or au monde. Depuis la découverte de la Californie et de l'Australie, c'est-à-dire en douze ans seulement, cette masse a dû plus que doubler : car la production totale de l'or est, par an, aujourd'hui de 300 millions à peu près. L'effet de cet accroissement s'est déjà traduit par une baisse de valeur que personne n'essaye plus de nier. Si cette quantité venait à être doublée ou triplée, si la production s'élevait à 800 ou 900 millions par an, il est hors de doute que la baisse prendrait une allure extrêmement marquée. Or que faudrait-il pour cela? Qu'on vînt à appliquer à une dizaine de placers de la puissance de celui de l'Yuba la méthode d'exploitation qui paraît y donner de si magnifiques résultats. N'y a-t-il pas toute espèce de probabilités que, sur les espaces immenses que présentent les terrains aurifères, en Californie, en Australie, dans l'Amérique centrale, dans la Sibérie, etc., on trouvera bien 10 ou 12 placers de même valeur que le plateau de l'Yuba, et comme lui susceptibles d'être lavés à grand renfort d'eau? Croit-on que les capitaux soient assez timides pour se tenir bien longtemps à l'écart d'entreprises qui, si nous en jugeons par l'essai des mineurs californiens, semblent devoir solder largement la totalité de leurs avances par les produits de deux années de pleine exploitation, et qui pourront vendre couramment l'or le triple de ce qu'il leur coûte ?... Tout ce qu'il y a là de conjectural ne détruit pas ce qui reste de très-sérieux. Il existe une commission nommée depuis longtemps par le gouvernement pour étudier la question de l'étalon monétaire : nous ne pouvons que l'engager à réfléchir sur les faits que révèle le rapport de M. Laur.

R. de Fontenay.

# LE

# CAPITAINE FRACASSE[1]

## VII

### OU LE ROMAN JUSTIFIE SON TITRE.

On marcha d'abord aussi vite que le permettaient les forces du vieux cheval restaurées par une bonne nuit d'étable et l'état de la route couverte de la neige tombée la veille. Les paysans malmenés par Sigognac et le Tyran pouvaient revenir à la charge en plus grand nombre, et il s'agissait de mettre entre soi et le village un espace suffisant pour rendre la poursuite inutile. Deux bonnes lieues furent parcourues en silence, car la triste fin de Matamore ajoutait de funèbres pensées à la mélancolie de la situation. Chacun songeait qu'un beau jour il pourrait être ainsi enterré sur le bord du chemin, parmi les charognes et abandonné aux profanations fanatiques. Ce chariot poursuivant son voyage symbolisait la vie, qui avance toujours sans s'inquiéter de ceux qui ne peuvent suivre et restent mourants ou morts dans les fossés. Seulement le symbole rendait plus visible le sens caché, et Blazius à qui la langue démangeait se mit à moraliser sur ce thème avec force citations, apophthegmes et maximes que ses rôles de pédant lui suppéditaient en la mémoire.

Le Tyran l'écoutait sans sonner mot et d'un air refrogné. Ses préoccupations suivaient un autre cours, si bien que Blazius remarquant la mine distraite du camarade lui demanda à quoi il songeait.

— Je songe, répondit le Tyran, à Milo Crotoniate qui tua un bœuf d'un coup de poing et le mangea dans une seule journée. Cet exploit me plaît et je me sens capable de le renouveler.

1. Voir les 28e, 29e, 30e, 31e et 34e livraisons.

— Par malheur il manque le bœuf, fit Scapin en s'introduisant dans la conversation.

— Oui, répliqua le Tyran, je n'ai que le poing... et l'estomac. Oh! bienheureuses les autruches qui se sustentent de cailloux, tessons, boutons de guêtres, manches de couteaux, boucles de ceinture et telles autres victuailles indigestes pour les humains. En ce moment, j'avalerais tous les accessoires du théâtre. Il me semble qu'en creusant la fosse de ce pauvre Matamore j'en aie creusé une en moi-même tant large, longue et profonde que rien ne la saurait combler. Les anciens étaient fort sages, qui faisaient suivre les funérailles de repas abondants en viandes, copieux en vins pour la plus grande gloire des morts et meilleure santé des vivants. J'aimerais en ce moment accomplir ce rite philosophique très-idoine à sécher les pleurs.

— En d'autres termes, dit Blazius, tu voudrais manger. Polyphème, ogre, Gargantua, Gouliaf, tu me dégoûtes.

— Et toi, tu voudrais bien boire, répliqua le Tyran. Sable, éponge, outre, entonnoir, barrique, siphon, sac à vin, tu excites ma pitié.

— Qu'une fusion à table des deux principes serait douce et profitable ! dit Scapin d'un air conciliateur. Voici sur le bord de la route un petit bois taillis merveilleusement propre à une halte. On y pourrait détourner le chariot, et s'il y reste encore quelques provisions de bouche, déjeuner tant bien que mal, abrités de la bise, derrière ce paravent naturel. Cet arrêt donnera au cheval le temps de se reposer et nous permettra de confabuler, tout en grignotant nos bribes, sur les résolutions à prendre pour l'avenir de la troupe, qui me paraît diablement chargé de nuages.

— Tu parles d'or, ami Scapin, dit le Pédant, et nous allons exhumer des entrailles du bissac, hélas ! plus plat et dégonflé que la bourse d'un prodigue, quelques reliefs, restes des splendeurs d'autrefois : murailles de pâtés, os de jambon, pelures de saucisses et croûtes de pain. Il y a encore dans le coffre deux ou trois flacons de vin, les derniers d'une vaillante troupe. Avec cela on peut non pas satisfaire, mais bien tromper sa faim et sa soif. Quel dommage que la terre de ce canton inhospitalier ne soit pas comme cette glaise dont certains sauvages d'Amérique se lestent le jabot lorsque la chasse et la pêche ont été malheureuses !

On détourna la voiture, on la remisa dans le fourré, et le cheval dételé se mit à chercher sous la neige de rares brins d'herbe qu'il

arrachait avec ses longues dents jaunes. Un tapis fut étendu sur une place découverte. Les comédiens s'assirent autour de cette nappe improvisée à la mode turque, et Blazius y disposa symétriquement les rogatons tirés de la voiture, comme s'il se fût agi d'un festin sérieux.

— O la belle ordonnance! fit le Tyran réjoui de cet aspect. Un majordome de prince n'eût pas mieux disposé les choses. Blazius, bien que tu sois un merveilleux Pédant, ta véritable vocation était celle d'officier de bouche.

— J'ai bien eu cette ambition, mais la fortune adverse l'a contrariée, répondit le Pédant d'un air modeste. Surtout, mes petits bedons, n'allez pas vous jeter gloutonnement sur les mets. Mastiquez avec lenteur et componction. D'ailleurs je vais vous tailler les parts, comme cela se pratique sur les radeaux dans les naufrages. A toi, Tyran, cet os jambonique auquel pend encore un lambeau de chair. De tes fortes dents tu le briseras et en extrairas philosophiquement la moelle. A vous, mesdames, ce fond de pâté enduit de farce en ses encoignures et bastionné intérieurement d'une couche de lard fort substantielle. C'est un mets délicat, savoureux et nutritif à n'en pas vouloir d'autre. A vous, baron de Sigognac, ce bout de saucisson; prenez garde seulement d'avaler la ficelle qui en noue la peau comme cordons de bourse. Il faut la mettre à part pour le souper, car le dîner est un repas indigeste, abusif et superflu que nous supprimerons. Léandre, Scapin et moi, nous nous contenterons avec ce vénérable morceau de fromage, sourcilleux et barbu comme un ermite en sa caverne. Quant au pain, ceux qui le trouveront trop dur auront la faculté de le tremper dans l'eau et d'en retirer les bûchettes pour se tailler des cure-dents. Pour le vin, chacun a droit à un gobelet, et comme sommelier je vous prie de faire rubis sur l'ongle afin qu'il n'y ait déperdition de liquide.

Sigognac était accoutumé de longue main à cette frugalité plus qu'espagnole, et il avait fait dans son château de la Misère plus d'un repas dont les souris eussent été embarrassées de grignoter les miettes, car il était lui-même la souris. Cependant il ne pouvait s'empêcher d'admirer la bonne humeur et verve comique du Pédant, qui trouvait à rire là où d'autres eussent gémi comme veaux et pleuré comme vaches. Ce qui l'inquiétait, c'était Isabelle. Une pâleur marbrée couvrait ses joues, et, dans l'intervalle des morceaux, ses dents claquaient en manière de castagnettes avec un mouvement fiévreux

qu'elle cherchait en vain à réprimer. Ses minces vêtements la défendaient mal contre l'âpre froidure, et Sigognac assis près elle, lui jeta, bien qu'elle s'en défendît, la moitié de sa cape sur les épaules, l'attirant près de son corps pour la refociller et lui communiquer un peu de chaleur vitale. Près de ce foyer d'amour, Isabelle se réchauffa, et une faible rougeur reparut sur son visage pudique.

Pendant que les comédiens mangeaient, un bruit assez singulier s'était fait entendre auquel d'abord ils n'avaient prêté nulle attention, le prenant pour un effet du vent qui sifflait à travers les branches dépouillées du taillis. Bientôt le bruit devint plus distinct. C'était une espèce de râle enroué et strident, à la fois bête et colère, dont il eût été difficile d'expliquer la nature.

Les femmes manifestèrent quelque frayeur. — Si c'était un serpent ! s'écria Sérafine ; j'en mourrais, tant ces affreuses bêtes m'inspirent d'aversion.

— Par cette température, dit Léandre, les serpents sont engourdis et dorment plus roides que bâtons au fond de leurs repaires.

— Léandre a raison, fit le Pédant, ce doit être autre chose ; quelque bestiole bocagère que notre présence effraye ou dérange. N'en perdons pas un coup de dent.

A ce sifflement, Scapin avait dressé son oreille de renard, qui pour être rouge de froid n'en était pas moins fine, et il regardait avec un œil émerillonné du côté d'où venait le son. Des brins d'herbe bruissaient en se déplaçant comme sur le passage de quelque animal. Scapin fit signe de la main aux comédiens de rester immobiles, et bientôt du fourré débucha un magnifique jars le col tendu, la tête haute, et se dandinant avec une stupidité majestueuse sur ses larges pattes palmées. Deux oies, ses épouses, le suivaient confiantes et naïves.

— Voici un rôt qui s'offre de lui-même à la broche, dit Scapin à mi-voix, et que le ciel touché de nos affres faméliques nous envoie fort à propos.

Le rusé drôle se leva et s'écarta de la troupe, décrivant un demi-cercle si légèrement que la neige ne fit pas entendre un seul craquement sous ses pieds. L'attention du jars était fixée par le groupe des comédiens qu'il regardait avec une défiance mêlée de curiosité et dont, dans son obscur cerveau d'oison, il ne s'expliquait pas la présence en ce lieu ordinairement désert. Le voyant si occupé en cette contempla-

tion, l'histrion, qui semblait avoir l'habitude de ces maraudes, s'approcha du jars par derrière et le coiffa de sa cape d'un mouvement si juste, si dextre et si rapide, que son action dura moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire.

La bête encapuchonnée, il s'élança sur elle, la saisit par le col sous la cape que les palpitations d'ailes du pauvre animal qui suffoquait eurent vitement fait envoler. Scapin en cette pose ressemblait à ce groupe antique tant admiré qu'on appelle l'*Enfant à l'oie*. Bientôt le jars étranglé cessa de se débattre. Sa tête retomba flasquement sur le poing crispé de Scapin. Ses ailes ne donnèrent plus de saccades. Ses pattes bottées de maroquin orange s'allongèrent avec une trépidation suprême. Il était mort. Les oies, ses veuves, redoutant un sort pareil, poussèrent en manière de nénie funèbre un gloussement lamentable et rentrèrent dans le bois.

— Bravo, Scapin, voilà un tour bien joué, exclama le Tyran, et qui vaut tous ceux que tu pratiques au théâtre. Les oies sont plus difficiles à surprendre que les Gérontes et les Truffaldins, étant de leur nature fort vigilantes et sur leurs gardes, comme il appert de l'histoire où l'on voit que les oies du Capitole sentirent l'approche nocturne des Gaulois et par ainsi sauvèrent Rome. Ce maître oison nous sauve d'une autre manière, il est vrai, mais qui n'en est pas moins providentielle.

L'oison fut saigné et plumé par la vieille Léonarde. Pendant quelle arrachait de son mieux le duvet, Blazius, le Tyran et Léandre, éparpillés dans le taillis, ramassaient du bois mort, en secouaient la neige et le disposaient en tas sur une place sèche. Scapin taillait de son couteau une baguette qu'il dépouillait d'écorce et qui devait servir de broche. Deux branches fourchues coupées au-dessus du nœud furent plantées en terre en guise de supports et de landiers. Grâce à une poignée de paille prise au chariot, sur laquelle on battit le fusil, le feu s'alluma vite et brilla bientôt joyeusement, colorant de ses flammes l'oison embroché et ranimant par sa chaleur vivifiante la troupe assise en cercle autour du foyer.

Scapin, d'un air modeste et comme il convient au héros de la situation, se tenait à sa place, l'œil baissé, la mine confite, retournant de temps à autre l'oison, qui, à l'ardeur des braises, prenait une belle couleur dorée, très-appétissante à voir, et répandait une odeur d'une succulence à faire tomber en extase ce Catalagirone qui, de Paris la grand'ville, n'admirait rien tant que les rôtisseries de la rue aux Oües.

Le Tyran s'était levé et marchait à grands pas pour se distraire, disait-il, de la tentation de se jeter sur le rôt à moitié cuit et de l'avaler avec la broche. Blazius était allé au chariot retirer d'un coffre un grand plat d'étain qui servait aux festins de théâtre. L'oie y fut solennellement déposée, répandant autour d'elle, sous le couteau, un jus sanguinolant du plus délicieux fumet.

Le volatile fut dépecé en parts égales et le déjeuner recommenca sur de nouveaux frais. Cette fois ce n'était plus une nourriture chimérique et fallacieuse. Personne, la faim faisant taire la conscience, n'eut de scrupule sur la manière dont Scapin avait agi. Le Pédant, qui était un homme ponctuel en cuisine, s'excusa de n'avoir pas de bigarades à mettre coupées en tranches sous l'oison, ce qui est un condiment obligatoire et régulier, mais on lui pardonna de grand cœur ce solécisme culinaire.

— Maintenant que nous voilà rassasiés, dit le Tyran en s'essuyant la barbe de la main, il serait à propos de ratiociner quelque peu sur ce que nous allons faire. Il me reste à peine trois ou quatre pistoles au fond de mon escarcelle et mon emploi de trésorier est bien près de devenir une sinécure. Notre troupe a perdu deux sujets précieux, Zerbine et le Matamore, et d'ailleurs nous ne pouvons donner la comédie en plein champ pour l'agrément des corbeaux, des corneilles et des pies. Il ne payeraient pas leur place, ne possédant pas d'argent, à l'exception peut-être des pies, qui, dit-on, volent les monnaies, bijoux, cuillères et timbales. Mais il ne serait pas sage de compter sur une telle recette. Avec le cheval de l'Apocalypse qui agonise entre les brancards de notre charrette, il est impossible d'arriver à Poitiers avant deux jours. Ceci est fort tragique, car d'ici là nous courons risque de crever de faim ou de froid au rebord de quelque fossé. Les oies ne sortent pas tous les jours des buissons toutes rôties.

— Tu exposes fort bien le mal, fit le Pédant, mais tu n'en dis pas le remède.

— M'est avis, répondit le Tyran, de nous arrêter au premier village que nous rencontrerons ; les travaux des champs sont terminés. C'est le temps des longues veillées nocturnes. On nous prêtera bien quelque grange ou quelque étable. Scapin battra la caisse devant la porte promettant un spectacle extraordinaire et mirifique aux pataudş ébahis avec cette facilité de payer leur place en nature. Un poulet, un quartier de jambon ou de viande, un broc de vin donneront

droit aux premières banquettes. On acceptera pour les secondes un couple de pigeons, une douzaine d'œufs, une botte de légume, un pain de ménage ou toute autre victuaille analogue. Les paysans, avaricieux d'argent, ne le sont pas de provisions qu'ils ont en leur huche et qui ne leur coûtent rien, suppéditées par la bonne mère nature. Cela ne nous remplira pas la bourse, mais bien le ventre, chose importante, car de Gaster dépend toute l'économie et santé du corps, comme le faisait sagement remarquer Ménénius. Ensuite il ne nous sera pas difficile de gagner Poitiers, où je sais un aubergiste qui nous fera crédit.

— Mais quelle pièce jouerons nous, dit Scapin, au cas où le village se rencontrerait à propos? Notre répertoire est fort détraqué. Les tragédies et tragi-comédies seraient du pur hébreu pour ces rustiques ignorants de l'histoire et de la fable, et n'entendant pas même le beau langage français. Il faudrait quelque bonne farce réjouissante, saupoudrée non de sel attique, mais de sel gris, avec force bastonnades, coup de pied au cul, chutes ridicules et scurrilités bouffonesques à l'italienne. *Les Rodomontades du capitaine Matamore* eussent merveilleusement convenu. Par malheur Matamore a vécu, et ce n'est plus qu'aux vers qu'il débitera ses tirades.

Lorsque Scapin eut dit, Sigognac fit signe de la main qu'il voulait parler. Une légère rougeur, dernière bouffée envoyée du cœur aux joues par l'orgueil nobiliaire, colorait son visage pâle ordinairement, même sous l'âpre morsure de la bise. Les comédiens restèrent silencieux et dans l'attente.

— Si je n'ai pas le talent de ce pauvre Matamore, j'en ai presque la maigreur. Je prendrai son emploi et le remplacerai de mon mieux. Je suis votre camarade et veux l'être tout à fait. Aussi bien j'ai honte d'avoir profité de votre bonne fortune et de vous être inutile en l'adversité. D'ailleurs, qui se soucie des Sigognac au monde? Mon manoir croule en ruine sur la tombe de mes aïeux. L'oubli recouvre mon nom jadis glorieux, et le lierre efface mon blason sur mon porche désert. Peut-être un jour les trois cicognes secoueront-elles joyeusement leurs ailes argentées et la vie reviendra-t-elle avec le bonheur à cette triste masure où se consumait ma jeunesse sans espoir. En attendant, vous qui m'avez tendu la main pour sortir de ce caveau, acceptez-moi franchement pour l'un des vôtres. Je ne m'appelle plus Sigognac.

Isabelle posa sa main sur le bras du Baron comme pour l'inter-

rompre; mais Sigognac ne prit pas garde à l'air suppliant de la jeune fille et il continua.

— Je plie mon titre de baron et le mets au fond de mon portemanteau, comme un vêtement qui n'est plus de mise. Ne me le donnez plus. Nous verrons si, déguisé de la sorte, je serai reconnu par le malheur. Donc je succède à Matamore et prends pour nom de guerre : le capitaine Fracasse!

— Vive le capitaine Fracasse! s'écria toute la troupe en signe d'acceptation, que les applaudissements le suivent partout!

Cette résolution, qui d'abord étonna les comédiens, n'était pas si subite qu'elle en avait l'air. Sigognac la méditait depuis longtemps déjà. Il rougissait d'être le parasite de ces honnêtes baladins qui partageaient si généreusement avec lui leurs propres ressources, sans lui faire jamais sentir qu'il fût importun, et il jugeait moins indigne d'un gentilhomme de monter sur les planches pour gagner bravement sa part que de l'accepter en paresseux, comme aumône ou sportule. La pensée de retourner à Sigognac s'était bien présentée à lui, mais il l'avait repoussée comme lâche et vergogneuse. Ce n'est pas au temps de la déroute que le soldat doit se retirer. D'ailleurs, eût-il pu s'en aller, son amour pour Isabelle l'eût retenu, et puis, quoiqu'il n'eût point l'esprit facile aux chimères, il entrevoyait dans de vagues perspectives toutes sortes d'aventures surprenantes, de revirements et de coups de fortune auxquels il eût fallu renoncer en se confinant de nouveau dans sa gentilhommière.

Les choses ainsi réglées, on attela le cheval au chariot et l'on se remit en route. Ce bon repas avait ranimé la troupe, et tous, à l'exception de la Duègne et de Sérafine, qui ne marchaient pas volontiers, suivaient la voiture à pied, soulageant d'autant la pauvre rosse. Isabelle s'appuyait sur le bras de Sigognac, vers qui furtivement elle tournait parfois ses yeux attendris, ne doutant pas que ce ne fût pour l'amour d'elle qu'il eût pris cette décision de se faire comédien, chose si contraire à l'orgueil d'une personne bien née. Elle eût voulut lui en faire reproche, mais elle ne se sentit pas la force de le gronder de cette preuve de dévouement qu'elle l'aurait empêché de donner si elle eût pu la prévoir, car elle était de ces femmes qui s'oublient en aimant et ne voient que l'intérêt de l'aimé. Au bout de quelque temps, se trouvant un peu lasse, elle remonta dans le chariot et se pelotonna sous une couverture à côté de la Duègne.

De chaque côté du chemin, la campagne blanche de neige s'éten-

dait déserte à perte de vue; aucune apparence de bourg, village ou hameau.

— Voilà notre représentation bien aventurée, dit le Pédant après avoir promené ses regards autour de l'horizon, les spectateurs n'ont pas l'air d'affluer beaucoup, et la recette de petit salé, de volailles et de bottes d'oignons dont le Tyran allumait notre appétit, me paraît fort compromise. Je ne vois pas fumer une cheminée. Aussi loin que ma vue porte, pas un traître clocher qui montre son coq.

— Un peu de patience, Blazius, répondit le Tyran, les habitations pressées vicient l'air et il est salubre d'espacer les villages.

— A ce compte, les gens de ce pays n'ont pas à craindre les épidémies, pestes noires, caquesangues, trousse-galants, fièvres malignes et confluentes, qui, au dire des médecins, proviennent de l'entassement du populaire en mêmes lieux. J'ai bien peur, si cela continue, que notre capitaine Fracasse ne débute pas de sitôt.

Pendant ces propos, le jour baissait rapidement, et sous un épais rideau de nuages plombés on distinguait à peine une faible lueur rougeâtre indiquant la place où le soleil se couchait, ennuyé d'éclairer ce paysage livide et maussade ponctué de corbeaux.

Un vent glacial avait durci et miroité la neige. Le pauvre vieux cheval n'avançait qu'avec une peine extrême; à la moindre pente ses sabots glissaient, et il avait beau roidir comme des piquets ses jambes couronnées, s'affaisser sur sa croupe maigre, le poids de la voiture le poussait en avant, bien que Scapin marchant près de lui le soutînt de la bride. Malgré le froid, la sueur ruisselait sur ses membres débiles et ses côtes décharnées, battue en écume blanche par le frottement des harnais. Ses poumons haletaient comme des soufflets de forge. Des effarements mystérieux dilataient ses yeux bleuâtres qui semblaient voir des fantômes, et parfois il essayait de se détourner comme arrêté par un obstacle invisible. Sa carcasse vacillante et comme prise d'ivresse donnait tantôt contre un brancard, tantôt contre l'autre. Il élevait la tête découvrant ses gencives, puis il la baissait comme s'il eût voulu mordre la neige. Son heure était arrivée, il agonisait debout en brave cheval qu'il avait été. Enfin il s'abattit, et lançant une faible ruade défensive à l'adresse de la Mort, il s'allongea sur le flanc pour ne plus se relever.

Effrayées par cette secousse subite qui faillit les précipiter à terre, les femmes se mirent à pousser des cris de détresse. Les comédiens accoururent à leur aide et les eurent bientôt dégagées. Léonarde et

Sérafine n'avaient aucune blessure, mais la violence du choc et la frayeur avaient fait s'évanouir Isabelle, que Sigognac enleva inerte et pâmée entre ses bras, tandis que Scapin, se baissant, tâtait les oreilles du cheval aplati sur le sol comme une découpure de papier.

— Il est bien mort, dit Scapin se relevant d'un air découragé, l'oreille est froide et le pouls de la veine auriculaire ne bat plus.

— Nous allons donc être obligés, s'écria piteusement Léandre, de nous atteler à des cordages comme bêtes de somme ou mariniers qui halent une barque et de tirer nous-mêmes notre chariot. Oh! la maudite fantaisie que j'eus de me faire comédien !

— C'est bien le temps de geindre et de se lamenter! beugla le Tyran ennuyé de ces jérémiades intempestives, avisons plutôt virilement et en gens que la fortune ne saurait étonner à ce qu'il faut faire, et d'abord regardons si cette bonne Isabelle est grièvement navrée ; mais non, la voici qui rouvre l'œil et reprend ses esprits, grâce aux soins de Sigognac et de dame Léonarde. Donc, il faut que la troupe se divise en deux bandes. L'une restera près du chariot avec les femmes, l'autre se répandra par la campagne en quête de secours. Nous ne sommes pas des Russiens accoutumés aux frimas scythiques pour hiverner ici jusqu'à demain matin, le derrière dans la neige. Les fourrures nous manquent pour cela, et l'aurore nous trouverait tous perclus, gelés et blancs de givre, comme fruits confits de sucre. Allons, capitaine Fracasse, Léandre et toi Scapin, qui êtes les plus légers et avez des pieds rapides comme Achille Péliade; haut la patte! courez en chats maigres et ramenez-nous vivement du renfort. Blazius et moi, nous ferons sentinelle à côté du bagage.

Les trois hommes désignés se disposaient à partir, quoique n'augurant pas grand succès de leur expédition, car la nuit était noire comme la bouche d'un four, et la seule reverbération de la neige permettait de se guider; mais l'ombre, si elle éteint les objets, fait ressortir les lumières, et une petite étoile rougeâtre se mit à scintiller au pied d'un coteau à une assez grande distance de la route.

— Voilà, dit le Pédant, l'astre sauveur, l'étoile terrestre aussi agréable aux voyageurs perdus que l'étoile polaire aux nautonniers *in periculo maris*. Cette étoile aux rayons bénins est une chandelle ou une lampe placée derrière une vitre ; ce qui suppose une chambre bien close et bien chaude faisant partie d'une maison habitée par des êtres humains et civilisés plutôt que par des Lestrygons sauvages. Sans doute il y a en la cheminée un feu flambant clair, et sur ce feu

une marmite où cuit une grasse soupe; ô plaisante imagination dont ma fantaisie se pourlèche les babines et que j'arrose, en idée, avec deux ou trois bouteilles tirées de derrière les fagots et drapées à l'antique de toiles d'araignée!

— Tu radotes, mon vieux Blazius, fit le Tyran, et le froid congelant ta pulpe cérébrale sous ton crâne chauve te fait danser des mirages devant les yeux. Cependant il y a cela de vrai dans ton délire, que cette lumière suppose une maison habitée. Ceci change notre plan de campagne. Nous allons nous diriger tous vers ce phare de salut. Il n'est guère probable qu'il passe des voleurs, cette nuit, sur cette route déserte pour dérober notre forêt, notre place publique et notre salon. Prenons chacun nos hardes. Le paquet n'est pas bien lourd. Nous reviendrons demain chercher le chariot. Aussi bien, je commence à transir et à ne plus sentir le bout de mon nez.

Les comédiens se mirent en marche, Isabelle appuyée au bras de Sigognac, Léandre soutenant Sérafine, Scapin traînant la Duègne, Blazius et le Tyran formant l'avant-garde. Ils coupèrent à travers champ, droit à la lumière, empêchés quelquefois par des buissons ou fossés, et s'enfonçant dans la neige jusqu'au jarret. Enfin, après plus d'une chute, la troupe parvint à une sorte de grand bâtiment entouré de longs murs, avec porte charretière qui avait l'apparence d'une ferme, autant qu'on pouvait en juger à travers l'ombre.

Dans le mur noir la lampe découpait un carré lumineux et faisait voir les vitres d'une petite fenêtre dont le volet n'était pas encore fermé.

Ayant senti l'approche d'étrangers, les chiens de garde se mirent à s'agiter et à donner de la voix. On les entendait au milieu du silence nocturne, courir, sauter et se tracasser derrière la muraille. Des pas et des voix d'homme se mêlèrent à leurs clabauderies. Bientôt toute la ferme fut en éveil.

— Restez-là, vous autres, à quelque distance, fit le Pédant, notre nombre effrayerait peut-être ces bonnes gens qui nous prendraient pour une bande de malandrins voulant envahir leurs pénates rustiques. Comme je suis vieux et de mine paterne et débonnaire, je vais seul heurter à l'huis et entamer les négociations. On n'aura point peur de moi.

Le conseil était sage et fut suivi. Blazius avec le doigt index recoquevillé frappa contre la porte qui bientôt s'entrebâilla, puis s'ouvrit toute grande. Alors, de la place où ils étaient plantés, les pieds dans

la neige, les comédiens virent un spectacle assez inexplicable et surprenant. Le Pédant et le fermier qui haussait sa lampe pour éclairer au visage l'homme qui le dérangeait ainsi, se mirent après quelques mots échangés que les acteurs ne pouvaient entendre, à gesticuler d'une manière bizarre et à se ruer en accolades, comme cela se pratique au théâtre pour les reconnaissances.

Encouragés par cette réception à laquelle ils ne comprenaient rien, mais que d'après sa pantomime chaleureuse ils jugeaient favorable et cordiale, les comédiens s'étaient rapprochés timidement, prenant une contenance piteuse et modeste, comme il convient à des voyageurs en détresse qui implorent l'hospitalité.

— Holà, vous autres! s'écria le Pédant d'une voix joyeuse, arrivez sans crainte; nous sommes chez un enfant de la balle, un mignon de Thespis, un favori de Thalia, muse comique, en un mot chez le célèbre Bellombre, naguère tant applaudi de la cour et de la ville, sans compter la province. Vous connaissez tous sa gloire insigne. Bénissez le hasard qui nous adresse juste à la retraite philosophique où ce héros du théâtre se repose sur ses lauriers.

— Entrez, mesdames et messieurs, dit Bellombre en s'avançant vers les comédiens avec une courtoisie pleine de grâce et sentant un homme qui n'a pas oublié les belles manières sous ses habits à la paysanne. Le vent froid de la nuit pourrait enrouer vos précieux organes, et quelque modeste que soit ma demeure, vous y serez toujours mieux qu'en plein air.

Comme on le pense bien, les compagnons de Blazius ne se firent pas prier et ils entrèrent dans la ferme fort charmés de l'aventure, qui, du reste, n'avait d'extraordinaire que l'à-propos de la rencontre. Blazius avait fait partie d'une troupe où se trouvait Bellombre, et comme leurs emplois ne les mettaient pas en rivalité, ils s'appréciaient et étaient devenus fort amis, grâce à un goût commun pour la dive bouteille. Bellombre, qu'une vie fort agitée avait jeté dans le théâtre, s'en était retiré, ayant hérité à la mort de son père de cette ferme et de ses dépendances. Les rôles qu'il jouait exigeant de la jeunesse, il n'avait pas été fâché de disparaître avant que les rides vinssent écrire son congé sur son front. On le croyait mort depuis longtemps et les vieux amateurs décourageaient les jeunes comédiens avec son souvenir.

La salle où pénétrèrent les acteurs était assez vaste et, comme dans la plupart des fermes, servait à la fois de chambre à coucher et de

cuisine. Une cheminée à large hotte, dont une pente de serge verte jaunie festonnait le manteau, occupait une des parois. Un arc de briques s'arrondissant dans la muraille bistrée et vernissée indiquait la gueule du four fermée en ce moment d'une plaque de tôle. Sur d'énormes chenets de fer dont les demi-boules creuses pouvaient contenir des écuelles, brûlaient avec une crépitation réjouissante quatre ou cinq énormes bûches ou plutôt troncs d'arbre. La lueur de ce beau feu éclairait la chambre d'une réverbération si vive que la lumière de la lampe eût été inutile; les reflets du brasier allaient chercher dans l'ombre un lit de forme gothique paisiblement endormi derrière ses rideaux, glissaient en filets brillants sur les poutres rembrunies du plafond, faisaient projeter aux pieds de la table placée au milieu de la chambre de longues ombres d'un dessin bizarre, et allumaient de brusques paillettes aux saillies des vaisselles et des ustensiles rangées sur le dressoir ou accrochés aux murailles.

Dans le coin près de la fenêtre, deux ou trois volumes jetés sur un guéridon de bois sculpté montraient que le maître du logis n'était pas devenu tout à fait paysan et qu'il occupait à des lectures, souvenirs de son ancienne profession, les loisirs des longues soirées d'hiver.

Réchauffée par cette tiède atmosphère et cet accueil hospitalier, toute la troupe éprouvait un profond sentiment de bien-être. Les roses couleurs de la vie reparaissaient sur les visages pâles et les lèvres gercées de froid. La gaieté illuminait les yeux naguère atones, et l'espoir relevait la tête. Ce dieu louche, boiteux et taquin qu'on appelle le Guignon, se lassait enfin de persécuter la compagnie errante, et apaisé sans doute par le trépas de Matamore, il voulait bien se contenter de cette maigre proie.

Bellombre avait appelé ses valets, qui couvrirent la nappe d'assiettes et de pots à large panse, à la grande jubilation de Blazius altéré de naissance, dont la soif était toujours éveillée, même aux heures nocturnes.

— Tu vois, dit-il au Tyran, combien mes prévisions à propos de la petite lumière rouge étaient logicalement déduites. Ce n'étaient point mirages ni fantômes. Une grasse fumée s'élève en tourbillonnant du potage abondamment garni de choux, navets et autres légumes. Le vin rouge et clair, tiré de frais, petille dans les brocs couronné de mousse rose. Le feu flambe d'autant plus vif qu'il fait froid dehors. Et, de plus, nous avons pour hôte le grand, l'illustre, le jamais assez loué Bellombre, fleur et crême des comédiens passés, pré-

sents et futurs, soit dit sans vouloir rabaisser le talent de personne.

— Notre bonheur serait parfait si le pauvre Matamore était là, soupira Isabelle.

— Que lui est-il donc survenu de fâcheux? dit Bellombre qui connaissait Matamore de réputation.

Le Tyran lui raconta l'aventure tragique du capitaine resté dans la neige.

— Sans la rencontre heureuse que nous avons faite d'un ancien et brave camarade, il nous en pendait autant cette nuit au bout du nez, dit Blazius. On nous eût trouvé gelés comme matelots dans les ténèbres et frimas cimmériens.

— C'eût été dommage, reprit galamment Bellombre en lançant une œillade à Isabelle et à Sérafine; mais ces jeunes déesses eussent sans nul doute fait fondre la neige et dégelé la nature aux feux de leurs prunelles.

— Vous attribuez trop de pouvoir à nos yeux, répondit Sérafine; ils eussent été incapables même d'échauffer un cœur en cette obscurité lugubre et glaciale. Les larmes du froid y eussent éteint les flammes de l'amour.

Tout en soupant, Blazius informa Bellombre de l'état où se trouvait la troupe. Il n'en parut nullement surpris.

— La fortune théâtrale est encore plus femme et plus capricieuse que la fortune mondaine, répondit-il, sa roue tourne si vite qu'à peine s'y peut-elle tenir debout quelques instants. Mais si elle en tombe souvent, elle y remonte d'un pied adroitement léger et retrouve bientôt son équilibre. Demain, avec des chevaux de labour, j'enverrai chercher votre chariot et nous dresserons un théâtre dans la grange. Il y a non loin de la ferme un assez gros bourg qui nous fournira de spectateurs assez. Si la représentation ne suffit pas, au fond de ma vieille bourse de cuir dorment quelques pistoles de meilleur aloi que les jetons de comédie, et, par Apollon! je ne laisserai pas mon vieux Blazius et ses amis dans l'embarras.

— Je vois, dit le Pédant, que tu es toujours le généreux Bellombre et que tu ne t'es pas rouillé en ces occupations rurales et bucoliques.

— Non, répondit Bellombre, tout en cultivant mes terres je ne laisse pas mon cerveau en friche; je relis les vieux auteurs, au coin de cette cheminée, les pieds sur les chenets, et je feuillète les pièces des beaux esprits du jour que je puis me procurer du fond de cet exil.

J'étudie par manière de passe-temps les rôles à ma convenance, et je m'aperçois que je n'étais qu'un grand fat au temps où l'on m'applaudissait sur les planches parce que j'avais la voix sonore, le port galant et la jambe belle. Alors je ne me doutais pas de mon art et j'allais à travers tout, sans réflexion, comme une corneille qui abat des noix. La sottise du public fit mon succès.

— Le grand Bellombre seul peut parler ainsi de lui-même, dit le Tyran avec courtoisie.

— L'art est long, la vie est courte, continua l'ancien acteur, surtout pour le comédien obligé de traduire ses conceptions au moyen de sa personne. J'allais avoir du talent, mais je prenais du ventre, chose ridicule en mon emploi de beau ténébreux et d'amoureux tragique. Je ne voulus point attendre que deux garçons de théâtre me vinssent lever sous les bras lorsque la situation me forcerait de me jeter à genoux devant la princesse pour lui déclarer ma flamme avec un hoquet asthmatique et des roulements d'yeux larmoyants. Je saisis l'occasion de cet héritage et je me retirai dans ma gloire, ne voulant point imiter ces obstinations qui se font chasser des tréteaux à grand renfort de trognons de pomme, d'écorces d'orange et d'œufs durs.

— Tu fis sagement, Bellombre, fit Blazius, bien que ta retraite ait été prématurée et que tu eusses pu rester dix ans encore au théâtre.

En effet, Bellombre, quoique hâlé par l'air de la campagne, avait gardé fort grande mine ; ses yeux accoutumés à exprimer les passions s'animaient et se remplissaient de lumière au feu de l'entretien. Ses narines palpitaient larges et bien coupées. Ses lèvres en s'entr'ouvrant laissaient voir une denture dont une coquette se fût fait honneur. Son menton frappé d'une fossette se relevait avec fierté ; une chevelure abondante où brillaient quelques rares filets d'argent se jouait en boucles épaisses jusque sur ses épaules. C'était encore un fort bel homme.

Blazius et le Tyran continuèrent à boire en compagnie de Bellombre. Les comédiennes se retirèrent en une chambre où les valets avaient fait un bon feu. Sigognac, Léandre et Scapin se couchèrent en un coin de l'étable sur quelques fourchées de paille fraîche, bien chaudement garantis du froid par l'haleine des bêtes et le poil des couvertures à chevaux.

Pendant que les uns boivent et que les autres dorment, retournons vers la charrette abandonnée, et voyons un peu ce qu'elle devient.

Le cheval gisait toujours entre ses brancards. Seulement ses jambes

s'étaient roidies comme des piquets et sa tête s'allongeait à plat sur le sol parmi les mèches d'une crinière dont la sueur, au vent froid de la nuit, s'était figée en cristaux de glace. La salière enchâssant l'œil vitreux s'approfondissait de plus en plus et la joue maigre semblait déjà disséquée.

L'aube commençait à poindre; le soleil d'hiver montrait entre deux longues bandes de nuages sa moitié de disque d'un blanc plombé et versait sa lumière pâle sur la lividité du paysage où se dessinaient en lignes d'un noir funèbre les squelettes des arbres. Dans la blancheur de la neige sautillaient quelques corbeaux qui, guidés par le flair, se rapprochaient prudemment de la bête morte, redoutant quelque danger, embûche ou piége, car la masse immobile et sombre du chariot les alarmait, et ils se disaient en leur langue croassante que cette machine pouvait bien cacher un chasseur à l'affût, un corbeau ne faisant mauvaise figure dans un pot-au-feu. Ils avançaient en sautant enfiévrés de désir; ils reculaient chassés en arrière par la crainte, exécutant une sorte de pavane bizarre. Un plus hardi se détacha de l'essaim, secoua deux ou trois fois ses lourdes ailes, quitta la terre et vint s'abattre sur la tête du cheval. Il penchait déjà le bec pour piquer et vider les yeux du cadavre lorsqu'il s'arrêta tout à coup, hérissa ses plumes et parut écouter.

Un pas lourd faisait craquer la neige au loin sur la route et ce bruit que l'oreille humaine n'eût peut-être pas saisi résonnait distinctement à l'ouïe fine du corbeau. Le péril n'était pas pressant et l'oiseau noir ne quitta pas la place, mais il se tint aux aguets. Le pas se rapprochait et bientôt la forme vague d'un homme portant quelque chose s'ébaucha dans la brume matinale. Le corbeau jugea prudent de se retirer et il prit son vol en poussant un long croassement pour avertir ses compagnons du péril.

Toute la bande s'envola vers les arbres voisins avec des cris rauques et stridents. L'homme était arrivé près de la voiture, et, surpris de rencontrer au milieu de la route un chariot sans maître attelé d'une bête qui, comme la jument de Roland, avait pour principal défaut d'être morte, il s'arrêta, jetant autour de lui un regard furtif et circonspect.

Pour mieux examiner la chose, il déposa son fardeau à terre. Le fardeau se tint debout tout seul et se mit à marcher, car c'était une fillette d'une douzaine d'années environ, que la longue mante qui l'enveloppait des pieds à la tête pouvait, lorsqu'elle était ployée sur l'épaule de son compagnon, faire prendre pour une valise ou bissac

de voyage. Des yeux noirs et fiévreux brillaient d'un feu sombre sous le pli de l'étoffe dont elle était coiffée, des yeux absolument pareils à ceux de Chiquita. Un fil de perles mettait quelques points lumineux dans l'ombre fauve de son col, et des chiffons tortillés en cordelettes, formant contraste avec cet essai de luxe, s'enroulaient autour de ses jambes nues.

C'était, en effet, Chiquita elle-même, et le compagnon n'était autre qu'Agostin, le bandit aux mannequins : las d'exercer sa noble profession sur des chemins déserts, il se rendait à Paris où tous les talents trouvent leur emploi, marchant la nuit et se cachant le jour, comme font toutes les bêtes de meurtre et de rapine. La petite harassée de fatigue et saisie du froid n'avait pu, malgré tout son courage, aller plus loin, et Agostin cherchant un abri quelconque la portait comme Homérus ou Bélisaire leur guide, à cette différence près en la comparaison, qu'il n'était point aveugle et jouissait au contraire d'une vue de lynx, lequel, à ce que prétend Pline l'Ancien, voit les objets à travers les murs.

— Que signifie ceci? dit Agostin à Chiquita, ordinairement nous arrêtons les voitures, et c'est maintenant une voiture qui nous arrête; prenons garde qu'elle ne soit pleine de voyageurs qui nous demandent la bourse ou la vie.

— Il n'y a personne, répondit Chiquita qui avait glissé sa tête sous la banne du chariot.

— Peut-être y aura-t-il quelque chose, continua le bandit; nous allons procéder à la visite; et, fouillant dans les plis de sa ceinture, il en tira un briquet, une pierre et de l'amadou; s'étant procuré du feu, il alluma une lanterne sourde qu'il portait toujours avec lui pour ses explorations nocturnes, car le jour n'éclairait pas encore l'intérieur sombre de la voiture. Chiquita, à qui l'espoir du butin faisait oublier sa fatigue, s'introduisit dans le chariot, dirigeant le jet de lumière sur les paquets dont il était encombré; mais elle ne vit que de vieilles toiles peintes, que des accessoires en carton, et quelques guenilles de nulle valeur.

— Cherche bien, ma bonne Chiquita, disait le brigand tout en faisant le guet, fouille les poches et les musettes pendues aux ridelles.

— Il n'y a rien, absolument rien qui vaille la peine d'être emporté. Ah! si : voilà un sac qui bruit avec un son de métal.

— Donne-le vite, fit Agostin, et approche la lanterne, que j'examine la trouvaille. Par les cornes et la queue de Lucifer! nous

jetons de malheur! j'avais espéré monnaie de bonne aloi et ce ne sont que jetons de cuivre et de plomb doré. A tout le moins, tirons de notre rencontre ce profit de nous reposer un peu, abrités du vent de bise par le tendelet du chariot. Tes pauvres chers pieds tout saignants ne peuvent plus te porter, tant le chemin est rude et le voyage long. Couchée sous les toiles, tu dormiras une heure ou deux. Pendant ce temps je veillerai, et s'il survient quelque alerte nous serons vitement prêts.

Chiquita se blottit de son mieux au fond de la voiture, ramenant sur elle les vieux décors pour se procurer un peu de chaleur, et bientôt elle s'endormit. Agostin resta sur le devant, sa navaja ouverte près de lui et à portée de sa main, inspectant les alentours avec ce long regard du bandit auquel n'échappe aucun objet suspect. Le plus profond silence régnait dans la campagne solitaire. Sur la pente des coteaux lointains des touches de neige se détachaient et brillaient aux rayons blafards de l'aube, comme des fantômes blancs ou des marbres dans un cimetière. Mais tout cela gardait l'immobilité la plus rassurante. Agostin, malgré sa volonté et sa constitution de fer, sentait le sommeil lui venir. Plusieurs fois déjà ses paupières s'étaient abaissées, et il les avaient relevées avec une résolution brusque; les objets commençaient à se brouiller entre ses cils, et il perdait la notion des choses, lorsqu'à travers une ébauche incohérente de rêve il lui sembla qu'un souffle humide et tiède lui donnait au visage. Il se réveilla, et ses yeux en s'ouvrant rencontrèrent deux prunelles phosphorescentes.

— Les loups ne se mangent pas entre eux, mon petit, murmura le bandit, tu n'a pas la mâchoire assez bien endentée pour me mordre.

Et d'un mouvement plus prompt que la pensée, il étreignit la gorge de l'animal avec sa main gauche, et de la droite ramassant sa navaja, il la lui plongea dans le cœur jusqu'au manche.

Cependant Agostin, malgré sa victoire, ne jugea pas la place bonne, et il éveilla Chiquita, qui ne témoigna nulle frayeur à la vue du loup mort, étendu sur la route.

— Il vaut mieux, dit le brigand, gagner au pied. Cette charogne attire les loups, lesquels sont principalement enragés de faim en temps de neige où ils ne trouvent rien à manger. J'en tuerai bien quelques-uns, comme j'ai fait de celui-ci; mais ils peuvent venir par douzaines, et si je m'endormais, il me serait désagréable de me réveiller dans l'estomac d'une bête carnassière. Moi croqué, ils ne

feraient qu'une bouchée de toi, mauviette, qui as les os tendres. Sus donc, détalons au plus vite. Cette carcasse les occupera. Tu peux marcher à présent, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Chiquita qui n'était pas un enfant gâté élevé dans du coton, ce court sommeil m'a rendu mes forces. Pauvre Agostin, tu ne seras plus obligé de me porter comme un paquet embarrassant. D'ailleurs, quand mes pieds refuseront le service, ajouta-t-elle avec une énergie sauvage, coupe-moi le col de ton grand couteau et jette-moi au fossé. Je te dirai merci.

Le bandit aux mannequins et la petite fille s'éloignèrent d'un pas rapide, et au bout de quelques minutes ils s'étaient perdus dans l'ombre. Rassurés par leur départ, les corbeaux descendirent des arbres voisins, s'abattirent sur la rosse crevée et commencèrent leur festin charogneux. Deux ou trois loups arrivèrent bientôt pour prendre leur part de cette franche lippée, sans s'étonner des battements d'aile, des croassements et de coups de bec de leurs noirs commensaux. En peu de temps, tant ils travaillaient de bon courage, quadrupèdes et volatiles, le cheval, nettoyé jusqu'aux os, apparut aux clarté du matin, à l'état de squelette préparé comme par des chirurgiens vétérinaires. Il n'en restait que la queue et les sabots.

Le Tyran vint quand il fit grand jour avec un garçon de ferme pour chercher le chariot. Il heurta du pied la carcasse du loup à demi rongée et vit entre les brancards, sous les harnais que les crocs ni les becs n'avaient entamés, l'anatomie de la pauvre bête. Le sac de jetons répandait sa fausse monnaie sur la route, et la neige montrait soigneusement moulées des empreintes, les unes grandes, les autres petites, qui aboutissaient à la charrette, puis s'en éloignaient.

— Il paraît, dit le Tyran, que le chariot de Thespis a reçu cette nuit des visites de plus d'un genre. O bien heureux accident qui nous a forcés d'interrompre notre odyssée comique, je ne saurais trop te bénir! Grâce à toi, nous avons évité les loups à deux pieds et à quatre pattes, non moins dangereux, sinon davantage. Quel régal eût été pour eux la chair tendre de ces poulettes, Isabelle et Sérafine, sans compter notre vieille peau coriace!

Pendant que le Tyran syllogisait à part lui, le valet de Bellombre dégageait le chariot et y attelait le cheval qu'il avait amené, quoique l'animal renâclât de peur à l'aspect terrifiant pour lui du squelette et à l'odeur fauve du loup dont le sang tachait la neige.

La charrette fut remisée dans la cour de la ferme sous un hangar.

Il n'y manquait rien, et même il s'y trouvait quelque chose de plus : un petit couteau de ceux qu'on fabrique à Albaceite, tombé de la poche de Chiquita pendant son court sommeil, et qui portait sur sa lame aiguë cette menaçante devise en espagnol :

Cuando esta vivora pica
No hay remedio en la botica.

Cette trouvaille mystérieuse intrigua beaucoup le Tyran et fit tomber en rêverie Isabelle, qui était un peu superstitieuse et tirait volontiers des présages, bons ou funestes, d'après ces petits incidents inaperçus des autres ou sans valeur à leurs yeux. La jeune femme hâblait le castillan comme toutes les personnes un peu instruites à cette époque, et le sens alarmant de l'inscription ne lui échappait point.

Scapin était parti pour le bourg revêtu de son beau costume zébré de rose et de blanc, sa grande fraise dûment tuyautée et godronnée, la toque sur les yeux, la cape au coin de l'épaule, l'air superbe et triomphant. Il marchait repoussant sa caisse du genou avec un mouvement automatique et rhythmé qui sentait fort son soldat; en effet, Scapin l'avait été devant qu'il se fût rendu comédien. Quand il eut gagné la place de l'Église, déjà escorté de quelques polissons qu'émerveillait son accoutrement bizarre, il assura sa toque, se piéta et, attaquant la peau d'âne de ses baguettes, il produisit un roulement si bref, si magistral, si impératif, qu'il eût éveillé les morts aussi bien que la trompette du jugement dernier. Jugez de l'effet qu'il fit sur les vivants. Toutes les fenêtres et les portes s'ouvrirent comme mues par un même ressort. Des têtes embéguinées s'y montrèrent plongeant des regards curieusement effarés sur la place. Un second roulement, petillant comme une mousquetade et grave comme un tonnerre, vida les maisons, où ne demeurèrent que les malades, les grabataires et femmes en gésine. Au bout de quelques minutes, tout le village réuni formait un large cercle autour de Scapin. Pour mieux fasciner son public, le rusé drôle exécuta sur sa caisse plusieurs batteries et contre-batteries d'une façon si vive, si juste et si dextre que les baguettes disparaissaient dans la rapidité, quoique les poignets ne semblassent point bouger. Dès qu'il vit les bouches ouvertes toutes grandes des bons villageois affecter cette forme d'*o* qui, d'après les maîtres peintres, en leurs cahiers de caractères, est la suprême expression de l'étonnement, il arrêta tout d'un coup son vacarme, puis,

après un court silence, il commença d'une voix glapissante, dont il variait fantasquement les intonations, cette harangue emphatique et burlesque :

— Ce soir, occasion unique ! grand spectacle ! représentation extraordinaire ! les illustres comédiens de la troupe déambulatoire, dirigée par le sieur Hérode, qui ont eu l'honneur de jouer devant des têtes couronnées et des princes du sang, se trouvant de passage dans ce pays, donneront pour cette fois seulement, car ils sont attendus à Paris, où la cour les désire, une pièce merveilleusement amusante et comique, intitulée *les Rodomontades du capitaine Fracasse !* avec costumes neufs, jeux de scènes inédits et bastonnades réglées, les plus divertissantes du monde. A la fin du spectacle, mademoiselle Sérafine dansera la morisque, augmentée de passe-pieds, tordions et cabrioles au dernier goût du jour, en s'accompagnant du tambour de basque dont elle joue mieux qu'aucune gitana d'Espagne. Ce sera très-plaisant à voir. La représentation aura lieu dans la grange de maître Bellombre, disposée à cet effet et abondamment pourvue de banquettes et luminaires. Travaillant plutôt pour la gloire que pour le profit, nous accepterons non-seulement l'argent, mais encore les denrées et provisions de bouche en faveur de ceux qui n'auraient pas de monnaie. Qu'on se le dise !

Ayant terminé son discours, Scapin tambourina si furieusement, par manière de péroraison, que les vitres de l'église en tremblèrent dans leur réseau de plomb et que plusieurs chiens s'enfuirent en hurlant, plus effrayés que s'ils eussent eu des poêlons d'airain attachés à la queue.

A la ferme, les comédiens, aidés par Bellombre et ses valets, avaient déjà travaillé. Dans le fond de la grange, des planches posées sur des tonneaux formaient le théâtre. Trois ou quatre bancs empruntés au cabaret remplissaient l'office de banquettes ; mais, pour le prix, on ne pouvait exiger qu'elles fussent rembourrées et couvertes de velours. Les araignées filandières s'étaient chargées de décorer le plafond, et les larges rosaces de leurs toiles se suspendaient d'une poutre à l'autre. Quel tapissier, fût-il de la cour, eût pu produire une tenture plus fine, plus délicate et aériennement élaborée, même en satin de Chine ? Ces toiles pendantes ressemblaient à ces bannières armoriées qu'on voit aux chapitres des chevaleries et ordres royaux. Spectacle fort noble pour qui eût pu jouir, en imaginative, de ce rapprochement.

Les bœufs et vaches, dont on avait proprement relevé la litière, s'étonnaient de ce remue-ménage insolite et souvent détournaient la tête de leur crèche, jetant de longs regards vers le théâtre où les comédiens s'agitaient, répétant la pièce, afin de montrer à Sigognac les entrées et les sorties.

— Mes premiers pas sur la scène, dit en riant le Baron, ont pour spectateurs des veaux et bêtes à cornes; il y aurait de quoi humilier mon amour-propre, si j'en avais.

— Et ce ne sera pas, répondit Bellombre, la dernière fois que vous aurez un tel public; il y a toujours dans la salle des imbéciles et des maris.

Pour un novice, Sigognac ne jouait point trop mal, et l'on sentait qu'il se formerait vite. Il avait la voix bonne, la mémoire sûre, et l'imagination assez lettrée pour ajouter à son rôle ces repliques qui naissent de l'occasion et donnent de la vivacité au jeu. La pantomime le gênait davantage, étant fort entremêlée de coups de bâton, lesquels révoltaient son courage, encore qu'ils ne vinssent que de bourrelets de toile peinte remplis d'étoupe; ses camarades, sachant sa qualité, le ménageaient autant que possible, et cependant il se courrouçait malgré lui, faisant terribles grimaces, horrifiques froncements de sourcils et regards torves. Puis, se rappelant tout à coup l'esprit de son rôle, il reprenait une physionomie lâche, effarée, et subitement couarde.

Bellombre, qui le regardait avec l'attention perspicace d'un vieux comédien expert et passé maître, lui cria de sa place : Gardez de corriger en vous ces mouvements qui viennent de nature; ils sont très-bons et produiront une variété nouvelle de matamore. Quand vous n'éprouverez plus ces bouillons colérés et indignations furieuses, feignez-les par artifice : Fracasse, qui est le personnage que vous avez à créer, car qui marche derrière les autres n'est jamais que le second, voudrait bien être brave; il aime le courage, les vaillants lui plaisent, et il s'indigne lui-même d'être si poltron. Loin du danger, il ne rêve qu'exploits héroïques, entreprises surhumaines et gigantesques; mais, quand vient le péril, son imagination trop vive lui représente la douleur des blessures, le visage camard de la mort, et le cœur lui manque; il se rebiffe d'abord à l'idée de se laisser battre, et la rage lui enfielle l'estomac, mais le premier coup abat sa résolution. Cette méthode vaut mieux que ces titubations de jambes, écarquillements d'yeux et autres grimaces plus simiesques qu'humaines

par lesquelles les mauvais comédiens sollicitent le rire du public et perdent l'art.

Sigognac suivit les conseils de Bellombre et régla son jeu d'après cette idée, si bien que les acteurs l'applaudirent et lui prophétisèrent un succès.

La représentation devait avoir lieu à quatre heures du soir. Une heure avant, Sigognac revêtit le costume de Matamore que Léonarde avait élargi en défaisant les remplis nécessités par les amaigrissements successifs du défunt.

En s'introduisant dans cette défroque, le Baron se disait qu'il eût été sans doute plus glorieux de se barder de buffle et de fer comme ses ancêtres que de se travestir à l'histrionne pour représenter un faux brave, lui qui était un véritable vaillant capable de prouesses et coups de main héroïques, mais la fortune adverse le réduisait en ces extrémités fâcheuses, et il n'avait pas d'autre moyen d'existence.

Déjà le populaire affluait et s'entassait dans la grange. Quelques lanternes suspendues aux poutrelles soutenant le toit jetaient une lumière rougeâtre sur toutes ces têtes brunes, blondes, grisonnantes, parmi lesquelles se détachaient quelques blanches coiffes de femme.

D'autres lanternes avaient été placées en guise de chandelles sur le bord du théâtre, car il fallait prendre garde de mettre le feu à la paille et au foin.

La pièce commença et fut attentivement écoutée. Derrière les acteurs, car le fond de la scène n'était pas éclairé, se projetaient de grandes ombres bizarres qui semblaient jouer la pièce en parodie, et contrefaire tous leurs mouvements avec des allures disloquées et fantasques; mais ce détail grotesque ne fut pas remarqué par ces spectateurs naïfs, tout occupés de l'affabulation de la comédie et du jeu des personnages, lesquels ils tenaient pour véritables.

Quelques vaches, que le tumulte empêchaient de dormir, regardaient la scène avec ces grands yeux dont Homerus, le poëte grégeois, fait une épithète louangeuse à la beauté de Junon, et même, un veau, dans un moment plein d'intérêt, poussa un gémissement lamentable qui ne détruisit pas la robuste illusion de ces braves patauds, mais qui faillit faire éclater de rire les comédiens sur leurs planches.

Le capitaine Fracasse fut applaudi à plusieurs reprises, car il remplissait fort bien son rôle, n'éprouvant pas devant ce public vulgaire l'émotion qu'il eût ressentie ayant affaire à des spectateurs plus diffi-

ciles et plus lettrés. D'ailleurs, il était sûr que, parmi ces manants, nul ne le connaissait. Les autres comédiens, aux bons endroits, furent vigoureusement claqués par ces mains calleuses qui ne se ménageaient point, et avec beaucoup d'intelligence, selon Bellombre.

Sérafine exécuta sa morisque avec une fierté voluptueuse, des poses cambrées et provocantes, entremêlées de sauts pleins de souplesse, de changements de pieds rapides, et d'agréments de toutes sortes qui eussent fait pâmer d'aise même des personnes de qualité et des courtisans. Elle était charmante surtout lorsque, agitant au-dessus de sa tête son tambour de basque, elle en faisait bruire les plaquettes de cuivre, ou bien encore quand, frottant du pouce la peau brunie, elle en tirait un sourd ronflement avec autant de dextérité qu'une *panderera* de profession.

Cependant, le long des murailles, dans le manoir délabré de Sigognac, les vieux portraits d'ancêtres prenaient des airs plus rébarbatifs et renfrognés que de coutume. Les guerriers poussaient des soupirs qui soulevaient leurs plastrons de fer, et ils hochaient mélancoliquement la tête; les douairières faisaient une moue dédaigneuse sur leurs fraises tuyautées, et se roidissaient dans leurs corps de baleine et leurs vertugadins. Une voix basse, lente, sans timbre, une voix d'ombre, s'échappait de leurs lèvres peintes et murmurait : Hélas! le dernier des Sigognac a dérogé!

A la cuisine, assis tristement entre Belzébuth et Miraut, qui attachaient sur lui de longs regards interrogateurs, Pierre songeait. Il se disait : « Où est maintenant mon pauvre maître?.. » et une larme, essuyée par la langue du vieux chien, coulait sur la joue brune du vieux serviteur.

Théophile Gautier.

(La suite à la prochaine livraison.)

# ÉTUDES SUR L'HELLÉNISME[1]

## LES MYSTÈRES.

Il n'est pas de branche de l'hellénisme qui ait donné lieu à plus de discussions et d'hypothèses que les initiations mystiques. Tantôt on en a cherché l'origine hors de la Grèce, et on a supposé que les hiérophantes d'Éleusis et de Samothrace, héritiers de l'antique sagesse de l'Égypte, transmettaient à une aristocratie d'initiés un enseignement ésotérique, opposé à ce qu'on nomme les superstitions populaires. Tantôt on a cru que la religion pélasgique, proscrite et comprimée par les Hellènes, s'était réfugiée dans quelques sanctuaires, et s'y était conservée sous forme d'hérésie ou de société secrète. Puis, lorsqu'il s'est agi de deviner quelle était cette doctrine si soigneusement gardée par le sacerdoce, on ne s'est pas contenté de l'immortalité de l'âme, on a libéralement gratifié l'antiquité du dogme monarchique de l'unité divine. Heureusement pour les Grecs, tout cela n'est qu'un roman. Il n'y a jamais eu en Grèce ni inquisition ni persécution religieuse; le sacerdoce n'y fut jamais le dispensateur suprême de la vérité; l'immortalité de l'âme n'était pas le monopole d'une théocratie de lettrés, c'était une des bases de la religion populaire, et quant au monothéisme, qui eût été la négation de cette seligion, il ne s'y est introduit qu'aux dernières époques de la décadence, sous l'influence des doctrines philosophiques et des religions orientales. Pour être juste avec le passé, il faut éviter aussi bien les réhabilitations maladroites que les calomnies; il ne faut pas attribuer à des hommes d'une autre race et d'un autre âge des idées incompatibles avec leurs mœurs et en contradiction avec toute leur histoire, quand même ces idées seraient l'objet de nos prédilections.

Ce qui avait ouvert le champ à toutes ces hypothèses, c'est le secret attaché aux mystères; secret qui a été assez bien gardé pour qu'il soit difficile de donner une description complète et détaillée de ces

1. Voir la précédente livraison.

cérémonies. Les auteurs anciens y font cependant de fréquentes allusions, mais toujours enveloppées de réticences. Les auteurs chétiens qui ont écrit contre les mystères ne semblent les connaître qu'indirectement. Ils en parlent plutôt comme des gens qui auraient écouté aux portes que comme des témoins oculaires. Cependant, en réunissant les allusions des uns, les indiscrétions des autres, en les soumettant à un contrôle sévère, la critique contemporaine a réussi non-seulement à détruire les erreurs qu'avait produites une étude superficielle, mais à établir, d'une manière qui paraît définitive, un ensemble de faits très-satisfaisant. Ce sont les résultats de ces travaux[1] que je vais essayer de résumer ici. Sans m'arrêter aux mystères de Samothrace, sur lesquels il y a encore beaucoup d'incertitude, je présenterai les caractères généraux de la religion d'Éleusis, qui est bien mieux connue, et je reviendrai sur les doctrines orphiques dont j'ai dit quelques mots dans un précédent article.

Les Grecs désignaient sous le nom de Mystères, du mot μύειν, fermer la bouche, rester muet, certaines cérémonies religieuses qui s'accomplissaient dans la nuit et en silence. Un mystère n'était pas pour eux un dogme incompréhensible pour la raison et imposé par l'autorité ou accepté par la foi; cette idée est tout à fait étrangère au polythéisme; c'était seulement un secret qu'on ne devait pas révéler, ἀπόῤῥητον, une chose ineffable. On appelait τελετή l'*accomplissement* des cérémonies qui composaient les mystères. Ce mot, qui signifie aussi *perfectionnement*, exprimait à la fois la consécration des signes visibles du mystère et la purification de ceux qui y participaient; c'est ce que nous traduisons par Initiation. Le nom d'Orgie était souvent confondu avec celui de mystères, mais en général on l'appliquait surtout aux fêtes Dionysiaques, soit parce qu'elles se célébraient dans les champs, ἐν ὀργάσιν, soit à cause de leur caractère enthousiaste et extatique, ὀργή; on finit par donner le nom d'orgies à toutes les fêtes bruyantes et désordonnées. Le nom de mystères, réservé d'abord aux fêtes des Déesses de l'agriculture, fût étendu de bonne heure aux fêtes de Dionysos, par suite de l'association des trois grandes divinités de la production et de la mort. Le culte de Dionysos sert de passage entre l'ancienne religion hellénique et les religions barbares qui l'altérèrent progressivement. Tous les dogmes nouveaux,

1. Voyez surtout l'*Aglaophamus* de Lobeck et les Mémoires de M. Guigniaut sur les mystères, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions.

empruntés à la Phrygie, à la Perse, à la Syrie et à l'Égypte, s'introduisirent en Grèce sous la forme de mystères, et on finit par chercher hors de la Grèce, et surtout en Égypte, l'origine des initiations, comme on y avait cherché toutes les autres formes de la religion grecque.

On peut expliquer le caractère secret des mystères par des raisons théologiques qui tiennent aux rapports intimes du dogme et du culte dans l'antiquité. Toutes les fois que l'homme cherche à traduire sa pensée, soit par des gestes, soit par des mots, soit par des formes plastiques, il faut que le signe qu'il emploie soit la représentation aussi exacte que possible de la chose signifiée. Au début de toutes les langues on trouve l'harmonie imitative; dans les religions, que j'ai souvent comparées à des langues, les cérémonies extérieures sont toujours l'expression sensible des croyances populaires, et comme il faut un mot pour rendre chaque idée, à chaque symbole religieux correspond une forme particulière du culte. Plus un peuple a d'idées, plus sa langue est riche; le polythéisme est la synthèse la plus large de toutes les idées religieuses, sa langue religieuse doit donc être la plus riche et la plus variée; chacune de ses conceptions a une expression propre, une cérémonie spéciale qui en est le signe extérieur. Les Dieux du ciel sont invoqués à ciel ouvert; leur culte est public parce que leur action est visible au grand jour; leurs temples sont ouverts par en haut, et on ne les prends pas à témoin dans un endroit fermé [1]. Le Dieu de la lumière et de l'harmonie, le Dieu prophète n'a pas de mystères; son temple est toujours ouvert, et chacun peut l'interroger. Le Dieu des transitions et des échanges, le Dieu commun à tous n'a pas de temples; mais sa statue est dans tous les carrefours, et son culte est mêlé à celui de tous les autres Dieux, comme celui de la vierge Hestia, la pierre du foyer. La Déesse politique de la civilisation, la vierge active, au génie pratique, règne sur les acropoles, d'où elle protége les cités. Le dompteur des monstres, le Héros divin qui a conquis le ciel par son courage, est honoré par les luttes viriles et les jeux sacrés. Mais les Déesses souterraines, dont l'action est cachée, ne peuvent être invoquées que dans un endroit fermé, μέγαρον; elles font germer les plantes et les font rentrer sous terre, elles tiennent les clefs de la vie et de la mort, et comme elles gardent leur secret dans un silence éternel, les cérémonies symboliques qui

1. Varro, *De ling. lat.*

représentent leur action mystérieuse doivent s'envelopper aussi d'ombre et de silence.

Depuis que Prométhée a ravi le feu du ciel, les Dieux ont caché les sources de la vie : « L'homme est devenu semblable à l'un de nous, disent les Elohim de Chaldée, prenons garde qu'il ne mange de l'arbre de vie et qu'il ne meure point. » La vie nous est prêtée, mais en deçà comme au delà règne la nuit impénétrable; les passages sont gardés; la naissance et la mort sont le secret des Dieux. Il y a certainement quelque chose de sacré dans les contradictions qui planent autour des deux portes de la vie; on se découvre devant un cercueil et on fuit le contact d'un cadavre; mélange de respect et de dégoût, représenté par le Styx, redoutable témoin des serments des Dieux. Si la mort est enveloppée d'une horreur mystérieuse, l'acte non moins mystérieux de la génération se couvre chez tous les peuples des voiles instinctifs de la pudeur. Pourquoi ces rougeurs involontaires s'il y a là une loi divine? Elle est la base de la famille, la chaîne sainte de la communion des êtres, et on n'ose pas en parler. C'est que la pudeur est la couronne des chastes Déesses, l'auréole de la Vierge Mère; il faut laisser à chaque Dieu son empire : la lumière souillerait ce qui appartient à la nuit.

Les mystères semblent s'être développés plus tard que les autres formes de la religion grecque. Dèmèter et Persephonè sont quelquefois nommées dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, mais sans qu'il y soit question du caractère secret de leur culte. Le silence d'Hésiode étonne encore davantage, puisqu'un de ses poëmes a pour sujet l'agriculture, et que le pays où il vivait, la Béotie, était le séjour de ces populations thraces d'où les légendes font sortir Eumolpe et Orphée. Il est vrai qu'il y a vers la fin des *Travaux* un vers où on peut voir une allusion aux mystères : « Si tu te trouves au milieu des sacrifices allumés, ne te moque pas des choses secrètes, car le Dieu s'offense de cela. » Mais le sens de ce passage dépend du mot ἀίδηλα, dont les scholiastes donnent plusieurs explications différentes; l'allusion est donc fort incertaine. L'hymne à Dèmèter est le plus ancien monument de la religion d'Éleusis, et quoiqu'il appartienne bien à l'école des Homérides, on s'accorde à le regarder comme une des dernières productions de cette école. On trouve le culte de Dèmèter sous sa forme probablement la plus ancienne chez les Arcadiens, dont les traditions remontent aux premiers âges de la Grèce. Ils adoraient la Terre sous le nom de Dèmèter la noire. De son union avec Poseidon

naissaient le cheval Arion, qui semble comme Pégase une personnification des sources, et une Déesse dont Pausanias n'ose pas dire le nom, et qu'il appelle seulement Notre-Dame, Δέσποινα. Je suppose que ce devait être une Déesse lunaire, Artémis ou Hékatè, car on a toujours attribué à la lune une action sur la végétation, sur la vie et sur la mort, et de là ses rapports avec la terre; comme elle paraît sortir des flots, on peut lui donner pour père Poseidon. On sait qu'Eschyle avait fait Artémis fille de Dèmèter et non de Lèto; c'est peut-être pour cela qu'il fut accusé d'avoir violé le secret des mystères. Il paraît qu'il n'était pas initié, mais il aimait à ressusciter les traditions pélasgiques. Parmi les temples d'Éleusis, il y en avait un consacré à Artémis *qui garde l'entrée*, fonction qui la rapproche d'Hekatè ou d'Ilithuia, et un autre au père Poseidon. Peut-être était-ce en souvenir d'une religion antérieure à la colonie thrace des Eumolpides. Mais cette vieille religion eut-elle dès l'origine un caractère secret? Il me semble qu'on pourrait expliquer le silence d'Homère à cet égard, en se rappelant qu'à cette époque primitive, où il n'y a pas encore de nations, mais seulement des familles à peine groupées en tribus, où la distinction des cultes privés et des cultes publics n'existe pas encore, les cérémonies sont extrêmement simples et n'attirent pas d'étrangers; on n'a donc pas à recommander le silence. Si dans ces fêtes champêtres la génération des plantes et des fruits est exprimée naïvement par des symboles empruntés à la génération humaine, personne ne songe à s'en offenser ni à en rire, l'enfant ne sait pas qu'il est nu, son innocence lui tient lieu de pudeur; c'est aux approches de la puberté de la Grèce qu'ont dû commencer les mystères.

Pour conserver au culte de Dèmèter son caractère chaste et féminin, on n'employa pas partout les mêmes moyens. A Hermione, personne ne pouvait voir ce qu'on gardait dans l'intérieur du sanctuaire de Dèmèter Chtonia, la terrestre, excepté les quatres vieilles femmes chargées d'offrir les sacrifices à la Déesse. Les Athéniens, qui plus que tous les autres Grecs donnaient à la religion un caractère politique et qui adoraient Dèmèter comme principe du travail civilisateur, sous le nom de Thesmophore, législatrice, réservaient cependant aux femmes seules l'entrée du Thesmophorion. De même à Mégalopolis, il n'était permis qu'aux femmes d'entrer dans le temple et le bois sacré de Dèmèter [1]. Mais le plus souvent, comme à Éleu-

1. Pausan., VIII, 36.

sis, on admettait des personnes des deux sexes, en imposant seulement le secret aux initiés.

J'ai rapporté d'après Pausanias les traditions qui faisait du sacerdoce d'Éleusis une propriété des Eumolpides. Les Athéniens avaient les Thesmophories, qui étaient chez eux une fête nationale, mais les Éleusinies étaient le patrimoine des Éleusiniens, le souvenir de leur ancienne indépendance. Le culte de Dèmèter était célébré par eux sous une forme spéciale qui en faisait un culte privé; quiconque demandait à assister à leurs cérémonies, était dans la situation d'un étranger admis à une fête de famille sous la condition toute naturelle de respecter le foyer de ses hôtes et de ne pas divulguer les secrets qu'ils lui ont confiés. Violer ces secrets, c'était attenter à une propriété garantie par les lois, et c'était en même temps commettre un parjure, car ceux qui demandaient l'initiation s'engageaient par serment à un silence absolu. Toute profanation était poursuivie par les Eumolpides devant les tribunaux d'Athènes. L'histoire a gardé le souvenir de quelques procès de ce genre; le plus célèbre est celui d'Alcibiade, accusé, avec Andocide et quelques autres, d'avoir parodié les mystères au milieu d'une orgie, à la suite de laquelle ils auraient en outre mutilé les statues d'Hermès. Les Eumolpides, secouant vers le couchant leurs robes de pourpre, prononcèrent leurs terribles imprécations [1]. Seule, l'hiérophantide Théano refusa de s'y associer, disant qu'elle était chargée de faire des vœux pour ses concitoyens, non de les maudire [2]. Des accusations aussi graves ne pouvaient être intentées légèrement; la loi athénienne punissait très-sévèrement les dénonciateurs qui n'obtenaient pas le cinquième des suffrages. Mais en donnant des garanties aux accusés, les Athéniens devaient aussi préserver de toute atteinte cette religion des mystères, qui n'était pas seulement une propriété privée, mais qui était devenue, par l'admission des Éleusiniens dans la république d'Athènes, une propriété nationale. L'initiation, considérée comme un privilége des citoyens d'Athènes, avait pour eux toute l'importance d'un droit politique; elle devait être entourée d'autant de restrictions que le droit de cité, et protégée par autant de garanties. La violation du secret des mystères était donc une sorte de crime d'État, ce qui d'ailleurs est conforme aux habitudes des Grecs, chez qui les ins-

1. Lysias, *Adv. Andocid.*
2. Plutarch., *Alcib.*, 22.

titutions religieuses étaient en même temps des institutions nationales.

Ainsi, aux raisons théologiques qui partout enveloppaient de silence et d'ombre le culte des puissances chtoniennes, se joignaient à Éleusis en particulier des raisons historiques et politiques plus que suffisantes pour expliquer le secret des mystères, sans qu'il soit besoin d'imaginer une opposition quelconque entre les cultes mystiques et les formes publiques de la religion. Le mystère Éleusinien n'était qu'un des symboles de la religion populaire. Comme tous les autres, il a sa source dans les traditions de l'époque pélasgique, et il a reçu sa forme de l'épopée. C'est ce qui résulte des diverses légendes rapportées sur Eumolpe, l'ancêtre vrai ou supposé des Eumolpides. Selon Istros, il était petit-fils de Triptolème; selon Akesodore, il était chef d'une tribu de Thraces venue au secours des Éleusiniens autochthones dans la guerre contre Erechteus. Androtion rapporte l'établissement des mystères, non pas à cet ancien Eumolpe, mais à son cinquième descendant, du même nom que lui, et fils de Musée[1]. Les Eumolpides appartenaient à cette race à la fois poétique et religieuse à laquelle les Grecs rapportaient le culte des Muses, et d'où étaient sortis ces aœdes qui avaient civilisé la Grèce par la poésie. Le nom même d'Eumolpide signifie habile chanteur, comme Homéride signifie rassembleur de chants. Après la réunion des poëmes homériques et hésiodiques, on fit circuler des poésies religieuses sous les noms d'Eumolpe, d'Orphée, de Musée, de Pamphôs. Diodore de Sicile parle d'un poëme dionysiaque attribué à Eumolpe; les hymnes orphiques avaient été composés, selon Pausanias, pour les Lykomèdes, une autre famille sacerdotale d'Éleusis, et Pamphôs, d'après le même auteur, aurait fait le premier un hymne en l'honneur de Dèmèter. Enfin un hymne homérique, retrouvé en Russie vers la fin du siècle dernier, expose en détail toute la légende des grandes Déesses d'Éleusis. Il n'y a donc aucune distinction à faire sous le rapport du dogme entre la religion d'Éleusis et les autres mythes de l'Hellénisme; c'est toujours une tradition populaire développée par la poésie.

J'ai déjà indiqué, dans un article sur la poésie sacrée des Grecs, le sens général de l'hymne homérique à Dèmèter. Les phases de la végétation, confondues dans un même symbole avec la destinée hu-

1. Schol. Œdip. Col. 1053.

maine, les alternatives de la vie, de la mort et de la renaissance sont exposées dans ce petit poëme sous les formes vives, précises et colorées qui sont propres à la mythologie grecque. La nature est représentée sous les traits d'une mère (Δημήτηρ, Γῆ μήτηρ); la vie, sous ceux d'une jeune plante, γλυκερὸν θάλος, d'une jeune fille, Κόρη. Pendant qu'elle cueillait le narcisse, la fleur narcotique et mortelle, dans les champs de Nysa, au milieu des Océanides, le sol s'entr'ouvre, et elle est enlevée par le roi des profondeurs souterraines, Aïdès. Cependant Hékatè a entendu ses cris, et le Soleil, qui voit tout, dénonce à Dèmèter le ravisseur de Korè. La Déesse, irritée contre Zeus qui a donné sa fille pour épouse au roi des morts, s'éloigne de l'assemblée des Dieux. Vêtue de noir, cachée sous les traits d'une vieille femme, elle est accueillie à Éleusis par les filles de Kéléos, qui la conduisent à leur mère Métanire. Mais rien ne peut distraire sa douleur, elle refuse toute nourriture jusqu'au moment où une vieille servante, Iambè, par ses propos joyeux parvient à la faire sourire. Alors la Déesse accepte le kykéon, le breuvage sacré des mystères, dont elle-même enseigne la préparation. Cependant elle ne découvre pas encore sa divinité, car elle est irritée contre les Dieux qui ont permis le rapt de sa fille. Elle dit qu'elle s'appelle Dèô, qu'elle vient de Crète et qu'elle a été enlevée par des pirates; elle demande à élever Dèmophon, l'enfant de Métanire, qui lui a donné l'hospitalité, et entre ses mains l'enfant grandit d'une manière merveilleuse. La divine nourrice ne lui donnait pas de nourriture, mais elle le frottait d'ambroisie, et, pour le rendre immortel, elle le purifiait chaque nuit par le feu. Malheureusement Métanire, qui la surprend, pousse un cri d'épouvante; alors la Déesse, troublée dans son opération magique, se fait connaître, ordonne aux Éleusiniens de lui élever un temple et institue les orgies. Cependant les champs étaient toujours frappés de stérilité, la famine allait détruire la race humaine et les Dieux ne recevaient plus d'offrandes. Zeus envoie Iris à Dèmèter; la Déesse refuse de se laisser fléchir et redemande sa fille. Hermès va la chercher et la ramène à la lumière; mais elle a goûté de la grenade, son mariage est consommé, elle doit passer un tiers de l'année auprès de son époux, le reste avec sa mère et les autres immortels. Rhéiè vient de la part de Zeus chercher les deux Déesses et les ramène dans l'Olympe, les champs se couvrent de nouveau de moissons abondantes, et les hommes célèbrent à Éleusis les mystères des grandes Déesses.

On voit par cette analyse que l'institution des mystères est directement rattachée à la légende religieuse dont ils devaient perpétuer le souvenir. Le culte, qui n'était là comme ailleurs que l'expression extérieure du dogme, reproduisait toutes les phases de cette légende, dont les personnages divins étaient représentés par des prêtres. L'enlèvement de Korè, le grand deuil de la nature, de la Mère des douleurs, Δημήτηρ ἀχαιά, puis l'allégresse du ciel et de la terre à la résurrection du printemps, formaient un véritable drame sacré, avec des alternatives de tristesse et de joie, de terreur et d'espérance. Toute proportion gardée entre les spectacles grossiers d'une époque barbare et les magnificences de l'art athénien, c'était quelque chose d'analogue aux mystères du moyen âge, qui représentaient aussi la mort et la résurrection d'un Dieu. Il y avait comme dans les drames ordinaires, qui en Grèce se rattachaient aussi à la religion, des hymnes, des chants, des processions symboliques figurant les courses de Dèmèter et d'Hékatè, et des effets de théâtre auxquels la perfection de la scénographie grecque donnait un caractère imposant et grandiose. Des clartés splendides succédant tout à coup aux ténèbres faisaient passer les âmes d'une religieuse horreur aux consolations du réveil. L'idée de la vie éternelle jaillissait spontanément de cet enseignement muet qui pénétrait dans l'âme par les sens et la persuadait bien mieux qu'une démonstration métaphysique.

L'hellénisme enveloppe toujours dans les mêmes symboles l'homme et la nature. L'enlèvement de Korè et son retour, ce n'est pas seulement la graine qu'on jette en terre et qui renaît dans la plante, c'est le réveil de l'âme au delà du tombeau. La destinée humaine n'est qu'une forme particulière de ce dualisme éternel, de cette grande loi d'oscillations et d'alternatives qui fait partout succéder la mort à la vie et la vie à la mort. Au dernier acte de l'initiation, le grand, l'admirable, le plus parfait objet de contemplation mystique était l'épi de blé moissonné en silence [1], germe sacré de la moisson nouvelle, gage certain des promesses divines, symbole rassurant de renaissance et d'immortalité. Ces rapprochements qui se présentent si naturellement à l'esprit, les Grecs les retrouvaient dans les mots mêmes de leur langue : « Mourir, dit Plutarque, c'est être initié aux grands mystères, et le rapport existe entre les mots comme entre les choses (τελευτή l'accomplissement de la vie, la mort, τελετή

1. Origen. *Philosophum.*, V, 8.

le perfectionnement de la vie, l'initiation). D'abord des circuits, des courses et des fatigues, et, dans les ténèbres, des marches incertaines et sans issue; puis, en approchant du terme, le frisson et l'horreur, et la sueur et l'épouvante. Mais après tout cela une merveilleuse lumière, et dans de fraîches prairies la musique et les chœurs de danse, et les discours sacrés et les visions saintes; parfait maintenant et délivré, maître de lui-même et couronné de myrte, l'initié célèbre les orgies en compagnie des saints et des purs, et il regarde d'en haut la foule non purifiée, non initiée des vivants qui s'agite et se presse dans la fange et le brouillard, attachée à ses maux par la crainte de la mort et l'ignorance du bonheur qui est au delà. »

Ce passage, conservé par Stobée, me semble un de ceux qui peuvent le mieux donner une idée de l'ensemble des mystères. Quant au sens de quelques formules, comme *Konx Ompax*, à la nature des objets sacrés conservés dans la corbeille mystique, et à tout le détail liturgique des cérémonies, il faut nous résigner à l'ignorer; c'était en cela principalement que consistait le secret de l'initiation. Il fallait que ce secret fût bien peu de chose pour avoir été gardé par tant de gens; les Eleusinies, réservées d'abord aux citoyens d'Athènes, devinrent peu à peu accessibles à tout le monde; il suffisait d'être présenté par un Athénien. Les esclaves, exclus d'abord comme les bâtards et les étrangers, finirent par y être admis. Dans une comédie de Théophile, un domestique disait en parlant de son maître : « C'est lui qui m'a fait connaître les lois grecques, qui m'a enseigné les lettres, qui m'a initié aux mystères divins. » Les initiés ne formaient pas une aristocratie intellectuelle; rien, absolument rien ne justifie l'opinion qui les représente comme une classe de mandarins lettrés, méprisant les croyances du peuple. S'il y a eu en Grèce des philosophes qui ont méconnu la profondeur et la haute portée morale de la religion de leur patrie, cela tenait à la tournure particulière de leur esprit, à leurs tendances théocratiques et monarchiques, et nullement à l'enseignement des mystères. Non-seulement cet enseignement n'était pas en opposition avec le reste de la mythologie, mais il était lui-même entièrement symbolique, sans aucune espèce de démonstration ni d'explications. Chacun le comprenait à sa manière; dans les histoires de Dieux morts et ressuscités qui faisaient le fond de tous les cultes mystiques, les Evhéméristes croyaient voir une preuve que les Dieux n'étaient que des mortels divinisés; pour d'autres, comme Cicéron, ces symboles empruntés à la vie de la nature semblaient

éclairer plutôt la nature des choses que celle des Dieux; mais la plupart étaient surtout frappés, comme Plutarque, des allusions à la vie morale de l'âme. « L'opinion d'Aristote, dit Synésios, est que les initiés n'apprennent rien, mais qu'ils reçoivent des impressions, qu'ils sont mis dans une certaine disposition à laquelle ils ont été préparés. » Telle est, en effet, la nature de l'enseignement religieux; il ne s'adresse pas à la raison comme l'enseignement philosophique, mais à toutes les facultés de l'homme à la fois; il agit par les sens sur l'imagination, sur le cœur et sur l'intelligence. Les grands mystères de la nature, la lumière, le mouvement, la vie, ne se prouvent pas, ils s'affirment. De même les symboles, qui sont l'expression humaine des lois divines, ne se démontrent pas, ils s'exposent, et la conviction descend d'elle-même dans les âmes préparées à la recevoir. Ce caractère se retrouve même dans les religions modernes : Jésus-Christ ne parle qu'en paraboles.

Les initiés n'étaient pas seulement spectateurs dans le drame d'Éleusis; ils y jouaient un rôle comme le chœur dans les tragédies; c'est du moins ce que semble indiquer le chœur des mystes dans les *Grenouilles* d'Aristophane. C'est ainsi que dans les mystères du moyen âge le peuple chantait des psaumes. De même aussi, pendant la messe, les assistants mêlent leurs chants aux cérémonies symboliques du drame de la Passion. Quelques usages qui se conservent dans l'Église grecque, par exemple celui de fermer les portes pendant certains actes du saint sacrifice, rappellent le caractère secret des mystères de l'antiquité. Ce n'est pas sans raison que les Grecs donnent le nom de mystères aux sacrements, et en particulier à l'Eucharistie; le Kykéon, ce pain sacré de la communion primitive, était comme le saint sacrement des chrétiens, un signe sensible destiné à sanctifier l'homme. Les meurtriers et les impies étaient exclus de l'initiation; on s'y préparait par le jeûne, en souvenir du deuil de Dèmèter, par une continence rigoureuse pendant la neuvaine sacrée, par une sorte de baptême dans la mer, et par tout un ensemble de purifications, que figuraient dans la légende ces charbons ardents sur lesquels la Déesse plaçait son nourrisson, le fils de Métanire.

Quand les mystes avaient reçu la nourriture divine qui les unissait aux Dieux, quand ils avaient traversé toutes les épreuves, tous les degrés de l'initiation, jusqu'à l'*Époptie*, c'est-à-dire à la contemplation des saints mystères, leur bonheur était assuré même dans la

mort, car ils connaissaient les secrets de la vie éternelle. « Heureux, dit Pindare, celui qui, après avoir vu ces choses, descend sous la terre! Il connait la fin de la vie, il connait la loi divine[1]. » Il semblait que la sanctification conférée par ce sacrement devait s'étendre jusque sur l'autre vie : « Le sort des initiés et celui des profanes sont différents même dans la mort, » dit l'hymne homérique. Cette différence supposait implicitement que les mystes avaient rempli les conditions de pureté qui leur étaient imposées, autrement on aurait pu demander, comme Diogène, si un brigand initié serait plus heureux qu'Épaminondas qui ne l'était pas; les actes extérieurs de piété ne suppléaient pas plus aux bonnes œuvres dans l'antiquité qu'aujourd'hui. Mais l'influence morale des mystères n'en était pas moins généralement reconnue, Selon Diodore de Sicile, ceux qui avaient participé aux mystères passaient pour devenir plus pieux, plus justes et meilleurs en toute chose. « Vous avez été initiés, disait le rhéteur Andocide aux Athéniens, et vous avez contemplé les rites sacrés des deux Déesses, afin de punir les criminels et de sauver ceux qui sont purs d'injustice. »

Les symboles mystiques se transformèrent comme tous les autres dans le cours des âges. Triptolème, qui est seulement nommé dans l'hymne homérique parmi les rois d'Éleusis, paraît avait joué plus tard un rôle plus important; on le voit souvent représenté dans les monuments, et surtout sur les vases, assis sur le char ailé de Dèmèter, traîné par des serpents: les deux Déesses sont à ses côtés. Il fut même substitué à Minos, comme juge des morts, au moins dans les légendes athéniennes[2]. Un autre personnage dont l'importance devint encore bien plus considérable, Iakchos, n'est pas nommé dans l'hymne homérique : son association avec les grandes Déesses est donc postérieure à la rédaction de ce poëme; c'est probablement à l'époque où le culte d'Iakchos s'introduisit dans la religion d'Éleusis que furent établis les petits mystères ou mystères d'Agra, qui correspondaient aux Anthestéries, ou fêtes de Dionysos, comme les grands mystères étaient en rapport avec les Thesmophories. Car Iakchos, le médiateur, l'initiateur mystique, n'est, comme Zagreus, qu'une forme de Dionysos. M. Alf. Maury le rapproche avec assez de vraisemblance de Iasios ou Iasion, personnage associé à Dèmèter dans

1. Pind. fragm. ap. Clem. *Strom.*, III.
2. Plat., *Apol. Socrat.*

les légendes épiques. Rien n'est plus naturel que d'unir dans un même culte les principales divinité de l'agriculture, de la production et de la mort. L'idée du grain de blé qui meurt pour ressusciter en épi se représente sous une autre forme dans la *pluie divine* (Διόνυσος) tombant sur la terre pour renaître dans la liqueur sacrée des libations. Le vin pouvait être pris comme le pain pour symbole de la communion des êtres. Cependant il est très-difficile de savoir exactement quel était le rôle de Dionysos dans les mystères. Remplaçait-il Dèmophon comme nourrisson de Dèmèter? Était-il substitué à Aïdès comme époux de Perséphonè, où était-il le fils d'une des grandes Déesses? Dès qu'il est question de Dionysos, toute la mythologie devient obscure et indécise; les distinctions des types disparaissent et s'effacent, Rhéiè est identifiée avec Dèmèter, Korè, sous le nom de Brimô, avec Hékatè, qui elle-même n'est pas distincte d'Artémis [1]. Bientôt Rhéiè, Dèmètèr et Korè semblent se confondre, et toutes les puissances multiples de la nature sont absorbées dans la vague unité du panthéisme. Si on possédait encore les anciens poëmes dionysiaques, on pourrait suivre dans ses transformations ce culte étrange qui sert de passage entre le polythéisme grec et les religions unitaires de l'Orient; mais les poésies orphiques que nous possédons appartiennent à une époque où déjà la confusion est complète. Le Dieu qui frappe ses ennemis de vertige semble avoir traité de même ses adorateurs; l'orphisme est le délire de l'ivresse et de l'extase; la pensée humaine est entraînée comme la nature entière dans la grande orgie.

L'orphisme, qui fut le principal agent de la décomposition de l'Hellénisme, n'était pas un sacerdoce, mais un *thiase*, c'est-à-dire une congrégation religieuse qui s'était formée, ou du moins recrutée avec les débris de l'institution pythagorique. Les Orphiques avaient, comme les Pythagoriciens, une discipline ascétique et des formules de purification qui s'alliaient à un système de métempsycose peut-être emprunté aux Égyptiens. De plus, ils composaient des poésies religieuses, et, sous prétexte de réformer le culte national, ils embrouillaient toutes les légendes et les compliquaient d'une foule de rêveries philosophiques et de superstitions étrangères qui en changeaient le caractère primitif. Ils altérèrent surtout les cultes mystiques, dont ils rattachaient l'origine à leur prétendu initiateur,

1. Schol. Apollon., III, 861 et 1210, et Schol. Lycophr. 1176.

Orphée, et sur lesquels ils greffaient toujours le culte de leur patron Dionysos.

Il faut remonter assez haut pour saisir le point de départ des idées orphiques. Dans mon article sur la poésie sacrée des Grecs, j'ai parlé de cet Onomacrite, contemporain de Pisistrate, qui fabriqua sous le nom d'Orphée un poëme dionysiaque sur la passion de Zagreus, sa mort et sa résurrection. Quoique ce poëme soit perdu, on sait, par de nombreuses indications, quel était le sens général de cette légende qui venait probablement de la Phrygie, et qui se retrouve dans la plupart des religions de l'Asie et de l'Égypte. Toujours le principe actif de la vie est représenté par un jeune Dieu qui meurt à l'automne et qui ressuscite au printemps, et la nature, par une Déesse qui s'afflige de sa mort et se réjouit de son retour. Tel est le sens des mythes de Zagreus déchiré par les Titans, du troisième Kabire tué par ses frères, d'Osiris massacré par son frère Typhon. La même idée se reproduit dans la fable de la mutilation d'Attys et dans celle de la mort d'Adonis; la seule différence entre tous ces symboles, c'est que la nature est tantôt la mère, tantôt la sœur ou l'épouse du Dieu mort et ressuscité.

L'analogie de ces légendes avec celle de Dèmèter et de Korè est évidente, et on comprend que des emprunts réciproques aient été faciles. Les Orphiques se firent les colporteurs de ces échanges que favorisait d'ailleurs le goût naturel des Grecs pour les importations étrangères. Malheureusement, le caractère chaste et sévère de la religion grecque eut souvent à souffrir de ces emprunts. Les mythes phrygiens et syriens ont presque toujours un caractère obscène. Les processions phalliques, le culte de Priape, viennent de cette source. En confondant toutes les Déesses dans la nature, tous les Dieux dans un principe créateur, les orphiques avaient conservé des distinctions de rôles; c'était un Dieu sous plusieurs noms, un Dieu en plusieurs personnes, qui s'engendrait lui-même en s'incarnant dans le sein de sa mère. De là, dans la forme des mythes, des accouplements monstrueux et bizarres dont l'expression, notamment dans les mystères de Sabazios, peut expliquer les accusations des Pères de l'Église. Il est vrai que ces accusations étaient réciproques, car, dans ce conflit de doctrines qui signale la décadence du vieux monde, on voit poindre les querelles religieuses qui remplissent si tristement l'histoire du monde moderne. Les coups les plus violents ne partent pas toujours des camps opposés; les gnostiques et les manichéens sont fort mal-

traités par d'autres sectes chrétiennes. Apulée ne ménage pas davantage les prêtres mendiants de la Déesse de Syrie. Il est difficile de prendre parti dans ces querelles, surtout après que les derniers vainqueurs ont étouffé la voix des vaincus. Mais on peut remarquer du moins que la plupart des attaques des chrétiens contre l'immoralité des mystères, s'adressent à des dogmes orphiques. Et pourtant, l'orphisme fut le véritable précurseur du christianisme; il substitua au principe de la pluralité des causes celui de l'unité divine, au culte de la vie le culte de la mort, à la morale active et politique de la Grèce républicaine la morale passive et ascétique de l'Orient.

La doctrine de la métempsycose et de la palingénésie tendait à représenter le corps comme une prison de l'âme, et la vie terrestre comme l'expiation de quelque crime antérieur [1]. Pour éviter un sort pareil ou pire encore dans une autre vie, il fallait se purifier de toutes les souillures. Le Dieu des mystères était appelé le libérateur, λυαῖος, le rédempteur des âmes; de là tant de représentations de bacchanales sur les sarcophages. Depuis que l'activité politique était morte, l'esprit cherchait un aliment dans la vie religieuse; mais la religion républicaine, le culte national des héros protecteurs, avait disparu avec la liberté et la patrie. Dans les âmes repliées sur elles-mêmes, il n'y avait place que pour la religion de la crainte; chacun songeait à son salut, chacun tremblait à l'idée de la mort prochaine et des expiations à venir, chacun sacrifiait aux Dieux de la mort,

> Et nigras mactant pecudes, et Manibu' divis
> Inferias mittunt;

on courait chez les endormeurs de remords, ou allait des Orphéotélestes aux Métragyrtes, des mystères d'Isis à ceux de Mithra, on demandait le baptême par l'eau [2] ou le baptême par le sang, appelé *taurobole* ou *criobole :* le myste descendait dans une fosse au-dessus de laquelle on immolait un taureau ou un bélier, et le sang tombait sur lui goutte à goutte.

Dans les mystères de Samothrace, les purifications étant proportionnelles aux fautes, il fallait se confesser au prêtre des Kabires, appelé Koiès. On dit que Lysandre, invité à déclarer quel était son

1. Plat., *Phædo*, 2,
2. Suidas et Hesych., v° βάπται.

plus grand crime, avait répondu : « Est-ce toi ou les Dieux qui l'exigent? — Ce sont les Dieux, dit le prêtre. — Eh bien! retire-toi, reprit Lysandre; s'ils m'interrogent, je leur répondrai.» La même question fut faite à Antalkidas, qui répondit seulement : « Les Dieux le savent [1]. » Il paraît d'ailleurs qu'il y avait des crimes inexpiables, car on dit que Néron n'osa pas s'approcher d'Athènes à cause des imprécations qui éloignaient les parricides des mystères d'Éleusis. Selon Zosime, Constantin ayant voulu se faire purifier du meurtre de son fils, les prêtres lui dirent qu'il n'y avait pas d'expiation pour un pareil crime; ce fut alors qu'il embrassa le christianisme, sur l'assurance qui lui fut donnée que les chrétiens savaient effacer toute espèce de péché. Ces purifications n'étaient pas nouvelles en Grèce ; on en voit de nombreux exemples dans les légendes héroïques. A la vérité, Homère n'en parle pas, mais il en est déjà question dans les Cycliques; on se purifiait pour les meurtres involontaires. Ces cérémonies n'étaient, dans l'origine, que le signe visible du repentir qui réconcilie l'âme avec les Dieux et avec elle-même; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, on finit quelquefois par attribuer une vertu expiatoire aux formules elles-mêmes, et par s'imaginer que les eaux lustrales suffisaient pour laver les souillures :

Ah nimium faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putetis aqua!

Les cultes mystiques furent la dernière forme de la pensée religieuse de la Grèce, celle qui répondait le mieux à la fatigue universelle des âmes. La religion et la philosophie se réconcilièrent dans l'orphisme. A mesure que les ombres du soir s'étendaient dans le ciel du vieux monde, la vue des choses divines devenait moins distincte. Tous les types divins semblaient se confondre dans une puissance unique et sans bornes, adorée sous mille noms. « J'ai entendu tes prières, dit-elle dans Apulée, moi, la Nature, mère des choses, la maîtresse de tous les éléments, née au commencement des siècles, la somme de tous les Dieux, la reine des Mânes, la première des vertus célestes, la face uniforme des Dieux et des Déesses. J'équilibre par mes mouvements les hauteurs lumineuses du ciel, les souffles salutaires de la mer, le silence lugubre des enfers; divinité

1. Plut. Apopht. lac. *Lysand. et Antalc.*

unique, qu'adore l'univers entier sous des aspects multiples, par des rites variés, sous des noms divers. Les Phrygiens premiers nés m'appellent la Mère de Pessinunte, les autochthones de l'Attique Athènè Cécropienne, les Kypriotes entourés par les flots Aphroditè de Paphos, les Crétois armés de flèches Artémis Dictynne, les Siciliens aux trois langages Perséphonè Stygienne, les Éleusiniens la nourrice Dèmèter. Les uns me nomment Hèrè, les autres Enyô, ceux-ci Hékatè, ceux-là Rhamnusia. Mais chez les Éthiopiens qu'éclairent les premiers rayons du Dieu Soleil, chez les Aryas, chez les Égyptiens instruits des sciences antiques, on m'honore par les rites qui me sont propres, et on me donne mon vrai nom, la reine Isis. »

Aux approches de la nuit, le monde tendait les bras vers cette mère antique des choses, qui tire tout de son sein et y fait tout rentrer. Absorbé comme un vieillard dans la pensée de la mort, il essayait de se résigner à ce long sommeil, et passait des terreurs superstitieuses aux extases de l'espérance. Et revenant pour mourir dans cette vieille Égypte qui avait été son berceau, et qui allait être sa nécropole, il se coucha en silence dans le tombeau du passé, et sa dernière adoration fut pour Sarapis, le Dieu de la mort.

## THÉOLOGIE NATURELLE.

Les religions, comme les langues, par cela seul qu'elles sont vivantes, ont leurs phases de développement et de décadence, et il y a des analogies singulières entre les lois de la nature et celles de l'histoire. Dans la civilisation des peuples comme dans la vie de l'homme, on retrouve la succession régulière des saisons et des heures, et les symboles religieux reproduisent ces relations mystérieuses. Pendant la première enfance de la Grèce, quand les races nouvelles descendent dans les vallées, et que les légendes naissent sous leurs pas, ce qui domine toute cette mythologie, c'est la victoire du matin sur la nuit, du printemps sur l'hiver, de la civilisation naissante sur la barbarie. Les deux grandes divinités de cette époque sont Zeus et Hèrè, dont l'union sacrée, dans les fraîches brumes du matin, parmi d'étincelantes rosées, fait germer les fleurs d'avril, le lotos, le safran et l'hyacinthe. On sent courir partout des frissons de réveil, dans les veines comme dans les jeunes branches circule une séve active, les puissances lumineuses du ciel sortent de la nuit et de l'hiver, et les

Muses des sources chantent les joyeuses espérances de la jeunesse.

Bientôt les champs se cultivent, les villes se fondent, les lois s'établissent, tout s'agite et travaille comme l'infatigable soleil qui chasse les ténèbres et dessèche les marais. Apollon et Hèraklès, le prophète et le héros du ciel, planent sur cette période lumineuse de l'histoire, avec la vierge au clair regard, symbole du génie politique de la Grèce. Au lieu de ces nuages d'aurore qui enveloppaient les Dieux de l'épopée, la lumière transparente et immobile de l'été découpe à l'horizon des formes nettes et précises, qui semblent taillées dans le marbre. Les rêves sont partis avec les fleurs du printemps, et l'âge viril n'a plus qu'à récolter les dons sacrés de Dèmèter, fruits de l'activité humaine fécondée par les célestes influences.

Cependant les lumières du ciel diminuent, les nuages s'amassent, le vent fait tomber les feuilles jaunies, le soleil énervé de l'automne dore les derniers fruits de la terre, et les hommes, fatigués du travail du jour, le regardent décliner vers l'Occident. Et lui, il invite l'univers à la fête tardive des vendanges, et pendant l'ivresse de la mystique orgie, il révèle les secrets de la mort. Les peuples avides de repos se pressent sur les pas du libérateur, qui verse l'oubli des maux dans la coupe de l'initiation. Il n'y a plus d'espérance pour la terre, la liberté est morte avec la justice et les anciennes vertus, la tempête a balayé tout ce qui faisait aimer la vie, l'inévitable nuit et le grand hiver vont envelopper la nature et l'histoire, et le monde vieilli n'a plus qu'à suivre au tombeau son dernier Dieu.

Outre ces transformations normales de la pensée religieuse qui correspondent aux différentes périodes de l'histoire grecque, il y avait pendant chacune de ces périodes autant de nuances dans la religion que dans la politique et dans la langue, et le caractère des diverses branches de la race grecque se traduisait par la variété des mythologies locales aussi bien que par celle des dialectes et des formes de gouvernement. Dans les monarchies, l'unité politique et religieuse absorbe les patois et les cultes locaux, la vie est concentrée dans une capitale, l'histoire du peuple se confond avec celle d'une famille régnante, et une pensée unique anime tout le corps social dont les membres ne sont que des zéros après un chiffre. Mais en Grèce chaque chiffre a sa valeur; le lien fédéral n'étouffe pas la vie mobile et multiple des communes, l'autonomie des républiques s'appuie sur les dialectes, sur les traditions nationales, sur les cultes locaux. Les mythes héroïques ne sont qu'une forme idéale du sentiment de la patrie

et se confondent avec l'histoire primitive des villes. Ainsi le culte de Minos est particulier à la Crète, celui de Kadmos à la Béotie, celui de Thésée à l'Attique. Il y avait moins de variété dans les mythes divins, cependant chaque Dieu, dans les principaux siéges de son culte, avait une physionomie à part, une généalogie et des légendes spéciales; sa place dans la hiérarchie indécise de l'Olympe variait d'une commune à l'autre. Cette diversité était une conséquence naturelle de la liberté religieuse; il n'y avait pas d'hérésie parce qu'il n'y avait pas d'orthodoxie, on ne songeait pas plus à condamner les légendes de l'Arcadie ou de la Béotie, au nom de celles de la Thessalie ou de la Crète, qu'à proscrire le dialecte dorien au nom de l'ionien ou de l'attique. Chacun comprenait la vérité à sa manière et la traduisait dans sa langue; ce n'était pas l'unisson, mais l'harmonie; ce n'était pas l'unité, mais l'union. Le centre était partout, comme dans la nature, dont les lois multiples s'enchaînent sans hiérarchie dans une symphonie éternelle.

Quand les Grecs croyaient retrouver leurs Dieux dans les Dieux des autres peuples, ces assimilations n'étaient jamais exactes, de même qu'on ne peut faire une traduction vraiment littérale. Il y a plusieurs religions, comme il y a plusieurs langues, parce que chaque peuple conçoit les idées et les exprime selon son génie et son caractère. Mais les tribus grecques ne différaient entre elles que comme les enfants d'une même famille; leurs dialectes ne constituaient pas des langues différentes; il y avait toujours les mêmes racines et les mêmes lois grammaticales; on retrouve aussi les mêmes conceptions religieuses sous l'infinie variété des symboles et des mythes locaux de la Grèce; la forme peut varier, l'esprit est le même. C'est cet esprit général du polythéisme que je voudrais exposer dans ce dernier chapitre. J'ai dû commencer par rappeler sommairement les transformations dans le temps et les variétés dans l'espace qui, pour les religions, comme pour les peuples, sont les conditions de la vie réelle; il me reste à exposer dans son ensemble la vie idéale de l'hellénisme, à l'examiner en dehors de ses phases et de ses dialectes. Je ne reviendrai pas sur les caractères spéciaux de chacun des types divins, que je crois avoir assez indiqués dans les chapitres précédents, je me bornerai à dégager les idées générales, à en montrer l'origine et l'enchaînement logique, à faire enfin le résumé de la théologie grecque.

Les impressions qui nous viennent du dehors et qui forment l'objet

immédiat de la connaissance, ne sont que des rapports divers entre nous et des causes inconnues qui ne se révèlent à nous que par leur action. Ces puissances multiples, manifestées par le spectacle changeant des apparences, nous ne savons rien de leur nature, si ce n'est qu'elles sont des forces, puisqu'elles agissent sur nous. A notre tour, nous réagissons sur elles et nous leur résistons, car l'homme aussi est une force, c'est-à-dire un principe de mouvement. Cette double série d'actions et de réactions nous fait concevoir le monde dont nous faisons partie comme un ensemble de forces qui agissent les unes sur les autres. C'est l'idée qui naît spontanément de la première impression de la nature sur l'esprit humain, le dogme fondamental de la révélation primitive.

Mais l'ordre des mouvements dans le temps et dans l'espace nous montre dans les causes qui les produisent, non-seulement des forces, mais des lois, et c'est là encore un caractère commun à l'homme et aux puissances extérieures; nous sentons une loi en nous comme nous y sentons une force; parmi les formes possibles de notre activité, il y en a une que nous concevons comme plus belle et meilleure, comme plus conforme à notre nature. Cette règle intérieure qui vit en chacun de nous n'est pas imposée à l'homme et distincte de lui, elle n'est pas non plus son œuvre ni la conception abstraite de sa pensée, elle est lui-même, puisqu'elle est sa conscience. L'homme trouve donc en lui-même l'idée d'une loi vivante, comme il y trouve celle d'une force libre, et c'est d'après ce type et ce modèle qu'il conçoit les forces et les lois de l'univers. Ce n'est pas une assimilation arbitraire, c'est une nécessité logique : notre esprit n'admet pas d'effets sans causes, tout mouvement suppose une force, toute action régulière une loi; les actes dont nous ne trouvons pas le principe en nous-mêmes, nous les rapportons à des causes extérieures; ces causes sont des forces, puisqu'elles agissent, et puisque leur action est régulière, elles sont des lois. Sans ce caractère qui leur est commun avec lui, l'homme ne les connaîtrait pas, c'est donc avec raison qu'il les conçoit à son image.

Cette première phase de la révélation représente la religion de l'époque pélasgique. D'après un passage d'Hérodote que j'ai plusieurs fois rappelé, les anciens Grecs, avant de connaître les fonctions spéciales des différents principes du monde, les désignaient collectivement sous le nom de Lois, à cause de l'ordre qu'ils établissent dans l'ensemble des choses. Cette conception, dans sa simplicité toute pri-

mitive, dépasse déjà de beaucoup celles des peuples barbares. Tous, en effet, s'arrêtent à la notion de la force; seule, la religion grecque s'élève dès l'origine à l'idée de la loi. Cette idée qui brille à la fois dans l'harmonie du monde et dans la conscience humaine, la Grèce la réalisera un jour dans son œuvre. Les Lois éternelles, qui se révèlent aux sens par la beauté, à l'esprit par la justice, serviront de modèles aux créations diverses de la statuaire et aux constitutions républicaines des cités. L'art grec et la morale grecque sont les conséquences magnifiques des principes fondamentaux de l'hellénisme, la pluralité des causes, l'indépendance des forces, l'harmonie des lois.

J'ai nommé révélation cette intuition générale de l'ordre universel, parce qu'elle est éclose spontanément et sans effort de la pensée humaine au contact du monde extérieur. Ce n'est pas par une réflexion tardive que l'homme a deviné les principes vivants du monde sous les apparences mobiles. Quand vous apercevez un de vos amis, quand vous entendez sa voix ou son pas, vous le reconnaissez, vous dites : Le voilà ; cependant son pas, sa voix et même son corps ne sont pas lui, ce sont seulement des signes de sa présence ; mais lui, sa personne, c'est le principe intime de sa vie, de ses actes, de ses sentiments et de ses idées, car s'il ne faisait rien, ne sentait rien et ne pensait rien, il ne serait pas quelqu'un. De même, les apparences qui constituent le monde des corps ne sont pas les principes eux-mêmes, ils ne sont que la révélation de leur existence, le produit de leur action. Le ciel, la terre, les astres, les éléments n'ont été, dès l'origine, pour l'esprit humain, que les effets sensibles et palpables de causes inconnues. Ces causes, que la religion appelle les Dieux, sont à la fois les lois physiques du monde et les lois morales des sociétés. Ce rôle politique est d'une telle importance pour l'homme que, pendant la grande période historique de la Grèce le caractère physique des symboles s'effaça presque entièrement derrière leur aspect social, pour reparaître après la chute des républiques, comme la pâte d'une peinture dont on aurait enlevé les glacis. Tous les développements ultérieurs de la pensée religieuse étaient contenus en germe dans la révélation primitive.

Ces développements furent l'œuvre de la poésie. Quand nous nous éveillons au milieu d'une campagne, nous embrassons d'un premier regard l'ensemble du paysage jusqu'à l'extrême horizon; mais nous ne connaissons tous les détails de ce tableau multiple que par une attention successive. De même, après que la vérité se fut révélée à

lui dans son ensemble, l'homme eut besoin, pour saisir la liaison des principes, l'enchaînement des effets et des causes, d'un examen réfléchi, d'un travail volontaire, dont le résultat fut une véritable *création* de la pensée, et tel est le sens littéral du mot ποίησις, poésie. L'œuvre théologique des poëtes consista, au témoignage d'Hérodote, à distinguer, d'après leurs fonctions, les principes actifs de l'univers, à déterminer leurs rôles respectifs, à les classer et à les nommer. Ce furent eux qui exposèrent la filiation des lois naturelles ou Théogonie, les oppositions et les accords des complémentaires ou Théomachies et Hiérogamies, les forces soumises et réglées par les lois ou Titanomachies. Ainsi, conformément à la marche générale de l'esprit humain, les vérités générales se confirmaient par l'analyse, les détails se classaient dans l'ensemble, et une vue plus claire et plus distincte des lois éternelles complétait, sans l'ébranler, la vague intuition des premiers jours.

Les poëtes furent les véritables théologiens de l'hellénisme, et leur œuvre, analogue sous ce rapport à l'œuvre des Pères de l'Église chrétienne, ne fut qu'un développement des dogmes généraux de la révélation pélasgique. Ce travail des poëtes, quoique moins individuel et moins réfléchi que ne le fut plus tard celui des philosophes, ne pouvait avoir ni l'unité ni l'évidence de cette révélation elle-même, qui s'imposait avec l'autorité d'un axiome parce qu'elle avait germé spontanément sur le sol vierge de l'esprit humain. Mais les divergences de détail, fruit naturel de la diversité des intelligences, constataient une émulation active dans la recherche de la vérité, et de cette libre concurrence des esprits sortait, non pas la certitude, qui serait le sommeil de l'âme, mais une lutte féconde contre les éternels problèmes et une aspiration incessante vers l'idéal. Quant à la forme employée par les poëtes et qu'on nomme l'anthropomorphisme, elle leur était imposée à la fois par les nécessités du langage poétique et par le caractère même de la révélation première qui avait son point de départ dans la nature humaine. Sans l'anthropomorphisme il n'y a pas de religion possible. La religion est, comme son nom l'indique, la loi qui relie tous les êtres. Or, il n'y a de liens qu'entre les semblables, il n'y a de rapports qu'entre les quantités de même nature, il n'y a de contact que par les points communs. Si l'homme n'attribuait pas aux puissances extérieures la conscience et la volonté qu'il possède lui-même, la prière serait inutile et le culte serait absurde. L'homme ne peut se rattacher aux lois vivantes de

l'univers qu'en les concevant comme des causes libres analogues à la personne humaine, et comme il trouve dans la forme humaine le type divin de la beauté, dans la conscience humaine l'idéal divin de la justice, c'est lui-même qu'il prend pour modèle quand il veut traduire les lois divines dans la langue symbolique de la poésie et de l'art, qui est la langue naturelle de la religion. Aussi Hésiode dit-il que les Dieux et les hommes sont de la même famille.

Où doit s'arrêter cette assimilation et où commencent les différences? S'il y en a d'autres, la philosophie ne les découvrira que trop tôt; mais il en est une qui n'a pas besoin, pour se constater, de réflexions tardives, et la poésie, qui définit chaque être par son caractère essentiel, s'en est tenue à celle-ci : elle distingue partout les hommes mortels des Dieux qui vivent toujours. Cependant l'esprit humain repousse l'idée du néant. Que les plantes et les animaux, nos compagnons dans la vie, se résignent s'ils le veulent à n'être que des formes passagères, des esclaves soumis de l'indifférente nature qui les absorbe dans son immensité, nous protestons au nom de notre volonté libre, qui limite sa toute-puissance et lui donne un perpétuel démenti. L'homme se sent une personne et non une chose, une unité et non une fraction. Mais quand il a rendu à la vie universelle les éléments qui composaient ses organes, que devient-il au delà du monde changeant des apparences? Le cœur s'indigne contre cette odieuse tyrannie de la mort qui brise les liens sacrés formés pendant la vie. Nos protecteurs et nos amis, esprits des ancêtres, âmes des héros et des saints, vous tous, innombrables, qui avez franchi avant nous les portes de l'inconnu, ô morts, où êtes-vous? En nous léguant l'héritage de vos pensées, de vos bienfaits et de vos exemples, qu'avez-vous conservé? Cette seconde vie à laquelle les plus sceptiques d'entre nous voudraient croire, dont les plus croyants voudraient trouver la preuve, est-elle autre part que dans les œuvres où s'incarnèrent vos idées ou dans le souvenir de ceux qui vous aimaient? Si la réponse vous était permise, il en est parmi vous qui ne nous auraient pas laissés si longtemps dans l'attente; car nos angoisses ne viennent pas d'un égoïste amour de la vie, mais de la crainte des séparations éternelles, et nous accepterions ce long sommeil, sans le deuil et les derniers adieux.

L'homme connaissait-il mieux sa destinée, aux temps voisins de sa mystérieuse naissance, quand la nature, qui sait tout, le nourrissait de son lait? Les saintes traditions des vieux âges peuvent-elles

répondre aux questions de la raison indécise? Nous avons soulevé le voile sacré des symboles; nous avons vu les formes multiples de l'idéal se réconcilier dans une paix divine. Trouverons-nons une place pour l'homme dans la sphère sereine des Dieux? Les hiéroglyphes du passé, si clairs dans les dogmes divins, vont-ils devenir obscurs et contradictoires si nous les interrogeons sur la destinée humaine? Alors nous pèserons les suffrages au lieu de les compter, et la voix des peuples initiateurs couvrira celle des races inféconds. Dans la longue nuit de l'histoire, la Grèce rayonne comme un phare; c'est elle qu'il faut interroger. Eh bien! on peut dire à l'éternel honneur de l'héllénisme qu'il n'est pas de religion qui ait affirmé plus tôt et plus clairement l'immortalité de l'âme. Tandis que les patriarches bibliques s'endorment à côté de leurs pères, les héros grecs conservent au delà du tombeau une vie indépendante. Le peuple, dans ses prières, les confond presque avec les Dieux, et leurs tombes sont sacrées comme des temples. Ils sont les gardiens vigilants des cités, les protecteurs attentifs des familles, les hôtes invisibles de toutes les fêtes, les auxiliaires puissants de leurs fils aux jours de batailles, les guides des générations aventureuses qui vont chercher de nouvelles patries. Ils rattachent par le lien des souvenirs les familles à la cité, les colonies à la métropole, le présent et l'avenir au passé. Voilà quelle était en Grèce la croyance du peuple, simple, claire, unanime, offrant, en un mot, tous les caractères d'une infaillible révélation. Cette croyance, le peuple ne l'analysait pas, ne la discutait pas; elle était née avec lui, inséperable de son existence, conforme à son caractère, inhérente à son génie, intimement unie à tous ses principes de morale sociale et politique, à ses coutumes, à ses institutions et à ses lois.

La poésie, qui découvre les rapports mystérieux des choses, rattachait l'immortalité humaine aux lois générales du monde; elle savait que tout se transforme, que rien ne se détruit. Dans le retour du soleil, dans la résurrection du printemps, elle trouvait le gage certain de la permanence des êtres sous les phases alternées de la vie et de la mort, et elle comblait l'abîme qui sépare l'homme des Dieux. Mais il ne faut pas demander aux intuitions religieuses du peuple et des poëtes une précision scientifique qu'elles ne comportent jamais. L'origine et la fin des choses ne sont pas du domaine de la raison et de la science; c'est l'imagination seule qui nous ouvre les portes du monde idéal. Ne nous attendons pas à trouver chez les poëtes plus

d'unité dans les descriptions de la vie future que dans l'expression des mythes divins; ne demandons pas s'il faut confondre ou distinguer la prairie Asphodèle, le champ Élysion et l'île blanche; ne cherchons pas la place du pays des morts, du royaume de l'Invisible. Si on le cache dans les profondeurs de la terre, c'est que le tombeau est un gouffre où tout s'engloutit; si on le relègue au delà du couchant, c'est que la mort est une nuit éternelle. Pour faire le grand voyage il faut passer de terribles fleuves : l'Achéron, c'est la douleur; le Styx, c'est l'horreur de la mort; le Phlégéton, c'est la flamme du bûcher; le Cocyte, ce sont les lamentations des funérailles; enfin l'Océan, c'est l'horizon du monde visible; au delà est le monde idéal gouverné par Kronos qui est le cercle, la révolution accomplie, l'éternité, et qui préside à l'existence immobile des morts, comme Zeus, qui est la vie active, gouverne la création toujours inachevée, la sphère agitée des apparences.

Chaque poëte s'empare de l'idée commune et la présente à sa manière; on la voit se préciser de plus en plus; dans l'*Iliade* on assiste presque à sa naissance. C'est la douleur qui la révèle : après la mort de Patrocle, Achille voit en songe l'âme de son ami, ψυχή, son image, εἴδωλον; il veut l'embrasser, mais ce n'est qu'une forme impalpable : « Hélas ! il reste donc, même dans les demeures de l'Invisible, une âme et une image, mais il n'y a plus d'organes. » Dans l'Évocation des morts, Ulysse voit les *idoles*, de ses amis; ce sont bien eux, ils n'ont pas changé, ils gardent encore la trace de leurs dernières blessures. Achille exprimait naïvement dans l'*Iliade* son amour de la vie : s'il parlait autrement dans l'*Odyssée*, Ulysse ne le reconnaîtrait pas; les types d'Homère ne se démentent jamais. En toutes choses, il s'attache au point capital; ici, ce qui l'intéresse, c'est la persistance de l'individu après la mort. Or l'individualité est déterminée dans l'espace par la forme corporelle, et sa permanence dans le temps nous est attestée par la mémoire. Homère donne donc aux morts une forme visible, et fait de la mémoire leur attribut principal. Ils ruminent leur vie passée, et se promènent avec leurs amis en s'entretenant de leurs souvenirs.

On voit aussi, dans la poésie grecque, la pensée morale se dégager peu à peu de sa chrysalide. Il y a parfois des dissonances, car cette vieille poésie est l'écho multiple des traditions populaires qui s'y accumulent sans ordre et sans date. D'abord la vie future n'est que la continuation de la vie présente, où les biens et les maux arrivent

rarement à ceux qui les ont mérités; les Dieux punissent ou récompensent selon leur fantaisie; c'est le dogme monarchique de la grâce. Mais déjà la conscience de la Grèce s'éveille; au delà du fait elle aperçoit le droit, au delà du réel, l'idéal; la religion de la justice remplace la religion de la force, la vie future répare les erreurs de la destinée. Ou plutôt il n'y avait là ni destinée ni hasard, ni erreur ni injustice; les biens et les maux de la vie n'étaient que des épreuves, les Dieux sont absous, et, comme le diront plus tard les Stoïciens, la douleur est un bien si elle développe notre courage, le plaisir est un mal s'il énerve notre vertu [1]. L'immortalité de l'âme étend au delà du tombeau les conséquences de notre libre arbitre, et l'homme devient l'artisan de sa destinée. Des actes successifs dont se compose la vie, la mort fait une somme qui constitue notre existence éternelle. La mémoire, qui est la conscience du passé, classe chacun de nous dans la hiérarchie des êtres. Ce jugement définitif de l'homme sur lui-même est représenté chez les poëtes par toutes sortes d'images, par les juges de l'enfer, par le Tartare et l'Élysée, par les Erinnyes, qui sont à la fois les imprécations de la victime (Ἀραί) et les remords du coupable, les Euménides, bienveillantes aux justes, terribles aux méchants. Ceux-ci sont punis par le souvenir personnifié de leurs propres crimes, idée que Polygnote rendit dans ses peintures de la Leschè de Delphes d'une manière très-saisissante: il représenta un mauvais fils condamné dans le Tartare à être étranglé par son père.

Quant au séjour des saints, il est difficile d'en faire une description qui ne soit pas empruntée à la vie terrestre. Le printemps éternel, les moissons qui naissent sans culture, et même les hymnes sans fin dont parle un fragment de Pindare, tous les paradis de nos rêves ne sont que de pâles copies des spectacles magnifiques que la lumière montre aux vivants. Le véritable bonheur des justes, c'est de veiller après leur mort sur ceux qu'ils ont aimés pendant leur vie. Les âmes saintes des ancêtres, des hommes de la race d'or, sont devenues les Anges de la terre, les bons Démons, gardiens des hommes mortels. Vêtus d'air invisible, parcourant toute la terre, ils observent les actions justes ou coupables et distribuent les bienfaits: « Voilà, dit Hésiode, leur fonction royale. » C'est toujours la doctrine homérique de l'immortalité par la mémoire; le souvenir, qui est l'existence des

1. Il resterait à expliquer la douleur dans le règne animal; c'est ce qu'a essayé la doctrine des métempsycoses.

morts, assiste comme un témoin muet à tous les actes des vivants. De leur sphère idéale, les héros et les saints surveillent les générations nouvelles; invisibles et toujours présents, ils nous détournent du mal et nous inspirent les grandes pensées. Ils répandent de loin sur nous leurs influences bénies, et comme le soleil attire les vapeurs de la terre, ils nous élèvent et nous épurent, et nous appellent près d'eux dans les régions supérieures.

Homère nomme souvent les âmes des lumières; comme celles qui brillent au firmament, elles ne s'éteignent dans notre hémisphère que pour s'allumer dans un autre. Une force peut devenir latente, comme le feu dans les veines de la pierre ou dans les flancs du nuage, mais elle ne peut mourir. La permanence individuelle découle nécessairement du principe de la pluralité et de l'indépendance des causes : on ne peut retrancher une maille du réseau de la vie universelle, une note de l'harmonie du monde; rien ne doit manquer à la perfection de l'ensemble, la balance des nombres serait faussée si un seul chiffre pouvait disparaître. Aucune place ne peut rester vide, aucun vote ne peut être supprimé; car la loi sociale est la somme des droits de chacun, et l'homme est aussi nécessaire que Zeus, il est un des citoyens de la république des Dieux. Du ciel à la terre il n'y a pas d'abîme : entre eux et nous les immortels ont étendu l'échelle de l'apothéose, et sur tous les degrés il y a des Vertus vivantes qui nous tendent la main. Le culte des ancêtres est la religion de la famille, le culte des héros est la religion de la cité. Nous invoquons avec confiance ceux qui nous ont protégés pendant leur vie, et ils recueillent nos prières, eux, les amis indulgents, qui comprennent toutes nos défaillances et qui pardonnent toujours, parce qu'ils ont souffert et lutté comme nous. Peut-être les Dieux supérieurs sont-ils trop grands pour nous entendre; ils ne changeront pas pour nous l'ordre immuable des choses, mais vous, ô Médiateurs ! dans ce grand concert d'hymnes et de plaintes, vous distinguez des voix amies, et vous savez adoucir, sans les violer, les lois éternelles; les prières montent, les secours descendent, et la pensée des morts conduit les vivants par la route escarpée de l'ascension.

Quand les tribus errantes s'étaient fixées pour la première fois sur le sol de la Grèce, elles avaient salué les Fleuves, les Nymphes des montagnes et tous les hôtes sacrés de cette terre qui allait devenir leur patrie. Mais peu à peu tous ces Démons protecteurs se confondirent dans la piété des peuples avec les anciens chefs de famille et

les fondateurs des villes. La poésie avait donné aux Dieux les attributs de l'homme, la liberté et la conscience, à l'homme l'attribut des Dieux, l'immortalité; toute distinction et toute hiérarchie s'effaçaient dans le monde idéal. A l'époque primitive, où l'humanité était encore dans la gangue maternelle de la nature, les Dieux s'étaient révélés comme puissances actives du monde extérieur; mais depuis que les républiques s'étaient constituées, ils apparaissaient surtout comme lois morales des sociétés humaines. Ce caractère politique, qui les rapproche de plus en plus des Héros, fut exprimé par la sculpture, qui compléta l'œuvre commencée par la poésie, la révélation du divin dans l'humanité. Les types furent nettement distingués dans la langue précise de l'art. Les principes modérateurs, les lois de la vie physique et de la vie sociale, se traduisaient en même temps par la beauté, qui est l'harmonie des formes, et par la justice, qui est l'harmonie des droits. Quand la Grèce eut réalisé son idéal religieux dans ses temples et ses statues, et dans ses constitutions républicaines et ses luttes héroïques, elle avait atteint le terme de sa course, et, comme les athlètes dans le stade, elle pouvait revenir aux applaudissements du monde et la couronne au front.

Lorsque la poésie et l'art eurent trouvé les éléments de l'idéal divin dans la nature humaine, il ne restait plus qu'un pas à faire dans la voie de l'anthropomorphisme : après avoir élevé l'homme jusqu'aux Dieux par l'apothéose, il n'y avait plus qu'à soumettre les Dieux à la mort. La religion des mystères représente cette dernière phase du polythéisme. Dans la succession de la nuit et du jour, de l'hiver et de l'été, dans la chute des graines et la germination des plantes, on reconnaissait une grande loi d'oscillation et d'équilibre qui faisait de la mort elle-même une des formes de la vie. Tous les soirs le soleil descend dans les régions inférieures, tous les ans la terre en deuil pleure la végétation disparue, le fruit qu'elle avait porté, l'enfant de sa joie et de son orgueil. Les puissances éternelles ont donc aussi leurs alternatives d'action et de repos, de veille et de sommeil; comme nous, elles meurent pour renaître, et l'homme n'a rien à envier aux Dieux.

Est-ce du flux et du reflux de la vie dans la nature, de cette cadence harmonieuse des saisons et des heures, de ces périodes alternées de lumière et d'ombre, de génération et de mort, qu'est sortie l'idée de la métempsycose? Cette opinion appartient-elle bien à la religion grecque ou n'est-elle qu'une importation étrangère? Toute

l'antiquité l'attribuait à Pythagore, qui, disait-on, l'avait empruntée à la religion égyptienne. D'un autre côté, on voit le système de la métempsycose se produire dans l'Inde quand le panthéisme brahmanique a remplacé le polythéisme des Védas; on le retrouve aussi chez les Celtes, qui probablement ne l'avaient pas emprunté à l'Égypte ni à l'Asie. Lorsqu'une même croyance apparaît ainsi chez différents peuples, au lieu de supposer des emprunts, peut-être faudrait-il y voir un produit spontané de la pensée humaine, une phase normale de l'évolution religieuse. A mesure que les races vieillissent, en songeant à la longueur des siècles écoulés, elles s'effrayent à l'idée d'une immortalité immobile et silencieuse, peuplée seulement de souvenirs ou de remords. Une expiation éternelle leur semble un outrage à la piété, une éternelle béatitude leur paraît voisine du néant; une succession d'existences actives les satisfait davantage. Mais quel est le champ ouvert à ces métamorphoses? Sommes-nous à jamais enchaînés à la condition humaine et condamnés à renaître dans les générations futures, en buvant, à chaque renaissance, l'eau du fleuve d'oubli? Ou bien l'humanité est-elle placée au milieu d'une échelle sans fin, et pouvons-nous redescendre par nos fautes tous les degrés de la vie organisée, ou nous élever par des incarnations nouvelles vers les Élysées lointains? L'apothéose dont Empédocle cherchait la route dans le cratère de l'Etna recule-t-elle, comme les pays bleus de l'horizon, à mesure qu'on s'en approche, et le ciel n'est-il que l'asymptote des aspirations mystiques?

La poésie primitive ne connaissait pas le fleuve Lèthè; elle gardait le souvenir de toutes les action des hommes. A sa voix la meute déchaînée des Erinnyes, les Imprécations vengeresses poursuivaient jusque dans la mort le parjure et le meurtre, la trahison et l'adultère; les degrés de l'Olympe s'abaissaient devant les héros, et autour de leurs tombes montait l'encens des hymnes. A leur tour, les ancêtres, se sentant vivre dans la mémoire des hommes, n'oubliaient pas ceux qui se souvenaient d'eux; un lien plus fort que la vie les retenait près de la terre, l'indestructible chaîne de nos prières et de leurs bieufaits. Mais quand les peuples ont perdu leurs traditions, les morts oubliés nous oublient à leur tour, ils peuvent chercher de nouvelles destinées, et rentrer par le Lèthè dans le tourbillon de la vie universelle. Ils peuvent redescendre sur la terre, les uns pour réparer les fautes d'une vie antérieure et se purifier par de nouvelles luttes, les autres, les rédempteurs mortels, pour ramener, par le

spectacle des vertus antiques, les peuples qui s'égarent, et pour se retremper encore aux sources de l'apothéose. Quand tous ceux qui les pleurent seront allés les rejoindre, ils partiront pour les sphères inconnues, les plus forts guidant les plus faibles, comme sur la terre, et les soutenant de leurs ailes à travers la Voie lactée, qui est le chemin des âmes. La doctrine des métempsycoses n'est donc pas aussi difficile à concilier qu'elle le paraît d'abord avec la notion homérique de l'immortalité du souvenir. D'ailleurs le peuple ne s'arrête guère devant les difficultés théologiques. Cependant il ne semble pas que ces doctrines aient jamais été très-populaires en Grèce; en général, on s'en tenait au culte des Héros, et si d'autres conséquences semblaient sortir de la religion des mystères, les philosophes seuls s'en préoccupaient.

Depuis que l'œuvre de la poésie était achevée, la philosophie essayait de prendre la direction des esprits et de transformer la religion nationale. Elle commença par opposer une négation à chacune des affirmations de la théologie des poëtes. Pour préciser les données générales de la révélation primitive, la poésie avait donné aux principes divins les caractères de l'humanité; si elle avait dépassé les limites imposées à la connaissance, les chefs-d'œuvre de l'art, et les vertus héroïques qui étaient son œuvre, auraient dû suffire pour l'absoudre; mais les philosophes prétendaient épurer la notion divine en lui ôtant tout ce qu'elle avait d'humain, et chaque jour ils retranchaient quelque trait des types conçus par le génie des poëtes. L'idéal divin se noyait peu à peu dans une vague pénombre. La philosophie aurait voulu le reconstituer sous une autre forme; mais comment trouver, dans la pensée humaine, l'idée d'un attribut étranger à l'humanité? Toute affimation religieuse est entachée d'anthropomorphisme; les philosophes durent se borner à personnifier l'idée abstraite du *divin*. Ce Dieu insaisissable pour l'intelligence, relégué dans des hauteurs inaccessibles, près du vide éternel, comme un monarque d'Orient dans son palais impénétrable, ne pouvait satisfaire le peuple habitué à vivre dans la familiarité de ses Dieux. Plutôt que de se contenter d'une abstraction métaphysique, il aimait mieux accepter l'apothéose d'Alexandre, qui venait de renouveler en Asie les exploits fabuleux d'Hèraklès et de Dionysos.

Ce fut le point de départ de ces divinisations monstrueuses qui déshonorèrent la fin du vieux monde. Cependant le sentiment moral se révoltait contre cette adoration des tyrans. C'est alors que le der-

nier-né des races divines vint satisfaire l'attente universelle d'un nouveau Dieu sauveur. Le fils de la Pureté immaculée fécondée par l'Inspiration céleste réunissait en lui le dogme oriental de l'incarnation et le dogme grec de l'apothéose; c'était à la fois un Dieu venu du ciel pour sauver les hommes et un homme s'élevant au ciel par la vertu. Le peuple salua comme son rédempteur le charpentier mort du supplice des esclaves; la philosophie, qui attendait toujours le vengeur de Socrate, reconnut la Parole incréée dans ce philosophe, ennemi des prêtres et crucifié par eux. L'anthropomorphisme atteignit sa dernière limite : l'humanité s'adora elle-même, non plus dans sa force et dans sa beauté, mais dans ses humiliations, dans ses misères et dans sa mort, et les yeux fixés sur le gibet de l'Homme-Dieu, symbole du sacrifice volontaire et de la rédemption par la douleur, elle s'enveloppa dans son linceul en attendant la résurrection promise.

La religion nouvelle était un pont jeté entre deux races. En échange de son Dieu unique, la race de Sem reçut le dogme de l'immortalité de l'âme, et elle ne doit pas se plaindre d'avoir perdu à ce marché. Il est vrai qu'elle ne comprit pas d'abord la pensée spiritualiste de la Grèce, et qu'elle ne l'accepta que sous la forme grossière d'une résurrection des corps. Mais les peuples d'Europe n'attendirent pas le jugement dernier pour invoquer les saints. En abandonnant le polythéisme, leur religion naturelle, ils conservèrent le culte des médiateurs humains qui en est la conséquence. Cette pieuse croyance était trop profondément enracinée chez les races indo-européennes pour ne pas rester debout au milieu des ruines. Malgré les lassitudes de notre siècle, elle est encore vivante aujourd'hui : le plus sceptique se découvre sur le passage des morts; ce n'est plus la foi peut-être, mais c'est toujours l'espérance. Respectons le dernier débris de l'héritage de nos pères, le dernier écho de cette révélation qu'ils ont reçue à leur naissance sur les neiges de l'Himalaya.

Y a-t-il pour les religions une métempsycose? Les peuples d'Occident, les neveux des Aryas, chercheront-ils un jour, dans leurs traditions de famille, quelque chose de plus que des sujets d'études archéologiques? L'enveloppe extérieure des idées divines, la forme sous laquelle elles se sont révélées au monde, elles ne la reprennent plus quand elles l'ont quittée, mais ne peuvent-elles, après de longues éclipses, reparaître sous une forme nouvelle? Si le principe de la pluralité des causes pouvait se réveiller dans la pensée des

hommes, ce ne serait pas sans doute avec le caractère poétique et plastique que lui avait donné la Grèce, mais il trouverait sans peine une expression scientifique en harmonie avec les besoins intellectuels des peuples nouveaux. La physique substituerait l'indépendance des forces à l'inertie de la matière, elle remplacerait ses systèmes mécaniques par des conceptions biologiques; au lieu d'assimiler les œuvres divines aux œuvres humaines, et d'y voir des machines à ressorts mues par une impulsion étrangère, elle y verrait des manifestations vivantes d'activités spontanées. Cette notion républicaine du monde réagirait sur la morale sociale, et la forcerait à chercher la source du droit dans la nature intime et les relations normales des êtres, et non dans une autorité extérieure. Pour les sociétés humaines comme pour l'univers, l'ordre sortirait de l'autonomie des forces et de l'équilibre des lois.

Mais qu'importe aux principes éternels que l'humanité les accepte ou les repousse? Ils vivent dans leur sphère immobile et s'inquiètent peu des réalités changeantes. Nos opinions n'ont d'influence que sur nos propres destinées, et notre action ne peut accélérer ni entraver la marche générale des choses. Laissons donc l'avenir sur les genoux des Dieux, et puisque le présent seul nous appartient, contentons-nous de rendre une justice impartiale à toutes les formes de la pensée humaine. C'est bien assez peu d'être un homme, sans se condamner à n'être que de son temps et de son pays. Les époques stériles, qui ne peuvent plus donner à l'idéal une forme nouvelle, peuvent du moins comparer celles sous lesquelles il s'est révélé au passé. Quand l'avenir n'a plus de promesses, l'esprit se nourrit de souvenirs, et pour les races fatiguées la société des morts vaut mieux que celle des vivants.

LOUIS MÉNARD,
Docteur ès lettres.

---

# M. TAINE

## ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE. — ESSAI SUR LA FONTAINE. ESSAI SUR TITE-LIVE.

---

Dans un article de madame de Staël, écrit à propos du livre de M. de Barante sur le dix-huitième siècle et supprimé par la censure impériale, on lit cette prédiction : « Le dix-huitième siècle énonçait les principes d'une manière trop-absolue; peut-être le dix-neuvième commentera-t-il les faits avec trop de soumission. »

Il faut avouer que nous avons tout fait pour justifier cette triste prophétie, et le défaut de notre siècle, que signalait ainsi d'avance madame de Staël, ne me paraît que trop constaté. Nous pouvons, il est vrai, consoler ici notre amour-propre, en nous disant que ce défaut tient à une qualité : si nous commentons trop docilement les faits, au moins avons-nous pris la peine de les connaître; ce que négligeaient un peu trop nos pères. Leur siècle était un philosophe; le nôtre est un historien. L'histoire est peut-être la plus incontestable de ses gloires; mais, comme toute gloire humaine, il a fallu la payer. Connaître et comprendre le passé est fort bien, sans doute; mais l'intelligence des faits n'en doit pas devenir l'adoration. C'est cet abus que, sans pessimisme aucun, il est permis de déplorer. Notez que je ne parle nullement ici des inconvénients moraux que cette docilité entraîne, et que l'honneur doit flétrir d'un autre nom. Mais dans le domaine de l'histoire proprement dite, on ne s'est pas contenté de comprendre les événements; trop souvent il a semblé que, du moment qu'un fait cessait d'être inexplicable, il devenait légitime, et l'on a été jusqu'à dire que l'existence d'un fait était sa justification. En politique, le respect exagéré de la tradition s'est retrouvé même chez ceux qui prétendaient rompre avec elle : les partis se sont affublés de déguisements historiques, parés de dénominations anciennes, ajoutant ainsi de gaieté de cœur la solidarité du passé à la responsabilité du présent; au temps de la Restauration par exemple, l'histoire de la révolution d'Angleterre était devenue un magasin de costumes à l'usage de tous les partis. Les arts ont souvent substitué à la réalisation de l'idéal les préoccupations de l'archéologie et le fanatisme du pastiche. Les philosophes eux-mêmes, les *idéologues*, n'ont

été que trop portés à déserter l'étude de la vérité pure pour celle des anciens systèmes : la philosophie s'est faite la servante de l'histoire, ne pouvant plus l'être de la théologie.

La critique littéraire devait suivre ce mouvement, et dans ce qu'il avait de légitime et dans ce qu'il eut d'exagéré, et c'est ici qu'éclate surtout la différence signalée par madame de Staël entre le dix-huitième siècle et le nôtre, avec quelques avantages incontestables pour notre siècle et assez peu d'inconvénients. Jadis la critique se bornait à l'examen plus ou moins intelligent des œuvres de l'esprit humain, toujours isolées des circonstances qui les avaient fait naître et qu'elles expliquent parfois, et confrontées seulement avec un idéal convenu. Tout au plus, quand on était un esprit fécond et inventif comme Diderot, après avoir signalé les défauts de l'œuvre, on tentait de la refaire, on essayait sur le même sujet quelque nouveau plan dont on ébauchait l'ensemble. Parfois même, abordant la théorie, on allait jusqu'à discuter un peu l'autorité de ces règles respectées de tous et considérées comme le code même de la littérature. Mais enfin on n'examinait jamais que ces deux choses, l'œuvre même de l'écrivain, et le modèle idéal dont il était censé la copie. Quant à l'écrivain lui-même, pour qu'on s'en occupât, il fallait que, vivant encore, il pût amuser la malignité publique. Nul ne songeait à éclairer son œuvre par la biographie, encore moins par l'histoire contemporaine. C'est pourtant à madame de Staël que revient encore l'honneur d'avoir essayé l'union féconde de l'histoire et de la critique. C'est elle qui la première a imaginé de signaler les liens de toute sorte qui existent entre l'œuvre et la vie d'un écrivain, et surtout les rapports d'une littérature avec l'état social, religieux, politique, d'où elle est sortie. Il était réservé à M. Villemain d'accomplir avec éclat le programme que madame de Staël n'avait fait que tracer. On est tenté d'oublier aujourd'hui les services rendus par l'éminent critique. Nul ne fait difficulté de lui accorder l'esprit, la mesure, la grâce, enfin tout ce qu'on ne peut lui contester; mais on oublie trop aisément que le premier il a su féconder une idée nouvelle, celle de rattacher à la pensée écrite ou parlée la vie et le mouvement des sociétés, et de faire ainsi de la critique renouvelée l'histoire même de l'esprit humain. D'autres après lui ont profité de cette innovation : après les grands tableaux d'histoire sont venus les portraits, portraits en pied, pastels ou miniatures. Mais sans parler des inconvénients que l'union de la biographie et de la critique peut offrir, quand il s'agit de peindre les contemporains, la critique mêlée à l'histoire n'a-t-elle pas été trop loin aussi quand elle s'appliquait au passé? Comme l'histoire elle-même, n'en est-elle pas venue parfois à l'indifférence ou au fatalisme, sous prétexte de

désintéressement et d'impartialité? Là aussi, on s'est trop souvent contenté d'expliquer les œuvres comme les faits, sans les apprécier. Tout dans le passé a été étudié sans proportion et sans choix, sans autre préférence que celle qui s'attache à l'inconnu. La critique littéraire est devenue aussi de l'archéologie, une collection de débris et de raretés plus ou moins attrayante, une boutique de curiosités, où l'encombrement et le pêle-mêle ne permettent plus de rien distinguer, et où les yeux d'ailleurs ont moins de chances de tomber sur un tableau de maître que sur un vieux meuble piqué des vers ou sur une poterie écornée.

Pourtant, avant de se perdre ainsi dans ces minutieuses et stériles manies, la critique au dix-neuvième siècle avait élevé un monument, peu visité, je l'avoue, parce qu'il n'est ni l'œuvre d'un seul homme, ni élevé à la gloire d'un seul homme : deux conditions assez essentielles pour le succès : un ensemble de doctrines attire et fixe toujours moins notre attention qu'une individualité quelconque. Ce monument, c'est le *Globe* de 1824. Le but de ce journal, annoncé par son titre seul, était de faire connaître à la France la littérature, la philosophie, les mœurs des autres peuples, et la France elle-même, ce qui ne serait pas encore inutile. Bien des choses dans le *Globe* paraîtront encore nouvelles à qui voudra parcourir ces feuilles jaunies par le temps. Ce qu'il y faut chercher, ce sont peut-être moins les doctrines qu'on y professe que l'esprit qui les animait, moins le rare talent des écrivains qu'une chose plus rare, je veux dire, l'indépendance, à l'égard de toutes les opinions et de tous les hommes, le sentiment et la pratique de la liberté. Rien ne fait mieux sentir le mérite exceptionnel du *Globe* en 1824 qu'un numéro du *Constitutionnel* d'alors : on y voit avec combien de préjugés les jeunes rédacteurs du *Globe* avaient dû rompre. Il leur fallait pour cette œuvre être inconnus ; ils l'étaient tous alors ; nul engagement, nul parti pris ne les gênait. Ils ne se croyaient pas tenus d'admirer Helvétius, ou les tragédies de Voltaire, ou même les tragiques de 1810, pour faire pièce aux jésuites et aux ultra. Les petites malices leur restaient étrangères, aussi bien que les alliances compromettantes, et ces tactiques de circonstance, haines ou admirations de commande, utiles pour le présent, gênantes ou funestes pour l'avenir. Je ne connais, en dehors du *Globe*, que Paul-Louis Courier qui ait su aussi bien rester lui-même, sans sacrifier ses opinions aux prétendues nécessités du moment. Cela est plus utile qu'on ne le croit, même en simple critique littéraire : car du moment où l'on se croit obligé d'admirer le *Sylla* de M. de Jouy à cause des insomnies que la mèche séditieuse de Talma, ramenée sur le milieu du front, cau-

sait à la police d'alors, il n'y a plus de critique sérieuse : ce n'est plus même en littérature que compérage ou taquinerie. Le *Globe* restait insensible à ces séductions de la tragédie impériale se prolongeant sous la Restauration : en revanche, il faisait connaître et sentir à ses lecteurs les beautés de Shakespeare et de Schiller, chose périlleuse et qui dut le faire soupçonner de quelque complicité mystérieuse avec Pitt et Cobourg. Il recommandait avant tout l'originalité; et, ce qu'on ne sait pas assez, c'est que cette feuille prit l'initiative du mouvement romantique. Deux ans avant l'éclatant manifeste de *Cromwell*, elle acceptait et le mot et la chose. «On aura beau faire, ce qu'on appelle le *romantique* doit triompher soit sous ce nom, soit sous un autre, parce que là seulement il y a vie, activité, mouvement en avant [1].» Qui parlait ainsi? M. Duvergier de Hauranne, réclamant avec une persistance infatigable la réforme (littéraire), et attaquant la règle des unités classiques avec une inépuisable causticité. Ce n'est pas d'ailleurs un des moindres attraits du *Globe* d'alors, du moment qu'on a la clef assez simple des initiales, de surprendre ainsi à leur début des écrivains marqués pour des vocations diverses, et de retrouver leur physionomie primitive, oubliée ou inconnue. Les brillants essais de quelques-uns semblent assez étrangers à ce qui a fait plus tard leur réputation, ou du moins les spécialités du *Globe* ne furent pas d'abord aussi tranchées qu'on le supposerait. M. Jouffroy s'y occupait et de l'insurrection grecque, et de Walter Scott, et du Chili, de bien des choses enfin qui ne touchaient guère à la psychologie; M. Sainte-Beuve y commentait avec une ardeur sympathique les publications historiques sur la Révolution française; M. Vitet s'était chargé de la critique musicale, et s'attirait une accusation de jacobinisme de la part des journaux royalistes, pour s'être permis d'admirer le rhythme de la *Marseillaise;* M. Dubois appliquait aux sujets les plus divers, sermons ou tragédies, sa critique élevée et son style nerveux. Cette lecture d'un vieux journal, je le répète, est pleine de nouveauté et d'imprévu pour le lecteur de notre temps; elle est triste aussi à certains égards; car elle nous fait faire des retours pénibles sur nous-mêmes. Après tant de mécomptes, ce n'est pas sans une sorte d'humiliation que nous, génération plus récente et moins jeune, nous lisons ces pages écrites par nos aînés à une époque de foi et d'enthousiasme; en trouvant là ces espérances si vives qu'à certains égards nous avons si mal justifiées, il me semble qu'en punition de nos défaillances nous sommes condamnés à lire notre acte d'accusation.

1. *Globe*, 24 mars 1825.

On comprend que, toutes choses alors étant ébranlées ou mises en doute, en littérature, comme dans tout le reste, la critique du *Globe* fût plus théorique qu'historique, quoique M. Sainte-Beuve essayât déjà de lui donner ce dernier caractère, en s'efforçant de rattacher l'école moderne aux traditions du seizième siècle. Ce caractère théorique met déjà ce recueil à part. La critique militante et contemporaine y tenait aussi une grande place. C'est un double caractère qui a été toujours s'effaçant depuis. Ni la discussion des principes littéraires, ni le franc et libre examen des œuvres contemporaines ne seront la marque distinctive de la critique de notre temps. Il y a des exceptions, je le sais; mais ce sont des exceptions; et le caractère commun de la critique actuelle me semble être en général une préoccupation exagérée de l'histoire, qui convient mieux à son indifférence pour les doctrines et quelquefois à ses timidités.

Qu'ai-je dit, l'histoire? On va plus loin : c'est l'histoire naturelle, qu'il faudrait dire. M. Sainte-Beuve a écrit quelque part : « Je n'ai plus qu'un plaisir, j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. Ce que je voudrais constituer, c'est l'*histoire naturelle littéraire.* » Si tel est aujourd'hui le but qu'il se propose, il est certain qu'il ne l'a pas atteint. Tout en prêchant l'indifférence, il a des admirations et parfois des aigreurs qui ne sont guère d'un naturaliste : quand on étudie l'homme comme une plante, le calme est de rigueur, et la botanique de M. Sainte-Beuve me semble un peu trop passionnée. Mais il y a un écrivain d'un talent rare, qui, sincèrement et sans arrière-pensée aucune, a porté dans la critique littéraire le sang-froid et les habitudes d'un naturaliste. Il a réalisé ce que M. Sainte-Beuve n'a fait que rêver. Cet écrivain est M. Taine : il a créé sa méthode, et il s'en sert avec une audace d'esprit et une bonne foi qui saisit même le lecteur le plus rebelle à son système. Une chose assez commune en France, c'est la prétention à l'originalité : pour y atteindre, on prend un modèle peu connu, dans le passé ou hors de France, l'on tâche enfin de ressembler à quelqu'un : c'est ce qu'on appelle d'ordinaire être original. Mais ce qui est plus rare, c'est un écrivain ayant son initiative propre : ce mérite est celui de M. Taine. Sa pensée est contestable peut-être, mais au moins elle est à lui. Je me propose de la discuter : mais ce dont il faut le louer tout d'abord, c'est d'avoir porté dans la critique littéraire une vertu qui manque souvent aux critiques et plus souvent encore aux citoyens, vertu qu'on a flétrie du nom d'*individualisme*, et qui touche de bien près, ce me semble, à ce que nous nommons la liberté.

Jeune, M. Taine a épuisé déjà bien des études diverses : histoire, langues, philosophie, sciences mêmes, il a sur tout cela les connais-

sances acquises et des réflexions personnelles. Quelque sujet qu'il aborde, il y semble préparé, et on est effrayé, en le lisant, de l'activité précoce que suppose une compétence aussi approfondie, aussi variée. Il sait et il pense; deux choses souvent séparées. En outre, l'étendue des connaissances, l'énergie de la réflexion n'ont point éteint en lui la flamme de l'imagination et la vivacité de l'esprit. Chez lui la verve railleuse vient animer, égayer même les raisonnements les plus abstraits; à des pages d'une analyse subtile succèdent des peintures d'une fidélité vivante. Voilà bien des qualités d'ordinaire incompatibles : M. Taine y ajoute une singularité nouvelle. D'ordinaire, si, à des connaissances très-étendues et à beaucoup de réflexion, se joint, comme chez lui, cette probité d'esprit qui ne fait dire que ce qu'on pense et que ce qu'on croit vrai, ces qualités mêmes intimident un peu, multiplient les doutes, et font reculer devant une affirmation trop absolue. M. Taine n'en est pas là; il a un système, et il y croit. La meilleure preuve de sa sincérité, à cet égard, c'est qu'il y reste fidèle, même là où ce système devient pour lui un embarras.

Ses deux premiers écrits étaient deux morceaux d'excellente critique, mais qui n'avaient rien de trop révolutionnaire, surtout par leur destination. L'un était une remarquable thèse de doctorat sur La Fontaine, destinée à la faculté des lettres; l'autre, un mémoire sur Tite-Live, écrit pour un concours de l'Académie française et couronné par elle. Le système y perçait bien çà et là, mais, pour l'y démêler, peut-être aurait-il fallu être averti. Ce qui s'y faisait remarquer tout d'abord, c'étaient une critique neuve et solide tout à la fois et une rare distinction de style. Mais bientôt, en publiant ce mémoire, M. Taine y joint une préface courte et quelque peu brutale; en voici quelques mots qui en sont le résumé : « L'homme, dit Spinoza, n'est pas dans la nature « *comme un empire dans un empire,* » mais comme une partie dans un tout; et les mouvements de l'automate spirituel, qui est notre être, sont aussi réglés que ceux du monde matériel où il est compris. Spinoza a-t-il raison?... J'essaye de répondre oui, et par un exemple. » — Cette évocation de Spinoza, à propos d'une étude purement littéraire, cette négation du libre arbitre avait de quoi effaroucher un peu la littérature, et aussi la morale, et aussi l'Académie elle-même : car enfin, en couronnant le mémoire de M. Taine, celle-ci n'avait pas cru évidemment justifier Spinoza. Quant à moi, quoique d'un avis absolument contraire à celui de M. Taine, sur « *l'automate spirituel, qui est notre être,* » je ne prendrai fait et cause ni pour l'Académie, ni pour la morale, ni pour la liberté humaine, et je m'occuperai seulement ici des conséquences littéraires de ce sys-

tème, que dans ses *Essais* M. Taine ne tarda pas à pratiquer d'abord, puis à formuler expressément.

« Le génie d'un homme ressemble à une horloge; il a sa structure, et parmi toutes les pièces un grand ressort. Démêlez ce ressort, montrez comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce, jusqu'à l'aiguille, où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend pas de l'histoire extérieure, et la vaut bien[1]. » M. Taine paraît croire que les objections, qu'on a pu lui opposer à ce sujet, « concluantes contre un critique qui voudrait peindre, ne le sont pas contre un critique qui essaye de philosopher. » C'est précisément ici ce que nous lui contesterons. Nous n'examinerons pas si ces allures scientifiques sont déplacées dans un ordre d'idées et d'études qui ne semble pas admettre des procédés si rigoureux; c'est la vérité même du système qui nous paraît plus que douteuse; nous le croyons démenti par l'expérience.

Et d'abord, quoi de moins justifié que cette séparation absolue entre l'histoire intérieure du génie et son histoire extérieure? Quelque accusée que soit la tendance primitive d'un écrivain, comment ne pas tenir compte des influences de toutes sortes qui la détournent ou la modifient, influences de famille, d'éducation, de pays, événements publics ou privés, la vie même enfin? Il n'y a pas jusqu'à l'hygiène qui ne puisse altérer la force primitive; et, s'il est vrai, comme l'affirme Cabanis, qu'un système particulier d'habitudes peut faire passer un tempérament sanguin au tempérament lymphatique, ou nerveux, est-ce bien M. Taine, lui qui tient grand compte du physique, est-ce lui qui méconnaîtra cette influence? Il y a là une assertion purement gratuite, et contre laquelle proteste la réalité. Cette séparation absolue est donc impossible : ce point, du reste, est à noter dans le système de M. Taine, et semble comme une sorte de réaction contre les habitudes de la critique actuelle. Celle-ci d'ordinaire n'était que trop disposée à exagérer les circonstances extérieures qui modifient les tendances primitives du génie; M. Taine, au contraire, en tient peu de compte. La vérité se trouve peut-être entre ces deux exagérations.

Mais quand même on admettrait la légitimité de cette séparation arbitraire, le système en serait-il plus vrai? Selon M. Taine, toutes les facultés d'un écrivain obéissent à une *faculté maîtresse,* à un ressort *unique.* Ici l'objection saute aux yeux : pourquoi, *unique*? S'il disait une faculté dominante, l'idée pourrait être vraie dans un grand nombre de cas, et le paraîtrait surtout, appliquée aux auteurs de

1. *Essais,* p. 75.

notre temps. De nos jours, où la critique sincère a trop souvent fait défaut, telle qualité tout d'abord admirée avec justice chez un écrivain, choyée, flattée, a pu se développer outre mesure, absorber ou subordonner du moins toutes les autres, comme dans certains métiers on voit se développer, aux dépens des autres organes, l'organe nécessaire à l'ouvrier pour l'accomplissement de sa tâche journalière. Et que d'exceptions encore à signaler, même de notre temps, mais surtout dans le passé! Prenez Pascal : où est chez lui le ressort unique? Il a la rigoureuse logique du géomètre et l'imagination du visionnaire : voilà déjà deux facultés assurément indépendantes et qui vivent chez lui simultanément, en perpétuel conflit. M. Taine s'en tirera-t-il, en le définissant un géomètre visionnaire, comme il a défini Tite-Live un *historien orateur?* Mais c'est là une simple formule, qui ne change rien à la réalité du fond; si de telles alliances de mots peuvent parfois sembler piquantes, elles satisfont un peu moins la logique, qui, sous cette formule unique, retrouvera toujours deux éléments contradictoires.

Le premier défaut de cette méthode est donc, pour nous, d'être fausse, parce qu'elle ne se préoccupe que d'une partie des faits, et que, prétendant tout ramener à une sorte d'unité factice, elle ne tient aucun compte de ce qui résiste à cette absorption violente et arbitraire. Encore si M. Taine ne l'appliquait qu'aux individus! Mais il l'étend à cette unité artificielle qu'on appelle un siècle littéraire, et c'est ici que les exceptions se lèvent et protestent plus que jamais. A ses yeux, les siècles aussi sont assujettis à une *faculté maîtresse;* par exemple, la littérature du dix-septième siècle, c'est le développement d'une capacité unique, « *la raison oratoire, et par conséquent c'est le sommeil des autres*[1]. » Quoi! c'est la raison oratoire qui a inspiré les pensées de ce même Pascal, ce monologue sans auditoire d'une âme éperdue de doutes, altérée de foi? C'est la raison oratoire qui a dicté à la Fontaine ses contes et ses fables? Et quand on admettrait, par complaisance pour ce système, que « Racine et Corneille ont fait des discours admirables, et n'ont pas créé un personnage vivant[2], » pourrait-on encore, pour conserver à la raison oratoire sa domination suprême à l'exclusion de toutes les facultés, se prêter à croire que l'esprit, dans le sens propre du mot, « l'esprit ne vient que tard au dix-septième siècle, avec La Bruyère, en 1687[3]. » Il semble que ni madame de Sévigné, ni le cardinal de Retz, n'en manquaient point

1. *Les Philosophes français*, p. 102.
2. *Ibid.*, p. 14.
3. *Ibid.*, p. 103.

absolument. Et c'est ainsi que les objections se présentent en foule, et qu'on ne tient plus compte de ce que peut contenir de vrai la formule trop absolue de M. Taine. La raideur de ses affirmations, exigée par son système, éveille chez le lecteur l'esprit de contradiction.

Au reste, ces décisions si absolues sont inévitables, du moment que la critique croit revêtir un caractère scientifique. La critique purement littéraire ou morale avait des allures plus timides, et n'avait pas le droit d'en avoir d'autres; quand on parlait simplement au nom du goût, du bon sens, de l'émotion individuelle, choses toujours un peu flottantes et vagues, on était bien obligé d'admettre à cet égard des divergences d'opinions; le critique s'occupait de choses que chacun était censé comprendre comme lui, et, par le ton comme par le langage, il était obligé de se mettre de niveau avec tout le monde. Quand par hasard il le prenait de trop haut, comme La Harpe, et semblait tenté d'imposer ses opinions, il soulevait mille réclamations. C'était le temps de la critique parlementaire. Ces timidités sont devenues inutiles, et la critique scientifique doit s'en croire dispensée: la science est nécessairement affirmative; l'habitude d'opérer sur des données précises excuse ou justifie le ton absolu. Dès qu'en décrivant l'homme ou l'écrivain on ne voit plus en lui « cette chose ondoyante et diverse, » qu'y apercevait Montaigne, dès qu'on n'a plus sous les yeux ce mouvant tableau d'un être modifié à chaque instant par ses passions ou sa volonté, ainsi que par les influences du dehors, dans la main du critique le crayon devient ferme et ne tâtonne plus; un portrait peut laisser bien des contours vagues, ménager à dessein les ombres; mais le calque scientifique a bien une autre précision. Il est certain que si « *les mouvements de l'automate spirituel, qui est notre être,* » sont aussi réglés que ceux d'une pendule, il suffit de saisir le ressort unique, d'en examiner le jeu; et cela fait, on peut parler avec une assurance parfaite. Qui jamais, en décrivant une machine quelconque, a cru devoir prendre à l'égard de ses lecteurs ces atténuations de pensée, ces adoucissements de ton, auxquels est obligé un humble critique, uniquement occupé de choses de morale ou de goût, toutes sujettes à controverses? Celui-ci est de plain-pied avec ses lecteurs; la science parle de plus haut.

Seulement, si elle a le droit d'être affirmative, ce n'est qu'après avoir rempli un certain devoir, qui est de démontrer. M. Taine oublie quelquefois de le faire. Ainsi, il compte de notre temps quatre grands poëtes : Musset, Lamartine, Hugo, Michelet; puis il ajoute : « Béranger est un grand prosateur, qui a mis des rimes à sa prose[1]. »

1. *Essais*, p. 360.

Pas un mot de plus : M. Taine néglige d'éclairer ici ceux pour qui cette classification nouvelle présenterait quelque obscurité. Ailleurs, il vous dira que Beyle (Stendhal) est « le plus grand psychologue du dix-neuvième siècle. » Ceci, à la rigueur, peut se passer de démonstration; bien des gens seront bien aise d'apprendre qu'en lisant *la Chartreuse de Parme* ils ont fait de la psychologie sans le savoir: M. Taine fait ici pour la science ce que faisaient le père Lemoine et les jésuites pour la dévotion : il enseigne la psychologie « aisée, » et la met à la portée de tout le monde. Cela d'ailleurs peut paraître piquant et d'un ton assez détaché, de la part d'un philosophe fort érudit; on aime à voir que ses études ne lui ont pas donné en faveur de sa science des préventions exagérées.

Mais si M. Taine paraît un peu trop modeste comme philosophe, en revanche il semble assurer au critique et même à de simples lecteurs un assez beau privilége. Selon lui, une fois maître du grand ressort, une fois la faculté maîtresse découverte chez un écrivain, on arrive ainsi à déterminer d'avance tout ce que cette faculté lui dictera. Alors « *nous sentons la nécessité de toutes ses pensées, nous prévoyons ce qu'il va dire*[1]. » Quel admirable avantage? Le livre peut bien y perdre un peu du charme de l'inattendu; mais prévoir ainsi tout ce que va dire un grand écrivain, c'est presque devenir cet écrivain lui-même. Oh! qui me donnera de sentir ainsi, quinze jours seulement, la *nécessité* des pensées de Corneille et de Pascal! Une fois leur faculté maîtresse connue, une fois ce fil conducteur mis dans ma main ou trouvé par moi, je suivrais leur génie dans toutes les voies où il s'engage, et j'aurais l'agrément d'être Corneille ou Pascal quinze jours durant. Mais, hélas! je crains bien que ce ne soit un rêve. Nul écrivain n'est si logique et si conséquent, qu'on puisse, même le connaissant à fond, prévoir ce qu'il écrira. Le talent change moins que le reste, j'en conviens; mais les pensées, mais les opinions... Ici M. Taine, il faut l'avouer, flatte les écrivains tout aussi bien que ceux qui les lisent. Notez qu'il risque cette opinion à propos des *Essais* de M. Macaulay, c'est-à-dire à propos d'un recueil d'articles composés à des intervalles éloignés. Je suis sûr que M. Macaulay, si constant qu'il ait été dans ses opinions, a dû les modifier un peu comme tout le monde. Mais ce dont je suis plus sûr encore, c'est que ce procédé d'induction paraîtrait un peu téméraire, appliqué chez nous à un recueil du même genre, par exemple au recueil des articles qu'un critique célèbre a publiés jadis dans *le Globe* et *le National*, et qui ne faisaient pas assurément prévoir la *nécessité* des pensées que l'au-

1. *Essais*, p. 2.

teur devait développer dans *le Constitutionnel* et dans *le Moniteur*. Au reste, ces inductions précipitées sont une des prétentions de notre époque, et qui datent de loin. Ne disait-on pas déjà, il y a trente ans : « Donnez-moi la géographie d'un pays, et je reconstruirai son histoire. » Je doute que, la géographie du Latium étant donnée, on pût prévoir, si on l'ignorait, l'histoire de Rome sous la République, sous les Césars, sous les Papes [1]. Je doute également que, même assuré de tenir la faculté maîtresse d'un écrivain, M. Taine réussît à reconstruire *à priori* son organisation tout entière, comme sur l'aspect d'un seul membre Cuvier reconstruisait un animal antédiluvien. Le moral de l'homme n'obéit pas à des lois si absolues que la structure physique des animaux; et j'avoue que de tous les problèmes, le plus difficile à résoudre me semble être celui-ci : « Étant donné l'homme d'aujourd'hui, prévoir ce qu'il sera demain. »

De cette espèce de fatalisme littéraire, résultent peut-être plusieurs inconvénients. Le premier, c'est l'inutilité parfaite de la critique appliquée aux contemporains. Je ne m'exagère pas l'efficacité et l'influence de la critique. Mais enfin, si l'on suppose que l'écrivain peut modifier dans une certaine mesure les allures de son talent, il semble qu'en lui indiquant modestement au nom de ses lecteurs ce qui leur plaît ou leur déplaît, la critique peut se flatter d'exercer sur lui une action salutaire, et qui tourne au profit de l'écrivain comme au profit du public. Mais s'il est dominé, au contraire, par une sorte d'instinct impérieux, si ses pensées obéissent toutes à une sorte de nécessité fatale, à quoi bon l'avertir? C'est le contrister inutilement. M. Taine, du reste, le répète souvent, il veut décrire et non juger. Mais il va plus loin : il exige des écrivains la même indifférence. Selon lui, le romancier, le dramaturge, l'historien, doivent se borner à peindre. Est-ce possible? nous ne le croyons pas, et pas plus pour le critique que pour l'artiste ou l'historien. M. Taine lui-même a beau se contenter de décrire; ses descriptions sont un jugement, et c'est chose inévitable, surtout avec un talent comme le sien. « Quand nous essayons, dit-il, de raconter ou de figurer le caractère d'un homme, nous le considérons assez volontiers comme un simple objet de peinture ou de science ; nous ne le jugeons pas, nous ne voulons que le représenter aux yeux [2]. » J'accepte la comparaison; mais, au rebours de M. Taine, je ne crains pas d'affirmer que tout vrai peintre de portraits est un juge, le plus souvent sans doute un juge favorable, mais au moins est-il certain qu'il

1. « Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la cause première de nos facultés et de nos passions. » *Voyage aux Pyrénées*, p. 131.
2. *Ibid.*, p. 3.

met dans sa peinture quelque chose de lui, c'est-à-dire son opinion personnelle, sincère ou flatteuse, peu importe, en tous cas son interprétation. Un portrait n'est pas un fac-simile brutal : il ne vaut quelque chose que par la physionomie et l'expression. Or le peintre, entre tous les traits du visage, accusera surtout les contours les plus propres à rendre l'expression qu'il veut donner à son modèle et qu'il présente comme l'expression caractéristique et dominante de son personnage. Il me semble que ceci est un jugement. La même chose est vraie de celui qui peint les hommes la plume à la main. Dans le roman ou le drame, l'artiste, disposant à son gré d'une réalité dont il est le maître absolu, distribue comme il lui plaît à ses personnages la laideur et la beauté morale. Il n'a pas besoin de faire intervenir expressément son opinion paticulière, de louer ou de tancer ses personnages : le caractère qu'il leur donne et qu'il met en saillie, est déjà un blâme ou une approbation. L'historien est moins libre, puisqu'il est tenu avant tout de reproduire les faits tels qu'ils se sont accomplis : mais il ne les reproduit point pêle-mêle, il ne les prend pas au hasard, pas plus que le peintre ne prend au hasard telle ou telle expression parmi toutes celles qui peuvent passer en un jour sur la même figure. L'historien choisit parmi les faits : il omet les uns, parce qu'ils lui semblent n'avoir pas d'importance, c'est-à-dire de signification morale; il mentionne les autres, parce qu'il les croit caractéristiques et propres à communiquer l'impression que lui a laissée l'étude antérieure et complète de l'homme ou de l'époque qu'il veut peindre. Ne mêlât-il à son récit aucune réflexion personnelle, le choix et la disposition des faits est déjà la traduction plus ou moins dissimulée de son jugement. Il peut être habile en effet de ménager l'amour-propre du lecteur et de ne pas lui laisser voir à quel point son opinion, qu'il croit libre, est dominée par le simple récit des événements. C'est une politesse à lui faire. Mais il n'y a là qu'une question d'habileté : au fond, l'histoire juge comme le roman.

Ce qui aurait dû avertir M. Taine qu'ici il demandait l'impossible, c'est qu'en analysant avec une sagacité rare divers romanciers ou historiens éminents, il leur adresse à tous la même critique, celle de juger les faits qu'ils racontent. Il est certain que, ni Thucydide, ni Tacite, ni Machiavel, ni M. Macaulay, ne remplissent à cet égard les conditions exigées par M. Taine, et je suis tenté de croire que l'historien impassible rêvé par lui n'a jamais existé : ce dont je me console très-aisément. Lui-même n'est pas cet historien : il a écrit d'excellentes pages d'histoire, et elles suffiraient à lui prouver que, pour un homme de talent et de cœur, se flatter d'écrire l'histoire sans porter de jugement et sans moraliser, est heureusement la plus vaine des

prétentions. Le passage auquel je songe en ce moment se trouve dans un de ses Essais, où il trace le tableau de la décadence de Rome; et où il en expose les causes avec une sagacité, une énergie, et surtout une vérité à laquelle je ne trouve rien de supérieur, pas même chez Montesquieu. Eh bien! ce tableau si fidèle, si désintéressé en apparence, est-ce qu'il n'a pas sa moralité, quoique M. Taine ne l'exprime point? Est-il possible au lecteur de ne pas tirer immédiatement la conclusion sous-entendue? Et cette moralité, la voici : c'est qu'un peuple conquérant est fatalement dévoué à la servitude, et qu'on ne prend pas la liberté des autres sans perdre la sienne. Il n'y a pas un des faits que choisit M. Taine, pas un détail de ce remarquable tableau, qui ne crie cette conclusion, et il me semble évident qu'elle a dû préoccuper sa pensée à chaque ligne qu'il écrivait.

On le voit, les opinions de détail que nous avons cru devoir combattre chez M. Taine découlent toutes de l'idée qu'il se fait de l'*automate spirituel*, — d'après Spinoza. Un philosophe aurait eu le droit d'attaquer le système à sa base même et dans son principe : nous avons dû nous borner à en signaler les conséquences et les applications littéraires. Nous aurions aimé à nous occuper de son talent que nous ne pouvons qu'admirer, plutôt que d'examiner son système qu'il nous a fallu critiquer. Mais l'un est incontestable, l'autre nous a paru plus discutable et par conséquent sujet à des inconvénients, même littéraires. Au reste, quelque jugement que l'on porte de la méthode et des doctrines de l'auteur, il est certain qu'elles ne lui ont pas rendu le succès facile, et c'est ainsi que la critique la plus sévère de son système pourrait devenir l'éloge même de son talent. Par cette espèce de fatalisme littéraire, M. Taine s'interdit toute une source d'intérêt; il se refuse également l'indignation et l'enthousiasme, et il lui faut certainement plus de talent qu'à un autre pour exciter le très-vif intérêt qu'on éprouve en le lisant.

EUGÈNE DESPOIS.

---

# LA CHARITÉ EN ANGLETERRE[1]

La liberté, pas plus que la religion ou la justice, ne saurait consister dans une forme; elle doit-être une réalité. Ce n'est pas dans les grandes solennités du culte, dans la pompe des cérémonies, que l'on apprécie sûrement le sentiment religieux; il faut le voir aux prises avec les difficultés et les devoirs de la vie. Il en est de même de la liberté. Ce n'est pas dans les manifestations extraordinaires des passions politiques, ou dans ce qu'on peut appeler la grande représentation des institutions libérales, que l'on juge le mieux de sa consolidation et de ses progrès dans un pays. Il importe beaucoup plus de savoir comment il la pratique dans les jours tranquilles et dans quelle mesure elle s'est mêlée à toute son existence, sinon vous pourriez avoir, selon l'éloquente expression de Tocqueville, la tête de la liberté sur le corps de la servitude. Il faut donc regarder encore plus à la commune qu'à la capitale et se demander ce que sont les institutions municipales avant de chercher ce qu'est la vie parlementaire au centre du pays; celle-ci ne serait en effet qu'une vaine parade si elle ne s'appuyait pas sur une pratique sérieuse de la liberté sur tous les points, dans un obscur village aussi bien que sur la scène retentissante d'une cité européenne. J'irai même plus loin, je dirai que, municipales ou nationales, les institutions n'ont de valeur que si elles répondent aux mœurs, que si elles sont l'expression d'un fait réel et vivant. En un mot, la liberté dans les choses est bien plus importante que la liberté dans les mots. Ce n'est pas que les mots n'aient leur valeur. Les chartes ont leur puissance, surtout le jour où elles sont déchirées et où la violation flagrante du droit soulève une de ces résistances nationales qui honorent les peuples ou plutôt qui les empêchent de se déshonorer par un lâche abandon de leurs plus précieuses conquêtes. Ce roi allemand qui déclarait qu'il ne voulait pas une feuille de papier entre lui et son peuple montrait par là que les feuilles de papier ont du bon. Elles servent dans l'occa-

1. *La Vie de village en Angleterre, ou Souvenirs d'un exilé*, par l'auteur de l'*Étude sur Channing*. Paris; Didier.

sion à provoquer le réveil du lion; mais j'aimerais encore mieux qu'il n'eût pas à se réveiller; je préférerais qu'il ne se fût pas endormi dans l'intervalle, qu'il n'eût pas cessé d'être actif et vigilant; car alors, au lieu d'un peuple excité jusqu'à la violence par un brusque soubresaut, nous aurions une nation libre et paisible. Or c'est ce que ne donnent ni les feuilles de papier ni les plus belles formules des droits de l'homme en général et du Français en particulier, ni les plus éloquentes discussions parlementaires. Ce n'est certes pas le moment d'affaiblir l'importance d'un parlement sérieux, capable, non-seulement de réparer les fautes commises sans sa participation, mais encore de les prévenir par une intervention immédiate et effective dans les affaires politiques; toutefois je suis tellement convaincu qu'un tel parlement ne saurait être que le couronnement d'un régime libéral pratiqué à tous les degrés de la hiérarchie gouvernementale et s'élevant en quelque sorte de bas en haut depuis le dernier village jusqu'à la capitale, que tout me conduit à me préoccuper en premier lieu de l'organisation de la commune.

Ce qu'elle est en France, on ne le sait que trop; elle n'est rien. Toute vie politique sérieuse en est absente; ses premiers magistrats sont nommés par le pouvoir central; le curé lui vient de l'évêché et du ministère des cultes; les délibérations de son conseil se renferment dans le cercle le plus restreint, et tout aboutit au cœur et à la tête de la grande nation, à ce Paris beaucoup plus habile à attirer à lui le sang généreux, qui lui arrive de tous les points du pays, qu'à le renvoyer dans les artères et jusqu'aux extrémités du corps social. Nous autres Français, nous n'avons jamais songé qu'en politique comme en arithmétique un total n'est que le composé des unités. Si vous n'avez pas la vie libérale dans les unités, vous ne l'aurez pas dans le total. Cela est aussi évident en soi que parfaitement incompris dans notre patrie. Toute réforme doit donc commencer par la base, et la base c'est la commune. De là l'intérêt de tout ce qui se rapporte à son organisation dans les pays qui ont résolu le problème de la liberté politique. A ce titre déjà le livre que nous annonçons se recommanderait à notre attention.

*La Vie de village en Angleterre* ne nous fait pas seulement connaître les rouages fort simples de l'organisation d'une commune anglaise, mais ce livre nous initie encore à sa vie intime, et soulève en passant quelques-unes des plus graves questions de notre époque, en nous montrant combien elles reçoivent une solution simple et facile

par la pratique intelligente de la charité. En effet, sous la question de liberté un autre problème se pose, impérieux, inévitable : c'est le grand et redoutable problème social. Ces classes émancipées au point de vue politique sont encore courbées sous le fardeau accablant de la misère et de l'ignorance. Elles savent qu'elles ont des droits; mais elles sentent que ces droits sont illusoires tant qu'elles ne sont pas sorties de leurs ténèbres et de leur indigence. Aussi ces ténèbres qui ne sont plus complètes sont-elles traversées plutôt par des éclairs que par des rayons; de sourdes colères s'amassent, et elles éclateront infailliblement avec une violence sauvage comme elles l'ont déjà fait, si l'on ne trouve un moyen d'opérer le rapprochement et la réconciliation des classes de la société. Là est le péril, mais là aussi est le suprême intérêt de la crise politique et sociale du dix-neuvième siècle. Eh bien! *la Vie de village en Angleterre* nous met sur la voie de cette réconciliation si désirable et si nécessaire. Au village comme à la ville la richesse et la pauvreté sont en présence; mais au village elles se touchent de plus près que nulle part ailleurs; le contraste est plus saillant, mais aussi le rapprochement est plus facile. Un livre qui nous apprend par un simple et lumineux récit comment ce rapprochement peut se réaliser, en nous apprenant de quelle manière il s'est déjà opéré sur une très-grande échelle, nous apporte plus de lumière sur la question sociale que les théories les plus savantes et surtout que les peintures les plus effrayantes du mal qui nous dévore. Il ne pose pas seulement la question devant nous; il nous montre clairement comment, sans délai, nous pouvons commencer à la résoudre. On comprend donc tout le prix, toute la valeur de ce petit volume écrit avec un cœur de femme, c'est-à-dire avec cette pitié délicate et respectueuse pour tout ce qui souffre, qui est déjà une consolation efficace pour les malheureux, et avec cette science pratique de la charité qui ne s'apprend ni ne s'invente, mais qui coule de source dans une âme vraiment émue des maux de l'humanité et habile à les soulager.

Ce n'est pas ici un froid manuel qui n'a d'autre valeur qu'une statistique exacte; non, c'est un tableau plein de fraîcheur et de coloris d'un de ces beaux villages anglais à l'aspect riant et aimable, entouré de ces pelouses au fin gazon plantées d'arbres séculaires, qui conduisent par une pente douce à l'élégant péristyle de ces charmantes villas ornées avec prédilection comme le sanctuaire préféré de la vie de famille. Nous sommes introduits au foyer de l'une de

ces familles avec le triste exilé qui, jeté sur la rive étrangère par le reflux de l'une de nos marées révolutionnaires, y reçoit l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Bien des préjugés se dissipent dans son esprit et il se prépare à mieux servir, dès son retour en France, la grande cause libérale dont il a été une noble victime. C'est ainsi qu'en Angleterre il ne songe qu'à sa patrie bien-aimée. L'auteur a su, par un récit qui n'a aucune prétention romanesque, ôter toute sécheresse à son sujet et pénétrer un livre consacré à peindre les beaux côtés de l'Angleterre de l'amour le plus vif pour la France. C'est le plus sûr moyen de nous faire accepter une leçon salutaire qui, présentée avec roideur, mettrait sur la défensive notre amour-propre. Il n'y a d'ailleurs dans ces pages, écrites dans le français le plus pur et le plus limpide, rien qui trahisse la plume ou le cœur d'un étranger triomphant de ses avantages à notre détriment. Nous sommes dans une sphère bien plus haute que celle d'un sot orgueil national; ce livre respire un amour du bien large et généreux. Il ne nous entretient pas tant des grandeurs de l'Angleterre que des affreuses misères de ses classes indigentes; il est vrai qu'il nous apprend comment elle les console et les soulage, et ce n'est pas la moindre de ses grandeurs.

Notre exilé ne franchit pas seulement le seuil de la villa et du château, il entre aussi dans la cabane et plus tard dans la mansarde des grandes villes, mais il y entre à la suite d'une charité courageuse qui porte partout avec elle la lumière pour l'esprit, la sympathie pour les peines morales et le pain pour le corps, et qui surtout sait donner sans humilier, en relevant et ennoblissant quiconque subit son vivifiant contact. L'exilé n'a pas sans doute poussé la modestie pour son pays jusqu'à s'imaginer que la charité est d'invention anglaise; il sait que la France a le cœur expansif et qu'elle se fait prodigue pour secourir la misère sous l'impulsion d'un sentiment généreux, surtout quand on a stimulé sa pitié avec un certain art; il se souvient de cette commisération vraiment sublime du pauvre pour le pauvre dans nos grandes villes; il se rappelle avec des larmes dans les yeux la misère soulageant la misère dans nos faubourgs, et ces familles indigentes qui n'hésitent pas à adopter l'orphelin délaissé. C'est donc sans humiliation qu'il constate les grandes choses qui s'accomplissent en Angleterre, mais c'est aussi dégagé de tout orgueil mesquin qu'il s'instruit à cette école d'une charité non administrée et centralisée et qu'il nous raconte ce qu'il a vu. Puissions-

nous l'écouter avec les mêmes sentiments et faire notre profit de ce qu'il a appris!

Qu'y a-t-il donc dans ce village de Lynmore qui lui ait paru si neuf et si digne d'intérêt? Tout ne l'a pas également charmé. Si le rectorat est habité par un excellent pasteur, dévoué et généreux, sa résidence est trop somptueuse, et on ne peut oublier qu'il y est entré soit comme le cadet d'une grande famille, soit par une vraie transaction commerciale, car la cure appartient, au même titre que le parc du château, au représentant de la haute aristocratie dans le village. On aura beau plaider les circonstances atténuantes et prouver que dans un pays libre et religieux l'opinion publique ne tolérerait pas un clergé abaissé, on aura beau établir avec toute raison que par son niveau religieux et moral le clergé anglican ne le cède à aucun autre, l'institution, toute séculaire qu'elle soit, n'en paraît pas moins vicieuse, elle ne subsistera pas longtemps avec les mêmes caractères; déjà la vieille place est démantelée, et il est certain que l'esprit de réforme a gagné l'église d'Angleterre, qu'il la transformera peu à peu, lentement, mais sûrement. Quant à moi je comprends très-bien l'humeur du baptiste ou du méthodiste qui trouve mauvais de payer la dîme au ministre d'un culte dont il ne veut plus, tout en pensant qu'il aurait tort de s'y trop abandonner, non-seulement parce que les jours de cette dîme sont comptés, comme le prouvent les derniers débats du parlement, mais encore parce qu'il peut ouvrir une, deux et dix chapelles, s'il le veut, à côté de l'église gothique, sans craindre de se voir gêner dans sa liberté religieuse. Faites des églises gothiques tant que vous le voudrez, pourvu que vos fenêtres ogivales laissent passer le souffle de la liberté et que vous ayez renoncé au style moyen âge en fait de droits religieux.

Trois choses sont admirables dans cette commune; d'abord elle a une vie politique, ensuite la charité y est libre et volontaire, et enfin les classes différentes se rapprochent les unes des autres grâce à un contact permanent.

Il faut en convenir, la vie de village offre peu de charmes en France. On aime la campagne, on y passe volontiers plusieurs mois de l'année, pour respirer un air pur et aussi un peu pour suivre la mode; mais ce qu'on en aime et ce qu'on en connaît le moins, ce sont ses habitants. On aime le village au point de vue des champs ou des bois et fort peu au point de vue des villageois. Les rapports avec eux sont rares et ne donnent qu'une très-médiocre satisfaction.

L'idée de se créer un intérêt politique à la campagne sans l'arrière-pensée de la quitter le plus tôt possible en se faisant envoyer par elle à la ville, ne vient que bien rarement aux grands propriétaires. Il n'en est pas de même en Angleterre; l'agriculture y est une affaire de première importance aussi bien pour l'aristocratie que pour la propriété moyenne. Ensuite la commune possède une vie politique véritable, on tient à honneur d'y remplir des fonctions gratuites qui empêchent l'isolement du riche. Chaque paroisse a sa vie propre, affairée, bruyante; et comme tout en Angleterre se modèle sur le parlement qui est le type universel de la vie pratique, les meetings, qui sont de vraies assemblées délibérantes, se multiplient à l'infini et se tiennent dans toutes les formes, soit dans l'auberge du village, soit dans la sacristie de l'église pour y débattre certaines questions d'un intérêt général. On a aussi plus d'une occasion de convoquer de solennels banquets où la parole coule plus abondante que la bière et qui ont leurs toasts à la reine et à l'armée tout comme le banquet du lord-maire. Les grandes préoccupations du pays qui parcourent toute l'Angleterre et provoquent les vibrations de l'opinion publique comme d'une immense chaîne électrique, y ont leur écho retentissant. L'auteur de *la Vie de village en Angleterre* a décrit avec beaucoup de charme les fêtes qui ont lieu à l'époque des moissons ou dans telle autre circonstance mémorable. Autour de ces tables rustiques les liens se resserrent entre ceux qui étaient profondément divisés par les hasards de la naissance et de la fortune. Il n'y a pas jusqu'aux plaisirs nationaux qui n'aient cet effet. Nous assistons à une de ces fameuses parties de cricket qui mettent aux prises dans une lutte pacifique mais ardente les champions de deux communes. Ici il n'y a d'autre aristocratie que celle du poing vigoureux apte à lancer ou à renvoyer la balle. La gloire du triomphe est grande et vivement sentie. Nous renvoyons aux pages animées où toute cette existence laborieuse et gaie tour à tour d'un village anglais est dépeinte avec un parfait naturel, depuis le château avec ses dîners de cérémonie et sa roideur aristocratique, jusqu'aux demeures simples mais propres et élégantes du paysan aisé sans oublier le *home* charmant où, dans une position aisée, s'épanouit la belle vie de famille anglaise. C'est là que se plaît surtout notre exilé; car entre ces têtes blondes il en est une pensive et triste dont il ne perdra plus le souvenir. Mary Mason lui apportera les trésors d'une âme naïve, profonde et surtout aimante.

Le lien formé entre lui et miss Mary est d'une nature noble et touchante, car c'est la charité qui les a rapprochés. L'exilé ne pourrait avoir un meilleur guide pour apprendre à connaître les misères que recouvrent les belles apparences d'un village anglais et la manière ingénieuse et généreuse dont elles sont secourues. C'est là, dans ce cadre restreint, que ce qu'on peut appeler la méthode de la charité anglaise se révèle parfaitement. Cette charité est avant tout préventive; elle s'attache à prévoir la misère et s'efforce d'en combattre le principe. Autant la prévention est funeste dans le domaine légal, parce que, sous prétexte d'empêcher le mal de naître, elle empêche le bien de se produire et en attendant viole des droits sacrés, autant elle est ici à sa place. Quand la misère est arrivée à sa pleine maturité elle est presque incurable; c'est un abîme qui appelle un autre abîme selon l'expression de l'Écriture; c'est un gouffre sans fond. La raison en est bien simple, la misère ne consiste pas tant dans l'indigence que dans l'impuissance du malheureux lui-même à se relever; le ressort moral est brisé chez lui, la mendicité est presque toujours sans remède parce qu'elle atteint l'âme et la volonté; c'est pourquoi, si nous attendons que la misère ait revêtu ses haillons et qu'elle se jette au travers de notre route pour songer à elle, nous la soulagerons, mais nous ne la guérirons pas, car elle est entrée dans la moelle des os, dans l'être moral lui-même. C'est de là que la pauvreté sortira toujours de nouveau comme de sa source naturelle. Qu'y a-t-il donc à faire si ce n'est d'agir énergiquement sur le moral de l'indigent et tout d'abord sur l'homme qui ne l'est pas encore, mais pourrait le devenir? Il faut conjurer la pauvreté morale, par où j'entends les dispositions qui enfantent nécessairement la misère, à savoir l'ignorance, l'imprévoyance, la paresse, et surtout les mauvaises passions. Pour cela trois choses sont nécessaires : la religion, l'instruction et la liberté, car la religion, pourvu que ce soit une religion d'hommes libres qui trempe l'âme et ranime la volonté, coupe le mal à sa racine; la liberté donne la dignité, inspire l'effort viril et chasse l'esprit de mendicité. Quant à l'instruction, on sait ce qu'elle vaut pour réagir contre la pauvreté en substituant les nobles plaisirs de l'intelligence à une débauche dispendieuse et abrutissante et en fournissant les moyens efficaces d'arriver à l'aisance. Or ces trois choses se rencontrent dans le village anglais. La religion y a une action puissante, elle a sa place non-seulement dans l'église, mais dans la maison où la Bible de famille est lue

tous les jours, elle se présente identique au fond sous des formes diverses qui sollicitent l'examen et le libre choix, et cette variété même est une condition favorable pour une conviction sérieuse et personnelle. L'école du dimanche combine à la fois la religion et l'instruction, et elle s'élève à la hauteur d'une grande institution nationale. Il n'est presque plus d'église en Angleterre où l'enfance ne vienne chaque dimanche prendre les leçons d'instructeurs volontaires appartenant à toutes les classes de la société. On ne peut exagérer l'importance d'un tel fait. L'auteur lui a consacré l'un de ses meilleurs chapitres. Nous recommandons aussi les pages émues consacrées aux écoles de semaine; on y respire ce je ne sais quoi de maternel qui est dans l'âme de toute femme. L'Angleterre sait comme l'Allemagne fêter l'enfance. La fête des écoles est la plus belle de celles du village, elle égaye et elle attendrit. Quoi de plus bienfaisant que de suivre ces bandes joyeuses prenant leurs ébats dans la prairie commune, s'asseyant autour de la table du festin champêtre avec des yeux brillants de bonheur, moins heureux cependant que leurs parents et leurs protecteurs, et mêlant leurs voix limpides dans un chant religieux ou national. « Chères lectrices, s'écrie l'auteur avec autant de raison que de cœur, vous qui me prêtez un moment votre attention, croyez-moi, vous ne pouvez vous assurer un plaisir plus doux. Allez hardiment au-devant de ces cœurs naïfs, de ces intelligences naissantes, qui ne demandent qu'à vous aimer, qu'à s'épanouir sous votre regard; jamais vos études, jamais vos petits arts de séduction ne vous donneront autant de jouissances, ni des succès plus certains, jamais votre empire ne sera plus puissant, ni les hommages qu'on vous offrira plus sincères que ceux de ces cœurs enfantins, si pleins de confiance et d'abandon. » Mais ce n'est pas assez de donner largement l'instruction primaire aux enfants, il faut encore développer le goût de l'instruction dans la jeunesse et dans les familles. La société d'éducation et les bibliothèques populaires ont été fondées dans ce dessein. La première a pour but : 1° d'aider les institutions littéraires ou scientifiques, les bibliothèques populaires et les salles de lecture; 2° de fonder et de faciliter le colportage des livres et de favoriser l'établissement des écoles du soir; 3° de faire faire des lectures ou des conférences familières, d'instituer des examens et d'accorder des diplômes et des récompenses. Les institutions et les salles de lecture qui existent déjà dans les villes sont admises à faire partie de la société en payant annuellement la

somme de 20 francs; les simples écoles de village, celle de 6 francs. Toute institution s'affiliant à la société conserve son organisation et ses règlements propres. Voici comment la société encourage l'établissement des écoles du soir. En premier lieu elle envoie chaque année, aux institutions scolaires, une liste imprimée des *lectures* que diverses personnes se sont engagées à faire gratuitement. Le directeur de chacune des écoles choisit sur cette liste celles qui lui paraissent le mieux appropriées aux goûts et aux besoins de son auditoire. La société tient à la disposition des professeurs une collection de tableaux, de cadres et d'appareils scientifiques; elle s'engage en outre à donner une certaine somme ou des livres à toute institution littéraire qui se fonde, et enfin elle accorde à toute école du soir un secours d'argent. Afin de stimuler l'ardeur des élèves, la société à institué des examens à la suite desquels elle délivre des diplômes et des certificats d'honneur. « Des gratifications sont allouées aux maîtres dont les élèves ont obtenu des diplômes. Ces diplômes sont fort estimés, les élèves qui en sont pourvus se placent beaucoup plus avantageusement que d'autres. » Il n'est pas nécessaire de faire ressortir l'excellence d'une société pareille qui stimule l'amour de l'instruction par une émulation bien entendue. Quant aux bibliothèques populaires, une société s'est fondée pour en faciliter l'établissement dans les plus humbles villages moyennant une somme modique. Un choix de bons livres instructifs, attrayants, capables de favoriser le développement de l'esprit et du cœur, peut être acquis à un prix très-modéré à la bibliothèque centrale qui est à Londres. Chaque commune nomme son bibliothécaire qui surveille la circulation des livres parmi les abonnés. Ces diverses institutions en se combinant stimulent fortement le désir de l'instruction et le satisfont en même temps.

Parmi les moyens efficaces de prévenir le paupérisme, nous citerons les sociétés de secours mutuels qui comprennent plusieurs villages, et d'autres associations du même genre, [illegible] le club du charbon, le club des vêtements, le club médical [illegible] de la [illegible]ternité; ceux qui en font partie peuvent, moyen[illegible] modique augmentée par les dons des [illegible] chauffés, vêtus et recevoir les soins [illegible] cas de maladie, sans compter le [illegible] vente des objets de première néce[illegible] des membres honoraires qui ne [illegible] favoriser leur développement. [illegible]

les comptes sont rendus; on commence par se rendre à l'église pour entendre un sermon, la journée se termine par un banquet avec accompagnement de toasts. Nous recommandons à l'attention des lecteurs français cette organisation de ce qu'on peut appeler la charité préventive à la campagne.

On voit déjà par tous ces détails que si la foi religieuse et l'instruction se répandent dans les populations rurales de l'Angleterre, c'est en développant largement l'esprit de liberté, qui n'est pas l'un des moindres préservatifs contre la pauvreté. En effet, qu'avons-nous vu constamment à l'œuvre dans toutes ces diverses institutions, si ce n'est le principe de libre association? Or, c'est là que gît l'essence de la liberté. Ce n'est point sous le patronage de l'État et avec des présidents nommés par un ministre que ces sociétés de secours mutuels, que ces clubs divers se sont constitués; non, ceux qui en font partie ne se sentent point surveillés. Ils savent qu'ils gèrent leurs propres affaires, et cela les relève à leurs yeux. Ils ne subissent pas non plus la contrainte religieuse, car toutes les distinctions d'église s'effacent. Ils reçoivent sans doute un secours efficace des classes aisées de la société, mais ce secours n'est point une aumône, puisqu'ils ne sont jamais dispensés d'apporter leur contribution, pas plus pour l'instruction de leurs enfants que pour l'assistance proprement dite. S'ils renoncent à l'épargne, ils renoncent par là même aux secours de l'association dont ils font partie. La cotisation hebdomadaire leur fait sentir leur responsabilité, et pour rien au monde ils ne voudraient descendre à l'assistance pure et simple. C'est ainsi que la liberté, ici comme partout, exerce son action salutaire. Mais ses effets ne sont pas moins admirables sur les bienfaiteurs de ces diverses associations. Si les classes riches de l'Angleterre ont fait tant de miracles de charité dans le cours de ces dernières années, c'est qu'elles ne se sont pas reposées sur l'État pour guérir les affreuses plaies sociales qui s'étalaient à leurs regards épouvantés. L'État n'est pas demeuré inactif; il a accordé des subsides à l'instruction primaire, et la taxe des pauvres est toujours prélevée pour ces fameux *Workhouses* dont Dickens nous a fait une si hideuse peinture; l'auteur de la *Vie de village en Angleterre*, l'a fort adoucie; néanmoins ces grandes maisons de refuge et de travail où la famille indigente n'a plus de foyer, apparaissent sous des couleurs peu séduisantes: ce n'est pas un mal, pourvu que les sentiments d'humanité n'y soient pas foulés aux pieds par ces petits tyrans subalternes et fripons qui se glissent si facilement

dans de telles administrations. Les Workhouses sont l'asile des naufragés de l'indigence, et ils ne diminuent en rien la tâche de la charité. Cette tâche immense, effrayante même, elle ne la remplit avec courage que parce qu'elle est absolument libre. Rendez-la officielle et vous la paralysez, vous avez une administration froide, compassée et inquiétante pour ceux qui en profiteront, car ils jouissent à la fois de l'aumône et d'une surveillance inquisitoriale. La charité purement administrative décourage ses coopérateurs qui n'ont plus de zèle quand ils s'imaginent faire l'œuvre de tout le monde, mais surtout abaisse le pauvre lui-même en le soumettant à une influence politique; en l'abaissant elle détend le ressort moral qui lui donnerait la force de lutter victorieusement contre la misère, et elle abat la fierté qui le soutiendrait dans le combat. Le plus souvent elle organise une mendicité rampante. Aussi de toutes les centralisations, la plus funeste est peut-être celle de la charité. Nous voyons avec regret cette tendance prédominer toujours plus dans notre pays. Un gouvernement ne peut sans doute demeurer inactif en présence des grandes crises de paupérisme, mais il a mille moyens d'apporter un puissant concours à la charité sans peser trop sur elle, et en lui laissant son libre essor à la condition qu'elle se conforme aux lois du pays. Cette question, certes, ne manque pas d'actualité en France, et elle donne un sérieux intérêt au livre qui nous a suggéré ces réflexions.

Si l'auteur s'était borné à nous peindre la vie de village, il nous aurait donné une idée bien incomplète de l'Angleterre. Il y a autre chose, hélas! dans ce grand pays, qu'une idylle villageoise entre des haies d'aubépines fleuries et de frais gazons. Il y a la terrible tragédie du paupérisme de Londres et des villes industrielles, ce drame lugubre que madame Gaskell nous a peint en traits si saisissants et avec un pathétique si simple et si puissant. L'auteur de la *Vie de village en Angleterre* nous ouvre une sombre échappée sur les misères de Londres. C'est un gouffre qui paraissait sans fond. Eh bien! depuis quelques années une héroïque charité s'est jetée hardiment dans ce gouffre. L'année dernière on reprochait à lord Shaftesbury, l'un des chefs de cette armée charitable qui combat corps à corps les plus affreuses misères, de ne pas assez respecter certaines convenances dans ses efforts pour atteindre le rebut de la société. « S'il le faut, répondit-il avec une éloquence puisée au plus profond de son cœur, nous descendrons plus bas encore pour sauver tout ce

qui est perdu. » Tous les moyens sont employés pour porter la lumière de l'Évangile dans les ténèbres du vice et de l'ignorance. Des hommes et des femmes parcourent incessamment les quartiers les plus hideux, les repaires les plus redoutés; de courageux missionnaires prennent pour chaire la borne d'une rue fangeuse et annoncent aux femmes perdues et à des hommes qui ne valent pas les publicains de l'Évangile Celui qui ne cesse d'appeler à lui toutes les dégradations et toutes les misères pour les sauver. Le dimanche soir, ces hommes de grande foi louent les théâtres pour faire entendre à des multitudes immenses les plus saints enseignements de la religion. Des réunions dites de minuit sont convoquées dans quelque salle obscure pour les malheureuses créatures qui sont lasses de se traîner dans la boue des rues. Celles qui répondent aux invitations suppliantes qu'on leur adresse trouvent des refuges tout préparés d'où elles pourront ressortir transformées. On se souvient de ces réunions de voleurs émérites présidées par lord Schaftesbury. Qui n'a entendu parler de ces fameuses écoles déguenillées où sont recueillis les malheureux enfants abandonnés, qui ont été trop longtemps la recrue assurée du vol et du brigandage? ils ont maintenant un abri; on les met à même de gagner leur pain par un travail qui les moralise, et ils reçoivent le soir une instruction suffisante pour embrasser des professions honorables. Il est impossible d'énumérer tout ce qui se fait pour soulager ces effroyables misères de Londres qui s'y étalent avec un cynisme hideux; hôpitaux, logements d'ouvriers assainis, hospices d'aveugles, sociétés de tout genre réunissant des sommes énormes, efforts individuels persévérants, rien ne manque à cette libre organisation de la charité anglaise. C'est une vraie croisade, ardente, infatigable, et qui n'est ni gouvernementale ni cléricale, mais simplement humaine et chrétienne, usant de tous les secours de la religion, mais sans faire peser le joug d'aucune église, sans favoriser la mendicité pieuse qui est la pire de toutes, et cherchant toujours à solliciter l'effort personnel de l'indigence. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette charité bien entendue parvient à faire de l'assisté, malgré ses faibles moyens, un des combattants de la guerre sainte contre le paupérisme, en le faisant entrer dans une de ces associations où chacun donne et reçoit tout ensemble.

Qu'on n'aille pas croire que je n'aperçois que les bons côtés de l'Angleterre. Je reconnais tous ses contrastes et je ne me dissimule point son âpre égoïsme dans toutes les questions politiques qui met-

tent son intérêt aux prises avec les nations étrangères. Mais je ne puis croire que, même dans sa politique étrangère, elle ne finisse par subir l'influence de ce généreux mouvement de charité que j'ai essayé de caractériser et que nous ferions bien de suivre et d'imiter. Je sais qu'en France le budget de la charité est déjà considérable. On est rempli d'admiration en voyant les ressources accumulées pour tant d'œuvres diverses. Mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il y a une grande lacune dans notre manière d'entendre la charité; nous la faisons trop administrativement et pas assez directement. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des progrès dans une voie meilleure; les efforts qui ont été faits par beaucoup d'hommes intelligents et distingués pour se rapprocher des classes ouvrières, pour entrer en contact direct avec elles, sont dignes des sympathies les plus sérieuses et doivent être encouragés. En effet, rien n'est plus important que le rapprochement, je n'ose dire la réconciliation des diverses classes de la société. Pour cela la charité ne suffit pas, il faut encore l'esprit de liberté; seul il provoque ces associations volontaires qui ne sont rattachées ni à l'État ni à un parti religieux, mais qui rapprochent des hommes libres et leur apprennent à s'aimer et à se respecter. La question sociale n'est qu'endormie; elle subsiste tout entière. Il faut travailler à la résoudre peu à peu, jour par jour; or le levier qui soulèvera, autant que cela est possible, cette accumulation effroyable de misères que nous avons devant nous, c'est la charité libre, la charité qui, née de la liberté, tend incessamment à la stimuler. Voilà la solution pratique du redoutable problème qu'un puissant écrivain a ramené devant nous en ébranlant nos fibres plutôt qu'en éclairant nos esprits. Nous ne saurions mieux conclure qu'en citant ces belles paroles qui expriment parfaitement l'esprit du livre charmant et sérieux dont nous avons essayé de donner l'idée : « Lors même que de grandes questions, les luttes de la vie politique, nous passionnent et remplissent noblement notre existence, ne faudrait-il pas encore se donner la tâche, en vérité si douce, de travailler à quelque œuvre humble et utile? Les vastes combinaisons de la politique doivent exciter nos plus ardents efforts; mais, après tout, combien peu le dénoûment dépend-il de nous, que de déceptions et d'amertume! Il est noble, il est grand de travailler avec foi pour l'avenir; mais à celui qui sème des chênes dont il ne verra jamais s'étendre les larges rameaux, est-il défendu de jeter sur le sol quelques graines que peu de mois transformeront en fleurs? »

Edmond de Pressensé.

# REVUE DES THÉATRES

A cette heure, Paris n'est plus en France; mais sur les bords de la Tamise. Si vous ne savez où retrouver un de vos amis, allez à Londres, arpentez en tous sens l'immense palais ouvert aux productions du globe entier; c'est là que vous aurez quelques chances de rencontrer votre homme. — Ou bien, attendez un peu : Quand les industriels qui n'exposent point à l'admiration du public le fruit de leur travail l'auront débarrassé de son porte-monnaie plusieurs fois de suite, quand il aura usé tout ce que la nature lui a donné de jambes à parcourir des distances incommensurables, quand le régime des hôtels et de la vie extérieure auront fait fondre et couler entre ses doigts les bank-notes comme des gouttes d'eau, il reviendra de lui-même, fatigué, soulagé de son argent et anglomane passionné; car, il faut en convenir, cette fête à laquelle l'univers est convié aura pour résultat de démontrer, en grande partie, la supériorité industrielle de l'Angleterre. Mais, puisque notre affaire est de parler théâtre, je regrette qu'on n'ait pas pu introduire parmi les produits français quelques échantillons de nos meilleurs ouvrages dramatiques. Le reproche d'industrie et de métier qu'on adresse, à tort ou à raison, à ce genre de littérature, lui donnait, ce me semble, le droit de concourir, et il aurait emporté le prix. Si rares que soient, sur nos théâtres, les œuvres d'un véritable mérite, il est certain que cette aimable industrie qui consiste à tenir éveillés, par une fiction plus ou moins ingénieuse, l'attention et l'intérêt de mille personnes réunies, se pratique mieux sous le quarante-neuvième degré de latitude, dans une ville nommée Paris, qu'en aucun pays du monde.

C'est que le génie français est éminemment dramatique. Si j'avais plus d'espace et plus de loisir, je ne serais pas embarrassé de soutenir ici cette thèse, que tout en France prend naturellement et sans qu'on y pense des allures théâtrales, depuis les oraisons funèbres de Bossuet ou les plans de campagne de Turenne, jusqu'aux fables de la Fontaine, qui sont autant de petites comédies avec leur exposition et leur dénoûment, que les personnages soient un loup et un agneau, des rats tenant conseil dans une cave, ou deux amants déguisés en pigeons. Quant à ce jeune clairon de zouaves qui, l'autre jour, grimpé

comme un chat sur les remparts de Puebla, sonnait la charge au milieu des ennemis, c'est un artiste charmant qui jouait à merveille un rôle assez difficile dans un drame fort sérieux.

Nos voisins de l'autre côté du détroit, qui se piquent de soutenir toute espèce de concurrence contre les autres nations, sont obligés de reconnaître leur infériorité, vis-à-vis de la France, dans l'art d'apprêter et de composer une bonne pièce de théâtre. Je n'en veux pour preuve que l'association de leurs entrepreneurs dramatiques avec ces nombreux chercheurs d'idées qui, sous le nom d'*adapteurs*, se chargent d'approvisionner les diverses scènes de Londres, en leur envoyant tout ce qui paraît sur les théâtres de Paris. Les frais d'invention de ces traducteurs patentés se réduisent à changer le titre de la pièce et les noms des personnages, pour échapper aux effets des traités internationaux. Ne nous plaignons pas de ce dol en matière de propriété littéraire, puisque cette exploitation peu déguisée du plagiat contient implicitement un aveu d'infériorité. L'emporter en un point sur l'Angleterre, ce n'est pas un petit honneur. Cependant on représente, en ce moment même, au théatre Adelphi, à Londres, un drame anti-esclavagiste et *non adapté*, qui obtient un grand succès. Puisque cet ouvrage est un produit vraiment anglais, l'examen en peut être utile pour observer comment procède le génie dramatique de nos voisins. En deux mots, voici le sujet de la pièce :

La scène se passe en Amérique. Une jeune et belle esclave demi-quarteronne, c'est-à-dire n'ayant dans les veines qu'un seizième de sang noir, est aimée du fils de son maître, jeune homme honnête et bon, lequel voudrait élever cette jeune fille au rang de femme libre, afin de l'épouser; mais il est contrarié dans ce généreux dessein par son père, dont le préjugé de l'esclavage obscurcit l'intelligence et endurcit le cœur. Un autre jeune homme égoïste et féroce conçoit pour la belle esclave une passion brutale qu'il prétend assouvir par tous les moyens possibles. Le secret des deux amants se trouve renfermé dans des lettres qu'un enfant est chargé de porter. Pour s'emparer de cette correspondance, le méchant amoureux assassine le petit messager, puis il dénonce son rival au père. Celui-ci, pour couper court aux projets de son fils, s'empresse de mettre la belle esclave en vente. La scène toujours pathétique des enchères est mêlée d'épisodes variés. On y voit une famille noire dispersée par les hasards du marché : le père échoit à celui-ci, la mère à celui-là, les enfants à d'autres acheteurs. Un vieux nègre, se voyant lorgné par un maître qui passe pour bon et humain, joue de son mieux le rôle d'homme robuste et agile, et après l'adjudication, tombe épuisé de fatigue. Bientôt arrive le tour de l'héroïne, que ses deux amoureux se dispu-

tent. Elle est poussée jusqu'à quinze mille dollars, et adjugée à ce prix énorme au scélérat, qui peut en disposer à son gré, comme d'un meuble ou d'une bête de somme. Il est temps que la Providence intervienne. En ce moment on découvre que l'acquéreur de l'esclave est l'assassin de l'enfant. Un Indien a assisté à la perpétration du crime.

Jusqu'ici le drame, évidemment inspiré par les pages éloquentes de l'*Oncle Tom*, procède tout à fait à la manière de nos théâtres, et le spectateur pourrait se croire à l'Ambigu-Comique ou à la Gaîté; mais le goût anglais se manifeste dans un détail surabondant. Nos auteurs se seraient contentés de cacher cet Indien à peau rouge dans les broussailles, et le public de Paris n'aurait pas demandé autre chose qu'un témoin de l'assassinat. A Londres, on a cru nécessaire de chercher mieux que cela ; il fallait puiser un ressort dramatique dans les découvertes récentes, dans quelque invention d'un usage très-répandu, et qui appartînt exclusivement à notre époque. Or la photographie est à la mode en Angleterre comme en France, elle occupe une place importante à l'Exposition universelle : l'assortiment des produits de l'Australie est embelli d'une série de vues et de personnages de ce pays lointain. On a donc placé dans la scène où le crime a été commis un brave photographe muni de son instrument et prenant le plus innocemment du monde une vue du site américain. Par un hasard dans lequel on reconnaît l'entremise de la justice divine, la lunette du photographe s'est trouvée exactement braquée sur le scélérat et sur sa victime, en sorte qu'au lieu d'un simple paysage la planche accusatrice a reproduit la scène du meurtre avec la fidélité qui distingue cet instrument si justement admiré. Les deux figures ajoutées au paysage étant des portraits d'une ressemblance irrécusable, le crime se trouve ainsi découvert et constaté par un ustensile nouveau, généralement connu, véritable merveille de la civilisation moderne. — C'est de l'*actualité*, s'il en fut jamais. — Le public français n'aurait pas accepté sans murmure cette *ficelle* dramatique. Il aurait fait assurément cette réflexion, qu'un assassin, en frappant sa victime, ne s'amuse pas à demeurer en posture de meurtrier, soigneusement immobile, pendant les six secondes nécessaires au travail de l'instrument reproducteur, que pour tuer un enfant il faut se donner du mouvement, et que si le modèle bouge, adieu le portrait, la planche ne présente plus aux regards qu'un nuage confus. Quand on heurte le bon sens du public français, il se fâche, ou, ce qui est pis encore, il tourne la pièce en ridicule. Mais, à Londres, il paraît que toute chose consacrée par une grande vogue est bienvenue, en quelque lieu qu'on la place, à quelque sauce qu'on l'accommode.

La photographie jouissant de ces immunités et priviléges, c'est toujours avec faveur qu'elle est accueillie, même lorsqu'elle se montre un peu hors de propos et dans des conditions que la raison ne peut admettre. Elle est *très-autorisée;* il n'y a rien à répondre à cela.

Le goût britannique se retrouve encore au dénoûment de la pièce. Le scélérat démasqué ne renonce ni à posséder son esclave, ni à se soustraire aux poursuites de la justice. Il se jette dans un canot avec la belle quarteronne, et s'enfuit à travers une grêle de balles, en se faisant un bouclier de la jeune fille. Comme le père de l'autre jeune homme serait tout à l'heure un obstacle à l'union des deux amants, on saisit l'occasion de se débarrasser de lui en le faisant mourir d'un coup de fusil tiré par le ravisseur; après quoi celui-ci tombe à son tour frappé d'une balle. « Tuer un père est grave, » comme disait le Don Garcia de M. Mérimée; mais on peut remarquer, pour la justification de l'auteur, que ce moyen expéditif de vaincre l'opposition de ce père à un mariage désiré est encore plus américain qu'anglais, et par conséquent emprunté aux caractères des personnages et aux mœurs du pays où se passe la scène. Le but de la pièce, qui est de faire sentir tout ce que la coutume de l'esclavage a de plus barbare et de plus odieux, se trouve d'ailleurs atteint, pour l'édification des spectateurs venus de tous les coins du monde.

Revenons maintenant aux théâtres de Paris. Probablement ils ne s'attendaient guère à un mois de juin si favorable pour eux et si fâcheux pour les biens de la terre. Ils ont été pris au dépourvu par une température exceptionnelle, dont le savant M. Coulvier-Gravier cherche vainement l'explication dans le cours des étoiles filantes. La nature, ennuyée de voir tous ses secrets pénétrés par la science, s'est réservé l'impénétrable mystère de la météorologie. Je ne vois, depuis un mois, que deux productions nouvelles : la première est un à-propos en vers, écrit avec soin par M. Édouard Fournier, pour l'anniversaire de la naissance de Corneille, gracieux hommage au père de la tragédie, et inspiré par une admiration religieuse et sincère; l'autre est une comédie-drame, composée avec beaucoup d'habileté par MM. Paul Foucher et Régnier. M. Régnier de la Comédie-Française, le créateur de tant de types originaux, l'interprète si distingué des ouvrages des autres, s'entend mieux que personne à résoudre ce problème difficile : inventer une intrigue dramatique, l'embrouiller à plaisir et la dénouer d'une manière imprévue. M. Paul Foucher, non moins expert dans le même art et doué des mêmes facultés, n'était pas homme à contenir et à modérer l'imagination de son collaborateur. De leur association est sortie une pièce bien faite, mais très-compliquée, dont je citerai seulement une scène belle et forte.

Deux amis, Mauléon et Gerbet, ont fondé ensemble une maison de banque. Le premier est un garçon léger et frivole, le second un homme honnête et laborieux. Celui-ci a une fille de dix-neuf ans qu'il adore. Un amoureux dédaigné de cette jeune fille conçoit l'idée, par vengeance, de jeter le trouble dans la famille, en révélant un secret terrible qu'il a su découvrir. Il y a dix-neuf ans, Gerbet a été trompé par son ami, et madame Gerbet a laissé, en mourant, un écrit dans lequel se trouvent expliquées les circonstances qui ont précédé la naissance de Delphine. Mauléon lui-même, dont le temps a effacé les souvenirs, est épouvanté de cette découverte; mais, quand il veut donner carrière à ses sentiments paternels, Delphine le repousse avec indignation. Elle renie ce père que la loi ne reconnaît pas, et demeure la fille du mari lâchement trompé. « *Is est pater quem nuptiæ demonstrant*, » disaient les anciens; et le code français dit aussi : « Le père de l'enfant est toujours le mari de la mère. » — Mot hardi et profond qui fait la sécurité des familles, et dont on sourirait peut-être s'il n'eût été gravé sur les tables de la loi romaine avant de passer dans la nôtre.

Comme le banquier Mauléon, la célèbre madame de Tencin voulut aussi revenir sur les péchés oubliés de sa jeunesse. Elle s'en alla relancer d'Alembert chez la vitrière qui l'avait nourri; parce que le philosophe lui pouvait faire honneur, elle s'avisa, un peu tard, de lui offrir sa haute protection, sa fortune immense et sa tendresse maternelle; mais elle avait affaire à une âme fortement trempée. Le philosophe répondit : « Je ne vous connais pas. Ma véritable mère, c'est la vitrière. » Et il resta dans son noir entresol avec ses dix-sept cents livres de revenu. Delphine Gerbet, plus riche que lui, a la satisfaction de donner sa fortune au jeune homme qu'elle aime, en l'épousant.

Cette pièce, bien jouée par les artistes du Vaudeville assistés de mademoiselle Rousseil, de l'Odéon, est la dernière production du semestre qui vient de finir.

Le bilan dramatique de ces six mois écoulés n'est pas considérable : au Théâtre-Français, deux pièces seulement, sur lesquelles on avait fondé des espérances exagérées qu'elles ne pouvaient pas réaliser; au Gymnase, un ouvrage bizarre, sauvé par le jeu d'artistes excellents, et le regain d'un beau succès de M. Octave Feuillet; à l'Odéon, une pièce attribuée à Voltaire et qui a éveillé l'attention des bibliographes, un drame et une comédie en vers, un autre petit drame en prose et en un acte, la *Dernière Idole*, qui visait un peu haut, mais dont les prétentions étaient rachetées par des qualités littéraires, et que l'on peut considérer comme une bonne promesse;

sur les théâtres des boulevards, beaucoup de *reprises*, signe évident de la disette. Le mélodrame historique ou intéressant qui recherche les émotions fortes, l'a emporté sur les pièces à tableaux et à machines qui ne s'adressent qu'aux yeux. Cette préférence du public est un heureux symptôme, auquel on reconnaît qu'il ne faut pas trop compter sur la niaiserie du parterre français, et qu'on peut se tromper en le traitant comme un enfant. A quoi sont bons ces spectacles à grand fracas, s'ils ne font pas même fortune, et s'il suffit d'un seul échec pour compromettre l'existence d'une entreprise? Après avoir dépensé une somme énorme à mettre en scène un ouvrage dont on n'ignore pas la faiblesse, on ne trouve rien de mieux à faire que de consacrer une somme encore plus considérable à l'exécution d'une pièce plus insipide encore. Ne devrait-on pas, au contraire, pour reposer le public de tout cet étalage, passer d'un genre à l'autre, et recourir à quelque ouvrage d'imagination? Il ne faudrait qu'un peu de talent pour attirer la foule à moins de frais.

Cette pauvreté amènera quelque jour une réaction. L'instinct dramatique peut sommeiller en France, il ne peut pas s'éteindre. Qu'arrive-t-il déjà? Que les gens du monde marchent sur les brisées des théâtres; comme ils n'ont pas le temps d'attendre que l'art dramatique soit revenu de cette défaillance momentanée, ils jouent la comédie entre eux. Jamais on n'a tant vu de troupes de société qu'au printemps dernier. Leur nombre augmentera encore, selon toute apparence. On cite des amateurs d'un certain renom; des vocations comiques se sont manifestées. Une représentation de *Henri III*, donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance, a produit une somme incroyable, que jamais la recette d'aucun théâtre n'a égalée. La curiosité était extrême. Il s'agissait de voir des personnes du grand monde puisant dans le sentiment de la charité le courage de s'exposer pendant une soirée aux hasards et périls de la vie d'artiste. — Elles n'en ont connu que les plus douces émotions : les applaudissements, la pluie d'or et de fleurs. Sur d'autres théâtres d'amateurs, après les ouvrages anciens, on a voulu essayer des pièces inédites. Des plumes encore vierges de littérature ont été taillées; des succès, dont la portée est encore impossible à mesurer, ont été obtenus. Ces ouvrages n'appartiennent pas à la publicité; la critique n'a pas le droit de s'en emparer; mais l'impulsion donnée se soutiendra probablement. Si ce beau feu ne s'éteint pas, — comme il y a lieu de l'espérer, — il peut sortir de là quelque talent nouveau. Parmi ces comédies de société, quelques-unes pourraient aisément franchir la distance du salon au théâtre. Si une seule venait subir la redoutable épreuve du vrai public, cette noble ambition en éveillerait d'autres. Sans doute

il y aurait des tentatives malheureuses, car celui qui trouve qu'une pièce de théâtre est chose facile à faire n'en soupçonne pas même les difficultés; mais qu'un seul bon ouvrage se produise, et ce sera une belle conquête.

La province aussi se livre à la sourdine à ses petits travaux. Les troupes comiques de salon y sont plus rares qu'à Paris, plus difficiles à organiser. N'ayant point d'interprètes de sa pensée, on la livre à l'impression. Plusieurs petits volumes sont arrivés jusque sur ma table; apparemment ce n'est pas pour que j'en garde le secret. En voici un qui annonce les plus heureuses dispositions : les *Comédies parisiennes*, par M. Éliacin Greever. Sous ce pseudonyme, se déguise, à ce qu'on m'a dit, un négociant armateur, qui, malgré l'importance de ses grandes entreprises, se réserve de bonnes heures à consacrer aux lettres. — Il n'y a que les gens très-occupés qui sachent trouver de tels loisirs. — Le petit livre de M. Éliacin Greever contient trois pièces de théâtre. La plus remarquable, à mon gré, est un drame intitulé : *Faire sans dire*.

Un certain comte d'Alcuna, légitimiste espagnol, a épousé une Française, un peu jeune pour lui. Il y a quelques années, tandis que son mari faisait la guerre en Espagne pour le service du prétendant, la comtesse Louise a manqué à ses devoirs. Elle a aimé un de ses cousins, Henri de Karnac, jeune homme léger, joueur et sans caractère. De cet ancien amour, il ne reste plus à la comtesse que des remords. Au moment où la pièce commence, le comte a déjà quelque soupçon du triste secret de sa femme. La scène se passe aux bains de mer. Un Américain, un Anglais et d'autres baigneurs imaginent de faire courir des chevaux sur la plage. Par habitude de joueur et par vanité, Henri de Karnac parie deux cents louis contre M. Herbert, l'Américain, qui les lui gagne. Henri n'a que la moitié de cette somme, mais on doit jouer tout à l'heure au lansquenet, et il se croit sûr de s'acquitter les cartes à la main. Il va sans dire que les cartes sont rebelles, et que Henri revient du jeu les poches vides, avec sa dette d'honneur qu'il ne sait comment payer. Pendant ce temps-là, d'Alcuna, qui ne joue jamais, passant par hasard sur la plage pour aller à la pêche, a rencontré les coureurs, et par complaisance il a consenti à parier deux cents louis pour l'un des chevaux. Il a gagné son pari. Un Anglais l'a payé sur-le-champ, et, ne sachant que faire de cette somme, d'Alcuna la donne à sa femme. La comtesse remet l'argent à l'Américain, de la part de M. de Karnac, et le joueur incorrigible, sauvé pour cette fois, s'en retourne à Paris, où la *Bourse* lui réserve d'autres infortunes. Bientôt après, d'Alcuna reçoit une lettre du prétendant, qui l'invite à venir à Londres sans

délai, pour assister à un conseil de guerre. Le comte, pressé de partir, redemande à sa femme les deux cents louis qu'il vient de lui donner. Il se doute si peu de l'emploi qu'elle en a fait, que tout en relisant sa lettre, il tend la main d'un air distrait; mais, en voyant Louise se troubler, inventer des prétextes frivoles, il devine ce qui s'est passé. La comtesse sent le regard de son mari lui pénétrer jusqu'au fond de l'âme, tandis qu'il fait semblant de prendre ses réponses évasives pour de bonnes raisons.

Certes, il y a une situation forte, et il n'en faudrait pas beaucoup de cette qualité-là pour assurer le succès d'une pièce. Voici justement, dans le même ouvrage, une autre situation non moins énergique. Une jeune veuve, madame Larey, amie d'enfance de la comtesse, aime en secret, depuis longtemps, l'Américain. Quand elle était jeune fille, Herbert n'avait point encore fait fortune et ne pouvait pas songer à la demander en mariage. Elle a épousé, par obéissance, un autre homme, de mœurs brutales et sauvages. Ce mauvais mari a été tué en duel aux eaux de Bade, à la suite d'une querelle de jeu, et madame Larey ne sait pas même le nom de celui qui l'a rendue veuve. Au moment où elle se réjouit de retrouver Herbert, persuadée que rien ne s'oppose plus à son bonheur, elle apprend, dans des circonstances habilement préparées, que l'adversaire inconnu de son mari était Herbert lui-même. Cette idée serait encore une trouvaille, si elle ne menait à une impasse. De quelque façon qu'on s'y prenne, le duel ayant eu lieu et l'homme étant mort, on pourra toujours dire, comme l'un des personnages de la pièce : « Voilà bien les Américains ! une femme mariée leur plaît; ils tuent le mari et épousent la veuve. La théorie est d'une simplicité puérile; mais la pratique offre des dangers judiciaires dans l'ancien monde. »

Aussi voit-on l'auteur s'en tirer comme il peut. Il met d'abord du côté de Herbert toutes les circonstances atténuantes possibles; ensuite, pour faire taire la médisance et rassurer la conscience de la jeune veuve, il a recours à la générosité du comte d'Alcuna. Cet homme sérieux, dont le caractère loyal est connu, déclare publiquement que c'est lui qui a tué M. Larey, et ce mensonge, devant lequel tout le monde s'incline respectueusement, assure le bonheur des deux personnes. Quant au bonheur du comte, il est détruit pour toujours. D'Alcuna connaît la faute et les remords de sa femme; au fond de son cœur, il pardonne; mais son orgueil castillan ne lui permet pas l'oubli. Il ne veut ni scandale, ni réparation; mais il ne supporte pas la pensée de ce déshonneur. Dans une scène d'un laconisme remarquable, le comte, sans s'expliquer avec Henri de Karnac, oblige ce jeune homme à s'engager dans un régiment comme simple soldat, et à

partir pour la Crimée, où il trouvera l'occasion de se faire casser la tête par une balle russe, ou de gagner ses épaulettes. D'Alcuna, de son côté, s'en ira chercher la mort en Espagne, dans la levée de boucliers que prépare le parti légitimiste. C'est à peine si cette résolution extrême est indiquée dans les paroles de ce singulier personnage, tant il est fidèle à la devise de ses ancêtres : *Faire sans dire.*

Dans ce sujet, deux intrigues sont menées de front, ce qui affaiblit l'intérêt en le divisant. Le seul personnage vraiment sympathique de la pièce, qui est madame Larey, n'occupe pas le premier rang; la situation critique qui appelle l'attention sur cette jeune veuve n'arrive qu'au troisième acte, et, quand le lecteur s'en est ému, il n'a plus autant d'intérêt pour la comtesse d'Alcuna. Ce ne sont là que des erreurs d'inexpérience, comme les développements trop longs qui retardent la marche de l'action. Mais les faits principaux, conçus et présentés dramatiquement, dénotent chez l'auteur un sentiment juste des effets du théâtre, et le style est, non-seulement d'un écrivain qui sait sa langue, mais d'un homme de beaucoup d'esprit. Il y a par moments de l'*humour* et des traits satiriques dont la comédie s'arrange fort bien.

Il me paraît hors de doute qu'un art si aimé, dont tant de monde s'occupe, n'est pas encore près de mourir. Qu'une bonne pièce, drame ou comédie, vienne à éclore, dans un palais ou dans une mansarde, à Paris ou en province, et nous nous empresserons de saluer l'avénement de cet astre attendu. Gens du métier, nous ouvrirons nos rangs pour accueillir avec joie et courtoisie le nouveau confrère.

PAUL DE MUSSET.

---

# CHRONIQUE POLITIQUE

8 juillet 1862.

Le Corps législatif a consacré huit jours à la discussion du budget, puis il a terminé sa session après avoir reçu de chaudes félicitations de son président. Si le public eût été admis à lui faire entendre les siennes, il est probable qu'elles eussent été un peu moins cordiales, à moins toutefois qu'il n'eût été enchaîné par le respect. Il se fût beaucoup moins étendu que M. de Morny sur la laborieuse carrière fournie par nos députés. Ces huit jours donnés au budget additionnés avec les trois semaines employées à la rédaction de l'Adresse forment, en effet, un total d'environ un mois de travail parlementaire, ce qui n'équivaut pas précisément aux douze travaux d'Hercule. On a beau vouloir persuader au public qu'il est on ne peut plus glorieux pour le Corps législatif de faire en un mois ce que nos anciennes Chambres faisaient en une année, et de se montrer semblable en cela à cette célèbre montre de Gascogne qui expédiait son heure en quelques minutes, cette grande démonstration de la supériorité de ce qu'on nomme le système représentatif sur la routine constitutionnelle n'a pas encore réussi à pénétrer dans les esprits. On convient volontiers qu'il y a économie de temps, il faudrait être aveugle pour ne le point reconnaître; mais on prétend aussi qu'il y a économie de liberté, économie de contrôle et de garanties, économie de bon sens politique, économie de tout, excepté d'argent. On pousse l'ingratitude jusqu'à affirmer que c'est payer trop cher la belle simplicité du mécanisme actuel. Que de services précieux, pourrait-on répondre, il rend pourtant au gouvernement, c'est-à-dire en définitive au pays! Qui ne se souvient de la lenteur interminable avec laquelle procédait autrefois cette malencontreuse discussion du budget, et cela à l'époque où le budget s'élevait à un milliard à peine, tandis qu'aujourd'hui il en dépasse deux? Chaque chapitre, chaque article était analysé, examiné, supputé avec un esprit de minutie et de chicane insupportable; on prenait le pays à témoin à propos de la plus insignifiante dépense; on apportait toutes les pièces sous ses yeux, et on le condamnait à l'intolérable supplice de voir clair dans ses propres affaires; on attestait les

dieux immortels à propos d'une coupe de bois indûment faite dans les forêts de la liste civile : en résumé, on n'en finissait pas, et personne n'était content, ni le gouvernement, ni les sujets.

Aujourd'hui ceux-ci ne le sont peut-être pas davantage, grâce au mauvais esprit qui se propage; mais au moins le gouvernement jouit de quelque sécurité et peut se donner tout entier aux grandes affaires qui l'occupent. La discussion du budget n'est plus pour le pays une source d'agitation et d'inquiétude, grâce au sage huis clos qui protége les pacifiques travaux de la commission des finances, et lorsque les rapporteurs soumettent à la Chambre leur œuvre soigneusement revue et corrigée, les députés, heureux de voir leur propre besogne si bien faite sans leur avoir coûté aucune peine, se hâtent d'en témoigner leur gratitude par un vote de confiance qui ne trouble le repos de personne.

L'examen détaillé du budget ayant été transporté de la Chambre à la commission, il en résulte que tout l'intérêt de cette discussion est perdu pour le public, dont la légitime anxiété n'a plus pour aliment que des critiques trop générales pour le passionner, et incapables même de piquer sa curiosité. Le travail effectif étant fait tout entier hors de l'enceinte législative, le rôle de la Chambre ne consiste plus qu'en une sorte de représentation destinée à figurer pour la forme un débat déjà terminé. De là la froideur d'une discussion où les orateurs ne voient guère qu'une occasion de venir faire une profession de foi en matière de finances, ou exposer longuement des plans de réforme ou d'impôts qu'ils sont les premiers à déclarer tout à fait inapplicables pour le moment. Telle a été, par exemple, la motion de MM. Granier de Cassagnac et Roques-Salvaza, relativement à un nouvel impôt sur le revenu, dont il paraît que le besoin se fait sentir. C'est sur les côtés faibles du budget qu'on eût désiré voir ces honorables membres concentrer leur attention et leurs lumières; mais M. Granier de Cassagnac, qui a pour maxime que plus une nation paye d'impôts plus elle est riche, croirait manquer de patriotisme s'il exprimait des vœux en faveur d'une diminution des charges qui pèsent sur son pays, et son esprit habitué aux régions élevées de la politique n'a garde, d'ailleurs, de s'engager dans d'aussi mesquines contestations.

Quant aux rapports présentés au nom de la commission, on s'est généralement accordé à reconnaître, surtout dans ceux de MM. Segris et Alfred Leroux, un langage beaucoup plus ferme, plus libéral, plus indépendant que n'avait été celui des années précédentes, et il faut voir un heureux augure dans l'initiative encore timide que la commission a prise au sujet des plans financiers du gouvernement, dont elle n'a pas craint de repousser une partie assez notable. Les écono-

mies qu'elle a proposées, conçues d'ailleurs dans un esprit louable, resteront sans efficacité tant qu'on n'abordera pas avec résolution la question du désarmement, seul moyen de relever nos finances. Il est inutile de dire combien nous sommes loin pour le moment de cette voie salutaire, de ce remède proclamé infaillible par ceux mêmes qui font tout pour en retarder l'emploi, et qui, selon toute probabilité, ne s'imposera aux gouvernements européens qu'à la suite de quelque grande et mémorable catastrophe amenée par la folie qui les pousse dans le sens opposé. Hors de là il n'y a que des mesures insuffisantes et illusoires, et la suspension même des cumuls et des gros traitements, qui a été proposée par un orateur de l'opposition, ne constituerait que de bien faibles ressources, quoi que sur ce point spécial, comme en tout, il y ait lieu à de sérieuses réformes. Il sera toujours difficile à quelqu'un qui n'est pas fonctionnaire de partager l'amertume de M. Magne, s'indignant de ce qu'un serviteur de l'État ne soit pas aussi bien rétribué qu'un banquier ou qu'une danseuse. Ces contrastes se sont toujours vus, et jusqu'à ces derniers temps ils n'ont étonné personne. Ils sont fondés sur un vieux préjugé de nos pères, qui consistait à croire qu'il est certains services qui ne se payent pas avec de l'argent. C'est en vertu de ce préjugé qu'on donnait cent mille francs à Vestris et un sou par jour à nos soldats.

En résumé, cette discussion du budget a été insuffisante et stérile. Un événement que personne ne prévoyait, et qui a vivement ému l'opinion, a achevé de détourner l'attention publique d'un débat qu'elle n'était que trop portée à déserter. On devine qu'il s'agit ici de l'échec que nos troupes ont éprouvé au Mexique. Ceux mêmes qui ont vu cette expédition avec le plus de répugnance n'avaient jamais supposé, dans leurs prévisions les plus découragées, que nous y trouverions si promptement des leçons d'une telle nature, et ils ont été les premiers à déplorer l'événement qui est venu donner raison à leurs appréhensions. En présence d'un malheur de ce genre, tout le monde se réunit dans un même sentiment de douleur patriotique ; mais, une fois la part faite aux regrets, tout n'est pas dit, il faut encore agir. Les difficultés de l'entreprise restent ce qu'elles étaient, et s'il est vrai que pour les surmonter il y ait plus d'une voie ouverte, il est bien permis à ceux dont les craintes ont été si tristement confirmées de croire leur opinion préférable à l'obstination de ceux qui, après un tel démenti donné à leurs espérances, n'ont vu dans cet échec qu'un moyen de fermer la bouche à leurs adversaires. Chose singulière ! l'embarras, d'après ces intrépides raisonneurs, devrait être ici pour la politique qui, dès le principe, a déconseillé l'expédition, au lieu

d'être pour celle qui l'a encouragée de toutes ses forces. Peu s'en faut qu'on n'impute tout le mal à ceux qui ont combattu le projet. A quoi donc servira l'expérience, si c'est dans un tel sens qu'on interprète ses enseignements? Il faut aujourd'hui presque du courage civil pour dire nettement qu'on désapprouve cette entreprise. Et pourquoi? parce qu'elle s'exécute dans des conditions encore moins favorables que ses adversaires les plus décidés ne le supposaient. Voilà vraiment une bonne raison pour se déjuger! Il suffirait ainsi d'un commencement d'insuccès pour mettre au-dessus de toute discussion un projet qui, avant d'avoir contre lui cette première épreuve, soulevait déjà tant d'objections. Si l'entreprise avait réussi, le succès eût été invoqué comme un argument sans réplique; elle ne réussit pas, on nous oppose ses revers comme une réponse qui doit couper court à toute critique. On ne peut pas prendre au sérieux de pareilles fins de non-recevoir. Le meilleur moyen de s'expliquer ces revers et d'en prévenir le retour est encore d'avoir une juste idée des faits qui les ont amenés.

L'obscurité qui couvrait les origines et les causes de l'expédition du Mexique commence à être dissipée, grâce aux débats parlementaires dont elle a été l'objet dans différents pays et aux dissentiments diplomatiques auxquels elle a donné lieu; mais on est forcé de convenir que la France, qui est aujourd'hui la principale intéressée dans cette affaire, est sans contredit le pays de l'Europe où elle est le moins bien connue. En Espagne comme en Angleterre, les gouvernements n'ont pas hésité à prendre l'opinion pour juge de leur conduite, et ils l'ont fait de la seule manière qui soit sérieuse et décisive, c'est-à-dire en publiant toutes les pièces du procès. En France, au contraire, le public n'a été admis à connaître que les rares documents qu'on a jugé à propos de lui communiquer, en sorte qu'on semblait se défier de son jugement, alors même qu'on faisait appel à son impartialité et qu'on se disait sûr d'obtenir son adhésion. La presse lui a même laissé ignorer la plupart des pièces publiées à l'étranger, soit insouciance, soit plutôt crainte exagérée de s'attirer les rigueurs administratives. Nous n'avons guère eu, en fait d'explications officielles, que le discours de M. Billault, qui n'a que très-médiocrement contribué à éclaircir une affaire assez embrouillée par elle-même. Celui de M. Favre, qui en cette circonstance a représenté l'opposition, avait été lui-même moins pressant qu'on aurait pu le désirer. L'honorable orateur n'a eu évidemment qu'une connaissance insuffisante de la question. Dans des luttes de ce genre, M. Favre l'a prouvé plus d'une fois, il dépend de celui qui attaque de forcer son adversaire à être net et précis : il n'a qu'à por-

ter lui-même la lumière sur les points décisifs de l'affaire en discussion. M. Favre s'est trop complaisamment maintenu dans la région des généralités, satisfait sans doute de savoir que les sentiments généreux dont son discours est l'expression iraient à leur adresse, et plus préoccupé de démontrer la supériorité des idées politiques dont il est l'organe que d'embarrasser son adversaire.

Grâce à l'indécision de l'attaque, la défense a pu rester elle-même dans le vague. M. Billault a produit sans doute quelques documents en réponse aux allégations de M. Favre, mais ç'a été de sa part une pure libéralité que personne n'exigeait de lui, et la partie substantielle de son plaidoyer, celle du moins qui a été considérée par la majorité comme une réponse satisfaisante, a consisté en une succession d'effets et de variations oratoires sur le drapeau de la France dans le goût des brillantes tirades que le public des boulevards lui-même a fort peu applaudies dans la pièce des *Volontaires*. A la parcimonie avec laquelle M. Billault nous a communiqué les confidences du recueil des notes officielles, on voit bien qu'il est un ministre sans portefeuille. Peut-être étions-nous jusqu'à présent dans l'erreur en refusant de prendre à la lettre cette désignation ministérielle, et M. Billault lui-même ne connaît-il qu'imparfaitement le portefeuille de son collègue le ministre des affaires étrangères. Ce qui est certain, c'est qu'à première vue, et pour un esprit qui ne juge des choses de la haute diplomatie qu'avec les règles ordinaires du bon sens, l'ensemble du discours de M. Billault paraît difficile à concilier strictement avec la partie des documents qui est connue, je ne dis pas en France, mais dans le reste de l'Europe.

Ces documents, publiés pour la plupart en Espagne après la rupture de l'alliance, et depuis traduits dans toutes les langues européennes, tendent à modifier considérablement l'opinion qu'on s'est faite en France sur la vraie nature de l'expédition mexicaine, et bien qu'ils soient encore comme inédits pour nous, il serait puéril de la part du gouvernement de continuer à les considérer comme tels, et coupable de la part de la presse de feindre d'ignorer leur existence et de n'en pas tenir compte. Ils complètent et rectifient sur plusieurs points le système que l'orateur du gouvernement a développé avec toute la chaleur de l'improvisation, mais aussi avec quelques-uns de ces hasards qui s'y joignent inévitablement. Ainsi M. Billault s'est attaché à démontrer que le gouvernement français n'avait jamais eu l'intention de traiter avec l'administration actuelle du Mexique. Ce que l'expédition devait faire, a-t-il dit, c'était frapper au cœur le gouvernement mexicain en pénétrant dans Mexico, c'était agir, marcher, renverser un fantôme de gouvernement, imposer la justice. Le cabinet français

savait bien qu'il n'y avait pas à traiter avec un pareil gouvernement. Ces affirmations sont évidemment trop absolues, soit qu'on les rapproche des termes mêmes du traité de Londres, soit qu'on les confronte avec les instructions beaucoup moins belliqueuses des deux autres puissances, soit enfin qu'on les mesure à la faiblesse de notre corps expéditionnaire, composé alors seulement de deux mille hommes. Mais elles semblent une véritable erreur de date, lorsqu'on lit les dépêches de notre ambassadeur à Madrid. Ce n'est en effet que le 17 janvier que notre ambassadeur, M. Barrot, fait savoir au ministre d'État espagnol « que l'empereur, ne doutant plus qu'il ne soit nécessaire d'aller dicter la paix à Mexico, décide que le corps expéditionnaire sera augmenté de trois mille hommes. » Le témoignage de notre diplomatie n'est pas moins décisif sur d'autres points de détail. Si l'on voulait, par exemple, juger sur la correspondance de M. Dubois de Saligny avec le capitaine général Serrano, du vrai caractère de ce général Robles que M. Billault nous a peint comme un type d'honorabilité « entouré du respect de tous, » et fusillé « pour avoir été soupçonné de venir causer avec un général français, » il faudrait croire que la reconnaissance pour le genre de services que Robles a rendus à notre expédition inspire à nos ministres sans portefeuille des théories étrangement nouvelles en matière d'honneur, car les causeries du genre de celles de Robles sont durement qualifiées chez tous les peuples civilisés. Mais ce sont là des questions qui peuvent être considérées comme accessoires, et il ne faut pas attacher à des inexactitudes de ce genre plus d'importance qu'elles ne méritent. Il y aurait, à les grossir outre mesure, un manque absolu de perspective. Il est un seul point sur lequel nous voulions insister, précisément parce que M. Billault, comme à peu près tout le monde en France, l'a relégué sur le dernier plan, tandis qu'il a eu en réalité une importance capitale.

Le public français, selon son penchant favori, n'a guère envisagé jusqu'ici l'expédition du Mexique que comme une question politique. C'est parce qu'on connaît ce penchant qu'elle lui a été présentée sous cet aspect, et c'est aussi parce qu'elle n'avait pas de quoi satisfaire ses ambitions à ce point de vue qu'il l'a suivie avec regret dans ses vicissitudes. Il a accepté le thème qu'on lui a fait ; il a discuté les différents mobiles politiques vrais ou supposés qui ont été tour à tour mis en avant comme étant la cause réelle de l'expédition, ne pouvant croire qu'il y eût là-dessous un simple recouvrement d'indemnité, et un but si mesquin paraissant hors de proportion avec un tel déploiement de forces. Si l'on n'a pas cherché à entretenir ses illusions à cet égard, du moins l'on n'a rien fait pour les dissiper, et les hypothèses les

plus invraisemblables ont pu se donner librement carrière sans recevoir aucun démenti officiel. Grâce au sérieux imperturbable avec lequel ont pu se débiter les extravagances les plus surprenantes sur la portée de l'expédition, on n'y a vu qu'une entreprise politique, et l'affaire financière qui s'y mêlait a complétement disparu aux yeux du public. L'événement même qui a été allégué comme la cause de la rupture de la triple alliance, c'est-à-dire l'accueil d'Almonte et des émigrés mexicains au camp français, malgré les protestations de l'Angleterre et de l'Espagne, a semblé une confirmation des vues qu'on prêtait au cabinet français, et a entretenu l'erreur commune, en faisant croire que le dissentiment qui le séparait de ses alliés était d'une nature toute politique. Les documents publiés par le gouvernement espagnol prouvent au contraire jusqu'à l'évidence que ce dissentiment remontait au début même de l'expédition, qu'il avait pour objet avant tout une évaluation de la créance française, et qu'enfin le règlement des comptes pécuniaires, au lieu de n'être, comme on l'a dit, qu'un côté insignifiant et secondaire de la question, en est le point principal, au moins jusqu'à la rupture de l'alliance.

Il faut tout d'abord rendre justice à l'impartialité et au désintéressement avec lequel le gouvernement espagnol a fait cette publication, qui est loin d'être tout entière à son avantage. Il en a accepté les inconvénients inévitables avec une franchise courageuse qui mériterait de trouver des imitateurs même parmi ceux qui ont si bruyamment accusé sa loyauté. Quel que soit le mobile qui a inspiré ses hommes d'État, il faut les féliciter de n'avoir pas craint de laisser voir au grand jour leurs fluctuations, et d'avoir eu confiance dans l'opinion publique. C'est là pour les gouvernements le commencement de la sagesse. Parmi les pièces publiées par le cabinet espagnol, il en est plusieurs qui l'accusent lui-même, et il n'est que plus méritoire de sa part de les avoir fait connaître. J'en citerai une, entre autres, qui atteste chez ses principaux agents une singulière étourderie et qui d'ailleurs donnera une idée de la légèreté et du décousu qui ont présidé aux préparatifs de cette expédition. On lit dans une note de don Antonio Lopez Ceballos l'incroyable rapport qui suit :

« L'article des réparations à exiger du gouvernement mexicain et qui est relatif à dix millions d'intérêts échus sur la dette depuis la conclusion du traité Almonte, a donné lieu à des doutes, parce qu'il n'est pas dit s'il s'agit de *dix millions de piastres ou de dix millions de réaux*. Le capitaine général a consulté l'intendant, et celui-ci, se fondant sur ce que les dix millions de réaux paraissaient une somme insignifiante, a répondu qu'à son avis il devait s'agir de dix millions de piastres fortes. Consulté par Son Excellence, je n'ai pas hésité à décla-

ver que les dix millions ne pouvaient être que des réaux, et les fortes raisons que j'ai données à l'appui de cette opinion ont fixé celle du capitaine général et des autres autorités. »

Il est assez plaisant de voir ces chefs d'armée représentant les nations civilisées envahir un État plongé dans la barbarie sans savoir ce qu'ils viennent réclamer de lui. Singuliers missionnaires, en vérité! Il n'y a pas lieu de regretter, d'après ce début, que l'Espagne ait pour son compte renoncé à son rôle de régénération; mais ce fait prouve du moins qu'on n'est pas en droit de mettre en doute sa bonne foi dans l'espèce de confession générale à laquelle l'a amenée un excès de repentir après son désistement. Elle s'est sans doute sentie rassurée sur ses propres fautes à la suite d'une mûre et impartiale contemplation de celles du voisin, et la révélation de celles-ci lui a semblé devoir produire, par la seule force du contraste, tout l'effet d'une apologie pour elle-même. Nous ne savons pas si cette justification par comparaison a eu en Espagne tout le succès qu'on en attendait, mais elle mériterait d'être connue, en France, des publicistes qui ont si fort malmené le cabinet espagnol. Il n'entre nullement dans nos intentions de nous faire les défenseurs d'office de ce gouvernement. Sa politique envers le Mexique a été inspirée par une présomption peu clairvoyante et par une cupidité démesurée, mais il faut être ignorant comme un journal bien informé pour voir une trahison dans son désistement.

La vérité est que l'étourderie commise par les généraux espagnols, qui ignoraient jusqu'au montant des indemnités qu'ils avaient à récupérer, n'était que la reproduction en petit d'un malentendu qui existait dès le principe entre les gouvernements mêmes auteurs de l'expédition. Ils s'étaient engagés à faire valoir leurs griefs en commun, et ces griefs, ils en ignoraient l'étendue et la vraie nature. Ils s'étaient réciproquement garanti des recouvrements dont la légitimité ne leur était nullement connue, et c'est seulement lorsque les troupes furent débarquées qu'on songea à discuter la validité des diverses créances qu'on venait sommer le Mexique d'avoir à reconnaître. C'était sans doute un témoignage de confiance tout chevaleresque que les trois puissances avaient entendu se donner en se portant ainsi les yeux fermés cautions les unes des autres; mais ce procédé, qui nous ramène aux temps homériques, aurait dû, pour ne pas entraîner d'inconvénients dans notre ère de positivisme, être poussé jusqu'au terme de l'expédition, comme cela a dû se passer jadis entre Ulysse, Achille et Agamemnon, le roi des rois. Il y avait dans cette affaire assez de germes de division pour qu'on s'abstînt d'y introduire, d'une façon si tardive, cette malencontreuse question d'argent.

Les qualifications fort peu diplomatiques dont M. Dubois de Saligny use envers son collègue, sir Charles Wycke, dans ses lettres confidentielles au capitaine général Serrano, prouvent assez combien, dès le mois de novembre 1861, les chefs de l'expédition étaient loin de s'entendre, avant même qu'on eût rien discuté. Mais dès le premier moment où l'on s'expliqua sur les réclamations à faire valoir en commun, la bonne harmonie entre les puissances fut irréparablement troublée. Le lendemain même du débarquement, c'en était fait de l'entente cordiale, et bien longtemps avant qu'il fût question d'Almonte. Almonte n'arrive à Vera-Cruz que dans le courant de février, et dès le commencement de janvier les plénipotentiaires s'étaient nettement séparés sur la question du règlement des indemnités. Il faut mettre chaque chose à sa place. Sans doute « la protection offerte à l'exilé à l'ombre de notre drapeau » fait mieux dans un discours ou dans un article de journal, pour motiver la rupture de l'alliance, qu'un prosaïque dissentiment sur des intérêts pécuniaires; mais la vérité mérite bien aussi quelques égards, et après que la rhétorique a si bien parlé, elle a peut-être le droit de dire son mot.

Il résulte, d'une façon claire et péremptoire, de tous les procès-verbaux des conférences tenues entre les plénipotentiaires, qu'il leur a été absolument impossible de se mettre d'accord relativement aux réclamations présentées par la France. C'est dans la conférence du 14 janvier que cette impossibilité éclate avec une telle évidence que les plénipotentiaires se voient forcés, pour mettre fin à cette situation, de demander de nouvelles instructions à leurs gouvernements respectifs. Voici comment le plénipotentiaire espagnol rend compte de cet incident :

« Cet fut ensuite à l'amiral Jurien de présenter l'ultimatum préparé par M. de Saligny, et c'est ici que commença le désaccord. Les réclamations françaises comprennent le payement de douzè millions de piastres, chiffre auquel le ministre français a estimé celles qu'il tient pour légitimes. Elles comprennent l'exécution d'un contrat de Miramon avec une maison de commerce originairement suisse et depuis devenue française, et conclu au moment où son gouvernement était à l'agonie.

« En entendant parler du contrat Jecker et Cie, les représentants anglais s'écrièrent tout d'une voix que c'était là une exigeance inadmissible. Sir Charles Wycke exposa que Miramon étant tout près de tomber, » etc. Suit le récit de cette affaire fameuse qui est la seule cause de la division qui se manifesta dès lors entre les représentants des puissances ; après quoi la note ajoute : « Le plénipotentiaire anglais s'opposa de toutes ses forces à l'adoption de l'ultimatum français,

et je confesse que pour ma part je ne pouvais me résigner à ce que l'influence de notre noble et généreuse nation et le sang de nos soldats fussent employés à précipiter dans une ruine totale ce malheureux pays, en soutenant des réclamations aussi injustes. »

Suit le texte des réclamations françaises, dont l'article III est ainsi conçu : « Le Mexique sera tenu à l'exécution pleine, loyale et immédiate du contrat conclu au mois de février 1859 entre le gouvernement mexicain et la maison Jecker. »

Contraints d'attendre de nouvelles instructions pour sortir de cet impasse, les représentants des trois puissances n'adressèrent au gouvernement mexicain qu'une vague sommation d'avoir à exécuter ses engagements, sans pouvoir lui dire lesquels, puisqu'ils n'étaient pas eux-mêmes d'accord sur ce point, et ils y joignirent une invitation par laquelle ils adjuraient le peuple du Mexique de songer enfin à se rendre digne de cette régénération qu'on venait lui prêcher de si loin.

A la lecture de ces dépêches, l'impression des divers gouvernements et leur résolution définitive furent une confirmation pure et simple de la conduite de leurs représentants. Sir John Russell entra en négociations avec le cabinet français pour obtenir de lui l'abandon des prétentions de la maison Jecker et de ses ayants cause, mais il ne put parvenir à modifier ses vues sur ce point, et M. Thouvenel enjoignit à M. de Saligny de poursuivre le recouvrement des créances portées sur l'ultimatum. L'Angleterre et l'Espagne donnèrent à leurs plénipotentiaires une entière approbation et les chargèrent formellement de combattre les prétentions françaises. Voilà où en était la triple alliance lorsque l'arrivée d'Almonte vint combler la mesure des griefs réciproques, ou plutôt offrir un prétexte que tout le monde cherchait pour mettre fin d'une façon honorable à une action commune où l'on n'avait trouvé que déceptions. La question politique fut dès lors substituée avec empressement à la question financière. Un dissentiment de cette nature était pour chacun moins désagréable à invoquer que des contestations pécuniaires. Que deviendrait le prestige de la diplomatie si elle ne pouvait plus parler en style noble?

Quoi qu'il en soit, le tableau que je viens de présenter est aujourd'hui de l'histoire pour toute l'Europe, excepté pour nous, et il est bon qu'il subsiste à côté des brillantes fictions auxquelles ce sujet a donné lieu. Il importe que le point de vue positif soit représenté ici auprès des développements oratoires; car, si la France est la terre classique de la tragédie elle est en même temps, ne l'oublions pas, le pays où l'on appelle un chat un chat. Pour tout le monde aujourd'hui, c'est le zèle inexplicable de notre gouvernement à soutenir les prétentions

de la maison Jecker, qui a mis fin à l'alliance, et nous a politiquement isolés. Cette vérité ressort de tous les documents.

« En résumé, messieurs, a dit M. Billault, ce n'est pas l'affaire financière qui a amené la rupture. » J'ai démontré, je l'espère, combien ces paroles doivent peu être prises dans un sens absolu. Que penser du magnifique horizon que l'imagination du ministre a découvert à la nation mexicaine délivrée, et de ces promesses de liberté que nos soldats vont lui porter à la pointe de leurs baïonnettes? Que penser de ces bras qui nous sont ouverts dans toutes les provinces mexicaines, de ces opinions qui n'attendent que la prise de Mexico pour se prononcer librement? Il faut avouer qu'un tel langage produirait sur nous une singulière impression, si quelqu'un en Europe se permettait de nous l'appliquer à nous-mêmes, en nous promettant le vote libre après l'occupation de Paris. La résistance fort inattendue que nos troupes ont rencontrée au Mexique devrait, ce semble, dans l'intérêt même de notre amour-propre national, être expliquée autrement que par la coalition de quelques bandes de pillards avec un ramassis de mercenaires.

D'après les informations mêmes que M. Dubois de Saligny a transmises au gouvernement français, l'armée mexicaine était, au moment où l'expédition a été résolue, tout à fait hors d'état de nous arrêter un seul instant sur le chemin de Mexico. Il résulte d'un tableau estimatif que ce diplomate a fourni, sur les données d'un officier général mexicain, que l'armée active était à cette époque composée d'un peu moins de six mille hommes; et le même rapport évalue à neuf mille hommes les forces de la garde nationale. Est-ce avec de tels éléments qu'on a pu organiser une résistance aussi sérieuse que celle qui nous a été opposée? Non, sans doute, et il suffit de lire les évaluations du général de Lorencez, relativement à la garnison de Puebla, pour s'en convaincre. Où donc se serait recrutée la défense, si elle n'avait pas trouvé d'appui dans le sentiment national? Il ne sert de rien de voir les choses autrement qu'elles ne sont, cela ne les change pas.

On ne doit plus se dissimuler que, dans la conduite de l'affaire du Mexique, de graves fautes ont été commises, dont les plus apparentes ne sont pas les plus répréhensibles. Ce n'est qu'à force de prudence et de modération qu'elles peuvent être réparées, et il est malheureusement difficile pour nous de revenir à ces règles si simples, après les engagements de tout genre que nous avons pris. Le plus fâcheux de tous, peut-être, est celui de ne jamais traiter avec le gouvernement actuel du Mexique. Une telle gageure est de nature à nous coûter très-cher, si nous voulons la soutenir avec toutes les conséquences qu'elle implique. Il faut espérer que les vues de la politique française

se modifieront à cet égard, après une plus saine appréciation des difficultés de l'entreprise.

Le seul point de départ équitable de cette politique nouvelle serait pour le gouvernement français de reconnaître loyalement qu'il a été égaré par de faux rapports, au sujet de la situation réelle des opinions et des partis au Mexique; que la plupart des accusations qu'il a accueillies contre le gouvernement de Juarez doivent être retournées contre les étranges alliés qui y sont accourus se joindre à nous, tels que Marquez, Cobos, Miranda et consorts; enfin, qu'il se considère comme engagé d'honneur à soumettre à un contrôle sévère et rigoureux les réclamations qui ont été dénoncées dans les deux mondes par un cri de réprobation unanime. A ces conditions, les difficultés de la question mexicaine sont, pour ainsi dire, résolues d'avance; mais si l'on persiste dans les errements suivis jusqu'ici, nul ne peut prédire où ces difficultés nous mèneront.

Lorsqu'on a une telle affaire sur les bras, il faudrait avoir l'humeur terriblement conquérante et être bien sûr de soi pour aller de gaieté de cœur se jeter dans de nouvelles complications, ainsi qu'une partie de la presse française en émettait le vœu ces jours derniers, à propos des récents épisodes de la guerre des États-Unis. C'était bien, en effet, une déclaration de guerre contre l'Union que proposaient, sous le nom de médiation, ces belliqueux publicistes; car, le Sud et le Nord n'étant résignés ni l'un ni l'autre à modifier en rien des prétentions inconciliables, le seul résultat possible de cette prétendue médiation eût été une reconnaissance des États confédérés, et, par suite, une rupture avec l'Union. Rien n'eût manqué à cette belle équipée, pas même les encouragements ironiques de l'Angleterre, qui nous poussait à nous mettre en avant, comme dans l'affaire du Mexique, sauf à nous laisser plus tard tous les honneurs de l'entreprise. Selon le *Times*, la seule base de cette négociation était l'établissement d'une république nouvelle, et nécessairement rivale, et l'Angleterre était prête à appuyer ce résultat de toutes ses forces; mais c'était « à la France seule de prendre l'initiative, » en raison des sentiments de défiance et d'hostilité que depuis longtemps le peuple des États-Unis nourrit contre la nation anglaise. Des arrière-pensées si maladroitement déguisées n'ont rien appris aux inventeurs de cette profonde conception, et ils n'y ont renoncé provisoirement qu'en présence d'une manifeste impossibilité créée par des circonstances qu'ils n'avaient pas prévues. A quoi bon chercher des occasions de rupture avec les États-Unis? elles ne se présenteront peut-être que trop tôt!

La grande manifestation ecclésiastique organisée à Rome a pris fin

sans avoir justifié ni les craintes, ni les espérances dont elle a été l'objet. Annoncée bruyamment, hardie et menaçante dans ses conciliabules, timide et circonspecte dans ses actes publics, elle n'a eu d'autre éclat que la pompe traditionnelle des cérémonies romaines, et elle a été nulle comme effet moral. Si blasé que l'on soit sur le langage des manifestes de la cour pontificale, c'est avec un étonnement toujours nouveau qu'on lit ces étranges allocutions si loin de nous par la forme comme par le fond, et ce n'est pas sans un effort d'esprit qu'on en pénètre le sens, tant elles sont peu appropriées aux idées des hommes de notre temps. Elles ne peuvent avoir d'influence que sur les simples, et parce qu'ils ne les comprennent pas. A quel homme sensé fera-t-on accepter aujourd'hui cette proposition qui se lit dans l'allocution du pape, à savoir « que la science des choses philosophiques, des mœurs et des lois civiles ne peut, pas être séparée de l'autorité de l'Église? » Tout est écrit de ce style, et c'est avec de pareilles maximes que ces hommes, qui se disent les conducteurs des nations, prétendent faire le procès à tout le mouvement d'idées qui depuis la réforme a conduit la civilisation. Un seul mot peut qualifier dignement ce manifeste : c'est l'esprit moderne, défini et jugé par un clerc du huitième siècle.

L'adresse des évêques n'est qu'une répétition banale de tous les lieux communs que nous avons lus depuis deux ans dans les mandements de ces prélats. Ce n'était pas la peine d'aller à Rome pour si peu. Ils se sont vengés de ne pas oser désigner clairement les puissants adversaires qu'ils voudraient vouer à l'anathème, en outrageant, avec la violence dont les âmes dévotes ont seules le secret, le peuple dont ils étaient les hôtes. C'est maintenant à l'Italie de répondre. Le ministère Rattazzi sera-t-il à la hauteur de ce rôle? nous ne le croyons pas. Il semble difficile d'admettre qu'un ministre italien ait consenti à accepter les humiliantes conditions qu'on dit avoir été le prix de la reconnaissance russe; mais ce qui est certain, c'est que cette acceptation a paru vraisemblable, et cela suffit pour condamner ce ministre.

P. Lanfrey.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.



Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

# PARIS EN AMÉRIQUE

Ægri somnia.

## CHAPITRE XII.

### UNE CANDIDATURE EN AMÉRIQUE.

Toutes ces discussions m'avaient troublé. Certes, je n'avais pas la faiblesse de renier la foi politique que m'ont donnée les maîtres de mon enfance; j'ai l'horreur des renégats. Quand on est né dans l'erreur, si la conscience veut qu'on en sorte, l'honneur veut qu'on y reste; et c'est toujours l'honneur qu'écoute un Français. Je me serais fait hacher plutôt que d'avouer publiquement que ces Yankees n'avaient pas tort. Mais au fond de l'âme, je sentais que j'avais perdu ma première innocence; je m'étais servi de la presse, et je n'avais plus la force d'en rougir. Mécontent de moi-même, je dormis d'un sommeil agité; aussi, quand je m'éveillai, faisait-il encore nuit. Les sophismes de Truth et de Humbug m'étaient entrés dans l'esprit, comme des flèches dans la chair; j'y cherchais, dans mon lit, des réponses que je ne trouvais guère, quand, tout à coup, au milieu de l'ombre et du silence, j'entendis dans la rue une voix qui m'appelait. C'était la voix de ma fille, un père ne s'y trompe point.

Passer ma robe de chambre, courir à la fenêtre, ce fut l'affaire d'une seconde; je me penchai pour voir dans la nuit. Ma tête rencontra je ne sais quel obstacle qui craqua. Aussitôt un soleil splendide m'éblouit; des cris joyeux saluèrent mon apparition. La rue était pleine de monde, une immense affiche couvrait toute ma maison; et, ma tête engagée dans un O gigantesque, donnait aux passants un spectacle ridicule. « Papa, restez là, disait Suzanne, sautant sur

1. Voir les 38e et 39e livraisons.

ses pieds légers, et battant des mains : tout Paris lira l'affiche. » *Green for ever,* répétaient en courant les Yankees. *A very good trick*[1], ajoutaient-ils en riant du bout de leurs grandes dents.

Je m'habillai à la hâte et descendis dans la rue; Paris n'était plus qu'une immense affiche; des candidats de toutes les couleurs : bleus, rouges, blancs, jaunes, verts, roses étalaient sur les murs leurs services et leurs vertus. Ma maison était vouée au vert. Le nom de Green s'y allongeait en majuscules hautes d'un mètre; en face de moi l'imprimerie avait dressé jusqu'au ciel un immense tableau, sur lequel on lisait :

*CITOYENS*

DE LA PREMIÈRE VILLE DU MONDE

*Point de banquiers!*
*Point d'avocats!*
*Point de sauteurs!*

**Nommez le fils de ses œuvres :**

*Le patriote généreux,*
*Le marchand héroïque,*
*Le bon père de famille,*
*L'enfant de Paris,*

**Nommez l'honnête et vertueux GREEN!!!**

Cette farce démocratique amusait Suzanne; M. Alfred Rose était auprès d'elle, avec le vénérable apothicaire et ses huit fils. Henri dansait de joie comme un enfant qu'enchante le tapage; pour moi j'ai peu de goût pour ces orgies populaires; une phrase les résume : *Beaucoup de bruit pour rien.*

— Voisin, me dit le pharmacien, voilà notre capitaine qui va au feu; j'espère que vous nous donnerez un coup de main; la brigue est puissante; nous ne l'emporterons qu'à force de paroles et d'action.

— Cher monsieur Rose, lui répondis-je, avec votre permission, je resterai chez moi. En tout ceci je n'ai aucun intérêt. Je suis un grand seigneur, qui a pour gérer ses affaires un certain nombre

1. Vive Green. — Un bon tour.

d'intendants qu'il paye, sans même avoir la peine de les choisir; ce qui se passe parmi mes gens ne me regarde pas. Qu'est-ce qu'un maire de Paris? Un monsieur en habit brodé qui marie les vieilles filles et les veuves inconsolables, et qui deux fois par an monte en carrosse de gala, pour saluer M. le Préfet et dîner à l'Hôtel de Ville. Ce sont là de grands honneurs, on ne peut les acheter trop cher; mais en quoi cela me touche-t-il, moi, simple bourgeois, qui n'ai d'autre privilége que de payer un budget que je ne vote point? Je ne sais ce qu'un maire représente, mais assurément ce ne sont pas ses administrés. Le nomme qui voudra; je suis médecin, je ne me dérange jamais pour rien.

Pour toute réponse, M. Rose me prit le bras, et me tâta le pouls.

— Terrible docteur, me dit-il, avec vos éternelles plaisanteries vous me donnez la chair de poule; je vous ai cru le cerveau dérangé. Citoyen d'un pays libre, est-ce à vous qu'il est besoin de dire qu'aujourd'hui nos plus grands intérêts sont en jeu? Le maire, n'est-ce pas le premier personnage de la ville, le représentant de nos idées et de nos désirs? Police, marchés, rues, écoles, n'est-ce pas le maire, assisté de nos conseillers, qui règle tout, avec la souveraine autorité que notre vote lui confère? S'il a des supérieurs dans l'État, en a-t-il dans la cité? Reçoit-il d'ordres de personne? N'est-il pas notre bras droit, notre organe, notre ministre; n'est-ce pas à nous seuls qu'il répond de ses actes et de son budget. Et vous voulez qu'une pareille élection nous laisse indifférents? Pour moi je m'inquiète assez peu de ce que font à Washington messieurs les beaux parleurs de l'Ouest et du Sud; mais Paris, c'est mon bien, c'est ma chose; c'est la tombe de mon père, c'est le berceau de mes enfants. J'aime tout dans Paris, jusqu'à ses verrues et ses taches; j'aime ses vieilles rues où j'ai joué dans mon enfance, j'aime ses nouveaux boulevards, larges artères de la civilisation; j'aime ses églises gothiques qui me parlent du passé, j'aime ses gares et ses écoles qui me parlent de l'avenir. C'est pour moi que quarante générations ont enrichi ce coin de terre; il y a là un héritage que j'ai reçu de mes pères, et que je veux transmettre à mes enfants, après l'avoir embelli. Je n'entends pas que sans mon aveu, on touche une pierre ni une institution de ma chère cité, de ma véritable patrie. Je suis Parisien, Paris est à moi!

— Rose! mon ami! m'écriai-je, vous êtes le Cicéron des apothicaires; mais l'éloquence a le privilége de dire le contraire de la

vérité. Ce n'est pas sérieusement que vous parlez de confier à un des nôtres, à un simple citoyen la police d'un *Pandémonium* pareil; il faut ici une main ferme et indépendante, qui nous mène malgré nous.

— Papa, dit Suzanne, pourquoi taquiner ce bon M. Rose? vous savez bien que c'est le maire qui choisit les *policemen;* vous avez fait nommer vous-même celui qui garde notre rue.

— Peut-être aussi, ajoutai-je d'un air de pitié, faites-vous voter les taxes municipales par ceux qui les payent.

— Sans doute, dit Rose; qui donc à le droit de voter une dépense, sinon celui qui la supporte?

— Vous aurez là un joli budget! Voilà une belle façon d'appeler les millions! Et quand vous ouvrez des rues nouvelles, vous consultez peut-être les habitants, afin de conjurer contre vous l'égoïsme des intérêts privés.

— Qui donc consulterait-on? demanda l'innocent apothicaire; les rues sont faites pour nous, je suppose, et nos intérêts privés font, en se réunissant, l'intérêt général.

— Parfait! parfait! m'écriai-je en riant; ils ont tous sucé le lait de la même ânesse. Bon Dieu! qu'il serait nécessaire d'enfoncer à coups de marteau dans ces cerveaux étroits les grandes idées de la civilisation moderne! S'ils voyaient les miracles de la centralisation, ils comprendraient enfin que jamais nos affaires ne sont mieux faites que quand on les remet, sans notre aveu, entre les mains de ceux qui n'y ont aucun intérêt! Et les écoles, ajoutai-je, ce sont peut-être aussi les pères de famille qui votent l'impôt, et qui fixent le chiffre de la dépense? Je serais curieux de voir le total.

— La dépense des écoles, dit M. Alfred, pressé de faire admirer son bel esprit, tout le monde la vote; l'éducation est la dette commune; chacun se fait gloire d'y contribuer. Avant-hier on a établi la taxe de 1862; c'est deux dollars par tête d'habitant, sans compter ce que donne l'État.

— Seize millions de francs votés par les seize cent mille habitants de Paris, pour les écoles de la grande ville! m'écriai-je; cela ne s'est jamais vu et ne se verra jamais : c'est impossible.

— Papa, reprit vivement Suzanne; puisque Alfred le dit, c'est la vérité.

— Çà, mes chers amis, dis-je à mon tour, il faut hurler avec les loups; si nos affaires sont vraiment nos affaires; si Paris est à nous,

et non à l'État; si nous votons et nous dépensons nous-mêmes notre argent, toutes choses incroyables, énormes, contraires à l'expérience et au bon sens, je cède à la commune folie? Un Parisien qui n'est pas un étranger à Paris, un Parisien qui a voix au chapitre municipal, un Parisien qui parle et qu'on écoute, c'est un phénix qu'on ne voit qu'en Amérique. Allons voter, et vive Green, maire de Paris... en Massachusetts!

— Vive Green, cria toute la bande, en se dirigeant vers la boutique de l'épicier.

— Papa, dit Suzanne, embrassez-moi avant de partir; vous savez, ajouta-t-elle tout bas, que vous êtes sur la liste.

— Quelle liste mon enfant?

La liste des officiers municipaux. Dans le *Paris télégraphe*, un comité d'électeurs vous propose, comme inspecteur des rues et des routes, à côté de M. Humbug qu'on veut nommer juge de paix. Voyez, papa; et de la poche de son tablier, mademoiselle tira le journal. Quel pays que celui où une fille amoureuse lit le journal et s'intéresse à des élections!

Je pris le *Paris-Télégraphe;* mon nom, écrit en gros caractères, et accompagné d'un éloge convenable, figurait en tête de la liste. Cela me fit un effet singulier. Critiquer le pouvoir quoiqu'il fasse, je m'y entends; je suis Parisien. Blâmer et chansonner nos maîtres, c'est la seule part de liberté que le grand roi lui-même n'ait pu nous ravir; c'est la consolation et la vengeance de notre loisir politique. Mais administrer et commander, agir au lieu de crier, sortir de l'opposition pour la rencontrer devant soi, et la réduire au silence à force de zèle et de succès, c'était pour moi une perspective inconnue et charmante; déjà l'ambition se glissait dans mon cœur. Je songeai que la veille j'avais été dur avec Humbug (un journal est une influence!), et que peut-être j'avais parlé trop rudement à Rose et à ses enfants; il y avait là dix électeurs! Aussi me hâtai-je d'embrasser Suzanne, et, courant après l'apothicaire, j'entamai avec lui une causerie confidentielle sur d'admirables pilules de mon invention, pilules destinées à révolutionner la pratique, non moins qu'à faire la fortune du médecin qui les a imaginées, et du pharmacien qui les vendra. Un extrait de camomille concentrée, c'est un remède héroïque qui guérit en huit jours l'incurable et douloureuse maladie des gens d'esprit, la dyspepsie. C'était pour l'Académie de médecine que je gardais la primeur de cette merveilleuse découverte; depuis six ans mon mémoire était

commencé; mais quand l'ambition nous prend, adieu la prudence! La gloire académique cessait de m'éblouir; l'inspection des rues m'ouvrait la carrière politique, j'étais candidat!

---

## CHAPITRE XIII.

*Canvassing.*

Avez-vous été amoureux, cher lecteur? vous souvenez-vous combien, en ces jours heureux, le cœur était vif, l'œil ardent, la pensée rapide, la vie légère? Vous savez alors ce qu'est un candidat. A cinquante pas de distance, malgré mes mauvais yeux, je reconnaissais des électeurs que je n'avais jamais vus; je retrouvais dans un coin de mon cerveau l'histoire d'une foule de gens à qui je n'avais jamais parlé, et non-seulement leur histoire, mais celle de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs pères, de leurs grands-pères et de leurs petits-cousins. A droite, à gauche, je jetais les promesses et les poignées de main. Familier avec les petits, modeste avec les grands, je redressais tous les torts et repavais toutes les rues. Cicéron, implorant le consulat, n'était certes ni plus éloquent, ni plus généreux, ni plus affable que moi.

Green se joignit à notre cortége; c'était, on peut m'en croire, un assez pauvre candidat. Les électeurs qui l'avaient mis en avant n'avaient pas eu la main heureuse; sans sortir de la rue, il leur eût été facile de choisir beaucoup mieux. Un épicier n'a pas reçu cette haute éducation sociale qui permet de se jouer des hommes et des choses. Nulle flatterie à la foule, nulle de ces promesses qui restent au fond du scrutin, nul de ces agréables mensonges qui sont le feu d'artifice obligé de toutes les élections. Green était froid et craintif comme un marchand qui fait une affaire, et qui pèse chaque engagement. Quand il avait serré la main d'un électeur en lui disant : *Je ferai de mon mieux*, ou, *La position est difficile*, ou, *Nommez M. Little, si vous le jugez plus capable*, il lui semblait que son rôle était rempli. Aux reproches bienveillants que je lui adressais, il répondait d'un ton glacial : « Ma conscience me défend d'en faire davantage; je ne puis promettre plus que je ne tiendrai. » De la conscience chez un candidat! c'était bien là un scrupule d'épicier.

Quand on veut faire fortune, on enferme sa conscience à double verrou la veille de l'élection, et on ne l'en tire pas toujours le lendemain. En France, chacun sait ça.

Je serais mort d'ennui dans cette procession électorale, si l'énorme et joyeux Humbug ne nous eût accompagnés. Toujours sur le qui-vive, toujours prêt à la riposte, on le suivait à la trace par les rires qu'il laissait après lui. L'accueil qu'on nous faisait n'était pas toujours gracieux; dans ses haines comme dans ses amitiés le Saxon porte une rude franchise, et le sel américain n'est pas le sel attique. Mais Humbug était un admirable joueur de paume; pas de plaisanterie qu'il ne reçût et ne renvoyât de première volée. Une fois touché par lui, on n'y revenait guère.

—Green candidat, c'est une honte, disait un agioteur à la face pâle et aux traits tirés. Vous figurez-vous l'épicier au conseil de ville? Quand on agitera la sonnette, il répondra : *Voilà, voilà, faites-vous servir*. Qu'il aille en enfer, lui et toute sa séquelle.

— En enfer, dit Humbug! que dirons-nous à ton père le banqueroutier? que tu en es à ta troisième faillite en attendant la quatrième.

— Green candidat, reprenait un commis de nouveautés, dandy en bottes molles, qui à chaque mot fendait l'air avec son innocente cravache : Green, un boutiquier qui ne distinguerait pas un âne d'un cheval?

— N'aie pas peur, mon fils, dit Humbug, on te reconnaîtrait entre mille.

— Belle réponse, et digne d'un homme qui vit de son esprit.

— Si tu n'avais que ce capital là pour vivre, mon fils, tu ne serais pas si gras que moi, répondit Humbug en continuant sa route au milieu des rires de la foule.

Nous entrâmes à l'hôtel de l'Union; on nous en avait signalé le maître comme un des électeurs influents de la ville. Mais dans son ménage, si le bonhomme tenait les guides, c'était sa femme qui lui montrait le chemin. Au premier mot de Green, la fougueuse matrone lui coupa la parole : Maudite soit la politique, dit-elle. — Maudite soit l'hôtellerie, répondit Green en faisant un profond salut à la dame.

— Joseph, s'écria l'impérieuse Junon, on insulte votre femme, on vous outrage, et vous restez là comme une souche. C'est du sang de dindon que vous avez dans les veines.

A cette voix terrible, Joseph s'arrêta court en ouvrant de grands yeux. Je crois que dans la rue le brave hôtelier nous eût volontiers serré la main; sa large face, sa lèvre tombante, son gros ventre n'annonçaient pas un foudre de guerre; mais, sous l'œil de sa femme, il jugea prudent de se mettre en fureur. Porter la guerre au dehors, c'était le moyen de garder la paix dans la place.

— Qu'il vienne, ce beau candidat, s'écria-t-il d'une grosse voix qu'il tâchait de rendre méchante, j'ai là à son service un licou pour le pendre.

— Grand merci, mon bon ami, lui dit Humbug d'un ton doucereux, nous nous ferions scrupule de vous priver de ce meuble de famille.

Nous voilà tous à rire en fuyant cet antre de Polyphème; mais la retraite était coupée. Sur le seuil de la maison, la dame, droite comme une sentinelle au port d'armes, arrêta Humbug, et, tremblante de colère : « Savez-vous qui je suis? lui dit-elle. »

— Qui ne vous connaît et ne vous admire, reprit Humbug en se redressant avec fatuité : vous êtes une charmante enfant, qui n'avez pas encore atteint l'âge de discrétion.

Sur quoi il salua, laissant la digne matrone plus sotte et plus muette que la femme de Loth à son dernier changement.

Ce n'était là que des escarmouches; il y avait des réunions publiques où l'on discutait les titres des divers candidats; là se livrait la bataille et se décidait la victoire. Le moment était venu de nous séparer; il fallait que chacun payât de sa personne. On m'assigna le *Lyceum*. J'entrai dans cette salle immense, où s'agitait une foule émue. On me reconnut, on m'appela, tous les yeux se fixèrent sur moi; la peur me prit, j'aurais voulu renoncer à cette candidature fatale qui me livrait au public. Hélas! il était trop tard!

En face de moi, un homme monté sur une estrade parlait et gesticulait avec une extrême vivacité; on l'écoutait en silence, puis tout à coup on poussait des hourras ou des grognements terribles; c'est ainsi qu'on applaudit et qu'on siffle chez les Saxons. Ce tribun populaire, qui soulevait à son gré les passions de la foule, c'était l'avocat du banquier Little, c'était Fox notre ennemi.

Tout en maudissant le drôle, force m'était de lui reconnaître un certain talent dont il abusait. Tour à tour sérieux et goguenard, il avait une façon de faire l'éloge de ses adversaires qui les rendait ridicules, une façon de plaisanter ses candidats qui les relevait à tous les yeux. Il

finit par une rapide énumération des richesses que la banque répandait en Amérique. Little devint un Jupiter qui tombait en pluie d'or sur le sein d'une nouvelle Danaé. A la voix de l'avocat, chemins de fer, canaux, bateaux à vapeur vinrent se ranger autour du banquier pour lui faire un cortége électoral, tandis que d'un geste dédaigneux le harangueur nous montrait l'épicier noyé dans sa mélasse, ou abîmé dans le compte de ses sardines et de ses morues. — « Amis de la paix, s'écria-t-il en finissant, nommerez-vous pour chef de la cité ce fabricant d'allumettes chimiques, dont la marchandise se retrouve dans tous les incendies? Amis de la liberté, élirez-vous ce vendeur de merluches qui nourrit les esclaves du Sud, et qui demain ferait faillite si ses clients, affranchis par notre valeur, lui laissaient pour compte sa marchandise empoisonnée? Non, jamais vous ne descendrez à cette honte : pour moi, Yankee pur sang, ami de la patrie, fier de toutes nos gloires, plutôt que de donner ma voix à cet homme, j'aimerais mieux voter pour... il s'arrêta, clignant de l'œil, et baissant la voix..., pour celui que, dans leur pitié universelle, nos femmes appellent *un pauvre ange déchu;* je ne vous dirai pas son nom. »

Un tonnerre d'applaudissements salua l'orateur; il descendit de la plate-forme en recueillant des compliments et des promesses. Dans toute assemblée il y a toujours un troupeau de niais qui suit en bêlant le dernier qui parle. Ce succès ne suffisait pas au traître; il vint droit à moi, me tendit une main que je n'osai refuser, et d'une voix qui retentit dans la salle : « Docteur Smith, dit-il, à vous maintenant; franc jeu pour tous, c'est la devise du Yankee. »

Je me levai avec une sueur froide; de toutes parts on criait : *Écoutez! écoutez!* Ce bruit, les regards fixés sur moi, le silence qui suivit, tout me fit perdre la tête; un nuage rouge me passa devant les yeux, ma voix s'arrêta au fond de ma gorge, tout mon corps tremblait sous les battements de mon cœur. Que n'aurais-je pas donné pour acheter la faconde de ce misérable! j'avais des idées plus nobles que les siennes, un patriotisme plus sincère; mais l'avocat avait de l'habitude, du métier, et moi, citoyen d'un pays libre, on ne m'avait pas même appris à parler. J'étais vaincu, et vaincu sans combat.

J'allais me trouver mal de colère et de honte, quand tout à coup Henri mon fils, qui me voyait pâlir, sauta sur l'estrade et fit signe

qu'il voulait parler. Le corps droit, la tête haute, les pieds en équerre, la main gauche enfoncée dans l'habit boutonné, il salua gracieusement de la main droite, et attendit que le tumulte s'apaisât.

« C'est son fils, c'est son fils, » murmurait-on de toutes parts. *Écoutez, écoutez*; chacun regardait l'enfant avec curiosité; il se fit un profond silence, on eût entendu une mouche voler.

— Citoyens et amis, dit-il d'une voix claire et pénétrante, je ne viens point combattre le terrible Goliath du banquier Little; ce ne sont pas les pierres qui me manquent, le Philistin n'en a jeté que trop dans notre jardin; mais je n'ai de David que la jeunesse, je ne suis pas de force à me mesurer avec cet adversaire trop exercé; tout ce que j'essayerai, c'est de défendre mon père et mon parti; je suis sûr que parmi vous, nobles cœurs, il n'en est pas un seul qui ne dise : Ce jeune homme a raison.

— *Écoutez, écoutez*, disait-on de toutes parts : il parle bien.

— L'honorable sollicitor, continua mon fils en appuyant sur le premier mot, n'aime pas l'épicerie. Cela m'étonne. Il fait une telle dépense de gros sel, que nous serions heureux d'avoir sa pratique. Qu'il nous la donne, nous lui fournirons par-dessus le marché le sucre qui lui manque. Le sucre tempère la bile; autrement on voit jaune, et on est injuste avec ses compagnons d'armes et ses amis.

Je ne sais où monsieur mon fils prenait cette éloquence de bas aloi; mais elle était au goût d'une foule ignorante : on riait, on applaudissait, les femmes agitaient leurs mouchoirs. Henri répondait par un sourire, l'assemblée était à lui.

— Je ne dirai pas du mal des banquiers, continua mon tribun de seize ans; les banquiers sont comme les dentistes, il ne faut pas s'en faire des ennemis; qui sait si demain on n'en aura pas besoin! mais est-ce entre leurs mains qu'il faut remettre les intérêts de la cité? Je me souviens que ma grand'mère, une sainte femme du Connecticut, une petite-fille de nos pères les pèlerins, me répétait souvent ce qu'elle avait entendu dire à ses vertueux ancêtres, que le banquier soutient l'État comme la corde soutient le pendu : en l'étranglant.

— Trois grognements pour les banquiers, cria une voix stridente, la voix de quelque débiteur égaré dans la foule. Ce cri eut de l'écho, la salle trembla de ces hurlements qui chatouillaient

mon oreille paternelle, comme l'eût fait une sonate de Beethoven.

— Ma grand'mère, continua l'enfant, excité par ces hourras, nous proposait des énigmes pour nous amuser les soirs d'hiver au coin du feu. Si, disait-elle, on mettait dans le même sac un banquier, un *sollicitor* et un tailleur, et qu'on tirât au hasard, qui en sortirait à coup sûr?

— Un voleur, répétèrent vingt auditeurs, charmés de retrouver un souvenir d'enfance..

Henri s'approcha du bord de la plate-forme, mit un doigt sur sa bouche, et dit à demi-voix : « C'est le mot dont se servait grand'-mère, mais aujourd'hui on dit : Il en sortirait un millionnaire heureux. »

— Certes, ajouta-t-il, je n'en veux pas à la fortune, j'espère faire mon chemin tout comme un autre.

— Et tu iras loin, mon petit géant, cria une grosse voix, qui remua l'assemblée.

— Montrez-moi, ajouta mon fils animé par ce suffrage, montrez-moi une fortune honorablement acquise, des navires envoyés dans l'Inde, à Terre-Neuve, aux Moluques, je saluerai dans la personne de Green vingt ans de labeur, de calcul et d'économie... Mais ces richesses de hasard, ces millions gagnés au jeu en un jour, ne m'en parlez pas : c'est le bien d'autrui passé dans la poche d'un plus habile. Fortune sans travail, fortune sans honneur. (*Écoutez, écoutez!*)

Et d'ailleurs, chers concitoyens, est-ce la fortune que vous récompensez; n'est-ce pas le courage et le dévouement? Green n'est-il pas ce capitaine qui est entré dans une maison en feu pour sauver votre femme ou votre fille, peut-être? Cet enfant que mon père arrachait hier du milieu des flammes, ne l'avez-vous pas tous adopté? O vous, notre conscience, vous, étoiles de nos âmes, mères, épouses, filles, sœurs, parlez, mesdames : pour qui faut-il voter? (*Écoutez, écoutez!*)

J'aime les braves gens qui ne craignent pas d'entrer dans le feu, continua mon jeune Gracchus, je n'ai aucun goût pour ceux qui y vivent éternellement. Que le gentleman dont on ne dit pas le nom ait toutes les sympathies de nos adversaires, je ne m'en étonne point; il est naturel que l'honorable M. Fox choisisse son représentant dans sa famille ou chez ses amis; pour nous, qui avons de moins riches alliances, ce qu'il nous faut à la tête de nos affaires communes, c'est un honnête homme. Celui-là, on n'a point à cacher son nom, c'est le fils de ses œuvres, c'est l'enfant de la cité, c'est Green!

— Hourrah pour Green ! hourrah pour Smith ! cria toute la foule emportée par l'émotion. La victoire était à nous.

Au milieu de ce vacarme, Henri me cherchait des yeux. Il allait échapper à sa gloire naissante, quand un robuste chasseur du Kentucky, un de ces géants qui se vantent d'être moitié cheval et moitié crocodile, enleva mon fils à la force du bras, et lui fit faire le tour de la salle. Ce fut un tonnerre d'applaudissements à croire que les murailles s'effondraient. Tous les hommes serraient la main du jeune prodige, toutes les femmes l'embrassaient. Je voulais crier : C'est moi qui suis le père ! mais une seconde fois la frayeur me prit à la gorge, et je soupirai en disant tout bas : Hélas ! que ne suis-je monsieur mon fils !

---

## CHAPITRE XIV.

### VANITAS VANITATUM.

Quand la foule se fut écoulée, portant au loin la gloire et le nom du futur Webster, j'embrassai à loisir l'orateur, et repris avec lui le chemin de la maison. Honteux du rôle muet auquel ma ridicule timidité m'avait condamné, je ne pus résister à l'envie de taquiner le Cicéron en herbe.

— Or çà, petit drôle, lui dis-je, où as-tu pris cette facilité de bavardage et cette assurance que rien ne trouble ? Improviser, déclamer, marier le geste à la parole, cet art perdu depuis les anciens, où te l'a-t-on enseigné ?

— A l'école, dit mon fils. Tu le sais, papa, toi qui tant de fois m'as fait réciter mon *Enfield*[1]. Étais-je d'aplomb ? N'ai-je pas porté le bras plus haut que la tête ? Es-tu content ?

— Et tous tes camarades bavardent comme toi ?

1. L'*Enfield's speaker* est un recueil des plus beaux morceaux d'éloquence et de poésie en langue anglaise. Dans les écoles d'Amérique on s'en sert pour apprendre aux enfants à réciter par cœur ou plutôt à déclamer. L'ouvrage est précédé d'un traité sur la mimique et sur le geste, avec des figures qui donnent la position du corps, de la tête et des bras, pour chaque passion à exprimer.

— Sans doute, papa. Ce seraient de beaux citoyens qu'un peuple de muets! Parler et gesticuler nous est aussi nécessaire que de lire et d'écrire. Il n'y a personne de nous qui ne sera quelque chose dans la société, dans la commune ou dans l'État. Membres d'un *meeting* ou d'une association, électeurs, candidats, magistrats, sénateurs, nous aurons tous besoin de nous adresser au public; on nous y habitue donc à l'école. Improviser n'est pas difficile et c'est très-amusant. Dans nos récréations, notre joie c'est de discuter; j'ai déjà fait cent discours à mes futurs électeurs. Mais mon fort, c'est le geste. L'action, dit Démosthènes, dans mon *Enfield*, l'action! l'action! Regarde-moi, papa.

Et voilà mon polisson qui se promène en déclamant je ne sais quel discours de lord Chatham contre la guerre d'Amérique. Il marche, il s'arrête, il lève les yeux au ciel, il joint les mains, avance un poing fermé, ramène un bras sur son cœur, et finit par me sauter au cou en riant aux éclats; tandis que moi, son père, incapable de dire un mot et de remuer un doigt, je restais confondu devant cette perversité précoce, fruit d'une éducation malsaine. Mon fils n'était pas un prodige, ce n'était qu'un Yankee trop habilement dressé.

— Malheureux enfant, lui dis-je, puisque tu t'en vas dans l'Inde, à quoi te servira cet art d'histrion? Passe encore si tu étais avocat.

— Je le serai quelque jour, papa, répondit Henri. Laisse-moi gagner dix mille dollars, là-bas; à mon retour, je fais mon droit, et je m'associe avec un maître éprouvé.

— Et ensuite? demandai-je épouvanté de cette jeune ambition.

— Ensuite, papa? je me ferai nommer représentant dans l'État de Massachusetts, et j'y deviendrai sénateur.

— Et ensuite?

— Ensuite, papa? je serai député au Congrès, et plus tard sénateur de l'Union.

— Et ensuite?

— Ensuite, papa? je serai ministre comme M. Seward, ou, si je n'y puis réussir, je serai président comme M. Lincoln.

— Et ensuite? m'écriai-je, tu prendras sans doute la place de Lucifer, car tu as l'ambition et l'orgueil d'un démon!

— Papa, reprit l'enfant inquiet de ma vivacité, tous mes camarades font comme moi. Nos maîtres nous ont toujours dit que nous

étions l'espoir de la patrie, et que la république avait besoin de nous. Entrer dans la carrière politique, ce n'est pas de l'ambition, c'est un devoir; celui qui va le plus loin est celui qui sert le mieux son pays.

— Oh! les païens, les païens! m'écriai-je; nous voilà revenus aux scandales d'Athènes et de Rome. Le premier devoir d'un chrétien, monsieur, c'est de rester dans son humilité, et de ne jamais se mêler des affaires de son pays, à moins que l'autorité ne l'y appelle.

— Papa, ce n'est pas ce qu'on nous enseigne en chaire. Dimanche dernier, on nous a cité un pape, Pie VII, je crois, qui disait, n'étant qu'évêque, il est vrai : *Soyez bons chrétiens, vous serez bons républicains*. Toutes nos libertés viennent de l'Évangile. On nous répète sans cesse que la morale du Christ mène à la démocratie, c'est-à-dire à l'égalité fraternelle et au respect du moindre individu.

Je saisis le bras de Henri : — Pauvre enfant aveuglé par tes maîtres, regarde, lui dis-je, regarde où va la démocratie.

Devant nous, marchait à pas comptés un homme emboîté dans une chape de bois. Sur cet écriteau ambulant, on lisait écrit en gros caractères :

*LE LYNX,*

Journal des Démocrates.

—

*CITOYENS!*

**Gardez-vous des intrigants et des sots.**

GREEN }
SMITH } ou le ridicule trio démasqué.
HUMBUG }

— Donnez-moi le *Lynx*, dis-je à un marchand de journaux.

— Voilà, monsieur, répondit l'homme d'un ton goguenard; mais si vous voulez rire, je vous engage à prendre le *Soleil* et la *Tribune*, c'est là que vous verrez le *trio* fustigé de la bonne façon.

Le *Lynx* me suffisait; j'ouvris cette feuille exécrable. Green y était finement raillé, on y disait de grosses vérités à Humbug; mais moi, grand Dieu, comment y étais-je traité? Quels mensonges! quelles injures! quelle abomination!

Je froissai ce misérable pamphlet, j'allais le jeter dans la boue, sa

vraie place, lorsqu'au seuil de ma maison, je trouvai la face réjouie et l'impertinent sourire de Humbug.

— Vous triomphez, monsieur le journaliste, dis-je en lui mettant le *Lynx* sous le nez. Des élections, ce sont vos fêtes, ce sont les saturnales de la calomnie!

— La calomnie, dit le gros homme en haussant les épaules, c'est comme la rougeole : quand elle sort, on en guérit; quand elle rentre, on en meurt.

— Il n'y a que dans vos démocraties qu'on imprime de pareilles infamies!

— Je le crois bien! répondit le sophiste, heureux de saisir au vol un nouveau paradoxe. Dans les monarchies de l'ancien monde, on se garde d'imprimer la calomnie, on la dit à l'oreille : c'est un moyen plus perfide et plus sûr. On n'attaque pas les gens en face, ils se défendraient : on les assassine par derrière. C'est là que la calomnie tient ses saturnales; c'est là que le prince est la première victime de ce poison qu'il empêche de s'exhaler. La calomnie, docteur, c'est le fléau et le châtiment du despotisme; dans un pays libre, c'est une piqûre de guêpe : on n'y songe plus le lendemain.

— Monsieur le philosophe, dis-je sèchement, lisez ce journal, il y est question de vous.

— Raison de plus pour que je ne le lise pas. C'est toujours le même thème, avec huit ou dix substantifs à épithètes prétentieuses, pour varier le refrain. Avez-vous l'audace de ne pas suivre les dociles moutons qu'entraînent d'habiles meneurs? osez-vous avoir une opinion à vous et une volonté? vous êtes un *orgueilleux rêveur* et un *ambitieux fanatique*. Dites-vous la vérité à vos concitoyens; voulez-vous les éclairer sur les conditions de la liberté, les prémunir contre les dangers de l'anarchie? vous êtes un *infâme aristocrate*, un *servile admirateur de la perfide Albion*. En d'autres termes, ouvrir les yeux au peuple, c'est ruiner l'industrie des conducteurs d'aveugles et mettre sur le pavé d'honnêtes gens qui ne pardonnent guère. Parlez-vous franchement, appelez-vous par leur nom les abus et ceux qui en vivent? vous êtes un *flatteur de la foule* et un *lâche démagogue*. Des éloges ironiques si votre candidature va mal, de grossières et plates injures si elle réussit: voilà l'éternelle chanson des journaux et des journalistes qui ne se respectent pas. Nous sommes faits comme aux orgues de Barbarie. C'est le plai-
des envieux, des commères, des bonnes gens qui ont l'oreille

fausse. Il faut être indulgent pour les petites misères de l'humanité.

— Lisez l'article, repris-je impatienté; nous verrons jusqu'où va votre placidité.

Une fois entrés au parloir, où par bonheur nous étions seuls, Humbug se mit à lire l'injurieuse diatribe, tandis que Henri courait aux nouvelles.

— Green n'a pas à se plaindre, dit en riant le gros journaliste. A la rude façon dont on le traite, il est clair que ses actions montent sur la place. Les miennes ne vont pas mal. *Falstaff éhonté* est joli; *ce Silène aviné, à qui ne manque même pas son âne quand le docteur est là*, est d'une mythologie qui fait honneur à l'érudition de l'écrivain. Tout cela, c'est le *telum imbelle, sine ictu* d'un parti aux abois.

— Pourquoi n'empêche-t-on pas ces misérables de parler?

— Docteur, auriez-vous trouvé la pierre philosophale? Savoir d'avance ce que les gens diront est un secret qu'on cherche encore; le seul moyen d'éviter ce scandale qui vous effraye, c'est de bâillonner tout le monde : remède héroïque qui tue les gens pour les empêcher de mal vivre. Est-ce là la médecine que vous pratiquez? Ces drôles, direz-vous, sont payés pour faire un ignoble métier; ils abusent de la liberté, ils la prostituent; je vous l'accorde, mais cet abus nous garde l'usage de nos droits. Il y a des demoiselles qui abusent du droit de se promener dans la rue, enfermerons-nous nos femmes dans un harem? Il y a des gens qui se tuent par gourmandise et par ivrognerie, nous mettrez-vous au régime de Sancho dans l'île de Barataria? Par crainte d'un incendiaire, défendrez-vous les briquets et les allumettes? Par peur d'un assassin, nous ôterez-vous un des premiers droits des peuples libres, le droit d'avoir des armes? Toute liberté entraîne après soi un abus possible; toute force et tout instrument font de même. Supprimer la liberté pour prévenir l'abus, empêcher le bien pour empêcher le mal, c'est faire le procès à Dieu même, et lui prouver qu'il n'entendait rien à la création.

— Si vous ne pouvez prévenir la calomnie, m'écriai-je, punissez-la; inventez des supplices terribles; frappez celui qui m'ôte l'honneur comme vous frappez celui qui m'ôte la vie.

— Les tribunaux vous sont ouverts, répondit Humbug, mais le mépris est une justice plus prompte et plus sûre. Demain les électeurs vous vengeront des injures d'aujourd'hui. Est-il certain d'ailleurs qu'on nous ait calomniés? Pour moi, je ne me sens pas blessé.

— Je ne sais ce que vous avez dans les veines, dis-je en lui arrachant des mains le journal. Écoutez comment un lâche anonyme ose traiter un homme de mon rang et de mon âge; je vous montrerai ensuite comment on châtie de pareilles infamies.

Et d'une voix tremblante de colère je lus ce qui suit :

« Le docteur est un triple sot. C'est un sot de naissance que trente ans d'études ont rendu plus sot encore; il ne lui manquait qu'un grain d'ambition pour perdre le peu de sens que le travail lui a laissé. On connaît la folie de ce bonhomme qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Stupide admirateur du passé, son idéal est la vieille Europe; il ne voit rien de beau que ces sociétés décrépites où la tradition romaine, où le despotisme de l'administration étouffe toute indépendance et toute énergie. Le savant Smith, la gloire de vingt académies inconnues, est un de ces trembleurs qui le lendemain de la création se serait écrié : « Mon Dieu, arrêtez la vie; vous allez gâter votre ouvrage ! » Il ressemble à ces conducteurs de chemins de fer, qui tournent le dos au train qui les emporte. Il ne voit, il n'admire que ce qui fuit et disparaît dans l'ombre du passé; il ne sent pas que derrière lui se lève un soleil et un monde nouveau : le règne de l'individu, le triomphe de la liberté. Qu'une pareille momie reste dans son cabinet de curiosités, et y reçoive l'adoration des badauds, nous n'irons pas l'y troubler; mais, au grand jour de la vie publique, que feraient ces yeux éteints, cette bouche muette, ce bras imbécile? Ce qu'il faut à notre jeune et glorieuse république, ce sont des hommes de notre temps, des banquiers qui fassent avancer la civilisation en créant chaque jour des entreprises et des actions nouvelles, des orateurs qui nous guident vers les magnifiques destinées que l'avenir nous réserve. Laissons les morts ensevelir les morts; à nous les cœurs qui s'ouvrent à toutes les grandes aspirations sociales, les têtes qui s'échauffent pour les questions palpitantes d'actualité. Que les niais et les poltrons votent pour leurs vieux fétiches, nos candidats sont des hommes que l'Europe nous envie, l'habile et généreux banquier Little, l'éloquent et célèbre avocat Fox !

« Demain la voix du peuple, émergeant du scrutin, comme le tonnerre qui sort du nuage, proclamera par toute l'Amérique la victoire des élus de la Démocratie. Vive Little ! Vive Fox ! »

— Bravo ! dit Humbug; docteur, vous êtes touché. Voilà un joli morceau; rien qui attaque votre caractère; des plaisanteries un peu fortes, il est vrai; mais avec cela du trait, de la verve, de la finesse, de l'observation, sans parler du style à la mode. Le garçon qui a écrit cette tirade n'est pas un imbécile.

— Venez avec moi au bureau du *Lynx*, dis-je à mon tour; vous verrez comment un triple sot soufflette un garçon d'esprit; c'est une leçon dont ce monsieur a besoin.

— Êtes-vous fou? s'écria le gros homme en se levant tout d'une pièce. Si tout autre que moi vous entendait, on vous ferait donner une caution de dix mille dollars ou l'on vous enverrait au pénitencier. Nous prenez-vous pour des Peaux-Rouges? Êtes-vous chrétien? C'est dans les solitudes de l'Arkansas que des forcenés discutent le revolver au poing; au Massachusetts il n'y a de vengeance que celle de la loi. Chez un peuple civilisé on parle beaucoup et on se querelle vivement; mais on n'y assassine pas un rival, et on ne s'y bat pas davantage avec lui.

— Sauvages! m'écriai-je, qui n'avez pas même le sens de l'honneur.

— Sauvage vous-même, reprit Humbug en riant. Vraiment, docteur, la saignée vous rend féroce. Tuer les gens ou se faire tuer par eux, en quoi cela peut-il servir la cause de la justice et de la raison? Un duel ne profite qu'au médecin ou au fossoyeur.

— Que faites-vous donc, monsieur, quand vous êtes lâchement insulté par un folliculaire?

— Mon cher docteur, répondit ce candidat sans énergie : je répète tout bas ou tout haut un proverbe turc, dont je vous recommande la profonde sagesse : *Qui s'arrête à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient après lui n'arrivera jamais au but de son voyage*. Sur ce, je vais soigner mon élection et la vôtre; faites-en autant de votre côté; vous oublierez bientôt le *Lynx* et sa rhétorique. Adieu.

---

## CHAPITRE XV.

### UN SOUVENIR DE LA PATRIE ABSENTE.

L'arrivée de ma femme et de mes enfants adoucit ma mauvaise humeur; les nouvelles étaient bonnes. Alfred et Henri avaient couru toutes les assemblées et recueilli partout des bravos et des promesses; Jenny et Suzanne avaient vu toutes leurs amies; deux cents dames, des plus considérables de la ville, portaient à leur cou ma photographie en médaillon; l'élection était assurée.

La gaieté de notre modeste dîner acheva de guérir mes blessures. Nous n'avions tous qu'un cœur et qu'une âme. Ma Jenny était plus animée qu'au baptême de son premier-né. J'ai toujours remarqué

que les femmes sont naturellement ambitieuses; un mari jeune et beau, mais qui ne fait rien, n'aura jamais l'art de leur plaire longtemps; un vieux mari recevra leur plus doux sourire si la fortune ou la gloire couronne ses cheveux blancs. Quand l'amour se joint à cette ambition légitime, la femme devient alors, dans toute la beauté du mot, notre véritable moitié. On vit, on pense, on rêve à deux; c'est le parfait bonheur sur la terre; bonheur à peu près inconnu en France, où la mode interdit aux femmes les goûts sérieux, les passions généreuses, bonheur commun aux États-Unis, où l'opinion invite les femmes à prendre parti. Suzanne était encore plus ardente que sa mère; c'était mon sang; elle ne parlait que de mon élection. Il est vrai qu'elle avait fait d'Alfred un de mes grands électeurs; s'occuper de moi, c'était s'occuper de lui.

Le soir il y eut une nouvelle démonstration électorale. Tous les pompiers, en grande tenue et tenant chacun une torche à la main, défilèrent sous nos fenêtres, musique en tête. Les jeunes gens de la ville, revêtus d'uniformes et de costumes variés, les accompagnaient avec de longues gaules surmontées de lanternes chinoises. Au milieu du cortége, un immense étendard avec un transparent éclairé montrait à la foule ébahie deux espèces de diables noirs sortant des flammes avec des paquets blancs. Le nom de Green et de Smith, écrit au-dessous des figures, donnait un sens humain à cette scène infernale, qu'on applaudissait au passage. La femme et l'enfant que nous avions sauvés étaient traînés dans une calèche attelée de quatre chevaux blancs, et tout ornée de lanternes et d'inscriptions. C'était une marche triomphale, une procession digne des beaux jours d'Éleusis. De toutes parts éclataient les cris, les bravos, et quelquefois aussi certains grognements, aussitôt couverts par des hourras. L'opposition était vaincue et mise en déroute par la beauté de nos inventions. Il était difficile à Little de rivaliser avec nos merveilles. Que pouvait-il promener par les rues? Des actionnaires ruinés? On ne séduit pas un peuple avec ce spectacle de tous les jours.

A dix heures, Jenny nous lut la Bible. Nous en étions restés au cinquième chapitre de Daniel, c'est-à-dire à l'histoire du roi Balthasar, et de la main vengeresse qui écrit sur le mur la sentence de mort: *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. C'était pour Martha une belle occasion de prophétiser; elle n'y résista point. Bon gré mal gré, elle me compara à Nabuchodonosor, et me condamna *à demeurer avec les*

*ânes sauvages, et à manger l'herbe des champs, comme un bœuf*, si jamais j'oubliais que le Très-Haut a un souverain pouvoir sur les hommes, et qu'il établit sur le trône qui il lui plaît. La leçon me semblait un peu forte pour un futur inspecteur des rues; mais peut-être n'est-il pas besoin d'être roi pour avoir l'orgueil et l'insolence de Nabuchodonosor. Qui sait si les commis d'Assyne n'étaient pas déjà plus impertinents que leur magnifique souverain?

Je raillai la sibylle; j'étais ému cependant par cette candidature, et trop ému pour trouver le sommeil. Aussi, dès que je fus monté dans ma chambre, je bourrai une pipe avec d'excellent tabac de Virginie, et m'asseyant auprès de la fenêtre, j'essayai d'assoupir mes sens agités.

La rue était déserte; la lune, éclairant de sa pâle lumière les maisons muettes et fermées, ajoutait au mystère et au calme de la nuit; tout dormait au loin; tout se taisait. Le seul bruit qui troublât ce silence universel, ou plutôt qui le fît mieux sentir, c'était le tic-tac d'un *coucou* placé au pied de mon lit. Bercé par ce chant monotone, engourdi par la fumée du tabac, je laissais courir mes rêveries, quand tout à coup l'horloge s'anima. Un grincement de poulies, un gémissement de roues et de cordages annonça que l'heure allait sonner. Je me levai pour admirer ce chef-d'œuvre d'horlogerie germanique. A mon arrivée, un coq de bois peint, perché sur le haut du *coucou*, battit des ailes et poussa trois cris aigus. Au-dessous du coq une porte s'ouvrit brusquement, et me montra Paris, la Seine et l'Hôtel-de-Ville en 1830. Lafayette, en perruque blonde, en habit bleu, en pantalon blanc, embrassait à la fois un fantassin, un gendarme et un drapeau tricolore sur lequel on lisait en lettres d'or : LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC. Onze fois l'horloge sonna, onze fois le brave Lafayette hocha la tête et remua son drapeau; puis la porte se ferma, le coq gaulois agita ses ailes, cria plus aigrement que jamais, et la vision disparut.

Ce souvenir perdu, cette devise depuis longtemps oubliée, réveillèrent les songes dorés de ma jeunesse. Comme notre cœur battait en 1830! Pauvres ignorants, nous ne savions pas alors que la liberté, comme toutes les maîtresses, ruine et trahit ceux qui l'aiment. *Liberté*, *ordre public*, mots terribles : *Mané*, *Thécel*, *Pharès* des temps modernes! Voilà l'énigme que, tous les quinze ans, le sphynx des révolutions propose à la France, toujours prêt à dévorer l'Œdipe qui ne devine pas. *Liberté*, *ordre public*, on dirait de deux

ennemis immortels, qui, tour à tour vainqueurs et vaincus, se livrent un combat sans fin, dont nous sommes l'enjeu. Un jour la liberté l'emporte, le ciel retentit de joie et d'espérance, mais sous le masque de cette divinité sereine, c'est l'anarchie qui triomphe, traînant après elle la guerre civile, attaquant tous les droits, menaçant tous les intérêts, faisant reculer d'horreur un peuple épouvanté. Le lendemain c'est l'ordre public qui s'installe, le sabre au poing : donnant la paix, imposant le silence, bientôt brisant toute barrière, et de son propre poids glissant à l'abîme où tombe toute puissance que rien ne conseille et rien ne retient. D'où vient ce perpétuel mécompte? D'où vient que depuis soixante-dix ans un peuple honnête, brave, ingénieux, n'édifie que des ruines, toujours mécontent, toujours déçu ?

Comment se fait-il qu'aux États-Unis, où la liberté tourne toutes les têtes, où personne ne parle d'ordre public, la paix intérieure ne soit jamais troublée? Dans cette démocratie turbulente, dans cette foule livrée à elle-même, sans police et sans gendarmes, pourquoi n'y a-t-il ni émeutes ni révolutions? L'Amérique n'a pas comme nous cent mille fonctionnaires rangés en bataille, une administration admirable qui ordonne tout, prévient tout, dirige tout, réglemente tout; elle n'a pas, en face de cette organisation serrée, un peuple docile, commandé, empêché, dirigé, réglementé, et cependant elle est tranquille et prospère. La liberté, garantie dans son plein exercice par la loi, punie dans ses excès par la justice, voilà l'ordre public pour les Américains. Leur esprit borné ne s'est jamais élevé jusqu'à cette centralisation tutélaire qui fait notre unité et notre gloire. Chez ce peuple primitif, on n'a point séparé de la liberté l'ordre public, on ne l'a point personnifié, on ne l'a pas entouré de formidables remparts et de canons toujours chargés. Point d'administration hiérarchique, point de police préventive, point d'ordonnances, point de fonctionnaires inviolables, point de tribunaux privilégiés. Rien de cette savante mécanique qui, chez les nations civilisées, brise toute résistance, et broie tout individu. La loi toute-puissante, le citoyen maître et responsable de ses actions, le fonctionnaire réduit au droit commun, l'administration justiciable des tribunaux, le juge seul interprète de la loi, voilà tout le système. Il est d'une ridicule simplicité. Rien que des lois et des juges dans cet embryon de gouvernement, et cependant partout la paix, et partout la richesse. Étrange dérision de la fortune que nos grands politiques n'ont pas encore expliquée.

Comment n'a-t-on pas déjà prouvé aux Américains qu'ils sont heureux contre toutes les règles, et qu'ils doivent nous envier nos révolutions?

Sur ces belles réflexions, je m'endormis.

Je ne sais depuis combien de temps je me reposais, quand je me sentis brusquement secoué par une main vigoureuse. Auprès de moi, sur mon lit, était un brigadier de gendarmerie. Cette vue me fit plaisir. Un gendarme! J'étais en France, je retrouvais la patrie.

— Debout, debout, monsieur Lefebvre, me cria le brigadier avec un accent gascon qui sentait l'ail d'une lieue.

Je regardai de près cet aimable messager; sa figure ne m'était pas inconnue. Cet œil, cette voix, ce rire sardonique, c'était le terrible spirite, Jonathan Dream, mon ennemi. A l'aspect de ce traître, ma joie se changea en terreur.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous, demandai-je? De quel droit entrez-vous de nuit chez un paisible citoyen? Ma maison est ma forteresse.

— Silence, bourgeois, répondit le gendarme. N'ayons pas la déraison de raisonner avec l'autorité qui ne raisonne pas puisqu'elle a toujours raison.

Sur quoi, il ouvrit sa giberne et en tira une masse de papier timbré.

— Numéro un, dit-il. Au sieur Lefebvre : parlant à sa personne ou soi-disant telle. Pour avoir eu l'impudence de critiquer dans une feuille publique l'autorité municipale, à propos du pavé de la rue : un avertissement, en attendant mieux.

— Voilà qui est fort, m'écriai-je. Au lieu de m'avertir, l'autorité ferait mieux de m'adresser des excuses, et de changer le pavé.

— Silence, bourgeois, reprit le soldat. Comme particulier, je ne nie pas que le pavé soit inférieur; je viens de relever deux bêtes tombées devant cette porte; mais comme gendarme, je déclare votre plainte aussi indiscrète qu'inopportune. Si mon colonel me disait : *Brigadier, demain il fera nuit en plein midi*, je répondrais : *Bien, colonel*, et je mettrais à la salle de police le premier gamin qui s'aviserait d'y voir clair. La consigne dit que le pavé est bon; donc il doit être bon; il n'y a que des malveillants qui par malice coupable puissent faire exprès de s'y casser le cou.

— Comment, dis-je indigné, je n'ai pas le droit de critiquer l'autorité qui ne fait pas son devoir?

— Au contraire, bourgeois, reprit le brigadier, plaignez-vous; l'autorité française aime assez qu'on la critique; mais il faut être poli avec elle. Vous ne lui avez pas demandé la permission de la critiquer. Vous avez été grossier, cher ami.

— Mon brave, je vous respecte, mais vous raisonnez comme une giberne. L'autorité est faite pour nous, je suppose; et nous ne sommes pas faits pour l'autorité.

— Erreur colossale, mon bon, reprit le gendarme, d'un air de mépris qui me révolta. Ceux qui obéissent sont faits pour ceux qui commandent; ceux qui commandent ne sont pas faits pour ceux qui obéissent.

— Mais nous sommes la France, nous sommes le pays.

— Le pays, mon bon, dit l'impassible brigadier, se compose des maréchaux, généraux, colonels, capitaines, lieutenants, préfets, maires, et autres habits brodés que je respecte; le reste est un tas de conscrits et de contribuables qui doit obéir et se taire....

— *Sans murmurer*, n'est-ce pas? je connais cette chanson-là. Ah! si nous avions la justice!

— Vous n'auriez pas l'administration, bourgeois; vous seriez un sauvage, comme les Anglais et autres cannibales qui font ce qu'ils veulent. Vous n'auriez pas l'honneur d'être un civilisé et un Français.

— Numéro deux, continua-t-il. Au sieur Lefebvre, pour avoir eu l'audace de promener de porte en porte sa triste personne : signification de M. le préfet, qui le destitue de ses fonctions gratuites de membre du bureau de bienfaisance, en attendant mieux.

— Toute candidature est libre, m'écriai-je.

— Sans doute, répondit le gendarme, elle est libre, mais avec l'autorisation de l'autorité.

— Numéro trois. Au susdit Lefebvre, pour avoir distribué, ou fait distribuer des bulletins électoraux portant son nom, ou celui de certains *quidams* également inconnus et scandaleux : assignation à comparoir d'hui à huitaine franche par devant MM. les président et juges composant le tribunal de police correctionnelle, pour, par le susdit Lefebvre, répondre au délit de distribution d'imprimés non autorisés.

— Comment, je ne peux pas distribuer à mes électeurs le bulletin qui porte mon nom?

— Vous pouvez tout, mon bon, répondit le brigadier, mais avec

l'autorisation de l'autorité. Eh donc! si vous ne convenez point, vous imaginez-vous que l'autorité protectrice et tutélaire laissera les badauds faire une sottise qui dégénérerait en opposition? Que si j'étais le gouvernement, je vous coffrerais proprement, en attendant mieux!

— Numéro quatre. Au susdit Lefebvre, pour s'être joint à une troupe de *quidams*, réunis en soi-disant assemblée électorale, ce qui constitue un club, sinon même une société secrète, assignation à comparoir devant le susdit tribunal, pour s'y voir condamner, en vertu de l'article 291 du Code pénal, à la prison, en attendant mieux.

— Numéro cinq. Au susdit Lefebvre, pour avoir incité son fils mineur à tenir dans le susdit club un discours incendiaire, contre honorable et discrète personne M. Petit, candidat de l'autorité, assignation à comparoir devant le susdit tribunal, comme fauteur, complice, et en outre comme civilement responsable du susdit délit, en attendant mieux.

— Quoi! je n'ai pas le droit de réunir mes électeurs, et ils n'ont pas le droit de savoir ce que pense leur représentant?

— Ils ont tous les droits, mon bon, répondit le brigadier, mais toujours avec l'autorisation de l'autorité. La belle chose si dans une caserne on laissait les soldats s'assembler et crier sans permission!

— Mais nous ne sommes pas dans une caserne.

— A sotte question point de réponse, reprit le gendarme. Cependant, bourgeois, je veux bien condescendre jusqu'à éclairer votre ignorance profonde. Tout Français est né soldat, et fait pour attendre le mot d'ordre. Tant plus il est commandé, tant plus il est content. Qu'on ne trouble pas l'obéissance qui fait sa joie. Si j'étais gouvernement, je pendrais tous les bavards, en attendant mieux.

— Numéro six. Au susdit Lefebvre, pour avoir couvert ou laissé couvrir les murailles d'affiches insignifiantes et criminelles; *item* pour avoir organisé ou laissé organiser une procession révolutionnaire et préparé une émeute inconvenante, qui aurait éclaté sans les précautions et la vigilance de la police, qui a toujours un œil ouvert, assignation à comparoir devant le susdit tribunal, pour s'y voir et ouïr condamner aux peines édictées par la loi, en attendant mieux.

— Grâce, brigadier, m'écriai-je, grâce, monsieur le gendarme! je suis victime d'une erreur. En France, sans doute, je serais un grand coupable; mais nous sommes en Amérique, je suis innocent. Ce qui est un délit en France est un droit aux États-Unis.

— Faites-moi grâce de vos grâces, répondit l'inflexible gendarme en tirant de sa poche quelque chose qui ressemblait à des menottes. Comme particulier, je n'ai pas le cœur insensible, je m'en flatte, mais en ce moment, je suis l'organe de la loi.

— Alors la loi est une gasconnade.

— Silence, rebelle; assez causé. Si on les écoutait, ils seraient tous innocents comme l'enfant qui vient de naître. Innocent ou non, *pékin*, je vous soupçonne d'être suspect, et par précaution je t'empoigne.

Disant cela, il me serra le bras d'une telle force que je poussai un cri de douleur, ce cri m'éveilla. Grâce à Dieu, je rêvais!

Pour secouer cet abominable cauchemar, j'allumai le gaz. Horreur! au fond du lit, j'aperçus l'ombre d'un bras menaçant, et ce tricorne, et ce pompon qui fait pâlir les plus hardis.

Glacé, le cœur tremblant, je restai immobile comme un criminel qui attend l'arrêt de mort. A ce moment le coq du coucou chanta, le coq qui met en fuite les mauvais esprits de la nuit; je me tournai contre le mur et... je partis d'un éclat de rire. Ce bras qui m'effrayait, c'était le mien, ce tricorne n'était que l'ombre de quelques cheveux ébouriffés, ce terrible pompon, enfin, c'était la mèche de mon... Par respect pour la pudeur de mes lectrices, je n'achèverai pas.

J'éteignis la lumière, et, me rejetant dans mon lit : O gendarme, m'écriai-je, brave et loyal soldat, cœur simple et généreux, personne mieux que toi ne représente l'ordre public chez un peuple qui ne conçoit l'autorité qu'en uniforme, et la paix qu'un glaive à la main! Effroi du mendiant et du vagabond, remords du braconnier, conscience de l'aubergiste et du marchand de vin, religion et morale du bourgeois, bras droit de M. le maire, organe de M. le préfet, ô gendarme! je te respecte et je t'aime; mais pardonne aux témérités de ma fantaisie : je voudrais qu'un jour la misère ne fût plus un crime, je voudrais que la police n'empêchât pas le bien qui surabonde pour prévenir le mal qui n'est que l'exception, je voudrais que la liberté, rendue à tous les citoyens, chassât de nos lois des délits qui n'en sont pas, je voudrais enfin (ô ministre de l'autorité, ne hausse pas les épaules!), je voudrais que la justice seule te donnât des ordres, et que ta mission vengeresse se bornât à poursuivre des coquins et à arrêter des scélérats légalement dénoncés! Je sais, ô brigadier! combien cette utopie américaine te fera sourire, mais je la lègue au vingt et unième siècle, comme la pensée qui un jour im-

mortalisera mon nom. Alors je demande que dans ma ville natale, au milieu du square qui remplacera ma rue et ma maison, on m'élève un buste imaginaire au-dessus d'une fontaine sans eau, et qu'on y grave l'inscription suivante :

AU RÊVEUR
QUI
EN 1862
DEMANDAIT QUE LA JUSTICE
EUT SEULE
LE DROIT D'ARRÊTER LES CITOYENS
ET SEULEMENT SUR DÉNONCIATION LÉGALE
LA GENDARMERIE RECONNAISSANTE
14 JUILLET 2089

Et je lègue ma dernière pièce de cinq francs à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avec les intérêts capitalisés pendant deux siècles, afin qu'elle rédige en beau latin une idée que le Français, né malin, n'a jamais comprise, et que sa langue est impuissante à exprimer : *Sub lege libertas.*

---

## CHAPITRE XVI.

### L'ÉLECTION. — LE SABBAT.

Enfin elle arriva, cette fameuse journée du samedi 5 avril, qui devait faire d'un Parisien un membre de l'administration municipale de Paris en Massachusetts. A sept heures du matin, par un temps splendide, cent vingt scrutins s'ouvrirent au milieu d'un calme solennel. A la porte de chaque bureau on voyait deux longues files d'électeurs qui attendaient avec une patience et une décision toutes saxonnes le moment d'exercer leur droit souverain. Les querelles avaient cessé; les ennemis de la veille échangeaient des plaisanteries et des poignées de main. Devant l'arrêt de la majorité, chacun s'inclinait par avance, sauf à prendre sa revanche au bout d'un an.

A midi, le scrutin était dépouillé, l'élection proclamée. Green réunit 116,735 suffrages, contre 78,622 donnés à Little. Humbug obtint 146,327 voix, tandis que le malheureux Fox n'en eut que

18,124; enfin, malgré quelques bulletins contestés par des scrutateurs envieux, je fus nommé par 199,999 suffrages. Jamais inspecteur des rues n'avait été proclamé par une plus imposante majorité. L'effet en fut grand au Massachusetts, plus grand encore en Angleterre. Comme le prix des cotons venait de hausser, le *Times* déclara que les Yankees étaient des sauvages qui ne faisaient d'élections qu'à coups de pistolet, et il en conclut que la démocratie était ingouvernable. Le vieux Pam reprit ce thème au parlement : il prouva aux Anglais qu'ils étaient le premier peuple du monde, et que, faute d'une aristocratie héréditaire, Jonathan n'allait pas à la cheville de John Bull, vérité un peu dure, que l'honnête John Bull digéra avec sa modestie ordinaire, en votant son plus gros budget.

Ce fut l'aimable Truth qui m'annonça ma nomination; il regrettait beaucoup, me dit-il, de ne pas annoncer au public cette bonne nouvelle, mais, dès la veille, il avait vendu son journal à M. Eugène Rose, et se retirait de la politique.

— Vous faites bien, lui dis-je. Reposez-vous, et longtemps, vous en avez besoin.

— Se reposer n'est pas un mot américain, me répondit-il avec son doux sourire. Jeune ou vieux, malade ou bien portant, un Yankee travaille jusqu'à la mort : c'est le devoir de l'homme et du chrétien. J'ai suivi le conseil de Humbug, je suis revenu aux études et aux goûts de ma jeunesse. L'église congrégationaliste de la rue des Acacias m'a offert d'être son pasteur; j'ai accepté. Demain j'entre en fonctions.

— Journaliste hier, pasteur demain, vous êtes un homme universel; vous changez de profession comme d'habit. Dans six mois que serez-vous?

— Ce qu'il plaira à Dieu, répondit le nouveau ministre. Si Humbug était là, lui qui a été tour à tour planteur dans l'Ouest, soldat au Mexique, avocat à Philadelphie, journaliste à Paris, et qui demain sera magistrat, il vous dirait avec une de ses citations favorites :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Vous même, docteur, vous étiez savant l'autre jour, pompier avant-hier, candidat hier, vous êtes inspecteur des rues aujourd'hui; lundi vous serez médecin. Il me semble que vous changez de rôle avec assez de facilité. C'est là une des grandes vertus de notre beau pays.

Dans la vieille Europe, on naît et l'on meurt dans la peau d'un personnage de comédie. Toute sa vie on est soldat, juge, avocat, marchand, fabricant, jamais homme. On n'a que les idées étroites et les préjugés de son métier. Ici peu importe la profession, c'est l'habit de dessus, qu'on met et qu'on dépouille suivant les occasions; on est homme avant tout et partout. C'est là qu'est la racine de cette égalité qui fait notre gloire et notre force. Clay était un meunier du Kentucky, Douglas et Lincoln des fermiers de l'Illinois, le général Banks, l'*enfant des bobines*, un rattacheur de coton; tous sont devenus des hommes, parce qu'ils ont travaillé et souffert. Qui ne s'est pas essayé avec la vie ne sait pas ce qu'il vaut. La lutte contre les choses fait l'éducation de la volonté et la sagesse du cœur. L'aristocratie donnera des âmes délicates, raffinées, maladives; l'empire du monde appartient aux parvenus. L'avenir est à nous!

— Truth, vous prêchez à merveille. Quand vous parlez, je sens que vous avez raison, mais quand vous êtes parti, et que je rassemble mes souvenirs, vos théories me font peur. Si j'avais la faiblesse de vous écouter, vous me feriez désapprendre tout ce que mes maîtres m'ont enseigné. N'importe, demain nous irons vous entendre. Un simple chrétien parlant à ses frères, et leur exposant l'Évangile dans le langage de tous les jours, ce sera original. Je ne me figure pas le christianisme républicain.

Au moment où Truth me quittait, on vint me chercher pour m'installer dans mes nouvelles fonctions. Jenny, Suzanne, Alfred et moi nous montâmes dans une belle calèche avec Martha, qui tenait sans doute à surveiller mon orgueil; Henri se mit à côté du cocher, Zambo grimpa derrière la voiture; deux vigoureux trotteurs, tels qu'on n'en voit qu'en Amérique, nous emportèrent à Montmorency, point extrême de ma juridiction. Il fallut s'arrêter plus d'une fois; chaque cantonnier était à son poste, attendant le nouveau chef; j'assurai ces braves gens de ma bienveillance, tandis que ma femme et ma fille leur envoyaient leurs plus gracieux sourires. Nous étions nés pour être princes. La seule chose qui me contraria fut de trouver des barrières de distance en distance. Je reconnus là cette mesquinerie démocratique qui fait payer le service à ceux qui en profitent, pour décharger d'autant ceux qui n'en usent point; je me promis de corriger cet abus, inconnu de la vieille Europe, et d'établir partout une triomphante égalité. Du reste, cet ennui ne tint pas contre les magnifiques bouquets que les receveurs des barrières et les princi-

paux cantonniers offraient à Jenny et à Suzanne. La voiture était une corbeille, nous disparaissions au milieu des fleurs. On nous harangua comme des rois. De bonnes gens, qui certes ne savaient pas l'hébreu, ne manquèrent pas de comparer ma Suzanne au lis des champs. Jenny, rougissant de plaisir, avait l'air d'une rose épanouie. Quant à Martha, c'était une pivoine; on eût dit que le sang allait jaillir de ses joues cramoisies. Elle soufflait comme un bœuf au bout du sillon. O femmes, votre vrai nom, c'est vanité! Pour moi, mollement étendu dans un coin de ma voiture, je ne me laissais pas enivrer par ces fumées de la popularité naissante; mais, en mon âme et conscience, je trouvais les routes admirables; j'en voulais à la misérable rosse qui, l'avant-veille, avait buté sur un pavé entretenu par des cantonniers si galants.

En arrivant à Montmorency, le cocher, sans avoir reçu d'ordres, nous mena droit à l'hôtel de la Rose, chez Seth, le quaker aubergiste. Alfred et Suzanne ne trouvèrent pas grâce auprès de cet ami de la belle jeunesse. Au lieu de nous traiter en amoureux, il nous fit payer double un fort mauvais dîner. Je réclamai; mais à son avidité naturelle, frère Seth joignait le plus insupportable des vices que donne la civilisation; le drôle était économiste. Il me fit un sermon en trois points, pour me démontrer que bien vivre et à bon marché était la misère des peuples sans commerce et sans industrie, tandis que la cherté est la marque de la civilisation la plus avancée : la population réduisant l'offre, et la richesse élevant la demande. Un jour viendrait où le dernier des Rothschild serait seul en état de payer un œuf, et ce jour là marquerait l'apogée de la prospérité universelle. Pour économiser au moins les paroles et le temps, je payai. Discuter avec ces fanatiques, qui n'ont qu'une idée, le ciel m'en garde. Je connais ces pèlerins. La France, ses arsenaux, sa marine, ses armées, sa gloire, ses droits, ils livreraient tout au Grand Turc, s'il leur promettait en échange la liberté... de la boucherie.

Il était quatre heures quand notre caravane reprit le chemin de Paris. A ma grande surprise, on fermait avec des barres de fer les portes et les volets de l'hôtellerie, comme s'il y avait un deuil dans la maison. C'était une singulière façon de fêter l'approche du dimanche; mais dans ce pays, fait à l'envers des autres, il est sage de ne s'étonner de rien. L'ami Seth venait en ville avec nous; il montait un gros cheval qu'il ombrageait de son vaste chapeau. A côté de lui, sur une jument grise, de large encolure, trottait Marthe, haute,

droite, roide et majestueuse comme un carabinier. C'étaient deux éclaireurs qui marchaient devant nous pour annoncer à tous les passants notre entrée triomphale.

A la première barrière, je trouvai le pacifique quaker en querelle avec le receveur.

— Je vous dis, criait ce dernier, que vous ne passerez pas avant d'avoir payé le droit. Vous êtes deux, c'est vingt-quatre cents[1] qu'il me faut, et non pas douze.

— Ami, répondait l'aubergiste, tu as tort de t'échauffer le sang; cela n'est ni d'un homme raisonnable ni d'un chrétien. Regarde ton tarif, ne me demande que ce que la loi te permet d'exiger, autrement tu te rendrais coupable du crime de concussion.

— Voila le tarif, reprit le péager furieux, lisez-le vous-même, insupportable bavard. Huit cents par cheval, quatre cents par homme, est-ce clair?

— Tres-clair, dit le quaker; aussi je prends à témoin ces respectables personnes que je t'ai payé tes douze cents.

— Et cette femme, dit le receveur, en montrant Martha qui trottait en avant.

— Eh bien, reprit Seth avec son imperturbable gravité, cette femme n'est pas un homme, sa jument n'est pas un cheval, donc elle ne te doit rien. Sur quoi il partit au galop, laissant le péager ébahi.

— J'espère, dis-je au receveur, que vous allez dresser procès-verbal contre cet impudent.

— Non, monsieur l'inspecteur, répondit-il, nous perdrions. C'est un de ces rusés coquins qui feraient passer une voiture à quatre chevaux au milieu de nos lois, sans jamais accrocher. Il a pour lui le texte du tarif.

— L'esprit de la loi le condamne, repris-je; sa prétention est absurde.

— Chez nous, monsieur, répondit le bonhomme, la loi n'a pas d'esprit. On ne connaît que le texte. Si le juge interprétait la loi, dit-on, il serait législateur; le droit et l'honneur des citoyens n'auraient plus de garantie.

— Les ignorants, m'écriai-je. On ne leur a donc point appris l'*a*, *b*, *c* de toute législation? Quand il y a doute dans une affaire

1. Le *cents*, ou centième de dollar, vaut 5 centimes et une fraction,

entre le fisc et le particulier, est-ce que le doute ne profite point au fisc, qui représente l'intérêt général?

— Jamais, monsieur, dit le péager. C'est toujours en faveur du citoyen qu'on prononce. Il faut que le fisc ait deux fois raison pour gagner son procès.

—Que faire en pareille sauvagerie? Je haussai les épaules, et donnai au cocher l'ordre de continuer son chemin.

En entrant dans la ville, je crus qu'on l'avait changée durant mon absence. Les rues et les places étaient désertes; on tendait derrière nous de grosses chaînes qui arrêtaient la circulation. Les fenêtres offraient un spectacle étrange; on voyait à tous les balcons des bottes rangées en bataille et présentant la semelle aux passants, s'il y avait eu des passants. En suivant de l'œil deux de ces bottes, je finis par apercevoir des jambes humaines, puis un corps renversé, et enfin un cigare, dont la fumée bleuâtre montait au ciel. Je ne pouvais m'expliquer quel délit on punissait de ce cruel supplice; Zambo, que j'interrogeai adroitement, m'apprit que c'était le plaisir à la mode. Tous les samedis soirs, le Yankee essaye de se donner une attaque d'apoplexie; il y réussit quelquefois. Combien nous sommes plus sages, nous, Français, qui dans nos salles de spectacle ne nous exposons jamais qu'à un commencement d'asphyxie.

Une fois à la maison, j'eus le désir d'achever gaiement cette heureuse journée; je priai Suzanne et Henri de me chanter mon air favori : *Là ci darem la mano*, de Don Juan. Suzanne me regarda, et pâlit.

— Qu'as-tu? chère enfant, m'écriai-je; est-tu malade?

— Père, répondit-elle, c'est votre demande qui m'effraye. Voulez-vous ameuter la ville sous nos fenêtres? Voulez-vous nous perdre de réputation? Oubliez-vous que le sabbat est commencé, que rien ne doit interrompre le repos du Seigneur?

— Bon Dieu, pensai-je, est-ce qu'en nous transportant en Amérique, le traître Jonathan nous aurait changés en juifs? Pardon, mon enfant, dis-je à Suzanne, j'ai eu une distraction; les événements de la journée me font perdre la mémoire! Va me chercher mon grand Hippocrate, dans la bibliothèque, je ne serais pas fâché de me reposer la tête en lisant un peu de grec. Il n'y a rien de plus rafraîchissant.

Pour toute réponse, Suzanne s'assit sur mes genoux, passa sa main sur mon front et m'embrassa.

— Pauvre père, dit-elle, comme il est fatigué! Voyez, maman, il en oublie que le soir du sabbat on ne lit que la Bible.

Décidément, j'étais juif sans le savoir. Ce qui pourtant me donna quelque doute, c'est qu'en ouvrant la Bible de famille j'y trouvai les Évangiles, et que je pus lire dans saint Marc que *le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat*. Cette parole me fit réfléchir; mais pour ne blesser personne, je gardai mes réflexions pour moi, et, laissant les deux femmes enfoncées dans leur pieuse lecture, je descendis au jardin.

La soirée était belle, les arbres étalaient la fraîcheur de leur verdure naissante, le soleil se couchait dans un nuage d'or : tout invitait à rêver. J'étais las, j'entrai dans le kiosque chinois, je me jetai sur le divan et j'allumai un cigare. Il y avait près de moi un fauteuil rustique qui ne faisait rien, je plaçai mes jambes sur le dossier, et m'aperçus, à ma honte, que la mode américaine avait du bon.

Caché derrière les persiennes du kiosque, je me reposais, les yeux machinalement fixés sur Zambo, qui, dans un coin du jardin, pilait du grès pour nettoyer ses couteaux. Le pauvre garçon était tout occupé de sa besogne, quand Martha sortit de la cuisine, comme une araignée qui fond sur une mouche.

— Fils de Cham, dit-elle, en lui arrachant le marteau des mains, qu'est-ce que tu fais là?

— Vous le voyez, mademoiselle Martha, je casse des pierres.

— Malheureux, s'écria-t-elle, tu romps le sabbat.

Zambo s'enfuit d'un air piteux; il passa près de ma retraite en soupirant, puis, tout à coup, apercevant la chatte de la maison qui prenait un mulot : — Prends garde, Pacha, lui dit-il en chantant, si tu chasses les rats pendant le sabbat, lundi Martha te pendra.

Je riais encore de la sotte figure du nègre, quand deux personnes vinrent s'asseoir sur un banc placé en avant du kiosque, et si près de moi, que je ne perdais pas une parole de leur discours. Je reconnus l'aimable Seth, qui profitait de la solitude, du sabbat, et du soir, pour faire un sermon à la belle Martha.

— Chère sœur, disait-il avec une gravité grotesque et en écoutant chacun de ses mots, il y a trois choses qui m'étonnent grandement : La première, c'est que les enfants soient assez sots pour jeter des pierres et des bâtons dans les arbres, afin d'en abattre les fruits; si les enfants voulaient rester tranquilles, un jour viendrait où les fruits tomberaient d'eux-mêmes. Mon second étonnement, c'est que les

hommes, en général, et les Américains en particulier, soient assez fous et assez méchants pour se faire la guerre et s'entre-tuer; à rester tranquilles, ils mourraient tout naturellement. La troisième et dernière chose qui m'étonne, c'est que les jeunes gens soient assez déraisonnables pour perdre leur temps à courir après les jeunes filles qu'ils veulent épouser; s'ils restaient chez eux et y faisaient fortune, ce sont les jeunes filles qui courraient après eux. Qu'en dis-tu, Martha?

— Seth, je dis que tu as la sagesse du roi Salomon, mais que tu en as aussi la vanité.

— Martha, s'écria le quaker d'une voix attendrie, tu as autant d'esprit que tu es belle.

— Seth, répondit Martha, toujours essoufflée, tu ne penses pas ce que tu dis.

— Et toi Martha, reprit l'autre, tu ne dis pas ce que tu penses.

— Bravo! dis-je tout bas; on s'aime en Amérique. C'est un usage du sabbat auquel je n'avais pas songé. Ce peuple de marchands qui calcule tout et ne vit que pour s'enrichir, s'est condamné au repos forcé un soir par semaine, afin de payer ce jour-là la dette de la jeunesse et de l'amour. Voyons comment maître Seth fera sa déclaration.

Après mille détours, le quaker amoureux en arriva au mot que, suivant toute apparence, on attendait depuis longtemps.

— Martha, dit-il, en poussant un long soupir, Martha, m'aimes-tu?

— Seth, répondit la bonne chrétienne, ne nous est-il pas commandé de nous aimer les uns les autres?

— Oui, Martha; mais ce que je te demande, c'est, si tu éprouves à mon endroit quelque chose de ce sentiment particulier que le monde appelle amour?

— Je ne sais que répondre, balbutia la timide colombe; j'ai toujours essayé d'aimer également tous mes frères, mais, s'il faut te l'avouer, Seth, souvent, en rentrant en moi-même, j'ai pensé que dans cette affection générale tu prenais beaucoup plus que ta part.

L'aveu était fait, il n'y avait plus à s'en dédire; j'entendis, je crois, un gros baiser qui scellait les fiançailles, quand tout à coup Martha poussa un cri effroyable et sauta sur le banc. Un énorme chien, un terre-neuve, s'était jeté brusquement au travers du tête-à-tête amoureux. Je me levai, j'aperçus dans l'ombre les dents blanches de Zambo. Le drôle riait aux éclats; c'était lui qui, pour se venger de

la quakeresse, avait ouvert la porte de la maison, et lancé sur Martha ce tiers importun qui l'avait terrifiée.

J'avais peu de goût pour le quaker, mais je ne pus m'empêcher d'admirer sa fermeté et sa douceur. Loin d'avoir peur du chien, il l'appela, et tirant de sa poche un morceau de sucre, il l'offrit à l'animal, qui se laissa aisément séduire et caresser.

— Ami, dit le saint homme, parlant au chien qui le regardait en remuant la queue, tu es venu me troubler au moment le plus doux de ma vie; un autre que moi t'aurait battu ou tué, il en aurait eu le droit; je te montrerai la différence qu'il y a entre un quaker et le commun des hommes. Pour toute vengeance, je me contenterai de te donner un vilain nom.

Sur quoi, flattant le chien, qui sautait après lui pour obtenir un nouveau morceau de sucre, maître Seth conduisit poliment l'animal jusqu'à la porte; puis tout à coup fermant la grille, il cria à pleins poumons : *Chien enragé! chien enragé!*

En un clin d'œil il n'y eut plus de bottes aux fenêtres; des milliers de têtes regardaient et menaçaient l'ennemi; pierres, bâtons, meubles pleuvaient comme grêle sur la bête; un coup de feu l'abattit avant qu'elle fût au bout de la rue; elle tomba, pour ne plus se relever, en poussant un hurlement qui me retentit au fond du cœur.

Furieux, je pris Seth au collet, et je le jetai à la porte.

—Misérable, lui dis-je, je ne sais qui me retient de crier : *Quaker enragé*, pour te faire assommer comme ce pauvre animal.

— Ami Daniel, répondit maître Seth en ramassant son chapeau, je te retrouverai.

Et il partit froidement.

— Montez à votre chambre, mademoiselle, dis-je à Martha. Que faisiez-vous à cette heure dans le jardin?

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle en sanglotant, je ne faisais pas de mal; je cherchais un gendre pour ma mère!

J'étouffais de colère : Ah! m'écriai-je, combien de gens se disent et peut-être se croient vertueux, qui font comme ce lâche hypocrite! On s'admire comme un honnête homme et comme un saint parce qu'on ne touche pas son ennemi, mais on s'en débarrasse en lui donnant un vilain nom. Calomnie! calomnie! tu n'es que la forme de l'assassinat chez les peuples qui font vanité de leur civilisation. Honte aux misérables qui se servent de cette arme empoisonnée, ne fût-ce que pour tuer un pauvre chien!

Fatigué de mon éloquence solitaire, je me couchai, mais non pas sans songer à la triste journée que me promettaient pour le lendemain les premiers plaisirs du sabbat naissant. Combien je regrettais la franche gaieté des dimanches parisiens! Français, m'écriai-je, peuple aimable, laisse des nations grossières se glorifier de leur industrie fiévreuse et de leur fatigante liberté. Chasse loin de toi ces rêveurs mélancoliques, qui, si tu les écoutais, feraient de toi le rival de l'Anglais et de l'Américain. Ami du vin, de la gloire et des belles, ton lot est le meilleur. Laisse l'empire du monde à ces travailleurs blafards qui prennent la vie au sérieux; garde ton incorrigible et charmante légèreté. Amuse-toi, Français; fais la guerre et l'amour; oublie le monde et la politique; si tu réfléchissais, tu ne rirais plus.

René Lefebvre.

(La suite prochainement.)

---

# ANDRÉ CHÉNIER

## SA VIE ET SES ŒUVRES[1].

### I

André Chénier a eu, sur la littérature de notre époque, une influence déjà maintes fois signalée; aussi, avant de retracer les événements auxquels il fut mêlé, comme poëte et comme citoyen, est-il important de rechercher dans le passé quelles causes générales contribuèrent au développement de son génie. Ce sera en quelque sorte découvrir le secret de la renaissance de la poésie française au dix-neuvième siècle, que de montrer le vieil Homère guidant le premier pontife de cet art nouveau dans les retraites des Muses et des Grâces. Et, puisque les époques de l'esprit humain s'enchaînent les unes dans les autres, nous devrons examiner en même temps quel est le lien intime qui unit André Chénier au seizième et au dix-septième siècle, et comment il avait sa place marquée dans l'histoire de la littérature française.

Il nous semble qu'on caractériserait nettement la tentative littéraire d'André Chénier en disant qu'au dix-huitième siècle, pour ranimer la poésie, qui dans son immortalité ne plaît aux hommes que par un rajeunissement perpétuel, il fallait, sévèrement averti par Malherbe et Boileau, renouveler la tentative de Ronsard avec le goût pur de Racine; c'est-à-dire, importer dans la poésie française les qualités de lyrisme, de grâce, de mollesse, de liberté, inhérentes à la poésie grecque; en savoir discerner les véritables richesses; surtout chercher et retrouver, dans la langue nationale, tous les éléments nécessaires pour atteindre à la beauté, à la pureté, à la sensibilité de l'art hellénique, sans forcer les lèvres françaises à parler une langue morte avec les pensées et les mœurs d'un autre âge.

En effet, sur André Chénier, s'exercent deux influences constantes et également puissantes : celle des littératures antiques et celle de la littérature française.

1. Cette étude fera partie d'une *édition critique des poésies d'André Chénier*, que M. Becq de Fouquières prépare depuis longtemps, et que nous publierons prochainement.

C'est Homère qui, le premier, du haut de son Olympe poétique, lui verse la sainte inspiration. Homère domine l'œuvre d'André et la pénètre jusque dans ses replis les plus cachés. Les beautés franches et les grâces naïves, tantôt coulent abondamment comme de la bouche même de l'aveugle divin, tantôt, plus adoucies et plus molles, se répandent, non plus comme les flots d'une mer retentissante, mais comme les eaux pures d'un Mincius, au milieu d'ombrages charmés, avec des murmures aussi doux que les soupirs de la nymphe Aréthuse. C'est ainsi que le grand art d'Homère envahit brusquement le sein du poëte, ou s'y insinue par l'art savant et perfectionné de Virgile et de Théocrite. Si, dans d'autres genres encore, André cherche à se rapprocher d'Horace, son émule chez les Latins, de Catulle, de Tibulle, d'Ovide, de Properce, c'est qu'il reconnaît en eux la forte empreinte d'une poésie grecque, lyrique et élégiaque, dont ils ont recueilli les débris, et qui, elle-même, avait subi l'influence homérique. C'est là, au sein même de la poésie latine, qu'il retrouve un art grec, oublié, perdu, dont l'école alexandrine avait distillé la fleur, art tout de grâce, de molle passion, de sentiments choisis. Il se plaît à recomposer une anthologie, qu'il ne recueille pas ainsi que Méléagre, mais qu'il imagine, qu'il crée, mettant, comme un sourire, toutes les délicatesses helléniques aux lèvres de la poésie française rajeunie.

Pénétré d'Homère, de Pindare, de Théocrite, André Chénier a su plier aux grâces ioniennes et doriennes la langue à laquelle étaient restés fièrement fidèles Rabelais, Amyot, Corneille, Pascal et la Fontaine. Son but constant, son ambition était, tout en s'inspirant de l'indulgente philosophie d'Horace et, parfois, du chant rêveur de Virgile, de contraindre les Muses françaises à allier, aux suaves accents de Racine, le naturel et l'ample grandeur d'Homère, ainsi que la poétique simplicité de Théocrite.

Si André n'a pas atteint jusqu'au poëte thébain, si, comme inspiration lyrique, il n'est pas allé au delà d'Horace, en ajoutant toutefois à sa lyre la corde indignée d'Archiloque, il faut reconnaître, ce que nous démontrerons amplement plus loin, que sa Muse s'essaye à ce vol hardi, et que la poésie française lyrique et élégiaque au seizième siècle, dramatique et didactique au dix-septième, tend, avec André Chénier, à redevenir ce qu'elle sera de plus en plus, élégiaque et surtout lyrique.

De ces influences que nous venons de signaler, il n'en est pas une qu'André n'ait volontairement et librement recherchée. La belle forme antique est, pour ainsi dire, un moule qu'il prépare aux pensers nouveaux qu'il veut y verser et y fondre. Mais, si nous le voyons, à tous les instants de sa carrière poétique, préoccupé d'atteindre à la

pureté de l'art grec, nous le voyons aussi rassembler avec soin toutes les ressouces que peuvent offrir la langue et l'esprit francais.

André Chénier ne se fait l'imitateur des anciens que pour devenir leur rival. Tableaux, pensées, sentiments, il s'empare de tout, cherchant, poëte français, à les vaincre, du moins à les égaler, sur leur propre terrain. Si Homère, Théocrite, Virgile, Horace, n'avaient eu à lui apprendre la langue, la diction poétique, à l'initier à ce qu'il y a de plus difficile, de plus exquis, de plus délicat dans tous les arts, à la forme, peut-être ne leur eût-il donné qu'une attention d'érudit, sachant bien, lui, philosophe et moraliste, que sciences, mœurs, coutumes, tout a changé depuis l'antiquité, et que désormais la lyre ne doit prêter ses accords qu'à des pensers nouveaux.

Dans chaque genre qu'il aborde, sa préoccupation constante est donc, contrairement à ce qu'on a pu croire dans le principe, de se dégager des anciens, à mesure que, dans les luttes qu'il leur livre, il sent ses reins s'assouplir et ses forces s'accroître. C'est pourquoi il ne faut point voir dans la tentative d'André Chénier une renaissance gréco-latine; c'est véritablement une renaissance française, conséquence des seizième et dix-septième siècles, avec cette différence que le seizième siècle avait vu la Grèce à travers l'afféterie italienne, le dix-septième, à travers le faste de Louis XIV, tandis qu'André Chénier a, dans l'âme de sa mère, respiré la Grèce tout entière; il parle la même langue que Racine, mais trempée d'une grâce byzantine, attique même, naturelle et innée, et dans laquelle se fondent heureusement l'ingéniosité grecque et la franchise gauloise.

Tandis qu'on croit sa pensée errante aux bords de l'Eurotas, elle est aux rives de la Seine. Disciple studieux de nos grands siècles littéraires, il poursuit dans ses changements, dans ses progrès, dans ses appauvrissements, notre vieille langue nationale, à laquelle il veut faire honneur. Toutefois, c'est surtout dans les prosateurs, dans Montaigne, dans Amyot, dans Rabelais[1], qu'il la recherche et qu'il l'étudie. Il en reçoit une influence semblable à celle qu'en reçut Régnier, dont il se rapprochera par l'énergie, tandis que, par l'harmonie, il se rapprochera plutôt de Malherbe, fondant ces deux langues, si l'on peut parler ainsi, dans une langue nouvelle, fécondée par le lyrisme grec et plus élevée d'un ton. Quant à la poésie antérieure,

1. André avait lu Rabelais en poëte; il comprenait certainement toute sa portée philosophique et littéraire. M. Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, nous en a transmis un témoignage. « M. Piscatory père, qui a connu André Chénier avant la révolution, l'a un jour entendu causer avec feu et se développer sur Rabelais. Ce qu'il en disait a laissé dans l'esprit de M. Piscatory une impression singulière de nouveauté et d'éloquence. »

c'est, le plus souvent, à travers Malherbe et Boileau qu'il la voit et la juge. Il lisait peu Ronsard; son commentaire sur Malherbe le prouve. En effet, s'il l'eût mieux connu, il n'eût pas été sans remarquer que toutes les expressions qu'il admire chez ce dernier comme traduites heureusement du latin, ou qui lui rappellent le grand Corneille, se trouvent aussi dans Ronsard. Mais l'étude de la poésie du seizième siècle n'était pas indispensable à André; car, remontant jusqu'à la source grecque elle-même, il y puisait un breuvage plus pur que celui dont la coupe de Ronsard aurait mouillé ses lèvres. Et, d'ailleurs, sa tentative différait justement de celle de Ronsard par les qualités de règles, de choix, de mesure, de goût, et surtout par le fini du travail auquel l'avaient habitué les écrivains du dix-septième siècle.

André Chénier est sous l'influence directe de Racine. Tous deux, ils conçoivent de la même manière l'art de la poésie; quand ils composent, ils préparent soigneusement leur œuvre. Le vers est, pour eux, la dernière expression, la forme parfaite d'une pensée méditée que les nombres viennent animer. Aussi André préparait-il d'abord ses idylles en prose, comme Racine ses tragédies. Et il ne faut pas voir là seulement un parti pris, un caprice d'écrivain, mais, ce qui est plus important, une grande probité littéraire. Sans doute André avait remarqué les défauts de la poésie dramatique et didactique du dix-septième siècle. Les écrivains de Louis XIV n'avaient pas vu la Grèce avec ses yeux; surtout ils n'avaient pas compris que, si le peuple d'Athènes parlait la langue de ses poëtes et de ses orateurs, ceux-ci, par conséquent, parlaient la langue du peuple, langue sans restrictions ni conventions. Mais ce n'est pas le génie dramatique de Racine qui eut quelque influence sur lui : c'est le génie élégiaque, en un mot le cœur de Racine, le côté pur et virgilien.

Si nous voulions aussi rechercher sous quel rapport on peut rapprocher André Chénier de la Fontaine, nous dirions d'abord, à un point de vue philosophique, que, bien qu'ils sacrifient encore aux Muses de l'Hélicon, aux dieux, *à la beauté plus divine qu'eux-mêmes*, la vérité scientifique pénètre leur poésie, et que, pour eux, le soleil est immobile *et la terre chemine ;* ensuite nous verrions comment l'art exquis d'André sait découvrir dans la Fontaine, pour en faire son profit, l'élégante précision d'Horace et les grâces champêtres du pasteur de Sicile.

On le voit, soumis à des influences diverses et multiples, le génie d'André Chénier est complexe et formé de ce qu'il y a de plus délicat, de plus subtil, de plus mollement gracieux dans cette abstraction qu'on nomme le beau. Partout, dans Virgile, dans Racine, dans la Fontaine, ce sont les secrets de l'art grec qu'il surprend. Partout il va

recueillir les moindres gouttes de miel qu'ont çà et là déposées les abeilles envolées de l'Hymette; partout, comme Horace, il respire ces légers parfums, nourriture ambrosienne, qui s'étaient dissipés dans les airs avec l'âme des Ptolémées.

Certes, l'essence même d'un tel génie était la liberté. Or, à l'époque où vint André, la doctrine littéraire de Boileau, clair reflet de Port-Royal, était puissante encore; et elle était d'autant plus difficile à ébranler qu'elle s'appuyait sur la raison, base essentielle de toutes les productions de l'esprit. Il fallait donc non pas détruire, non pas nier cette doctrine, mais l'élargir, l'assouplir, lui rendre en grâces ce qu'on lui ôtait en austérité, en un mot, retremper la raison inflexible de Boileau du libre génie d'Horace. L'avoir osé est l'une des gloires d'André Chénier, et l'on peut dire que l'*Art poétique* et l'*Invention* sont pour longtemps les deux livres sacrés de la littérature française. Ils se complètent, se corrigent l'un l'autre, et, présentés ainsi dans une union intime et indissoluble, ils forment un poëme didactique admirable, écrit par un sage et par un poëte, et tel qu'aucune nation ancienne ou moderne ne peut en offrir un pareil. Peut-être l'influence de la littérature anglaise, celle de Pope en particulier, contribua-t-elle à le pousser dans cette nouvelle voie. Il avait, du reste, besoin pour lui-même d'une liberté plus grande, au moment où il allait entreprendre, aux flambeaux de Lucrèce et de Newton, ce grand poëme de l'*Hermès* que devait animer l'esprit nouveau.

Au dix-huitième siècle, après Voltaire, une passion s'était emparée de tous les esprits, celle de l'universalité. André n'y pouvait échapper; aussi le voyons-nous de bonne heure appliqué à acquérir toutes les connaissances humaines. Les quelques fragments de l'*Hermès* que nous possédons témoignent des efforts constants du poëte dans cette direction. Mais, vers 1780, d'autres influences avaient modifié celles des encyclopédistes, et des travaux purement scientiques n'auraient pu satisfaire l'âme d'André, qui, avec Jean-Jacques Rousseau, avait bu aux sources vives de la nature. Même avant cette époque, la mode avait été aux bergeries, aux églogues; la contagion était devenue générale, et notre poëte n'en fut pas toujours à l'abri.

En un mot, André fut de son siècle par ses tendances philosophiques et par son amour pour la nature. C'est en le suivant dans cette double direction qu'on mettrait à découvert certains défauts, communs à tous les hommes de son siècle, et qui se sont insinués parfois jusque dans ses inspirations les plus poétiques.

Ainsi, pour nous résumer, avec André Chénier, les idées philosophiques du dix-huitième siècle, quelques-unes de celles du dix-neuvième déjà pressenties, vont avoir un poétique interprète; la vieille

langue nationale va de ses propres richesses se refaire une parure nouvelle; et ces idées et cette langue vont se tremper d'une grâce légère, que ne nous avaient point révélée les débris de marbre de la Grèce, et que cependant alors les cendres déblayées d'Herculanum commençaient à faire revivre à nos yeux, comme pour nous dédommager de l'Anthologie perdue de Méléagre.

Telles sont, rapidement exposées, les influences qui étaient comme suspendues au-dessus du berceau du poëte. A côté de ces influences pour ainsi dire latentes, difficiles à préciser, il en est d'autres aussi puissantes, plus directes, et qui s'exercent dans tout le cours de la vie d'un homme, par sa famille, par les personnes qui l'entourent et par les événements. Celles-là sont inséparables de la biographie.

## II

La famille des Chénier est, dit-on, originaire du Poitou; elle aurait pris son nom d'un hameau situé sur la lisière du Poitou et de la Saintonge. Les Chéniers occupèrent longtemps la place d'inspecteur des mines du Languedoc et du Roussillon. Le père d'André, Louis de Chénier, naquit aux environs de Toulouse, à Montfort, le 3 juin 1722. N'ayant qu'un léger patrimoine, il résolut d'aller au loin chercher fortune. Il laissa le peu qu'il possédait à sa sœur, et s'embarqua pour Constantinople, où il se trouva bientôt à la tête d'une maison de commerce. Soit que ses affaires ne fussent pas très-prospères, soit que le commerce ne fût pas dans ses goûts, il saisit la première occasion qui s'offrit de le quitter en acceptant à l'ambassade française une place que lui offrit le comte Desalleurs, consul général à Constantinople. Son caractère droit et inflexible lui acquit en peu de temps l'amitié du comte Desalleurs, qui, surpris par la mort, lui délégua les fonctions de consul général, bientôt confirmées par la cour de France. M. de Chénier les remplit jusqu'à l'arrivée du comte de Vergennes, qui, en 1755, fut nommé ambassadeur en Turquie.

Ce fut à Constantinople que M. de Chénier se maria; il épousa une jeune Grecque, mademoiselle Santi-l'Homaka, qui était, on le sait, la sœur de la grand'mère de M. Thiers. Pendant les dix premières années de son mariage, qu'elle passa à Constantinople, madame de Chénier eut quatre fils et une fille [1]. Le troisième, André-Marie de Chénier, naquit le 30 octobre 1762.

1. Constantin-Xavier, né le 4 août 1757, mort à Paris le 9 février 1837. — Louis-Sauveur, né le 27 décembre 1761, mort à Paris le 14 décembre 1823. — André-Marie. — Joseph-Marie, né le 11 février 1764, mort à Paris le 10 jan-

En 1765, Louis de Chénier reprit, avec sa femme et ses enfants, le chemin de la France, où il espérait continuer sa carrière diplomatique. En effet, vers 1767, il partit pour l'Afrique avec le comte de Brugnon; madame de Chénier confia ses enfants à leur tante, et accompagna son mari. C'est ainsi qu'André passa sa première enfance sous le beau ciel du Languedoc [1]. Bientôt les deux frères aînés d'André furent mis à Paris au collége de Navarre. M. de Chénier, après sa mission en Afrique, fut nommé chargé d'affaires auprès de l'empereur de Maroc, mais madame de Chénier revint en France, et alla s'installer à Paris vers 1773. André et Marie-Joseph avaient rejoint leurs frères au collége de Navarre, et madame de Chénier voulut être près de ses enfants pour surveiller leur éducation.

A seize ans, André savait parfaitement le grec; il traduisit un petit fragment de Sappho, cherchant déjà par instinct d'autres livres que ceux que l'enseignement universitaire lui mettait dans les mains. Ce fut vers 1779 qu'il sortit du collége; les années 1780, 1781 furent des années de calme et d'étude qu'il passa tantôt à Paris, chez sa mère, tantôt à la campagne, chez les de Pange et chez les Trudaine. Plus tard, alors qu'il voyait déjà s'enfuir ses *jours couronnés de roses*, il se souvenait avec émotion de ces premières années si doucement écoulées,

> Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
> Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
> Soit où la Marne, lente, en un long cercle d'îles,
> Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles;

— beaux jours regrettés, où il avait su

> savourer à longs traits
> Les Muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.

Ne devons-nous pas, nous aussi, profiter de ce moment de calme dans la première jeunesse du poëte, pour arrêter nos regards sur le

vier 1811. — Mademoiselle de Chénier, mariée à M. Latour Saint-Igest, est morte à Paris en 1853.

1. Il en conserva de longs souvenirs. Voici une note où il s'est plu à retracer une impression d'enfant et un vœu de poëte : « En me rappelant les beaux pays, les eaux, les fontaines, les sources de toute espèce que j'ai vus dans un âge où je ne savais guère voir, il m'est revenu un souvenir de mon enfance que je ne veux pas perdre. Je ne pouvais guère avoir que huit ans, ainsi il y a quinze ans (comme je suis devenu vieux!) qu'un jour de fête on me mena monter une montagne. Il y avait beaucoup de peuple en dévotion. Dans la montagne, à côté du chemin, à droite, il y avait une fontaine dans une espèce de voûte creusée dans le roc; l'eau en était superbe et fraîche,

monde au milieu duquel il est destiné à vivre, et dire sous quelles influences son caractère et son talent se formèrent et se développèrent ?

M. Louis de Chénier était d'une assez grande taille et fortement constitué ; c'était un caractère énergique et droit. Il avait à la fois dans l'esprit de la vigueur et de cette finesse nécessaire au diplomate. A une instruction étendue il joignait une élocution facile ; et ce qui dominait en lui, c'était une grande sûreté de jugement et un dévouement éclairé au pays qu'il représentait [1]. Mais le portrait de M. de Chénier serait incomplet si nous n'y ajoutions un trait : il avait une volonté inébranlable et inflexible. On sentait, a dit très-justement M. de Vigny, sa politesse à fleur d'eau et un roc au fond. C'est sans doute cette roideur de caractère qui fut cause de l'animosité des bureaux, dont quelques intrigues lui firent perdre sa place vers 1784.

Madame de Chénier était belle, spirituelle et séduisante. Il y avait en elle un peu de la poétique et gracieuse mobilité athénienne. Instruite, érudite même, parlant également bien la belle et antique langue attique et la langue dégénérée de Byzance, bientôt savante de cette langue française qui lui était pourtant étrangère, elle aimait les réunions, les plaisirs du monde, la conversation, où elle brillait par son esprit à la fois juste et vif, par son imagination riche et délicate, par son parler sonore aux douceurs souveraines, qu'elle devait à sa langue maternelle. Son âme était facilement impressionnable, sensible aux plaisirs et aux jouissances des arts et des lettres. Jeune, elle aimait le chant et la danse ; plus âgée, elle s'abandonnait volontiers aux plaisirs de l'esprit. Il semblait qu'à travers les siècles elle eût conservé cette fleur de poésie éclose au penchant d'Hélicon, dans le jardin des Muses, dont André, en grandissant dans ses bras, devait respirer l'antique et brûlant parfum. De tous ses enfants, André était

et il y avait sous la petite voûte une ou deux madones. Autant que je puis croire, c'était près d'une ville nommée Limoux, au bas Languedoc. Après avoir marché longtemps, nous arrivâmes à une église bien fraîche, et dans laquelle je me souviens bien qu'il y avait un grand puits. Je ne m'informerai à personne de ce lieu-là, car j'aurai un grand plaisir à le retrouver, lorsque mes voyages me ramèneront dans ce pays. Si jamais j'ai, dans un pays qui me plaise, un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière, avec une statue aux Nymphes, et imiter ces inscriptions antiques : *de Fontibus sacris*, etc. »

1. Les deux ouvrages qu'il écrivit (*Recherches historiques sur les Maures*, 1787; *Révolution de l'empire ottoman*, 1789) se distinguent par un style simple et clair; c'est un historien qu'inspire la seule vérité, qui aime son pays et qui croit devoir le servir jusque dans ses heures de loisir.

le préféré (la Muse en secret l'avait sans doute avertie), et ce fut à ses lèvres qu'elle versa la goutte de lait sacré.

André tint de sa mère la sensibilité, l'enthousiasme, la vivacité d'esprit et d'intelligence, l'amour passionné du beau; il eut l'énergie et la roideur de son père.

A l'âge d'homme, il était de taille moyenne; ses cheveux châtain-foncé frisaient naturellement à partir des oreilles, surtout derrière la tête; il les portait courts. Son front était vaste et complétement chauve. Ses yeux étaient gris-bleu, petits, mais très-vifs. Madame la comtesse Hocquart, qui l'avait beaucoup connu et dont nous reparlerons dans la suite, disait qu'il était à la fois rempli de charme et fort laid, avec de gros traits et une tête énorme.

De bonne heure il avait fait deux parts de sa vie : l'une appartenait aux plaisirs, au monde, aux réunions brillantes, aux relations politiques; l'autre, plus renfermée, appartenait tout entière à la poésie, à l'étude, à la méditation. Il avait à la fois la pudeur du poëte et la fougue du publiciste. Mais ce n'est que plus tard, vers 1790, que les événements doivent éveiller le publiciste. Poëte, il s'enveloppa de silence, chercha le calme, le repos de la campagne; il évita toute célébrité, le bruit qui se serait facilement fait autour de son nom. Son père, sa mère, quelques amis, furent les seuls initiés. Il n'y eut pas, du reste, un instant d'hésitation dans le talent d'André. Le génie de la poésie se développa en lui spontanément. Il eut conscience de lui-même, de son but, de ses efforts, de sa valeur.

On se tromperait singulièrement si l'on voyait en lui un inconnu dont il devait être réservé à notre siècle de découvrir le génie. Plus d'un de ses contemporains devina et présagea sa gloire poétique. Lié avec tout ce que les arts, les sciences, les lettres, la politique avaient de noms éminents, André Chénier fut un homme considéré à son époque, et presque considérable. Un moment il fut, sans qu'il l'eût cherché, la tête d'un parti et l'organe de l'opinion publique; son nom eut du retentissement en Allemagne, jusqu'à la cour du roi de Pologne.

Ce ne fut qu'à force de volonté qu'il parvint à faire le silence autour de ses travaux poétiques. L'obscurité fut chez lui le résultat d'une résolution inébranlable. S'il l'eût voulu, ses vers, publiés dans tous les recueils, lui eussent donné comme à Le Brun une cour de flatteurs et d'ennemis; mais il visait plus haut qu'à une gloire contemporaine, trop souvent éphémère. Le jour où il sortira soudain de son silence et de sa solitude, ce sera par devoir et pour venger la France insultée; car deux passions se partagent l'âme d'André, l'amour de la poésie et l'amour de la patrie, double passion qui doit lui mériter

un peu de cette grande admiration qu'on a pour Eschyle, le guerrier et le poëte de Salamine.

Son éducation se continua bien au delà du collége. Quand il en sortit, à dix-sept ans, ce fut chez sa mère qu'il entra de plain-pied dans le monde. L'avenir était sombre, et bien des pressentiments agitaient et troublaient les esprits. On sentait le besoin de se rapprocher, de s'unir, de causer; chaque salon était un foyer d'où s'échappaient quelques étincelles, précurseurs de l'incendie prochain. Les deux grandes ombres de Voltaire et de Rousseau semblaient présider aux réunions d'alors. Tout le monde, les femmes surtout, avaient un peu et de l'âme de Jean-Jacques et de l'esprit de Voltaire.

Lorsque madame de Chénier se fut fixée à Paris, il se forma rapidement autour d'elle un cercle choisi; son salon fut recherché. Au milieu de diplomates, de magistrats, qui tous devaient jouer un rôle dans la révolution, on y rencontrait Le Brun, David, Lavoisier, Palissot, Vigée, le musicien Lesueur, Guys, qui, pour son histoire de la Grèce, dut à madame de Chénier deux lettres charmantes où la grâce déguise l'érudition. Alfieri dut y être présenté quand il vint à Paris en 1787.

Le poëte Le Brun y trônait un peu; on l'encensait : c'était le Pindare de l'époque. Plus âgé qu'André de trente-trois ans, il joua avec lui, de bonne foi du reste, le rôle d'un maître, d'un initiateur, et son influence est souvent visible. On peut en remarquer de nombreuses traces dans les œuvres d'André; mais presque toujours ce sont des défauts qui étaient aussi ceux de l'époque.

Il y avait entre David et André une moins grande différence d'âge. C'est sans doute de David qu'il reçut les premières leçons de peinture[1]; car il était peintre, comme il nous l'apprend en plusieurs passages de ses œuvres. Il avait le sentiment exquis de tous les arts. C'est de sa mère qu'il tenait ce goût pour la musique, que développa encore son voyage en Italie.

On aimerait à rester plus longtemps sous le charme de ces pures liaisons, de ces premières amitiés. David et Le Brun, causant dans le salon de madame de Chénier, regardant avec intérêt se développer le talent naissant d'André, ne pensaient pas aux terribles revirements des choses humaines, et que ce jeune homme qu'ils accueillaient en

1. André visitait souvent l'atelier de David; et celui-ci parfois ne négligeait pas ses avis. Voici un fait rapporté dans l'*Histoire des peintres*, par M. Charles Blanc. Dans son tableau de *la Mort de Socrate*, David avait d'abord représenté Socrate tenant la coupe que lui offrait l'esclave en pleurs : « Non, non, lui dit André Chénier, Socrate ne la saisira que lorsqu'il aura fini de parler. »

protecteurs devait bientôt les rappeler au respect de soi-même et à des sentiments plus humains.

Les personnes dont nous venons de parler formaient, surtout dans ces premières années, le cercle de madame de Chénier. André avait le sien composé de jeunes gens de son âge : le marquis de Brazais, avec lequel il se trouvait à Strasbourg, poëte aussi, « et des leçons d'Ascra studieux interprète ; » les deux Trudaine[1], conseillers au parlement, dont l'un s'essayait parfois, mais sans beaucoup de succès, dans la poésie; les deux frères de Pange, François, l'aîné, qui avait abandonné la poésie pour l'étude de l'archéologie, et Abel, le second, « doux confident de ses jeunes mystères ; » enfin Marie-Joseph. Ils avaient les uns pour les autres une amitié antique que semblait animer le souffle de Platon. Toutes ces liaisons avaient leurs racines dans l'enfance. Ils formaient un étroit cénacle littéraire que présidait Le Brun. On lisait des vers, on se faisait part de mutuelles espérances, on s'encourageait. Marie-Joseph s'en affranchit trop tôt; avide de célébrité, n'ayant pas l'expérience prématurée qu'André puisait dans l'étude, il devint le jouet de fausses idées littéraires, et s'abandonna trop tôt aux séductions de la popularité. Plus tard, désillusionné et douloureusement averti par de tragiques malheurs, il se releva digne, grand et vraiment poëte. André, au contraire, se recueillit, se renferma dans son atelier de fondeur. Même avec ses amis, il était réservé dans ses confidences littéraires, et se faisait souvent prier pour leur lire « des vers, non sans peine obtenus de sa voix. »

En quittant le collége, André continua ou plutôt refit entièrement ses études. Patient et laborieux, il se levait avant le jour. Il s'appliqua à l'étude de la langue française avec le soin, l'exactitude qu'on met à approfondir une langue ancienne. Ses *Commentaires* sur Malherbe étaient commencés en 1781, et il est présumable qu'il ne s'en tint pas là. Son Rabelais, son Montaigne, son Corneille, son Racine, devaient être couverts de notes semblables, et les marges de son Homère devaient être chargées de jeunes et savantes scolies. Il s'abandonna d'abord à l'ivresse de compositions épiques ; il nous le dit lui-même :

> Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
> Recevaient ma première et bouillante jeunesse,

1. Les deux Trudaine, fils d'un homme d'État distingué, étaient les petits-fils de M. Trudaine, intendant des finances sous Louis XV, qui contribua beaucoup au progrès que firent les manufactures et le commerce à cette époque. Voltaire a souvent parlé des Trudaine. Voyez la table de l'édition *Beuchot*.

Plein de ces grands projets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et, d'une main sanglante,
J'animais au combat ma lyre turbulente.

Ce fut aussi à cette époque de sa première jeunesse qu'il conçut ce grand projet de l'*Hermès*, qui devait occuper le restant de sa vie. Peut-être même fit-il alors quelques essais de tragédies, que plus tard Marie-Joseph qualifia d'*impartiales* et d'*insignifiantes*.

André ne s'adonna pas seulement à la lecture des poëtes antiques; les historiens, les philosophes, furent pour lui l'objet d'une étude constante et sérieuse. De bonne heure Platon et Socrate animent les pensées de cette jeune âme, ardente au bien et à la vertu; c'est par Tacite, « le sage et le vertueux Tacite, » qu'il pénètre dans l'histoire. Ces mâles lectures font d'André un homme antique, amant de la liberté, et prêt à fuir volontairement l'esclavage jusque dans la mort. Inflexible comme les héros qu'il admire, ayant comme eux une foi inébranlable dans l'amitié, il veut sur de grandes âmes façonner la sienne. Ses antiques modèles, c'est « Brutus, le plus grand des Romains; Caton, grand général, grand orateur, le premier homme de son temps dans la philosophie et dans les lettres; Phocion, homme constant et irréprochable en conduite et en amitié, homme inébranlable dans les maximes de la morale et de la vertu. »

André, nous l'avons déjà dit, est emporté par un désir commun aux hommes de son époque, le désir de savoir, la passion de l'universalité. Il lisait et retenait tout. Jamais il ne se reposa. Après les littératures anciennes, qu'il épuisa jusqu'aux *Catastérismes* d'Ératosthène, après les littératures de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, il accorda de longues heures aux écrits contemporains de Mably, de Bailly, de Raynal, de Condorcet, de Burke, de Payne, etc.; mais, dans ces innombrables lectures, il n'est pas entraîné par un désir confus d'érudition; un but logique, fixe, l'attire, le maintient toujours dans la même ligne, et ce but, il nous l'a dévoilé lui-même : « *Savoir lire et savoir penser, préliminaires indispensables de l'art d'écrire.* » Du reste, une des qualités d'André Chénier, qualité qu'il possédait à l'égal des plus grands esprits, était une rectitude de jugement remarquable.

Durant ce travail obstiné qui altérait parfois sa santé, il sortait souvent de sa solitude. Il aimait le monde distingué, et il le trouvait chez sa mère. Ce qu'il recherchait dans les réunions, c'était une conversation instructive; il y voulait de l'intimité, de la franchise, et haïssait ce que dans les sociétés polies on appelait le bon ton, qui, disait-il, n'était que « des épigrammes sentimentales. »

L'amour devait, on s'en doute, jouer un rôle dans cette première jeunesse du poëte. « Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle, » il cherchait de molles inspirations aux pieds de Lycoris.

Cependant M. de Chénier pressait son fils de choisir une carrière; il aurait désiré qu'il embrassât, comme son frère, Constantin-Xavier, la diplomatie, où il espérait pouvoir rapidement pousser ses enfants. André paraît avoir d'abord choisi l'état militaire; car, au commencement de l'année 1782, il fut, comme cadet-gentilhomme[1], attaché au régiment d'infanterie d'Angoumois et envoyé à Strasbourg.

Dans les trop longs loisirs d'une garnison, André reprit ses études, en compagnie du marquis de Brazais. C'est à Strasbourg qu'il écrivit deux belles épîtres, en réponse à celle que lui avait adressée Le Brun, lors de son départ pour le régiment[2]. Strasbourg était la patrie de Brunck, le seul érudit que la France pût alors opposer à l'Allemagne et à l'Angleterre. Les *Analecta* avaient paru en 1776. Brunck avait été officier comme André, et l'on aimerait à penser qu'ils se rapprochèrent, qu'ils se lièrent, et que ce fut Brunck lui-même qui lui mit entre les mains ce livre qui ne devait plus le quitter.

Mais André, éloigné du cercle brillant où il avait accoutumé de vivre, ne pouvait se plier à l'isolement; l'ennui le gagnait parmi les occupations futiles du régiment ; au milieu des camps, pouvait-il

> adorer et Vertumne et Palès?
> Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

Il ne put longtemps supporter cette existence. Six mois après son arrivée à Strasbourg, il quittait l'armée et retournait près des siens savourer sa libre pauvreté.

1. C'est au même titre que Louis-Sauveur était entré en 1780 au régiment d'infanterie de Bassigny, et que Marie-Joseph entra, en 1783, au régiment de dragons de Montmorency. Ce fut cette position de volontaires qui permit à André et à Marie-Joseph de quitter le service quand ils le voulurent. Sauveur, qui seul poursuivit sa carrière militaire, devint rapidement adjudant général.

Le régiment d'Angoumois (83e) était commandé par le marquis d'Usson, et avait pour mestre de camp en second le chevalier de Narbonne, qui depuis fut ministre de la guerre. Presque tous les grades étaient occupés par les plus grands noms de France. Dans ce régiment servait, comme lieutenant, de la Tour-d'Auvergne Corret, célèbre depuis sous le nom de premier grenadier de France.

2. On a toujours dit, mais à tort, que l'épître de Le Brun était une réponse à celle d'André.

En décembre 1782 est-il bien à Londres, comme semblent le témoigner des vers qui portent cette date dans les éditions précédentes, et où il se peint lui-même

> Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
> . . . . . . . . . . . . . .
> Par les vagues jeté sur cette île farouche?

La date de 1782 n'est-elle pas une mauvaise lecture; n'est-ce pas plutôt 1787? D'ailleurs, qu'eût-il été faire à Londres? Nous étions à cette époque en guerre avec l'Angleterre.

Cependant une douloureuse maladie [1], dont il était atteint depuis quelque temps, faisait de sérieux progrès; il se plaignait souvent de douleurs et de *sables brûlants*. Bientôt même l'excès du travail le fit tomber dangereusement malade. Poëte jusque dans la souffrance, il adressa aux frères de Pange une de ses plus belles élégies; mais les soins de ceux qui l'entouraient, la sollicitude maternelle, le ramenèrent à la vie. Ce n'était pas assez; l'abandonner à sa vie studieuse et renfermée, c'était le condamner à la mort. Il fallait de puissantes distractions à cet esprit trop tendu. C'est alors que les frères Trudaine lui proposèrent de les accompagner dans un grand voyage. L'espoir de se voir bientôt transporté au milieu de cette Rome antique, où il a si souvent vécu par la pensée, le ranime; l'Italie lui apparaît comme la fin de ses maux, et il s'écrie :

> C'est là qu'un plus beau ciel, peut-être, dans mes flancs,
> Éteindra les douleurs et les sables brûlants,

et, dans son enthousiasme, il s'adresse à la Fortune Libératrice. Bientôt il s'enflamme du désir de revoir la Grèce, cet idéal à peine entrevu des bords de son berceau, et les voyageurs décident de s'embarquer à Marseille pour aller visiter successivement l'Italie, l'Asie Mineure et la Grèce. Près de partir, André adressa aux frères de Pange de touchants adieux, où son âme semble se partager entre les amis qui l'emmènent et ceux qu'il va quitter.

De ce voyage il ne reste que peu de notes d'André; il vit beaucoup et écrivit peu. Dans les poésies qu'il composa plus tard, on aperçoit

1. Il avait des coliques néphrétiques; c'était Geoffroy, le médecin de sa famille, qui lui donnait des soins. Dans le courant de sa carrière, on le voit tantôt en Savoie, tantôt à Forges, tantôt à Passy, où il faisait probablement usage des eaux thermales qui s'y trouvent.

les traces d'une admiration très-vive pour la Suisse. Plusieurs pièces semblent avoir été composées sous l'influence des impressions de son voyage. Le début de ces pièces a un caractère d'invocation remarquable. Le souvenir de faits héroïques lui revenait sans doute à la mémoire à mesure qu'à ses yeux surgissaient la Crète, Naxos, l'Œta. En vue de Constantinople, sa muse envoya un salut plein d'émotion à la Thrace, sa patrie :

> Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
> Et nymphes du Bosphore, et nymphe Propontide! etc.

Dans ces vers l'émotion est visible, sincère, mais contenue : c'était là le caractère d'André. Il est certaines pensées qu'il croit ne devoir jamais être les vains jouets de la muse.

A son retour, il éprouva une véritable émotion en touchant le sol de la France

> Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir;

et de même qu'il avait adressé un salut filial à Constantinople, il soupira sur les bords de la Seine :

> O, des fleuves français brillante souveraine,
> Salut! ma longue course à tes bords me ramène, etc.

De retour à Paris, il se laissa bientôt reprendre aux tendres piéges de l'amour. Celle qu'il chanta alors sous le nom de Camille, c'était, comme l'a dit M. Charles Labitte, madame de Bonneuil, belle et spirituelle personne, dont la fille épousa depuis Regnault de Saint-Jean d'Angély. Cette passion fut traversée par de continuels orages.

A cette époque l'étude et les plaisirs se partageaient la vie d'André. Quand il s'arrachait à ses travaux, ce n'était pas toujours aux pieds de madame de Bonneuil qu'il portait ses vœux et ses fictions de poëte; Glycère, Rose, Amélie, étaient souvent les passagères rivales de Camille. Il faisait alors de soudaines apparitions dans un monde étrange d'artistes, de grands seigneurs, de grandes dames et de courtisanes, dont Rétif était l'indiscret historien, et qu'allait bientôt décimer la hache révolutionnaire. Dans ce monde mélangé et bizarre, André rencontrait la marquise de Clermont-Tonnerre, la duchesse de Mailli, la princesse de Chalais, la comtesse d'Argenson, madame de Luynes, la princesse Beauharnais; le duc de Mailli, le duc de Montmorency, le prince Czartoriski, le comte Potocki, le prince de Gonzague, le marquis de la Grange, des abbés grands seigneurs; enfin

des artistes, des poëtes, Beaumarchais, Pons de Verdun, Sénac de Meilhan, Pelletier des Forts, Mercier, Fontanes, Joubert, Andrieux, Dorat-Cubières, etc. La Reynière[1] donnait alors des soupers fameux, et souvent d'*amoureuses orgies*, où se trouvaient des courtisanes et parfois de grandes dames (dont quelques-unes étaient, dit-on, légères). Chénier et les Trudaine y assistaient avec plusieurs de ceux que nous venons de nommer. On s'excitait avec du café; Mercier politiquait, Fontanes récitait des vers; puis soudain, au milieu de la politique et de la poésie, la folie agitait ses grelots, l'amour riait aux éclats, et André oubliait Camille dans les bras de Glycère, la femme du monde dans les bras de la courtisane. Toutefois ce n'étaient que de passagers éclairs de plaisir au milieu de sa vie studieuse. De grandes pensées l'animaient et l'inspiraient. *La Liberté*, la plus belle de ses idylles, date du mois de mars 1787.

Mais les nécessités d'une existence peu fortunée l'enlevèrent encore à sa chère indépendance. En décembre 1787 il partit pour Londres où il devait rester trois années. En janvier 1788, il fut attaché à M. de la Luzerne, qui venait d'être nommé à l'ambassade d'Angleterre, et qui bientôt eut à s'apercevoir de l'excès de fierté d'André. Il y avait peu de travail à l'ambassade, les affaires de France étant partagées entre M. Barthélemy, ministre plénipotentiaire, et M. de la Luzerne, ambassadeur du roi. André, n'ayant presque aucune occupation, crut devoir ne pas toucher son traitement. M. de la Luzerne lui adressa quelques paroles sévères à cet effet, tout en admirant sans doute ce fier désintéressement.

André Chénier ne se plut jamais en Angleterre. Tout en estimant les Anglais, tout en appréciant leur génie positif et leur gouvernement, il eût voulu une grandeur plus désintéressée à cette nation « avide, entreprenante, calculatrice et constante dans ses projets. » Il ne put jamais complétement se plier à ses mœurs et à ses usages aristocratiques. Il souffrit beaucoup de l'orgueil des grands, et, blessé dans ses sentiments et dans ses pensées, il s'attacha plus fortement encore à la cause de la liberté. Cependant il y avait en Angleterre, à cette époque, un grand mouvement libéral; beaucoup d'écrits philo-

1. Rétif, après avoir peint lui-même ce monde étrange et si divers, a inséré, dans plusieurs de ses ouvrages, des correspondances de la Reynière, où les noms des Trudaine et de Chénier reviennent souvent. Dans *Monsieur Nicolas*, tome XI, XI[e] partie, p. 3078, la Reynière dit que Chénier et les Trudaine avaient assisté au second souper qu'il donna en février 1784. Dans le *Drame de la vie*, p. 1307, on retrouve encore Chénier et les Trudaine à souper chez la Reynière, le 9 mars 1786.

sophiques respiraient un ardent amour de l'humanité. André, blessé par la hauteur de l'aristocratie anglaise, conçut au contraire une grande sympathie pour quelques philosophes, entre autres pour les docteurs Priestley et Price, qu'il connut.

Ce fut pendant son séjour à Londres qu'il étudia à fond la littérature anglaise. En général, il goûtait peu les poëtes anglais ; il les trouvait incultes, sombres et pesants. Toutefois son poëme de *Suzanne* témoigne de son admiration pour Milton,

> Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses !

Il lut Shakspeare, peu goûté en France à cette époque. Le drame tel que le conçoit Shakspeare, si éloigné de la tragédie grecque et de la tragédie française, ne devait pas plaire complétement à l'esprit d'André ; cependant il en remarqua les beautés de premier ordre. Marie-Joseph, dans une lettre datée du mois de février 1788, le trouvait même indulgent pour Shakspeare.

Son existence à Londres était régulière et monotone : le jour il travaillait, le soir il allait dans le monde ou dans les clubs. Absent de Paris, il n'en suivait pas avec moins d'intérêt le mouvement politique et littéraire ; son père et son frère lui envoyaient les publications nouvelles. Il est à remarquer qu'il ne s'isola jamais des productions de son temps. Son frère lui adressait les ouvrages qu'il composait, et, de son côté, André envoyait parfois à son père et à Marie-Joseph quelques vers, « de ces beaux vers (disait Marie-Joseph) comme vous savez les faire. »

Mais le séjour de Londres, au bout de deux longues années, commençait à peser à André, dont l'âme ardente ne pouvait se passer d'affections. Toujours seul, souvent froissé, dédaigné dans la haute société par des gens qui valaient moins que lui, il devint triste et chagrin. Un soir, dans une taverne, il confia à une feuille de papier les sentiments amers dont il semblait se plaire à ranimer le fiel. C'est un monument curieux qui atteste à la fois sa candeur et sa fierté.

On était au 3 avril 1789. Préoccupé des événements qui se préparaient en France, il souffrait d'être éloigné de sa patrie. Son attente ne fut pas longue ; la réunion des états généraux, la séance du Jeu de paume, l'ouverture de l'Assemblée nationale, le transportèrent. La révolution ne le prit pas à l'improviste : il était prêt, il avait étudié, réfléchi, médité ; depuis de longues années, il était imbu des grandes idées de liberté. Mais trop tôt il devait s'apercevoir que « le moment des révolutions n'est jamais celui des hommes droits et invariables dans leurs principes. »

Depuis les événements du mois de juin, André supportait péniblement l'éloignement. Il obtint un congé, à l'expiration duquel, pour la dernière fois, il retourna à son poste. Le 18 novembre il s'embarqua pour Londres où il ne devait plus rester que quelques mois. La lettre suivante qu'il écrivit à son père après son arrivée témoigne bien de l'état d'inquiétude dans lequel il vivait loin de Paris, où tant d'événements pouvaient chaque jour menacer les siens :

Londres, 24 novembre 1789.

« Je suis arrivé ici le 19, mon très-cher père, après un voyage qui n'a rien eu de remarquable, et le plus douloureux passage de mer que j'aie encore eu ; je n'ai pas tardé à regretter Paris, car ici les inquiétudes sur nos affaires ne sont pas moindres et sont plus désagréables, parce qu'elles sont plus vagues et qu'on est plus longtemps à savoir à quoi s'en tenir. Ajoutez que les mauvaises nouvelles sont toujours grossies et exagérées, non-seulement par la mauvaise volonté des Anglais, mais encore par la plupart des Français qui sont ici, et qui ne voient pas que leur odieuse animosité envers leur patrie les rend méprisables et ridicules.

« Hier on nous a annoncé que des lettres en date du 19 ou du 20, arrivées par un courrier extraordinaire, portaient que, ce jour-là même, tout Paris était en combustion, que les tocsins sonnaient de toutes parts, etc. Je fais tout ce que je peux pour douter de ces funestes nouvelles, et il me tarde bien d'être éclairci, car ceux qui nous ont annoncé ce soulèvement ne disaient aucun détail, ni ne lui assignaient aucune cause, ni enfin n'ajoutaient rien qui pût donner un objet déterminé aux alarmes qu'ils faisaient naître. Il n'y a ici aucune nouvelle qu'on puisse vous mander. Les affaires de France, sont, ici comme en France, l'objet qui occupe seul la conversation.

« Adieu, mon très-cher père ; je prie ma mère d'agréer l'assurance de mon respect. J'embrasse mes frères de tout mon cœur, et vous prie de compter à jamais sur ma respectueuse tendresse [1].

« CHÉNIER DE SAINT-ANDRÉ. »

Le 19 janvier 1790 il est encore à Londres, mais, au printemps de cette année, il quitte définitivement la diplomatie et revient à Paris, bien décidé à vivre désormais dans la retraite. Le 9 juillet, nous le retrouvons sur les bords du Rhône ; il contemple avec émotion ces illustres cités du Dauphiné, Vienne, Romans, Valence, qui donnèrent avant 1789 le signal de la liberté.

C'est de l'année 1790 que date le poëme de *l'Invention*, *le Jeu*

1. Nous devons cette lettre à l'obligeance de M. Feuillet de Conches. Le cachet est un camée antique, un peu effacé. La lettre est adressée à *M. de Chénier, ancien chargé d'affaires à Maroc, rue du Sentier, N° 24. Paris.*

*de paume* et *l'Avis aux Français*. On le voit, la politique n'est pas longue à arracher le poëte à sa solitude, à animer les cordes de sa lyre.

Quelle était alors la pensée politique d'André et quelle ligne allait-il suivre ?

Élevé au milieu du mouvement philosophique qui survécut à Voltaire, André, partageant les sentiments des nobles défenseurs de l'insurrection d'Amérique, salua avec enthousiasme l'ère nouvelle de liberté qu'il avait appelée de tous ses vœux. Lorsque les événements de 1789 éclatèrent, il comprit aussitôt qu'il ne s'agissait pas seulement de réformes momentanées, mais que toute l'Europe allait en sentir le contre-coup. « La révolution est grosse des destinées du monde, » disait-il. Mais, dès 1791, les événements avaient dépassé ses prévisions, et sa politique devint surtout une politique de générosité et de sentiment. Toutefois, s'il avait jugé la révolution en philosophe, il se conduisit en citoyen : avec l'âme de Platon il défendit les lois. « Heureux, disait-il, l'homme sage et droit qui, méprisant tout esprit de corps, repoussant toute association à un parti quelconque, ne connaît d'autres liens parmi les hommes que la justice et les lois. — Rien n'est plus humain, plus doux, que la sévère inflexibilité des lois justes. »

La liberté, telle qu'André la concevait, devait être large et sans restrictions. Pour y atteindre sans verser une goutte de sang, il comptait trop sur la sagesse humaine et sur la facilité des anciens partis à se laisser dépouiller. Il voulait « la liberté de penser ce que l'on veut et d'écrire ce que l'on pense ; » en religion, pour tout citoyen, « la liberté de suivre et d'inventer celle qu'il lui plaira. » C'était l'indifférence religieuse de Voltaire. On a dit qu'il était athée ; on cite même ce mot de Chênedollé : « André était athée avec délices ! » Toutefois André sépare nettement le culte religieux et la foi en Dieu. Averti par « dix-huit siècles ensanglantés par des inepties théologiques ; — n'estimant aucun collége de prêtres à quelque communion qu'ils appartiennent ; » sachant « que depuis longtemps tous les colléges de prêtres ont conspiré contre le bonheur et la tranquillité humaine ; — que les prêtres se tiennent tous par la main pour confondre en eux l'homme avec le prêtre, pour faire envisager leurs discours comme une partie de la doctrine, » il veut briser ce joug despotique et théocratique, réduire à leur véritable valeur les subtiles distinctions de secte ; et, dit-il, « attaquer les prêtres, réduire leur opulence usurpée, mépriser leurs fables corruptrices, n'est pas attaquer le ciel, ni être ennemi de Dieu et de la vertu. »

André, par cela même qu'il connaissait l'antiquité, ne rêvait pas

une république semblable à celle de Rome et d'Athènes, car il savait qu'elles étaient basées sur l'esclavage et gouvernées par l'esprit de caste. Il voulait la même liberté pour tous, l'égalité des droits et des devoirs, mais non pas une influence égale de la part de tous les citoyens. « La bourgeoisie, dit-il, fait la masse du vrai peuple, » et cela signifiait que deux choses contraires égarent le jugement des hommes, l'extrême richesse et l'extrême misère; qu'il ne fallait pas retomber du despotisme aristocratique dans le despotisme populaire. Quant au gouvernement, il le veut constitutionnel, c'est-à-dire basé sur une constitution qu'une assemblée, représentant réellement le pays, peut modifier et mettre ainsi toujours d'accord avec les besoins nouveaux, de façon que « l'insurrection devienne illégitime contre la loi qu'on peut réformer légalement. »

Quand André fut de retour à Paris, il vécut le plus souvent à Passy. C'est là qu'il écrivit le *Jeu de paume* et l'*Avis aux Français*. Il s'était fait recevoir membre de *la Société de* 1789, appelée d'abord *la Société des amis de la constitution*, et qui, après s'être séparée des *Jacobins*, avait créé le *Journal de la Société de* 1789, dont les principaux rédacteurs étaient Malouet, Condorcet, le chevalier de Pange, Grouvelle, Dupont de Nemours, de Kersaint, Pastoret, Guiraudet, Chéron et André Chénier.

Parmi les hommes que la révolution avait déjà rendus célèbres, ceux qui avaient surtout les sympathies d'André, c'étaient Bailly « qui doit tout au mérite et à la vertu ; » — Sieyès, dont il admirait « les écrits énergiques et lumineux, la forte et éloquente raison ; » — « le brave Lafayette, qui a exécuté de grandes actions pour une belle cause, à un âge où la plupart des autres hommes se bornent à connaître les grandes actions d'autrui ; » — Condorcet, « qui depuis vingt ans n'a cessé de bien mériter de l'espèce humaine par de nombreux écrits profonds, destinés à l'éclairer et à défendre tous ses droits. » Mais les événements et les passions modifient le jugement des hommes. André, souvent emporté jusqu'à la fureur, mettra plus tard autant de véhémence dans l'injure qu'il avait mis de chaleur dans la louange, et de vieilles amitiés ne trouveront même pas grâce devant lui.

L'orage déjà point à l'horizon. Le 24 août, à Passy, il signe l'*Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, qui paraît dans le n° 13 des *Mémoires de la Société de* 1789 (c'était le nouveau nom que le *Journal de la Société de* 1789 venait de prendre au n° 12), ce qui cause une scission dans la rédaction : Condorcet se sépare de ses collègues et le journal cesse de paraître. L'*Avis aux Français* eut un succès européen. Réimprimé en brochure, il fut traduit en anglais, en allemand, et en

polonais sur l'ordre du roi Stanislas, qui envoya à l'auteur une médaille accompagnée d'une lettre flatteuse, à laquelle André fit une réponse pleine de grandeur et digne d'un homme libre.

A partir de cette époque nous entrons dans la période politique de l'existence d'André; elle a été étudiée dans tous ses détails[1]; nous n'insisterons que sur quelques points négligés ou sur quelques inexactitudes involontaires. Au surplus, depuis 1791, la biographie d'André devient précise, à causes des dates de ses lettres au *Moniteur* et au *Journal de Paris*.

L'année 1790 et la première moitié de 1791 appartiennent encore au poëte; mais les jours de calme passeront vite. Bientôt, dégoûté des hommes et des choses, il s'écriera, avec un vif sentiment d'amertume et de regret : « Inconnu et pauvre, et content de l'être, je vivais dans la retraite, dans l'étude et dans l'amitié! » et dans l'amour, aurait-il pu dire; car alors le poëte n'avait point ajouté à sa lyre une corde d'airain, et la muse lui inspirait encore de suaves et douces élégies. Il avait conçu de l'amour, très-passagèrement, il est vrai, pour une jeune femme qui ne s'en douta probablement pas, madame Gouy d'Arcy, et qu'il a célébrée dans une élégie en enveloppant son nom d'un demi-mystère. Madame Gouy d'Arcy faisait partie de la brillante société de Lucienne, dont nous parlerons plus loin; son mari, qui périt le 5 thermidor, était député à la Constituante et dirigeait avec les banquiers Pourrat et Lecoulteux la célèbre compagnie des eaux.

Mais bientôt la politique lui fit oublier l'amour, et chassa bien loin ses rêves d'indépendance et de travail. Depuis plusieurs années, il nourrissait le projet de revoir la Suisse, d'y vivre même, au milieu des monts, d'y chercher un réduit à sa muse. C'est là qu'il aurait voulu continuer sa carrière diplomatique; et l'on a dit que, dans l'année 1791, il avait manifesté le désir d'y être envoyé en qualité d'ambassadeur[2].

André, a-t-on dit, s'était présenté aux élections de 1791 comme candidat à l'Assemblée nationale. On ne doit pas s'étonner, d'après son esprit libre et fier, qu'il ait complétement échoué. Résolu d'abord

1. *Notice historique sur le procès d'André Chénier*, par le bibliophile Jacob.

2. *Annales politiques et littéraires de la France*, 11 mai 1792 (Extrait d'une lettre de Bâle) : « André Chénier désirait beaucoup l'année dernière d'être envoyé ambassadeur en Suisse; il vient de remplir les journaux de longues déclamations au sujet des *Châteauvieux;* il est l'ami des Trudaine, ceux-ci le sont de Montmorin, et les Montmorin le sont de la reine. Ce sont là les amis de l'ordre, que j'ai toujours appelés les amis des ordres. »

de rester à l'écart, il ne sortit de son obscurité que parce qu'il croyait « tout citoyen obligé à cette espèce de contribution patriotique de ses idées et de ses vues pour le bien commun; » mais, au milieu de tous les partis, il garda son libre arbitre; il ne se fit le courtisan d'aucun, et surtout il ne chercha pas à flatter le peuple, disant, au contraire, « qu'on doit braver le peuple pour lui être utile. » André, repoussant toute association, n'appartint qu'à lui-même, à la raison, à la vertu, et se fit le champion solitaire de la vérité et de la liberté.

Dans les derniers mois de 1791, il écrivit quelques articles, adressa une lettre à Thomas Raynal et trois lettres au *Moniteur*. L'année 1792 fut entièrement consacrée à la politique; il abandonna l'étude et la poésie. Pendant les mois de février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, ses lettres au *Journal de Paris* se succédèrent de huit jours en huit jours, et quelquefois à des intervalles plus rapprochés. Il demeurait alors tantôt à Paris, tantôt à Passy.

C'est pendant cette année 1792 qu'éclatèrent de tristes et déplorables débats entre les deux frères, André et Marie-Joseph. Nous n'en répéterons pas les détails, qui sont connus; nous dirons seulement que les ennemis de Marie-Joseph ont grossi cette querelle outre mesure. Dans plusieurs articles du *Journal de Paris* et du *Moniteur* les deux frères échangèrent quelques mots vifs et piquants, mais bientôt la famille et les vrais amis d'André et de Marie-Joseph intervinrent, et les débats furent clos au mois de juin 1792. D'ailleurs, en isolant cette polémique des écrits du temps, on lui enlève son véritable caractère et ses justes proportions. Étudiée attentivement au milieu des déclamations outrées de l'époque et du style trivial des publicistes du jour, on la trouve généralement digne, calme même, atténuant par le choix des mots ce que quelques pensées pourraient avoir de blessant.

Néanmoins, quoique Marie-Joseph eût été l'agresseur en se constituant le champion des Jacobins, s'il fallait porter un jugement sur cette querelle, sans être aveuglé par la vive admiration et par le culte que nous avons pour André, nous oserions dire qu'il eut de grands torts de son côté. « Je n'ai jamais fait secte même avec les gens que j'estime, » nous dit-il lui-même; il n'était donc ni poussé, ni circonvenu par un parti, par des amis maladroits. Marie-Joseph, au contraire, plus faible, plus facile à se laisser entraîner, n'avait pas le libre exercice de sa volonté ; il agissait excité par les ennemis d'André, les Brissot, les Manuel, les Condorcet, etc. André parlait du fond d'une solitude où il devait peser à loisir, loin de toute influence, ses attaques et leurs effets ; Marie-Joseph parlait du milieu d'un

camp où tous les regards étaient tournés vers lui pour exciter son zèle et pour ne pas le laisser faiblir. André était, en outre, l'aîné de deux ans, différence d'âge rendue plus grande encore par l'habitude de la réflexion et du travail, et il devait à son frère l'exemple de la modération. Mais, en voulant être juste, ne nous égarons pas. Dans cette polémique publique le caractère d'André se dévoile dans toute sa rigueur, et ce n'est pas sur le côté hautain, roide, dédaigneux, qu'il convient d'appuyer. André n'avait, dans le commerce habituel de la vie, ni hauteur ni dédain pour Marie-Joseph ; loin de là, il jugeait en frère et avec indulgence l'auteur de *Brutus* et *Cassius;* il lui prêtait et lui croyait plus de talent qu'il n'en avait, ou plutôt qu'il n'en avait montré jusqu'alors. Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est le caractère patriotique de cette lutte fraternelle. L'âme des Brutus respire dans André : la voix du sang se tait quand la patrie élève la sienne.

Au mois d'avril, la fête que les Jacobins donnèrent aux Suisses du régiment de Châteauvieux, amnistiés par un décret de l'Assemblée nationale, fit déborder l'indignation d'André. « Des soldats qui pillent la caisse de leur régiment, qui tuent leurs officiers, qui sont justement condamnés aux galères, et à qui l'Assemblée nationale accorde l'amnistie; à qui, sur une motion de Collot-d'Herbois[1], au club des Jacobins, le maire de Paris, le « vertueux Pétion, » prépare une entrée triomphale ! » Dans ses lettres au *Journal de Paris* il revient sans cesse sur la honte de cette scandaleuse ovation et parvient à animer de son courage quelques libres rédacteurs comme lui du journal. C'est un Romain qui juge la révolution naissante et qui la rappelle à la discipline, qui fait la gloire des armées et la force des nations ; ou plutôt c'est une âme qui a médité Tacite et Montesquieu. Le jour même de cette ignominieuse cérémonie, le publiciste se change soudain en poëte lyrique; l'*Hymne aux Suisses de Châteauvieux* paraît dans le *Journal de Paris*, le 15 avril 1792 ; et il le signe, sans souci de la colère des Jacobins. Pour ne pas être témoin de cette fête, à laquelle David et Marie-Joseph ont prêté l'éclat de leurs noms et de leurs talents[2],

1. Dans la séance du 4 avril, Collot-d'Herbois se déchaîne contre Roucher et André Chénier (ce n'est pas *Chénier-Gracchus*, dit Collot-d'Herbois, c'est *un autre*, oh! tout à fait *un autre*). Il traite André de *prosateur stérile*, et se promet de l'attaquer devant les tribunaux comme lâche calomniateur.

2. Dans le programme de la fête des *Châteauvieux*, publié dans deux numéros du *Patriote français*, il est dit que MM. David et Hubert se sont chargés du dessin et de la composition tant du char que des divers trophées et emblèmes; que M. Chénier a bien voulu se charger de la composition de tous les morceaux de poésie, inscriptions, devises, etc. — Le 26 mars, Marie-

il part, il va respirer l'air pur de la campagne et refaire dans la solitude ses forces épuisées.

Quelques jours après, le 27 avril, une nouvelle lettre au *Journal de Paris* signale son retour; désormais il ne connaît plus de bornes. « Il est bon, il est honorable, il est doux de se présenter par des vertus sévères à la haine des despotes insolents qui tyrannisent la liberté au nom de la liberté même. » Il s'enivre du danger; il semble avec délices aspirer à mériter la mort : « C'est surtout quand les sacrifices qu'il faut faire à la vérité, à la liberté, à la patrie, s'écrie-t-il, sont dangereux et difficiles, qu'ils sont accompagnés aussi d'inappréciables délices. C'est au milieu des délations, des outrages, des proscriptions, c'est dans les cachots, c'est sur les échafauds que la vertu, la probité, la constance, savourent la volupté d'une conscience orgueilleuse et pure. » Ses attaques deviennent directes et sanglantes; il désigne ses ennemis, les nomme, les défie, les couvre d'injures. Brissot, c'est « ce libelliste qui barbouille avec de la fange et du sang les premières pages du *Patriote français;* » Rœderer, « un homme d'une ambition rusée et versatile. » Il dénonce « la cruauté niaise de Pétion. » Jadis il vantait les vertus de Condorcet..... « L'honnête homme que ce Condorcet, s'écrie-t-il, qui a cherché le profit et trouvé la honte à devenir l'ami, le compagnon, l'émule de Brissot et de Marat! » Bientôt même David et Le Brun, les amis de son enfance, ne trouveront pas grâce devant lui; mais il n'imprimera pas le nom de Le Brun dans ses vers satiriques et laissera douter la postérité. Ce n'était point du reste sans danger pour lui que ses attaques se multipliaient ainsi. Des listes de proscriptions, disait-on [1], circulaient dans la capitale; on y plaçait les noms de Desmeuniers, de Roucher, d'André Chénier, de Duport et de regnault de Saint-Jean d'Angély.

Il s'épuise bientôt dans cette lutte. Vers les premiers jours d'août, pendant que de tragiques événements se préparent, il va se rafraîchir aux riantes images de la nature; il oublie un instant ses préoccupations dans les vallées de la Normandie. A Catillon, aux sources de l'Andelle, il resonge aux idylles de sa jeunesse. Mais ce n'est qu'un éclair de bonheur et de calme.

Il revient à Paris. Le 8, le 9, le 10 août, c'est à l'Assemblée nationale elle-même qu'il veut faire entendre sa voix; elle se perd comme au milieu d'un ouragan. Soudain éclate l'insurrection du 10 qui ren-

Joseph et David avaient déjà signé la pétition présentée au conseil général de la commune pour l'inviter à la fête, pétition que le *Patriote français* inséra dans son numéro du 28 mars.

1. Regnault de Saint-Jean d'Angély, dans le n° 41 de l'*Ami des patriotes*.

verse la royauté et disperse ses défenseurs : le parti d'André est vaincu. Hors de l'arène, il dévore son ressentiment et répand toute sa colère dans des ïambes vengeurs.

Dans les derniers mois de 1792 commence le procès de Louis XVI. André choisit cette noble occasion de combattre encore et réclame l'honneur de se consacrer à la défense du roi. Malesherbes accepte son dévouement, sans permettre qu'il fasse connaître son nom impopulaire. C'est lui qui rédigea, dit-on, la lettre que Louis XVI devait lire à la Convention, et dans laquelle il demandait l'appel au peuple[1].

Après la mort du roi, le séjour de Paris devenait impossible pour André. Au milieu de toutes les haines qu'il avait amassées contre lui, il courait à chaque instant le risque d'être assassiné ou d'être incarcéré et traîné à l'échafaud. Son courage l'y aurait porté; mais ses amis, sa famille, Marie-Joseph surtout, à force de prières, obtinrent qu'il s'éloignât de Paris. Il partit d'abord pour Rouen ; mais l'éloignement lui était insupportable; il voulait au moins être près de l'arène pour y reparaître au besoin tout armé.

Son frère s'occupa de lui chercher une retraite. Il loua, à Versailles, une petite maison écartée, dans le haut de la rue de Satory. C'est là qu'André se retira. Malade, il avait besoin d'un calme et d'un repos absolus : il lui était nécessaire d'oublier les hommes et leurs passions. Quoique souffrant et chagrin, il reprit ses travaux. Depuis dix ans, son poëme de l'*Hermès* était commencé. Chaque jour une note, fruit de longues méditations et de laborieuses lectures, venait s'ajouter à celles des jours précédents. Mais le travail n'était pas suffisant à remplir le vide de cette âme ardente et généreuse.

Sur les bords de la Seine s'élève le côteau de Lucienne, auquel les bois font une verte couronne. C'est là que, chaque jour, sous de triples cintres d'ormeaux, se dirige le poëte à demi consolé; c'est là qu'habite et respire *Fanny;* c'est là que, presque chaque soir, André va lire les vers composés à l'aurore :

Pour elle seule encore abonde
Cette source jadis féconde
Qui coulait de *sa* bouche en sons harmonieux.

Quand la révolution devint menaçante, deux jeunes femmes, filles de madame de Pourrat, célèbre par sa beauté et par son esprit qu'admirait Voltaire, se réfugièrent à Lucienne, dans une propriété de

1. Dans ses *Études littéraires et politiques*, II, p. 94, Boissy d'Anglas dit que Louis XVI n'a jamais dû lire cette lettre.

famille. Le salon de madame Pourrat, comme celui de madame de Chénier, avait longtemps réuni l'élite des artistes et des écrivains. Avant de chercher un refuge à Versailles, André était allé souvent à Lucienne. C'est là que l'avaient connu Népomucène Lemercier et madame de Beaumont, la fille du ministre Montmorin. Il s'y laissa même un instant séduire aux grâces et à la beauté de madame Gouy d'Arcy. Lorsqu'il conçut le poëme de *Suzanne,* il allait en lire le plan et les fragments, et les soumettre au jugement des hôtes de Lucienne, dont il se sentait aimé et apprécié. Madame la comtesse Hocquart avait le brillant esprit de sa mère. Elle vivait encore il y a quelques années. Aimant à reporter sa pensée sur cette lointaine époque des mauvais jours, ce n'était jamais sans attendrissement que lui revenait le souvenir d'André Chénier. Elle parlait avec affection, avec admiration, de cet esprit charmant (ce sont ses propres paroles), de cette imagination splendide, de cette âme facile à se passionner. Madame Laurent Lecoulteux[1], la Fanny du poëte, n'avait pas dans l'esprit les étincelles de sa sœur. Elle tenait de sa mère, la beauté, le charme, la grâce. Il reste d'elle un portrait, un profil aux traits nobles et purs. Épouse dévouée, mère tendre et craintive, elle fit éclore dans l'âme d'André un sentiment nouveau, la chaste mélancolie de l'amour. Il est des vers d'André que madame la comtesse Hocquart aimait à se faire relire. C'était, disait-elle, le fidèle et charmant portrait de sa sœur :

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité, etc.

Le charme de Fanny se répandait sur tout ce qui l'entourait. Bonne et compatissante, elle apportait avec elle le sourire et la consolation. Et pourtant, avant d'être elle-même frappée par une mort prématurée, elle fut trois fois frappée dans son cœur de mère. Avant la révolution, elle avait perdu un jeune enfant, sur la tombe duquel André s'écriait, mêlant ses douleurs aux larmes maternelles :

Adieu, fragile enfant échappé de nos bras, etc.

Deux autres enfants vécurent faibles et maladifs. Elle les perdit

1. M. Laurent Lecoulteux fut emprisonné presque à la même époque qu'André ; mais, grâce aux sollicitations de Barrère, Fouquier-Tinville ajourna son jugement, et le 9 thermidor lui rendit la liberté. (Voy. *Mémoires de Barrère*, t. II, p. 203.)

dans leur première enfance, et la jeune mère ne tarda pas à les rejoindre.

Ce fut sous le chaste regard de *Fanny*, qu'après une année de fiévreuse agitation, au sortir des luttes passionnées et énervantes de la presse révolutionnaire, André sentit renaître en lui sa muse et plus belle et plus pure. Le charme de la femme adorée passa dans les vers les plus doux qu'il ait soupirés, et, sans doute, lui fit un instant oublier cette antique et sage parole : Qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant de savoir comment, au dernier jour, il est descendu dans la tombe!

Mais, pendant qu'il se laissait ainsi reprendre « aux douces chimères d'amour, » les événements se précipitaient. Bien du sang avait déjà coulé. Le 13 juillet, Marat tombe sous le poignard de Charlotte Corday. Cinq jours après, l'héroïque jeune fille marche à la mort sans pâlir. Le 21 juillet, dans la *Gazette nationale* (*Moniteur universel*), Audouin, député à la Convention, publie « un hymne infâme, » dans lequel, s'adressant à David, « au stupide David, » il s'écriait :

. . . . Arme-toi de courage;
Toi son fidèle ami, peintre de Pelletier [1],
Redonne-nous-le tout entier.

Dans le feu de l'indignation, André écrivit la belle ode à Charlotte Corday.

Après la mort de Marat, les sacrifices humains continuèrent. André, désespérant du salut de la république, détourna les yeux du sanglant tombeau qu'offrait alors la France, et se livra aux études les plus abstraites; le citoyen se réfugia au sein du philosophe. Avec les poëtes astronomes de l'antiquité il s'éprit de la Bérénice céleste. L'automne s'écoula ainsi. Aux rêveries de Tibulle avaient succédé les méditations de Lucrèce [2].

Cependant André, après quelques mois passés à Versailles, put se

1. Lepelletier de Saint-Fargeau, conventionnel qui avait voté la mort du roi, assassiné par le garde du corps Paris. David avait composé un tableau représentant Lepelletier sur son lit de mort.

2. Voici une note latine d'André Chénier, que Chardon de la Rochette a fait connaître dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, t. Ier, p. 388, pour rétablir un passage que le C. A. Luzac avait omis dans les *Fragmenta elegiarum Callimachi*, ouvrage posthume de Valckenaer. André, lié avec le fils de Valckenaer, avait eu connaissance des quelques feuilles imprimées du vivant de l'auteur, et il avait transcrit sur un exemplaire des *Arati Phænomena*, qu'en 1672 Fell avait donnés sans y attacher son nom, un passage de

croire oublié. Sa santé s'était un peu rétablie; il revint à Paris et alla demeurer chez son père[1].

Dans les premiers jours de mars 1794, M. Pastoret, membre de cette phalange glorieuse qui avait combattu pour la défense des lois, fut arrêté à Passy. Quelques jours après, le 7 mars (17 ventôse), André se trouvait en visite chez M. Piscatory, beau-frère de M. Pastoret, lorsqu'un nommé Guénot, porteur d'un ordre du comité de sûreté générale, se présente pour faire une visite domiciliaire; la présence d'André paraît suspecte. Il montre en vain une carte de la section de Brutus dont il faisait partie; Guénot, assisté de membres du comité révolutionnaire de Passy, procède à son interrogatoire, et en dresse le procès-verbal : monument étrange que l'histoire a conservé[2].

l'ouvrage de Valckenaer omis justement par Luzac, et qui se rapportait à l'*Aratus* de J. Fell :

« Cujusnam viri cura prodiisset hic liber quem ego apud londinensem bibliopolam inveni, dum ante hos tres aut quatuor annos in Britannia degerem, nuper sum edoctus; idque, ut alia innumera, debeo batavo homini cujus operum assidua lectio mihi quotidie novos Græcarum musarum ac venerum recessus aperit. Is est magnus Valckenarius, qui supremis suis temporibus gravi morbo vix elapsus, Callimachi elegiarum fragmenta illustranda susceperat; nam ille Ernesti industriam in hac parte haud multi faciebat. Igitur cum jam dimidia pars voluminis, quasi ex tempore effusi, typis excusa foret, fato occubuit vir egregius. Tum ab ejus unico filio, Jano Valckenario jurisconsulto, quasi paternæ memoriæ consulente, nam et ipse multarum litterarum homo est, typothetarum operæ intermissæ sunt, autoris apographum domi reportatum, quodque jam excusum fuerat pecunia redemptum, cujus UNICUM EXEMPLAR a se asservatum mihi legendum permisit vir humanissimus. Enimvero libellus iste non eadem lima elaboratus atque perpolitus videtur qua tot acuti ingenii, et inexhaustæ doctrinæ monimenta, quibus Valckenarii nomen innotuit. Nam neque clara satis aut nitida oratione conscriptus est, et incondita eruditionis copia laborat, et in immensa digressionum spatia hinc inde effluit. Est autem non raro ubi, licet senem. Valckenarium agnoscas tamen. Atque ibi dum veterum *de Coma Berenices* testimonia meminit, prolatis etiam Eratosthenis verbis, quæ Leonis extrema sunt, et hic leguntur p. 5, hæc addit quæ exscribere visum est. » (Suit la note de Valckenaer, dont une partie seulement avait été conservée par l'éditeur de l'œuvre posthume, et dans laquelle il faisait les plus grands éloges du modeste J. Fell, qui n'avait pas signé son édition des *Arati Phænomena*. Enfin la note d'André se termine ainsi) : « Scribebam Versaliæ, animo et corpore æger, mœrens, dolens, die novembris undecima 1793, Andreas C. Byzantinus. »

1. Rue de Cléry, 97.

2. C'est M. Sainte-Beuve qui l'a fait connaître dans ses *Causeries du Lundi*, tome IV, p. 164 (éd. 1860).

André refuse de le signer. Guénot s'emporte, et, sur un ordre qu'il obtient du comité de Passy, il le fait entraîner et conduire à la prison du Luxembourg. Le concierge refuse de l'admettre sans un ordre du comité général. André est conduit alors à Saint-Lazare, où il est incarcéré.

Quand M. de Chénier apprend l'arrestation d'André, il court au comité de salut public et demande à Barrère la liberté de son fils innocent. Barrère la lui promet; et cependant le lendemain, à la prison de Saint-Lazare, on reçoit l'ordre d'inscrire l'écrou d'André. Telle est du moins la version de la famille; mais faut-il y ajouter une foi complète? n'est-elle pas le résultat d'une haine de parti? Marie-Joseph, après le 9 thermidor, fut l'ennemi acharné de Barrère; mais avant cette époque, et alors qu'André était à Saint-Lazare, Barrère et Marie-Joseph, au contraire, étaient liés et se voyaient presque tous les jours[1]. Avant de soupçonner Barrère, il était plus naturel et plus simple de supposer que ce même Guénot, qui avait arbitrairement arrêté André, avait aussi fait des démarches pour faire inscrire son écrou.

Cette arrestation et celle de Sauveur Chénier qui venait d'avoir lieu à Beauvais furent un coup de foudre pour M. et madame de Chénier et pour Marie-Joseph. M. de Chénier, dans l'emportement de son énergie, voulait lutter, obtenir judiciairement l'élargissement d'André. Le malheureux! il invoquait les lois, l'honneur, la justice! Dire un seul mot, c'était jeter André en proie à Collot-d'Herbois. On convint que, pour sauver les prisonniers, la seule conspiration possible était celle du silence; qu'il fallait à tout prix faire oublier André et Sauveur. M. de Chénier se rendit, mais difficilement. Ce vieillard intègre ne pouvait se résoudre à douter des lois.

Sauveur, amené de Beauvais, avait été écroué à la Conciergerie. On gagna un employé, et Sauveur put ainsi chaque jour faire parvenir de ses nouvelles à sa famille. M. de Chénier parvint aussi, mais plus difficilement, à séduire un guichetier de Saint-Lazare et à communiquer avec André Marie-Joseph était sans pouvoir à la Convention. Détesté de Robespierre, il était menacé dans sa liberté; dans sa vie même. Il fit cependant des démarches réitérées auprès des membres du comité de sûreté générale. Presque partout sans crédit, éconduit, il finit, à force d'obsessions, par obtenir que tant qu'on ne

1. Voyez une note de Barrère dans ses *Mémoires*, t. II, p. 263. Barrère dit que devant lui il vit Marie-Joseph implorer le député Dupin, afin que celui-ci fît tous ses efforts pour obtenir du comité de sûreté générale l'élargissement d'André.

recevrait pas d'ordre formel on mit le dossier d'André et de Sauveur sous les autres. Le salut des prisonniers était ainsi assuré pour un certain temps. Si les bourreaux n'apprenaient pas qu'ils avaient entre les mains la tête d'André, il y avait lieu d'espérer.

La prison de Saint-Lazare offrait un aspect étrange. Là, André retrouva tous ceux que des temps meilleurs avaient si souvent vus rassemblés chez sa mère. C'était le même monde avec ses illustrations, transporté dans les murs d'une prison. La noblesse, l'esprit, la beauté, le savoir, embellissaient les derniers jours des victimes : là étaient M. de Montalembert, M. de Montmorency, le duc de Noailles, le prince de Rohan, le prince de Broglie, le comte de Vergennes, le marquis d'Usson, ancien colonel d'André. Roucher, son collègue dans la polémique du *Journal de Paris*, passait de longues heures à écrire à sa fille, qu'il ne devait plus revoir. Ginguené pensait à sa femme dans les larmes; à chaque instant il attendait la mort, ne sachant pas qu'à son insu ses jours devaient s'augmenter de tous ceux d'André. Suvée trompait, en peignant, les ennuis de la prison; il devait avoir la gloire de transmettre les traits du poëte à la postérité. Les deux Trudaine continuaient avec André leurs poétiques entretiens d'autrefois; ils parlaient des bois de Montigny, de l'Italie, de la Grèce, temps heureux où, dans l'épanouissement de la jeunesse, le poëte s'était trop légèrement écrié, insouciant des coups de la fortune : « Nous sommes trois contre elle! » Le plus âgé des deux Trudaine n'avait pas trente ans; le plus jeune, dans un vif regret de la vie, traçait sur les murs de son cachot quelques vers languissants[1]. De nobles femmes, de belles jeunes filles, répandaient dans les cellules et dans les préaux comme un parfum d'espérance et d'amour. Madame la marquise de Saint-Aignan, qui le 6 thermidor dut son salut à l'enfant qu'elle portait dans son sein, avait excité la tendre piété du poëte. Mais surtout il aurait donné volontiers le peu de jours sur lesquels il pouvait compter pour une autre victime faible et craintive qui, dans ces tristes murs, pleurait ses dix-huit années sitôt moissonnées. Mademoiselle Aimée de Coigny[2] avait une délicate et gracieuse figure, un caractère facile et mobile, une âme enthousiaste, tendre, avide de belles et suaves émotions. Son esprit était un peu léger, changeant, mais exquis et cultivé. Si elle ne savait pas la langue de Sapho, on surprenait souvent ses lèvres à murmurer des vers d'Horace. Mais en vain tous les cœurs virils qui l'entouraient s'é-

1. Voy. Boissy d'Anglas, *Études littéraires et poétiques*, II, p. 94.

2. Elle fut duchesse de Fleury, puis épousa M. de Montrond. Elle mourut le 17 janvier 1820.

criaient à chaque convoi funèbre : *Dulce et decorum est pro patria mori!* Elle, elle avait peur de la mort! elle aimait la vie, la liberté, la lumière, l'amour! Ses plaintes, sa voix, éveillèrent le cœur du poëte :

> Et secouant le faix de *ses* jours languissants,
> Aux douces lois des vers *il plia* les accents,
> De sa bouche aimable et naïve.

Dans sa prison, André commit plus d'une imprudence; il parlait de ses bourreaux sans aucune retenue, avec l'impétueuse audace qui jadis avait animé ses articles du *Journal de Paris*. On a dit qu'à Saint-Lazare il s'occupait de revoir ses manuscrits, de les classer, etc. C'est une erreur. Tous les manuscrits d'André étaient heureusement restés chez son père; sans cela ils eussent été saisis et perdus. Son père lui avait seulement, à sa demande, envoyé quelques livres par le guichetier, qui apportait et remportait le linge du prisonnier. Quand André eut composé ses ïambes, il les roula dans un paquet de linge et les fit ainsi parvenir à son père.

On a dit[1] qu'il avait cherché à s'évader, qu'un ami lui en avait indiqué les moyens, mais qu'il hésita au moment d'exécuter son projet. Peut-être eut-il peur que l'insuccès ne le compromît davantage. Il s'était rangé à l'avis de Marie-Joseph, et savait qu'il n'y avait de salut que dans l'oubli. Aussi, il devint plus circonspect, plus prudent, *parla* moins et évita les rapports des geôliers.

On atteignit ainsi le 20 prairial. Marie-Joseph, suspect, haï de Robespière, avait été contraint de quitter son logement, et pour éviter toutes les recherches, presque chaque soir il changeait d'asile. Quand M. de Chénier vit ses trois fils en danger, il ne put se contenir; il blâma les moyens employés jusqu'à ce jour pour sauver les prisonniers. La loi du 22 prairial vint à paraître : elle mettait, aux yeux de M. de Chénier, un semblant de justice et de liberté dans le choix des défenseurs[2]. Il résolut de tenter la lutte judiciaire, s'il le fallait, disant que ses fils n'étaient que calomniés, et qu'on ne pourrait les accuser de conspiration. Il rédigea un mémoire qu'il adressa à la chambre du conseil du tribunal révolutionnaire chargé de l'examen des détentions[3]. Jusqu'au milieu de messidor, M. de Chénier n'en-

1. *Mémoires, souvenirs, œuvres et portraits*, par Alissan de Chazet. Paris, 1837, t. III, p. 32.

2. Art. XVI : « La loi donne pour défenseurs aux patriotes calomniés des jurés patriotes; elle n'en accorde point aux conspirateurs. »

3. Ce mémoire, ainsi que toutes les pièces relatives au procès, se trouve dans la notice de M. P. Lacroix.

tendit pas parler de son mémoire. Marie-Joseph espérait une contre-révolution qui briserait Robespierre. M. de Chénier n'y croyait pas. Il alla trouver Barrère, qui le reçut poliment, lui dit avoir vu son mémoire, mais ne lui fit que des réponses évasives. Les événements ont bien prouvé que c'était de la prudence de la part de Barrère, et qu'il agissait dans les intérêts d'André en ne donnant pas suite aux démarches du père. Le 3 thermidor, M. de Chénier alla à Saint-Lazare pour voir André; on lui refusa brutalement la porte. Le lendemain, le malheureux père retourna chez Barrère; il pria, supplia qu'on lui rendît son fils. « Allez, monsieur, votre fils sortira dans trois jours, » répondit Barrère. Depuis, la famille, nourrie des rancunes de Marie-Joseph, n'a voulu voir qu'une sanguinaire hypocrisie dans ces paroles. Ce délai de trois jours, c'était peut-être son secret, que Barrère laissait échapper dans un moment d'impatience, la chute prochaine de Robespierre. S'il commit quelque imprudence, ce fut sans doute, poussé par ce père infortuné, de vouloir devancer les événements et de parler d'André au comité, car le jour même l'accusateur public reçut des comités de salut public et de sûreté générale l'ordre d'instruire d'urgence le procès d'André Chénier. Au parquet, comme nous l'avons dit, on avait jusqu'alors consenti à mettre le dossier d'André sous les autres, mais il n'était pas possible d'éluder un ordre aussi formel [1].

Le jour même l'accusateur public, Fouquier-Tinville, rédigea l'acte d'accusation, si rapidement qu'il ne distingua pas le dossier d'André de celui de Sauveur, que le parquet, dans sa précipitation, avait envoyé; il donna à André des qualifications et le chargea de faits qui n'appartenaient qu'à Sauveur, ce qui nécessita au tribunal une rature de trente lignes.

Le 6 thermidor André fut extrait de Saint-Lazare. Les charrettes arrivées au milieu de la journée étaient restées pendant trois longues heures, dans la cour, exposées aux yeux des prisonniers. Ce ne fut qu'à six heures que les fatales listes vinrent désigner les victimes. Il y eut un moment douloureux de séparation : André se jeta dans

1. Un chef de bureau, qui était Breton, en cherchant le dossier d'André, aperçut celui de Ginguené, son compatriote, presqu'en tête. Il le saisit à l'insu des autres membres du parquet, et le mit à la place de celui d'André Chénier. Madame Ginguené apprit plus tard ce fait du chef de bureau lui-même; elle en parlait souvent avec attendrissement, avec terreur même, songeant à cette époque sublime où chacun avait voulu mourir pour un compagnon d'infortune, où Guinguené sans doute eût donné sa vie pour André. — Nous tenons ce fait de M. Ferdinand Denis, qui l'a plusieurs fois entendu raconter à madame Guinguené elle-même.

les bras des frères Trudaine, qui ne devaient lui survivre que d'un jour, et il partit pour la conciergerie, où siégeait Fouquier-Tinville. Son frère Sauveur ne sut pas son arrivée et ne put même pas l'embrasser une dernière fois.

Le 7 au matin André comparut devant le tribunal révolutionnaire. Parmi les charges qui pesaient sur lui, il y avait celle d'avoir écrit contre la fête de Châteauvieux; c'était sa condamnation; c'était la vengeance de Collot-d'Herbois.

Le jour même, 7 thermidor, à six heures du soir, André Chénier fut exécuté sur la place de la barrière Renversée, ci-devant barrière du Trône[1].

Le lendemain, 8 thermidor, dans le bulletin des victimes que publiaient les journaux, Marie-Joseph lut le nom de son frère. Il courut chez son père. Le malheureux avoua sa démarche auprès de Barrère. Il y eut une scène terrible entre le père et le fils. Marie-Joseph fut dur; il accabla de reproches ce père infortuné, mais bientôt, vaincu par les sanglots du vieillard, il tomba dans ses bras.

Le jour suivant, 9 thermidor, Robespierre était mis en accusation par la Convention. Deux jours plus tard, André eût été libre! Marie-Joseph ne fut pas maître de sa douleur; on le vit, dans son désespoir, se rouler à terre. M. de Chénier ne put survivre plus de dix mois à son fils, dont il s'accusait d'avoir causé la mort[2]. Madame de Chénier alla habiter avec Marie-Joseph, et pendant quatorze ans la mère et le fils mêlèrent leurs regrets et leurs larmes. Marie-Joseph dut parfois envier le sort de son frère. Souvent malheureux, calomnié, il lui fallut, pour supporter la vie, une force d'âme qui ne lui manqua jamais.

Telles furent la vie et la mort d'André Chénier.

## III

Nous devons maintenant entrer dans quelques considérations sur les œuvres qu'il nous a laissées.

En marchant vers le but qu'il s'était indiqué, et que nous avons

1. La légende a voulu embellir les derniers instants du poëte. On a dit que dans la charrette, en allant à l'échafaud, Chénier et Roucher récitèrent la première scène d'*Andromaque*. On rapporte encore qu'il aurait dit en se frappant le front : « Mourir ! pourtant j'avais quelque chose là ! » En marchant à la mort, André sans doute pensait à sa mère et à la patrie, et peut-être se ressouvint-il à ce moment suprême de ce vers de *la Liberté* :

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms!

2. Il mourut le 25 mai 1795.

tâché d'éclaircir dans la première partie de cette étude, André devait passer d'abord par l'imitation, s'efforcer ainsi de plier la langue française à la peinture des sujets les plus habituels à la langue grecque; puis, ayant alors à sa disposition une langue rompue à ce poétique exercice, s'en servir à la peinture de sujets nouveaux et français, et passer ainsi de l'imitation à la création, en se plongeant tout entier dans la vie moderne. C'est ce que développe avec une lucidité remarquable le poëme de l'*Invention.*

Nous n'agiterons pas toutes les questions littéraires que pourrait soulever l'étude des *Poésies antiques.* La comparaison de Théocrite et d'André Chénier serait féconde, mais trop longue pour que nous l'abordions ici. Il y aurait à s'étendre sur l'influence semblable qu'ils reçurent d'Homère. Nous dirons seulement que *l'Aveugle* et *le Mendiant* sont de véritables poëmes, correspondant exactement aux deux pièces de Théocrite intitulées *les Dioscures* et *Hercule chez Augias*, et comprises improprement sous le titre général d'*idylles;* que, dans *la Liberté*, Chénier s'est élevé à la hauteur de Théocrite, parce qu'il a compris que la poésie pastorale a un but moral, que l'idylle, dans son sens le plus étendu, doit être l'expression juste et saisissable d'une vérité générale, et qu'elle peut, en s'élevant à la hauteur du drame et de la comédie, renfermer un enseignement profitable à l'humanité.

Quant aux élégies antiques, il nous suffira de faire remarquer que *le Jeune Malade* et *la Jeune Tarentine* auraient placé Chénier au premier rang même parmi les anciens.

Nous avons hâte d'arriver à ses procédés d'imitation, qui vont nous conduire directement à des considérations plus hautes.

Dans une épître à Le Brun, André se plaît à nous laisser pénétrer les secrets savants de son art. A chaque page de ce volume, le lecteur trouvera de nombreux exemples des multiples procédés que le poëte lui-même nous dénonce. Remarquons seulement que l'imitation se combine toujours avec l'invention, soit qu'il assemble plusieurs passages d'un auteur ancien dans une élégie, soit qu'il développe ce qui n'était qu'en germe dans son modèle. Ce qu'il veut surtout donner « à ses fruits nouveaux, c'est « une saveur antique. » Mais il est deux procédés sur lesquels nous insisterons, parce qu'ils sont l'essence même de l'art. Dans Homère, la comparaison est souvent un tableau (la nature prise sur le fait et fidèlement peinte) que l'on pourrait détacher du poëme, et qui, pris isolément, serait une épigramme, une petite ode, quelquefois morale et philosophique, une de ces petites pièces à une seule touche comme les Grecs les aimaient. Ainsi, au 17ᵉ chant de l'Iliade, Ménélas arrache la vie au bel Eu-

phorbe, le fils de Panthos : *Tel un jeune plant d'olivier*, etc. Supposez un laboureur, le lendemain d'un ouragan, contemplant ses ravages et s'écriant, l'amertume dans le cœur : « O jeune olivier, je t'avais élevé dans un lieu solitaire; arrosé par une source abondante, gracieux, plein de séve, tu t'enorgueillissais de fleurs d'une blancheur éclatante; soudain accourt la tempête qui t'enveloppe de ses tourbillons, te déracine et t'étend sur le sol! » Or, maintenant, admettez que cette élégie supposée du laboureur soit signée Simonide, Alcée, Anacréon, etc., ne sera-t-elle pas, pour tout poëte qui voudra peindre avec des effets justes et puissants à la façon d'Homère, le premier terme d'une comparaison dont le second terme, toujours variable, sera au choix et au goût du poëte? C'est ce procédé qu'André employait avec une science incomparable et un art exquis. Quand un petit tableau, dans un auteur ancien ou même moderne, le frappait, il s'en emparait, et le soudait immédiatement à quelqu'une de ses pensées par une comparaison. C'est par ce moyen qu'André lie constamment le passé au présent, la vie antique à la vie moderne. En cela il était inventeur, ou du moins il retrouvait le grand secret de Pindare, à son insu peut-être et sans l'appliquer encore à la poésie lyrique.

Le second procédé, plus complexe, consiste dans la création par assimilation antérieure. Ce procédé échappe souvent à la critique, et les poëtes eux-mêmes ne s'en rendent pas toujours compte. Il faudrait parfois remonter bien haut pour découvrir les sources premières de l'inspiration. Mais, dans André, l'art se laisse saisir à tous les degrés de formation. Ainsi, le lecteur pourra lire la V^e^ élégie du livre III de Tibulle, ensuite l'élégie aux frères de Pange; voir comment André imite Tibulle, ce qu'il omet, ce qu'il ajoute, ce qu'il modifie; puis, de l'élégie aux frères de Pange, passer à *la Jeune Captive,* et se rendre compte du travail d'assimilation et d'appropriation qui a précédé cette création; comment l'âme d'André a été, pour les pensées du poëte latin, comme un second moule d'où elles sont sorties renouvelées, rajeunies, fécondées, par une méditation interne et insaisissable. Et, dans cette étude, le lecteur trouvera encore une preuve anticipée de ce que nous allons dire, touchant l'introduction du lyrisme dans le génie d'André.

Quand il voulut, dans le *Jeu de paume,* tenter le genre pindarique, le lyrisme n'avait pas encore transformé la nature de son génie; aussi ne réussit-il pas complétement. Toutes les réflexions morales qui terminent cette pièce, très-justes, très-belles, exprimées en beaux vers, eussent dû être condensées en quelques phrases tombant de plus haut. Le passé doit éclairer l'avenir. A chaque instant Pindare évoque

aux yeux de ses contemporains les ombres des héros passés, et, de l'exemple de divines fortunes ou de soudaines catastrophes, tire une morale supérieure, qui n'est que le poétique résumé des méditations dans lesquelles son récit a entraîné l'âme de ses auditeurs. Mais, si Pindare avait eu à célébrer un événement aussi considérable dans l'histoire de l'humanité que celui du Jeu de paume, peut-être n'eût-il pas lui-même complétement dominé son enthousiasme.

Plus tard, dans l'*Ode à Charlotte Corday*, la forme nouvelle du génie d'André est déjà visible. Et c'est à cette dernière et éclatante transformation, au milieu de laquelle la mort a malheureusement arrêté le poëte, que nous voulons faire assister le lecteur. Nous allons voir, sous la double influence de l'amour et de la patrie, le génie d'André tourner au lyrisme et devancer ainsi l'avenir de la poésie française.

*Lycoris*, *Glycère*, *Camille*, telles sont les muses d'André. Dans ses *Commentaires* sur Malherbe, il blâme le poëte d'avoir fait choix « d'une maîtresse poëtique ; » il veut qu'on aime réellement la beauté qu'on célèbre. Nous devons donc supposer que les élégies d'André ne sont pas « des vanteries poétiques ; » d'ailleurs, la jeunesse du poëte nous en est un sûr garant. Dans sa vie d'étude et de méditation, les plaisirs et les passions avaient leur part. Il cherchait dans les bras de Camille une inspiration qui n'avait rien de factice. Toutefois il aime l'art plus que Camille, et il a raison de dire :

Camille est un besoin dont rien ne me soulage.

Le poëte est insatiable et commande à l'amant d'aimer toujours, pour l'inspirer toujours. Mais d'où vient que, si quelque jeune amant ouvre le livre d'André, il ne trouvera pas dans *Camille* d'élégie qui réponde directement à un besoin de son cœur ? C'est justement parce que l'art y domine l'amour ; que toutes les émotions y sont définies, tandis que l'amour véritable est un composé d'émotions indéfinies ; c'est que, jusqu'à Camille inclusivement, André n'aime pas réellement. Mais, au contraire, qu'il ouvre l'*Ode à Versailles*, et ses yeux, restés secs à la lecture des élégies à Camille, vont se mouiller de larmes subites. Le génie d'André s'est transformé. Son âme (c'est bien son âme cette fois) s'est ouverte à la mélancolie. Fanny est l'astre adoré vers lequel l'amant sans repos tourne ses yeux jaloux. L'amant désormais domine le poëte ; mais il n'y a plus à craindre pour l'art, le poëte en est maître, il en sait tous les secrets, et Vénus-Uranie peut l'inspirer.

Mais la forme elle-même de sa poésie s'élève avec la pensée, et l'élé-

gie atteint jusqu'à l'ode. *Fanny*, c'est l'introduction du lyrisme dans l'élégie, de ce lyrisme de l'amour composé de mélancolie, d'extases, d'aspirations idéales, lyrisme encore voilé qui ne se fait entendre dans les vers d'André que comme un chant éloigné et que souvent il faut presque deviner; c'est le son rêveur de la lyre moderne qui vibre dans le lointain. *Camille*, c'est encore l'élégie de Tibulle; *Fanny*, ce n'est pas encore l'élégie de Lamartine.

De même que l'amour chaste, l'amour de la patrie aura une influence toute lyrique sur le génie d'André. Un grand nombre d'élégies sont des méditations en dehors de l'amour. C'est une poésie de sentiment, née de passions toutes personnelles. Mais le poëte est ici-bas appelé à de plus hautes destinées. Son âme se fond dans l'âme humaine tout entière; ses passions se généralisent; *sa* liberté devient *la* liberté; la vie privée disparaît devant la vie sociale, et la cause du poëte devient celle de l'humanité. Jadis, aspirant à mourir, quels intérêts le rattachent à la vie?

« Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
« Mes écrits imparfaits. . . . . . . . . . . . . . .

Mais après la transfiguration il ne s'agit plus de parents, d'amis, d'avenir, de jeunesse, d'écrits imparfaits; le poëte fait abstraction de tout lui-même et s'écrie :

« Toi, vertu, pleure si je meurs! »

Ce n'est plus André Chénier, c'est tout citoyen immolé aux pieds des lois par l'injustice et le mensonge; c'est la liberté, la vertu elle-même asservie, égorgée! Ici encore, c'est l'introduction du lyrisme dans la méditation, qui, pour des pensées nouvelles, veut une forme nouvelle; c'est le poëte qui conduit son âme au combat sur le rhythme guerrier qui menait Sparte à la gloire. Et si quelque dernière et sainte affliction plus personnelle, si quelque regret de la vie, de la lumière, de l'amour, le trouble encore, le poëte aura soin de voiler aux yeux ses préoccupations peut-être trop tendres et trop humaines, mais il en animera l'âme virginale d'une jeune captive, touchante personnification de la muse éplorée du poëte.

Ainsi le talent d'André, à mesure qu'il se développe, se transfigure dans la pensée et dans la forme, et s'élève jusqu'au lyrisme. Ce mouvement ascensionnel est très-remarquable dans Chénier, et explique pourquoi, né et mort dans le dix-huitième siècle, il appartient au dix-neuvième.

Nous n'entrerons pas ici dans de longs détails sur la langue et sur le style du poëte; les notes et le *Lexique* initieront le lecteur à tous les secrets d'André. Son vocabulaire est riche, non pas à la façon des poëtes modernes, mais riche en mots justes et précis. Nous étonnerons peut-être en disant qu'il n'y a pas dans toutes ses œuvres un seul néologisme. L'emploi de mots nouveaux était un défaut qu'il blâmait beaucoup dans Mirabeau. Il se trompe rarement dans l'emploi d'un mot, il en connaît la portée, la valeur, non-seulement dans son usage accoutumé, mais dans son origine. Il aime à redonner, à un mot son sens primitif, souvent oublié pour le sens figuré, et à lui rendre tous les sens qu'il avait en passant de la langue latine dans la nôtre, et que nos vieux écrivains lui avaient conservés. En résumé, comme nous l'avons déjà dit, sa préoccupation constante est d'enrichir la langue française de ses propres richesses.

Quant au rhythme de ses poésies, deux strophes également harmonieuses sont celle de l'*Ode à Versailles* et celle de *la Jeune Captive*. Parmi les poëtes connus, nous ne savons que Racan qui les ait employées, la première, dans un hymne; la seconde, dans la traduction de deux psaumes. Ronsard, Malherbe, Racine, la Fontaine, ont toujours, dans ce genre de strophes, employé le vers de six syllabes au lieu du vers de huit, ce qui est moins harmonieux.

Le rhythme le plus nouveau, le plus original, c'est celui des ïambes. Mais ce nom d'ïambes consacré par le public, et dont nous sommes obligés de nous servir pour nous faire entendre, est fort loin d'être juste. Les Grecs appelaient vers ïambique le vers composé de pieds appelés ïambes. Le mot *ïambe* était synonyme de vers satiriques, parce que les vers satiriques étaient généralement écrits en vers ïambiques; appliqué aux pièces d'André Chénier, ce mot n'a plus de sens, puisque les vers dont elles se composent n'ont aucun rapport avec les vers ïambiques. L'innovation qu'André introduisait dans la poésie française avait une autre raison d'être. Les Grecs se servaient du vers hexamètre (dactylique) dans le poëme épique et dans l'idylle; mais ils avaient senti que, lorsque la poésie devient l'expression de sentiments, de passions personnelles, elle doit, tout en n'abandonnant pas son caractère de grandeur, de dignité, s'approcher cependant de l'enthousiasme lyrique. Une mesure plus vive, un rhythme plus varié, plus expressif, était donc nécessaire; on l'obtint par la succession perpétuelle de deux vers inégaux, du dactylique hexamètre et du dactylique pentamètre. C'est ainsi, avec le vers *héroïque* et le vers *élégiaque*, que les Grecs composèrent leurs élégies et que Tyrtée enflammait les guerriers. Les Latins prirent ce système des Grecs;

c'est celui de Catulle, de Tibulle, de Properce, d'Ovide. Horace en fit des emplois remarquables. En l'introduisant dans la poésie française, c'était réellement l'élégie lyrique que créait André Chénier.

Si maintenant nous examinons la construction intime des vers, nous toucherons à une innovation qui fut une révolution dans l'art. En lisant les vers grecs, on est frappé de la liberté du poëte au milieu de tant de règles prosodiques. Tout en rangeant, coordonnant les mots selon les lois voulues, il reste libre de développer sa pensée, de la suspendre, de l'arrêter soudain dans un brusque repos, sans être astreint à faire coïncider une harmonie immuable, qui se reproduit presque la même à chaque vers, avec l'harmonie complexe et multiple de la pensée, qui n'admet d'autres lois que celles du génie.

Le seizième siècle avait introduit ce libre système dans la poésie française; mais le dix-septième, qui fit en tout triompher le principe d'autorité, proscrivit cette liberté ou ne la toléra que sous le nom de licence. C'est à cette licence cependant que la poésie dramatique dut, au dix-septième siècle, ses plus saisissants et ses plus puissants effets. Au surplus, en dehors du théâtre, la Fontaine protestait. Le dix-huitième siècle continua les errements du dix-septième. Cependant Voltaire, qui certes n'était pas lyrique, mais qui avait le goût sûr en toutes choses, sentait et disait que

. . . . . . . souvent la césure
Plaît je ne sais comment, en rompant la mesure.

En rompant la mesure, Chénier fit une révolution dans l'art et légitima les poétiques efforts du seizième siècle. C'est dans cette voie de complète liberté que le dix-neuvième siècle a suivi le jeune maître. Jusqu'alors la science de la prose avait dépassé celle de la poésie. Le vers d'André Chénier, et le vers moderne, plus savant encore, ont des secrets inconnus à la prose la plus concise et le plus serrée.

Après les questions diverses que nous avons soulevées, nous devons enfin conclure.

Il serait difficile de définir exactement le rang qu'occupe André Chénier dans la littérature française. Comme les dieux, les poëtes ne veulent pas être comparés entre eux. Au sommet du Parnasse peut trôner majestueusement un Homère; mais au-dessous les rangs se confondent. Cependant les poëtes modernes révèrent André Chénier et célèbrent en lui le premier pontife d'un art nouveau; son nom a retenti sur toutes les jeunes lyres de ce siècle, et l'on pourrait dire de lui ce qu'un ancien disait d'un poëte mortellement frappé, comme

André, à la fleur de l'âge : « Uranie enfanta Linus, ce fils bien-aimé, que, parmi les mortels, aèdes et joueurs de cithare, tous, pleurent dans les festins et dans les chœurs, invoquant Linus au commencement et à la fin de leurs chants. »

André est de la famille des Théocrite, des Virgile, des Horace, des Racine, des La Fontaine, et désormais CLASSIQUE comme eux. Le temps ne détruira rien du monument qu'il a laissé inachevé; on en rassemblera les moindres fragments, et partout on recherchera les traces de ce jeune et puissant génie.

La plus belle espérance de la poésie française est dans ce lyrisme que nous avons vu s'introduire insensiblement dans le génie d'André. Déjà le dix-neuvième siècle s'est ardemment élancé dans cette voie nouvelle; ses pas marqués en avant attestent que, s'il n'a pas atteint le but, il s'en est du moins rapproché. La langue française brisée, ployée à tous les rhythmes, à tous les modes, a acquis cette merveilleuse souplesse que jusqu'alors possédait seule la langue grecque. Moins harmonieuse, elle est faite pour les hommes du Nord. Le lyrisme l'a fécondée, et toute l'Europe la parle. N'est-ce pas dire qu'au moment où toute l'Europe frissonne du désir de la liberté, on peut espérer qu'un poëte, l'égal de Pindare, surgissant du sol français, pénétrant l'esprit de l'histoire, comme Pindare l'esprit des fables, semant la fraternité au milieu de toutes les races affranchies, saura, par le prestige de la poésie, les entraîner vers le but idéal de l'humanité? Et, même au milieu de cette grande époque démocratique et littéraire que déjà nous pouvons entrevoir, et qui aura ses heures difficiles, le souvenir d'André Chénier ne sera point inutile, car, si un jour le despotisme des Césars ou des Collot-d'Herbois s'appesantissait encore sur l'Europe, il rappellerait au poëte que son devoir est de défendre les lois, et qu'il trouve souvent ses plus belles inspirations au pied de l'échafaud, en mourant pour la liberté.

BECQ DE FOUQUIÈRES.

---

LE

# CAPITAINE FRACASSE[1]

## VIII

## LES CHOSES SE COMPLIQUENT.

Bellombre, le lendemain de la représentation, tira Blazius à part et desserrant les cordons d'une longue bourse de cuir en fit couler dans sa main comme d'une corne d'abondance cent belles pistoles qu'il rangea en pile à la grande admiration du Pédant qui restait contemplatif devant ce trésor étalé, roulant des yeux pleins de lubricité métallique.

Avec un geste superbe, Bellombre enleva les pistoles d'un seul coup et les plaqua dans la paume de son vieil ami. — Tu penses bien, dit-il, que je ne déploie pas cette monnaie pour irriter et titiller tes convoitises à la mode de Tantale. Prends cet argent sans scrupule. Je te le donne ou te le prête si tes fiertés se hérissent à l'idée de recevoir un régal d'un ancien camarade. L'argent est le nerf de la guerre, de l'amour et du théâtre. D'ailleurs ces pièces, étant faites pour rouler vu quelles sont rondes, s'ennuyent de rester couchées à plat dans l'ombre de cette escarcelle où, à la longue elles se couvriraient de barbe, rouille et fongosités. Ici je ne dépense rien, vivant à la rustique et tétant la mamelle de la terre, nourrice des humains. Donc cette somme ne me fera pas faute.

Ne trouvant rien à répondre à cette rhétorique, Blazius empocha les pistoles et donna une cordiale accolade à Bellombre. L'œil vairon du Pédant brillait plus que de coutume entre ses paupières clignotantes. La lumière s'y baignait dans une larme, et les efforts que le vieil histrion faisait pour retenir cette perle de reconnaissance imprimaient à ses sourcils en broussailles les mouvements les plus comiques. Tantôt ils remontaient jusqu'au milieu du front parmi un re-

1. Voir les 28e, 29e, 30e, 31e, 34e et 39e livraisons.

flux de rides plissées, tantôt ils s'abaissaient presque jusqu'à voiler le regard. Ces manœuvres n'empêchèrent cependant pas la larme de se détacher et de rouler le long d'un nez chauffé au rouge cerise par les libations de la veille, sur la paroi duquel elle s'évapora.

Décidément, le vent de mauvaise fortune qui soufflait sur la troupe avait changé. La recette de la représentation jointe aux pistoles de Bellombre formait un total assez rondelet, car aux victuailles se trouvaient mêlées une certaine quantité de monnaies, et le chariot de Thespis, si dénué naguère, était maintenant grassement avitaillé. Pour ne pas faire les choses à demi, le généreux Bellombre prêta aux comédiens deux robustes chevaux de labour, harnachés fort proprement avec colliers peinturlurés et clarinés de grelots qui tintinnabulaient le plus agréablement du monde au pas ferme et régulier de ces braves bêtes.

Nos comédiens reconfortés et gaillards firent donc à Poitiers une entrée non pas si magnifique que celle d'Alexandre en Babylone, mais assez majestueuse encore. Le garçon qui devait ramener les chevaux se tenait à leur tête et modérait leur allure, car ils hâtaient le pas, subodorant de loin le chaud parfum de l'écurie. A travers les rues tortueuses de la ville, sur le pavé raboteux les roues grondaient, les fers sonnaient, avec un bruit gai qui attirait le monde aux fenêtres et devant la porte de l'auberge, pour se faire ouvrir, le conducteur exécuta une joyeuse mousquetade de coups de fouet à laquelle les bêtes répondirent par de brusques frissons qui mirent en branle le carillon de leurs sonnettes.

Cela ne ressemblait pas à la façon piteuse, misérable et furtive dont les comédiens abordaient naguère les plus maussades bouchons. Aussi l'hôtellier des *Armes de France* comprit-il à ce triomphant vacarme que les nouveaux venus avaient de l'argent et courut-il lui-même ouvrir à deux battants la porte charretière.

L'Hôtel des *Armes de France* était la plus belle auberge de Poitiers et celle où s'arrêtaient volontiers les voyageurs bien nés et riches. La cour où pénétra le chariot avait fort bon air. Des bâtiments très-propres l'entouraient, ornés sur leur quatre façades d'un balcon couvert ou corridor en applique et soutenu par des potences de fer, disposition commode permettant d'accéder aux chambres dont les fenêtres prenaient jour à l'extérieur et facilitant le service des laquais. Au fond de la cour une arcade s'ouvrait, donnant passage sur les communs, cuisines, écuries et hangars.

Un air de prospérité régnait sur tout cela. Récemment crépies, les murailles égayaient l'œil; le bois des rampes, les balustres des galeries n'avaient pas un grain de poussière. Les tuiles neuves dont les cannelures conservaient encore quelques minces filets de neige, brillaient gaiement au soleil d'hiver avec leur teinte d'un rouge vif. Des cheminées montaient en spirale des fumées de bon augure. Au bas du perron, son bonnet à la main, se tenait l'aubergiste gaillard de vaste corpulence, faisant l'éloge de sa cuisine par les trois plis de son menton, et celui de son cellier par la belle teinte pourpre de sa face qui semblait frottée de mûres comme le masque de Silène, ce bon ivrogne précepteur de Bacchus. Un sourire qui allait de l'une à l'autre oreille ballonnait ses grasses joues et rapetissait ses yeux narquois dont l'angle externe disparaissait dans une patte d'oie de rides facétieuses. Il était si frais, si gras, si vermeil, si ragoûtant, si bien à point qu'il donnait envie de le mettre à la broche et le manger arrosé de son propre jus !

Quand il vit le Tyran qu'il connaissait de longue date et savait bonne paie, sa belle humeur redoubla, car les comédiens attirent du monde et les jeunes gens de la ville se mettent en dépense de collations, festins, soupers et autres régals pour traiter les actrices et gagner les bonnes grâces de ces coquettes par friandises, vins fins, dragées, confitures et telles menues délicatesses.

— Quelle bonne chance vous amène? seigneur Hérode, dit l'hôtelier, il y a longtemps qu'on ne vous a vu aux *Armes de France*.

— C'est vrai, répondit le Tyran, mais il ne faut pas toujours faire ses singeries sur la même place. Les spectateurs finissent par connaître tous vos tours et les exécuteraient eux-mêmes. Un peu d'absence est nécessaire. L'oublié vaut le neuf. Y a-t-il, en ce moment, beaucoup de noblesse à Poitiers?

— Beaucoup, seigneur Hérode, les chasses sont finies et l'on ne sait que faire. On ne peut pas toujours manger et boire. Vous aurez du monde.

— Alors, dit le Tyran, faites apporter les clefs de sept ou huit chambres, ôter de la broche trois ou quatre chapons, retirer de derrière les fagots une douzaine de bouteilles de ce petit vin que vous savez et répandez par la ville ce bruit que l'illustre troupe du seigneur Hérode est débarquée aux *Armes de France* avec un nouveau répertoire, se proposant de donner plusieurs représentations.

Pendant que le Tyran et l'aubergiste dialoguaient de la sorte, les

comédiens étaient descendus de voiture. Des valets s'emparèrent de leurs bagages et les portèrent aux chambres désignées. Celle d'Isabelle se trouva un peu écartée des autres, les plus proches se trouvant occupées. Cet éloignement ne déplut point à cette pudique jeune personne qu'embarrassait parfois cette promiscuité bohémienne à quoi force la vie errante des comédiens.

Bientôt, toute la ville, grâce à la faconde du maître Bilot, sut que des comédiens étaient arrivés, qui devaient jouer les pièces des plus beaux esprits du temps aussi bien qu'à Paris, sinon mieux. Les muguets et les raffinés s'informèrent de la beauté des actrices en retroussant le bout de leur moustache avec un air de gloire et de fatuité parfaitement ridicule. Bilot leur faisait, en les accompagnant de grimaces significatives, des réponses discrètes et mystérieuses propres à tourner la cervelle et à enrager la curiosité de ces jeunes veaux.

Isabelle ayant fait ranger ses hardes sur les planches de l'armoire qui formait avec un lit à pentes, une table à pieds tors, deux fauteuils et un coffre à bois, le mobilier de sa chambre, vaqua à ces soins de toilette que nécessite pour une jeune femme délicate et soignée de sa personne une longue route accomplie en compagnie d'hommes. Elle déploya ses longs cheveux plus fins que soie, les démêla, les peigna, y versa quelques gouttes d'essence à la bergamote, et les rattacha avec des non-pareilles bleues, couleur bienséante à son teint de rose pâle. Puis elle changea de linge. Qui l'eût vue ainsi, aurait cru apercevoir une nymphe de Diane s'apprêtant, ses vêtements déposés sur la rive, à mettre le pied dans l'eau, en quelque vallon bocager de la Grèce. Mais ce ne fut qu'un éclair. Sur sa blanche nudité s'abattit subitement un jaloux nuage de toile, car Isabelle était chaste et pudibonde même en la solitude. Ensuite elle revêtit une robe grise ornée d'agréments bleus, et se regardant au miroir elle sourit de ce sourire que s'accorde la femme la moins coquette qui se trouve à son avantage.

Sous l'influence d'une température plus douce la neige avait fondu et il n'en restait de trace que dans les endroits exposés au nord. Un rayon de soleil brillait. Isabelle ne put résister à la tentation d'ouvrir la fenêtre et de mettre un peu son joli nez dehors pour examiner la vue qu'on découvrait de sa chambre, fantaisie d'autant plus innocente que la croisée donnait sur une ruelle déserte formée d'un côté par l'auberge et de l'autre par un long mur de jardin que dépassaient les

cimes dépouillées des arbres. Le regard plongeait dans le jardin et pouvait y suivre le dessin d'un parterre marqué par des ramages de buis; au fond s'élevait un hôtel dont les murailles noircies attestaient l'ancienneté.

Deux cavaliers s'y promenaient le long d'une charmille, jeunes tous deux et de bonne mine, mais non égaux de condition à voir la déférence dont l'un faisait montre à l'endroit de l'autre, se tenant un peu en arrière et cédant le haut de l'allée toutes les fois qu'il fallait revenir sur ses pas. En ce couple amical le premier était Oreste et le second Pylade. Oreste, donnons-lui ce nom puisque nous ne connaissons pas encore le véritable, pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans. Il avait le teint pâle, les yeux et les cheveux fort noirs. Son pourpoint de velours tanné faisait valoir sa taille souple et svelte : un manteau court de même couleur et de même étoffe que le pourpoint, bordé d'un triple galon d'or lui pendait de l'épaule retenu par une ganse dont les glands retombaient sur la poitrine; des bottes molles en cuir blanc de Russie chaussaient ses pieds que plus d'une femme eût jalousés pour leur petitesse et leur cambrure que faisait ressortir encore le talon haut de la botte. A l'aisance hardie de ses mouvements, à l'altière sécurité de son maintien on devinait un grand seigneur, sûr d'être bien reçu partout et devant qui la vie s'ouvrait sans obstacles. Pylade, roux de cheveux et de barbe, vêtu de noir de la tête aux pieds, n'avait pas à beaucoup près, quoique assez joli garçon de sa personne, la même certitude triomphante.

— Je te dis, mon cher, que Corisande m'assomme, fit Oreste en se retournant au bout de l'allée et continuant une conversation commencée avant qu'Isabelle n'eût ouvert la fenêtre; je lui ai fait défendre ma porte et je vais lui renvoyer son portrait aussi maussade que sa personne, avec ses lettres plus ennuyeuses encore que sa conversation.

— Cependant Corisande vous aime, objecta timidement Pylade.

— Qu'est-ce que cela me fait si je ne l'aime point? répliqua Oreste avec une sorte d'emportement. Il s'agit bien de cela! Dois-je la charité d'amour à toutes les pécores et donzelles qui ont la fantaisie de s'enamourer de moi? Je suis trop bon. Je me laisse aller à ces yeux de carpe pâmée, à ces pleurnicheries, à ces soupirs, à ces jérémiades, et je finis par être embeguiné tout en maugréant de ma débonnaireté et couardise. Désormais je serai d'une férocité hyrcanienne, froid

comme Hippolyte et fuyard des femmes, ainsi que Joseph. Adroite la Putiphar qui mettra la griffe sur le bord de mon manteau! Je me déclare, d'ores et en avant, mysogine, c'est-à-dire ennemi du cotillon, qu'il soit de camelot ou de taffetas. Foin des duchesses et des courtisanes, des bourgeoises et des bergères! qui dit femme dit tracasseries, mécomptes ou aventures maussades. Je les hais de la coiffe au patin, et je vais me confire en chasteté comme un moinillon en sa capuce. Cette Corisande maudite m'a dégoûté de son sexe à tout jamais. J'y renonce...

Oreste en était là de son discours, lorsque levant la tête comme pour prendre le ciel à témoin de sa résolution, il aperçut par hasard Isabelle à la fenêtre. Il poussa le coude à son compagnon et lui dit:

— Avise, là-bas, à cette croisée, fraîche comme l'Aurore à son balcon d'Orient, cette adorable et délicieuse créature qui semble déité plutôt que femme avec ses cheveux châtain cendré, son clair visage et ses doux yeux. Qu'elle a bonne grâce, ainsi accoudée et un peu penchée en avant, ce qui fait voir à l'avantage, sous la gaze de la chemisette, les rondeurs de sa gorge ivoirine! Je gage qu'elle a le meilleur caractère et ne ressemble point aux autres femelles. Son esprit doit être modeste, aimable et poli, son entretien agréable et charmant!

— Malepeste! répondit Pylade en riant, quels bons yeux vous avez de découvrir tout cela d'ici! moi, je ne vois rien, sinon une femme à sa fenêtre, assez gentille pour dire vrai, mais qui n'a sans doute pas les incomparables perfections dont vous la dotez si libéralement.

— Oh! je l'aime déjà tout plein. J'en suis féru; il me la faut et je l'aurai, dussé-je pour y parvenir user des inventions les plus subtiles, vider mes coffres et pourfendre cent rivaux.

— Là, là, ne vous échauffez pas ainsi dans votre harnois, dit Pylade, vous pourriez en gagner une pleurésie. Mais qu'est devenue cette belle haine du sexe que vous affichiez tout à l'heure avec tant de jactance? Il a suffi du premier minois pour la mettre en déroute.

— Quand je parlais et invectivais de la sorte, je ne savais point que cet ange de beauté existât et tout ce que j'ai dit n'est que blasphème damnable, hérésie pure et monstruosité, que je supplie Vénus, déesse des amours, de me vouloir bien pardonner.

— Elle vous pardonnera, n'en doutez pas, car elle est indulgente aux amoureux fols dont vous êtes digne de porter la bannière.

— Je vais ouvrir la campagne, fit Oreste, et déclarer courtoisement la guerre à ma belle ennemie.

Cela disant, il s'arrêta, planta son regard droit sur Isabelle, ôta d'une façon aussi galante que respectueuse son feutre, dont la longue plume balaya la terre, et envoya du bout des doigts un baiser dans la direction de la fenêtre.

La jeune comédienne qui vit l'action prit un air froid et composé comme pour faire comprendre à cet insolent qu'il se trompait, referma la fenêtre et rabattit le rideau.

— Voilà l'Aurore cachée par un nuage, dit Pylade, cela n'est pas de bon augure pour le reste de la journée.

— Je regarde, au contraire, comme un signe favorable que la belle se soit retirée. Quand le soldat se dérobe derrière le créneau de la tour, cela veut dire que la flèche de l'assiégeant a porté. Elle en a dans l'aile, te dis-je, et ce baiser la forcera de penser à moi toute la nuit, ne fut-ce que pour m'injurier et me taxer d'effronterie, défaut qui ne déplaît pas aux femmes. Il y a maintenant quelque chose entre moi et cette inconnue. C'est un fil bien ténu, mais que j'enforcerai d'autres fils de manière à faire une corde pour monter au balcon de l'infante.

— Vous savez à merveille les théories et stratagèmes d'amour, dit Pylade respectueusement.

— Je m'en pique quelquefois, répondit Oreste, et maintenant rentrons, la belle effarouchée ne reparaîtra pas de sitôt. Ce soir, je mettrai mes grisons en campagne.

Les deux amis remontèrent lentement les marches du vieil hôtel et disparurent. Revenons maintenant à nos acteurs.

Il y avait non loin de l'auberge un jeu de paume merveilleusement propre a établir une salle de spectacle. Les comédiens le louèrent, et un maître menuisier de la ville, sous la direction du Tyran, l'eût bientôt accommodé à sa nouvelle destination. Un peintre-vitrier qui se mêlait de barbouiller des enseignes et de blasonner des armoiries sur les carrosses, rafraîchit les décorations fatiguées et déteintes et même en peignit une nouvelle avec assez de bonheur. La chambre où se déshabillaient et se réhabillaient les joueurs de paume, fut disposée en foyer pour les comédiens avec des paravents qui entouraient les toilettes des actrices et formaient des espèces de loges. Toutes les places marquées étaient retenues d'avance et la recette promettait d'être bonne.

— Quel dommage, disait le Tyran à Blazius en énumérant les pièces qu'il serait bon de jouer, quel dommage que Zerbine nous manque ! Une soubrette est à vrai dire le grain de sel, *mica salis*, et le piment des comédies. Sa gaieté étincelante illumine la scène ; elle ravive les endroits languissants, et force le rire qui ne veut point se décider, en montrant ses trente-deux perles orlées de carmin vif. Par son caquetage, son impertinence et sa lasciveté, elle fait valoir les afféteries pudiques, mollesses de langage et roucoulements de l'amoureuse. Les couleurs tranchées de sa cotte hardie amusent l'œil et elle peut découvrir jusqu'aux jarretières ou peu s'en faut une jambe fine moulée dans un bas rouge à coin d'or, perspective agréable aux jeunes comme aux vieux, aux vieux surtout dont elle réveille la salacité endormie.

— Certes, répondit Blazius, la soubrette est un condiment précieux, une boîte aux épices qui saupoudre à propos la fadeur des comédies du temps. Mais il faut bien nous en passer. Ni Isabelle, ni Sérafine ne peuvent remplir ce rôle. D'ailleurs nous avons besoin d'une amoureuse et d'une grande coquette. Le diable soit de ce marquis de Bruyères qui nous a enlevé la perle, le phénix et le parangon des soubrettes en la personne de l'incomparable Zerbine !

La conversation entre les deux comédiens en était là, quand une sonnerie argentine de grelots se fit entendre devant le porche de l'hôtel ; bientôt des pas vifs et cadencés tintèrent sur le pavé de la cour, et les causeurs s'accoudant à la balustrade de la galerie où ils se promenaient, aperçurent trois mules harnachées à l'espagnole, avec plumets sur la tête, broderies, houppes de laine, grappes de clochettes et couvertures rayées. Le tout fort propre et magnifique, ne sentant en rien la bête de louage.

Sur la première était monté un maraud de laquais, en livrée grise portant le couteau de chasse à la ceinture et l'arquebuse en travers de l'arçon, l'air insolent comme un grand seigneur et qui autrement vêtu eût bien pu passer pour maître. Il tirait après lui par une longe entortillée autour de son bras la seconde mule chargée de deux énormes paquets équilibrés de chaque côté du bât et recouverts d'une capa de muestra valencienne.

La troisième mule, de meilleur mine et de plus fière allure encore que les deux autres, portait une jeune femme chaudement embossée dans un manteau garni de fourrures et coiffée d'un chapeau de feutre gris à plume rouge rabattu sur les yeux.

— Hé, dit Blazius au Tyran, ce cortége ne te rappelle-t- point quelque chose. Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends tinter ces grelots.

— Par saint Alipantin! répondit le Tyran; ce sont les propres mules qui vinrent enlever Zerbine au carrefour de la Croix. Quand on parle du loup...

— On en voit la plume, interrompit Blazius; ô jour trois et quatre fois heureux, notable à la craie blanche! C'est bien la señora Zerbine elle-même; elle saute à bas de sa monture avec ce mouvement coquin de hanches qui n'appartient qu'à elle et jette sa mante au bras du laquais. La voilà qui ôte son feutre et secoue ses cheveux comme un oiseau ses plumes. Allons au-devant d'elle et dégringolons les montées quatre à quatre.

Blazius et le Tyran descendirent dans la cour et rencontrèrent Zerbine au bas du perron. La joyeuse fille sauta au col du Pédant et lui prenant la tête :

— Il faut, s'écria-t-elle en joignant l'action à la parole, que je t'accole et baise ton vieux masque à pleine bouche avec le même cœur que si tu étais un joli garçon, pour la joie que j'ai de te revoir. Ne sois pas jaloux, Hérode, et ne fronce pas tes gros sourcils noirs comme si tu allais ordonner le massacre des Innocents. Je vais t'embrasser aussi. J'ai commencé par Blazius parce que c'est le plus laid.

Zerbine accomplit loyalement sa promesse, car c'était une fille de parole et qui avait de la probité à sa manière. Donnant une main à chacun des deux acteurs, elle monta dans la galerie où maître Bilot lui fit préparer une chambre. A peine entrée, elle se jeta sur un fauteuil et se mit à respirer bruyamment comme une personne débarrassée d'un grand poids.

— Vous ne sauriez imaginer, dit-elle aux deux comédiens, après un moment de silence, le plaisir que j'éprouve à me retrouver avec vous; n'allez pas croire pour cela que je sois amoureuse de vos vieux museaux usés par le céruse et le rouge. Je n'aime personne, Dieu merci! Ma joie tient à ce que je rentre dans mon élément, et l'on est toujours mal hors de son élément. L'eau ne convient pas aux oiseaux non plus que l'air aux poissons. Les uns s'y noient et les autres y étouffent. Je suis comédienne de nature et le théâtre est mon atmosphère. Là, seulement, je respire à mon aise; l'odeur des chandelles fumeuses me vaut mieux que civette, benjoin, ambre gris, musc et peau d'Espagne. Le relent des coulisses flaire à mon nez comme

baume. Le soleil m'ennuie et la vie réelle me semble plate. Il me faut des amours imaginaires à servir et pour déployer mon activité le monde d'aventures romanesques qui s'agite dans les comédies. Depuis que les poëtes ne me prêtent plus leurs voix, je me fais l'effet d'être muette. Donc, je viens reprendre mon emploi. J'espère que vous n'avez engagé personne pour me remplacer. On ne me remplace pas d'ailleurs. Si cela était, j'aurais bientôt mis les griffes au visage de la gaupe et je lui casserais les quatre dents de devant sur le rebord des tréteaux. Quand on empiète sur mes privilèges, je suis méchante comme un diable.

— Tu n'auras besoin, dit le Tyran, de te livrer à aucun carnage. Nous n'avons pas de soubrette. C'était Léonarde qui jouait les rôles envieillis et tournés à la duègne, métamorphose assez triste et maussade, à quoi nous obligeait la nécessité. Si par quelqu'un de ces onguents magiques dont parle Apulée tu t'étais muée tout à l'heure en oiseau et fusses venue, te posant au bord du toit, écouter la conversation que je tenais avec Blazius, il te serait arrivé cette chose rare pour les absents, d'entendre ton éloge sur le mode lyrique, pindarique et dithyrambique.

— A la bonne heure, répondit Zerbine, je vois que vous êtes toujours les bons compagnons d'autrefois et que votre petite Zerbinette vous manquait.

Des garçons d'auberge entrèrent dans la chambre et y déposèrent des paquets, des boîtes, des valises, dont la comédienne fit la revue et qu'elle ouvrit, en présence de ses deux camarades, avec plusieurs petites clefs passées dans un anneau d'argent.

C'étaient de belles nippes, du fin linge, des guipures, des dentelles, des bijoux, des pièces de velours et de satin de la Chine : tout un trousseau aussi galant que riche. Il y avait en outre un sac de peau long, large, lourd, bourré de pécune jusqu'à la gueule dont Zerbine dénoua les cordons et qu'elle fit ruisseler sur la table. On eût dit le pactole monnoyé. La soubrette plongeait ses petites mains brunes dans le tas d'or, comme une vanneuse dans un tas de blé, en soulevait ce que pouvait contenir ses paumes réunies en coupe, puis les ouvrait et laissait retomber les louis en pluie brillante, plus épaisse que celle dont fut séduite Danaé fille d'Acrise en sa tour d'airain. Les yeux de Zerbine scintillaient d'un éclat aussi vif que celui des pièces d'or, ses narines se dilataient et un rire nerveux découvrait ses dents blanches.

— Sérafine crèverait de male rage si elle me voyait tant d'argent, dit la soubrette à Hérode et à Blazius; je vous le montre pour vous prouver que ce n'est pas la misère qui me ramène au bercail, mais le pur amour de l'art. Quant à vous, mes vieux, si vous êtes bas percés, plongez vos pattes là-dedans et prenez-en tant que vos cinq doigts en pourront tenir, et même mettez-y le pouce, à la mode d'Allemagne.

Les comédiens la remercièrent de sa générosité, affirmant qu'ils n'avaient besoin de rien.

— Eh bien ! dit Zerbine, ce sera pour une autre fois, je vous le garderai en ma cassette comme fidèle trésorière.

— Tu as donc abandonné ce pauvre marquis, dit Blazius d'un air de componction, car tu n'es pas de celles qu'on délaisse. Le rôle d'Ariane ne te va point, mais bien celui de Circé. C'était pourtant un magnifique seigneur, bien fait de sa personne, ayant l'air de la cour, spirituel et digne en tous points d'être aimé plus longtemps.

— Mon intention, répondit Zerbine, est bien de le garder comme une bague à mon doigt et le plus précieux joyau de mon écrin. Je ne l'abandonne nullement, et si je l'ai quitté, c'est afin qu'il me suivît.

— *Fugax*, *sequax*, *sequax*, *fugax*, reprit le Pédant; ces quatre mots latins à consonnance cabalistique, qui semblent un coassement de batraciens emprunté à la comédie des *Grenouilles* du sieur Aristophane, poëte Athénien, contiennent la moelle des théories amoureuses et peuvent servir de règle de conduite pour le sexe tant viril que féminin.

— Et que chante ton latin, vieux Pédant, fit Zerbine, tu as négligé de le translater en français, oubliant que tout le monde n'a pas été comme toi régent de collége et distributeur de férules.

— On le pourrait traduire, répondit Blazius, par deux carmes ou versiculets en cette teneur :

Fuyez, on vous suivra;
Suivez, on vous fuira.

— Voilà, dit Zerbine en riant, de la vraie poésie pour la flûte à l'oignon et les cornets en pâte sucrée qu'on enfonce dans les biscuits. Cela doit aller sur l'air de Robin et Robine.

Et la folle créature se mit à chanter les vers du Pédant à pleine gorge, d'une voix si claire, si argentine et si perlée, que c'était plai-

sir de l'entendre. Elle accompagnait son chant de mines tellement expressives, tantôt riantes, tantôt fâchées, qu'on croyait voir la poursuite et la retraite de deux amants, l'un enflammé, l'autre dédaigneux.

Quand elle eût bien lâché la bride à sa folâtrerie, elle se rasséréna et devint sérieuse.

— Écoutez mon histoire. Le marquis m'avait fait conduire par ce valet et ce garçon de mules qui me vinrent prendre au carrefour de la Croix à un petit castel ou pavillon de chasse qu'il possède en un de ses bois, fort retiré et difficile à découvrir, à moins de savoir qu'il existe, car une noire rangée de sapins le masque. C'est là que ce bon seigneur va faire la débauche avec quelques amis francs compagnons. On y peut crier *tope* et *masse* sans que personne vous entende autre qu'un vieux domestique qui renouvelle les flacons. C'est là aussi qu'il abrite ses amours et fantaisies galantes. Il s'y trouve un appartement fort propre tapissé en verdures de Flandre; meublé d'un lit à l'antiquaille, mais large, moelleux bien garni de coussins et rideaux; d'une toilette dressée où ne manque rien de ce qui est nécessaire à une femme, fût-elle duchesse, peignes, éponges, flacons d'essence, opiats, boîtes à mouches, pommades pour les lèvres, pâtes d'amande; de fauteuils, chaises et pliants rembourrés à souhait, et d'un tapis turc si épais qu'on peut tomber partout sans se faire mal. Ce retrait occupe mystérieusement le second étage du pavillon. Je dis mystérieusement, car du dehors il est impossible d'en soupçonner les magnificences. Le temps a noirci les murs qui sembleraient près de tomber en ruines sans un lierre qui les embrasse et les soutient. En passant devant le castel on le croirait inhabité; les volets et tentures des fenêtres empêchent, le soir, la lumière des cires et du feu de se répandre sur la campagne.

— Ce serait là, interrompit le Tyran, une belle décoration pour un cinquième acte de tragi-comédie. On pourrait s'égorger à loisir en une telle maison.

— L'habitude des rôles tragiques, dit Zerbine, te rembrunit l'imagination. C'est au contraire un logis fort joyeux, car le marquis n'est rien moins que féroce.

— Poursuis ton récit, Zerbine, dit Blazius avec un geste d'impatience.

— Quand j'arrivai près de ce manoir sauvage, continua Zerbine, je ne pus me défendre d'une certaine appréhension. Je n'avais pas à craindre pour ma vertu, mais j'eus un instant l'idée que le marquis

voulait me claquemurer là dans une espèce d'oubliette, d'où il me tirerait de temps à autre au gré de son caprice. Je n'ai aucun goût pour les donjons à soupiraux grillés et ne souffrirais pas la captivité, même pour être sultane favorite de Sa Hautesse le Grand Seigneur, mais je me dis, je suis soubrette de mon métier et j'ai, en ma vie, tant fait évader d'Isabelles, de Léonores et de Doralices, que je saurai bien trouver une ruse pour m'échapper moi-même, si, toutefois, on me veut retenir; Il serait beau qu'un jaloux fît Zerbine prisonnière! J'entrai donc bravement et fus surprise de la plus agréable manière du monde, en voyant que ce logis refrogné qui faisait la grimace aux passants, souriait aux hôtes. Délabrement en dehors, luxe en dedans. Un bon feu flambait dans la cheminée. Des bougies roses reflétaient leurs clartés aux miroirs des appliques, et sur la table avec force cristaux, argenteries et flacons, un souper aussi abondant que délicat était servi. Au bord du lit, négligemment jetées, des pièces d'étoffes frapaient dans leurs plis des reflets de lumière. Des bijoux posés sur la toilette, bracelets, colliers, pendants d'oreilles, lançaient de folles bluettes et de brusques scintillements d'or. Je me sentais tout à fait rassurée. Une jeune paysanne, soulevant la portière, vint m'offrir ses services et me débarrassa de mon habit de voyage pour m'en faire prendre un plus convenable qui se trouvait tout préparé dans la garde-robe; bientôt arriva le marquis. Il me trouva charmante en mon déshabillé de taffetas flambé de blanc et de cerise, et il jura que vraiment il m'aimait à la folie. Nous soupâmes, et quoiqu'il en coûte à ma modestie, je dois avouer que je fus éblouissante. Je me sentais un esprit du diable; les saillies me jaillissaient, les rencontres me venaient, parmi d'étincelantes fusées de rire; c'était un entrain, une verve, une furie joyeuse qu'on n'imagine pas. Il y avait de quoi faire danser les morts et flamber les cendres du vieux roi Priam. Le marquis ébloui, fasciné, enivré, m'appelait tantôt ange et tantôt démon; il me proposait de tuer sa femme et de m'épouser. Le cher homme! il l'aurait fait comme il le disait, mais je ne voulus point, disant que ces tueries étaient choses fades, bourgeoises et communes. Je ne crois pas que Laïs, la belle Imperia et madame Vannoza qui fut maîtresse d'un pape, aient jamais plus galamment égayé une médianoche. Ce fut ainsi pendant plusieurs jours. Peu à peu cependant le marquis devint rêveur, il semblait chercher quelque chose dont il ne se rendait pas compte et qui lui manquait. Il fit quelques courses à cheval; et, même il invita deux ou trois amis comme pour se distraire. Le sachant va-

niteux, je m'attifai à mon avantage et redoublai de gentillesses, grâces et minauderies devant ces hobereaux qui jamais ne s'étaient trouvés à pareille fête : au dessert, me faisant des castagnettes avec une assiette de porcelaine de Chine cassée, j'exécutai une sarabande si folle, si lascive, si enragée, qu'elle eût damné un saint. C'était des bras pâmés au-dessus de la tête, des jambes luisant comme un éclair dans le tourbillon des jupes, des hanches plus frétillantes que vif-argent, des reins cambrés à toucher le parquet des épaules, une gorge qui battait la campagne, le tout incendié de regards et de sourires à mettre le feu à une salle si jamais je pouvais danser un tel pas sur un théâtre. Le marquis rayonnait, en sa gloire, fier comme un roi, d'avoir une pareille maîtresse, mais le lendemain il fut morne, languissant, désœuvré. J'essayai de mes philtres les plus forts, hélas ! ils n'avaient plus de puissance sur lui. Cet état paraissait l'étonner lui-même. Parfois, il me regardait fort attentivement comme étudiant sous mes traits la ressemblance d'une autre personne. M'aurait-il prise, pensais-je, pour servir de corps à un souvenir et lui rappellerais-je un amour perdu ? Non, me répondais-je, ces fantaisies mélancoliques ne sont pas dans sa nature. De telles rêvasseries conviennent aux bilieux hypocondriaques et non point à ces joyeux qui ont la joue vermeille et l'oreille rouge.

— N'était-ce point satiété, dit Blazius, car d'ambroisie même on se dégoûte et les dieux viennent manger sur terre le pain bis des humains ?

— Apprenez, monsieur le sot, répondit Zerbine en donnant une petite tape sur les doigts du Pédant, qu'on n'est jamais las de moi, vous me l'avez dit tout à l'heure.

— Pardonne-moi, Zerbine, et dis-nous ce qui fantasiait l'humeur de M. le marquis ; je grille de l'apprendre.

— Enfin, reprit la soubrette, à force d'y rêver je compris ce qui chagrinait le marquis dans son bonheur et je découvris quel était le pli de rose dont soupirait ce Sybarite sur sa couche de volupté. Il avait la femme, mais il regrettait la comédienne. Cet aspect brillant que donnent les lumières, le fard, les costumes, la diversité et l'action des rôles s'était évanoui comme s'éteint la splendeur factice de la scène quand le moucheur souffle les chandelles. En rentrant dans la coulisse j'avais perdu pour lui une partie de mes séductions. Il ne lui restait plus que Zerbine ; ce qu'il aimait en moi c'était Lisette, c'était Marton, c'était Marinette, l'éclair du sourire et de l'œil, la réplique

alerte, le minois effronté, l'ajustement fantasque, le désir et l'admiration du public. Il cherchait, à travers mon visage de ville, mon visage de théâtre, car nous autres actrices, quand nous ne sommes pas laides, nous possédons deux beautés, l'une composée et l'autre naturelle ; un masque et une figure. Souvent c'est le masque qu'on préfère, encore que la figure soit jolie. Ce que souhaitait le marquis c'était la soubrette qu'il avait vue dans les *Rodomontades du capitaine Matamore*, et que je ne lui représentais qu'à demi. Le caprice qui attache certains seigneurs à des comédiennes est beaucoup moins sensuel qu'on ne pense. C'est une passion d'esprit plutôt que de corps. Ils croient atteindre l'idéal en étreignant le réel, mais l'image qu'ils poursuivent leur échappe ; une actrice est comme un tableau qu'il faut contempler à distance et sous le jour propice. Si vous approchez, le prestige se dissipe. Moi-même je commençais à m'ennuyer. J'avais bien souvent désiré d'être aimée d'un grand, d'avoir de riches toilettes, de vivre sans souci dans les recherches et les délicatesses du luxe, et souvent il m'était arrivé de maudire ce sort rigoureux qui me forçait d'errer de bourg en ville, sur une charrette, suant l'été, gelant l'hiver, pour faire mon métier de baladine. J'attendais une occasion d'en finir avec cette vie misérable, ne me doutant pas que c'était ma vie propre, ma raison d'être, mon talent, ma poésie, mon charme et mon lustre particulier. Sans ce rayon d'art qui me dore un peu, je ne serais qu'une drôlesse vulgaire comme tant d'autres. Thalie, déesse vierge, me sauvegarde de sa livrée, et les vers des poëtes, charbons de feu, touchant mes lèvres les purifient de plus d'un baiser lascif et mignard. Mon séjour dans le pavillon du marquis m'éclaira. Je compris que ce brave gentilhomme n'était pas épris seulement de mes yeux, de mes dents, de ma peau, mais bien de cette petite étincelle qui brille en moi et me fait applaudir. Un beau matin, je lui signifiai tout net que je voulais reprendre ma volée et que cela ne me convenait point d'être à perpétuité la maîtresse d'un seigneur; que la première venue pouvait bien le faire et qu'il m'octroyât gracieusement mon congé, lui affirmant d'ailleurs que je l'aimais bien et que j'étais parfaitement reconnaissante de ses bontés. Le marquis parût d'abord surpris mais non fâché, et après avoir réfléchi quelque peu, il dit : « Qu'allez-vous faire, mignonne ? » Je lui répondis : « Rattraper en route la troupe d'Hérode ou la rejoindre à Paris si elle y est déjà. Je veux reprendre mon emploi de soubrette, il y a longtemps que je n'ai dupé de Géronte. » Cela fit rire le marquis. « Eh bien ! dit-il, partez

en avant avec l'équipage de mules que je mets à votre disposition. Je vous suivrai sous peu. J'ai quelques affaires négligées qui exigent ma présence à la cour et il y a longtemps que je me rouille en province. Vous me permettrez bien de vous applaudir, et si je gratte à la porte de votre loge vous m'ouvrirez, je pense. » Je pris un petit air pudibond mais qui n'avait rien de désespérant. « Ah ! monsieur le marquis, que me demandez-vous là ! » Bref, après les adieux les plus tendres, j'ai sauté sur ma mule et me voici aux *Armes de France*.

— Mais, dit Hérode, d'un ton de doute, si le marquis ne venait pas, tu serais furieusement attrapée.

Cette idée parut si bouffonne à Zerbine qu'elle se renversa dans son fauteuil et se mit à rire à gorge déployée, en se tenant les côtes. Le marquis ne pas venir ! s'écria-t-elle lorsqu'elle eut repris son sang-froid, tu peux faire retenir son appartement d'avance. Toute ma crainte était qu'en son ardeur il ne m'eût dépassée. Ah çà ! tu doutes de mes charmes, Tyran aussi imbécile que cruel. Décidément les tragédies t'abrutissent. Tu avais plus d'esprit autrefois.

Léandre, Scapin, qui avaient appris par les valets l'arrivée de Zerbine, entrèrent dans la chambre et la complimentèrent. Bientôt parut dame Léonarde dont les yeux de chouette flamboyèrent à la vue de l'or et des bijoux étalés sur la table. Elle se montra auprès de Zerbine de l'obséquiosité la plus basse. Isabelle vint aussi et la soubrette lui fit cadeau gracieusement d'une pièce de taffetas. Sérafine seule resta renfermée chez elle. Son amour-propre n'avait pu pardonner à sa rivale l'inexplicable préférence du marquis.

On dit à Zerbine que Matamore avait été gelé en route, mais qu'il était remplacé par le baron de Sigognac, lequel prenait pour nom de théâtre le titre, bien accommodé à l'emploi, de capitaine Fracasse.

— Ce me sera un grand honneur de jouer avec un gentilhomme dont les aïeux allèrent aux croisades, dit Zerbine, et je tâcherai que le respect n'étouffe point en moi la verve. Heureusement que je suis maintenant habituée aux personnes de qualité.

Sur ce, Sigognac entra dans la chambre.

Zerbine pliant le jarret de manière à faire bouffer amplement ses jupes, lui adressa une belle révérence de cour bien proportionnée et cérémonieuse.

— Ceci, dit-elle, est pour monsieur le baron de Sigognac, et voici pour le capitaine Fracasse mon camarade, ajouta-t-elle en le bai-

sant fort vivement sur les deux joues, ce qui faillit décontenancer Sigognac peu accoutumé encore à ces libertés de théâtre et que troublait d'ailleurs la présence d'Isabelle.

Le retour de Zerbine permettait de varier agréablement le répertoire, et toute la troupe, à l'exception de Sérafine, était on ne plus satisfaite de la revoir.

Maintenant que la voilà bien installée dans sa chambre, au milieu de ses joyeux camarades, informons-nous d'Oreste et de Pylade que nous avons laissés rentrant chez eux après leur promenade au jardin.

Oreste, c'est-à-dire le jeune duc de Vallombreuse, car tel était son titre, ne mangea que du bout des dents et plus d'une fois oublia sur la table le verre que le laquais venait de remplir, tant il avait l'imagination préoccupée de la belle femme aperçue à la fenêtre. Le chevalier de Vidalinc son confident essayait vainement de le distraire; Vallombreuse ne répondait que par monosyllabes aux plaisanteries amicales de son Pylade.

Dès que le dessert fut enlevé, le chevalier dit au duc :

— Les plus courtes folies sont les meilleures; pour que vous ne pensiez plus à cette beauté il ne s'agit que de vous en assurer la possession. Elle sera bientôt à l'état de Corisande. Vous avez le naturel de ces chasseurs qui du gibier n'aiment que la poursuite et la pièce tuée ne la ramassent même point. Je vais aller faire faire une battue pour vous rabattre l'oiseau vers vos filets.

— Non pas, reprit Vallombreuse, j'irai moi-même; comme tu l'as dit, la poursuite seule m'amuse et je suivrais jusqu'au bout du monde la plus chétive bête de poil ou de plume, de remise en remise jusques à tomber mort de fatigue. Ne m'ôte pas ce plaisir. Oh! si j'avais le bonheur de trouver une cruelle, je crois que je l'adorerais, mais il n'en existe pas sur le globe terraqué.

— Si l'on ne savait vos triomphes, dit Vidalinc, on pourrait sur ce propos vous taxer de fatuité, mais vos cassettes pleines de billets doux, portraits, nœuds de rubans, fleurs séchées, mèches de cheveux noirs, blonds ou roux et tels autres gages d'amour, montrent bien que vous êtes modeste en parlant ainsi. Peut-être allez-vous être servi à souhait, car la dame de la fenêtre me semble sage, pudique et froide à merveille.

— Nous verrons bien. Maître Bilot cause volontiers; il écoute aussi et sait l'histoire des personnes qui logent en son auberge. Allons

boire chez lui un flacon de vin des Canaries. Je le ferai causer et il nous renseignera sur cette infante en voyage.

Quelques minutes après les deux jeunes gens entraient aux *Armes de France* et demandaient maître Bilot. Le digne aubergiste connaissant la qualité de ses hôtes, les conduisit lui-même en une chambre basse bien tendue où brillait dans une cheminée à large manteau un feu petillant et clair. Il prit des mains du sommellier la bouteille grise de poussière et tapissée de toile d'araignée, la décoiffa de son casque de cire avec des précautions infinies, extirpa du goulot, sans secousse, le bouchon tenace, et d'une main aussi ferme que si elle eût été coulée en bronze versa un fil de liqueur blond comme la topaze dans les verres de Venise à pied en spirale que lui tendaient le duc et le chevalier. En faisant ce métier d'échanson, Bilot affectait une religieuse gravité, on eût dit un prêtre de Bacchus officiant et célébrant les mystères de la dive bouteille ; il ne lui manquait que d'être couronné de lierre ou de pampre. Ces cérémonies augmentaient la valeur du vin qu'il servait, lequel était réellement fort bon et digne plus d'une table royale que d'un cabaret.

Il allait se retirer quand Vallombreuse d'un clin d'œil mystérieux l'arrêta sur le seuil :

— Maître Bilot, lui dit-il, prenez un verre au dressoir et buvez à ma santé une rasade de ce vin.

Le ton n'admettait pas de réplique et d'ailleurs Bilot ne se faisait pas prier pour aider un hôte à consommer les trésors de son cellier. Il éleva son verre en saluant et en vida le contenu jusqu'à la derrière perle. Bon vin, dit-il avec un friand clappement de langue contre le palais, puis il resta debout la main appuyée au rebord de la table, les yeux fixés sur le duc, attendant ce qu'on voulait de lui.

— As-tu beaucoup de monde dans ton auberge, dit Vallombreuse, et de quelle sorte ?... Bilot allait répondre, mais le jeune duc prévint la phrase de l'hôtelier et continua. A quoi bon finasser avec un vieux mécréant tel que toi? Quelle est la femme qui habite cette chambre dont la fenêtre donne sur la ruelle en face l'hôtel Vallombreuse, la troisième croisée en partant de l'angle du mur? Réponds vite, tu auras une pièce d'or par syllabe.

— A ce prix, dit Bilot avec un large rire, il faudrait être bien vertueux pour employer le style laconique tant estimé des anciens. Cependant comme je suis tout dévoué à Votre Seigneurie, je n'userai que d'un seul mot : Isabelle !

— Isabelle! nom charmant et romanesque, dit Vallombreuse; mais n'use pas de cette sobriété lacédémonienne. Sois prolixe et raconte-moi par le menu tout ce que tu sais de cette infante.

— Je vais me conformer aux ordres de Sa Seigneurie, répondit maître Bilot en s'inclinant. Mon cellier, ma cuisine, ma langue sont à sa disposition. Isabelle est une comédienne qui appartient à la troupe du seigneur Hérode présentement logée à l'hôtel des *Armes de France*.

— Une comédienne, dit le jeune duc avec un air de désappointement, je l'aurais plutôt prise à sa mine discrète et réservée pour une dame de qualité ou bourgeoise cossue que pour une baladine errante.

— On peut s'y tromper, continua Bilot, la demoiselle a des façons fort décentes. Elle joue le rôle d'ingénue au théâtre et le continue à la ville. Sa vertu, quoique fort exposée, car elle est jolie, n'a reçu aucune brèche et aurait le droit de se coiffer du chapeau virginal. Nulle ne sait mieux éconduire un galant par une politesse exacte et glacée qui ne laisse pas d'espoir.

— Ceci me plaît, fit Vallombreuse, je ne hais rien tant que ces facilités trop ouvertes et ces places qui battent la chamade, demandant à capituler devant même qu'on ait donné l'assaut.

— Il en faudra plus d'un pour emporter cette citadelle, dit Bilot, quoique vous soyez un hardi et brillant capitaine peu habitué à rencontrer de resistance, d'autant qu'elle est gardée par la sentinelle vigilante d'un pudique amour.

— Elle a donc un amant, cette sage Isabelle ! s'écria le jeune duc d'un ton à la fois triomphant et dépité, car d'une part il ne croyait guère à la vertu des femmes, et de l'autre cela le contrariait d'apprendre qu'il avait un rival.

— J'ai dit amour et non pas amant, continua l'aubergiste avec une respectueuse insistance, ce n'est pas la même chose, Votre Seigneurie est trop experte en matière de galanterie pour ne point apprécier cette différence bien qu'elle ait l'air subtil. Une femme qui a un amant peut en avoir deux, comme dit la chanson, mais une femme qui a un amour est impossible ou du moins fort malaisée à vaincre. Elle possède ce que vous lui offrez.

— Tu raisonnes là-dessus, fit Vallombreuse, comme si tu eusses étudié les cours d'amour et les sonnets de Pétrarque. Je ne te croyais docte qu'en fait de sauces et de vins; et quel est l'objet de cette platonique tendresse?

— Un comédien de la troupe, répondit Bilot, que j'imaginerais volontiers engagé par amourette, car il ne me semble pas avoir les allures d'un histrion vulgaire.

— Eh bien, dit le chevalier Vidalinc à son ami, vous devez être content. Voilà des obstacles imprévus qui se présentent. Une comédienne vertueuse, cela ne se rencontre pas tous les jours, et c'est affaire à vous. Cela vous reposera des grandes dames et des courtisanes.

— Tu es sûr, continua le jeune duc poursuivant sa pensée, que cette chaste Isabelle n'accorde aucune privauté à ce fat que je déteste déjà de toute mon âme.

— On voit bien que vous ne la connaissez point, reprit maître Bilot; c'est une hermine qui aimerait mieux mourir qu'avoir une tache en son blanc pelage. Quand la comédie exige des embrassades, on la voit rougir à travers son fard et parfois s'essuyer la joue avec le dos de la main.

— Vivent les beautés altières, farouches et rebelles au montoir! s'écria le duc, je la cravacherai si bien qu'il faudra qu'elle prenne le pas, l'amble, le trot, le galop et fasse toutes les courbettes à ma volonté.

— Vous n'en obtiendrez rien de cette manière, monsieur le duc, permettez-moi de vous le dire, fit maître Bilot en faisant un salut empreint de la plus profonde humilité, comme il convient à un inférieur qui contredit un supérieur séparé de lui par tant de degrés de l'échelle sociale.

— Si je lui envoyais dans un bel étui de chagrin des pendeloques à grosses perles, un collier d'or à plusieurs rangs avec fermoir en pierreries, un bracelet en forme de serpent ayant deux gros rubis balais pour yeux!

— Elle vous renverrait toutes ces richesses en répondant que vous la prenez sans doute pour une autre. Elle n'est point intéressée comme la plupart de ses compagnes, et ses yeux, chose rare pour une femme, ne s'allument pas aux feux de la joaillerie. Elle regarde les diamants les mieux enchâssés comme si c'étaient nèfles sur paille.

— Que voilà un étrange et fantasque échantillon de sexe féminin! dit le duc de Vallombreuse un peu étonné; sans doute, elle veut par ces semblants de sagesse se faire épouser de ce maraud, lequel doit être abondamment pourvu de biens. Le caprice prend quelquefois à ces créatures de faire souche d'honnêtes gens et de s'asseoir aux assem-

blées parmi les prudes femmes, l'œil baissé sur la modestie, avec un air de Sainte N'y touche.

— Eh bien, épousez-la, fit Vidalinc en riant, s'il n'y a pas d'autre moyen. Ce titre de duchesse humanise les plus revêches.

— Tout beau! tout beau! reprit Vallombreuse, n'allons pas si vite en besogne; il faut d'abord parlementer. Cherchons quelque stratagème pour aborder la belle qui ne l'effarouche pas trop.

— Cela est plus facile que de s'en faire aimer, dit maître Bilot; il y a ce soir au jeu de paume répétition de la pièce qu'on doit jouer demain; quelques amateurs de la ville seront admis, et vous n'avez qu'à vous nommer pour que la porte s'ouvre à deux battants devant vous. D'ailleurs j'en toucherai deux mots au seigneur Hérode qui est fort de mes amis et n'a rien à me refuser; mais, selon ma petite science, vous auriez mieux fait d'adresser vos vœux à mademoiselle Sérafine, qui n'est pas moins jolie qu'Isabelle et dont la vanité se fût pâmée de plaisir à cette recherche.

— C'est d'Isabelle que je suis affolé, fit le duc d'un petit ton sec qu'il savait prendre admirablement et qui tranchait tout, d'Isabelle et non d'une autre, maître Bilot, et plongeant la main dans sa poche, il répandit négligemment sur la table une assez longue traînée de pièces d'or : Payez-vous de votre bouteille et gardez le reste de la monnaie.

L'hôtelier ramassa les louis avec componction et les fit glisser l'un après l'autre au fond de son escarcelle. Les deux gentilshommes se levèrent, enfoncèrent leur feutre jusqu'au sourcil, jetèrent leur manteau sur le coin de leur épaule et quittèrent la salle. Vallombreuse fit plusieurs tours dans la ruelle, levant le nez chaque fois qu'il passait devant la bienheureuse fenêtre, mais ce fut peine perdue. Isabelle, désormais sur ses gardes, ne se montra point. Le rideau était baissé et l'on eût pu croire qu'il n'y avait personne en la chambre. Las de faire le pied-de-grue dans cette ruelle déserte fort rafraîchie du vent de bise, posture à laquelle il n'était pas accoutumé, le duc de Vallombreuse se lassa bientôt d'une attente vaine et reprit le chemin de sa demeure, maugréant contre l'impertinente pruderie de cette pecque assez assurée pour faire languir ainsi un duc jeune et bien fait. Il pensa même, avec quelque complaisance, à cette bonne Corisande naguère si dédaignée, mais l'amour-propre bientôt lui dit à l'oreille qu'il n'aurait qu'à paraître pour triompher comme César. Quant au rival, s'il le gênait trop, il le supprimerait au moyen de quelques

estafiers ou coupe-jarrets à gages; la dignité ne permettant pas de se commettre avec un pareil drôle.

Il est vrai, Vallombreuse n'avait pas aperçu Isabelle retirée au fond de son appartement, mais pendant sa faction dans la ruelle un œil jaloux l'épiait à travers la vitre d'une autre fenêtre, celui de Sigognac à qui les allures et menées du personnage déplaisaient fort. Dix fois le baron fut tenté de descendre et d'attaquer le galant l'épée haute, mais il se contint. Il n'y avait rien d'assez formel dans l'action de se promener le long d'une muraille pour justifier une semblable agression, qu'on eût taxée de folle et ridicule. L'éclat en eût pu nuire à la renommée d'Isabelle, tout innocente de ces regards levés en haut toujours au même endroit. Il se promit toutefois de surveiller de près le galantin et en grava les traits dans sa mémoire pour le reconnaître quand besoin serait.

Hérode avait choisi pour la représentation du lendemain, annoncée et tambourinée par toute la ville, *Lygdamon et Lydias ou la Ressemblance*, tragi-comédie d'un certain Georges de Scudéry, gentilhomme, qui, après avoir servi aux gardes françaises, quittait l'épée pour la plume et ne se servait pas moins bien de l'une que de l'autre, et *les Rodomontades du capitaine Fracasse*, où Sigognac devait débuter devant un véritable public, n'ayant encore joué que pour les veaux, les bêtes à cornes et les paysans, dans la grange de Bellombre. Tous les comédiens étaient fort affairés à apprendre leurs rôles; la pièce du sieur de Scudéry étant nouvellement mise en lumière, ils ne la connaissaient point. Rêveurs et brochant des babines comme singes disant leurs patenôtres, ils se promenaient sur la galerie, tantôt marmottant, tantôt poussant de grands éclats de voix. Qui les eût vus les eût pris pour gens forcenés et hors de sens. Ils s'arrêtaient tout court, puis couraient à grands pas, agitant les bras comme moulins démanchés. Léandre surtout qui devait jouer Lygdamon cherchait des poses, essayait des effets et se démenait comme un diable dans un bénitier. Il comptait sur ce rôle pour réaliser son rêve d'inspirer de l'amour à une grande dame et prendre sa revanche des coups de bâton reçus au château de Bruyères, coups de bâton qui lui étaient restés plus longtemps encore sur le cœur que sur le dos. Ce rôle d'amant langoureux et transi, poussant les beaux sentiments aux pieds d'une inhumaine, en vers d'un assez bon tour, prêtait à des clins d'yeux, à des soupirs, à des pâleurs et à toutes sortes d'afféteries attendrissantes, à quoi excellait principale-

ment le sieur Léandre, un des meilleurs amoureux de la province, malgré ses prétentions et ses ridicules.

Sigognac, dont Blazius s'était institué le professeur, étudiait dans sa chambre avec le vieux comédien et se façonnait à cet art difficile du théâtre. Le type qu'il représentait par son caractère extravagamment outré s'éloignait du naturel, et cependant il fallait que sous l'exagération on sentît la vérité et qu'on démêlât l'homme à travers le fantoche. Blazius lui donnait des conseils en ce sens et lui enseignait à commencer par un ton simple et vrai pour arriver à des intonations bizarres, ou bien à rentrer dans la diction ordinaire après des cris de paon plumé vif, car il n'est personnage si affecté qui le soit toujours. D'ailleurs cette inégalité est le propre des lunatiques et dévoyés de cervelle; elle existe aussi dans leurs gestes détraqués qui ne concordent pas exactement au sens des paroles, désaccord dont l'artiste habile peut tirer des effets comiques. Blazius était d'avis que Sigognac prît le demi-masque, c'est-à-dire cachant le front et le nez, pour garder la tradition de la figure et mêler sur son visage le fantasque au réel, grand avantage en ces sortes de rôles moitié faux, moitié vrais, caricatures générales de l'humanité dont elle ne se fâche point comme d'un portrait. Entre les mains d'un comédien vulgaire un tel rôle peut n'être qu'une plate bouffonnade propre à divertir la canaille et à faire hausser les épaules aux honnêtes gens, mais un acteur de mérite peut y introduire des traits de naturel et représentants mieux la vie que s'ils étaient concertés.

L'idée du demi-masque souriait assez à Sigognac. Le masque lui assurait l'incognito et lui donnait le courage d'affronter la foule. Ce mince carton lui faisait l'effet d'un heaume à visière baissée à travers laquelle il parlerait d'une voix de fantôme. Car le visage est la personne même, le corps n'a pas de nom et, la face cachée, ne se peut connaître : cet arrangement conciliait le respect de ses aïeux et les nécessités de sa position. Il ne s'exposait plus devant les chandelles d'une façon matérielle et directe. Il n'était ainsi que l'âme inconnue vivifiant une grande marionnette, *nervis alienis mobile lignum*, seulement il habitait l'intérieur de cette marionnette au lieu d'en tirer extérieurement les fils. Sa dignité n'avait rien à souffrir de ce jeu.

Blazius, qui aimait fort Sigognac, modela lui-même le masque de façon à lui composer une physionomie de théâtre tout à fait différente de sa physionomie de ville. Un nez rehaussé, constellé de verrues et

rouge du bout comme une guigne, des sourcils circonflexes et dont le poil se rebroussait en virgule, une moustache aux pointes effilées et se recourbant comme les cornes de la lune, rendaient méconnaissables les traits réguliers du jeune baron; cet appareil disposé comme un chanfrein ne couvrait que le front et la protubérance nasale, mais tout le reste du visage en était changé.

On se rendit à la répétition, qui devait être en costume pour qu'on pût bien se rendre compte de l'effet général. Pour ne pas traverser la ville en carême prenant, les comédiens avaient fait porter leurs habits au jeu de paume et les actrices s'accommodaient dans la salle que nous avons décrite. Les gens de condition, les galantins, les beaux esprits de l'endroit avaient fait rage pour pénétrer dans ce temple ou plutôt sacristie de Thalia où les prêtresses de la Muse se revêtaient de leurs ornements pour célébrer les mystères. Tous faisaient les empressés auprès des comédiennes. Les uns leur présentaient le miroir, les autres approchaient les bougies afin qu'elles se vissent mieux. Celui-ci donnait son opinion sur la place d'un nœud de ruban, celui-là tendait la boîte à poudre; un autre plus timide restait assis sur un coffre, branlant les jambes, sans dire mot et filant sa moustache par manière de contenance.

Chaque comédienne avait son cercle de courtisans dont les yeux goulus cherchaient fortune dans les trahisons et les hasards de la toilette. Tantôt le peignoir glissant à propos découvrait un dos lustré comme un marbre, tantôt c'était un demi-globe de neige ou d'ivoire qui s'impatientait des rigueurs du corset et qu'il fallait mieux coucher dans son nid de dentelles, ou bien encore un beau bras qui, se relevant pour ajuster quelque chose à la coiffure, se montrait nu jusqu'à l'épaule. Nous vous laisserons à penser que de madrigaux, de compliments et de fadeurs mythologiques arrachèrent à ces provinciaux la vue de pareils trésors; Zerbine riait comme une folle d'entendre ces sottises, Sérafine plus vaniteuse que spirituelle s'en délectait, Isabelle ne les écoutait point et sous les yeux de tous ces hommes s'arrangeait avec modestie, refusant d'un ton poli mais froid les offres de service de ces messieurs.

Vallombreuse, suivi de son ami Vidalinc, n'avait eu garde de manquer cette occasion de voir Isabelle. Il la trouva plus jolie encore de près que de loin et sa passion s'en accrut d'autant. Ce jeune duc s'était adonisé pour la circonstance, et de fait il était admirablement beau. Il portait un magnifique costume de satin blanc, bouillonné

et relevé d'agréments et de nœuds cerise attachés par des ferrets de diamants. Des flots de linge fin et de dentelles débordaient des manches et du pourpoint; une riche écharpe en toile d'argent soutenait l'épée; un feutre blanc à plume incarnadine se balançait à la main emprisonnée dans un gant à la frangipane.

Ses cheveux noirs et longs, frisés en minces boucles, se contournaient le long de ses joues d'un ovale parfait et en faisaient valoir la chaude pâleur. Sous sa fine moustache ses lèvres brillaient rouges comme des grenades et ses yeux étincelaient entre deux épaisses franges de cils. Son col blanc et rond comme une colonne de marbre supportait fièrement sa tête et sortait dégagé d'un rabat en point de Venise du plus grand prix.

Cependant il y avait quelque chose de déplaisant dans toute cette perfection. Ces traits si fins, si purs, si nobles, étaient déparés par une expression anti-humaine, si l'on peut employer ce terme. Évidemment les douleurs et les plaisirs des hommes ne touchaient que fort peu le porteur de ce visage implacablement beau. Il devait se croire et se croyait en effet d'une espèce particulière.

Vallombreuse s'était placé silencieusement près de la toilette d'Isabelle, son bras appuyé sur le cadre du miroir de manière à ce que les yeux de la comédienne, obligée de consulter la glace à chaque minute, dussent souvent le rencontrer. C'était une manœuvre savante et de bonne tactique amoureuse qui eût réussi, sans doute, avec toute autre que notre ingénue. Il voulait, avant de parler, frapper un coup par sa beauté, sa mine altière et sa magnificence.

Isabelle, qui avait reconnu le jeune audacieux de la ruelle et que ce regard d'une ardeur impérieuse gênait, gardait la plus extrême réserve et ne détournait pas sa vue du miroir. Elle ne semblait pas s'être aperçue qu'il y avait devant elle planté un des plus beaux seigneurs de la France, mais c'était une singulièrement fille qu'Isabelle.

Ennuyé de cette pose, Vallombreuse prit son parti brusquement et dit à la comédienne :

— N'est-ce pas vous, mademoiselle, qui jouez Silvie dans la pièce de *Lygdamon et Lydias* de M. de Scudéry?

— Oui, monsieur, répondit Isabelle qui ne pouvait se soustraire à cette question habilement banale.

— Jamais rôle n'aura été mieux rempli, continua Vallombreuse. S'il est mauvais vous le rendrez bon; s'il est bon vous le ferez excel-

lent. Heureux les poëtes qui confient des vers à ces belles lèvres!

Ces vagues compliments ne sortaient pas des galanteries que les gens qui ont de la politesse adressent d'habitude aux comédiennes, et Isabelle dut les accepter, en remerciant le duc d'une faible inclination de tête.

Sigognac ayant, avec l'aide de Blazius, achevé de s'habiller en la logette du jeu de paume réservée aux comédiens, rentra dans la chambre des actrices pour attendre que la répétition commençât. Il était masqué et avait déjà bouclé le ceinturon de la grande rapière à lourde coquille, terminée par une toile d'araignée, héritage du pauvre Matamore. Sa cape écarlate déchiquetée en barbe d'écrevisse flottait bizarrement sur ses épaules et le bout de l'épée en relevait le bord. Pour se conformer à l'esprit de son rôle, il marchait la hanche en avant et fendu comme un compas, d'un air outrageux et provocant comme il sied à un capitaine Fracasse.

— Vous êtes vraiment très-bien, lui dit Isabelle qu'il vint saluer, et jamais capitan espagnol n'eut mine plus superbement arrogante.

Le duc de Vallombreuse toisa avec la plus dédaigneuse hauteur ce nouveau venu à qui la jeune comédienne parlait d'un ton si doux : Voilà apparemment le faquin dont on la prétend amoureuse, se dit-il à lui-même, tout enfiellé de dépit, car il ne concevait point qu'une femme pût hésiter un instant entre le jeune et splendide duc de Vallombreuse et ce ridicule histrion.

Au reste, il fit semblant de ne pas s'apercevoir que Sigognac fût là. Il ne comptait pas plus sa présence que celle d'un meuble. Pour lui ce n'était pas un homme, mais une chose, et il agissait devant le baron avec la même liberté que s'il eût été seul, couvant Isabelle de ses regards enflammés qui s'arrêtaient sur une naissance de gorge laissée à découvert par l'échancrure de la chemisette.

Isabelle, confuse, se sentait rougir, malgré elle, sous ce regard insolemment fixe, chaud comme un jet de plomb fondu, et elle se hâtait de terminer sa toilette pour s'y dérober, d'autant plus qu'elle voyait la main de Sigognac, furieux, se crisper convulsivement sur le pommeau de sa rapière.

Elle se posa une mouche au coin de la lèvre et fit mine de se lever pour passer sur le théâtre, car le Tyran, avec sa voix de taureau, avait déjà crié plusieurs fois : Mesdemoiselles, êtes-vous prêtes?

— Permettez, mademoiselle, dit le duc; vous oubliez de mettre une assassine.

Et Vallombreuse plongeant un doigt dans la boîte à mouches posée sur la toilette en retira une petite étoile de taffetas noir.

— Souffrez, continua-t-il, que je vous la pose; ici, tout près du sein; elle en relèvera la blancheur et paraîtra comme un grain de beauté naturel.

L'action accompagna le discours si vite qu'Isabelle, effarouchée de cette outrecuidance, eut à peine le temps de se renverser sur le dos sur sa chaise pour éviter l'insolent contact, mais le duc n'était pas de ceux qui s'intimidaient aisément, et son doigt moucheté allait effleurer la gorge de la jeune comédienne lorsqu'une main de fer s'abattit sur son bras et le maintint comme dans un étau.

Le duc Vallombreuse, transporté de rage, retourna la tête et vit le capitaine Fracasse campé dans une pose qui ne sentait point son poltron de comédie.

— Monsieur le duc, dit Fracasse en tenant toujours le poignet de Vallombreuse, mademoiselle pose ses mouches elle-même. Elle n'a besoin des services de personne.

Cela dit, il lâcha le bras du jeune seigneur dont le premier mouvement fut de chercher le garde de son épée. En ce moment Vallombreuse, malgré sa beauté, avait une tête plus horrible et formidable que celle de Méduse. Une pâleur affreuse couvrait son visage, ses noirs sourcils s'abaissaient sur ses yeux injectés de sang. La pourpre de ses lèvres prenait une couleur violette et blanchissait d'écume; ses narines palpitaient comme aspirant le carnage. Il s'élança vers Sigognac qui ne rompit pas d'une semelle, attendant l'assaut; mais, tout à coup, il s'arrêta. Une réflexion soudaine éteignit, comme une douche d'eau glacée, sa bouillante frénésie. Ses traits se remirent en place; les couleurs naturelles lui revinrent, il avait complétement repris possession de lui-même, et son visage exprimait le dédain le plus glacial, le mépris le plus suprême qu'une créature humaine puisse témoigner à une autre. Il venait de penser que son adversaire n'était pas né et qu'il avait failli se commettre avec un histrion. Tout son orgueil nobiliaire se révoltait à cette idée. L'insulte partie de si bas ne pouvait l'atteindre; se bat-on avec la boue qui vous éclabousse? Cependant il n'était pas dans sa nature de laisser une offense impunie d'où qu'elle vînt, et se rapprochant de Sigognac, il lui dit : « Drôle, je te ferai rompre les os par mes laquais! »

— Prenez garde, monseigneur, répondit Sigognac du ton le plus tranquille et de l'air le plus détaché du monde, prenez garde, j'ai les

os durs et les bâtons s'y briseront comme verre. Je ne reçois de volée que dans les comédies.

— Quelque insolent que tu sois, maraud, je ne te ferai pas l'honneur de te battre moi-même. C'est une ambition qui passe tes mérites, dit Vallombreuse.

— C'est ce que nous verrons, monsieur le duc, répliqua Sigognac. Peut-être bien, ayant moins de fierté, vous battrai-je de mes propres mains.

— Je ne réponds pas à un masque, fit le duc en prenant le bras de Vidalinc qui s'était rapproché.

— Je vous montrerai mon visage, duc, en lieu et en temps opportuns, reprit Sigognac, et je crois qu'il vous sera plus désagréable encore que mon faux nez. Mais brisons là. Aussi bien j'entends la sonnette qui tinte et je courrais risque en tardant davantage de manquer mon entrée.

Les comédiens admiraient son courage, mais connaissant la qualité du baron ne s'en étonnaient pas comme les autres spectateurs de cette scène, interdits d'une telle audace. L'émotion d'Isabelle avait été si vive que le fard lui en était tombé, et que Zerbine, voyant la pâleur mortelle qui les couvrait, avait été obligée de lui mettre un pied de rouge sur les joues. A peine pouvait-elle se tenir sur ses jambes, et si la soubrette ne lui eût soutenu le coude elle aurait piqué du nez sur les planches en entrant en scène. Être l'occasion d'une querelle était profondément désagréable à la douce, bonne et modeste Isabelle, qui ne redoutait rien tant que le bruit et l'éclat qui se font autour d'une femme, la réputation y perdant toujours; d'ailleurs, quoique résolue à ne lui point céder, elle aimait tendrement Sigognac, et la pensée d'un guet-apens, ou tout au moins d'un duel, à quoi il était exposé, la troublait plus qu'on ne saurait dire.

Malgré cet incident, la répétition marcha son train, les émotions réelles de la vie ne pouvant distraire les comédiens de leurs passions fictives. Isabelle même joua très-bien, quoiqu'elle eût le cœur plein de souci. Quant à Fracasse, excité par la querelle, il se montra étincelant de verve. Zerbine se surpassa. Chacun de ses mots soulevait des rires et des battements de mains prolongés. Du coin de l'orchestre partait avant tous les autres un applaudissement qui ne cessait que le dernier et dont la persistance enthousiaste finit par attirer l'attention de Zerbine.

La soubrette feignant un jeu de scène s'avança près des chan-

delles, allongea le col avec un mouvement d'oiseau curieux qui passe sa tête entre deux feuilles, plongea le regard dans la salle et découvrit le marquis de Bruyères tout rouge de satisfaction et dont les yeux petillants de désir flambaient comme des escarboucles. Il avait retrouvé la Lisette, la Marton, la Sméraldine de son rêve! Il était aux anges.

— Monsieur le marquis est arrivé, dit tout bas Zerbine à Blazius qui jouait Pandolfe, dans l'intervalle d'une demande à une réplique avec cette voix à bouche close que les acteurs savent prendre lorsqu'ils causent entre eux sur le théâtre et ne veulent point être entendus par le public; vois comme il jubile, comme il rayonne, comme il est passionné! Il ne se tient pas d'aise, et n'était la vergogne, il sauterait par-dessus la rampe pour me venir embrasser devant tout le monde. Ah! monsieur de Bruyères, les soubrettes vous plaisent. Eh bien! l'on vous en fricassera avec sel, piment et muscade.

A partir de cet endroit de la pièce, Zerbine fit feu des quatre pieds et joua avec une verve enragée. Elle semblait lumineuse à force de gaieté, d'esprit et d'ardeur. Le marquis comprit qu'il ne pourrait plus se passer désormais de cette âcre sensation. Toutes les autres femmes dont il avait eu les bonnes grâces, et qu'il opposait en souvenir à Zerbine lui parurent ternes, ennuyeuses et fades.

La pièce de M. de Scudéry qu'on répéta ensuite, fit plaisir quoique moins amusante, et Léandre, chargé du rôle de Lygdamon, y fut charmant; mais puisque nous sommes sûrs du talent de nos comédiens, laissons-les à leurs affaires et suivons le duc de Vallombreuse et son ami Vidalinc.

Outré de fureur après cette scène où il n'avait pas eu l'avantage, le jeune duc était rentré à l'hôtel Vallombreuse avec son confident méditant mille projets de vengeance; les plus doux ne tendaient à rien moins qu'à faire bâtonner l'insolent capitaine jusques à le laisser pour mort sur la place.

Vidalinc cherchait en vain à le calmer; le duc se tordait les mains de rage et courait par la chambre comme un forcené, donnant des coups de poing aux fauteuils qui tombaient comiquement les quatre fers en l'air, renversant les tables et faisant pour passer sa fureur toutes sortes de dégats; même il saisit un vase du Japon et le lança contre le parquet où il se brisa en mille morceaux.

— Oh! s'écriait-il, je voudrais pouvoir casser ce drôle comme ce vase et le piétiner et en balayer les restes aux ordures! Un misérable

qui ose s'interposer entre moi et l'objet de mon désir! S'il était seulement gentilhomme, je le combattrais à l'épée, à la dague, au pistolet, à pied, à cheval, jusqu'à ce que j'aie posé le pied sur sa poitrine et craché à la face de son cadavre!

— Peut-être l'est-il, fit Vidalinc, je le croirais assez à son assurance; maître Bilot a parlé d'un comédien qui s'était engagé par amour et qu'Isabelle regardait d'un œil favorable. Ce doit être celui-là, si j'en juge à sa jalousie et au trouble de l'infante.

— Y penses-tu, reprit Vallombreuse, une personne de condition se mêler à ces baladins, monter sur les tréteaux, se barbouiller de rouge, recevoir des nazardes et des coups de pied au derrière ! Non, cela est par trop impossible.

— Jupiter s'est bien mué en bête et même en mari pour jouir de mortelles, répondit Vidalinc, dérogation plus forte à la majesté d'un dieu olympien que jouer la comédie à la dignité d'un noble.

— N'importe, dit le duc en appuyant le pouce sur un timbre, je vais d'abord punir l'histrion, sauf à châtier plus tard l'homme s'il y en a un derrière ce masque ridicule.

— S'il y en a un ! n'en doutez pas, reprit l'ami de Vallombreuse; ses yeux brillaient comme des lampes sous le crin de ses sourcils postiches, et malgré son nez de carton barbouillé de cinabre, il avait l'air majestueux et terrible, chose difficile en cet accoutrement.

— Tant mieux, dit Vallombrense, ma vengeance ainsi ne donnera pas de coups d'épée dans l'eau et rencontrera une poitrine devant ses coups.

Un domestique entra, s'inclina profondément et dans une immobilité parfaite attendit les ordres du maître.

— Fais lever, s'ils sont couchés, Basque, Azolan, Merindol et Labriche, dis-leur de s'armer de bons gourdins et d'aller attendre à la sortie du jeu de paume où sont les comédiens d'Hérode, un certain capitaine Fracasse. Qu'ils l'assaillent, le gourment et le laissent sur le carreau sans le tuer pourtant; on pourrait croire que j'en ai peur! Je me charge des suites. En le bâtonnant qu'on lui crie : De la part du duc de Vallombreuse; afin qu'il n'en ignore.

Cette commission d'une nature assez farouche et truculente ne parut pas surprendre beaucoup le laquais, qui se retira en assurant à monsieur le duc que ses ordres allaient être exécutés sur l'heure.

— Cela me contrarie, dit Vidalinc, lorsque le valet se fut retiré,

que vous fassiez traiter de la sorte ce baladin, qui après tout, a montré un cœur au-dessus de son état. Voulez-vous que sous un prétexte ou l'autre j'aille lui chercher querelle et que je le tue? Tous les sangs sont rouges quand on les verse, quoiqu'on dise que celui des nobles soit bleu. Je suis de bonne et ancienne souche, mais non d'un rang si grand que le vôtre et ma délicatesse ne craint pas de se commettre. Dites un mot et j'y vais. Ce capitaine me semble plus digne de l'épée que du bâton.

— Je te remercie, répondit le duc, de cette offre qui me prouve la fidélité parfaite avec laquelle tu entres dans mes intérêts, mais je ne saurais pourtant l'accepter. Ce faquin a osé me toucher. Il convient qu'il expie ignominieusement ce crime. S'il est gentilhomme, il trouvera à qui parler. Je réponds toujours quand on m'interroge avec une épée.

— Comme il vous plaira, monsieur le duc, dit Vidalinc en allongeant ses pieds sur un tabouret comme un homme qui n'a plus qu'à laisser aller les choses. A propos, savez-vous que cette Sérafine est charmante! Je lui ai dit quelques douceurs et j'en ai déjà obtenu un rendez-vous. Maître Bilot avait raison.

Le duc et son ami, retombant dans le silence, attendirent le retour des estafiers.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

---

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

## DE 1862

---

### PREMIÈRE PARTIE.

#### ARTS INDUSTRIELS.

#### I

##### ASPECT GÉNÉRAL.

Avec un plan de Londres dans sa poche, un bon marcheur n'est pas effrayé d'aller d'Oxford street au palais de Kensington; il dédaigne les omnibus et s'achemine résolûment vers Hyde Park.

Dès l'entrée, on aperçoit de loin, un peu effacés dans le brouillard du matin, deux gros dômes de verre; ils servent de guide au milieu des sentiers poudreux et des gazons râpés sur lesquels les grenadiers anglais font l'exercice.

En les apercevant on pensait à une architecture aérienne, gracieuse, élancée, hardie; quand on est arrivé, on se trouve devant de gros murs gris, sombres, rébarbatifs, admirables pour une prison, mais qui jurent étrangement avec leur léger couronnement.

A dix heures les portes s'ouvrent; le shilling à la main, vous arrivez fort bousculé jusqu'aux tourniquets et vous pénétrez dans l'immense vaisseau de l'exposition. La mauvaise humeur que vous avait inspiré son aspect extérieur passe vite; et vous êtes charmé de la lumière, de l'éclat, de la splendeur du spectacle qui se déroule devant vous.

On entre généralement à l'Exposition par les portes de l'Est; en quelques pas on est sous l'un des deux grands dômes; devant soi, en contre-bas, s'allonge la nef, qui va se terminer au loin par un grand espace circulaire, surmonté du dôme de l'ouest. A droite et à gauche sont deux grands espaces libres, les galeries n'entourent pas le palais de toutes parts; elles sont coupées par deux grands transepts perpendiculaires à la nef principale, à la hauteur des dômes.

Le bon aspect intérieur de l'Exposition est dû certainement à un très-heureux emploi de la polychromie; les colonnes qui supportent

le dôme de cristal sont peintes; les voussures qui soutiennent la toiture sont enrichies de couleurs dont la violence s'éteint sous la distance et le brouillard, qui entre partout à Londres, et vient toujours estomper de tons gris, fins, très-doux, les objets éloignés.

Les drapeaux fixés aux galeries descendent sur la nef et y agitent leurs plis brillants. Les banderolles sur lesquelles se lit la nature des objets exposés, ajoutent l'effet de leur rouge très-vif à la riche couleur des pavillons de toutes les nations du monde, de toutes les villes britanniques industrielles; l'ensemble est donc heureux : c'est un bon cadre pour cette foule élégante, curieuse, affairée, qui se presse en tout sens dans les passages trop étroits du palais.

Si l'on descend aux détails, on est moins satisfait. Le transept, la grande artère principale, manque de largeur; les longues lignes de trophées qui y sont exposés suffisent pour l'obstruer, et la foule n'y chemine que lentement. Si elle stationne un instant à une vitrine particulièrement intéressante, elle arrête le mouvement; il faut attendre ou se jeter de côté pour aller plus avant. Les escaliers qui conduisent aux galeries, à peine visibles, nullement indiqués dans l'ensemble du monument, sont d'une construction très-négligée. Ce beau motif que l'architecte se plaît à étudier, a été complétement abandonné; notre palais de Paris, avec ses escaliers monumentaux, nous a gâtés sans doute, mais nous ne pouvons nous habituer à ces échelles d'arrière-boutique qu'on a osé placer dans l'Exposition.

Les galeries n'occupent pas tous les bas-côtés du palais; elles les divisent en une série de carrés qui portent le nom de cours; on a ainsi évité un des graves inconvénients du palais de Paris, l'obscurité sous les galeries; mais on est tombé sur un autre écueil : on a divisé l'Exposition en une série de petits compartiments qui se lient difficilement à l'ensemble : on a émietté l'espace. Malgré ses grandes dimensions, le palais a été insuffisant pour contenir la masse énorme d'objets exposés; et deux annexes ont dû être construites : celle de l'Ouest renferme les machines en mouvement, celle de l'Est est destinée aux matières alimentaires, aux produits chimiques et aux machines agricoles.

Tout le monde se rappelle encore l'aspect imposant qu'avait en 1855 la partie de l'annexe destinée aux machines en mouvement, l'habile architecte chargé de l'installation, M. Émile Trélat, qui professe au Conservatoire des arts et métiers avec tant d'originalité, avait su admirablement profiter de la longue galerie dans laquelle il devait organiser ses machines; un arbre de couche énorme parcourait l'édifice dans sa longueur, les machines prenaient sur ses poulies la

force qui devait les animer; lorsque vers deux heures la foule arrivait, toute la galerie était en plein travail, chaque ouvrier voulant avoir sa part de succès se mettait à l'œuvre, c'était un magnifique spectacle : on voyait aller et venir les mull-jenny, couler les presses mécaniques imprimant la feuille du jour; des machines puissantes taillaient le fer et le cuivre ou découpaient le bois en délicates ciselures; la disposition de l'ensemble était très-simple, très-claire, on allait d'un côté, on revenait de l'autre, rien n'échappait. Il n'en est plus de même à l'annexe du palais de Kensington, il faut tourner au milieu d'un dédale de machines, rarement en mouvement toutes ensemble; il faut circuler péniblement autour des engrenages, par des chemins trop étroits, aller, revenir, tourner encore, sans avoir jamais la conviction qu'on n'a pas laissé de côté telle partie qui cachait peut-être une machine intéressante.

Nous touchons là, au reste, à la partie la plus faible de cette exposition, elle est mal rangée; nos voisins et amis sont très partisans de la liberté individuelle, et il faut les en louer; dans une exposition, elle a toutefois bien des inconvénients; elle détruit toute unité, toute possibilité d'organiser des séries agréables à l'œil, commodes pour l'étude; le système de vitrines uniformes pour des produits semblables, le groupement des industries par masses, présentent des avantages incontestables, qu'on peut reconnaître dans le compartiment français et qui manquent partout ailleurs.

Comme en 1851, comme en 1855, on a suivi à cette exposition le mode de groupements par nations; cette classification présente des avantages, on a son pays sous la main, chaque peuple se présente avec toute sa puissance, avec ses mille aptitudes, avec les matières premières qu'il tire de son territoire, avec les produits qu'ont mis en œuvre ses manufactures, avec les chefs-d'œuvre de ses artistes, que d'inconvénients cependant! Chacun voit d'abord combien il est difficile de mener à bien de sérieuses études, quand les objets à comparer sont placés à une grande distance les uns des autres.

Il faut courir d'une extrémité du palais à l'autre pour établir ces comparaisons, et les sensations s'émoussent avec la distance; une vitrine est étudiée, avant de se prononcer sur sa valeur, il faut retourner à une autre, avec beaucoup de fatigue et d'ennui. — Si, au contraire, tous les meubles, tous les bronzes, tous les produits chimiques de quelque pays qu'ils vinssent, étaient réunis, chaque homme spécial s'en irait directement à la partie du monument qui renferme les objets qu'il veut étudier, il serait sûr de n'en point oublier, d'avoir sous les yeux tout ce qui le touche directement, et il pourrait se prononcer plus commodément et plus complétement. On a été déjà été au reste nécessaire-

ment conduit à ces divisions pour quelques-unes des classes des objets exposés, les beaux arts ont une galerie spéciale; les machines anglaises, françaises, belges, etc., fonctionnent dans l'annexe à côté les unes des autres; nous croyons qu'il y aurait lieu d'essayer à l'avenir des rapprochements semblables pour d'autres produits.

Recueillons-nous un peu après avoir parcouru rapidement ce grand palais de Kensington.

Là, devant nous est cette pyramide dorée qui représente la masse énorme d'or que l'Australie du Sud a importé en Europe depuis dix ans; à droite les colonies anglaises se pressent en flots serrés, et le Canada amoncelle ses bois de construction en une gigantesque colonne; à gauche s'accumulent les travaux en fer de la Grande-Bretagne, au loin; de l'autre côté du transept, flottent les drapeaux de la France, de l'Espagne, de la Belgique, de la Russie, des Etats allemands, etc., etc., qui marquent les places occupées par ces nations à l'exposition.

Des concours semblables à celui auquel nous assistons aujourd'hui ont été ouverts, et chaque fois aussi les nations empressées sont accourues avec les richesses qu'elles savent créer.

Le côté moral des expositions, leur grande importance sociale, c'est de multiplier entre les peuples les relations, c'est de créer de nouveaux intérêts, de mêler leurs affaires au point que les ruptures deviennent tellement ruineuses qu'elles fassent reculer.

L'Exposition de 1862 est pour nous une source inépuisable de réflexions, elle nous force à nous enquérir de la vie de l'Angleterre, à fréquenter nos voisins d'Outre-Manche, à constater leur puissance et leur richesse; malgré son climat brumeux, son sol humide, peu fertile comparé à celui de la France, la Grande-Bretagne est cependant plus avancée que nous; c'est que depuis deux cents ans elle a su se préserver des révolutions en conservant le plus précieux des biens : la liberté.

## II

### Orfévrerie. — Joaillerie. — Bronzes d'art.

*Progrès remarquables de l'orfévrerie anglaise. — Importance de l'exposition française. — L'art byzantin en Russie.*

Toutes les personnes qui ont suivi d'un peu près l'exposition de l'orfévrerie anglaise, en 1855, étaient restées frappées du mauvais goût qui en avait inspiré les produits; placée au sud-est du palais des Champs-Élysées, à côté de cette admirable exposition des Indes, que

nous regrettons de ne pas retrouver cette année à Kensington, elle était écrasée par le voisinage des admirables fantaisies indiennes.

La leçon a profité mieux qu'on ne pouvait le penser; et, si nous rencontrons encore trop souvent dans les vitrines anglaises ces gros blocs d'argent qui représentent une scène plus ou moins compliquée, impossible à rendre décorative, nous y rencontrons des vases, des tables, des boucliers d'un excellent style. Ces progrès annoncent un changement des plus remarquables dans le goût de nos voisins.

Sans doute, on ne pourra jamais composer avec un chasseur qui monte dans un arbre pour en déloger un renard, et le faire tomber au milieu de chiens qui aboient au-dessous, un sujet de ciselures, surtout quand le sujet se complique encore de cavaliers et de chevaux, on n'arrivera pas à de meilleurs résultats en groupant ensemble des fantassins dans tous les mouvements qu'indique la *théorie;* mais ces objets, destinés à perpétuer le souvenir d'une action mémorable, d'une chasse heureuse, d'une course gagnée, tendent certainement à disparaître, et s'ils dominent encore, ils sont toutefois beaucoup moins nombreux qu'autrefois. — M. Vechte qui a exposé en France, dans la galerie des beaux-arts, un vase d'argent, dont les sujets sont empruntés au *Paradis perdu*, est fixé depuis plusieurs années en Angleterre, et nous montre dans la vitrine de MM. Hunt et Roskell un autre vase en argent oxydé d'un très-beau style : les Titans assiégent le ciel; ils se soutiennent les uns les autres, s'efforçant vainement d'arriver jusqu'à Jupiter qui les foudroie. Peut-être pourrait-on trouver quelques exagérations dans les saillies des muscles, mais l'ensemble toutefois est des plus remarquables. Cependant le vase exposé dans le compartiment français est encore supérieur.

L'exposition d'orfévrerie de M. Elkington est très-brillante. Un petit vase dédiée à l'*industrie* en argent oxydé d'une forme très-pure, un pot à bière orné d'ivoires, d'une ciselure et d'un travail fort délicats, attirent surtout l'attention; la pièce la plus importante de cette vitrine est cependant une fort belle table en argent repoussé dont plusieurs charmantes figurines ornent la base.

Le trophée de M. Harry, placé dans le transept, renferme une belle coupe taillée dans une topaze brûlée et montée en or émaillé, les pierres précieuses y ruissellent de toutes parts; elle est à la fois très-riche et très-gracieuse. En la regardant, nous pensions à une coupe analogue représentant les fantaisies de l'Amour, qui se trouve dans les collections de l'ancien palais de Kensington; on l'attribue à Benvenuto Cellini, elle ne dément pas son origine, tant elle est admirable de grâce, de hardiesse, tant elle est parfaite d'exécution.

Citons aussi un très-joli vase de M. Phillips, dans lequel l'anse est

fort bien trouvée : c'est une bacchante qui, dans une sorte de convulsion de joie, se renverse, rejette ses bras et ses cheveux en arrière, et rejoint ainsi le corps même du vase à la partie supérieure. Nous rencontrons encore chez M. Elkington la touchante Godiva, parcourant à cheval, et voilée seulement de ses longs cheveux, la ville qu'elle affranchit ainsi d'un écrasant impôt.

L'exposition des pierres précieuses anglaises est considérable et le Kohi-Noor y occupe une place d'honneur; sa forme est loin d'être aussi pure cependant que celle de l'étoile du Sud : le magnifique diamant de MM. Alphen, qui, taillé à Amsterdam, étincelle à l'exposition au milieu d'une étoile à cinq branches, toute couverte de diamants plus petits, satellites de cette admirable pierre, la plus belle qu'ait jusqu'à présent produit le Brésil.

Un des bijoux les plus riches qui existe à l'exposition, est destiné au sultan, c'est un miroir enrichi de pierres précieuses, il vaut trois cent mille francs.

L'orfévrerie anglaise touche à la cour française où nous allons pénétrer. L'entrée de cette cour, qui est à peu près au milieu de la grande nef, est obstruée par des vitrines qui ne laissent entre elles que d'étroits passages, et les yeux les moins exigeants sont tout d'abord choqués de cette fâcheuse disposition. Toutefois, après avoir pénétré dans l'intérieur de cette cour qui contient les plus beaux produits de notre industrie, on comprend la sage prévoyance des ordonnateurs. Ils n'ont pas voulu que la France se présentât d'abord aux regards dans l'état de confusion où elle se trouve là. Pour que l'ensemble fût moins laid au premier coup d'œil, ils l'ont masqué, et ils ont bien fait. On objectera peut-être que les autres nations ne sont pas mieux partagées; c'est vrai, mais les produits de goût comme les nôtres doivent avoir des priviléges, et ce n'est pas d'ailleurs à nous à réclamer pour les étrangers.

L'exposition d'orfévrerie de M. Christophle est placée tout au centre de notre exposition; son surtout destiné aux fêtes de l'Hôtel-de-Ville, est une des plus grandes pièces d'orfévrerie qui aient été exéxutées jusqu'à ce jour, et aussi l'une des plus belles. C'est M. Victor Baltard, l'habile architecte, qui l'a dessiné.

Sur un esquif qui rappelle les armes de Paris, quatre figures fort délicatement ciselées, la Science, l'Art, l'Industrie et le Commerce, soutiennent le pavois de la ville de Paris que symbolise une belle jeune femme couronnée d'un diadème de tours. A la proue du vaisseau, le génie du progrès éclaire la marche de son flambeau; la Prudence tient le gouvernail. Les deux extrémités de la glace qui simule l'eau sur laquelle vogue le bateau, sont occupées par des chars que

traînent quatre chevaux piaffant au milieu de l'écume qu'ils soulèvent autour d'eux.

Un autre surtout de table, genre Pompéi, exécuté par M. Barre, d'après les dessins de M. Rossigneux, est encore fort remarquable.

Ce qu'il y a peut-être de plus important cependant dans cette exposition, ce sont les reproductions galvanoplastiques, à l'aide desquelles on peut obtenir à un prix relativement minime les objets d'art les plus précieux, sans craindre qu'une copie malhabile les ait défigurés.

Autour de M. Christophle, se groupent nos orfévres, nos joailliers les plus célèbres, qui tous, il faut l'avouer, ne sont pas à la hauteur de leur réputation.

Nous avons vu cependant avec beaucoup de plaisir un fort beau vase en argent oxydé exposé par M. Rudolphi, c'est lui qui a surtout mis à la mode l'argent noirci, au moyen de sulfures, dont les teintes douces, rabattues, se marient bien au lapis-lazuli; cet orfévre nous a paru moins heureux dans ses imitations de bijoux byzantins, qui sont émaillés trop grossièrement; si M. Rudolphi veut conserver la vogue aux objets qu'il expose sous le nom de bijoux artistiques, il devra s'adresser à de véritables artistes pour les dessiner.

La jolie Minerve en vermeil et en ivoire de M. Gueyton rappelle, sous de moindres dimensions, la belle statue qu'avait ciselée pour M. le duc de Luynes le regretté Simart.

M. Viollet Le Duc a dessiné, d'après des renseignements authentiques, un beau reliquaire destiné à la Sainte-Chapelle, d'une grande pureté de style. Cet artiste éminent a fait une étude très-consciencieuse de tout l'art du moyen âge, et a pu entreprendre la restauration de nos grands édifices avec un goût irréprochable. Peut-être cependant n'avons-nous plus le goût qui a inspiré autrefois les chefs-d'œuvre d'orfévrerie qui existent encore dans quelques villes. Pourquoi, en regardant tous les beaux ornements d'église de M. Poussielgue-Rusand, ne pouvais-je m'empêcher de penser à cette admirable châsse de Pierre Fischer, que j'ai vue il y a longtemps à Nuremberg? Elle est si riche, les ornements y sont jetés avec tant de profusion, qu'on en est effrayé d'abord; l'œil s'y fait bientôt pourtant, et on reconnaît que le petit homme au tablier de cuir, qui a modestement glissé son image dans un coin de son œuvre, était bien réellement un grand orfévre.

Les dames anglaises admirent fort nos bijoux; les *very beautiful*, *very*, *very*, se font entendre avec une touchante unanimité, et nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus sévères que ces juges intéressés; il est un fait toutefois qu'il faut bien constater, et sur le-

quel nous ne saurions trop insister : l'Angleterre a fait depuis sept ans infiniment plus de progrès que nous; elle ne nous est pas encore supérieure, mais elle marche à nos côtés; il y sept ans, nous la croyions tellement en arrière que nous ne paraissions pas la craindre : elle avance cependant, et plus vite qu'on ne pensait; que nos fabricants y prennent garde; il leur faut redoubler d'efforts, s'inspirer aux sources les plus pures, soigner leurs dessins, s'adresser aux meilleurs artistes; sans cela, ils pourront bien voir échapper cette suprématie dans les arts industriels qu'ils ont conservée jusqu'à présent.

En traversant le transept en face de l'exposition française, nous sommes en Russie. Là encore nous avons à apprendre, et cette exposition présente bien plus de caractères que celles du Zollverein, de l'Autriche, de l'Espagne, etc., qui rappellent le goût français, sans montrer aucune tendance originale. Quand l'art russe est abandonné à lui-même, qu'on ne lui impose pas violemment le goût occidental, il a un caractère byzantin plein de charme : nous avons admiré de beaux missels tout flamboyants d'or et de pierres précieuses, et ornés de charmantes miniatures.

Tout le monde sait que si Dieu a fait l'homme à son image, celui-ci le lui rend bien. Les idoles du Soudan sont des nègres, comme le Christ des Flamands est un gentilhomme des Flandres; celui des Russes a une douce figure, mélancolique, blonde et pâle, comme ces doux ciels du Nord, transparents, infinis, vagues, qui n'ont rien des violences implacables du soleil du Midi. L'art des mosaïstes s'est conservé aussi en Russie, on en voit à l'exposition de beaux spécimens; ce sont toujours des figures religieuses. Les peuples pauvres, courbés sous le joug sont pieux, ils n'ont d'espérance qu'au ciel.

Si nous montons au compartiment indien, mal distribué, sans caractère, bien loin de ce merveilleux ensemble de 1855, nous y rencontrerons cependant de ces beaux vases en métal repoussé, dont les formes sont si sveltes et si élégantes, et de ces bijoux en filigrane légers, scintillants, délicatement ouvragés, dont la mode s'est propagée dans tout l'Orient.

Ce qu'il y a de plus curieux peut-être, sinon de plus parfait dans l'art indien est une série de miniatures exécutées par des artistes indigènes; les vues de Delhi d'Ismaël-Khan sont très-fines, très-heureusement composées, Nuzzar-Ali est aussi un paysagiste fort habile; ces artistes ont évidemment cherché à se rapprocher des œuvres occidentales et ils ont parfaitement réussi; qu'ils y prennent garde cependant, l'Inde peut avoir à gagner au contact des artistes européens, dans l'imitation de la nature, mais qu'elle conserve bien pure la tradition de ces idées originales, folles, vagabondes, qu'elle a jetées

sur son orfévrerie avec une si magnifique prodigalité. Elle ne peut que perdre en se rapprochant de nous.

Si le monde entier n'achète pas de bronzes, la moitié de nos fabricants disparaîtra; on a donné à l'Exposition une place exagérée à leurs produits, alors qu'on aurait pu sans inconvénient en laisser dehors la moitié et réserver une place plus convenable à quelques-unes de nos industries d'une tout autre importance, aux tissus de Lyon par exemple. Dans les soieries, l'exposition française a seule ici quelque importance; nos voisins, qui nous font une si rude concurrence dans l'orfévrerie, se sont retirés sans combat. La lutte au reste eût été difficile pour eux, tant cette industrie est arrivée chez nous à un haut degré de perfection.

M. Barbedienne se place dans l'industrie des bronzes au premier rang; tous les Parisiens apprécient au reste depuis longtemps les beaux modèles qu'il montre boulevard Montmartre; mais cette année il s'est encore surpassé. La belle armoire toute damasquinée d'argent qu'il a cédée au vice-roi d'Égypte lui fait le plus grand honneur; ses beaux vases dorés et émaillés ont un grand caractère; enfin il faut savoir gré à M. Barbedienne d'avoir contribué à populariser les réductions Collas, qui ont certainement eu la plus heureuse influence sur le goût public, en lui mettant constamment sous les yeux les plus beaux modèles de l'art grec.

M. Barbedienne possède dans son exposition les deux beaux candélabres de Toussaint, que les arts viennent de perdre. Tout le monde se rappelle cet Égyptien aux traits réguliers qui, le bras tendu, porte la lampe destinée à éclairer le maître; l'expression de cette tête résignée est saisissante, ces yeux baissés n'espèrent rien, c'est bien là le représentant de ces races auxquelles l'habitude du malheur a fait perdre toute confiance; sa compagne n'est ni moins belle ni moins désespérée. Un des grands mérites de M. Barbedienne est de savoir choisir des artistes éminents pour composer ses modèles.

A l'autre extrémité de la cour française sont exposés les bronzes dorés de M. Denière, ils nous ont paru un peu gros, et un peu lourds. Toutefois, cet artiste retrouve une véritable supériorité dans les bronzes proprement dits.

A deux pas sont les onyx d'Afrique, qui paraissent destinés à faire leur chemin dans le monde; ces beaux marbres veinés, translucides, se prêtent à mille applications; mariés au bronze, ils font un charmant effet, et nous croyons savoir que nos voisins leur font un brillant accueil.

Aucune nation, nous l'avons dit, n'essaye de lutter avec la France dans l'industrie des bronzes; on remarque cependant quelques

sujets de chasse très-amusants dans l'exposition russe, et en Autriche un lustre doré d'un assez bon modèle, mais qui présente un grave défaut: malgré ses deux mètres et demi de diamètre, il ne porte pas vingt bougies; s'il doit servir d'ornement dans le jour, nous n'avons rien à dire, mais s'il doit jouer un rôle dans une fête, nous déclarons qu'il ne contribuera que fort peu à son éclat.

Les vases émaillés qui viennent du palais d'été de l'empereur de la Chine ou encore du Japon sont charmants. Quelle merveilleuse fantaisie, quelle originalité, quelle bizarrerie amusante dans ces formes, dans ces dessins!

Quel merveilleux travail encore dans ces jolies boîtes d'ivoire ouvragées comme de la dentelle! Pourquoi faut-il que le plaisir de voir ces belles choses soit empoisonné par le souvenir d'un pillage, d'une destruction indigne d'un peuple civilisé, honteux pour nous comme pour les Anglais?

Les imitations de bronze en zinc recouvert de laiton ou de cuivre par voie galvanique, se présentent dans la cour française en gros bataillons serrés; il y a un véritable progrès dans cette industrie, ses modèles sont meilleurs, ils sont mieux exécutés, et pour les objets qui doivent être vus à distance, ces imitations sont très-convenables.

Ils doivent réussir au reste chez nous plus que partout ailleurs, car ce sont des objets de luxe a bon marché.

Aujourd'hui les villes sont comme beaucoup de particuliers, elles aiment à se parer et les édiles veulent des statues; le zinc est encore trop cher pour les grosses pièces; voici de la fonte très-bien coulée par M. Thibault; on pourra la cuivrer, la recouvrir d'une patine. La fonte sera le bronze des petites villes, comme le zinc celui des petites gens.

L'aluminium est décidément placé parmi les métaux employés à la confection des objets d'art; à ce point de vue, l'exposition de M. Morin est très-intéressante, marié à l'or ou au cuivre doré, le métal de MM. Wolher et Deville présente un bon aspect, sa légèreté, au reste, le fera rechercher pour une foule d'objets; les aigles de l'armée sont actuellement en aluminium doré; l'exposition anglaise nous a montré un beau casque en aluminium repoussé; M. Degousée, de la rue Saint-Martin, sait faire des fils d'aluminium qui vont pouvoir entrer dans la passementerie légère; les épaulettes, les galons pourront être en aluminium doré, les dames pourront porter des filets d'aluminium comme elles en portent en fils d'or et d'argent.

La fabrication de ce métal a fait au reste de grands progrès, nous y reviendrons dans les autres parties de ce travail.

## III

### CÉRAMIQUE ET VERRERIE.

*Les poteries anglaises. — MM. Minton, Copeland, Wegwood. — Progrès remarquables de la faïence. — L'exposition française. — Sèvres. — M. Bettignies. — M. Lavalle. — M. Pinart. — La Saxe, l'Autriche.*

Les poteries anglaises ont depuis longtemps une grande réputation, elle grandit encore cette année; il existe en Angleterre trois ou quatre grandes manufactures très-riches et très-puissantes, qui n'hésitent pas à tenter tous les essais, à s'adjoindre les artistes les plus habiles qu'ils enlèvent même à notre manfacture impériale, et qui arrivent ainsi à d'excellents résultats.

Le caractère remarquable de cette exposition est un retour très-marqué vers la faïence et vers les émaux sur métaux; après avoir dédaigné pendant plus d'un siècle les remarquables produits qu'avaient donnés les artistes de la renaissance, après avoir concentré tous les efforts d'abord sur la porcelaine tendre dont Sèvres nous a laissé de beaux spécimens, puis sur la porcelaine chinoise à laquelle la découverte du kaolin de Saint-Yriex a donné un grand développement, on veut aujourd'hui retrouver les procédés perdus des grands *vasiers* des siècles précédents, et depuis sept ans les efforts ont été couronnés du plus brillant succès.

L'exposition de M. Minton a la richesse d'un musée; on admire d'abord des pièces énormes d'un seul morceau, qui annoncent une très-bonne fabrication; de fort jolies porcelaines, imitation de vieux Sèvres ou de Sèvres nouveau; les faïences toutefois sont peut-être plus intéressantes encore que les porcelaines; deux grands vases à figures, d'un ton très-vigoureux, annoncent les plus grandes ressources dans la palette; les figures modelées qui s'enlacent autour des anses leur donnent un grand caractère. Une série de plats nous montre une bonne copie, très-riche de ton, du *Triomphe de César*, de Mantegna, que possède la galerie d'Hampton Court, et qui est aujourd'hui en si mauvais état.

L'exposition de M. Copeland est presque aussi riche que celle de M. Minton, mais les plus beaux spécimens de faïence sont certainement chez MM. Wegwood et fils. On comprend bien, en voyant les belles pièces que produisent ces fabricants, combien la faïence se prête mieux que la porcelaine à la reproduction de certains maîtres. J'accorde que la pureté de Raphaël ou des peintres primitifs peut s'accommoder de la netteté de la porcelaine; le style simple, le faire serré de ces artistes pourra y être rendu, sans doute avec un peu de sécheresse, mais avec la

précision nécessaire; il n'en sera plus de même toutefois pour les peintures plus fougueuses de Titien, pour la richesse du Véronèse, pour l'abondance de Rubens, ou la puissance de ton de Rembrandt; il leur faut une matière qui pénètre dans la pâte, qui donne des contours plus gras, plus fondus, moins secs que ceux de la porcelaine, et les belles faïences de MM. Wegwood nous montrent qu'on peut arriver à de véritables œuvres d'art.

Ce ne sont pas seulement au reste les œuvres des maîtres anciens qu'ont reproduits MM. Wegwood, ils ont aussi emprunté leurs sujets à nos jeunes compatriotes; nous avons vu la belle Léda de M. Baudry et son cygne amoureux; la dame a toujours cette pureté de forme si attrayante et son air étonné (on le serait à moins); il nous paraît peu convenable toutefois qu'on ait ajouté à la composition de cet artiste plusieurs groupes de petits Amours. Les maîtres seuls peuvent se permettre d'ajouter quelque chose à une œuvre remarquable, les copistes doivent s'en tenir à l'original.

En France, notre manufacture impériale de Sèvres se place toujours en première ligne. Il faut toutefois examiner les produits à plusieurs points de vue, les porcelaines sont à coup sûr parfaitement fabriquées, elles sont même décorées avec beaucoup de goût et de talent; M. Froment, entre autres, les orne de charmantes peintures dans le genre antique, et nous avons eu le plus vif plaisir à suivre les *ruses de l'amour;* nous avons encore admiré les fraîches guirlandes de fleurs qui s'enlacent autour de nos vases; mais pourquoi ceux-ci n'ont-ils souvent qu'une forme mal étudiée, comment met-on sur des pièces de grande dimension des anses grêles incapables de les porter? Peut-être faudrait-il s'en tenir pour la forme aux beaux modèles que montre l'antique: chercher des galbes nouveaux est peut-être une utopie, et dans tous les cas ces tentatives laissent beaucoup à désirer.

On pourrait faire aux faïences de Sèvres des reproches inverses, il y a eu des essais fort heureux comme forme générale, des imitations, des modèles de la renaissance fort réussis; malheureusement le procédé n'est pas aussi parfait qu'il le faudrait, et les couvertes bavent souvent d'une partie sur l'autre.

Les émaux sur métaux sont bien préférables, et la petite collection de tasses que la manufacture a si mal exposée est bien remarquable. On a été peu satisfait en général de l'aspect de cette exposition; les objets sont trop entassés, on aurait pu sans inconvénient en diminuer le nombre, peut-être aussi aurait-il fallu chercher à les détacher sur un fond très-solide, au lieu de les laisser se nuire les uns aux autres par l'éclat de leurs vives couleurs; l'exposition de 1855, où la manu-

facture avait pu étaler plus librement ses produits, était certainement plus satisfaisante.

Si nous n'avons pas en France d'exposition de faïences qui présente l'éclat de celle de MM. Wegwood, nous pouvons revendiquer cependant plusieurs résultats fort intéressants : M. Lavalle montre d'énormes plats bien réussis et de jolies imitations de l'étrusque ; M. Pinart, de très-bonnes faïences très-riches de ton, très-variées de teinte, et qui sont obtenues à un seul feu ; M. Barbezet imite avec succès Bernard de Palissy.

Chez nous, comme en Angleterre, le grand intérêt de l'exposition céramique est donc dans les efforts tentés pour revenir à la fabrication des belles faïences du seizième siècle, et nous ne doutons pas que sous les efforts de nos habiles praticiens, on n'arrive prochainement à livrer de belles pièces à des prix abordables.

La faïence est encore une des matières intéressantes de l'exposition italienne, M. le marquis Guiori Lisci a montré une collection de majoliques imitant les poteries italiennes du quinzième siècle, d'un bon sentiment ; mais en revanche il faut reconnaître que ses porcelaines sont d'un goût affreux.

L'Allemagne est restée fidèle au kaolin ; mais qu'est devenu le goût qui présidait à la confection des belles porcelaines de Saxe ? Nous avons examiné avec soin la collection qu'expose la manufacture royale de Dresde, sans en être émerveillé ; l'éternelle guirlande de fleurs qui se reproduit partout enlaçant tous les objets de ses teintes violentes, la gamme extrêmement claire dans laquelle se maintiennent tous les produits lasse bien vite.

Ce ne sont pas cependant les beaux modèles qui manquent à Dresde, car le fameux musée de la Voûte-Verte est certainement un des plus riches du monde, ce n'est pas non plus l'amour des belles poteries qui fait défaut en Saxe, s'il est resté aussi vif qu'au temps jadis, où un Électeur a troqué deux escadrons de cuirassiers contre une paire de vases admirables. Ses descendants, au reste, trouvent sans doute qu'il a fait un marché fort avantageux, car les vases sont restés et les cuirassiers sont loin.

L'Autriche, la Prusse, la Belgique ont montré aussi quelques poteries intéressantes, mais qui ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec celles que produisent nos voisins, ni avec celles qui sont exposées dans la cour française.

L'Autriche toutefois reprend une véritable supériorité dans l'art de la verrerie, elle a toujours à nous montrer ces beaux verres de Bohême si admirables comme matière, et si bien taillés. Leurs couleurs variées sont gaies à l'œil, joyeuses, elles conviennent pour un

grand nombre d'objets d'ornement; nous condamnons toutefois formellement l'emploi des verres colorés pour les verres de table. N'est-ce pas un premier plaisir pour un gourmet que de voir dans son verre la riche couleur du vin s'il le porte à son œil et que les mille lumières de la table passent au travers? si le vin est doré comme nos bourgognes blancs, n'est-ce pas encore un plaisir que de lui voir projeter ses tons jaunes de topaze?

Les vins du Rhin toutefois qui possèdent un si admirable bouquet sont assez tristes de ton, et nos voisins ont peut-être raison de les cacher.

L'Angleterre a une belle collection de verreries bien blanches, bien transparentes et d'une forme suffisante, bien qu'elle persiste encore dans les verres à facettes pyramidales qui ne sont guère de notre goût; elle a tenté cependant de revenir pour quelques carafes à vin à ces belles formes du seizième siècle, arrondies, enrichies d'une dentelle de verre, à laquelle viennent se joindre deux anses recourbées. Pourquoi s'être arrêté en si bon chemin et n'avoir pas essayé de refaire quelques-uns de ces jolis verres anciens, au pied tout droit s'évasant en un cône très-surbaissé, dans lesquels les dames de Metzu cachent si bien leur nez retroussé?

La glacerie française a fait une perte bien sensible dans la belle glace de Saint-Gobain si malheureusement cassée au moment où elle allait être mise en place; cette belle usine jouit au reste d'une réputation établie depuis assez longtemps pour qu'elle n'ait rien à craindre de cet accident.

Aux belles glaces sans tain de plusieurs établissements importants belges, allemands, etc., viennent se joindre les glaces *étamées avec de l'argent*; si on peut se servir d'une locution aussi irrégulière. On sait qu'on a, depuis quelques années, régularisé et appliqué industriellement les réactions bien connues des chimistes dans lesquelles une matière organique réduit un sel d'argent et forme à la surface des vases dans lesquels on opère un beau miroir adhérent; c'est ainsi, par exemple, qu'on rend réfléchissante les grosses boules de verre dans lesquelles on aime parfois à regarder des objets déformés par cette réflexion anomale.

Le culte que nous avons pour nos anciens monuments, les efforts que nous faisons pour leur rendre leur aspect primitif a remis en honneur chez nous les peintres verriers; ils savent aujourd'hui refaire ces riches vitraux qui donnent aux églises cette obscurité mystérieuse, ce demi-jour propice au recueillement et à la prière, et qui s'émaillent tout à coup des tons les plus brillants, les plus gais, gages de joie et d'espérance pour le fidèle qui tourne les yeux vers le ciel. Nous

regrettons vivement de n'avoir pas vu figurer à Londres quelques spécimens des travaux consciencieux qu'a exécutés M. Steinhel à la Sainte-Chapelle. M. Maréchal de Metz nous a montré un spécimen des beaux vitraux qui orneront Notre-Dame de Paris; cette industrie compte au reste encore plusieurs autres exposants importants, car les vitraux sont déjà employés dans les châteaux et même dans les simples maisons.

## IV

### OBJETS D'AMEUBLEMENT.

*Les meubles anglais et allemands. — Admirable exposition française, MM. Fourdinois, Grohé, Mazaros. — Les tapisseries : les Gobelins, Beauvais, Neuilly, Aubusson. — Les tapis anglais. — Papiers peints.*

Quand on se promène dans l'Exposition, on a aujourd'hui quelque peine à distinguer la nationalité des personnes qu'on y rencontre, et si l'idiome ne vient pas vous guider, on peut confondre Français, Anglais, Allemands et Espagnols. A mesure que les peuples se voient, se fréquentent, s'observent, ils s'identifient, il y a vingt ans un Anglais passant sur les boulevards faisait détourner toutes les têtes, aujourd'hui on ne le reconnaît plus; il faut une étude des plus minutieuses pour reconnaître dans le costume quelques particularités distinctives. Il en est de même dans l'industrie dont il nous reste à parler; depuis 1855 les Anglais, émerveillés de notre talent, nous ont pris pour guides dans la fabrication des meubles, comme dans celle de l'orfévrerie.

On rencontre bien encore cependant dans l'Exposition anglaise quelques siéges qui ne laisseront pas approcher une dentelle sans la mettre en pièces, tant ils sont hérissés de feuilles pointues, tant le bois est fouillé. — On peut encore trouver à rire devant ce singulier fauteuil destiné sans doute à un riche éleveur de bétail, qui veut toujours avoir l'un de ses animaux près de lui. Le dossier est une tête de bœuf en bois sculpté, les cornes naturelles placées un peu à l'envers forment les bras, enfin le siége est couvert par la peau de la bête; heureusement ces fantaisies sont rares.

La perle de l'Exposition anglaise est un buffet en chêne, destiné à une salle à manger de château. Il est exposé par MM. Jackson et Graham. On lui a fait les honneurs du transept. Ce meuble est un de ceux qui doivent plaire davantage à un Français, car bien que né en Angleterre, il le paraît être de parents français, tant il a le caractère du faubourg Saint-Antoine. — On ne reconnaît nulle part, malgré les recherches attentives, une de ces fausses notes dont nos voi-

sins sont prodigues et qui peuvent presque certainement faire reconnaître leurs produits. L'ensemble, fort satisfaisant, serait peut-être un peu triste, s'il n'était réveillé par trois grandes glaces dans lesquelles la lumière pourra se refléter, devant lesquelles s'épanouiront des gerbes de fleurs.

La glace du milieu est séparée de celles des côtés par deux cariatides d'un bon mouvement, la Chasse et la Pêche; la Chasse est peut-être d'une attitude plus heureuse, plus indépendante, moins classiquement droite. Le centre du panneau du bas est occupé par des Amours; l'un y symbolise la moisson, et sa faucille vient d'abattre de nombreuses gerbes; l'autre chante en cueillant les grappes mûres; il rappelle cette fête inconnue en Angleterre, mais si chère à la France, la joyeuse vendange.

L'armoire à glace que MM. Jackson et Graham exposent encore dans le transept est encore fort séduisante; elle présente des bouquets de fleurs en marqueterie sur les deux panneaux latéraux, d'une exécution charmante, d'une légèreté exquise; mais ces beaux bouquets, ces fleurs délicates, ces branchages qui serpentent entourent, hélas ! deux petites glaces ovales d'une forme désolante, et que jamais en France on n'aurait acceptée.

Un buffet de salon, de bois rose, exposé par M. Brunswick, présente aussi, dans le panneau du milieu, de fort jolies marqueteries; le vase est d'une bonne forme, les fleurs qui s'en échappent s'épanouissent en une gerbe gracieuse. En revanche, les bronzes laissent à désirer.

Le beau style Louis XVI, qui est redevenu à la mode en France et dont nous trouverons de charmants spécimens dans notre exposition, paraît être aussi fort apprécié de l'autre côté de la Manche. M. Dear nous a montré de fort jolies tables en marqueterie, d'une forme très-pure et d'un ton général très-heureux.

Le riche buffet commandé par lord Ellesmere est un peu écrasant de dorure; les chimères qui le soutiennent sont un peu lourdes ; l'ornementation des deux pilastres qui terminent le panneau supérieur est trop chargée d'ornement, et se marie mal avec la forme un peu massive, mais imposante, des ornements inférieurs.

Les peuples du Nord aiment les fleurs; dans les villes de l'Allemagne septentrionale on voit, grelottant derrière chaque vitre, quelques pâles fleurs qui cherchent le soleil. C'est un goût charmant, mais pousser cette passion jusqu'à prétendre s'asseoir sur une rose, c'est de l'exagération. Nous avons vu cependant dans l'exposition du Danemark un fauteuil d'un rose vif, les saillies simulent les pétales de la reine des fleurs; pour dossier, pour bras, vous avez des feuilles avec

leurs nervures parfaitement imitées, heureusement on a omis les épines.

Ce sont là des erreurs fâcheuses que l'Angleterre ne commet plus. La literie allemande laisse bien aussi à désirer; tous les voyageurs le savent de reste. Les lits d'apparat sont sans doute meilleurs que ceux des auberges, mais ils pèchent par le goût, sinon par la dureté. — Supposez au chevet et au pied de votre lit, pour supporter le baldaquin, une pile de gros coussins; arrivée à une hauteur convenable, deux mannequins s'y fixent à plat ventre, et d'une main délicate soulèvent des rideaux de mousseline. Ah! si le tambour Legrand qu'aimait tant Heine était là, et s'il n'avait pas crevé sa caisse, quelle occasion pour lui de battre Dum! dum! dum! mélodie chère aux ours!

L'Allemagne est, dit-on, le pays béni de la chasse. Ne pourrait-on cependant tuer des chevreuils ou des cerfs sans employer leurs bois avec une profusion semblable à celle que nous voyons dans l'exposition du Zollverein? Un lustre est exclusivement formé de bois de chevreuil et de cerf. Il est de forme circulaire. A l'extrémité des deux diamètres sont quatre têtes de chevreuil, au couronnement quatre têtes de lièvre, sur le tout enfin plane un émouchet les ailes déployées.— Plus loin, nous rencontrons toute une pièce garnie encore avec des meubles en bois de cerf; les tables, les chaises, les fauteuils sont encore en bois de cerf, dont les andouillers pointus, menaçants, se hérissent de toutes parts. On n'est pas rassuré, et il faudrait être bien fatigué pour s'asseoir sur les peaux de marcassin qui garnissent ces meubles peu hospitaliers.

Il y a cependant dans l'exposition allemande quelques meubles raisonnables, mais alors ils rappellent complétement les nôtres.

Quant à notre exposition française, elle est admirable; elle obéit cependant à une tendance qu'on ne peut blâmer, mais qu'il faut signaler, elle s'inspire du style de la renaissance ou du style Louis XVI. Dans ces deux voies, elle arrive, au reste, à de merveilleux résultats.

Je crois que tout le monde est d'accord pour considérer le cabinet de M. Fourdinois comme le meilleur meuble de l'Exposition.

Il est en ébène à deux corps, le bas est d'ordre ionique, les colonnes un peu fluettes comme on les aimait sous la renaissance sont cannelées, entre elles se trouve un panneau bien sculpté représentant l'enlèvement de Proserpine, le corps supérieur est d'ordre corinthien, et très-délicatement incrusté de lapis-lazuli et de jaspe sanguin; sur les panneaux de la porte du milieu, sont figurés Diane et Apollon avec un art parfait; les panneaux des deux côtés s'ouvrent pour laisser voir des tiroirs fort joliment incrustés d'ivoire.

Tout cela est d'un goût sobre, sévère, d'un sentiment parfait; c'est une imitation faite avec tant de soin, tous les détails sont si parfaitement traités, qu'il est douteux qu'on ait jamais fait mieux; trois jours après l'ouverture de l'Exposition, ce meuble était vendu à un orfévre de Londres, il vaut 30,000 francs.

Parmi les imitations de meubles de la renaissance et du moyen âge nombreux à Londres cette année, il faut encore citer le cabinet de deux corps elliptiques de M. Chaix, puis de bonnes sculptures sur bois de M. Mazaros.

M. Fourdinois a encore montré quelques meubles Louis XVI en marqueterie du meilleur goût, les fleurs qui les ornent sont parfaitement ajustées, les bronzes d'un goût excellent.

M. Grohé a une belle armoire d'ébène d'un très-bon style; au reste, il faudrait, dans cette partie de l'Exposition, accumuler les noms, si l'on voulait parler de tous nos artistes du faubourg Saint-Antoine qui se sont réellement surpassés.

C'est encore à la France, sans aucune discussion, que doit revenir la palme dans la fabrication des tapisseries. En passant rapidement sur les Gobelins, qui ont reproduit avec leur habileté séculaire un tableau du Titien, nous pouvons nous étendre davantage sur l'admirable exposition de Beauvais que M. Badin dirige avec tant d'habileté. Une copie d'après Desportes est très-amusante, nous lui préférons toutefois une adorable tapisserie d'après Mignon, c'est une nature morte, sujet qui convient particulièrement à l'ornementation; les vases, les fruits, ont l'éclat de la nature, mais je ne sais quoi de doux et de tempéré que donne la tapisserie, qui, selon nous, enchâssée au milieu d'une riche boiserie, se mariera toujours à l'ameublement mieux qu'une peinture.

Le beau meuble qu'expose encore Beauvais est de la plus admirable exécution et tout à fait dans les limites de la décoration; des fleurs charmantes sont jetées à pleine main sur un fond très-doux, vert d'eau, qui leur laisse toute leur valeur.

Aubusson, Neuilly ont également exposé de fort jolis meubles, les bouquets qui les couvrent sont très-bien dessinés, et le ton général est toujours des plus heureux.

L'industrie anglaise, tout en admirant beaucoup nos tapisseries, ne paraît pas vouloir s'engager dans la même voie, elle les trouve trop chères, et n'y voit guère d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue.

Nous n'avons rien vu, en effet, qui puisse lutter avec nos manufactures françaises. Un des plus grands tapis exposés représente l'échange du traité de commerce entre l'Empereur et la Reine d'Angleterre;

on ne peut qu'applaudir à la pensée qui a dicté cette œuvre, mais on ne peut accorder une aussi complète approbation à l'exécution.

Les Anglais mettent des tapis dans tous leurs appartements, ils ne se soucient pas beaucoup, cependant, de les avoir de très-belle qualité. Ce serait encore en Orient qu'il faudrait retourner pour trouver cette industrie dans toute sa perfection; les tapis de Perse sont rares malheureusement; il est évident toutefois que nos fabricants feront bien de s'en inspirer le plus possible, jamais ils ne trouveront de dessins plus variés, plus riches, en même temps que des couleurs plus douces et plus harmonieuses.

L'industrie des papiers peints présente aussi chez nous une grande importance; s'il est un reproche à lui faire, c'est peut-être de dépasser le but, d'aller trop loin, et de vouloir arriver à faire des tableaux au lieu de s'en tenir à l'ornementation. Elle nous a paru toutefois s'être rapprochée de la bonne voie depuis sept ans, car si nous voyons encore de charmants paysages, nous n'avons pas remarqué de tableaux complets comme les fabricants de papiers peints en avaient exposé en 1855.

## V

### CONCLUSION.

Nous avons groupé dans cette étude rapide tout ce qui touche aux arts industriels; nous voudrions essayer maintenant de résumer l'impression que nous a laissée l'examen qu'un trop court séjour à Londres nous a permis de faire.

Il n'y a pas à douter un instant que la lutte sérieuse n'existe qu'entre l'Angleterre et la France; la Belgique et la Russie ont montré quelques produits intéressants, mais ni l'un ni l'autre de ces deux pays n'a une puissance ou une richesse suffisantes pour tenter le combat.

Nous n'avons pas dissimulé les progrès très-rapides qu'a faits l'Angleterre; les objets d'orfévrerie, la céramique sont au niveau des nôtres; l'ébénisterie s'est considérablement améliorée. Pouvons-nous craindre que la supériorité dans la fabrication des produits d'art que nous avons su fixer en France passe chez nos voisins, et que, dans un temps plus ou moins court, le monde aille s'approvisionner d'articles de goût à Londres au lieu de se fournir à Paris?

C'est dans les galeries de l'exposition des beaux-arts que se trouve la réponse à cette question; nous ne pouvons avoir ici la prétention d'analyser même sommairement les œuvres importantes qui ont été réunies à Londres cette année; mais si étranger qu'on soit à la critique d'art, on ne peut hésiter à reconnaître la supériorité des pein-

tures envoyées par la France, à celles qu'expose la Grande-Bretagne. Cette supériorité est d'autant plus frappante que notre exposition se compose exclusivement d'œuvres récentes dues à des artistes vivants ou morts depuis peu, tandis que l'Angleterre, sentant combien la lutte était sérieuse, avait amené en ligne tous ses peintres illustres : Hogarth, Wilkie, Reynolds, Gainsborough, Lawrence, Bonington, Turner, et enfin sir E. Landseer.

Que ces noms soient attachés à des œuvres du plus grand mérite, cela n'est pas douteux, leur supériorité s'impose au reste d'autant plus que les toiles voisines sont plus faibles, mais si en les regardant on est bien persuadé que l'Angleterre a eu des peintres de *mérite*, on reste convaincu en parcourant l'ensemble des galeries *qu'il n'y a pas* d'école anglaise.

Il n'en est pas de même chez nous, depuis plus de deux siècles nos maîtres ont toujours trouvé derrière eux toute une armée d'artistes de second ordre.

Les sculpteurs sur bois du faubourg Saint-Antoine ne sont certainement pas des ouvriers, ce sont des hommes qui ont reçu une éducation spéciale suffisante pour savoir modeler une figure; la plupart des sculpteurs sur pierre qui cisèlent nos édifices ont sans doute rêvé de faire de véritables statues avant d'en être réduits à n'être que des ornemanistes.

En un mot, si notre art industriel s'est toujours perfectionné, s'il a atteint le point où il est aujourd'hui, c'est parce que nous avons eu toujours une école de peinture et de sculpture extrêmement distinguée. Ces deux manifestations de notre génie national se tiennent l'une l'autre; l'art industriel dérive de l'art proprement dit.

Il en a toujours été ainsi; et si une foule d'objets de la renaissance, meubles, faïences, ciselures, etc., ont pour nous encore tant de valeur, c'est qu'ils sont les œuvres d'artistes qui étaient les élèves des grands maîtres italiens.

Si nous cherchons maintenant à appliquer ce raisonnement à l'Angleterre, nous avons lieu d'être rassurés. Son école de peinture proprement dite est très-faible; elle compte quelques hommes éminents, sans aucun doute, mais ils sont rares, et la masse des artistes qui leur font cortége reste très-loin derrière eux. Il ne nous paraît donc pas qu'avec un état-major aussi peu nombreux, l'armée de l'art industriel puisse arriver à un niveau très-élevé; il ne nous paraît pas que des artistes, faibles en moyenne, puissent guider des industriels et les conduire où eux-mêmes ne sauraient aller.

Il faut bien compter cependant sur la persévérance du caractère anglais, qui veut les choses avec passion, avec constance; il faut

compter sur la richesse de l'Angleterre, qui lui permettra d'attirer des artistes étrangers, de les retenir, de s'en faire des guides sûrs et habiles. Il faut reconnaître encore les efforts que fait toute la nation pour acquérir le goût des arts, pour faire l'éducation de ses yeux et de ses oreilles ; l'Angleterre a dépensé à Sydenham des sommes considérables pour avoir un musée renfermant les modèles d'art les plus parfaits, elle y a accumulé des copies de toutes sortes, souvent, il est vrai, avec un discernement insuffisant, sans que la tendance générale en soit cependant moins marquée ; l'Angleterre a su déjà se corriger; elle a su modifier son goût de façon à préférer les choses réellement belles à ce qu'elle aimait autrefois.

Il y a donc lieu de prendre en considération cette tendance très-prononcée. Pour réussir dans l'entreprise qu'elle tente, pour arriver à nous égaler, la Grande-Bretagne peut suivre deux chemins différents, ou bien elle s'efforcera d'attirer chez elle des artistes étrangers comme elle le fait actuellement; ils fabriqueront en Angleterre des produits analogues à ceux qu'ils feraient en France, et elle aura à Londres des produits parisiens, moins parfaits cependant, car elle n'aura jamais cette immense variété de talent, d'aptitude, de science, qui sont accumulés dans Paris. Mais cette méthode sera peu féconde; il lui faudra presque toujours revenir à ces artistes étrangers, dont l'influence suffisante pour faire des vases, des meubles, pour décorer des poteries, sera, sans doute, impuissante à créer une école.

L'Angleterre pourra encore s'efforcer de faire naître chez elle une véritable école de peinture, elle emploiera toutes ses ressources, toute la puissance dont elle dispose, pour favoriser les artistes qui naîtront dans la Grande-Bretagne, pour les ramener à un art sérieux, au lieu d'applaudir aux berquinades qu'ils lui montrent aujourd'hui.

Il y a, au reste, un grand enseignement pour nous dans cette exposition; la France a, certes, encore le droit d'être fière, mais si elle est encore la première, elle n'est plus seule sur le terrain qu'elle parcourait, peut-être, avec un peu trop de confiance dans sa force. Il faut redoubler d'efforts, il faut puiser aux sources les plus pures, chercher des inspirations chez les plus forts, s'efforcer de faire même pour ce qui se vend à bas prix des modèles de bon goût; il faut être, en un mot, complétement persuadé que tout ce qu'on fait n'est pas admirable, et se souvenir qu'on a encore beaucoup à apprendre.

P.-P. DEHÉRAIN.

# BIBLIOGRAPHIE

## ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES,

**Par M. ÉDOUARD LABOULAYE, membre de l'Institut[1].**

Quand Franklin vint en France comme ambassadeur de la république américaine et qu'il présenta à Voltaire son petit-fils : « *God and liberty!* dit Voltaire, voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de monsieur Franklin. » Ces deux mots sont restés la devise de l'Amérique, ils pourraient être celle du livre de M. Laboulaye. « *Dieu et la liberté :* » deux idées moins incompatibles que ne le croient ceux qui sont disposés à rejeter la seconde. Voyez la république américaine, c'est le pays le plus libre du monde, et c'est aussi le pays où le sentiment religieux, s'il n'est pas toujours orthodoxe, a pourtant le plus de profondeur et d'énergie. Il n'en est pas tout à fait de même en Europe. Bien des gens, qui admettraient peut-être le principe de non-intervention dans des choses moins importantes, n'ont pu encore se faire à l'idée que la puissance publique cessât de s'interposer entre Dieu et la conscience : Dieu leur semble ne pouvoir se passer de leur protection. Le résultat le plus clair de ce système prohibitif à l'égard de certaines doctrines réputées dangereuses, est de leur assurer, outre l'attrait du fruit défendu, un intérêt plus élevé. Il y aura toujours une prévention inévitable en faveur des gens qui risquent quelque chose pour exprimer leur opinion. Ajoutons à cela que le philosophe spiritualiste éprouvera alors une sorte de répugnance à combattre des adversaires qu'il ne sent pas aussi libres que lui. Dans le duel des opinions humaines, il faut que les armes soient égales. La liberté que l'on retranche au panthéisme ou au matérialisme, est également retranchée aux doctrines opposées : rien n'est plus lourd pour une conscience délicate qu'une protection qu'elle sait être refusée à d'autres consciences. En usant de son droit de proclamer sa croyance, elle semble abuser d'un privilége. Si c'est une grande douceur pour les convictions chancelantes de se sentir

1. Paris, Charpentier, quai de l'École, 28.

rassurées par le silence de leurs contradicteurs, les convictions sérieuses ont une plus ferme confiance dans leur cause; et la seule chose qui puisse les intimider, c'est la suppression même de toute contradiction.

Aussi je ne m'étonne pas qu'un spiritualiste convaincu comme M. Laboulaye aime la liberté religieuse la plus absolue, telle qu'elle existe aux États-Unis. Il n'ignore pas qu'aujourd'hui chez nous les idées contraires aux siennes « *peu à peu s'infiltrent dans les esprits et gagnent les cœurs.* » Et il s'en effraye. Dernièrement, dans une biographie de Lacordaire, M. de Montalembert écrivait que celui-ci, avant sa conversion (vers 1824), « était déiste, comme l'était alors toute la jeunesse. » Les gens de mon âge en peuvent dire à peu près autant de la génération suivante. Quant à la génération nouvelle, qui, sur ce point, oserait en répondre? Le temps n'est plus où un philosophe haussait les épaules au mot de panthéisme, et s'écriait : « Le panthéisme! c'est un petit spectre à l'usage des sacristies. » Le spectre est devenu une réalité. Il a grandi; chacun le sait. A qui la faute? je laisse à d'autres le soin de le dire; mais au moins accordera-t-on que ses progrès ne doivent pas être placés au compte des méfaits sans nombre que l'on impute à la liberté.

La liberté, mot sacré, inintelligible pour beaucoup de gens, quoique ses adversaires de tout temps n'aient rien négligé pour nous en faire comprendre le sens et la nécessité! Elle est moins nouvelle, pourtant, cette idée, que bien des gens ne le pensent : toujours elle a eu ses champions et ses martyrs. Son plus grand malheur est d'avoir eu des adversaires brillants. « J'aime que le crime soit plat, » disait madame de Staël. On en pourrait dire autant du despotisme. L'Angleterre a eu ce bonheur : elle a eu de plats despotes. A cet égard, les Stuarts laissaient peu à désirer. La France a été moins heureuse; Louis XIV était un despote éblouissant. Tous les progrès de la civilisation, toutes les merveilles des arts vinrent embellir et couronner l'idole; c'est cet exemple surtout qui a corrompu toutes nos idées. Tant de grandeur a caché d'incroyables petitesses, de ces misères qu'on ose à peine citer, si caractéristiques qu'elles puissent être; on doutera peut-être un jour qu'il y ait eu un siècle où l'autorité, maîtresse dans les faits, a encore prétendu régler, non pas seulement les idées de la nation, mais les mots mêmes de la langue, où quarante lettrés ont été investis d'un privilége leur conférant le monopole du langage national, et intimant « défense à tout écrivain français de publier un dictionnaire jusqu'à l'apparition de celui de l'Académie, et dans les vingt ans qui suivraient sa publication. » Le fait semble bien petit; je n'en connais

pas de plus significatif. Après tout, peut-être, n'avait-on pas tout à fait tort. L'invention ou l'emploi répété d'un mot est un symptôme; et le jésuite Bouhours avait raison, à son point de vue, de blâmer comme un néologisme révoltant le mot *intolérance*, inventé par Port-Royal persécuté. On ferait l'histoire des idées avec celle des mots. Voyez le mot *liberté :* on ne le prononçait guère il y a quelques années; aujourd'hui tout le monde s'en sert; on pourrait dire qu'on en abuse. Les mots sont parfois le masque des idées; mais, comme toute hypocrisie possible, ils sont un hommage à la chose qu'ils sont censés représenter, et dont ils constatent la vogue. Du mot à l'idée, je le sais, il peut y avoir encore quelque distance; et il en faudra franchir une plus grande encore, peut-être, avant de parcourir l'idée elle-même dans toute son étendue. M. Laboulaye le sait mieux que personne : il sait que les préjugés sont des puissances qu'il ne faut pas brusquer, et il les ménage dans les termes, tout en les combattant par les exemples attrayants qu'il leur oppose. Ces précautions sont peut-être nécessaires. Quand Zadig devint ministre à Babylone, deux partis théologiques étaient en présence : l'un qui voulait qu'on entrât du pied gauche dans le temple, et l'autre qu'on n'y entrât que du pied droit. « On attendait, dit Voltaire, le jour de la fête solennelle du feu sacré, pour voir quelle secte serait favorisée par Zadig. L'univers avait les yeux fixés sur ses deux pieds. Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints. » Solution incomplète, mais qui dut lui faire encore beaucoup d'ennemis. M. Laboulaye serait évidemment pour une solution plus radicale. Il pense à coup sûr que le mieux serait de pouvoir entrer à volonté, du pied droit ou du pied gauche, selon le goût de chacun. Il le ferait spirituellement entendre, mais il sentirait bien aussi que c'est là une de ces vérités dangereuses que, par égard pour les faibles, il ne faut pas lâcher trop brutalement. Aux ménagements qu'il emploie avec nous, il est visible qu'il nous trouve malades; mais il ne nous croit pas incurables; les gronderies même qu'il nous adresse parfois en sont la preuve. L'indifférence du mépris est infiniment plus indulgente. Dans un article sur les *Lettres d'Éverard*, ce livre d'une si fière et si vigoureuse amertume, M. Laboulaye nous avoue son faible pour les *misanthropes;* mais il s'explique aussitôt : — pour les misanthropes comme *Alceste* ou comme *Éverard*. Il a raison : leurs plaintes sont un breuvage amer, mais salubre; je n'en dirai pas autant de la résignation égoïste de Philinte et de son doucereux mépris pour l'humanité; voilà ce qui serait un danger, si ceux qui croient se donner un bon air en affichant cette dédaigneuse indulgence réussissaient à nous faire croire à leur sincérité. Mépriser une

génération n'est pas un bon moyen pour lui apprendre le respect d'elle-même; les faibles se découragent et se résignent à l'outrage et à leur avilissement. Bien peu se redressent, et, quand ils le font, c'est le plus souvent d'une assez triste façon, en acceptant l'injure et en achevant de la mériter. Le vrai secret pour rendre un peuple incapable de dignité vraie, ce serait de lui persuader qu'il en est incapable. « Qu'est-ce qu'une bataille perdue? » demandait-on au maréchal de Saxe. — « C'est une bataille qu'on *croit* perdue. » En effet, on n'est vaincu que quand on croit l'être; la défaite est toujours dans les cœurs, jamais dans les événements. M. Laboulaye n'est donc point de ceux qui s'efforcent de nous décourager et de nous enfoncer dans le mépris de nous-mêmes et des autres. Il est encore moins de ceux qui, sans hésiter, disent à la France : Tu n'es pas faite pour être libre. Il sait trop bien, et par ses voyages, et par ses études, combien à l'étranger les gens qui ont conservé contre nous des jalousies ou des rancunes se gardent de contredire cet arrêt que quelques Français prononcent contre leur patrie; il est peu patriotique de leur donner cette satisfaction. Chacun, il est vrai, entend le patriotisme à sa manière. Pour moi, en lisant parfois cette confession souvent renouvelée par des écrivains auxquels elle ne coûte point, à ce qu'il semble, je souffre à la pensée que ces aveux seront lus et recueillis hors de France; il serait temps peut-être d'y mettre un terme, et de ne pas ajouter cette joie nouvelle à ceux qui célèbrent encore l'anniversaire de Leipsig ou de Waterloo. M. Laboulaye ne se croit pas le droit d'être si modeste pour son pays. Son système, c'est d'éveiller notre émulation par de beaux exemples. N'est-ce point pour stimuler ce qu'il y a de meilleur dans notre amour-propre, qu'il nous raconte avec une chaleur sympathique les commencements de la liberté en Hollande, il y a deux siècles, et aux États-Unis il y a bientôt cent ans?

« Quand on nous parle de liberté, nous sommes habitués à tourner les yeux vers l'Angleterre ; c'est là que nous cherchons des exemples et des précédents. Mais avant que nos voisins eussent traversé les rudes épreuves d'où est sortie leur indépendance, les Pays-Bas, vainqueurs de la tyrannie, avaient constitué le gouvernement le plus sage et le plus florissant de l'Europe. En un temps où les bûchers étaient populaires, Guillaume le Taciturne avait reconnu les droits de la conscience, et quand en 1688 le prince d'Orange vint à Londres pour y terminer la révolution, sa force était moins dans l'armée qui le suivait que dans les principes et les idées qu'il avait reçus en héritage de son grand aïeul. Au seizième comme au dix-septième siècle, la Hollande a été la terre promise de la liberté. C'est là que trouvaient un abri les Juifs échappés à la rage de Philippe II, c'est là que cherchaient leur premier re-

fuge ces puritains anglais qui devaient fonder un empire au delà des mers; c'est là que, chassés par Louis XIV, Saurin, Claude et leurs amis défendaient dans l'exil leur foi proscrite et outragée. »

C'est là aussi que les pères de la pensée moderne, que Descartes et Bayle sont venus se retirer pour penser librement, loin de la Sorbonne, loin de la Bastille, loin des sourires augustes et des pensions. C'est là qu'on publie le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, le dix-huitième siècle tout entier; c'est là que s'imprime la révolution française et qu'elle pénètre les idées avant de passer dans les faits.

Adieu, canaux, canards, canaille,

disait Voltaire tout jeune en quittant la Hollande, Voltaire ingrat envers le passé, ingrat d'avance envers l'avenir. Ah! s'il eût alors prévu l'appui que les presses de Hollande prêteraient à la pensée libre, dont il allait être l'infatigable champion! Oui, c'est de ces marécages féconds que la France, pour l'Europe, va tirer au dix-huitième siècle sa plus substantielle nourriture. Ce que l'Égypte et la Sicile furent pour les affamés de Rome, pour la plèbe mendiante des Césars, la Hollande le sera pour les affamés de la liberté. De Bayle à Mirabeau, pendant un siècle, quelle inépuisable activité! C'est en Hollande que l'intelligence de la France émigre pour rester libre; c'est là que se fonde le journal, la vraie tribune des temps modernes : les journaux de Hollande imprimés en français sont innombrables. Combien la France doit-elle à ce petit pays? Là se fondent les graves et lourds dictionnaires, arsenaux de faits et d'idées; de là s'éparpillent sur l'Europe entière ces feuilles, journaux ou pamphlets, qui disent de la France et pour la France ce que la France ne saurait dire d'elle-même. Le foyer est là, si les rayons atteignent au loin. La Hollande a complété Gutenberg : honneur à ses imprimeurs et à ses libraires, dont on s'est tant moqué! Noyée par Louis XIV, la Hollande s'en est vengée, comme il sied à un peuple libre, en nous renvoyant la liberté; elle a contribué à affranchir les enfants de ceux qui avaient travaillé à son asservissement. Nul pays plus digne d'intérêt, pour nous surtout qui lui devons tant : bon exemple à citer surtout, en nos jours où les intérêts matériels ont tant d'influence. Ce peuple de marchands a tenu tête aux plus puissants monarques, à Philippe II et à Louis le Grand; il a été héroïque, ce n'est rien; mais son héroïsme lui a été *utile*, entendez-vous? Quelle leçon! Elle nous prouve que l'amour de la liberté ne se compose pas seulement de devoirs à remplir, mais aussi d'intérêts à protéger. Gens de calcul, vous qui n'êtes point des utopistes et des rêveurs, dressez l'oreille : il

ne s'agit point pour la liberté, pour cette idole, de se déchirer les entrailles comme Caton d'Utique, ou, comme Barneveldt, de se faire couper la tête. Consultez Harpagon lui-même : les peuples les plus libres du monde sont devenus les plus riches; dollars d'Amérique, guinées d'Angleterre, florins de Hollande, quels arguments pour la liberté! Voyez au contraire ce que les despotes, contre lesquels lutta la Hollande, ont fait des nations qui leur ont vendu leur héritage, et quel plat de lentilles ils leur ont servi. Louis XIV aboutit à une colossale banqueroute, et, avec les trésors des deux mondes, Philippe II tua dans son pays et le présent et l'avenir, il anéantit l'Espagne pour deux cents ans.

M. Laboulaye a peu d'admiration pour Philippe II. Un des préjugés les plus répandus et les plus absurdes, c'est de supposer plus d'intelligence aux méchants hommes qu'aux gens honnêtes; c'est une idée du moyen âge; le diable y a toujours passé pour avoir infiniment d'esprit. Pourtant le *démon du Midi* suffirait pour démentir cette tradition : somme toute, après quelques succès passagers, Philippe II a échoué. Ce n'est pas tout d'être un scélérat, encore est-on tenu de réussir à quelque chose. Or, pour celui-là, ses crimes ont été de fort mauvaises spéculations. M. Laboulaye a écrit sur Philippe II d'excellentes pages. Je veux citer un fragment d'un de ses articles, écrit, à propos de l'histoire de la fondation des Provinces-Unies, par Lothrop-Motley, dont la traduction est précédée d'une introduction par M. Guizot :

« Dans le désir d'être impartial et de rendre justice à un prince que l'histoire a peu ménagé, M. Guizot nous peint Philippe II comme un homme capable, ferme, sagace, né pour garder intacte la puissance dont il héritait. N'est-ce pas aller trop loin et grandir plus que de raison cette figure terne et sombre ? A juger par ses papiers et par sa conduite, Philippe II, selon moi, n'était qu'une intelligence médiocre, servie par une âme plus médiocre encore; c'était un commis de l'Inquisition, dont le hasard avait fait un roi. Solitaire, étranger aux hommes, défiant et caché, écoutant toutes les accusations, jaloux de toutes les supériorités, il ruse avec tout le monde, envenime tout ce qu'il touche, et ne réussit à rien de ce qu'il entreprend. Sa sagacité, c'est de mentir sans cesse, moyen sûr d'égarer ceux qui le servent et de mettre ses ennemis en défiance; sa fermeté, c'est de l'entêtement.

« Sa religion est d'un moine plus que d'un roi. Comme le fait bien sentir M. Guizot, ce qu'il a reçu avec plus de respect dans l'héritage de son père, c'est la haine des hérétiques. « Un prince, disait à Catherine de Médicis le duc d'Albe parlant au nom de son maître, un prince ne peut faire chose plus honteuse, ni plus dommageable pour lui-même, que de permettre aux peuples de vivre suivant leur conscience. Il faut avant tout, avec des remèdes sévères, et sans épargner le fer ni le feu, extirper ce mal jusqu'à la racine,

car la douceur et le support ne servent qu'à l'accroître. Si la reine manquait à un si juste devoir, S. M. Catholique a résolu de sacrifier tous ses biens, sa vie même, pour arrêter le cours d'une peste qu'il regarde comme menaçant également la France et l'Espagne. » Écraser les protestants, maintenir ou rétablir l'unité de foi par les supplices, forcer toute conscience à s'anéantir dans une obéissance passive, c'est la politique constante de Philippe II, dans sa famille comme dans son empire; c'est toute son histoire. « Je perdrais tous mes États et cent vies, si je les avais, plutôt que de régner sur des hérétiques; » ce sont les paroles du roi au pape Pie V; il faut rendre cette justice à Philippe II que cette fois du moins il dit la vérité.

« Rien de plus respectable qu'une conviction énergique, même quand elle s'égare. Le martyr de l'erreur n'en est pas moins un martyr, car c'est au nom de la vérité qu'il a combattu, c'est pour les droits de la conscience qu'il a souffert; voilà ce qu'on commence à comprendre aujourd'hui; mais par malheur on abuse de cette idée juste, on s'en sert non plus pour honorer la victime, mais pour amnistier le bourreau. Il semble qu'il suffise d'une foi aveugle et robuste pour avoir droit d'exterminer tous ceux qui ne pensent pas comme nous. C'est ainsi qu'on fait l'apologie de la Saint-Barthélemy et de Philippe II; c'est ainsi qu'en excusant les crimes du passé, on prépare les violences de l'avenir. Si le salut de l'Église justifie les bûchers, pourquoi le salut public ne justifierait-il pas l'échafaud? »

Mais ce n'est pas dans le passé, c'est dans le présent, c'est dans le nouveau monde que voyage le plus volontiers la pensée de M. Laboulaye. Plusieurs de ses plus remarquables études ont pour objet les États-Unis; là sont, on peut le dire, ses plus chères prédilections. Il y trouve les deux choses qui lui tiennent le plus au cœur, l'esprit de liberté et l'esprit religieux. D'où vient cette passion jalouse de la liberté chez les citoyens américains? De bien des causes, dont la première sans doute est l'origine de leur race et de leur gouvernement. Par leur race, ils se rattachent à ce peuple d'Angleterre dont Froissart disait, à la fin du quatorzième siècle : « C'est le plus périlleux peuple qui soit au monde, et plus outrageux et orgueilleux. » Et ils appartiennent primitivement à la portion la plus indocile de ce « *périlleux peuple*, » à ces puritains qui, sous les Stuarts, ont tout sacrifié pour aller chercher au delà des mers la liberté un instant proscrite dans leur patrie. Voilà leur fond, voilà le germe dont rien ne gênera le développement. Sur un sol neuf, « *c'est*, dit très-bien M. Laboulaye, *c'est l'Angleterre émigrée, sans Église établie, sans noblesse, sans privilèges du sol, sans armées permanentes.* » On parle quelquefois des circonstances qui favorisent le développement de la liberté; l'expression est inexacte et dangereuse; car cette aide est toute négative. Il s'agit, pour la liberté, non point d'être aidée, mais simplement de ne pas être gênée. La liberté anglaise, trans-

plantée en Amérique, n'y a point trouvé les obstacles qu'elle rencontra longtemps en Angleterre. J'en dirai autant du sentiment religieux : naturel à l'homme, il ne lui faut qu'une chose, ne pas être gêné, et surtout ne pas être protégé. Or, en Amérique, la séparation de l'Église et de l'État est absolue; la constitution ne fait aucune mention ni de Dieu ni du christianisme. Qu'en est-il résulté? C'est que là où tout le monde est libre d'affirmer ce qu'il croit, nul n'est tenté de nier Dieu par esprit d'opposition. Aussi les sectes les plus singulières, celles mêmes qui rompent le plus ouvertement avec les lois et les coutumes de la société, y gardent pourtant un caractère commun; toutes laissent une large place au *sentiment religieux*, dans le sens vague et indéterminé que Benjamin Constant a assigné à cette expression. M. Laboulaye va plus loin : pour lui, ce peuple n'est pas seulement pénétré de l'esprit religieux, c'est un peuple *chrétien;* ce mot est de ceux qu'il aime à prodiguer et qu'il applique sans hésiter à de purs déistes comme Channing. Ici je demande à lui soumettre quelques objections.

Nul n'a plus contribué que le savant traducteur de Channing à nous faire connaître cette âme si pure et si noble, si dévouée au bien, si constamment préoccupée d'un double but, affranchir l'ignorant des servitudes de l'erreur, l'esclave de la double servitude du corps et de l'esprit. Channing se dit chrétien, et il croit l'être. M. Laboulaye semble souscrire à cette prétention; je ne la crois pas justifiée. Channing est un libre penseur, un rationaliste, un philosophe.

Oh ! si, pour être chrétien, il suffit d'admirer l'ensemble de la vie de Jésus, telle que la racontent les Évangiles, et même, avec des interprétations fort libres, des restrictions assez nombreuses et assez graves, de se passionner pour l'élévation morale et les préceptes contenus dans le livre sacré, oui, Channing est chrétien. Mais Voltaire l'est aussi à ce compte, lui qui, dans un des articles les plus singuliers de son *Dictionnaire philosophique* [1], après avoir dégagé la morale de Jésus-Christ des erreurs que, selon lui, on y a mêlées, dit à Jésus : « Eh bien, je vous prends pour mon seul maître. » Channing n'est-il chrétien que dans ce sens-là? Ce serait peu. M. Laboulaye, en citant le titre du bel ouvrage de M. Jules Simon, la *Religion naturelle*, conteste la légitimité de cette expression : « Je crois peu, dit-il, aux religions naturelles. » Or, je le lui demande, y a-t-il, dans le prétendu christianisme de Channing, un dogme de plus que dans la *Religion naturelle* de M. Jules Simon?

Channing est unitairien, c'est-à-dire qu'il ne croit pas à la divinité

1. Article *Religion*, section II.

de Jésus, et qu'il combat très-vivement la doctrine de la Trinité. Il ne croit ni au péché originel, ni « *à la grâce spéciale*[1] » deux doctrines qui lui semblent « *voisines de l'immoralité.* » En somme, il s'occupe peu du dogme. « Pour lui, dit avec raison M. Laboulaye, le christianisme n'est pas un symbole, une collection de dogmes, c'est une doctrine morale qui vient du ciel. » L'Évangile est-il donc pour Channing l'œuvre directe de Dieu? Je ne puis croire, je l'avoue, que ce fût là sa croyance, quand je le vois choisir dans l'Évangile, adopter certains préceptes, en rejeter d'autres; en un mot, faire usage de sa raison, de sa critique, comme le ferait le premier rationaliste venu, s'il s'agissait d'un livre de Kant ou de Platon. L'Évangile n'est pas plus ou moins divin : s'il est divin, il faut l'admettre en entier : tout ou rien, — cette règle, si absurde quand on parle des choses humaines, est de toute rigueur s'il s'agit de l'œuvre de Dieu. Or, voici ce qu'écrit Channing relativement à l'intelligence des Évangiles : « Il est clair que je dois comparer les divers passages, les limiter l'un par l'autre, *et surtout les modifier tous, d'après ces principes clairs et universels qu'on appelle le sens commun; autrement, je ferai de la révélation la patronne de toutes les folies et de tous les vices*[2]. » On peut admirer ici l'extrême bonne foi de Channing; mais qu'est-ce qu'un philosophe dirait de plus ou de moins?

« *Soyons conséquents*, dit quelque part M. Laboulaye; *c'est la première vertu du philosophe!* » Peut-être y a-t-il pour le philosophe d'autres qualités aussi essentielles et qui même priment celle-là : mais, ce qui me semble certain, c'est qu'elle a manqué à Channing. Soyons clairs surtout, et ne nous payons pas de mots; ne nous parons pas de dénominations entendues dans les sens les plus divers. Laissons à nos paroles, et mieux encore, à notre conduite le soin de nous classer et de nous baptiser de notre vrai nom. Quand on examine le jeu des choses humaines et qu'on se convainc que c'est faute de s'entendre sur les termes, plus encore que sur les idées, qu'éclatent d'ordinaire les querelles publiques ou privées, on se sent pris d'une sorte d'aversion pour cette facilité si commune avec laquelle on adopte ces dénominations équivoques, source de discussions éternelles et souvent de quelque chose de pire.

Nulle part ce qu'il y a d'incertain dans la situation de Channing ne se manifeste mieux que dans la discussion relative à l'esclavage. Il

1. *Le Christianisme unitaire*, p. 66.

2. Voyez le discours intitulé : *Le Christianisme est une religion raisonnable.* (*Traités religieux*, p. 298.)

est impossible d'être plus éloquent, plus persuasif que lui, tant qu'il s'en tient aux arguments qu'il tire de sa raison et de son cœur. Mais quand il entreprend de réfuter les arguments des théologiens en faveur de la servitude, je ne le trouve gêné, hésitant et beaucoup moins convaincant que ne paraît le croire M. Laboulaye. Le savant traducteur cite une décision d'une communauté presbytérienne de la Caroline du Sud, qui prétend appuyer l'esclavage sur l'autorité de l'Écriture sainte : *pièce hypocrite*, dit-il. En quoi ? les auteurs de cette pièce ne font que répéter une partie de ce qui a été dit de tout temps par les docteurs les plus autorisés. Saint Augustin n'était pas un hypocrite, et cependant la *Cité de Dieu* contient une justification formelle de l'esclavage [1]. Saint Thomas d'Aquin n'était pas un hypocrite, non plus que Bossuet, et l'un, dans son *De Regimine principum* [2], l'autre, dans son *Cinquième avertissement aux protestants* [3], se prononcent sans hésiter dans le même sens que la communauté presbytérienne. Je n'ai pas à examiner si, à leur point de vue spécial, ils se trompent ; mais au moins l'exemple des trois plus grands docteurs peut-être de l'antiquité chrétienne, du moyen âge et des temps modernes, prouve-t-il que, sur ce point, on peut se tromper avec une entière bonne foi.

1. Liv. XIX.
2. Liv. II, ch. x.
3. « Commençons par la relation de maître et de serviteur. Si le ministre (Jurieu) y avait fait quelque réflexion, il aurait songé que l'origine de la servitude vient des lois d'une juste guerre, où le vainqueur ayant tout droit sur le vaincu, jusqu'à pouvoir lui ôter la vie, il la lui conserve : ce qui même, comme on sait, a donné naissance au mot de *servi*, qui, devenu odieux dans la suite, a été dans son origine un terme de bienfait et de clémence, descendu du mot *servare*, conserver.....

« Toutes les autres servitudes ou par vente ou par naissance ou autrement, sont formées et définies sur celle-là. En général, et à prendre la servitude dans son origine, l'esclave ne peut rien contre personne qu'autant qu'il plaît à son maître : les lois disent qu'il n'a point d'état, point de tête, *Caput non habet ;* c'est-à-dire, que ce n'est pas une personne dans l'État. Aucun bien, aucun droit ne peut s'attacher à lui. Il n'a ni voix, ni jugement, ni action, ni force, qu'autant que son maître le permet ; à plus forte raison n'en a-t-il point contre son maître. De condamner cet état, ce serait entrer dans les sentiments que M. Jurieu lui-même appelle outrés, c'est-à-dire dans les sentiments de ceux qui trouvent toute guerre injuste : ce serait non-seulement condamner le droit des gens, où la servitude est admise, comme il paraît par toutes les lois ; mais ce serait condamner le Saint-Esprit, qui ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de demeurer en leur état, et n'oblige point leurs maîtres à les affranchir. » (5e *Avertissement*, § 50.)

La réfutation de Channing est certainement plus embarrassée que l'argumentation de ses adversaires. Ils lui citent des textes positifs de saint Paul, et ce qu'il trouve de mieux à répondre, c'est qu'au temps où saint Paul vivait, l'esclavage étant beaucoup plus abominable que de nos jours, c'est faire injure à ce *saint philanthrope* que de prétendre qu'il ait pu l'autoriser. Étrange façon de raisonner ; la question est de savoir s'il a autorisé l'esclavage, oui ou non : or, s'il l'a fait, l'argument de Channing tourne contre lui-même ; car, si saint Paul a admis la servitude dans un temps où elle était si révoltante, à plus forte raison l'admettrait-il aujourd'hui que, de l'aveu de Channing même, le sort de l'esclave est devenu plus tolérable.

Et à cet argument singulier, Channing en joint un autre plus surprenant encore. C'est que si l'on se croit tenu à observer rigoureusement les préceptes de l'apôtre, le despotisme est légitime, car il est approuvé par saint Paul. Il faut citer ce passage, qui pouvait embarrasser les compatriotes chrétiens et républicains de Channing, mais qui ailleurs paraîtrait peut-être moins concluant : « Pervertir l'Écriture en faveur de l'esclavage, dit Channing, est surtout inexcusable dans ce pays. Paul ne commandait pas seulement aux esclaves d'obéir à leurs maîtres, voici les préceptes qu'il donnait : « *Que tout individu soit soumis aux puissances supérieures; car toute puissance vient de Dieu ; c'est lui qui a ordonné toutes celles qui sont sur la terre. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à ce que Dieu a ordonné; et ceux qui résistent encourent la damnation.* » Ce passage fut écrit au temps de Néron. Il enseigne l'obéissance passive au despotisme plus fortement qu'aucun texte n'enseigne la légalité de l'esclavage. Aussi, pendant des siècles, les soutiens du pouvoir arbitraire l'ont-ils cité, et en ont-ils fait le boulevard de la tyrannie. Nos pères se sont-ils inclinés devant le sens apparent de ce texte ? » — Et Channing félicite chaudement les contemporains de Washington d'avoir résisté à l'Angleterre, malgré le *sens apparent* de ce texte, que tout à l'heure il a déclaré formel, et qui l'est en effet.

Combien Parker était plus conséquent; ce Parker avec lequel M. Laboulaye nous fait faire connaissance, et dont il devrait bien naturaliser chez nous les ouvrages, comme il la fait pour Channing, comme M. Émile Montégut l'a fait pour un autre unitairien, pour Emerson ! « Parker, dit M. Laboulaye, est un des esprits les plus étranges de notre siècle; il a fondé à lui seul une Église, où il enseigne le théisme pur. Cette Église, il la soutient par la vigueur de sa parole, donnant ce spectacle inouï de la philosophie érigée en religion et pratiquée comme un culte. » Depuis que M. Laboulaye a écrit ces lignes, Parker est mort en 1860, à Florence, où il était venu chercher un peu de

calme et la santé. Une publication protestante (*la Nouvelle revue théologique*, août 1861) contient un bon travail sur Parker, par M. Barkhausen. Cette notice, pleine de faits et d'extraits intéressants, permet de suivre l'histoire des idées de Parker et celle de ses travaux. Parker chercha de bonne heure la vérité partout, non point seulement dans les livres saints, mais chez les philosophes et même chez les mystiques, parmi lesquels, au milieu d'une forêt d'erreurs, il trouva, dit-il, « *plus d'une plante précieuse que ne mentionnent point les flores officielles de l'École et de l'Église.* » Sa piété, comme celle de Channing, était toute pratique, toute dévouée aux causes saintes. Cet homme, si doux, si tolérant, qui, dans le mal moral, ne voulait voir, comme les stoïciens, que l'ignorance et l'erreur, lui pour qui les athées ne sont que les victimes de la fausse théologie, cet homme devint un lion quand il fallut défendre dans une circonstance mémorable la cause des esclaves fugitifs. M. Laboulaye nous fait connaître l'énergique protestation de Parker contre ce *Bill des fugitifs* (1850), dont le roman de madame Beecher Stowe nous a rendu familières les révoltantes conséquences. Les pharisiens du nouveau monde, la loi une fois votée, la déclaraient obligatoire pour tous. Le *bill* étant monstrueux pour sa conscience, Parker fit savoir qu'il n'y obéirait pas. Sa maison, ouverte aux esclaves fugitifs, se ferma devant les réclamants; et le pacifique ministre déclara qu'il repousserait au besoin par la force ceux qui tenteraient d'arracher de chez lui ces malheureux. Il protesta par un discours dont M. Laboulaye nous cite un passage d'une rare éloquence. Avec une amère et violente ironie, Parker raille ces hypocrites qui prétendent imposer la pratique d'une mesure inique à ceux mêmes dont elle blesse la conscience. Il rappelle aux orthodoxes de la légalité et de la Bible, que c'est en méprisant une légalité injuste que l'Évangile a été prêché au monde : « Les grands prêtres et les pharisiens, ajoute-t-il, rendirent un décret, afin que toute personne sachant où était Jésus allât le dénoncer pour qu'on pût le prendre. » Il se trouva, en effet, quelqu'un pour obéir à ce *bill*, parfaitement constitutionnel : ce bon citoyen s'appelait Judas.

« Judas Iscariote a un assez mauvais renom dans la chrétienté ; le Nouveau Testament le nomme fils de perdition, et représente son action comme un péché; il dit même que Satan s'était emparé de lui pour lui faire commettre cet acte odieux. Mais il semble qu'il y ait là une erreur, au moins si nous en croyons nos légistes républicains et nos hommes d'État. Iscariote ne fit que remplir ses obligations constitutionnelles. C'était seulement en ce point de trahir le Sauveur que la loi constitutionnelle exigeait de lui qu'il eût des rapports avec Jésus. Judas prit ses trente deniers, à peu près quinze

dollars (un Yankee l'eût fait pour dix, car il a moins de préjugés), c'était le prix légal du service rendu. Il est vrai que les chrétiens ont regardé cet argent comme le prix de l'iniquité, et que même les pharisiens, qui d'ordinaire éludaient la loi de Dieu au moyen de leurs traditions, n'osèrent pas souiller le temple avec ce prix du sang ; ce n'en était pas moins de l'argent honorablement gagné, un salaire tout aussi honorable que celui que reçoivent pour un pareil service les commissaires ou députés du gouvernement des États-Unis. Quelle est notre erreur ! Judas Iscariote n'est pas un traître, c'était un grand patriote. Il vainquit ses *préjugés*, remplit un *devoir pénible*, rendit un service de la *plus haute moralité;* il maintint l'empire de la loi et de la constitution, il fit tout ce qu'il put pour sauver l'*univers*. C'était un saint ; il n'est pas d'un cheveu moins grand que le premier des apôtres. La loi de Dieu ne nous *ordonne jamais de désobéir à la loi humaine :* SANCTE ISCARIOTE, ORA PRO NOBIS !

« Sachez-le bien, il n'est au pouvoir de personne d'arrêter la marche de la liberté ! Je ne crains rien à cet égard ; rien, parce que je crois au Dieu éternel. Vous pouvez rendre vos décrets, nous en appellerons toujours à la loi suprême, et le temps emportera tous les décrets qui la contrarient. Vos lois n'obligent pas Dieu. Vous pouvez rassembler toute la paille et tout le foin de la terre et en faire des cordes pour enchaîner la mer; aussi longtemps que les flots seront tranquilles, vous pourrez dire : « Voyez, j'ai enchaîné l'Océan. » Vous pouvez aboyer après la loi de celui qui tient dans sa main la terre comme un bouton de rose, les océans comme une goutte de rosée; vous pouvez dire : « Voyez comme les flots déposent leur furie. » Mais quand viendra le vent?.... »

Il est venu, et l'on a vu qui avait été le plus prévoyant dans cette circonstance, des politiques ou de ceux qu'on appelle des rêveurs. Sur un seul point, aux États-Unis, la liberté faisait défaut; c'est de là qu'est venue la catastrophe. « Les hommes religieux et les philosophes, dit M. Laboulaye, sont, en général, fort dédaignés des sages; cependant ces gens, qui ne sont point pratiques, sont presque toujours les seuls qui finissent par avoir raison... Depuis vingt ans, qui donc a crié sur tous les tons que les États-Unis marchaient à la ruine par l'injustice? Des rêveurs comme Channing et Parker. Qui donc a relevé le chiffre de la population, du tonnage, des balles de coton, pour montrer que les États-Unis étaient dans une prospérité toujours croissante? Des hommes d'État comme Clay, Calhoun et Webster. Et qui donc avait raison? »

En indiquant rapidement, comme je viens de le faire, ce qui m'a le plus frappé dans les *Études* de M. Laboulaye, je suis loin d'avoir épuisé la liste si variée des travaux dont elles se composent. A côté de ces articles, qui soulèvent de si graves questions, s'en trouvent d'autres qui semblent de pur agrément. Mais ne vous laissez pas

tromper aux apparences, allez au fond: vous y trouverez toujours la pensée sérieuse et persistante. De nos jours je connais peu d'exemples d'une activité aussi multiple que celle de M. Laboulaye : histoire, romans, récits de voyage, etc., il a tout essayé avec succès pour lui, avec profit et agrément pour son lecteur. Je le soupçonne même d'avoir fait parfois le contraire de ce qui se pratique ordinairement de nos jours, et d'avoir mis son talent et ses idées là où il ne mettait pas son nom. Mais ce n'est là qu'un soupçon. Ce dont je suis sûr au moins, c'est que, sur un point essentiel, M. Laboulaye se distingue très-nettement de quelques-uns de nos contemporains. Il en est, et des plus éloquents, qui, pour annoncer des vérités assez simples, sonnent les cloches à toute volée et se plaisent à ce vacarme étourdissant. C'est un moyen sûr pour attirer l'attention publique; mais on risque aussi par là de faire un peu plus les affaires de sa réputation que celle des idées que l'on défend. M. Laboulaye s'y prend d'une façon plus modeste et plus sûre tout à la fois : au rebours de bien des gens, ses idées sont plus hardies que son langage. J'avertirais volontiers plus d'un lecteur d'y prendre garde : tout en causant avec vous du ton le plus uni et le plus simple, il vous mène souvent plus loin que vous ne pensez, et au bout de la route, vous êtes étonné du chemin que vous avez fait sans vous en être aperçu. Beaucoup d'esprit et de grâce pour faire passer beaucoup de raison; une courtoisie rare pour ses adversaires, j'allais dire des indulgences, des concessions même, que nous autres *pâles Vandales* nous sommes tentés de trouver excessives; enfin une mesure extrême, un tact parfait, pour faire accepter ce qu'il y a d'assez radical dans ses principes : telles sont les qualités que je dénonce en lui; j'en préviens tous ceux qui, ayant un parti pris contre les idées libérales, liraient sans précaution les écrits de M. Laboulaye; ils feront bien de se méfier de lui; il est capable de les convertir.

EUGÈNE DESPOIS.

---

## L'*ILIADE* D'HOMÈRE,

TRADUCTION NOUVELLE AVEC ARGUMENTS ET NOTES EXPLICATIVES, PAR M. ÉMILE PESSONNEAUX, 1861. — BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER.

Une traduction de l'*Iliade* est toujours assurée de l'intérêt du lecteur. Homère a donné à ses héros une vie si puissante qu'elle persiste sous les altérations de costume et de langage que les inter-

prètes sont contraints de leur faire subir. Quoi que nous fassions, les traits de ces grandes figures ne peuvent complétement s'effacer. Achille, Hector, Ulysse, Priam, Andromaque, Hélène, sont autant de caractères, d'êtres distincts, qui s'imposent tout d'abord à l'imagination. A peine ont-ils paru, que leurs passions, leurs actes, leurs gestes même et leurs attitudes prennent une valeur singulière dans cet enchaînement de scènes touchantes ou terribles, où ils ont les premiers rôles, au milieu de cette nature si caractérisée qui les enveloppe de toute part. Nos yeux ne peuvent se détacher de cette suite de spectacles préparés par un poëte dont la personne se dérobe à nous sous la puissance même de son génie. Partout y éclate un grand style; nous y sentons respirer, pour ainsi dire, la vie, les réelles et nobles émotions des générations les plus brillantes de la Grèce à son aurore.

Mais ce qui soutient un traducteur d'Homère, est aussi ce qui fait la difficulté de sa tâche. Comment copier exactement cette image d'une société si différente de la nôtre? Comment rendre cette simplicité et cette grandeur, cette barbarie et cette délicatesse, cette violence et ces raffinements? Comment ne pas émousser ces contrastes perpétuels où à la naïveté de l'enfance s'oppose brusquement au sentiment de perfection poétique et morale qui du premier coup marque la limite de la nature humaine? C'est là le fruit naturel de la séve énergique qui anima une race privilégiée entre toutes. Enfants déjà fatigués d'une civilisation tardive, où trouverons-nous des organes assez forts et assez souples pour suivre le poëte dans sa marche et dans son vol? Qui de nous pourrait se flatter de sentir pleinement en soi le souffle dont Homère fut pénétré? Ce souffle, c'était celui des Muses elles-mêmes, non pas de ces habitantes surannées des Parnasses de tous les pays et des dictionnaires de rimes, mais de ces déesses dont Hésiode voyait les danses et entendait la voix pendant les nuits sereines dans les replis de l'Hélicon ou sur les bords de l'Holmios, de ces belles filles de Jupiter, gracieuses, avisées, éloquentes, pathétiques, qui, après avoir charmé les banquets bienheureux de l'Olympe, venaient apporter à la vie humaine le plus merveilleux de ses enchantements chez le peuple bien-aimé, qui était encore tout à l'imagination, tout aux sens, tout à la nature divinisée.

Qu'est-ce donc que la langue d'Homère? Une improvisation inspirée, mais où brillent déjà les caractères distinctifs du génie grec. Les mouvements de l'âme y sont immédiatement rendus dans toute leur naïveté, dans toute leur fraîcheur native, et l'on se figure facilement l'émotion rapide et continue de cette foule charmée qui, les recueillant directement des lèvres du poëte, venait puiser avidement à ce

qui était pour elle une source de plaisir et une source de vie. Mais les impressions étaient d'autant plus vives et plus profondes, qu'elles étaient plus nettes. Les formes de la poésie homérique, si naturelles qu'elles soient, n'ont rien de trop abandonné dans leur souplesse, ni de déréglé dans leur abondance. Façonnées par un instinct supérieur de proportion et de mesure, taillées dans une matière d'une richesse et d'une délicatesse infinies, elles offriront aux grammairiens à venir des modèles inépuisables d'expression et d'harmonie.

Veut-on saisir dans un exemple ce mélange de grandeur héroïque et de naïveté touchante qui est particulier à Homère? voici, dans la traduction de M. Pessonneaux, quelques-unes des paroles qu'Achille répond aux consolations impuissantes de sa mère Thétis, lorsqu'il vient d'apprendre à la fois la mort de son ami Patrocle et la perte de ses armes, devenues le trophée d'Hector. Les transports du premier moment se sont enfin calmés, et le discours suivi peut succéder aux cris et aux sanglots :

« Oui, ma mère, le roi de l'Olympe a exaucé mes vœux. Mais quel profit m'en revient-il, puisque mon compagnon chéri, Patrocle, a péri? Lui que j'honorais plus que tous mes compagnons, que j'aimais autant que ma vie, je l'ai perdu; Hector, après l'avoir immolé, l'a dépouillé de ses armes gigantesques, admirables à voir, superbes, que les dieux donnèrent à Pélée, comme un magnifique présent, le jour où ils te mirent au lit d'un homme mortel. Plût au ciel que tu fusses restée au milieu des déesses marines, et que Pelée eût pris une épouse mortelle! C'était donc pour que ton âme éprouvât une immense douleur du trépas de ce fils, que tu ne verras point rentrer dans sa patrie: car mon cœur me défend de vivre et de rester parmi les hommes, à moins que tout d'abord Hector ne périsse sous les coups de ma lance et ne paye le meurtre de Patrocle, fils de Ménœtius. »

C'est la nature même qui parle ainsi, la nature chez un héros, plein de douleur et de colère, qui regrette un ami tendrement aimé, qui regrette aussi ses belles armes, et immole à un dessein immuable de vengeance et sa mère, qu'il souffre pourtant d'affliger, et lui-même, à qui la vie est devenue à charge. Que d'idées touchantes en peu de mots, et cependant quel abandon! C'est que sous chaque parole, sous chacun des mouvements qui forment le lien presque invisible de toutes ces idées, il y a une âme profondément troublée, et toute à cette émotion complexe qui la possède. Un tel discours, qui va si bien au but, sans en avoir conscience, est au-dessus de l'art, et l'on se demande en vérité quels préceptes avait pu en tirer Télèphe de

Pergame ou tout autre de ces maîtres des écoles qui enseignaient par principes la rhétorique d'Homère.

Ici la poésie est dans la vérité du sentiment et dans la souplesse de la langue et du mètre qui en suivent si naturellement les inflexions. Si de pareils morceaux sont très-propres à nous faire apprécier le génie dramatique d'Homère, il s'en faut qu'ils nous donnent la mesure des ressources et des richesses dont il dispose. Pour s'en faire une idée, il faudrait lire, mais cette fois dans l'original, quelqu'un des passages où le poëte, décrivant une scène de la nature, y réunit dans un même tableau les éléments, les hommes et les dieux. Rappelez-vous, par exemple, la lutte d'Achille contre les deux fleuves d'Ilion, le Xanthe et le Simoïs. Connaissez-vous une peinture plus saisissante de l'instant où un torrent franchit ses rives et verse ses eaux furieuses dans la plaine? Quand les mots et les sons ont-ils retrouvé à ce degré la puissance de rendre sensibles le mugissement des vagues noires qui se gonflent en entraînant les arbres et les pierres, et leur course impétueuse sur le sol qu'elles dévorent? Mais on ne s'arrête point à ces impressions, car cette course n'est pas fatale et aveugle : c'est un combat de force et de vitesse contre un guerrier formidable, qui déploie une vigueur surhumaine, qui tantôt résiste et tantôt fuit en bondissant, et, au moment où il se sent dompté par l'élan irrésistible et par le poids brutal des eaux, adresse au ciel une plainte pathétique; c'est un duel entre un homme et un dieu, où le dieu n'est pas moins passionné que l'homme. Ecoutez ces accents étranges et ces bravades sauvages qui, dans la bouche du Xanthe, insultent d'avance à la défaite de son adversaire et lui promettent un tombeau dérisoire daus le sable et le limon de son lit. Sur ce merveilleux champ de bataille, jonché d'armures et de cadavres, qui devient tour à tour la proie de l'inondation et de l'incendie, la nature s'anime et se divinise sans perdre aucun de ses traits connus. On est pris à la fois par les sens et par l'imagination; sans me croire aussi bon juge en pareille matière qu'un Anglais ou qu'un Allemand, je doute fort que Pope et Voss aient réussi à rendre tous ces effets, quelque fidèles ou ornées que soient leurs versions. A coup sûr, la langue française est très-médiocrement apte à les reproduire.

Il n'est donc pas facile non plus de traduire Homère. Les nombreux essais qui ont été tentés en France jusqu'à ce jour en fournissent des preuves qui ne sont que trop concluantes. De la clarté, et cependant pas d'explications substituées aux peintures; ni abstractions ni longueurs; point de style noble, mais une langue riche et sonore, dont le rhythme flexible se prête au mouvement si expressif de la phrase du poëte; point d'affectation, et néanmoins quelque chose de la naïveté

homérique : il est moins aisé de remplir ces conditions que de faire, en les énumérant, la critique des traductions publiées dans notre pays. Le fait est que, par impuissance ou parti pris, elles ont étrangement défiguré leur modèle. Mais enfin, il y a beaucoup d'altérations qui sont inévitables. Aussi faudrait-il peut-être hésiter davantage à prononcer un jugement aussi sévère, si l'on ne s'apercevait avec surprise que le premier point dans une traduction, celui qui est au-dessus de toute discussion et de tout système, dont l'importance est trop évidente pour avoir besoin d'être signalée, a été de la part des traducteurs français, depuis madame Dacier, l'objet d'une négligence singulière : malgré les travaux considérables de l'antiquité et des modernes sur l'interprétation littérale du texte, malgré leurs études multipliées sur des questions de détail, dont Dugas-Montbel a du reste fort heureusement profité dans ses notes, malgré le secours des lexiques spéciaux, il arrive souvent que la pensée du poëte n'est pas comprise. A cet égard, M. Pessonneaux a sur ses devanciers un avantage incontestable. Comptant parmi les maîtres les plus estimés de nos écoles, bon helléniste et traducteur exercé, il nous offre une version vraiment digne de notre confiance, écrite dans une langue saine, où le désir évident de faire une copie exacte ne l'entraîne pas à des recherches d'archaïsme, dont je lui sais gré pour ma part de s'être abstenu. Courier lui-même n'est pas venu à bout de me prouver que l'âge mûr puisse parler comme l'enfance, ni que les grâces affectées soient les mêmes que les grâces naturelles. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que cette nouvelle *Iliade* française soit absolument dans tous les détails la fidèle reproduction de l'*Iliade* grecque, ni qu'elle en reflète toujours la grandeur et l'éclat poétique. M. Pessonneaux lui-même n'accepterait pas cet éloge : il a un sentiment trop juste des difficultés de la tâche qu'il vient de mener à fin; il sait que l'attention ne peut se soutenir également partout dans une œuvre de longue haleine, et que, dans ce genre de travail, la perfection, si elle est possible, ne s'obtient qu'au prix de beaucoup de temps.

JULES GIRARD.

---

# REVUE DU MOIS

---

## NOTES D'UN ANGLOMANE.

### I

Combien je me félicite aujourd'hui de ce que ma petite redevance mensuelle de prose s'intitule *Revue du mois* et non *Courrier de Paris*, *Lettres parisiennes*, ou toute autre chose de ce genre, comme cela aurait fort bien pu être! Grâce à mon titre, ma tâche devient facile, d'impossible qu'elle était s'il eût fallu parler de Paris dont il n'y a rien à dire. Il y a des mois partout, et rien ne m'oblige à prendre Paris pour centre de l'univers ou à le considérer comme le seul point d'où l'on puisse faire des observations intéressantes. On vit dans le monde entier, et nulle part on ne vit plus qu'à Londres dans ce moment-ci. Or, je viens d'y passer six semaines; ce sera donc de Londres que je parlerai, si mes lecteurs veulent bien le permettre. Qu'on m'excuse si je donne une forme un peu personnelle à mes impressions : c'est là le privilége du voyageur, et la vérité est à ce prix.

Pourtant je ne me permettrai aucune de ces doléances dont les chroniqueurs parisiens, pour la plupart, ont attristé leurs lecteurs au sujet de leurs repas, de leurs dimanches et de leurs cochers de fiacre. A vrai dire, je n'ai éprouvé aucune de ces misères dont ils ont eu à se plaindre. Quelques amitiés anglaises m'ont aplani certaines difficultés, une complète connaissance de la langue a fait le reste. Quand on parle anglais, on trouve moyen de dîner dans cette ville de trois millions d'âmes — et de corps, et même de s'entendre avec les *cabmen*. L'essentiel, je le répète, c'est de connaître la langue; alors tout est facile. Ceci a l'air d'un lieu commun, mais il semble vraiment que nous l'ignorions, nous autres Français, habitués que nous sommes à nous entendre toujours parler dans notre langue par les voyageurs de toute nation. Cela est vrai dans tous les pays, mais cela est d'autant plus vrai que le pays où l'on débarque est plus civilisé. Pour échanger avec des sauvages des verroteries ou des petits couteaux contre des noix de coco, des signes suffisent; pour boire du lait de chamelle sous la tente de l'Arabe ou pêcher la baleine avec des Esquimaux on n'a besoin que de quelques mots, mais avec l'insulaire

britannique les relations sont plus compliquées, et l'on doit comprendre qu'il faut autre chose. « L'Anglais est un peuple ennuyeux qui parle anglais tout le long du jour, » écrivait plaisamment à un de nos journaux un voyageur spirituel et ignorant. Il avait raison ; ce devait être un peuple ennuyeux pour lui, et ce qu'il y a de pire, c'est que bien des Anglais, presque aussi spirituels et presque aussi ignorants que lui, disent de leur côté : Le Français est un peuple ennuyeux qui nous force, nous autres Anglais, à parler français tout le long du jour. Croyez bien qu'on en veut, à la longue, à celui qui vous force à baragouiner, même chez vous. C'est là une corvée qui ne devrait pas incomber au résidant, mais bien au voyageur qui a ses compensations dans le voyage même. J'ai été souvent émerveillé, et, ajoutons-le, un peu honteux de voir à Londres toute une réunion d'Anglais de tout âge, — parmi lesquels se trouvaient des hommes d'une grande position et d'un grand mérite, — s'efforcer de soutenir une conversation française pour un seul étranger qui, soit par ignorance, soit pour ne pas faire rire à ses dépens, ne parlait que sa langue. Même quand cela nous est possible, nous ne poussons pas si loin la courtoisie en France, malgré nos prétentions au titre de peuple poli par excellence. On se demande si à ce prix les Anglais ne finiront pas par se lasser des « étrangers de distinction » que leur attire leur Exposition. Mais, par contre, qu'un Français leur arrive qui parle bien l'anglais, qui connaisse un peu, si peu que ce soit, la politique ou la littérature du pays, quel accueil! Il semble que ce soit un Pic de la Mirandole, tant l'ignorance générale de ses compatriotes lui sert de repoussoir! Des Anglais qui parlent correctement plusieurs langues, et qui sont au courant de tout ce qui se passe chez nous, paraissent émerveillés de rencontrer un Français qui ne soit pas complétement ignorant à l'égard de tout ce qui existe de l'autre côté du détroit. J'avoue que cet étonnement, dont je bénéficiais pourtant, m'humiliait, et qu'il me semblait en dire bien long sur notre réputation à l'étranger. Que de séduction pour plaire à ce visiteur qui a bien voulu les étudier! que de coquetteries pour lui faire admirer sous son plus beau jour leur pays dont ils sont si fiers, tout en en faisant bon marché pour flatter leur hôte! « Vous avez bien mieux chez vous; cependant je voudrais vous faire voir quelque chose que nous trouvons assez bien, nous autres..... » telle est la formule ordinaire pour vous montrer quelque merveille. Et, en effet, on vous fait voir, au prix de n'importe quelles peines, quelles fatigues ou quelle dépense, tout ce dont vous vous montrez curieux. Il n'y a pas moyen de n'être pas charmé. J'ai vu passer à Londres bien des visiteurs français pendant mon séjour : les uns repartaient anglomanes, les autres, anglophobes,

il n'y avait guère de milieu; or, j'ai remarqué que, presque sans exception, voici ce qui décidait la chose : les anglomanes étaient ceux qui parlaient un peu l'anglais, les anglophobes étaient ceux qui n'en savaient pas un mot.

— Vous êtes donc anglomane? me dira-t-on. — Oui je le suis, si par anglomanie on entend un souvenir reconnaissant d'un accueil plein de cordialité, et un respect profond pour l'admirable esprit public qui anime le peuple anglais. Cet esprit public est, à mon avis, le trait distinctif de la nation anglaise qui lui doit sa grandeur. Il y a là un sentiment qui n'est pas le patriotisme pur, et qui ne ressemble nullement à cette vanité collectivement satisfaite à laquelle on a donné chez nous le nom de chauvinisme. Le *perfectionnement* de l'Angleterre, si j'ose m'exprimer ainsi, est la préoccupation constante de tous ses fils. De même que chacun de nous cherche à embellir ou à agrandir sa demeure particulière, tout Anglais cherche avec persévérance, dans la sphère où le sort l'a placé, à grandir ou à améliorer son pays, tout en s'enrichissant et en s'élevant avec lui. Moins satisfait qu'on ne le suppose en général chez nous de sa position actuelle, peu enclin par nature à être content de lui-même ou des autres, l'Anglais estime bien moins les progrès obtenus que la facilité que lui offrent la constitution politique et les mœurs de son pays pour en atteindre de nouveaux. Son orgueil s'attache moins au présent, qui n'est pour lui qu'un champ de réformes, qu'à l'avenir et au passé : à l'avenir qui dépend de lui seul, puisqu'il se gouverne lui-même; au passé qui depuis 170 ans ne lui montre pas un seul pas rétrograde dans les voies de la liberté et de la civilisation. En fait de liberté, d'autres nations, il le sait, ont franchi momentanément des barrières qui se dressent encore devant lui; mais dans des heures de défaillance ou de crainte elles ont reculé, et elles se sont laissé refouler quelquefois, hélas! en deçà du point de départ. Lui seul a toujours marché. Chaque génération à son tour a légué à celle qui l'a suivie l'héritage des libertés publiques sinon agrandi, du moins intact. Avec cette persévérance à acquérir et cette vigilance à garder le trésor national, comment un peuple ne deviendrait-il pas riche entre tous, politiquement, moralement et intellectuellement?

L'arbre de liberté en Angleterre n'est point ce peuplier tout poussé que transplante et qu'acclame pour un jour sur nos places publiques une multitude enivrée — géant sans racines que cette même multitude, dans la lassitude du lendemain, laissera emporter par des soldats pour chauffer leur caserne avant même que son feuillage soit flétri — c'est bien plutôt un de ces chênes à la lente croissance que les siècles semblent rajeunir. Le gland d'où il est sorti fut déposé en

terre il y a six siècles et demi par les mains gantées de fer des rudes barons du roi Jean, et, pendant bien longtemps, l'arbre, si robuste qu'il fût, ne protégea que leur bande féodale. Mais de siècle en siècle, d'année en année, l'ombrage s'est étendu; pour chaque nouvelle branche qui pousse, une racine correspondante s'enfonce dans le sol, et sans cesse de nouveaux groupes viennent prendre la place qui leur appartient sous l'arbre tutélaire : aujourd'hui il n'est pas un membre de la grande famille anglaise, si déshérité qu'il paraisse, qui ne prévoie avec certitude qu'un jour viendra où tous seront également abrités.

Au Musée britannique on voit, dans une des vitrines de la salle des autographes, l'original de la « Magna Charta. » Il est difficile de regarder sans un sentiment de vénération cette feuille de parchemin couverte de caractères illisibles. Tout auprès, dans un bien meilleur état de conservation, sont les articles préliminaires rédigés par les barons entre eux pour servir de base de rédaction à la Grande Charte. Grande Charte, en effet, que celle qui a su durer si longtemps!

A ce propos, un Anglais me racontait qu'il possédait ce petit livre que nous connaissons tous, intitulé « les Constitutions de la France,» et que, se trouvant à Paris il y a une dizaine d'années, il avait voulu y joindre la Constitution, alors toute nouvelle, qui nous régit aujourd'hui. La marchande à laquelle il s'adressa lui répondit : « J'ai toutes les autres constitutions, monsieur, mais je n'ai pas celle du moment. »

Il ne se lassait pas de répéter cette épithète : *du moment*, et finit par me dire : « Que pouvez-vous espérer avec une pareille instabilité? — Il est certain, lui répondis-je, que nous ne pouvons pas fonder de grandes espérances sur nos vertus politiques, mais il nous reste nos défauts : si avec l'instabilité rien n'est assuré, rien non plus n'est tout à fait perdu. »

Cette digression m'a fait perdre de vue les conseils que j'avais commencé à donner aux touristes en Angleterre. Apprenez l'anglais, ai-je dit comme première recommandation; j'ajouterai : faites provision d'un ami anglais avant de vous embarquer. Pour y parvenir (le procédé est à peu près le même que pour faire un civet de lièvre), prenez un Anglais — il n'en manque pas à Paris — et au lieu de l'éviter parce qu'il fait trop de questions, et qu'il faut « tout lui expliquer, » grief qui aux yeux du Parisien justifie toutes les inhospitalités, montrez-lui quelque politesse; accompagnez-le dans quelqu'une de ces expéditions que les Anglais affectionnent tant : au tombeau de l'Empereur, au Père-Lachaise, à la Morgue; ce ne sera pas gai, je le veux bien, mais tout cela vous sera rendu au centuple à Londres. Faites mieux encore, et poussez le dévouement jusqu'à ses dernières limites : conduisez-le

à un petit théâtre et expliquez-lui un vaudeville à mesure qu'on le joue, de façon à faire retourner tout le parterre, s'il le faut. Si ennuyeux que cela puisse être, vous aurez votre revanche à Londres, je vous le jure. Enfin, et surtout, ouvrez-lui votre maison, quelque humble qu'elle soit. Ne vous exagérez pas les exigences du confort des Anglais : un peuple voyageur est nécessairement un peuple accommodant sur le chapitre des habitudes, et chez l'Anglais la curiosité l'emportera toujours sur le sybaritisme.

Faites-lui manger des plats français et boire du bon café, menez-le prendre des glaces sur le boulevard et s'asseoir aux cafés chantants, ou bien encore, allez avec lui à la grand'messe; enfin montrez-lui ce qu'il ne voit pas chez lui. Alors, quand vous irez à Londres, au lieu de vous loger, comme le font tant de Français aujourd'hui, dans le triste et sale quartier de Leicester square, parce qu'il s'y trouve quelques hôtels et quelques restaurants du second ordre où l'on parle français, au lieu de vous borner à visiter en troupeau la Tour de Londres ou l'abbaye de Westminster à la suite d'un gardien ignare que vous ne comprenez même pas, vous verrez s'ouvrir pour vous, afin d'acquitter la dette d'hospitalité, dix maisons pour une; les billets, les admissions, les recommandations pleuvront; et vous découvrirez tout à coup dans la vie de Londres, — la plus facile et la plus libre, sous de certains rapports, qu'il y ait au monde, — mille côtés intéressants que, sans ce secours, vous ne soupçonneriez jamais.

Car, il faut le dire, il n'est pas de ville où l'on ait autant besoin d'être initié; la vie de Londres ne se devine pas pour l'étranger : il faut être mis au courant. Il y a souvent une formule à prononcer pour se faire admettre, formule très-simple, mais qu'il faut encore connaître. Ainsi rien n'est plus commode et plus hospitalier que cette facilité accordée aux étrangers de faire partie momentanément d'un club à titre de membre honoraire; mais pour cela il faut un introducteur. Les galeries particulières abondent à Londres et contiennent de magnifiques tableaux; rien de plus facile que d'obtenir des cartes d'admission, — de certains libraires, de certains marchands de musique les donnent à toute personne présentant quelque apparence de respectabilité, — mais comment le deviner? Même pour aller lire à la bibliothèque publique du Musée britannique, il faut être muni d'une carte. Cela ne se refuse pas, je le veux bien; mais il faut encore la demander.

Londres, enfin, est plein de portes entre-baillées. Il y a dans ce système restrictif quelque chose qui choque tout d'abord notre sentiment démocratique, à nous autres Français; mais il a, comme presque toutes les choses de ce monde, ses compensations. Si à Londres il est

peu de portes qui restent toutes grandes ouvertes, il n'en est point que l'autorité puisse fermer d'une façon arbitraire et vexatoire. Vous ne passerez peut-être pas, mais celui qui vous en empêchera vous dira le pourquoi, fût-il un sergent de ville! On ne doit pas oublier que beaucoup d'établissements, qui chez nous dépendent de l'État, sont, en Angleterre, à la charge de particuliers, et tout naturellement régis par eux. Il est juste que ceux-ci soient libres d'imposer des conditions au public lorsqu'ils l'admettent. Du reste, en toute chose, chez nos voisins, la liberté, on le sait, prime l'égalité. Ajoutons que, dans les lieux complétement publics, il y a fort peu de restrictions, et la foule n'y est guère gênée par des ordonnances de police. J'ai vu des femmes, vêtues littéralement de haillons, examiner les dessins du Musée britannique, et des gamins courir pieds nus et jouer sous les yeux de marbre des dieux du Parthénon. Dans les parcs, qu'on aurait grand tort de croire soignés et peignés comme notre bois de Boulogne, nulle défense de marcher sur l'herbe. Les enfants jouent et se poursuivent, les hommes se couchent et dorment sur les gazons dont la verdure, si persistante qu'elle paraisse, finit par souffrir de ces ébats. Dans le centre même des parcs s'étendent de véritables landes sillonnées en tous sens par des sentiers qu'y ont tracés les pas des passants. On dirait des terres communales. J'ai vu le dimanche, dans le Green-Park, de nombreux groupes d'ouvriers assis par terre et goûtant en famille sur l'herbe. Seulement, dans de certains jardins où il se trouve des fleurs, comme à Hampton-Court, par exemple, on voit affiché de loin en loin un avis dans ce genre : « On compte que le public fera respecter ce qui est destiné aux plaisirs du public. »

En résumé, ce qui frappe surtout à Londres, c'est le petit nombre de choses défendues. Peu ou point de prohibitions administratives, et un caractère national qui sanctionne à peu près toutes les excentricités. De ces deux choses, il résulte une société où l'on peut dire que, sauf l'indifférence ou la raillerie en matière religieuse, que l'Anglais ne tolère point, tout ce que les lois ne défendent pas est permis. Ajoutons pourtant qu'en présence de certains délits qui offensent la conscience publique et les lois de l'éternelle morale, l'opinion frappe souvent avec rigueur, alors que la justice légale reste impuissante. Les choses se sont passées ainsi à l'égard de Byron et de Shelley, que leur génie même n'a pas fait absoudre, et que nous considérons volontiers en France, faute de bien connaître leur histoire, comme d'innocents martyrs du *cant* britannique.

## II

Je sais que l'on continuera de dire que, si les Anglais ont la liberté politique, nous autres Français, nous avons seuls la liberté sociale. C'est là une assertion que chacun de nous a entendue cent fois, et que bien des gens répètent sans trop chercher à démêler ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette consolation que nous offrons à notre amour-propre national. M. Bright, dans une de ces improvisations démocratiques où il emploie si volontiers l'éloge de notre gouvernement comme moyen oratoire, osa même un jour produire ce lieu commun devant une assemblée de prolétaires anglais, qui ne surent pas lui objecter que la présence, à ce *meeting* d'ouvriers venus de tous les points du pays sans passe-port, sans livret, sans empêchement ou crainte de rancune de la part de leurs patrons, accusait la possession d'une liberté qu'on pouvait bien qualifier de sociale, et dont leurs pareils, en France, ne jouissent certes pas. Moi-même, je le confesse, malgré les murmures de ma conscience qui me disait que toutes les libertés sont, à y bien regarder, solidaires, j'ai souvent mis en avant cette soi-disant liberté sociale en causant avec des Anglais; car enfin, vis-à-vis d'étrangers, il faut bien se parer de quelque chose. Un jour, un d'eux me répondit avec beaucoup de calme : « Dites-moi donc, quelles sont ces libertés sociales dont vous jouissez et que nous ne possédons pas? » Qui fut embarrassé? Ce ne fut pas mon Anglais, car tandis que, par désir de combattre, plutôt que par espoir de vaincre, je balbutiais quelques lieux communs vagues, sur la bonhomie française, sur la simplicité de nos réunions et le laisser aller de nos conversations, — toutes choses qui appartiennent aujourd'hui bien plus à la tradition qu'à la réalité, — il reprit : « Sans parler de la facilité qu'a l'Anglais de s'affranchir de la tyrannie de ce que vous appelez, en France, « les papiers, » sans parler, dis-je, de ce droit d'aller et de venir, qu'un de vos législateurs républicains, si je ne me trompe, confondait avec la liberté elle-même, connaissez-vous d'homme civilisé plus libre, en somme, que lui dans tous les actes de sa vie? Dès l'enfance, voyez-le dans les écoles publiques, prisonnier, sans doute, comme tous les écoliers, mais prisonnier sur parole, et complétement libre dans ses jeux; enfin s'exerçant déjà à l'usage de l'initiative et de la responsabilité individuelle. Jeune homme, il choisit sa carrière, sans crainte de la voir interrompre, au moment où elle devient lucrative, par un appel sous les drapeaux; à l'âge de vingt et un ans, il se marie à son gré, sans avoir besoin du consentement de personne; père de famille, il dispose de

sa fortune comme il l'entend, de son vivant ou par testament, et la loi n'a rien à y voir. Développement précoce de la volonté, exemption de l'impôt du sang, émancipation de la jeunesse, exercice sans contrôle du droit de propriété : sont-ce là des biens sans mélange? Je ne sais, mais à coup sûr ce sont des libertés.

« L'Anglais se fait imprimeur, journaliste, boulanger, agent de change, maître d'école, directeur de théâtre, sans que l'administration intervienne. Dans son commerce, il n'est sujet à d'autres conditions que celles qu'il pourra s'imposer à lui-même, comme membre d'une corporation, dans l'intérêt commun. Il peut professer publiquement quelque culte que ce soit, ouvrir des temples pour le célébrer, fonder des écoles pour enseigner sa doctrine, et des journaux pour la défendre. A toutes ces choses il y a des inconvénients; mais, encore un coup, ce sont des libertés, et des libertés qui ne sont pas purement politiques. Quant à la liberté sociale, dans le sens le plus restreint du mot, celle des mœurs, qui tient plus à la sociabilité qu'à la société, vous avez été dans les salons de Londres, et vous avez vu des maisons de campagne de tout genre; vous comprenez notre langue et nos usages, dites, croyez-vous qu'il y ait au fond plus de gêne dans les relations ici qu'à Paris? Nous vivons autrement, mais vivons-nous moins librement? »

Le fait est qu'il y a en Angleterre une indépendance générale d'allures qui nous paraît assez singulière à nous autres Français. Les enfants surtout m'étonnaient. J'ai visité le collége d'Éton, qui est certes un des monuments les plus curieux qu'on puisse imaginer. On n'y aperçoit aucune trace de cette séquestration qu'on juge nécessaire chez nous pour la discipline de l'enfance. Nous avons pénétré, sur notre simple demande, dans la chapelle où les enfants étaient assemblés pour la prière, dans les réfectoires et jusque dans ces salles d'étude où rien n'a été changé depuis des siècles. Les fenêtres étroites avec leurs petits carreaux enchâssés dans du plomb, les pupitres où un trou sert d'encrier, les vieux bancs de chêne noircis et usés par le temps, donnent à ces salles un aspect vénérable, mais triste et sombre. Pour rien au monde, cependant, les Étoniens ne voudraient les voir changer; car sur ces boiseries enfumées et sur ces bancs vermoulus sont gravés au couteau, — jusqu'à ne pas laisser une ligne d'intervalle, — les noms de tous les hommes distingués : orateurs, poëtes ou militaires qui se sont succédé à Éton depuis la fondation. Sur les chaires même des professeurs, il n'y a plus place pour de nouveaux noms, à moins de les superposer aux anciens.

Pendant notre visite, j'aperçus dans les corridors et dans les cloîtres plus d'un gamin — futur grand homme peut-être — occupé à ce travail de transmettre son nom à d'autres générations d'écoliers. Les grandes écoles d'Angleterre ont le privilége d'inspirer un souvenir affectueux à tous ceux qui les ont fréquentées. Des hommes d'État, rassasiés d'honneurs et de luttes, se disent encore avec orgueil « hommes d'Éton (*Eton men*) » ou « hommes d'Harrow (*Harrow men*), » et s'animent quand quelque grande partie de *cricket* s'engage entre les élèves des deux grandes écoles rivales. Tout récemment, une enquête s'établit sur le régime d'Éton, et plus particulièrement sur l'administration des revenus considérables provenant de la fondation. De graves abus furent signalés et reconnus, et il a fallu que ceux qui en profitaient s'exécutassent. La position des boursiers, surtout, s'améliora sensiblement — mais on ne changea rien à l'apparence. Le plus souvent, en Angleterre, les réformes se font ainsi. C'est l'inverse des sépulcres blanchis : on garde la forme du tombeau, mais on en fait un berceau. Toujours est-il que beaucoup d'anciens élèves prirent part à ce débat qui passionna le public, et que tous parlèrent avec tendresse de l'ancienne école, tout en réclamant des améliorations devenues urgentes. Il faut le dire, les hommes gardent toujours un bon souvenir des lieux où ils ont été enfants, heureux ou malheureux, pourvu qu'ils y aient joui d'une certaine liberté; il n'y a *que* les prisons qu'on ne se rappelle jamais avec plaisir. Or, point d'enfants si libres que les enfants anglais de toute condition.

A Éton, les élèves, au nombre de huit cents environ, sont divisés en boursiers et en pensionnaires; les premiers sont logés dans l'intérieur du collége, vieil édifice dont une partie remonte au quinzième siècle, mais les pensionnaires ou *oppidans* résident dans la ville d'Éton, dans des maisons particulières tenues par des dames autorisées à cet effet. Ils se rendent au collége pour les classes seulement et vivent le reste du temps aussi libres qu'à la maison paternelle, à la condition de ne pas dépasser de certaines limites qui comprennent toute la petite ville d'Éton et une partie des environs. Pour lieu de récréation ils ont de vastes prairies plantées d'arbres séculaires et baignées par la Tamise. Ils y ont leurs bateaux et leurs engins de pêche; seulement, avant d'avoir l'autorisation de naviguer, ils passent un petit examen de natation. Parmi ces écoliers il en est qui n'ont pas plus de neuf ans. On peut juger combien de pareilles habitudes à cet âge donnent d'indépendance.

Quand les vacances ont commencé, j'ai vu dans toutes les gares de chemin de fer de petits bonshommes arriver, isolés ou par bandes, chacun avec sa malle, pour regagner le logis paternel souvent situé à

l'autre bout de l'Angleterre. Quelquefois seulement on voyait percer sur ces figures enfantines une certaine inquiétude à l'endroit des bagages; mais en général, il faut le dire, ces jeunes voyageurs paraissaient pleins de confiance en eux-mêmes. Souvent un écolier, qu'à son costume suranné datant du temps du roi Édouard VI, on reconnaissait pour appartenir à l'école gratuite de *Christ's Hospital*, prenait gaiement au débarqué son paquet à la main et se mettait en route à pied. Ces enfants, que l'on appelle familièrement *blue-coats* (habits-bleus), appartiennent souvent à des familles honorables quoique pauvres, et reçoivent une excellente éducation. Ils portent encore le vêtement que leur assigna au seizième siècle leur jeune fondateur, et selon la règle qu'il établit lui-même, ils vont toujours tête nue hiver comme été. Presque tous les boursiers, à quelque école qu'ils appartiennent, portent quelque signe distinctif, reste de l'ancien costume du temps de la fondation. Mais l'accoutrement des *blue-coats* est grotesque. Il se compose d'une longue robe de drap bleu serrée à la taille par une ceinture de cuir, de culottes courtes et de bas de laine jaunes! Ce vêtement lourd et disgracieux, insupportable dans les chaleurs de l'été, qui laisse la tête exposée à l'ardeur du soleil et au froid de l'hiver, n'a pas de raison d'être et n'est plus qu'une marque humiliante de la gratuité de l'éducation que reçoivent ceux qui le portent. Eh bien! ce serait toute une histoire que de vouloir changer cela.

Il ne faudrait pourtant pas se figurer que la pauvreté — je ne parle pas de la misère, qui se ressemble partout — produise en Angleterre les mêmes effets que chez nous. La différence qui existe dans les lois qui règlent l'héritage en entraînent beaucoup d'autres. En France, un jeune homme pauvre est généralement né de parents qui l'étaient aussi; cela suppose des habitudes d'enfance, sinon grossières, du moins rudes; les autres membres de sa famille sont probablement placés dans des positions sociales subalternes; enfin, il est presqu'à coup sûr, d'après nos mœurs actuelles, condamné, soit à renoncer au mariage, soit à épouser une femme qui n'aura guère plus que lui et à faire souche de pauvres gens qui auront à gagner durement leur vie dans un pays où, quoi qu'en dise le proverbe, il y a encore de *sots métiers*. En Angleterre, si vous n'avez pas le sou, cela peut indiquer seulement que vous avez eu un frère aîné. Vous pouvez être fils de millionnaire ou de lord, et gagner votre vie comme vous l'entendez, sans déroger — en élevant des moutons en Australie, par exemple, si la vie pastorale vous plaît. Le mot de *parvenu* que l'Anglais a dû emprunter à notre langue, ainsi que celui de *mésalliance*, n'a réellement aucun sens pour lui. L'Angleterre tout entière est une nation de par-

venus qui s'en font gloire. La moitié de ses lords pourraient ajouter ce titre à ceux qu'ils portent, en lui donnant la signification adoptée par les nations du continent. Il y a sans doute, en Angleterre, comme partout ailleurs, des gens qui possèdent, pour leur malheur, une fortune qui n'est pas en accord avec leur éducation et leurs véritables goûts : on s'en moque, mais leurs fils, s'ils sont bien élevés, marcheront de pair avec tout le monde. L'Anglais, si ardent et si habile à acquérir, n'est point conservateur en matière d'argent ; il fait fortune, mais il se ruine aussi très-volontiers. Il s'enrichit, vit dans le luxe, élève ses garçons, marie ses filles, sans dot, à des hommes qui souvent n'ont qu'une profession pour toute fortune, et meurt après avoir tout mangé, la conscience en repos. Chose plus étrange! ses enfants ne reprocheront rien à sa mémoire ; — il était libre de faire de son argent ce qui lui plaisait. Les pères prodigues ne sont pas rares, et il est plaisant de voir combien on compte peu sur l'héritage en Angleterre, sauf dans les cas de substitution.

La ligne de démarcation si sévèrement observée chez nous entre le capital et le revenu est singulièrement vague aussi pour beaucoup d'esprits anglais. En France, nous restreignons nos goûts au niveau de notre fortune : l'Anglais travaille à mettre sa fortune au niveau de ses goûts. C'est là le secret de son infatigable activité. Dans nos provinces, la plupart des pères de famille ne dépensent pas leur revenu ; aux yeux d'un Anglais, l'homme qui met de côté, pour quelque motif que ce soit, est toujours un peu un avare. Il est vrai que chez eux la préoccupation des dots n'existe pas, et que, le plus souvent, la jeune fille, même lorsqu'elle appartient à une famille aisée, n'apporte chez son mari qu'un fort modeste trousseau. Ajoutez à tout ce qui précède un goût très-général pour l'aléatoire et les aventures financières, une grande facilité à prêter et à emprunter, à donner et à s'endetter, et vous aurez quelque idée de l'instabilité des fortunes en Angleterre. « J'ai tiré cinq cents mille francs de ce trou-ci, » me disait un Anglais en désignant du geste l'ouverture d'une ancienne mine de houille. « Et qu'en avez-vous fait? » lui dis-je, le sachant fort peu à son aise. « Je les ai mis dans ce trou-là, » me répondit-il en me montrant sans la moindre rancune un autre puits qui avait trompé ses espérances. Dans une pareille société, la richesse n'est guère qu'un accident heureux qui ne peut conférer une position sociale, si ce n'est dans les cas où elle atteint ces proportions colossales qui, en tout pays, constituent une véritable puissance. Dans le même salon, autour du même foyer, se groupent les fortunes les plus diverses. L'inégalité des conditions est souvent choquante, mais elle est reconnue et acceptée de tous, ce qui simplifie bien des choses. Aussi les relations

entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent n'ont rien de l'amertume qui accompagne l'aumône. Les parents pauvres se poussent, se casent, grâce à un patronage qui s'exerce souvent aux dépens de la justice, malgré le système d'examen adopté aujourd'hui, mais ils ne se dissimulent ni ne se renient.

En général, du reste, l'Anglais parle assez franchement de sa fortune, et l'*income-tax*, qui le force à déclarer le chiffre de son revenu, ne le vexe nullement, comme on pourrait le supposer, par son côté inquisitorial. Dans le monde, il m'a paru qu'il reportait la réserve ou la dissimulation que nous mettons à parler des questions d'argent, sur le chapitre de la santé, sujet qui joue un si grand rôle dans les conversations de Paris. Anglais et Anglaises sont censés se bien porter jusqu'à ce qu'ils meurent; et la question des maladies se traite exclusivement avec le médecin. C'est au point qu'en voyant des gens atteints d'infirmités de toutes sortes n'y jamais faire allusion, je me demandais quelquefois s'ils s'en doutaient.

On peut dire, en somme, que rien ne diffère plus de la société anglaise que l'idée qu'on s'en fait chez nous. Pour beaucoup de gens aristocratie est synonyme de caste privilégiée; or, l'aristocratie anglaise ne ressemble en rien à une caste. Elle n'en a pas l'immobilité surtout. J'oserai dire qu'en dépit des révolutions on voit bien plutôt persister dans les débris dispersés de notre vieille noblesse française les caractères distinctifs qui constituent la caste. Les grands seigneurs viennois se rendent bien compte de la chose quand ils disent avec dédain : « Les Anglais ont le rang, ils n'ont pas la noblesse. » En effet, la noblesse anglaise qui se recrute constamment parmi le peuple s'y replonge aussi continuellement, et il n'existe en Angleterre aucune barrière réelle entre le patricien et le plébéien. Le fils du dernier paysan, s'il rend des services au pays, peut devenir lord, et personne ne le traitera d'intrus. D'autre part, les petits-fils d'un duc ne se distinguent en rien du bourgeois. Ce sont des *commoners*, ou *hommes sans titres*, — appellation que j'ai vu traduire assez plaisamment en français par *gens du commun*. Il en résulte une démocratie la plus aristocratique, et une aristocratie la plus démocratique du monde. Macaulay a pu dire avec raison que, même au moyen âge, en Angleterre le bourgeois ne murmurait pas contre des dignités auxquelles ses fils pouvaient prétendre, et le grand seigneur n'était nullement disposé à insulter une classe dans laquelle ses propres enfants devaient se confondre. Cela est encore plus vrai de nos jours. Est-ce à dire qu'une origine illustre, qu'un nom ancien n'ait pas chez nos voisins le prestige qu'il exerce partout sur l'imagination des peuples? Loin de là; et tant que la poésie ne se sera pas retirée tout en-

tière de ce monde, le passé aura là, comme ailleurs, son reflet magique. Je prétends seulement qu'en Angleterre, comme chez nous, ce sont là des priviléges appréciés surtout par ceux qui les possèdent, de même que les hommes à profil grec font grand cas de la régularité des traits; les roturiers, les gens à nez retroussé, s'en passent et ne s'en croient pas plus vilains pour cela. Les pairs anglais, je le répète, ne forment pas une caste, ils constituent une classe très-enviable et très-enviée, possédant de grandes richesses à l'abri de tout revers, grâce aux substitutions, et le privilége bien plus précieux d'être législateurs héréditaires de leur pays : c'est bien assez.

Je ne veux pas traiter la question politique, je tiens à me borner et à n'envisager ici la chose qu'au point de vue de la liberté sociale. Mon horizon ne dépasse pas les salons. On comprendra que dans une société où les fortunes sont monstrueusement inégales parmi les membres d'une même famille, et où des alliances nombreuses unissent l'aristocratie à la bourgeoisie, il est difficile qu'il y ait des coteries exclusives. Quels seraient les titres d'admission? Pour mon compte, je n'ai guère vu de salons à Londres, même chez les plus grands seigneurs, où la société ne fût ce que dans de certains cercles de Paris on appellerait mêlée. La conversation s'en ressent; les sujets y sont abordés de tous les côtés à la fois, et l'on y retrouve un écho de toutes les opinions qui divisent la nation.

Il y a en Angleterre des *snobs*, — le mot est intraduisible, — pour qui un lord est l'objet d'une mystérieuse vénération, et qui feraient mille bassesses pour être admis dans son intimité : mais il y a des *snobs* partout. Le spirituel auteur du *Livre des Snobs* en donne la définition suivante : « Un *snob* est un homme qui admire platement des choses vulgaires » (*A man who admires meanly mean things*), et il est établi des catégories nombreuses de snobbisme. Chose étrange! il y a des pays démocratiques qui possèdent la variété du *snob-courtisan*. Celui, par exemple, qui ressuscitant au dix-neuvième siècle les plates adulations de la Rome impériale, chercherait à représenter des porteurs d'eau et des commissionnaires retirés comme des admirateurs mystiques d'un divin César, et transformerait leur ignorance en vertu politique, serait un *snob* de la plus colossale espèce. On aurait beau en faire un duc, et même un académicien, il y aurait cumul, à ce que m'assurait un Anglais, mais il n'en serait pas moins un *snob*.

Mais si les *snobs*, comme je le disais, recherchent les lords, ceux-ci, en général, recherchent avec une égale ardeur les illustrations de toute sorte pour en parer leurs salons. C'est le sentiment aristocratique se manifestant par le goût de toutes les prééminences. Qu'il y ait

là parfois un désir inavoué de faire preuve de puissance en montrant qu'on peut attirer à soi les supériorités de quelque genre qu'elles soient, — beauté, esprit, talent, science même, la chose est fort possible; mais le résultat n'en est pas moins bon pour tout le monde. Le vulgaire même apprend le prix des distinctions intellectuelles quand il les voit marcher de pair avec le rang et la richesse. Pour être recherché dans le grand monde de Londres, il ne faut qu'avoir quelque côté saillant. Les réunions sont des pique-niques où chacun apporte son plat. Littérateurs, héros, artistes, causeurs surtout, chacun y est le bienvenu s'il fournit un élément de vie à cette masse variée et mobile : aussi la vie y est-elle intense sous un extérieur assez calme.

Dans son aspect matériel le salon anglais accuse un grand laisser aller. Point de symétrie dans l'arrangement du mobilier qui n'a jamais ce caractère homogène et un peu sévère que nous croyons obligatoire pour les grandes habitations. Si riche que soit un salon anglais, il est toujours, plus ou moins, un grand boudoir. Mille objets y trahissent les habitudes journalières. Sauf le luxe des fleurs, il y règne, à fortune égale, beaucoup plus de simplicité qu'à Paris. Hommes et femmes y sont confondus, et on ne voit guère ces groupes d'habits noirs, faisant face à des parterres de toilettes féminines, qui font le désespoir des maîtresses de maison à Paris. Pourquoi cela? Je ne veux pas accepter une interprétation qui serait blessante pour les Parisiennes, et je trouve l'explication du phénomène dans une circonstance toute matérielle : il est reçu à Londres que les femmes peuvent se tenir debout et causer ainsi, en groupes, soit entre elles, soit avec les hommes, les hommes, en conséquence, s'asseyent quelquefois, à côté des femmes assises. Des jeunes filles, pour qui une longue immobilité est un véritable supplice, ne sont point condamnées à rester sur leurs chaises tandis que des vieillards sont suppliciés dans des embrasures de portes. Les mœurs anglaises admettent qu'une jeune fille puisse, dans une maison honnête et sous les yeux de cent témoins, s'éloigner de sa mère pendant quelques instants : l'homme qui cause avec elle n'est donc pas obligé à ce tour de force qui consiste à être aimable, tout en adaptant sa conversation au goût de deux femmes dont l'une a vingt ans de plus que l'autre.

Je ne sais si j'aurai réussi à rendre l'impression que m'a faite la société anglaise. Une double expérience m'a prouvé combien il est difficile de traduire les mœurs d'un pays de façon à les faire comprendre dans un autre. A Londres, j'ai essayé vingt fois, et sans succès, d'expliquer mille particularités de notre régime actuel. J'ai commenté en vain le discours de M. Rouher au banquet du libre-

échange pour démontrer comment une grande nation devait être fière qu'on lui ait fait faire, pour son bien, ce qu'elle ne voulait pas faire; j'ai cherché à raconter les élections du conseil général des Deux-Sèvres, celle de M. Plichon, et, enfin, tout le jeu de nos institutions municipales, — les Anglais n'y comprenaient rien et me disaient..... je laisse à deviner ce qu'ils me disaient.

## III

J'aurais bien d'autres choses à raconter, bien d'autres réflexions à faire, mais l'espace me manque. En relisant ce que je viens d'écrire, je ne puis me dissimuler que je serai accusé d'optimisme; mais j'ai été au-devant du reproche en acceptant d'avance l'épithète d'anglomane. On me dira que le touriste français qui va à Londres pendant la durée de l'Exposition, quand l'Angleterre tout entière est sur ses gardes, fait un peu un voyage comme celui de Catherine II en Crimée, et que le patriotisme anglais, à l'exemple de Potemkin, sait lui créer des objets factices d'admiration. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette objection, et j'admets qu'il est difficile de juger avec une sévère impartialité l'hôte qui vous accueille bien. Je reconnais aussi combien mon champ d'observation a été restreint. Je n'ai guère vu en Angleterre que la bonne société, — celle que par goût je fréquente dans mon pays. Cependant, comme la bonne société en Angleterre embrasse des conditions de naissance et de fortune très-variées, qu'elle réunit le monde des lettres et des arts à celui de l'aristocratie nobiliaire, j'ai pu voir des hommes de toutes les opinions et de positions très-diverses. Mais je n'ai visité ni les *gin-palaces*, où, dans l'ivresse la misère s'accouple au vice, ni le quartier de Saint-Giles, ni les rues où s'entassent les Juifs recéleurs et revendeurs de vieux habits, ni les tableaux vivants, ni les tavernes du dernier ordre, ni aucun de ces lieux, enfin, où le chroniqueur français a soin d'accourir dès son arrivée à Londres, afin de gratifier ses lecteurs de descriptions de la grossièreté et des turpitudes britanniques. Il n'est pas besoin, hélas! de passer le détroit pour trouver dans une grande cité des tableaux de ce genre. Je n'ai vu ni la misère de l'Irlande, ni celle plus émouvante encore — car elle est supportée sans révolte et sans vengeance — des districts manufacturiers; j'ai vu peu de chose, enfin, mais je n'ai parlé que de ce que j'ai vu.

En somme, ce que j'ai observé a provoqué mon admiration. Est-ce à dire que rien ne m'a déplu, et que je n'ai rien trouvé à blâmer? Tant s'en faut; et si j'écrivais en anglais, l'amour-propre de nos voisins ne trouverait pas toujours son compte à mes remarques. Mais